



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

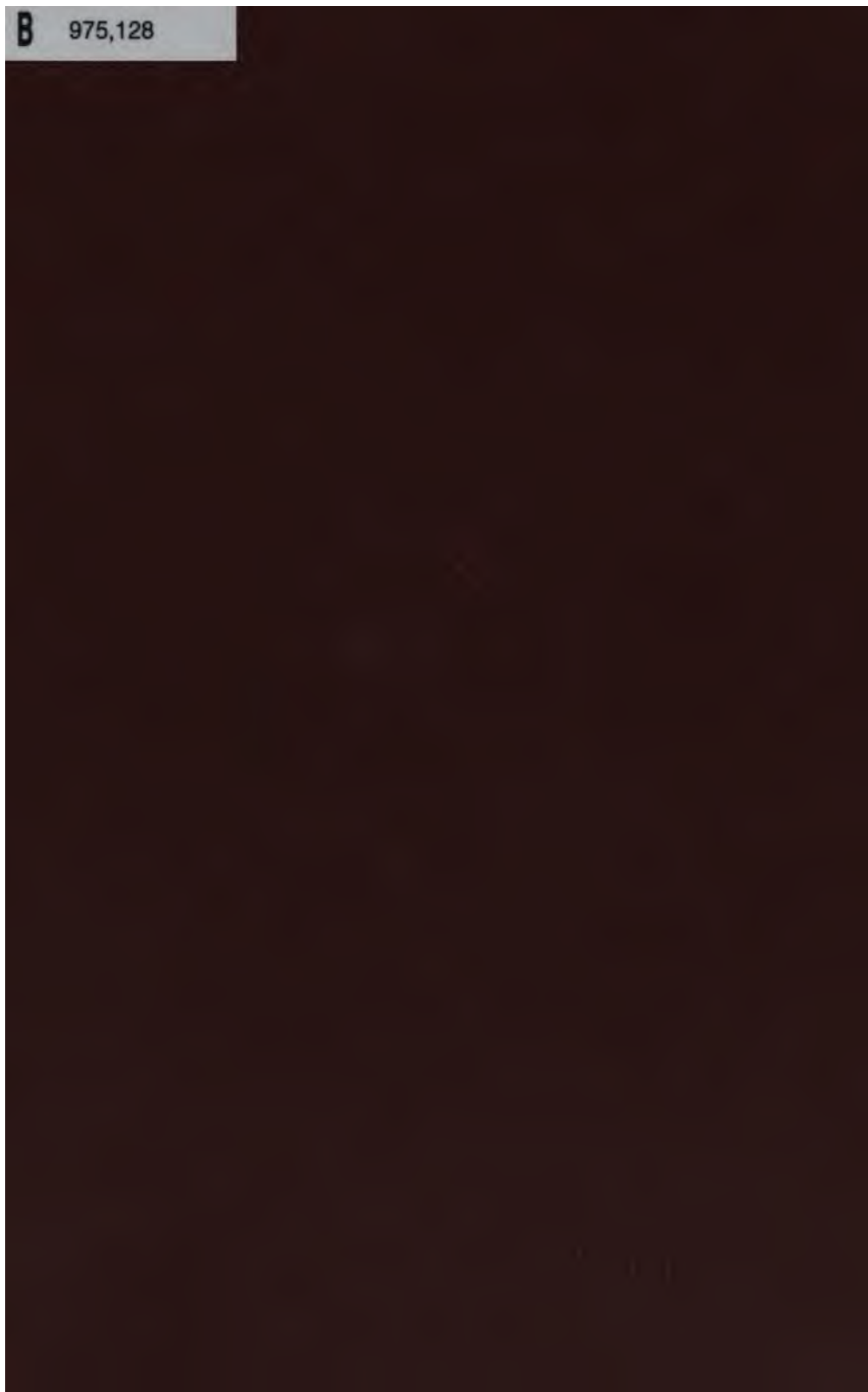
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

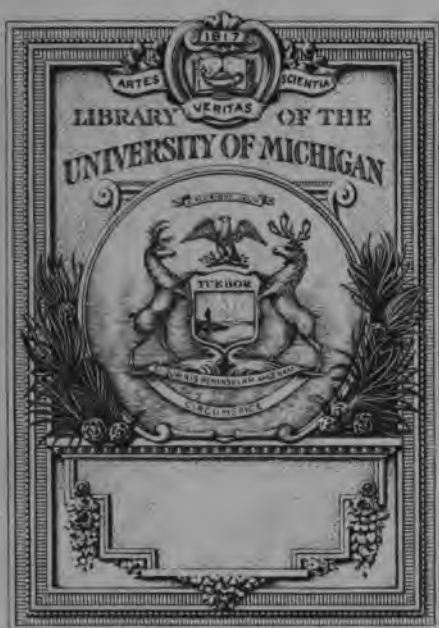
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





840.4

B95

1869



GRAMMAIRE DE LA LANGUE D'OÏL

OU

GRAMMAIRE DES DIALECTES FRANÇAIS

AUX XII^e ET XIII^e SIÈCLES

SUIVIE

D'UN GLOSSAIRE

CONTENANT TOUS LES MOTS DE L'ANCIENNE LANGUE QUI SE TROUVENT
DANS L'OUVRAGE

PAR

G. F. BURGUY.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME II.

BERLIN, 1869.

W. WEBER.

PARIS,

CH. REINWALD,

RUE DES SAINTS-PÈRES 15.

A. FRANCK,

RUE RICHELIEU 67.





PRÉFACE.

En entreprenant d'écrire une grammaire de la langue d'oïl, je ne me suis pas fait la moindre illusion sur les difficultés que j'aurais à vaincre ; je savais à l'avance que je toucherais parfois à faux dans la classification des formes dialectales ; mais, je l'avoue franchement, jamais je ne me serais imaginé qu'on viendrait me dire : „Navez-vous pas cherché à „saisir l'insaisissable ? La langue déjà littéraire de cette „époque n'avait réellement pas de dialectes, mais seulement „des variétés provinciales d'orthographe et de prononciation. „Vous avez voulu donner une grammaire à une langue qui „n'était pas grammaticale et des règles à ce qui n'en avait „pas.“¹ On rencontre, à la vérité, des idées analogues dans plusieurs ouvrages ; cependant je les avais souvent entendu qualifier d'arbitraires, et je croyais qu'en France comme ailleurs, elles avaient enfin cédé la place à des principes solides basés sur la philosophie des langues. J'aurais vraiment pensé me battre contre des moulins à vent que de chercher à prévenir de pareilles objections. J'étais fortement dans l'erreur, je le vois à mon grand regret. Il ne me reste donc qu'à me défendre. Je le ferai, en prenant pour base d'opérations la critique citée, vu que la question à débattre s'y trouve précisée mieux que partout ailleurs. On ne supposera, j'espère, aucun autre motif à ce choix ;

(1) *Journal des Débats* du 22 octobre 1853, article de M. Ernest Renan.

il s'agit d'opinions, non de personnalités. J'ai la ferme conviction d'être sur la seule bonne voie, je suis redevable de mes raisons aux lecteurs de cet ouvrage.

On ne *donne* pas une grammaire à une langue: le pédantisme ne peut pas la créer, la servile routine ne saurait l'imposer. Chaque langue étant une émanation de la pensée a par elle-même ses lois psychologiques. Ces lois sont dans la langue quand même celui qui la parle n'en a pas la conscience: le défaut de sentiment intime n'exclut pas l'existence — ou bien: le sentiment ne fait pas surgir l'existence. Les lois de la pensée ne créent pas la langue, c'est la langue qui contient ces lois psychologiques. L'impulsion de l'esprit qui force l'homme à parler, à se communiquer, enferme déjà implicitement la loi selon laquelle il parle. De même que nous respirons avant de connaître la physiologie, que l'enfant marche sans connaître la physique; de même l'homme n'a eu conscience des lois de la langue qu'au jour où il est parvenu à la période de réflexion. Quand l'esprit commence à réfléchir sur son activité et sur lui-même, alors seulement les lois d'après lesquelles il agit et se communique lui deviennent manifestes: il range, ordonne les lois de la langue et fonde sur elles une nouvelle science, la *Grammaire*. Telle est la marche qu'ont suivie toutes les littératures dans leur développement: les premiers monuments de toutes les langues, tels qu'ils nous ont été transmis dans les poésies des divers peuples, sont un *produit du sentiment*; les ouvrages *philosophiques*, dont la grammaire fait partie, se montrent dans un âge bien postérieur. Prétendre qu'une langue n'a pas de grammaire, c'est-à-dire de lois psychologiques, parce que cette grammaire n'a pas été fixée à la Noël et Chapsal, c'est faire des immortels chants d'Homère un amas confus et barbare de sons; c'est arracher et disperser les feuilles des

tendres fleurs de la poésie du moyen-âge; c'est faire de nouveaux Prométhées de nos philologues, mettre au rang des dieux MM. G. DE HUMBOLDT, C. F. BECKER, J. GRIMM, BOPP, DE SACY, etc. (ma vive admiration pour ces grands hommes ne me permet pas de consentir à une divinisation de ce genre), c'est les mettre au rang des dieux, dis-je, parce que, selon vous qui déniez à l'homme l'instinct de l'intelligence, ils ont les premiers prononcé le *fiat lux* pour les peuples dont ils ont approfondi les langues, et que leurs travaux seuls ont introduit ces peuples dans la grande famille humaine: et cependant bon nombre de ces pauvres gens sont fort à plaindre, car ils ne soupçonnent pas même l'existence de leurs divins bienfaiteurs.

En conséquence, j'ose croire que ce n'est pas un simple jeu de l'imagination que d'avoir essayé de retrouver les lois grammaticales qui régissaient notre langue aux XII^e et XIII^e siècles.

Du reste, mon critique se contredit d'une manière formelle, en donnant à la langue des XII^e et XIII^e siècles le nom de *langue littéraire*. Il serait trop long d'examiner ici en détail toutes les phases par lesquelles passe une langue avant de parvenir à ce degré de développement; mais on m'accordera sans doute comme chose incontestable, qu'il est bien permis de tenter de retrouver la grammaire d'une langue qui s'est élevée au rang de langue littéraire. Si l'on reconnaît ce principe, je suis parfaitement tranquille en ma conscience touchant mon essai, et j'ose espérer de la part de mon critique absolution pleine et entière „d'avoir cherché „à saisir l'insaisissable.“

Je viens de répondre à la question que m'adresse mon critique; il ne prendra sans doute pas en mauvaise part que je lui en adresse une à mon tour. Qu'est-ce qu'un dialecte? Je désirerais d'autant plus vivement connaître la

signification qu'il faut attribuer à ce mot, que j'aimerais à comprendre ce que veut dire : „la langue déjà littéraire de „cette époque n'avait réellement pas de dialectes, mais seulement des variétés provinciales d'orthographe et de prononciation.“ Jusqu'ici j'avais cru que les variétés d'orthographe et de prononciation par lesquelles les familles d'un soul et même peuple se différencient l'une de l'autre dans leur langage, étaient précisément ce qu'on appelle dialectes. J'avais remarqué p. ex. *voir*, *tenomes*, *dressa*, dans une province; *voir*, *tenons*, *dressait* (déf.), dans une autre; *veer*, *tenum*, *dressad*, dans une troisième, etc. etc. et je m'étais dit: ce sont là les formes dialectales de la langue d'oïl, par la même raison que p. ex. *τέλτεν*, *τέλτειν*, *ἄγειν*, *ἄγειν*; *ἐτύπτομεν*, *ἐτύπτομες*; *ποιεῦ*, *ποιοῦ*; *πεινώμεν*, *πεινώμεν* (*πεινώμεν*), etc. etc. sont des formes dialectales de la langue grecque. Les paroles de mon critique me lancent dans le vide, et je suis condamné à y demeurer suspendu jusqu'à ce qu'il aura eu la bonté de répondre à ma question.

Mon critique m'impute enfin à faute d'avoir exclusivement fait usage, pour la classification des dialectes, des éditions imprimées des textes du moyen-âge, et il base là-dessus une grande partie de son raisonnement. Je suis tombé des nues en lisant ce passage, car je dis formellement, à la page V du premier volume, que je ne me suis pas servi, pour la distinction des dialectes, de textes d'ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits. Je prie le lecteur de vouloir bien relire les deux alinéas concernant ce point.

27 Octobre 1853.

TROISIÈME CONJUGAISON.

Les verbes en *oir* sont ceux qui, dans la langue littéraire, ont en général conservé le plus exactement les marques de la conjugaison forte, à laquelle ils appartiennent presque tous.

DEVOIR (v. fo.), debere.

Les dialectes bourguignon et picard assourdissent en *o* l'*e* long radical latin, et obtinrent les formes *dovor*, *dovoir*,¹⁾ tandis que le normand conserva cet *e*, d'où *dever*, et dans les dialectes mixtes, *deveir*.

D'après ces thèmes, on conjugua le présent de l'indicatif régulièrement fort :

BOURGOGNE.	PICARDIE.	NORMANDIE.
doi-,	doi-,	dei-,
doi-z,	doi-s,	dei-z,
doi-t,	doi-t,	dei-t,
dev-ons,	dev-omes,	dev-um,
dev-eiz,	dev-es,	dev-ez,
doiv-ent	doiv-ent	deiv-ent
ou	ou	ou
doi-ent.	doi-ent.	dei-ent.

Ce tableau donne les formes les plus ordinaires, et, comme on voit, la première et la seconde personne du pluriel avaient un *e* radical, au lieu de l'*o* primitif, en Bourgogne et en Picardie. On rejeta très-probablement l'*o* à ces personnes, parce

(1) Rien n'est plus faux que d'admettre une terminaison infinitive *evoir*. On prétend, je le sais, faciliter par là aux enfants le mode de conjugaison des verbes en *oir*; mais que *ev* fasse partie du radical ou de la terminaison, je ne vois pas comment ils comprendront mieux le changement de *ev* en *oi* à certaines personnes du présent de l'indicatif, à la seconde du singulier de l'impératif et au présent du subjonctif. On m'objectera peut-être encore que le parfait défini est inexplicable en prenant *recev*, *dev*, etc. pour radical. Je répondrai que la forme de ce temps est fort indifférente, puisqu'on le considère dans nos grammaires comme un temps primitif. — Les grammairiens qui ne reconnaissent que la véritable terminaison *oir*, tombent dans une erreur plus grave encore en regardant *ev*, *oi*, dans les verbes *devoir*, *redevoir*, et les composés de *capere*, comme faisant partie de la terminaison. *Ev* appartient au radical, et *oi*, qui représente l'*e* de la syllabe *ev* devant les terminaisons légères, n'en peut par conséquent être séparé non plus. Il y a, dans la langue littéraire, syncope de la consonne terminative du radical aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif, et à la seconde de l'impératif; voilà tout.

(Cfr. *mouvoir*, *vouloir*.)

qu'on craignait que cette large voyelle pleine ne donnât trop de valeur au radical, et puis l'inaccentuation de l'o favorisait l'affaiblissement en *e*. Dès la fin du XIIe siècle, l'*e* repoussa l'o, et, durant tout le XIIIe, les formes en *e* radical furent, pour ainsi dire, les seules en usage à ces personnes. Les provinces du sud-ouest de la langue d'oïl qui faisaient un fréquent emploi de l'o, comme on l'a déjà observé souvent, continuèrent à se servir de l'o radical.

Au lieu de *deiz*, *deit*, *deient*, on trouve quelquefois, en Normandie, *dez*, *det*, *deent*, c'est-à-dire des formes non renforcées.

Dans la Touraine, le Maine et l'Anjou, on écrivait *dai*.

Quant à *doivent*, *doient*, *deivent*, *deient*, il faut remarquer que les textes les plus anciens emploient *doient*, *deient*, beaucoup plus souvent que *doivent*, *deivent*. *Doivent*, du reste, s'est fixé plus tôt en Picardie qu'en Bourgogne; et, d'autre part, *deivent* a devancé *doivent* dans son emploi général. Après 1250, les formes pleines avaient prévalu, sans toutefois exclure celles où il y avait syncope du *v*, surtout en Bourgogne.

Certes, se je nel vange, j'an *doi* avoir le tort. (Ch. d. S. II, 63.)

Mais par Mahon à cui jo *doi* servise,

Ains que soit hui la bataille conquise

I ferrai je de m'espee forbie. (O. d. D. v. 1714-6.)

Cume li reis le sout e veud les out, parlâd al prophete, si li dist:

Dei jo ceste gent ocire, bel pere? (Q. L. d. R. IV, p. 368.)

Hom sui Rollant, jo ne li *dei* faillir. (Ch. d. R. p. 32.)

Ben *dai* murir pur sue amur. (Trist. II, p. 97.)

Guiteclin, fait il, sire, tu ne *doiz* pas atandre.

(Ch. d. S. I, p. 106.)

Ice *doiz* tu savoir touz dis,

Ces choses sunt senefiance,

Qu'en fera de toi remembrance. (R. d. S. G. v. 914-16.)

Que li *dois* tu plus demander

Ne mais que sol tes hom deviegne

Et des Romains sa terre tiegne. (Brut. v. 4887-9.)

Des ore fai çou que tu *dois*. (Fl. et Bl. v. 1009.)

Donc me *deiz* tu por Dieu aidier. (Chast. XIV. v. 153.)

Sire mult te *deiz* esforcier . . . (Ben. v. 6673.)

Veies mult te covient garder,

Ne t'en *dez* pas aseurer

Del reaume qu'as à tenir

Qu'i ne le t'essait à tolir . . . (Ib. v. 20459-62.)

Chaitivel et male est lor conversations, mais pitiet *doit* om avoir de la subversion de ton peule. (S. d. S. B. p. 556.)

En ses oyvres *doit* mostrer li prelaiz ke tot ceu ne *doit* om mies faire qu'il ensaignet à ses disciples estre contraire à lor salveteit. (Ib. p. 570.)

Vers Damedeu ne *doit* nuns guerrier. (G. d. V. v. 992.)

Sire, Sire, ne te *deit* pas hueim cuntrester, mais tu *deis* les orgueilleus abatre e defuler. (Q. L. d. R. III, p. 301.)

Quan Deus venistes querre, estre vus *dait* le melz. (Charl. v. 168.)

Menbrer vus *dait*, dame raine,

Cum je guarri par la meschine. (Trist. II, p. 106.)

Dont *devons* nos grant estre entre toz ceaz d'Orient. (M. s. J. p. 497.)

Qar par celui Seignor que nos *devons* proier,

Mar direz à Berart qi li doie enuier. (Ch. d. S. I, p. 227.)

De Desier vos *devomes* canter. (O. d. D. v. 5028.)

Saul nus deprienst felenesement; pur ço si *devum* depriendre ces ki sunt de sun lignage, que neis un n'i remaigne en tute la terre de Israel. (Q. L. d. R. II, p. 201. 2.)

Pur nostre rei *devum* nus ben murir. (Ch. d. R. p. 45.)

Coment, fait dunc li quens, puet estre deturne,

Quant vus li *devez* fei, humage e ligec? (Th. Cant. 27. v. 23. 4.)

Qui est il, Helissant, nel me *devez* noier? (Ch. d. S. I, p. 112.)

Et d'autre part molt les atruevet om pis quant il *doient* rezoyvre la cure des ainrmes. (S. d. S. B. p. 556.)

Et par droit *doient* aleir à perdicion tuit cil ki à sa semblance (del diaule) parmainent ensemble lui en pechiet. (Ib. p. 525.)

Mais tel maniere d'oile ne *doivent* mies doneir les saiges, car coment feroient eles à altrui ceu k'eles ne welent mies c'un facet à ales? (Ib. p. 564.)

Desous moi ai maint chevalier

Et gens qui me *doivent* cherir. (R. d. M. v. 546. 7.)

Lors li respont li gentis Olivier;

Dist tel parole ke molt fist à proisier:

Tuit chevalier l'en *doient* tenir chier. (G. d. V. v. 2294-6.)

Mande que bien consentireit

Al rei (que ja nel desvoudreit)

E à Franceis qu'au plait nome

Ià ù *deivent* estre assemble

Vienge: Ce me plaist e agree. (Ben. v. 6371-5.)

Quant sainz Thomas les het, tuit les *deivent* hair.

(Th. Cant. p. 43. v. 25.)

Cum il *deent* plus deffendre que travailler. (Roquefort I, p. 331. c. 1.)

Le présent du subjonctif avait pour formes:

BOURGOGNE.

doie,

doies,

doiet, doie,

doiens,

doieiz,

doient.

PICARDIE.

doie, doive,

doies, doives,

doiet, doie, doive,

doiemes, doiommes,

doies, doïies,

doient, doivent.

NORMANDIE.

deie, deive

deies, deives,

deiet, deive,

deium,

deiez,

deient, deivent.

Doive n'a pas été employé dans le dialecte bourguignon pur durant tout le XIII^e siècle, et ce n'est guère que vers 1285 et 1290 qu'il se montre un peu fréquemment en Picardie. Avant 1250, au contraire, *deive* était déjà d'usage en Normandie, néanmoins *deie* continua d'y prévaloir jusqu'à la fin de l'époque qui nous occupe. Il faut en outre observer que les formes en *v* n'eurent cours, pour les deux premières personnes du pluriel, que longtemps après le XIII^e siècle.

Comment que longue demeure

Aie faite de chanter,

Ore est bien raison et heure

Que m'i *doie* retorner. (C. d. C. d. C. p. 28.)

Robers ne vaut mie tant que je vous *doie* conter plus de lui. (H. d. V. 510^a.)

Certes ne sai que faire *deie*,

Mais sur tute ren vus desir. (Trist. II, p. 79.)

Unc ne fis evesque sacrer

Nul dunt me *deive* tant penser. (Ben. v. 39609. 10.)

Es tu tant gentix hom que *doies* cest mestier

Tenir sanz mesprison, sanz mon pris abaissier?

(Ch. d. S. II, p. 171.)

Biaz fiz, il cuident, tot de voir,

Que tu *doies* faire de mi,

A la cort, ton millor ami. (Dol. p. 200.)

Dux, funt il, ce n'a mestier;

Ne covient mie issi laissier

Sole en travers ceste cite,

Ne n'ies uncor pas de l'ae

Qu'à tel ovre *deies* eissir,

Nel porriom pas consentir. (Ben. v. 19794-9.)

Vausaus, fait il, laisies vostre vanter;

Porter l'en cuit, cui k'en *doie* peser,

En l'ost le roi, ke jai n'iert trestorne. (G. d. V. v. 671-3.)

Bele, ce dist Partonopeus,

El siecle n'est nus hom carneus

Qui tant vos *doie* com je doi,

Tant aves mis entente à moi. (P. d. B. v. 6859-62.)

N'i perdrat Carles li reis ki France tient,

Men escientre, palefreid ne destrer,

Ne mul ne mule que *deiет* chevalcher. (Ch. d. R. p. 30.)

Cum que l'ovre *deie* avenir,

Cest enfant avum fait seisir

Del ducheame. (Ben. V. 11505-7.)

Quant li quens Biertous sot que li Lombart estoient ensi pris, si en fu moult lies, por chou que il cuide ore moult bien que, por els atendre et por eus delivrer, lui *doive* on rendre Cristople. (H. d. V. p. 216. XXVII.)

S'il nos font faire et otriier par force chose que nous ne *doions*, en non Diu, la force paist le pre, et on doit moult faire pour issir hors de prison. (Ib. p. 202. XIV.)

Si sages hom, si gentix sire,
Comme tu es, com osas dire
Que nous *doions* serf devenir
Qui n'avons appris à servir. (Brut. v. 4019-22.)

Et est contenu, ke pour aide ke nous *doiens* faire au duc, ne nos gens, nous ne devons aleir sur fief contiengue, ki mueuve de nous, ne li dus ne ses gens aussi, pour aide qu'il nous *doivent* faire. (1287. J. v. H. p. 450.)

.... Et quant que on porra trouver ki apartiegne à le parrie de Liege ke nous *doyemes* tenir del eveske et del eglise de Liege, nous le en releverons et tenrons (1283. J. v. H. p. 421.)

Ja Dex ne le voelle avenir
Qu'ensi vif *doionmes* perir! (R. d. M. p. 66.)
Où estions nos donc ale
Dont *deion* estre retorne? (Chast. XVII. v. 116. 7.)
Et ne savon terne nommer
Combien i *deion* sejourner,
Et ensorquetot ce nos dit
Un saives hom en son escrit,
Que por l'autre siecle devon
Ovrer comme se quidion
Maintenant de vie sevrer. (Ib. XXIII. v. 149-55.)
Puis que tel chose volons faire,
Comment nous porriés retraire
Que vous aidier ne nous *doïes*. (R. d. M. p. 70.)
Ma fille, vous respondes bien,
Et je ne vous dirai ja rien
Que ne *doies* faire pour moi. (R. d. l. M. v. 518-20.)
Ne cuit que por joster refuser me *doiez*. (Ch. d. S. II, p. 172.)
Jeo ne sui mie si surpris,
Ne si destreis par nule guerre
Que de ceo me *deiez* requerre. (M. d. F. I, p. 110.)

Je trouve, en Bourgogne, *doige* au lieu de *doie*:

Il s'en doit souffrir, si nos et li sires de Grance regardons por droit que il s'en *doige* suffrir. (1269. H. d. B. II, 33.)

Je passe au parfait défini, qui avait la terminaison *ui*, et je vais indiquer en détail, pour n'y plus revenir, le mode de flexion des parfaits de cette classe.

BOURGOGNE.

dui,
deús,
duit, dut,

PICARDIE.

dui, duc,
deús,
dut, diut,

NORMANDIE.

dui,
deús,
dut (dout),

deumes,	deumes, deumes.	deumes,
deustes,	deustes,	deustes,
durent.	durent, diurent.	durent (dourent).

Au lieu de *ui*, on trouve *oi* dans quelques verbes. (Voy. *pouvoir*.)

Ut, *urent* étaient souvent remplacés par *out*, *ourent*, surtout dans les dialectes du Maine, de l'Anjou, du nord du Poitou et de la Touraine; *ou* est, dans ces contrées, la traduction ordinaire de l'*u* normand. Je dois cependant faire observer qu'on trouve aussi quelquefois *ou* aux formes qui ont d'ordinaire *eu*. (V. ci-dessous Imp. du subj.)

Dans le Hainaut et la Flandre orientale, on préposait généralement un *i* à l'*u*, vers le milieu du XIIIe siècle.

La forme *uit* est du dialecte pur de la Bourgogne; elle eut cours jusqu'à la fin du XIIIe siècle; mais, après 1250, on la voit reculer rapidement devant *ut*, qui était la forme de la plus grande partie du dialecte picard et de la Normandie.

Les verbes de cette classe, qui avaient au radical un *e* devant la consonne finale, formaient souvent leur parfait défini de la même manière que le participe passé, c'est-à-dire que la consonne finale se syncope et que l'*e* reste devant l'*u* à toutes les formes, excepté à la première personne du singulier. (cfr. p. 9 t. II.) Ce mode de conjugaison du parfait défini était surtout en usage dans la Picardie occidentale, l'est de la Normandie, l'Anjou, le Maine et la Touraine. Les S. d. S. B. fournissent aussi plusieurs exemples où l'*e* est conservé, ce qui semblerait prouver que ce mode de conjugaison a été le primitif pour les verbes de cette espèce.

Après 1250, il n'est pas rare de trouver un *s* intercalaire à la forme *ut*: *ust*; ce qui, en certains cas, rend fort difficile la distinction du parfait défini et de l'imparfait du subjonctif.

Les verbes dont le parfait défini était en *ui*, avaient pour formes à l'imparfait du subjonctif:

BOURGOGNE.	PICARDIE.	NORMANDIE.
duisse, deusse,	deusse, deiusse, deuisse,	deusse, (dousse),
duisses, deusses,	deusses, deiusses, deuisses,	deusses,
duist, deust,	deust, deiust, deuist,	deust,
duissiens, deussiens,	deussiemes, deiussiemes,	deussium,
	deuissiemes,	
duissiez, deussiez,	deussies, deiussies, deuissies,	deussiez,
duissent, deussent.	deussent, deiussent,	deussent.
	deuissent.	

La forme *uisse* n'a été en usage que dans la Bourgogne pro-

prement dite, où elle fut de bonne heure remplacée par *eusse*, à l'exception de la troisième personne du singulier, qui conserva ordinairement *uist* jusque dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

La forme *euisse* était celle du Hainaut et de la Flandre orientale, dans la seconde moitié du XIII^e siècle: *eiusse* celle de l'est de la Picardie, à la même époque.

Eusse avait cours dans la Normandie et toutes les provinces de la langue d'oïl pour lesquelles je n'ai mentionné aucune forme particulière. *Ousse* le remplaçait quelquefois dans les dialectes qui se servaient de *out* pour *ut*. Les provinces en question connaissent encore aujourd'hui le changement de *eu* en *ou*, très-fréquent dans les dialectes de l'ouest de la langue d'oc.

Tout à la fin du XIII^e siècle, on trouve les formes incorrectes *deuwist*, *duwist*, etc. qui devinrent plus tard assez communes.

Au XIII^e siècle, on rencontre déjà, en Normandie surtout, des exemples de *usse*, c'est-à-dire de la forme avec élision de l'*e*, qui a prévalu dans la langue fixée.

Exemples ¹.

Ke vos *dui* je faire ke je ne vos fesisse. (S. d. S. B. p. 559.)

Quere vus *dui* al os le rei

Vostre sennur, ke je ci vei . . . (Trist. II, p. 108.)

Mais dès c'une feiz l'oï vestue (la chemise),

Ce qui jus à la terre entoche,

Ne *dui* torner vers vostre boche:

Je feisse laid e folie. (Ben. v. 31465-8.)

Bien .xv. cierges avoit fait alumer,

.X. chevaliers avoit fait adouber,

Ke tote nuit fist le conte garder

Jusc' al demain ke il *duit* ajorner. (G. d. V. v. 963-6.)

Rois, fait il, .i. damoisiax fut

Ki par noblesce et par vertu

Duit bien estre apellez gentiz. (Dol. p. 263.)

Quis furent et pris entreset,

Jugie furent par loi honnieste

Que cascuns *diut* perdre la tieste. (Phil. M. 4333-5.)

Celui endoctrina li quens

E enseigna que il *dut* dire;

N'i besoigna seel de cire. (Ben. v. 21083-5.)

Mais si tost comme nos peumes

Ço en fesimes que *deusmes*. (P. d. B. v. 3819. 20.)

Quant nous *deusmes* as Sarrasins joster,

Vi la bataille mervillouse mortel,

(1) Je renvoie aux verbes *mouvoir*, *boire*, *connaître*, *gésir*, *savoir*, etc. pour les preuves des formes qu'on ne trouvera pas ici.

Je m'en tornai, n'i osai demorer. (O. d. D. v. 882-4.)
 Ahi! Yseut, bele figure,
 Com *deustes* por moi morir
 Et je *redui* por vos perir. (Trist. I, p. 61.)
 Cil se coukent qui dormir *durent*. (R. d. l. V. v. 1689.)
 A Gaumerei, n'i out tarjance, | Oï messe li reis de France
 Le jor qu'il *durent* assenbler. (Ben. v. 33266-8.)
 Quant il moru dolant en farent
 Toutes ses gens, si com il *diurent*. (Phil. M. v. 268. 9.)
 Toz les manjait an tel maniere,
 Et si me fist de touz mangier,
 Par poc ke ne *duisse* enragier. (Dol. p. 241. 2.)
 Or m'estuet armes endoser
 Et jou *deuisse* repouser. (Phil. M. v. 8700. 1.)
 Voir je ne m'en donnoie garde
 Que je *deusse* anui avoir. (R. d. l. V. v. 3934. 5.)
 Je cuidois que tu *deusses*
 Chaiens longement demourer. (Ib. v. 5045. 6.)
 Funt il: Mais tu *deusses* venir plus sagement;
 D'autre seignur *deusses* avoir avoement.

(Th. Cant. p. 121. v. 27. 8.)

Et qui seroit nuls ki osast dire k'ele (la creature) por ceste imperfection ne *deust* venir à salveteit? (S. d. S. B. p. 544.)

Haibiers moru par une gierre,
 Et Dagobiers si ot sa tierre,
 Car il n'avoit feme ne oir,
 Ki ses ricies *deust* avoir. (Phil. M. v. 1368-71.)
 Et pour çou k'il n'avoient oir
 Ki leur tiere *deust* avoir
 Si revint l'onor, ce trueve on,
 A lor frere, le roi Charlon. (Ib. v. 12517-20.)

Nous... faisons savoir à tous, ke comme... li rois de France, en sen dit... adjoustast et desist ke nobles hom et nos chiers sires Guys... nous acquitast... de quatre mil mars de Brabançons, por le paine dont nous encheimes, en l'ocoison dou mariage, ki *deust* estre fais de no fil et de le fille mon seigneur Godefroid... (1289. J. v. H. p. 512.)

Semblant vout faire e demonstrer
 Que mult par l'en *deust* peser:
 Si *deust* il sor tote rien,
 Kar rei le fist, ce set l'om bien. (Ben. v. 12813-6.)
 Toz jors *deust* uns preudon vivre,
 Se mort eust sens ne savoir.
 S'il fust mors, si *deust* revivre,
 Ice doit bien chascuns savoir. (Rutb. I, p. 89.)
 Li quens Rollans nel se *doust* penser. (Ch. d. R. p. 15.)

A luy *deussions* nos voirement anzois aleir qu'il venir à nos. (S. d. S. B. p. 526.)

Bien *deussions*, si com moi samble,
 Ens en un jor issir de vie,
 Se la mors fust à droit partie. (Fl. et Bl. v. 722 - 4.)
 Trop en est granz vostres li torz
 C'umquor vos vei ci ajuer
 Son cher fiz à deseriter,
 Qui ja ne *deusseiz* faillir
 Jor, por vivre ne por morir. (Ben. v. 16199 - 16203.)
Deussiez dire c'on lor donnast mangons. (A. et A. v. 254.)
 Ha! fait il à chelui, maintenant
 Ne *deuscies* pas estre chi. (L. d'I. p. 24.)
 Vous me *deuissies* ensaignier,
 Et de vos bons livres laissier. (R. d. S. S. v. 1835. 6.)
 Nel *dusez* ja penser par si grant legerie. (Charl. p. 27.)
 Ki ço jugat que *dousez* aler,
 Par Charlemagne n'ert guariz ne tensez. (Ch. d. R. p. 15.)
 Vos le *doussez* esculter e oir. (Ib. p. 18.)

Dunkes, solunc sa davant aleie vie, *deussent* il ses paroles cui il ne pooient entendre penseir, et nel *deussent* mie por les presenz flaialz bla-meir, mais por sa vie redoteir et ne *deussent* mie encontre lo flaeleit juste elleveir. (M. v. J. p. 475.)

Seignors, oez queu desdeignance
 E quel orguil osent mander,
 Qu'il ne *deussent* sol penser. (Ben. v. 8535-7.)
 En tot le mont n'en a ducheauume
 Ne terre en siecle ne reaume,
 Qu'em le *deust* vers eus defendre,
 Qu'à force ne *deussent* prendre. (Ib. p. 35261 - 4.)
 Et commanda s'ariere garde
 Rollant, ki ne s'en prenoit garde
 K'il *deussent* avoir anui. (Phil. M. v. 6764 - 6.)

E despeschad le serpent de araim que Moyses fist faire pur ço que la gent jesque à cel tens li ourent ported reverence plus que faire ne *dussent* e fait oblatiuns. (Q. L. d. R. IV. p. 406.)

Le participe passé *uit*, *ut*, *ud*, *u*, des verbes de la classe qui nous occupe, remplaçait ordinairement la terminaison latine *itus*. La flexion, comme je l'ai déjà dit, s'ajoutait au radical après la syncope de la consonne finale: *deüt*, *receüd*, *deü*, *receü*, etc. L'élosion de l'*e*, qui représentait la voyelle radicale, était déjà assez fréquente à la fin du XIII^e siècle; aujourd'hui elle a toujours lieu. Au lieu de *u*, on trouve *ou* dans les provinces qui avaient un défini et un imparfait du subjonctif en *ou*, au lieu de *u*, *eu*.

Voici des exemples des formes de l'imparfait, du futur et du conditionnel du verbe *devoir*. Ce que j'ai dit de l'emploi de l'*e* au lieu de *o*, en Bourgogne et en Picardie, aux deux premières personnes du pluriel du présent de l'indicatif, s'applique aux formes de ces temps.

De ci ne me puis eslongier,
 Se g'i *devoie* ore estre pris,
 Les mienbres perdre u estre ocis. (P. d. B. v. 1212 - 14.)
 Por li est çou que jou pensoie
 A cest mangier et souspiroie,
 Et por içou que ne savoie
 Quel part jou querre le *devoie*. (Fl. et Bl. v. 1331-4.)
 Al païs me estoit ariver
 Ke jo *deveie* plus duter. (Trist. II, p. 105.)
 Li reis demanda e enquist
 Que *deveit* e que ceo fu. (M. d. F. I, p. 128.)
 Sire, se Jhesus me gart d'ire,
 Li chastelains moru en mer;
 Si com *deviens* dechà passer,
 Qu'il fu trais ou païs delà
 D'un quarel si qu'il devia. (R. d. C. d. C. v. 7964-8.)
 Li autre villierent et burent
 Qui gaitier cele nuit *devoient*
 Dusch'al demain que le jour voient. (R. d. l. V. p. 85.)
 Li reis selonc ce l'apela | Que il esteit et henora,
 Et tuit cil qui o lui esteient,
 L'enorouent com il *deveient*. (Chast. XVIII. v. 11-14.)
 Quant lave auras,
 Ja mar puis rien atocheras
 Fors ce que tu *devras* mengier. (Ib. XXII. v. 171-3.)
 Forment cremoit en son corage
 Que quant ses fix ert en cage
 Que feme *devra* espouser,
 Que ne s'en puisse deporter (de l'amour da Blanceflour.)
 (Fl. et Bl. v. 275-8.)
 J'en penserai si del merir
 Ne vous en *devrois* repentir. (R. d. S.S. v. 303. 4.)
 Morir *devoie* laidement. (R. d. l. V. p. 174.)
 Contre deus homes *deveroies* combatre;
 Es tu venus prendre à Ogier bataille? (O. d. D. v. 8736.7.)
 Et du me *redevoies* dire,
 Quex hom tu ies et que tu quiers. (Romv. p. 526. v. 5. 6.)
 Bien t'en *devreies* repentir. (Ben. v. 34932.)

Et se il ne le mettoit dans les huit jours, et plainte en venoit, il nos *devroit* sexante sols d'emende. (1288. M. s. P. II, p. 552.)

On vous *devoit* ardoir en cendre
 Con laron qui enble par fosse. (Poit. p. 23.)
 Bien lor *devriens* faire le premier avantage. (Ch. d. S. I, p. 101.)
 Oïr *devrions* et veoir,
 S'il est auques de grant savoir. (R. d. S. S. v. 479, 80.)
 Bien li *devriez* faire ço qu'il vus ad preie. (Th. Cant. p. 5. v. 5.)
 Vous vos *deveries* pener
 De vostre ami reconforter. (R. d. C. d. C. v. 7312. 3.)
 Por ce si *devriez* entendre
 A revengier et à deffendre
 La terre de promission. (Ruth. I, p. 92.)
 Cil le *devroient* bien par raison commencer. (Ch. d. S. II, p. 37.)

Le *v* du futur et du conditionnel a-t-il toujours eu le son de la consonne? Je ne le pense pas; dès le milieu du XIII^e siècle, il doit s'être prononcé en voyelle dans une grande partie de la Picardie, dans la Touraine et l'Anjou, c'est-à-dire dans celles de nos provinces qui favorisaient le son large *eu*. Au XIV^e siècle, cette prononciation devint générale, pour ainsi dire, et plusieurs de nos patois l'ont conservée.

Le composé *redevoir*, qui aujourd'hui ne s'emploie que dans le sens de: *Être en reste, devoir après un compte fait*; était autrefois en usage dans toutes les significations de *devoir*:

Or s'en *redoît* en France retourner. (A. et A. v. 102.)

Voy. ci-dessus *redui*, *redevroies*.

Voici quelques exemples des formes où l'*o* du thème *douvoir* a été conservé.

Vous *doveiz* bien estre effraieie de cel torment qui est avenuz à vostre peire et à vostre meire. (Romv. p. 365.)

Por ceu mismes si vint il petiz à nos, qu'il la misericorde nos donast, et ke li misericorde, ki davant seroit doneie, atemprest lo jugement ki *dovoit* venir en la fin. (S. d. S. B. p. 537.)

Tu me *doveroies*, ce di saint Johans, baptier et tu viens à mi. (S. d. S. B. p. 552.)

On trouve enfin des thèmes avec *a* radical, au lieu de *e*, dans le Comté de Bourgogne et la Franche-Comté. Voy. *Voir*, futur.

Après l'époque qui nous occupe, on remonta de nouveau au latin *debere*, c'est-à-dire qu'on rétablit irrégulièrement le *b* à côté du *v*, qui le représentait déjà; d'où les formes: *devoir*, *doibs*, *doibt*, *debvons*, *debvez*, *doibvent*; *doibve*, *devoie*, etc.

La conjugaison de *devoir* peut, en général, servir de paradigme pour les verbes formés des composés de *capere*: *concevoir*, (*aconcevoir*), *decevoir*, *percevoir*, *apercevoir*, *recevoir*, et pour le vieux mot *mentevair*, avec ses composés *amentevair*, *ramentevair*. Tous ces verbes appartiennent à la conjugaison forte.

Cependant ces verbes ont, dans l'ancienne langue, quelques particularités qui exigent des explications.

L'état de mobilité continuelle où étaient des dialectes au XIII^e siècle, n'avait pas encore permis de fixer d'une manière invariable la forme infinitive de cette classe de verbes. A la fin du XII^e siècle, on trouve quelques exemples où les composés de *capere* ont conservé leur *i* radical latin: ce sont de purs latinismes; mais qu'on y fasse bien attention, les bons textes n'emploient jamais cet *i* dans les formes où le radical doit être renforcé. A la même époque et durant tout le XIII^e siècle, en Bourgogne et en Picardie, ils flottent constamment entre la quatrième et la troisième conjugaison: *recoivre*, *recevoir*, *rechoivre*, *rechevoir*, etc. J'ai expliqué ces formes T. I, p. 205. Rem. 1.

La Normandie n'a connu que *recever*, *recevre*, *concever*, *concevre*, etc. qui devinrent *receveir*, *receveir*, *receivre*, etc. dans les dialectes mixtes. L'anglo-normand ajoutait un *e* aux terminaisons en *er*: *recevere*.

Ce que j'ai dit de *rezoivre* ou *recoivre*, *recevoir*, *recever*, etc. s'applique exactement à *amentovivre*, *amentevair*, etc.

La première personne du présent de l'indicatif n'ayant aucune flexion, la forme des verbes de cette classe s'y terminait donc par *v*, finale du radical. Le *v*, en pareille position, se permutait ordinairement en *f*, on le sait; d'où les formes *rezoif*, *receif*, etc. qui sont très-communes. En Bourgogne et en Picardie, on retrancha de bonne heure ce *f* au présent de l'indicatif, mais on le conserva le plus souvent à la seconde personne de l'impératif. Le dialecte normand, au contraire, employa ces formes en *f* jusque dans le milieu du XIV^e siècle. A la seconde et à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, le *v* se retirait devant la flexion.¹

Le dialecte bourguignon écrivait ordinairement les composés de *capere* avec *z* médial au lieu de *c*, quand il les rapportait à la quatrième conjugaison: *rezoivre*, *conzoivre*, etc.; et ce *z* remplaçait à toutes les formes renforcées. Le dialecte picard remplace le *z* ou le *c* par son *ch*.

(1) Les exemples d'une forme *doif*, de *devoir*, sont fort rares; le *f* = *v* paraît s'être retiré ici dès les premiers temps de la langue.

Voy. à la p. 6 t. II. une remarque sur le parfait défini.

Exemples.

Dunkes oïr la repunse parole, ce est *concevoir* el cuer l'aparlement del saint Espir, cui senz failhe nuz ne puet savoir se cil non ki l'at. (M. s. J. p. 477.)

O cum est mervillouse li bonteiz et li misericorde de Deu, ke par de-fors enluminet à moens de celestiene clarteit celui ki ancor nen est con-venaules de *receivre* la lumiere par dedenz. (S. d. S. B. p. 556)

Et si puet mettre son siergant pour *receivre* le winnage. (1238. Th. N. A. I, p. 1007.)

Dont passerent tout outre sans damage *recevoir*. (H. d. V. 499^a.)

....Car il savoit bien que Marsiles et Balligans ne li greveroient mie, ains s'apareleroient por *rechevoir* batesme.... (Cité ds. Phil. M. I, p. 471.)

Je cuic quant de nous partires

Autel loier emporterés

Com veu li aves *rechoivre*.

Dist Gerars: Bien puis *aperchoivre*

Que biaux parlers n'i valt noient. (R. d. I. V. p. 213.)

A prendre e *recevere*. (1268. Rym. I, 2. d. 109.)

E si nel font dedenz le tens devant dit, si puissent les appelanz adon-ques retourner à nostre court, e *receiver* dreit en nostre court. (1286. Ib. I, 2. p. 8.)

Pur Deu vos pri, en seiez purpensez

De colps ferir, de *receivere* e de duner. (Ch. d. R. p. 46.)

Faites .c. mulz *receivere* d'or e d'argent trusset. (Charl. p. 9.)

Tut li haut prince e li meillor

I sunt venu mort *receveir*.

Pout l'om mais gent si *deceveir*? (Ben. I, v. 1678-80.)

E en la viz out fenestres à plented, pur le jur *receivre* e la clarted. (Q. L. d. R. III, p. 247.)

Car se il ne navret l'entencion par son premier enhortement, si tend il à la fin *dezoivre*. (M. s. J. p. 447.)

L'empereres voit bien que Lombart ne le gaitent fors pour *decevoir*. (H. d. V. 509^a.)

Or donques che que tu vels di,

Sans moi *dechoivre* par tes dis,

Aussi com tu as fait tous dis. (R. d. M. p. 37.)

Il parole par grant savoir;

Car sa dame velt *dechevoir*. (Ib. p. 19.)

Bien poe(e?)z *percevoir*, se n'estes aveuglez,

La contree et le leu où il a conversez. (Ch. d. S. II, p. 15.)

Ce vous dirai ge maintenant,

Si que vous dires que di voir,

Se vous dires saves *percevoir*. (R. d. I. M. v. 1413-15.)

Trois manieres de sainteiz poons *apparzoivre* en cez trois festes, et la

quarte ne cuiz je mies c'um puist ligierement troveir en toz les sainz. (S. d. S. B. 542.)

Et si nos eswardons la cause de nostre exil, tost par aventure porons *aperzoivre* par nostre esprueve mismes cum covenale chose soit ke nos fussiens delivreit maimement par lo Fil. (Ib. p. 522.)

Le liu descuevre où le miel a
 Repus et la liqueur del lait;
 S'asaie quel saveur ele ait,
 Ensi con se rien n'en seust,
 Qu' *aperchevoir* ne s'en peust
 Auchun. (R. d. M. v. 1465-70.)
 L'an ne doit sa proece *mentevair* ne prisier. (Ch. d. S. I,
 p. 225.)

Por ce c'on ne doit *mentevair*
 Homme où il n'a point de savoir. (Rutb. II, p. 124.)
 Car ki bien set si doit bien dire,
 Et des biens à *ramentevair*
 Conquiert on proaice e savoir. (Phil. M. v. 16-18.)
 Et des oeuvres St. Augustin
 Ooit volentiers *ramentevair*. (Ib. v. 2977. 8.)
 Ce vos sai bien ci *amentevair*
 Dunt li covint mort à recevoir. (Ben. v. 10739. 40.)
 Ja n'orrez mais *amentevair*
 Ne n'ert jusqu' à la fin retrait,
 Que issi tres grant deslei fust fait. (Ib. I, v. 1364-6.)
 Pur ço qu'um le seust, *amentevair* li oi. (Th. Cant. p. 85, v. 5.)
 Sire, fait il, si jel *receif*,
 Sai je meismes m' i *deceif*,
 Que jeo nel aurai dunt tenir
 Ne dunt fermer ne dunt garnir. (Ben. v. 11916-9.)

Respundi Berzellaï: Sire, sire, vielz hum sui de quatre vinz anz, ne sui aised des ore à ester à curt, ne me *aperceif* pru que est dulz e que amer. (Q. L. d. R. II, p. 195.)

Aparceif (Ib. I, p. 78.)

Tu voiz, et *parsois*, et entens
 Le meschief de la sainte terre. (Rutb. I, p. 126.)
 Lors fu li bers à mort jugies,
 Se ne se *perchoit* li chevaliers,
 U eurs ne l'en fait revenir. (L. d'I. p. 14.)
 Tut qu'*aparcet* e conoist bien
 Perdre poent al aseger
 Assez plus tost que *gaainnier*. (Ben. I, v. 1358-60.)
 Ensi soutilment les *dechoit*. (R. d. M. p. 58.)

Car en sa remembrance *conzoit* li pechieres esperance de pardon. (S. d. S. B. p. 554.)

Es funz entre, mais rien n'i prent | Fors à s'alme destruiement,
N'i *receit* point del baptestre

Quant ne s'amende, ainceis s'empire. (Ben. I, v. 1535-8.)

Si nos disons ke nos pechiet nen avons, nos *decivons* nos mismes et
veritez nen est mies en nos. (S. d. S. B. p. 540.)

Car en tant com nos *recivons* les deleiz, si nos temprons nos moins
des choses ke il ne loist. (M. s. J. p. 503.)

Si est ceste parole clameie repunse, car senz failhe ce k'un pau d'elliz
recoivent en lur cuers ne seit la tres grant partie des hommes. (Ib. p. 477.)

Si tu ton airme aempris del sostenement de la parole de Deu, et tu
feolment et par tel devotion cum tu pues, ancor ne soit ele mies digne,
rezoiz celui pain ki de ciel dexendit. (S. d. S. B. p. 534.)

Tuit t'unt par mei merci crie,

Que tu lor cors e lur servises

Des or en avant ne despises,

Mais *receif* les cume tes serfs

Vers tei offenduz e purvers. (Ben. v. 8779-83.)

Mais ki me frad juge que jo *receive* bonement ces ki unt parole à
mustrer, e jo frai dreiture a tuz amiablement e dulcement. (Q. L. d.
R. II, p. 173.)

Que il *receive* droit en nostre cort. (M. s. P. I, p. 555.)

Heraut Herfagan a requis . . .

Qu'en pais le consente e *receive*

Si qu'il nel engint ne *deceive*. (Ben. v. 36845. 8. 9.)

N'est mes nus qui le *ramentoive*. (Rutb. I, p. 79.)

Li baron descendirent à la tante tot droit

Où la bele Sebile molt doucement ploroit

Et les faiz son seignor sovant *amenteroit*. (Ch. d. S. II, p. 86.)

Or si vos en volez retraire,

Gel connois bien à cel senblant,

Que vos en alez repentent,

Orainz m'*apercui* au plorer,

Quant vos de lui volez parler,

Et s'en atendez ma requeste. (P. d. B. v. 6436-41.)

Moult me gari soef ma plaie

Que je *recui* en Cornuaille. (Trist. I, p. 219.)

Plus de vingt rois ai conquis en bataille,

Ainc mais par nul ne *rechui* tel damage. (O. d. D. v. 2970. 1.)

Ma char *recent*, ne mies la char Adam, c'est celei cui Adans ot
davant la colpe. (S. d. S. B. p. 547.)

Meint malade e meint contreit,

Meint fevros e meint engrotie

Recent par cel oille santie. (St. N. v. 1365-7.)

Vint en Ebron od vint cumpaignuns, e David le *recent* od grant honur
e à cunvivie, lui e ses cumpaignuns. (Q. L. d. R. II, p. 131.)

Puis s'en va son gage porter;
 Pepins le *rechut* sans fauser. (Poit. p. 47.)
 Li vesques ki fu de bon non,
 Voiant tous, en *reciut* le don
 Ki moult fu biaux. (Phil. M. v. 1090-2.)

Entra ens

Segurement, il et ses gens,
 C'onques om nes *percut* en ost. (Ib. v. 4524-6.)
 Souvent repairoit en l'ostel
 Cheli qui folement se cuevre,
 Tant k'il *aperchut* toute l'uevre. (L. d'I. p. 19.)

Uns chevaliers de Hielemes qui Lyenars avoit nom, preudom durement
 et de grant pooir, *perchut* l'orgueil et le beubant qui iert en eulx. (H. d.
 V. p. 171. II.)

Mes, par la fei nostre seigneur | Jhesu Crist nostre creatur
 Que par baptesme *receumes*.
 De dreite creance, e eumes. (M. d. F. II, p. 477.)
 Et tant de cele guerre eustes
 Que .v. plaies en *receustes*
 En la crois à fustes ficies
 Et d'un glave ou coste percies. (R. d. L. M. v. 1133-6.)

Ensi soffeist as innocentz à sainteit li martyres qu'il por Deu *receurent*. (S. d. S. B. p. 543.)

Li fol pruveire ne *receurent* le chastiment, kar Deus les volt ocire e
 faire vengeance. (Q. L. d. R. I, p. 9.)

Là fors sunt curuz li plusurs e asquanz,
Receurent les destrers e les forz mulz amblanz. (Charl. p. 14.)
 Tant i ont endure cil de françoise geste
 Que molt sont esmaie et *reçurent* grant perte.
 (Ch. d. S. II, p. 114.)

Si les *reciurent* vistement
 Et combatirent fierement. (Phil. M. v. 6910. 11.)
 Tuit le *reciurent* à signor,
 Et li portèrent grant onor. (Ib. v. 13581. 2.)
 Franc les *percurent*, as armes sont sailli. (O. d. D. v. 7007.)
 Li prestres de mal cuer sorrist
 Pour la merveille de cel homme
 Que chascune des dames nomme;
 Onques autrui n'i *ramenturent*. (L. d'I. p. 13.)
 Mult me requist, bel me priat
 K'en ma garde vus *receusse*. (Trist. II, p. 120.)

Jo quidoune que il en eisist e jesque à mei venist e tuchast ma' liepre de
 sa main, e à sun Deu feist sa ureisun, e si *rechusse* guarisun. (Q. L. d. R.
 IV, p. 362.)

Là requistrent le marchis Boniface qu'il preist la crois, et qu'il pour

Dieu *receust* la seignorie de l'ost, et fust el lieu Thiebaut de Champaigne, et preist son avoir et ses homes. (Villeh. p. 14. XXVII.)

C'on ne *perciust* de son iestre. (Phil. M. v. 28448.)

Dun ne sez que pur ço i vint (devant tei), qu'il de *deceust* et seust tes privetez, e quanques tu fais? (Q. L. d. R. II, p. 131.)

E ne fust pas livez li argenz par cunte as chamberlains, mais *receussent* e despendissent sur lur leeltd. (Ib. IV, p. 423.)

Si guerpis ta creance et laisse vostre loi,

Avec moi t'an vanras, si *recevras* ma loi. (Ch. d. S. II, p. 177.)

Nous avons enconvent, ke nous ne *recheverons*, ne souferons à rechevoir nulle des gens le duc à bourgeois, en nos bourgesies.

(1287. J. v. H. p. 450. 1.)

Ci *receveront* les granz loiers

Qu'avoir deivent bons chevaliers. (Chr. A. N. I, p. 198.)

Qui fame voudroit decevoir

Je li faz bien apercevoir

Qu'avant *decevroit* l'anemi,

Le deable, à champ arami. (Ruth. I, p. 295.)

Mais il n'en aront ja solas,

Ains en sera Jakes *decheus*,

Tristres, dolens, correchies et mus. (R. d. M. d'A. p. 3.)

Quant Mahons a *apercheu*

K'il a sa dame *decheu*

Grant joie a en son cuer mene. (R. d. M. p. 50.)

Cume li reis Ezechias out *receud* cez lettres, sis out oies, erramment en alad al temple. (Q. L. d. R. IV, p. 413.)

O parole brief et plaine, parole vive et fructifianz et digne k'ele tot par tot soit *receue*! (S. d. S. B. p. 558.)

Et bien sachiez que qui pour Dieu en cestui besoing morra, s'ame s'en ira toute florée en paradis, et cil qui vis en escapera, sera tous les jours de sa vie hounoures et *remanteus* en bien apres sa mort. (H. d. V. 495^b.)

Ne ja n'i ert *ramanteuz*. (Brut. I, XLVIII.)

Le covenant son pere li a *amanteu*. (Ch. d. S. I, p. 137.)

On trouve aussi le participe sans *e*:

Ignatures, tu nous as bien *dechutes*,

Tant con en sommes *aperchutes*. (L. d'I. p. 18.)

Où voit Gerard, se li ait *ramantu*. (G. d. V. v. 817.)

Je ferai enfin remarquer le composé *s'entrerecevoir*:

Et quant il fu dedens, tantost

Après lui l'uisset on reclost,

Et s'en vint où sa dame estoit

Qui en sa chambre l'atendoit,

Et *s'entrerequirent* en joie. (R. d. C. d. C. v. 4047-51.)

Molière s'est encore servi de *ramentevoir*: Ne *ramentevons* rien, et réparons l'offense.

CHOIR (v. fo.), cadere.

La forme primitive de ce verbe a été: en Bourgogne, *chaor*, et dès la fin du XIIe siècle, *chaoir*; dans le nord-est de l'Île-de-France, *caoir*, vers le centre et le sud-est de cette même province, au XIIIe siècle, *chaoir*, *cheoir*; en Normandie, *caer*, en s'approchant de l'Île-de-France et de la Picardie, *caeir*, *chaer*; dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, *chaeir*, *chaair*; dans le nord-est du dialecte picard, *keir*; *keoir*, dans le Hainaut, au milieu du XIIIe siècle; *cair* et *chair*, dans le Vermandois; dans l'ouest de la Picardie propre, *cheir*, qui, en passant dans les textes normands, reprit l'a primitif et y devint *chair*.

Cil mismes ki ester vult ancor ne lacet il mies la voie, sel covient il totevoies *chaor* por ceu qu'il ne welt exploitier. (S. d. S. B. p. 567.)

Quant il virent lor seignors, lor parenz et lor amis *chaoir* à lor piez, si distrent. (Villeh. 446^e.)

En vait as pies le roi *chaoir*. (P. d. B. v. 3544.)

Et nos savons ke maintes foiz est moins de pechiet *chair* en la corruption de la char ke par taisieble pense pechier en parpenseit orguelh. (M. s. J. p. 507.)

Pour *chair* molt souvent canchiellent. (R. d. L. V. v. 1995.)

Là veist on escus partir

Et haubers rompre et dessartir,

Chevaliers *cair* et navrer,

Et maint chief de bu desevrer,

Chevaus fuir, lor regnes rotes. (Ib. v. 2854 - 8.)

Esclas vint en la tente devant tous les barons qui là estoient, si se laist *cair* as pies. (H. d. V. 496^a.)

Pouretes faut, mais hontes dure,

Ne puet *cheoir* par aventure. (R. d. S. S. v. 1553. 4.)

Ja ne sera de tel pooir

Qu'il ne l'estuise jus *caoir*. (Brut. v. 9812. 13.)

Où voit Turpin, as pies li va *caoir*. (O. d. D. v. 9357.)

Sacent tout cil ki cest escrit veront et oront ke Colars Mouskes a vendut.... toutes les escances ki *eskeir* li doivent ne *eskeir* li pueent de signeur Jehan Mousket. (1265. Phil. M. suppl. p. 27.)

Le mantel de son col dessiere,

Si le lait *keoir* à la tierre. (Phil. M. v. 18948. 9.)

As pies le roi se lait *cheir*. (L. d. M. p. 66.)

Le dialecte normand qui, moins que les autres, était porté à la syncope, nous a conservé quelques exemples avec le *d* latin.

Carlles verrat sun grant orguill *cadeir*. (Ch. d. R. p. 23.)

Baligant veit sun gunfanun *cadeir*

Et l'estendart Mahumet remaneir. (Ib. p. 137.)

Sur l'erbe verte le sanc tut cler *caeir*. (Ib. p. 134.)
 N'aveies tu liet l'escriture
 Que bien deit *chaer* le torment
 Sor celui qui pendu despent (Chast. IV, v. 56-8.)
 Lait sei *chaair* jus del cheval. (Ben. v. 16660.)
 E tex unt longement poeir
 Que l'om veit mult à fais *chaeir*. (Ib. v. 20505. 6.)

Je ferai encore mention de la forme *choier*, qui est de la seconde moitié du XIII^e siècle, et des contrées situées au nord de l'Anjou et de la Touraine, en tirant vers l'Ile-de-France. L'o radical provient d'un assourdissement de l'a, ordinaire dans ces provinces.

Se lait *choier* au pie le roi. (Trist. I, p. 54.)

Le présent de l'indicatif du verbe *choir* offre une particularité fort remarquable, dans les dialectes où la voyelle radicale était *a*; au lieu de la diphthongaison régulière *ai* devant les terminaisons légères, on voit toujours *ie*.

Ainsi aplatissement de l'a en *e*, puis diphthongaison ordinaire avec *i*. On eut recours à ce moyen pour distinguer les trois premières personnes du présent de l'indicatif de celles du parfait défini et, pour l'uniformité, on admit *ie* à la troisième personne du pluriel. Cependant, comme il n'y avait en ce dernier cas aucune confusion à craindre, les exemples de la diphthongaison régulière *ai* ne sont pas rares.

Le dialecte normand employait *e* aux mêmes formes, mais il ne renforçait pas.

Les provinces qui avaient *e* pour voyelle radicale, le diphthongaient naturellement en *ie*.

Ex.: Filz, se tu *chiez* en povrete,

N'en deis à Dieu savoir mau gre. (Chast. XVIII. v. 85. 6.)

Ha! biaux fillz, dist li peres, ce ne puet estre; biaux filz, se tu i *chiez* (dans la chaudiere), tu es morz. (R. d. S. S. d. R. p. 32.)

Car cant li hom ne parzoit les blandissemenz del malvais delit, si *chiet* il en la nuit de la tres felenesse oevre. (M. s. J. p. 456.)

Li destriers *chiet*, ne pot le cop porter. (G. d. V. v. 702.)

Con li oisiaux qui *chiet* es las. (Poit. p. 9.)

Quant Braiher *ciet*, si comença à braire. (O. d. D. v. 11396.)

Li dains *ciet* mors sans pasmison. (Chr. A. N. III, p. 109.)

Mais onques por sa meskeance

Ne *kiet* en male desperance. (Ib. ead. p. 74.)

A poi que il ne *chet*, fuant s'en est turnet

E si muntet d'elais tuz les marbrins degrez. (Charl. v. 132. 3.)

E mult par en *chet* des morz. (Ben. v. 33553.)

Li paiens *chet* cuntreval à un quat. (Ch. d. R. p. 50.)

Quar cant nos tornons les vitiousez penses es vertuz, si *chaons* nos par mi lo sacrefice de la entencion les anemiabiles bataillhes des temptacions et si en faisons alsì com cuers de noz amis. (M. s. J. p. 455.)

Et cil ki welent devenir riches *chieent* ens temptacions et el laz del diaule. (S. d. S. B. p. 568.)

En çou que ele ensi parloit,

Li rois le regarde, si voit

Les larmes des ix qui li *cieent*. (R. d. l. M. v 1305 - 7.)

Plus tard, on retrancha, devant la terminaison *ent*, l'*e* provenant de l'aplatissement de l'*a*, et on obtint la forme *chient*, qui est générale vers le milieu du XIIIe siècle.

Lai fuit l'estors et fors et esbaudis:

Chevalier *chient* des chevalz arabis. (G. d. V. v. 1490. 1.)

En Mueze *chient* de merveillouz randon. (Ch. d. R. Intr. XI.)

Cil fuient et cil *chaient*: costume est de tel dance.

(Ch. d. S. II, p. 83.)

Cil *caient* envers et adens,

Sampres en i ot quatre cens

Et soixante, en la place mors

Des plus riches et des plus fors. (Brut., v. 7437 - 40.)

Foudres *cheent* e feus ardanx. (Ben. II, v. 2073.)

Mainz s'en i sunt les cous bruisez,

Cheent à destre e à senestre. (Ben. v. 28757 - 8.)

Et avec le *d*:

Chiedent i fuldres e menut e suvent,

E terremoete ço i ad veirement. (Ch. d. R. p. 56.)

Je citerai enfin la forme normande suivante avec un *i* picard postposé:

Franceiz de tutes parz espeissent,

Normanz *decheient* e decreissent. (R. d. R. v. 9266. 7.)

Les plus anciens textes bourguignons emploient quelquefois au subjonctif la forme *chaie*, c'est-à-dire qu'ils conservent intacte la voyelle radicale; mais, le subjonctif se réglant ordinairement sur l'indicatif, on abandonna bientôt tout à fait *chaie* et on le remplaça par *chiee*, *chie*. Le dialecte picard avait *chiece*, qui pénétra de fort bonne heure en Normandie. La forme primitive du dialecte normand était *chee*, contractée de *chede*.

Tenes moi bien que jo ne *chie*. (P. d. B. v. 9718.)

E cil cessent ki bien sunt es posteiz, ki par la divine amor mettent arier et entrelaissent les penses des terriens plais, ke li cuers ne *chaiet* jus des souveraines choses, quant il est ensongiez es basses. (M. s. J. p. 473.)

Raisons, qui d'autre part se mist,

Li dist que il d'iloec s'en voise,

Qu'il ne *chiee* en briquetoise. (R. d. l. M. v. 418 - 20.)

Men escientre, nel me reproverunt

Que il me *chedet* cum fist à Guenelun
 De sa main destre que reçut le bastun. (Ch. d. R. p. 31.)
 Respont Rollans: Ne placet damne-Deu
 Que mi parent pur mei seient blasmet,
 Ne France dulce ja *cheet* en viltet! (Ib. p. 42.)
 La gent gart qui li est baillee,
 Que vers Deu ne vers eus n'en *chee*. (Ben. v. 41243. 4.)
 E si facent, si cum il solent,
 Mun comandement senz desdire,
 Qu'il n'en *cheent* vers mei en ire. (Ben. v. 10484.)
 Lai le moi porter une piece,
 Ge ne cuit mie que je *chiece*. (Fabl. et C. IV, p. 244.)

Respundi li poples: Nu fras; si nus fuium de champ n'entendrumt mie
 grant plait à la meited de nus *chieced* par terre. (Q. L. d. R. II, p. 185.)
 Hum vus deit bien mustrer que ne faciez tel fait
 Dunt saint iglise *chiece* en plus dolerus plait.
 (Th. Cant. p. 72, v. 21. 2.)

Et disoit, comme dame fine,
 Qu'ele morroit tousjours roine,
 Que sa hantaice ne *dekiece*,
 Ensi fu li rois moult grant piece. (Phil. M. v. 19362 - 5.)
 Dieu proi que il ne m'en *mesquieche*. (Th. F. M. A. p. 61.)

Le parfait défini avait pour formes: *chai*, *cai*, *chei*, *kai*, *kei*,
 et, à la fin du XIII^e siècle, *cheu*, dans l'Artois, sur les frontières
 de la Picardie et de la Normandie. Plus on avance dans le XIII^e
 siècle, plus les formes en *e* radical deviennent fréquentes.

Quant j'oi à Tristan retraire
 La bataille que li fis faire,
 Pitie en oi, petit falli
 Que de l'arbre jus ne *chai*. (Trist. I, p. 25.)
 Il *chait* jus, kant la teste ot copee. (G. d. V. v. 2682.)
 Mahons *chai* de passion
 Devant la congregation,
 Molt oriblement se dejete. (R. d. M. p. 35.)

Lores *chaid* la sort sur la lignee Benjamin, e refud faite entre cels de
 Benjamin, e *chaid* sur la meignee Metri, e al derain sur Saul le filz Cis.
 (Q. L. d. R. I. p. 35.)

Quant le dut prendre (le guant), si li *cait* à tere. (Ch. d. R. p. 14.)
 En orguel mie ne *kai*
 Pour çou s'avoirs li *eskai*,
 Ançois en donoit largement
 Meismement la povre gent. (R. d. l. M. v. 2429 - 32.)
 Quant il est en chambre entrez,
 La dame li *chei* as piez,
 Estreitement l'ad beisiez. (M. d. F. I, p. 170.)

Li reis Alred, ki ert dedenz
 Od grant masse de ses parenz,
 Kuida desfendre la cite,
 Mais il *cheu* en infermete. (R. d. R. v. 6502 - 5.)

Cfr. Les resnes luy *cheurent* des mains, et luy tomba de dessus son cheval en terre. (Amyot. Hom. ill. Pyrrhus.)

Gieres por confortoir vinrent li ami(s?), mais il *charent* en paroles de chosemenz. (M. s. J. p. 453.)

(II) l'en *charent* as piez mult plorant; et il lor rechiet as piez et dit que il le fera mult volentiers. (Villeh. 438°.)

Et li baron lor *cheierent* as piez. (Villeh. 446°.)

Cil qui *cheient* en enfer
 (Leur meistres en est Lucifer)
 Tourmentent en enfer les ames. (R. d. S. G. v. 2104 - 6.)
 Outre s'en passent, que estref n'i perdirent:
 A cele fois ne *caient* il mie. (O. d. D. v. 1798. 9.)
 Car andui si arçon rompirent,
 Et lès lui à tere *karent*. (R. d. l. M. v. 2759. 60.)

L'imparfait du subjonctif, comme toujours, avait des formes correspondantes au parfait défini.

Molt est foible humaine nature:
 Ne poi si haute creature
 Souffrir, c'à terre ne *cheisse*,
 Non pas pour chou que mal sentisse,
 Ja soit chou qu'ensi escumasse
 Et laidement me demenasse. (R. d. M. p. 37. 38.)
 ... Si li hopoit ses cevals,
 Ki n'est ne chevelus ne caus,
 Se il sor le ceval seist,
 Ja en tel lieu ne s'aersist
 A sele, à crigne, amont, n'aval,
 Qu'il ne *chaist* jus del ceval;
 Mais la dame n'en pot chair. (L. d. T. p. 80.)
 Onques por çou n'eustes defois
 Que li caus sour vous ne *kaist*,
 Ja li nons ne vous garesist. (L. d'I. p. 12.)

Se chis varles *cheist* à terre dou cop. (1312. J. v. H. p. 549.)

Mais ançois que li quens *keist*
 Plus de .xxx. paiens ocist. (Phil. M. v. 7264. 5.)

Et avec *s* intercalaire.

En les queles (lettres) est contenue qe nus ne entendioms pas qe, par tel pardon, ren *discheisi(s)t* des amendes, qe nus devioms prendre par vostre dit. (1278. Rym. I, 2. p. 168.)

Et nous commenderent que nous vous en *cheissiens* as pies, et que nous n'en levissiemes devant que vous le nous aries otroie. (Villeh. p. 8. XVI.)

Mult ert hidus as trespasanz,
 Qu'il ne *chaisent* contreval
 El dolerus puiz enfèrnal. (M. d. F. II, p. 464.)

Le futur était: *charrai*, *carrai*, *cherrai*, *cherai*, et, au lieu du XIII^e siècle, au nord-est de l'Ile-de-France, *chierai*; ns le Hainaut, à la même époque, *kairai*.

Se il mun dun ne me retaille
 E il vers mei ne face faille,
 Jeo n'en *charrai* mie vers lui. (Ben. v. 14586-8.)

He! corone de France, fait il, com or *cheras*! (Ch. d. S. II, p. 186.)
 Car Diex dist par la bouche Salmon: Tu *cheras* en la fosse que tu apparillie pour ton frere. (Phil. M. t. I, p. 41 c. 1.)

De. ci qu'ait Dreues son chastel
 N'en *charra* por home un quarrel. (Ben. v. 28628. 9.)

Cil qui *chara* n'ara autre loier
 Fors le l'ocire à duel et à pechie. (R. d. C. p. 94.)

On le doit nommer quant il tonne,
 Ja puis ne *carra* cos en l'estre. (L. d'I. p. 12.)

Li Juif pensent qu'il ferunt:
 Joseph, Nychodemus penrunt

Si coiemment c'on nou sara,
 Et puis ceste chose *cherra*. (R. d. S. G. v. 649-52.)

Li quels que soit *chiera* ancui. (P. d. B. v. 8054.)
 Or ne vos en proierons mcs,

N'à vos pies n'en *chierons* à fes. (Ib. v. 6369. 70.)
 Nous *decarrons* et il sordront. (Brut. v. 550.)

Et cil qui seront envai
 Et *charront* là où cil chai
 Qui par orgueil perdi sa grace! (Ruth. I, p. 104.)

Desuz mes piez *charrunt*. (Q. L. d. R. II, p. 209.)

Conditionnel:

.... S'ot une clef en la main diestre.
 En cele ymage si creoient
 Turc et paien, et si disoient
 Que cele cles jus li *kairoit*
 Quant .i. rois crestiens venroit. (Phil. M. v. 6491-5.)
 Puiz fist à sez homes veer
 Ke kant li or des piez *charreit*,
 Ke ja nul d'els les reprendreit. (R. d. R. v. 8222-4.)
 Quant li saetes descendreient,
 Desor lor testes dreit *charreient*,
 Et as viaires les ferreient. (Ib. v. 13282-4.)

Por ce ke il par sa mervilhouse poance at porveut ke il, se il longe-
 nt estisoient en paiz et en repaus, ne poroient soffrir les temptations,
 i *charoient* abatut des plaies de le pense. (M. s. J. p. 489.)

Qu'avis li fu que mieuz seroient
 Les gouttes ki dedenz *cherroient*
 Qu'en liu ou mestre les peust. (R. d. S. G. v. 565-7.)

Imparfait de l'indicatif:

Car de l'un basmes decouroit,
 Et de l'autre cresmes *caoit*. (Fl. et Bl. v. 625. 6.)
 A ces grans chaignes se hurtoit,
 Par mi ces boissons s'abaitoit
 Et *cheoit* ansi com uns trons,
 Car moult par estoit grans le lons. (Dol. p. 250.)
 Se chis varles *keoit* à terre du coup. (1312. J. v. H. p. 549.)

Et non pourquant pour ceu qu'il assembla sans commandement, li
 preudome de l'ost disent qu'il avoit fait un fol hardement, et que nus hom
 ne l'en devoit plaindre, se il li *mesceoit* de ceste emprise. (H. d. V. 492^b.)

... Et que nus hom ne le deveroit plaindre se li *meschaoit* de cette
 emprise. (H. d. V. p. 171. II.)

Chaoit (R. d. R. v. 9138), *eschaoit* (G. l. L. I, p. 123), sont
 des formes incorrectes des bas temps.

Li lais estoit grant et parfons,
 Car de valees et de mons
 Soisante eves dedens *caoient*
 Et aloc totes remanoient. (Brut. v. 9662-5.)
 Tant fu li tenz pesmes et forz,
 .C. foiz cuidai bien estre morz
 Des foudres, qu'entor moi *chaoient*,
 E des arbres qu'il despecoient. (Romv. p. 529 v. 12-15.)
 Là trebuchoent e *chaoient*,
 E cil à pie les occieient. (Ben. v. 37558. 9.)

Les formes du participle passé étaient aussi variées que cel-
 les de l'infinitif; on les classera facilement, si on se souvient de
 ce que j'ai dit plus haut de ces dernières.

Et si restorassent les murs de Jherusalem ki *chaunt* estoient.
 (S. d. S. B. v. 524.)

Et li cuens ot este *chaus*, et un sien chevalier qui ot nom Johan de
 Friaise fu descenduz, si le mist sur son cheval. (Villeh. 475*.)

Ande l'entant, s'est *chaue* pamee. (G. d. V. v. 2563.)

E cume il fud *chaud*, fierement cumen Chad à braire. (Q. L. d. R. II, p. 213.)

Falt li le coer, si est *chacit* avant. (Ch. d. R. p. 86.)

Sur l'erbe verte si est *caeit* envers. (Ib. p. 88.)

Humles, preianz, agenoilliez,

Li est li quens *chaet* as piez. (Ben. v. 14171. 2. cfr. R. d.
 R. v. 13298.)

Asez l'en est *chaait* as piez. (Ib. v. 11698. cfr. v. 11794.)

La cite vist mult empirie

Et de bons chiteains widie,

Maisons gastes, mostiers *chaois*,

Asses l'a plainte mainte fois. (Brut. v. 8187-90.)

Lendemain chauça et vesti sa mesnie, et fist redrecier ses mesons
qui estoient *chaoites*. (R. d. S. S. d. R. p. 31.)

Or est *cheoite* entre deus sieles. (R. d. S. S. v. 3903.)

Les vies cites fist renforchier

Et les murs *caois* rederchier. (Brut. v. 3211. 12.)

Mult vit iglises deserteas

Maisons *caoites* et gasteas. (Ib. v. 9840. 1.)

Carles cancelet, por poi qu'il n'est *caut*. (Ch. d. R. p. 139.)

Ja fust *caus* quant as arçons se prant. (O. d. D. v. 478.)

.J. gourle de deniers portoie,

Si m'est *cheus* en mi la voie. (R. d. M. p. 13.)

Se lor sires estoit occis

Keu sont en males merchis. (R. d. l. V p. 97.)

Keue sui de l'escafant

Où je cuidioie estre montee. (Ib. p. 148.)

Errament est *queus*¹⁾ pasmes. (Ib. p. 201.)

Se ne fust la sele doree

Ele fust *queue* pasmee. (Poit. p. 22.)

L(e?) gant pare du blanc hermine

Li sont *choiet* sor la poitrine. (Trist. I, p. 101.)

Participe présent: *chaant* (Chast. XXII. v. 180.), *caant*,
cheant, etc.

Les composés de *choir* étaient:

- 1) *Rechoir*, 2) *Enchoir*, tomber dans; 3) *Renchoir*, 4) *Dechoir*,
5) *Meschoir*, mésarriver, tourner à mal, arriver malheur, mal
réussir; 6) *Eschoir*.

Quant je refui si haut montee,

Je refui si asseuree

Que ja *recair* ne quidai. (R. d. l. M. v. 4685-7.)

Si tu i mez entente e paine,

N'i *encharrai* mie granment. (Ben. v. 14611. 2.)

Vit son lignage *dechaeir*. (R. d. R. v. 13948.)

Sire, il me va moult *mesceant*,

Ne vous aroie aconté hui

Tot le moitie de mon anui. (Poit. p. 29.)

Cfr. Imparfait de l'indicatif.

S'il *esquiet* une rente à Reins u à Conloingne,

S'uns preudons la demande, cuidies vos qu'on li donne?
(Ruth. I, p. 237.)

Qui que tisse chascuns desvide;

Li penssers chiet;

(1) Simple variante orthographique pour *keu*. *Queu* et *keu* sont des formes exclusivement picardes.

Nul bel eschet ne lor *eschiet*.

N'en pueent mes qu'il lor *meschiet*,

Ainz lor en poise. (Rutb. I, p. 32.)

S'il evenoit que cele terre *eschaist* de la contesse Johanne de Poitiers à noz nos . . . seriens tenu de rendre la au roy d'Angleterre.

(1259. Rym. I, 2. p. 50.)

Choir, dit l'Académie, ne s'emploie qu'à l'infinitif présent et au participe passé. C'est bien à tort qu'on abandonne la conjugaison de ce verbe; il a un substantif, et *tomber*, qui le doit remplacer, n'a pas cet avantage. *Choir* a du reste de très-beaux emplois de la synonymie:

Tout va *choir* en ma main, ou *tomber* dans la vôtre. (Corneille.)

Quoi qu'il en soit, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, *choir* a été employé à tous les temps.

Par où l'on peut comprendre, que les oiseaux qui tombent de l'air en terre, ne *cheent* pas pour ce que l'air agité par aucune vehemente concussion se rompe ny se fende. (Amyot. Hom. ill. Pompeius.)

L'Académie et, après elle, tous les lexicographes disent: *il échoit* ou *il échet*; mais ils ne donnent que *déchoit*. Pourquoi cette différence? La raison étymologique qui fait écrire et prononcer *il échet*, existe aussi pour *il déchet*.

En un austre aage elle (la science de deviner les choses à advenir) vient en mespris, et *dechet* de reputation. (Amyot. Hom. ill. Sylla.)

Jusqu'au XVII^e siècle, tous les composés de *choir* ont été d'un fréquent usage; *eschoir*, entre autres, s'employait encore au XVI^e dans un sens beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui.

Estant lors *escheute* la feste des mysteres (Amyot. Hom. ill. Alexandre.) Il *escheoit* bien des occasions, où il regardoit plus tost à l'utilité publique (Ib. ead. Agesilaus.) Selon qu'il *escherroit* par le sort: et luy *escheut* la prose grecque. (Ib. ead. Lucullus.) Auquel des deux consuls *escherroit* la province de la Macedoine. (Ib. ead. Paulus Aemilius.)

CHALOIR (calere).

Ce verbe, dont la signification est *importer*, avait pour formes infinitives: *chaloir*, en Bourgogne; *caloir*, en Picardie; *chaler*, *chaleir*, en Normandie.

Petit nos puet *chaloir* que l'an vande les blez. (Ch. d. S. II, 4.)

Signor, dist il, or vos ires couchier;

Ne puet *caloir* de chi huimais gaitier. (O. d. D. v. 8882. 3.)

Qui bon conseil ot, s'il nel creit,

Ne pot *chaleir* puis pro foleit. (Ben. v. 16126. 7.)

Chaloir était un verbe impersonnel; il faisait, au présent de l'indicatif: *chalt*, *calt*, et par suite du fléchissement du *l*: *chant*, *cant*.

Se il ont grant gent, vous que *calt*? (Brut. v. 7887.)
 L'escu q'il porte laist à terre caïr,
 Nel porte plus, ne li *calt* qu'il presist. (O. d. D. v. 7747. 8.)
 Molt le font bien François, veritez est provee;
 Mes que *chant*, qant lor gent iert vancue et matee?
 (Ch. d. S. II, 119.)

S'il ont plus grant gent que nous n'avons, que nous *chant*? tant
 arons plus grant hounour, et il ne valent riens. (H. d. V. 495^b.)

Si s'en va li honteus mucier
 Et li faus s'embat sans hucier,
 K'il ne li *caut* que on li die. (Rutb. N. et E. I, p. 342.)
 Quant li bons vesques entendi
 Que nus bourgeois n'i s'asenti,
 Fors li millour et li plus haut,
 Des autres moult petit li *caut*. (Phil. M. 890-3.)

Subjonctif: *chaille*, *caille*.

Dist li abes: Ne vous en *chaille*. (Rutb. I, p. 316.)
 S'il est nomez dux, ce ne *chaille*. (Ben. v. 9010.)
 Ne ne vous *caille* de savoir
 Que je sui ne de quele terre. (R. d. I. M. v. 4942. 3.)
 Li rois a Brien apele,
 Prie li a et commande
 Que car de venison li quiere,
 Ne li *caille* de quel maniere. (Brut. v. 14637-40.)

L'emploi des présents de l'indicatif et du subjonctif de *cha-loir* ne répond souvent pas à l'idée que nous nous faisons de ces temps; on trouve l'indicatif où on attend le subjonctif, et vice versâ. Pour ce qui est du second cas, il s'explique par ce que j'ai dit de l'emploi du subjonctif dans l'ancienne langue; cependant, vers la fin du XIII^e siècle et au XIV^e, les exemples où *chaille* n'a été mis que pour la rime, sont assez nombreux. Quant à l'usage de l'indicatif pour le subjonctif, il n'est qu'apparent. On le rencontre dans les provinces qui n'avaient pas l'habitude de mouiller les *l*, et ici le présent du subjonctif et celui de l'indicatif avaient nécessairement la même forme. (Cfr. *alt*, *aut*, de *aler*.)

Mes Baudoins est liez et joianz sanz iror:
 Ne li *chaille* qi face ne tristor ne iror,
 Bien se tient à paiez de trestot son labor. (Ch. d. S. II, p. 94.)
 La mort de Baudoin ne vos *chaille* plorer,
 Mar vos esmaierez tant com porrai durer. (Ib. II, p. 166.)
 Mainz bas hom a feru sor duc et sor princiër:
 Que *chaille* de parage, s'il est bon chevalier,
 Et que il soit meilins as rustes cox baillier? (Ib. II, p. 172.)

Dame, dist il, et vos que *chant*?

La merci Dieu rien ne vos faut,

Si gardez ce que vos avez,

Et si faites vos volentez.

Et si ne vos *chant* dont je l'aie,

Quant nus hom ne vos en aplaie. (Chast. XXI. v. 27 - 32.)

Au lieu de *chalt*, *chant*, on trouve *chelt*, *cheut*; formes assez rares, il est vrai, mais qu'on doit reconnaître: Il y a eu l'aplatissement très-ordinaire de l'*a* en *e*.

De ço qui *chelt*, quant nul n'en respundiet. (Ch. d. R. p. 93.)

Dunc se purpense de sa amie

E dit: Ki en *cheut* si il me ocie. (Trist. II, p. 97.)

Le parfait défini et l'imparfait du subjonctif avaient pour formes: *chalut*, *chalust*, *calut*, *calust*; et l'imparfait du subjonctif avec *s* intercalaire: *chalsist*, *chausist*; *calsist*, *causist* (*u* = *l*).

On lit à la page 228 du tome premier de cette grammaire: „Les verbes en *loir*, et *toldre*, *soldre*, avaient, au parfait défini et à l'imparfait du subjonctif, une forme avec *s* intercalaire, qui a pris naissance en Picardie.“ En y regardant de plus près, je m'aperçois que cette remarque a besoin de quelques explications supplémentaires. MM. d'Orelli, Diez, et tous ceux qui les ont copiés, admettent un parfait défini avec *s* intercalaire, dont les formes seraient, à la troisième personne du singulier, *chausist*, *faulsist*, *vausist*, *vousist*. C'est une erreur; *chausist*, *faulsist* (mieux *fausist*), *vausist*, *vousist*, sont toujours des imparfaits du subjonctif. Il est facile de s'en convaincre, si l'on part du point de vue que suivait la langue d'oïl dans l'emploi de ce temps, et si l'on compare aux exemples que rapportent MM. Diez et d'Orelli, ceux que je cite t. I. p. 240-42, p. 336, et à l'occasion de l'imparfait du subjonctif de chaque verbe. (Cfr. encore la remarque t. I, p. 243.) MM. Diez et d'Orelli ne donnent du reste aucun exemple de *vausist* avec le sens de *valoir*, et M. d'Orelli avait été mieux avisé d'abord en indiquant *fausist* comme imparfait du subjonctif, qu'en suivant M. Diez dans la seconde édition de sa grammaire. J'ai prouvé l'existence de cette forme avec *s* intercalaire à la 2^e pers. du sing. du parfait défini de *faillir*; elle est très-fréquente pour *vouloir* — mais sans troisième personne du singulier *fausist*, *vousist* —; pour ce qui est de *chaloir* et de *valoir*, je n'en ai trouvé aucune trace: aussi, selon ma coutume, malgré les imparfaits du subjonctif qui semblent la supposer, je ne l'admettrai pas touchant ces deux verbes, jusqu'à ce qu'on en ait démontré l'existence par des exemples. Je prie donc le lecteur de vouloir bien corriger en ce sens la remarque du t. I. p. 228. (V. *toldre*, *soldre*.)

Ne valt mialz cil que ne valut
 Alixandres cui ne *chalut*
 De charite ne de nul bien. (Brut. I, LI.)
 Ne li *chalut* du seureplus. (Rutb. II, p. 195.)
 Ne lur *chalust* kel plaist feissent,
 Mais ke en paiz se departissent. (R. d. R. v. 9597. 8.)
 Tristan, s'à vus parle eusse,
 Ne me *calsist* se puis morusse. (Trist. II, p. 76.)
 Et se il son prou en feist,
 Lui ne *causist* qui i perdist. (Brut., v. 2385. 6.)
 Se sul n'eust perdu Guirin
 Poi li *chausist* de trestut l'al. (Ben. II, v. 910. 11.)

Et sachies que li i avoit assez de ciaux qui bien vousissent que li
 corans enmenast les vaissiaus contreval le bras ou li vens, ne leur
chausist comment l'aventure avenist, mais qu'il se departissent de la
 contree et alassent leur voie. (Villeh. p. 77. CIII.)

Imparfait de l'indicatif :

Ne li *chaloit* s'ele trambloit. (Rutb. II, p. 214.)
 Del escondit ne li *caloit*
 Que sa fille fait li avoit. (R. d. l. M. v. 625. 6.)

Voy. Dol. p. 259. R. d. R. v. 15958. Brut. v. 12368.

Futur et conditionnel: *chaldra*, *chaudra* (*u = l*), *chaldroit*,
chaudroit; *caldra*, *candra*, *caldroit*, *caudroit*.

Ne li *chaudra* s'en est honiz,
 Mais sol que ses cors seit mordriz. (Ben. v. 12013. 4.)
 Tiebauz, qui à rien el n'entent,
 Ne li *chaudreit* sol ciel coment
 Mais que li dux fust mort u pris. (Ib. v. 20589-91.)

De *chaloir* on formait *rechaloir* :

Certes, ne mi ne *recausist*
 Del courouc mon pere granment,
 Se jou de vos tant seulement
 Cuidaisse compaignie avoir. (Chr. A. N. III, p. 109.)

Le verbe *chaloir*, qui ne nous est parvenu que dans la phrase:
Il ne m'en chant, était encore d'un fréquent emploi au XVI^e
 siècle.

Quant à moy, il me semble que pour avoir la vraye felicite, de
 laquelle la plus grande partie gist es mocurs, qualitez et conditions
 de l'ame, il ne peust *chaloir* que l'homme soit né en ville obscure et
 de peu de renommee. (Amyot. Hom. ill. Demosthenes.)

MOUVOIR (v. fo.), movere.

Mouvoir avait pour formes: en Bourgogne, *mouvoir*; en Picar-

die, *mouvoir*; en Normandie, *muer*? *mover*; dans les dialectes mixtes, *moveir*.

Très-anciennement, en Bourgogne, on a rapporté aussi ce verbe à la quatrième conjugaison: *muevre*. (Cfr. t. I p. 205 Remarque 1). *Muevre* se montre de nouveau dans l'Ile-de-France vers la fin du XIII^e siècle; il provient sans doute ici de l'influence des formes renforcées et de celles de la Normandie.

La véritable forme du nord de la Picardie, *ir*, n'a laissé que de faibles traces de son existence; elle disparut promptement devant *oir*.

Après 1250, le normand *mover* prit souvent l'*u* picard: *mouver*¹.

Maintenant me covint *mouvoir*. (Dol. p. 258.)

Li rois lor a dit tierme et jour.

De *mouvoir*. (Phil. M. v. 10304. 5.)

Ses chiens out envoie *mover*

En .i. espoise .i. fier sengler. (Trist. I, p. 207.)

Maiz quant il li piez *mover* dut

En sez braies s'empeescha,

Ne pout aler, ainz tresbucha. (R. d. R. v. 9746-8.)

Mover (Ib. v. 9081.)

Demi mort, plat, senz els aidier,

Senz eus *moveir* ne senz drecier,

Unt mais tut mis au convenir,

Qu'il n'atendent mais le morir. (Ben. II, v. 2083-6.)

Entre les autres fu venues une novele à l'empereor Baudoins dont il fu molt dolenz, de la contesse Marie sa fame, que il avoit laissie en Flandres enceinte por ce qu'elle ne pot avec lui *movir*, qui adonc ere cuens, et la dame si ajut d'une fille. (Villeh. 470^e.)

Li voiz de l'enfant ki criet ne fait mies à dotteir, anz doit plus à ceu *enmuevre*, c'un ait pitiet de luy. (S. d. S. B. p. 537.)

Les levres *muevre* ne les denz

Ne font pas la relegion,

Mes la bone componcion. (Ruth. II, p. 216.)

Le présent de l'indicatif de *mouvoir* diphthonguait régulièrement l'*o* en *ue*.

L'enfes Raoul n'a mie sens d'effant,

L'onnor son pere va molt bien chalengant.

Si *muert* li rois une guerre si grant

Dont mainte dame aurent les cuers dolant. (R. d. C. p. 37.)

Ele *muert* d'ilec de randon,

Tantost s'en va en sa meison. (R. d. S. G. v. 1565. 6.)

(1) La langue fixée, qui a admis la forme picarde pour le sens général, a conservé aussi *mouvoir* dans quelques expressions techniques. Le peuple de certaines contrées se sert encore de *mouvoir* au sens de *mouvoir*.

Et se li ai quite tous les homages qui *muevent* de la terre d'Es-truem. (1228. Th. N. A. I, p. 1007.)

Ja saverad li reis Henri asez à *mover* sei:

Franceis li *muevent* guerre (Ben. t. 3. p. 535.)

Impératif:

Ne voz *moveiz*, licheor pautonier. (G. d. V. v. 548.)

De delez moi ne vous *mouvez*,

Ce que vous direi retenez. (R. d. S. G. v. 2995. 6.)

Présent du subjonctif: *mueve*:

Se li prie que il le voie

Anchois que de la vile *mueve*. (R. d. l. V. p. 284.)

Puis apela Persans et Esclavons,

Sus lor cors perdre lor comande par non,

Nus ne se *mueve* por cri ne por tenchon

Dusqu'à cele eure que venir le verront. (O. d. D. v. 9911-4.)

On retrouve ici la variante *oe* pour *ue*, que j'ai déjà expliquée plusieurs fois:

Nes eschacent ne nes *emoevent*,

Mais od les branz nuz s'entretrovent. (Ben. v. 5335-6.)

Or entent je à qu'il vout traire:

A prendre sei à achaison

Cum vers mei *moeve* contençon,

Ocire u prendre u desconfire. (Ib. v. 15229-32.)

Parfait défini: *mui*, où *u* n'est que le *v* latin, devant lequel on a syncopé l'*o*. On a cependant quelques exemples où l'*u* est précédé de la voyelle *o*; mais la combinaison *ou* qui en résulte, représente simplement *u* ou *eu*. (V. *devoir*.)

Amis, tot aie en talent,

Et ne vueil pas à vos celer,

Ne me *mui* pas por deporter. (P. d. B. v. 5596-8.)

L'arcevesques d'Everwic, uns sages hom lettrez,

Vus enveiera dous messages privez;

Mes jo *mui* premerein, ki soi les veritez. (Ben. t. 3. p. 610.)

Lendemain par matin se *mut* de Naples, et cil ki les osteus devoient prendre se *murent* devant, fors que ne sai quant escuyér qui se leverent plus matin. (H. d. V. 498^e.)

E od riche compaignie

Mut de Barbeffo sa navie. (Ben. v. 15682. 3.)

De nostre terre, li bons abes a dit,

Meusmes nous, il n'a pas quinze dis. (G. l. L. II, p. 262.)

Quar il est crestiens tout ausi come vos estes, et bien sait certainement que vous ne *meustes* que pour la sainte terre d'outremer.

(Villeh. p. 43. LXVI.)

Et cil s'acesment, puis ont lor ars tendus,

Les quarriaus traient, les homes ont ferus,

Ainc ne se *murent*, car tot furent de fust.

(O. d. D. v. 8413-5.)

Avec *o*:

La dame en sa preere demurad; ses levres *mout*
(Q. L. d. R. 1, p. 3.)

Après li dist: Culvert, mar i *moüstes*,

De Mahumet ja n'i aurez ajude. (Ch. d. R. p. 52.)

Imparfait du subjonctif:

Ainz i ot jut vij anz à ost banie,

K 'il ne s'en *muist* ne por vant ne por pluie

De siege de Viane. (G. d. V. v. 345-7.)

Dont apela le mareschal, et li dist qu'il de là ne se *meust* dusques
adonc que li castiaus fust refermes. (H. d. V. 497^b.)

Deffier me deussiez vos,

S'il eust querele entre nos,

Ou au mains droiture requerre,

Aincois que me *meussiez* guerre. (Romv. p. 531, v. 3-6.)

Ne le *meussent* cinq vilain par poeste. (O. d. D. v. 11846.)

Ses gentils homes moult cremoit,

De ses riceces lor donoit;

Et si les apeloit parens,

Qu'il ne li *meuscent* contens. (P. d. B. v. 419-22.)

Futur et conditionnel:

Ci oncor pas ne m'en remu,

Qu'al jor enpris *movrai* premiers

Od plus de set cenz chevaliers. (Ben. v. 14583-5.)

G'iere ses anemis prochains,

Et si li *mouvrai* telle guerre,

N'aura si fort lieu en sa terre

Que je ne le voise trouver

Pour honnir et deshonnourer. (R. d. C. d. C. v. 4804-8.)

Jou ne me *moverai* de chi

Desque vous revenres à mi. (Poit. p. 34.)

Quant d'iluecques *remouveras*,

Argent ou faille enporteras. (Rutb. I, p. 29.)

D'iluec ne se *mouvra* il plus

Ainz i sera ce seureplus

Qu'il a à vivre. (Ib. I, p. 83.)

Je vuel aler saint Jacque requerir

Noumes le jor que nos *movrons* de ci. (R. d. C. p. 322. 3.)

A la feste de la Toussains

Mouverons, n'i a plus ne mains. (R. d. C. d. C. v. 6230. 1.)

Ja mar pour ce ne vous *mouveroïs*, ne ma dame autresi; jou irai
là, se vous volez, et sarai pourquoi il ont ce fait. (H. d. V. 505^c.)

Et vous ne vous *mouvres* de chi. (R. d. I. M. v. 5961.)

Et li bons rois fist sa proiere

A Dam el Dieu de grant maniere,
 Et dist que de là ne *mouvroit*
 Dusques adont que il auroit
 Le liu dedie et sacre
 Et en l'ounor de Dieu mondé. (Phil. M. v. 3310-15.)
 A tost les noveles oies,
 Que li baron matin *morroient*
 Qui à Paris aler devoient. (Brut. v. 12507-9.)

Participe passé: *meu*, *meue*, et quelquefois déjà *mu*.
 En Flandres vinrent au tierce jor
 De Creel, dont erent *meu*. (R. d. l. M. v. 4042. 3.)
 La nuit sejorna l'ost; au matin est *meue*,
 Quant il virent le jor et l'aube apareue. (Ch. d. S. I, p. 99.)
 L'empereres qui estoit *mus* pour aller vers Salenique. (H. d. V. 499^a.)
 Et avec *o*, comme au parfait défini:

Osé e maisnees fait joster,
 Contre le duc en est *mouz*. (Ben. v. 4507. 8.)

Les composés de *mouvoir* étaient:

- 1) *Remouvoir*, renouveler, rappeler, remuer, retirer, déplacer.
 Mahommes se part de l'hermite;
 De la parole k'il a dite,
 Ne puet *remouvoir* son corage. (R. d. M. p. 10.)
- 2) *Enmouvoir*, émouvoir à, exciter à. Voy. l'infinitif *enmuevre*.
- 3) *Esmouvoir*, *s'esmouvoir*, (*se resmouvoir*) émouvoir, exciter, faire naître; faire lever, dépister (P. d. B. v. 608); mouvoir, avancer, se retirer.

Un en i ot mult malartos,
 Et de parler mult engingnos;
 Bien sot muer une raison,
 Et *esmouvoir* une tençon. (Brut. v. 2379-82.)

E Abner fud ja *esmeuz* hors de la cited. (Q. L. d. R. II, p. 131.)

Tut le quer li fud chalt pas *esmeud* en tendrur vers sun fiz. (Ib. III, p. 237.)

Et quant orent oste les tables,
 Et servi ainssi con on dut,
 Ma dame de Faiel *s'esmut*.
 Et d'entr les rens se leva... (R. d. C. d. C. v. 3861-4.)
 Or faut la feste,
 Or remainent chançons de geste;
 Si s'en vont nu comme une beste
 Quant il *s'esmuevent*. (Ruth. I, p. 33.)

Eissi sunt les genz departies.
 Si se *resmut* li granz navies. (Ben. v. 31172. 3.)

Esmouvoir la main, la lever contre qqn., comme pour le frapper.

- 4) *Commouvoir*, mouvoir, émouvoir, agiter, exciter, animer.

Quant Joab vit qu'il ne pout le rei *cummoceir* vers Abner, eissid fors e enveiad ses messages tut batant apres Abner (Q. S. d. R. II, p. 132.)

Li altre sunt semblant à la pesant et à la dure lenge ki tardiement ensprendent, mais se il une foiz sunt enspris, griement les puet l'om estaindre; et par ce que il plus tardiement soi *commuerent* en asperiteit, plus fortement gardent lo fou de lur forsenerie. (M. s. J. p. 515.)

Por quoi es tu si *commeu*? (Brut. v. 14520.)

Et se l'amor de son país

L'a si *commeu* et espris

Que il s'en veille arreire aler

Et ci ne voille demorer . . . (Chast. XXII. v. 47-50.)

5) *Promoroir*.

Quant sainz Paules enstruioit son chier disciple del estableissement des offices de le glise, que il nului ne *promorist* desordineement az saintes ordenes. dist. (M. s. J. p. 511.)

MANOIR (v. fo.), manere,

d'où *remanoir*, qui est plus ordinaire que le simple.

Ce verbe avait pour formes infinitives: en Bourgogne, (*manor*) *manoir*; en Picardie, *manoir*; en Normandie, *maner*; dans les dialectes mixtes *maneir*. A dater de 1250 environ, on trouve *mennoir* au nord-ouest de l'Île-de-France, à l'ouest de la Picardie propre et dans l'Artois. La forme propre du nord du dialecte picard, *manir*, nous a été conservée dans quelques textes.

Dès le premier tiers du XIII^e siècle, on trouve sur les frontières de la Normandie, *maindre*, *meindre*, au lieu de *maner*, *maneir*. Cette forme qui, du reste, n'a rien d'extraordinaire, a peut-être été occasionnée par le futur, avec influence des formes fortes du présent, laquelle se manifeste par l'*i* ajouté au radical. Ce qui me porte à cette supposition, c'est que les premiers textes qui donnent *maindre*, la traduction des Rois p. ex., n'admettent cet *i* qu'aux formes à terminaisons légères; partout ailleurs l'*a* radical reste intact. Plus tard, les textes qui emploient *maindre*, conservent *i* dans toute la conjugaison. *Maindre* passa dans l'Île-de-France, et, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, on le rencontre même quelquefois en Champagne.

Manoir en maison est restreindre soi dedenz les secreiz de la pense.

(M. s. J. p. 474.)

Et com plus creist la science del conseil ke il les choses ki perir covient deguerpisset, plus est awoite la dolurs de ce ke il encor n'atochet à celes ki *permanir* doivent. (Ib. p. 493.)

Et si commanda que tout cil

Ki venroient à Ais *manoir*.

De tous usages furent franc. (Phil. M. v. 2530. 3. 4.)

Mult ot illuec grant pitie del pueple de la terre et des pelerins, et

mainte l'orme plore, por ce que cil prodome aust si grant ocheison de *remanoir*. (Villeh. 441^a.)

Jo manderai mes humes, quantque en purrai aver
E irrai en Espaigne, ne purat *remuner*. (Charl. v. 229. 30.)
Mais li reis nel volt pas metre à desfaiçon,
Ainz li dist qu'il alast *maner* à sa maisun.

(Th. Cantb. p. 8. v. 28. 9.)

En enfer les covint *mennoir*
Tant com Diex le vout, et ne plus,
Qu'il envoia sen fil çà jus
Pour saver l'uevre de son pere. (R. d. S. G. v. 136-9.)

Remennoir (Ib. v. 2926), *remenoir* (M. d. Fr. II, p. 127.)

Pharaon le receut unureement; terre li dunad pur là *maindre*, reseantise e maisun, e de vitaille l'en assist livreisun. (Q. L. d. R. III, p. 277.)

Jel fiançai, si ke bien le saveiz;
Je ne vodroie mie estre perjureiz.
Ne puet *remaindre* por home que soit neiz,
Ke je n'i aile sor mon destrier armeiz. (G. d. V. v. 2208-11.)

Le présent de l'indicatif de *manoir* se conjuguaît régulièrement fort: *main*, *main*s, *maint*, *manons*, *manez*, *mainent*.

*Permain*s tu encor en ta simplicité? benî Deu e si muer. (M. s. J. p. 451.)

Por ceu si ne *remaint* mies ton ainme en enfer. (S. d. S. B. p. 525.)

Encore le tient on en memore
Pour le signour ki *maint* en gloire. (Phil. M. v. 3434. 5.)
Mains haus prinches i est venus;
N'i *remaint* hom qui vaille nus. (R. d. M. p. 32.)
Nous, qui el chief del mont *manons*
En une ille que nous tenons. (Brut. v. 3997. 8.)
S'ensi nel faites amati,
Nos verons en la fin honi,
Et se vos *manes* en pechie,
Sel guerpiessies por s'amistie,
S'en ales à confession. (P. d. B. v. 4411-15.)
Si vos rendrai apris e sages
Que vos devez creire e coment,
E que Deus sout e done e rent
A ceus qui en bien estunt e *mainent*
E qui od juz faiz s'accompaignent. (Ben. v. 23862-6.)

Voici des exemples pris d'un texte qui donne l'infinitif *maindre*:

Cele respundi: Jo *main* mult bien e à suerted entre mes amis e od ma cunnaissance. (Q. L. d. R. IV, p. 357.)

Cist lieus à nus *manuns* od tei est estreiz. (Ib. ead. p. 365.)

Impératif: *remain* (Q. L. d. R. II, p. 175. Fl. et Bl. v. 1633.)

remanez. (R. d. R. v. 12043.)

Subjonctif: *maigne* ou *meigne*:

Beal frere, et il est comande

Que l'en la vende tot enfin

Ainz que *maigne* pres tel veisin. (Chast. XIV. v. 248-50.)

Pur ço est mielz que *remaignes* en la cited; si i serras cume nostre fortreesce. (Q. L. d. R. II, p. 186.)

Ju voil qu'il ensi *maignet* enjosk'à tant ke ju venrai. (S. d. S. B. p. 543.)

Jo quit que d'iloc en avant

N'a nul autre tere à gent *maigne*

Entre Cornuaille et Bretagne. (Brut. v. 14628-30.)

E priet à Jhesu que cele ewe *remaignet*. (Charl. v. 790.)

Je dout li païs ne *remeigne*

En grant doleur et en grant guerre. (Rutb. I, p. 61.)

Venus vos sui prier e dire

Que vos *remaignies* à ma court. (Chr. A. N. III, p. 127.)

Li quens, qui ces paroles oï, en est mult joians en son coer; car bien se cuide toutesvoies delivrer et faire tant que li chastiel li *remaignent*.

(H. d. V. 505^c.)

Dient alquanz que diables i *meignent*. (Ch. d. R. p. 39.)

La forme de la troisième personne du pluriel du subjonctif se trouve aussi comme indicatif; mais le plus souvent à la rime. Voy. Brut., v. 9511. Ben. v. 23955.

Quele est la veie es cieus amunt

U cil *maignent* qui od Deu sunt,

E queus cele qui là descent

U sunt li doleros torment. (Ben. v. 24301-4.)

Au lieu de *maigne*, on rencontre quelquefois *magne*:

Charles, ki son peciet regarde,

Reprit à feme Lindegarde,

Pour ço qu'en peciet trop ne *magne*. (Phil. M. v. 2764-6.)

Le parfait défini, si on l'eût régulièrement renforcé, aurait été semblable au présent de l'indicatif; on rejeta donc la diphthongaison et on le forma de deux manières. On syncopa le *s* (mansi) et on adopta la terminaison *ui*; ou bien on syncopa le *n*, puis on rejeta la terminaison et l'*a* s'aplatit en *e*: *mes*. Cette seconde méthode est de beaucoup la plus employée; l'autre n'eut guère cours que jusque vers la fin du XII^e siècle. Lorsque *maindre* fut devenu un peu général, c'est-à-dire après 1250, on composa un nouveau parfait défini sur cet infinitif: *maine*. Le sentiment des bons usages commençait alors à se troubler.

Une fois en sa court *manui*,¹

Et mout de bien trouvai en lui. (R. d. l. M. v. 5927. 8.)

(1) *Manui*, dans un texte de cette époque et de ce dialecte, n'est que pour la rime.

Cest raim vos met ju davant, car il trois ans *manuit* en soliteit, conuiz solement à Deu, et ne mies as homes. (S. d. S. B. fol. 125. r.^o V. Roquefort. s. v.)

De ce est ke la Scriture tesmonget, ke solement Joseph ki juske en la fin *permanut*¹ justes entre ses freres, out sa cotte juske al talun.

(M. s. J. p. 448.)

Li espiriz nostre Signor *manut* sor luy. (S. d. S. B. p. 563.)

Ne jo ne *mes* unches en maisun, dès le jur que jo menai les fiz Israel de Egypte jesque cest jur, mais erred ai en tabernacles e en tentories.

(Q. L. d. R. II, p. 143.)

David s'en partid d'iloc, e *mest* là ù il truvad asseur recet en Engaddi. (Ib. I, p. 93.)

Et quant celle grant noise *remest*, li bons dux de Venise... monta el leteri. (Villeh. 436^a.)

Cil Robiers estoit uns bevere,

Uns chevaliers fors tremelere;

Tant fist que riens ne li *remest*,

Fors qu'uns seus manoirs ù il *mest*. (Phil. M. v. 17008-11.)

La gentil dame au gent cor avenant

De lui *remest* ensainte d'un anfant. (R. d. C. p. 4.)

Au lieu de la forme *remest*, on trouve *remist* dans quelques textes normands mélangés :

Ci rout si doleros contenz,

Dunt toz li chans *remist* sanglenz. (Ben. v. 16294. 5.)

Por le grant espoitement

E por si fait destorbement

De ceus qu'il virent si laidiz

E de lor cors si maubailliz,

Remist lor rage e lor emprise. (Ib. v. 26839-43.)

Mais dans ces mêmes textes, la forme du simple est toujours *mest* (V. Ben. v. 38849), et *remest* ne leur est pas inconnu.

Et nos *remessimes* tout seul à seul, moi et vos. (R. d. S. S. d. R. p. 73.)

La troisième personne du pluriel de la forme *mes* avait naturellement toutes les variantes des parfaits définis avec *s* intercalaire.

E cez en alerent en Damasche, e là *mestrent*. (Q. L. d. R. III, p. 278.)

Cil de la ville *remestrent* mult esbais, et traistrent à la prison où l'empereres Sursac estoit. (Villeh. 453^a.)

Cele compaigne e celes genz

Dunt Rous se faiseit si dolenz,

Qui *remestrent* en la travaille

E el fer champ de la bataille... (Ben. v. 5477-80.)

Et, comme à la troisième personne du singulier, *i* au lieu de *e* :

(1) Deux lignes plus haut, on trouve la 2^e pers. du pluriel *permanistes*.

.Iij. fiz *remistrent* de cel roi
 E une bele file, si come jeo croi. (Chr. A. N. I. p. 29.)
 Cil qui *remeisent* al camp vif
 S'entornerent par mer fuitif. (Brut. v. 8565. 6.)
 Le jor i o maint chevalier ochis,
 Dont mainte dame *remeisent* sans maris. (O. d. D. v. 7020. 1.)

Cette diphthongaison *ei* est picarde-champenoise, du XIII^e siècle; elle se recontre aussi à la troisième personne du singulier:

Une grant piece *remeist* la chose ensi. (R. d. C. p. 21.)
 Maint orfe firent et maint homme morir,
 Dont mainte dame *remerent* sans maris. (G. l. L. I, p. 76.)
 Ço peise mei ke chà venis
 E k'à Lundres ne *remainsis*. (R. d. R. v. 13035. 6.)

Ge m'en parti comme sages, vos *remainsi(s)tes*, comme fole, et descirastes vostre robe. (R. d. S. S. d. R. p. 73.)

Li .vij. sage *remeinstrent* el bois seint Martin. (Ib. p. 9.)

Voici enfin une forme qui ne se rattache à aucune des précédentes, et sur l'authenticité de laquelle il est permis d'avoir des doutes:

Del mostier issent quant li servise est dit:
 A lor ostel *mainerent* .i. petit,
 Et puis monterent sor les chevaux de pris... (R. d. C. p. 324.)

L'imparfait du subjonctif conservait toujours l'*a* radical; il eut pour formes, selon les temps et les dialectes: *masisse*, *masisse*, *maisisse*, *mansisse*, *mainsisse*.

La force ert soe, si cremeie,
 Se sa volonte ne faseie,
 Ke jo jamaiz ne revertisse,
 Et toz tems là *remainsisse*. (R. d. R. v. 11963-6.)

David requist le rei Achis qu'il li livrast une de ses citez à il *masist*. (Q. L. d. R. I, p. 107.)

Unc chevalier nul n'encontra
 Tant cum la lance li dura
 Qu'al cors n'entrast sis gunfanons
 Ne qu'il *remasist* es arçuns. (Ben. II, v. 775-8. cfr. v. 9636.)
 Quidez qu'i *remassist* Bealves
 N'autres citez en France ades. (Ib. I, v. 1117. 8.)
 E il, verais, juzz, dreiz e sages,
 Vout que *remassist* li damages. (Ib. v. 29405. 6.)
 Ne vout qu'il *maisist* en leece. (Ib. v. 29913.)
 Mais ainz eumes la maison
 Que cist *mainsisst* el veisine. (Chast. XIV. v. 246. 7.)
 Hai! Viane! mal feus et mal charbonz
 Voz eust arse entor et environ,

N'i *remainsist* ne saule ne donjon,
 Kant se combatent por vos tel dui bairon. (G. d. V. v. 2500-3.)
 Li chevaliers si il poist
 Tuz jurs sen fin i *remansist*. (M. d. F. II, p. 481.)
 Et s'il vous venoit à talent,
 Qu'en cest pais *remansisies*
 Tot et franc et quite series. (Brut. v. 586-8.)
 Alcuue feiz vus ai e preie e requis
 Que vus *remansissiez* el regne saint Denis. (Th. Cant.
 p. 97. v. 16. 17.)

Remainsissiez. (R. d. R. v. 12164.)

... Que il, por Dieu, eussent pitie et merci de la terre, et qu'il
remansissent. (Villeh. p. 124. CXVII.)

Remansissent. (R. d. R. v. 15942.)

L'imparfait de l'indicatif avait pour formes: *manoie*, *menoie*,
maneie; le futur: *manrai* et, avec *d* intercalaire, *mandrai*; plus
 tard *maindrai*, *mainrai*; *menrai*, *mendrai*.

Là ert uns rois qui là *manoît*
 Et tot le raine em pais tenoit. (Brut. v. 37. 8.)
 Quant Pilates seut où *mennoit*
 Et comment ele à non avoit,
 Il ha tantost envoie là. (R. d. S. G. v. 1495-7.)

Et se ore ne *remanoît* la bataille de la partie des Blas et des Comains,
 bien croi que de la nostre partie ne *remanroit* ele pas. (H. d. V. 498^c.)

Li message vindrent en Gabaath, à li reis Saul *maneit*. (Q. L. d.
 R. I, p. 36.)

Se Diex eust consenti que nostre gent fuissent plus tost venu là
 quatre jours, tout cil qui *manoient* de là le Bras eussent esté pris.
 (H. d. V. 497^c.)

Maneient. (R. d. R. v. 15941.)

E jo aturnerai un lieu à mun pople de Israel e si l'i planterai, e
 jo si *mandrai* od lui e n'iert mais trublez. (Q. L. d. R. II, p. 143.)

E! France dulce, cun hoi *remendras* guaste! (Ch. d. R. p. 77.)
 Ne *remandrat* en bois cerf ne dain à fuir. (Charl. p. 25.)
 Beals doz amis, il est escrit
 Que qui maison deit achater, | Que tot avant deit esprover
 Et saveir bien quels teches a
 Son veisin qui apres *maindra*. (Chast. XIV. v. 240-4.)

Remeindrum. (Ch. d. R. p. 44.)

Vos *remanroiz* de cà à molt riche compaignie. (Ch. d. S. II, p. 101.)

Remanrez. (G. l. L. I, p. 68.)

... Soient tous jours franc et en pais,
 Si com cil ki *manront* à Ais. (Phil. M. v. 2540. 1.)
 Damme, dist il, par le cors saint Richier!
 N'i *remanroie* por la teste à tranchier. (Ch. d. R. Intr. XLIII.)

S'or li avoit li dus Gerars donee,
Si *remainroit* la guerre. (G. d. V. v. 1026. 7.)

Et li consaus fu tiex que Tierris de Los . . . *remaindroit* en Nicomie atout ses chevaliers et serjans. (Villeh. p. 160. CLXXIV.)

Et distrent que cele chose lor sambloit estre mult longue e mult perillose, et que il *remanroient* en l'ysle et en lairoient l'ost aler. (Villeh. 446*.)

Le participe passé avait trois formes: *masu*, *mes*, *manu*, qui dérivent du latin *mansum*, comme les parfaits définis de *mansi*, A la fin du XIII^e siècle, on en trouve une quatrième: *mansu*.

Dedens la vile n'a home *remasu*,
As murs ne soient por desfendre venu. (R. d. C. p. 58.)
Le bore ont ars, n'i a rien *remasu*. (Ib. p. 59.)
Berarz de Mondidier est illuec *remasuz*. (Ch. d. S. I, p. 170.)

Comme variante de ce dernier vers:

Berarz de Mondidier est ou guez *remanuz*. (Ib. ead.)
Si li mostra dunques le liu
Où el aveit lung tans *manu*. (M. d. F. II, p. 268.)

Sire, sire, jo e ceste meschine avum *mes* en une maisun. (Q. L. d. R. III, p. 235.)

Si sui *remese* sans mari. (R. d. M. p. 18.)

Manoir avait encore le composé *permanoir*, *parmaindre*, etc. qui signifiait *ester*, *demeurer*, *persévérer*, *durer*, *continuer*.

E si en vostre malice *parmaindre* volez, vus e vostre rei ensemble perirez. (Q. L. d. R. I, p. 41. cfr. p. 78.)

Quant il fu sacre e miz el se,
Deu del ciel en ad loe,
Lur creatur,
Qui *parmeint* en trinite. (Ben. t. 3. p. 474.)

Voy. ci-dessus infinitif et parfait défini.

PAROIR (v. fo.), parere.

La langue actuelle a rejeté ce verbe simple et conservé la forme inchoative *paraître*, à laquelle on rattache aussi le parfait défini *parus* et le participe passé *paru*, qui, à proprement parler, appartiennent au radical *paroir*.

Paroir (composés: *apparoir*, *comparoir*, *disparoir*), avait pour formes à l'infinitif: *paroir*, en Bourgogne et dans le sud de la Picardie; *parir*, dans le nord-est du dialecte picard; *parer*, en Normandie; *pareir*, dans les dialectes mixtes.

En la première apparicion volt il *apparoir* ensemble la Virgine sa mere. (S. d. S. B. p. 553.)

Car cil ki est pris al devin service doit devant les oez Deu nes des carneiz penses *aparir*. (M. s. J. p. 483.)

Tant les ont de maces batus

Et d'espees et de coutiaus
 Qu'il en font *paroir* les boiaus. (Phil. M. v. 7611-13.)
 Unc ne le meudre ne le pire
 Ne vout fors porte remaneir,
 Ne ne se voudrent *apareir*,
 Dedenz les murs s'esterent quei. (Ben. v. 19057-60.)

Le présent de l'indicatif de *paroir* était régulièrement fort: l'*a* s'affaiblissait en *e*, et, dans la Bourgogne propre et la Champagne, on diphthonguait cet *e* avec *i* postposé, tandis qu'on le préposait dans le sud de l'Ile-de-France, la Touraine, l'Orléanais et le Berry. La diphthongaison *ei*, qui probablement avait été aussi en usage dans une grande partie de la Picardie, se perdit de fort bonne heure, et, vers le milieu du XIII^e siècle, les formes en *e* pur étaient les seules employées dans la Picardie, le nord-est de l'Ile-de-France et le nord de la Champagne. A la même époque, *ie* avait, au contraire, gagné du terrain du côté de l'ouest, dans l'Ile-de-France.

La Normandie a toujours eu des formes en *e* pur.

Mais à ceaz ki ce funt *apeirt* li angles. (M. s. J. p. 449.)
 Tuit sont fanduit li escut à lieon
 Et desrompu li hauberc fremilon
 Si ke desouz *peirent* li aqueton. (G. d. V. v. 2491-3.)
 Dont granz dols parut et *piert*. (Romv. p. 419. v. 14.)
 Arere funt Normant torner;
 Ce *piert*, ne s'i sunt mie feinz. (Ben. v. 21543. 4.)
 N'i *piert* de terre demi pie. (Ib. v. 16495.)

Si come il *apiert* par les lettres dou devant dit Edward. (1269. Rym. I, 2. p. 115.)

Rire ne bourder ne voloit;
 A painnes le connoist mais nus:
 Il *pert* que del ciel soit venus. (R. d. M. p. 51.)
 Par mi le groz dou piz son confenon li guie,
 Si que de l'autre partan *pertaune* et demie. (Ch. d. S. II, p. 12.)
 Passet la noit, si *apert* le cler jor. (Ch. d. R. p. 142.)
 Moult se portent cil ceval bel,
 Moult *perent* delivre et isnel. (P. d. B. v. 7905. 6.)

Lorsque la diphthongaison fut hors d'usage, on reprit quelquefois la voyelle radicale au présent: *part*, *parent*, au lieu de *pert*, *perent*.

Mais elle vorroit moult celer
 Tot son coraige à sa seror,
 Porquant si *part* à sa color
 Qu'el se tient moult à mal baillie. (P. d. B. v. 6378-81.)

Présent du subjonctif: *peire* (*paire*), *pere*, *piere*, *perge*, *pierge*.

Vrois est que vostre outrage *paire*. (L. d'I. p. 16.)

Jamais n'iert jors ke il n'i *paire*. (Dol. p. 259.)

Dame, or te pri que à moi *pere*

Ce qu'il a pecheors promist. (Rutb. II. p. 116.)

Ore i *perge* s'unques m'ama. (Trist. II, p. 59. ¹)

Et come vous junez. ne voillez estre fait tristes com les ypocrites, car il *forfont* lour faces qu'il *apiergent* as homes junantz. (Roquefort, Gloss. s. v. Forfaire.)

Futur: *parra*, *perra*; conditionnel: *parroit*, *perroit*; imparfait de l'indicatif: *paroit*.

Et alsì com à lumiere serat mostreit tot ce ke dont *aparrat* el esgard de toz, cest jor tornons nos en tenebres se nos tot ce ke nos forfaisons, destruions par penitence. (M. s. J. p. 457.)

Or i *parra* qui ci ert pruz. (Ben. II, v. 2535.)

Ancui ferai ou tas tot por la soe amor,

Que tres par mi la broigne an *perra* la suor. (Ch. d. S. II, p. 115.)

Si loerent le roi Carlon

Qui desfendu en laisast son cors;

Si *parroit* li drois et li tors. (Phil. M. v. 9443-5.)

Et cil s'en vait cui *paroit* la boele. (R. d. C. p. 185.)

Tant an ot cravantez par delez .i. roion

Que desor l'erbe vert ne *paroit* se sanc non. (Ch. d. S. II, p. 130.)

Et à trop grant dolor montoie

Les hautes montaignes agues

Qui *paroiènt* desor les nues. (Dol. p. 252.)

Parfait défini: *paruit*, *parut*; imparfait du subjonctif: *parust*; participe passé: *paruit*, *paru*.

Et quant ons (lis. nos) eswardemes où il venoit, si nos *apparuit* une merveilleuse humiliteiz. (S. d. S. B. p. 526.)

Li benigneiteiz et li humaniteiz de Deu nostre salvaor, ce dist li Apostles, est *apparue*. Sa poxance *apparut* davant en la creation des choses, et sa sapience *apparoit* el gouvernement des choses ki creeies estoient.... Sa poosteiz avoit *apparuit* as Geus en signes et en miracles. (Ib. p. 536.)

La grant lance li a lez le flanc seelce:

D'autre part an *parut* .i. aune mesuree. (Ch. d. S. II, p. 118.)

Dex, à Marie Magdelainne

Vous *aparustes* tous premiers,

Et puis à vos aposteles chiers. (R. d. l. V. p. 250.)

Mais ainz que *parust* li matins

Se fu la danzele endormie. (Ben. v. 31483. 4.)

Ne s'est pas tantost *aparus*,

Car le seigneur vit en la salle. (R. d. C. d. C. v. 6567. 8.)

(1) M. Fr. Michel dérive *perge* du latin *pergere*, et le traduit par *aïlle*. Je ne sais alors quel sens il attache à ce vers, car le précédent exprime déjà l'idée que donnerait celui-ci, en rendant *perge* par *aïlle*.

Et quant li jors est *aparus*,
Li ber est caucies et vestus. (P. d. B. v. 1809. 10.)

Participe présent: *parant*.

Par là où il s'an vont est bien *paranz* la trace. (Ch. d. S.
II, p. 83.)

Cele nuit se reposent, tant que jorz fu *purans*. (Ib. I, p. 208.)

Sire, perdu avons, dit Berars, durement:

As eschieles est bien, ce veez, *aparant*. (Ib. II, p. 79.)

Car l'emperere au couraige vaillant

Dort molt à aise et molt seuremant

Dedans Viane jusc'à l'abe *aparant*. (G. d. V. v. 3785-7.)

Reparoir:

Et au cheval *reparoit* auques que il avoit este espouronnes par besoing. (H. d. V. p. 172. IV.)

Le verbe *apparoir* a encore été employé par Labruyère: Ne faire qu'*apparoir* dans sa maison.

Comparoir, inusité aujourd'hui, même en termes de palais, s'employait fréquemment au XVIIe siècle avec toutes les significations de *comparâître*, comme *apparoir*, avec celles de *apparâître*.

Cela couvroit grandement ceste defectuosite; et qui plus est, faisoit davantage *apparoir* la gentillesse de son courage. (Amyot. Hom. ill. Ages.)

(Cleomenes) vuida les rues si bien que personne des ennemys n'y osa plus *comparoir*, à cause des Candiots et gents de traict qu'il y faisoit tirer. (Ib. ead. Agis et Cleomenes.)

Je crois devoir faire remarquer l'emploi de *apparoir* et *disparoir* comme verbes pronominaux. (Cfr. p. 42. l. 42.)

Mes sire St. Jake en demainne

Une autre nuit, com il dormoit,

S'aparu e à lui dissoit:

Biaus fuis que fes? (Phil. M. v. 4753-6.)

Cet emploi était encore fréquent au XIIIe siècle, et, dans la langue fixée, il s'est même conservé pour *apparâître*.

Et dict on aussy que la nuit *s'apparut* à Sylla mesme en songe la deesse Bellone. (Amyot. Hom. ill. Sylla.)

Cestuy (Titus Latinus) eut une vision en dormant, par laquelle il luy feut advis que Jupiter *s'apparut* à luy. (Ib. ead. Cariolanus.)

Les austres disent que toutes ces choses là se font et se disent en remembrance de l'inconvenient qui advint à Romulus, quand il *se disparut*. (Ib. ead. Furius Camillus.)

Bossuet a dit: Il *s'apparût* à lui la belle idée d'une bonne vie.

PLEUVOIR (v. fo.), pluere.

Les formes infinitives de ce verbe étaient: en Bourgogne et en Picardie, *plover*; en Normandie, *pluver*; dans les dialectes mixtes, *plueir*, *ploveir*. Ce n'est que tout à la fin du XIIIe

siècle, que l'o s'assourdit en *ou*: *plouvoir*, forme qui resta fort longtemps en usage à côté de *pleuvoir*.

Le *v* de *plouvoir* (pleuvoir) est une intercalation pour faire disparaître le hiatus qui existoit dans le radical latin. Cette intercalation est fort ancienne; les premiers textes de la langue d'oïl ne connaissent pas la forme simple.¹

Mais la nuis vint, solaus prist à sconser,
Et si commence li airs à obscurer,
Et à *plouvoir* et forment à toner,
Et cil esclistre l'un apres l'autre aler, (O. d. D. v. 6190-3.)
Car tu verras si foudroier,
Venter et arbres pecoier,
Toner, *plouvoir* et esparcir... (Romv. p. 527, v. 21-3.)
Beau tens faiseit seri et cler,
Cum senz *pluveir* e senz venter. (Ben. v. 7678. 9.)

Le présent de l'indicatif faisait *pluet*, *pluevent*; ainsi l'o s'y diphthonguait régulièrement en *ue*. On pourrait, il est vrai, expliquer aussi *pluet* comme dérivant directement du latin *pluit*, par suite de l'affaiblissement de l'*i* en *e*; cependant je préfère admettre la diphthongaison, non pas pour rester fidèle au système que j'expose, mais parce que l'*u* latin s'est écrit *o* dès les premiers temps de la langue, dans la Bourgogne et la Picardie. (Cfr. le provençal *plore*, l'italien *piovere*, l'espagnol *llover*, le portugais *chover*.)

He! Dex peres, dit il, par cui il *pluet* et vante. (Ch. d. S. II, p. 3.)

Il ont à boivre et à mengier:

Si ne lor chaut c'il *pluet* ou vente. (Ruth. I, p. 129.)

De l'eve que les nues *pluevent*,

Por soffraite de millor, boivent. (Chr. A. N. III, p. 56.)

Parfait défini: *plut*, (*plout*); imparfait du subjonctif: *pleust*; futur: *plovra*; conditionnel: *plovroit*; participe passé: *pleu*.

Cel matin *plut*, si fist molt lait. (R. d. l. V. v. 1358.)

Ne cuit, c'onques si fort *pleust*. (Romv. p. 528, v. 9.)

Et quant onques plus i *plovra*,

Li pavemens plus clers sera. (P. d. B. v. 829. 30.)

La terre est mole, si ot i poi *pleu*. (R. d. C. p. 109.)

Outre *replovoir*, l'ancienne langue avait les composés:

1) *Aplovoir*, tomber comme une pluie, affluer, abonder:

E cume Absalon fist le sacrefise, ces ki od lui furent firent cunjurei-sun encuntre David. Eli poples *apluveit* de tutes parz; e fud e se teneit od Absalon. (Q. L. d. R. II, p. 174.)

Devert li veit, del autre part,

La rive de Dieppe vestue

(1) Cfr. au contraire, *pluios* = pluvieux. (Ben. II, v. 1426.)

De la grant gent qui est venue,
 E de par tot vient e *apluet*. (Ben. v. 21743-6.)
 Le cri fist par la terre aler
 Por les granz geudes assembler.
 De par tot i sunt *apleues*,
 Od fauz, od ars e od maques. (Ib. v. 21374-7.)

Venir soudain, on ne sait d'où:
 Sor ço lor est puis *apleus*
 Uns diables qui fu perdus. (P. d. B. v. 2497. 8.)

2) *Emplooir*, mouiller:

Ha! sire, ge ne m'en pris garde, et je le fis pour ce que je savoie
 bien que vos vendriez toz moilliez, et touz *enpleuz*. (R. d. S. S. d. R p. 45.)
 Si fu Gerars molt bien *emplus*. (R. d. l. V. v. 1359.)

POUVOIR (v. fo.), posse.

Ce verbe a eu pour formes infinitives: *poor*, *pooir*, (= potere,¹ en Bourgogne et dans le sud de la Picardie; *puer*, *poer*, en Normandie; *poer*, dans les dialectes mixtes; *poir*, dans le nord-est de la Picardie.

Toutes ces formes syncopent le *t*² latin; plus tard, on le remplaça par *v*, pour faire disparaître le hiatus qui résultait de la contraction du radical. Cette intercalation du *v* ne se montre que fort tard dans le XIII^e siècle, et encore les exemples n'en sont-ils pas communs; sans compter qu'il est quelquefois assez difficile de décider si l'on doit lire *u* ou *v*. Quant à moi, je pense que l'*ou* des manuscrits est, dans la plupart des cas, un simple assourdissement de l'*o*, et non pas notre *ov*.

On a déjà vu plusieurs fois que la première personne du singulier du présent de l'indicatif des verbes forts ne correspondait pas aux autres formes renforcées. Tel est encore le cas pour la première personne du présent de *pooir*: *puis*.

Puis ou *puis* était la forme primitive de la Bourgogne et de la Picardie. Au lieu de *puis*, on a écrit quelquefois *pui* (Villeh. 451°) et, vers le milieu du XIII^e siècle, on remplaçait ordinairement, en Bourgogne, le *s* par *x*. (Voy. Substantifs t. I. p. 95.)

La Normandie avait *puus*, *pus* ou *puz*; et, par la raison que j'ai donnée à l'occasion du présent de *trouver*, *puis* devenait *pois* dans les dialectes soumis en partie à l'influence normande.

La seconde et la troisième personne du singulier, et la troisième

(1) *Potesse* dans Térence, Lucrèce.

(2) Le *t* s'était permuté en *d*. M. Diez cite la forme *podibat* dans une charte du VII^e siècle (Marini pap. dipl. p. 100); les Serments ont *podir*; le Fragment de Valenciennes, *podist* (l. 11 verso); et l'on trouve encore *poedent* dans la Chanson de Roland: Demurent trop, n'i poedent estre à tens. (p. 72. CXXXVI.)

du pluriel du présent de l'indicatif de *pooir*, renforçaient régulièrement l'*o* en *ue*, dans la Bourgogne et la Picardie: *pues* (plus tard *puez*, en Bourgogne), *puet*, *pueent*, qu'on écrivit souvent *puent*, au XIII^e siècle, rejetant ainsi l'*e* de la diphthongaison.

La Normandie propre avait à ces mêmes personnes: *puz*, *put*, *puent*; formes qui devinrent *poz*, *pot*, *poent*, sur les confins de cette province, au nord et au sud. Ces formes en *o* avaient pénétré, à la fin du XIII^e siècle, jusqu'au centre de l'Ile-de-France. Enfin, de même qu'on vient de voir *pois* pour *puis*, on trouve *poet* au lieu de *puet*. Je n'ai rencontré nulle part *poez* pour *puez*; on évitait probablement cette forme, parce que, dans les dialectes mixtes, elle aurait été tout à fait semblable à la seconde personne du pluriel.

Ex. Tot ceu ke ju doner li *puys* en mes chaitis cors, et assez est se ju ceu li done. (S. d. S. p. 549.)

Quels graces *puis* je rendre de la salveteit de mon airme à celui ki lo velin de detracton me mat davant? (Ib. p. 557.)

S'il voz en poise, bien m'en *puix* consirer. (G. d. V. v. 675.)

Par foi, dist il, je voi merelles,

Qu'à grant painne le *puis* jou dire;

Je ne m'en *puis* tenir de rire. (L. d'I. p. 20.)

Sire, dist Carlemaines, ne *puus* lesser nel die. (Charl. p. 29.)

Se Deu ne(n) pense jo murrai,

Ne *puz* vivre (plus) lungement

A la dolor, al mal que sent. (Trist. II, p. 60.)

Vos savez bien ne *pus* issir,

Par vos m'en estuet revertir. (Ib. I, p. 47.)

Ocis e mort e enchaucie

Furent Franceis, ceo vos *pois* bien dire. (Ben. v. 3542. 3.)

Sel *pois* trover à port ne à passage,

Liverrai lui une mortel bataille. (Ch. d. R. p. 26.)

Et ceu faces tant cum tu *pues* par bone conscience. (S. d. S. B. p. 569.)

Baudoin, garde toi!

Trop te *puez* oblir avec fame de roi. (Ch. d. S. I, p. 120.)

De ço ne lur iert à guaires, kar tu suls *puz* estre acuntez pur dis milie. (Q. L. d. R. II, p. 185.)

Respundi David: *Poz* tu me mener là ù ti cumpaingun sunt? (Ib. I, p. 115.)

E si tu es en iceo pris

Sez de quei tu *poz* estre fis?

D'aler en enfer e descendre. (Ben. v. 6241-3.)

Tant par est tis nons eshauciez

Que mult par te *poz* faire lez. (Ib. v. 6547. 8.)

El chief est li fontaine de la divine pitiet, ke ne *puet* estre espusieie. (S. d. S. p. 562.)

Mainte chose samble contraire
 A Jhesucrist que on *puet* faire
 Molt bien, quant on i a pris garde. (R. d. M. p. 47.)
 E dist li emperere: Ore gaberat Ogiers,
 Li dux de Denemarche, qui tant se *put* travailler. (Charl. p. 21.)
 Car nuls hume ne me *put* garir
 Fors sulement reïne Ysolt. (Trist. II, p. 53.)
 E si alcuns vait enquerant
 Pur que il sunt apele Normant,
 Ci *pot* oïr la verite. (Ben. I, v. 663-5.)
 Mais lisant sui e bien le sai,
 Kar en l'estoire le trovai,
 E creire le *pot* l'om senz faille,
 Que plus dolerose bataille
 N'out el regne nê puis ne ainz. (Ib. v. 27958-62.)
 Mais or *poet* cist de fi saveir
 Que li plus vaillant del país
 L'en unt auques eu defors mis. (Ib. v. 40240-2.)
 Dient paien: Issi *poet* il ben estre. (Ch. d. R. p. 3.)

Ke *poons* nos dons dotter, puez ke cil est ensemble nos ki tot affair
 tet? (S. d. S. B. p. 572.)

Et nos, tant com la corruptions de la char nos apresset, ne *poons* en
 e maniere la clarteit de la divine poance veir ensi com ele est en soi,
 z muance. (M. s. J. p. 478.)

De cest chastiel aurons dangier,
 Se nous ne nous *poons* vengier. (L. d'I. p. 22.)
 Ceste bataille ben la *puum* tenir. (Ch. d. R. p. 49.)
 Oiez, funt il, cum faite joie
 Vos *poum* dire: l'ost s'en fuit. (Ben. v. 19759. 60.)
 Savoir *poeiz*, molt ot le cuer ire. (C. d. V. v. 2588.)
 D'une rien vos *poez* venter
 Qu'en tot le siecle n'a son per. (P. d. B. v. 6429. 30.)
 Par vos saveirs s'em *puez* acorder,
 Jo vos durrai or e argent asez. (Ch. d. R. p. 4. cfr. 46. 124.)
 Quant si compaignon l'ont veu,
 Plus tost k'il *puent* li ont dit:
 Nous avons veu Jhesucrist. (R. d. M. p. 41.)

En nule guise

Ne *puent* cil estre rendu. (R. d. l. V. v. 84.)
 Et jurent Dieu qui se laisa pener
 En sainte crois por son peule sauver,
 Se Raoul *puent* en lor terre trover,
 Seurs *puet* estre de la teste colper. (R. d. C. p. 81.)
 .XI. milie chevalers *poeent* estre. (Ch. d. R. p. 118.)
 Ja unt il tant del men que il nel *poent* porter. (Charl. v. 843.)

A malvais port sunt arivez,

Se or ne se *poent* d'els defendre. (Ben. II, v. 2340. 1.)

Outre ces formes principales et régulières, on trouve déjà, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, le renversement de l'*ue* en *eu*, que la langue fixée a même admis à la première personne du singulier.

Tu ne me *pueus*¹ navrer si malemant. (O. d. D. v. 11422.)

Et queu femme le *peut* nourrir. (R. d. S. G. v. 3468.)

Qui gaignier vuet, illuec faire le *peut*. (H. d. V. p. 224. XXXI.)

Sauf ce que ce mes sires et ma dame de Flandres dessus dit . . . voloient ralongier le jour dou raport, il le *peuent* faire selonc ce qu'il lor plairoit et bon lor sembleroit. (1286. J. v. H. p. 438.)

M. d'Orelli (p. 195) cite une pareille forme, qu'il écrit à tort *pevent*. *Eu* est le renversement de *ue*, et c'est de *peuent* qu'on forma plus tard notre *peuvent*, par l'intercalation euphonique du *v*. L'éditeur du Roman du Chastelain de Couci est tombé dans la même erreur:

Passerent outre sans atendre

Quunque chevaus lor *pevent* rendre. (v. 1189. 90.)

lis. *peuent*.

Dans l'exemple suivant, il faudrait peut-être lire aussi *peuent* au lieu de *povent*:

Et les *povent* chascun an changier et muer tos quatre. (1282.

M. et D. i. p. 460.)

Sinon, on doit écrire *ou*, parce que cette nouvelle forme en *o* reporte nécessairement à un infinitif *pouvoir*, tout à fait en accord avec la prononciation un peu large de cette province.

La forme ordinaire du présent du subjonctif était dérivée de la première personne de l'indicatif *puis*, *pois*: *puisse*, *poisse*. En Bourgogne, on a eu, jusque dans le premier quart du XIII^e siècle, un présent du subjonctif formé par la diphthongaison de l'*o* radical avec *i* postposé: *poie*. Par suite de l'influence des formes de l'indicatif, l'*o* s'y changea bientôt en *u*, et on voit dans les Sermons de S. Bernard, qui donnent toujours *puist* à la troisième personne du singulier, la troisième du pluriel flotter entre *poient* (*poient*) et *puient* (*puient*). La première et la seconde personne du pluriel de la forme *poie* se conservèrent cependant jusque dans le milieu du XIII^e siècle, parce qu'ici le présent de l'indicatif avait aussi *o*.

Et il me doinst le jour veoir

Que je *puisse* pooir avoir

(1) A dire vrai, la forme *pueus* conserve le renforcement primitif et admet en même temps le nouveau; c'est un tâtonnement d'orthographe.

Que je vous rende vo servise. (R. d. l. V. p. 205.)

Mais ne me puet el cuer entrer

Que j'onques celui *puisse* amer,

Ne pardonner mon mautalent,

Qui m'a sosduite à essient. (P. d. B. v. 4963-6.)

Puise. (G. d. V. v. 1319.)

Au dessevrer de moi ne sera à ton choïs

Que *puisses* doner terre Alemanz ne Tiois. (Ch. d. S. II, p. 161.)

Si tu es entrepris de rien

Qui granment te *puisse* grever,

Et tu t'en *puisses* delivrer

Legierement, ne te chaut mie

D'atendre plus legiere aïe. (Chast. IV, v. 62-6.)

Tu varoyes k'il (ceux qui se noient) ceos tienent kes tienent, ne k'il par nule raison ne welent dewerpir ceu où il premiers *puyent* mettre lor mains, quel chose ke ce soit, ancor soit ceu tels chose ke ne lor *puist* niant aidier, si cum sunt racines d'erbes, ou altres tels choses. (S. d. S. B. p. 521.)

De vostre part doit il avoir loier,

Un riche don ou un garnemant chier,

Dont il se *puist* an l'ost le roi proisier. (G. d. V. v. 998-1000.)

Il n'est nule riens en cest mont

Que nus hom *puist* faire pour femme

Que je ne face pour vous, dame. (R. d. l. M. v. 122-4.)

Dont nus ne se puet tant pener

Que les milliers *puisse* nombrer. (P. d. B. 2335. 6.)

Torner lor *puise* à male perte! (Trist. I, p. 53.)

Beste n'en est ki *poisset* curre à lui. (Ch. d. R. p. 62.)

Quidez vous qu'il vivre *poisse*? (R. d. S. p. 10.)

Lo *posciomes*. (F. d. V. l. 33 v.)¹

En telle maniere que nos en *poiens* fere nostre volunte. (1249. Th. N. A. I, 1042.)

Alons ferir sor ax sanz plus de demorer,

Si quenostuit *puissiens* cest regne gouverner. (Ch. d. S. II, p. 108.)

Mes pur ço ke tant nus pechames

E de pechie nus encombrames,

Le nus estut espenir

Einz ke ci *puissuns* venir. (M. d. F. II, p. 477.)

Qui ne lor toudra plainement

Secors, vitaille e entrement

(1) Cet exemple prouve le cas qu'il faut faire de la remarque de M. Diez (II, 184), touchant les terminaisons *omes*, *om* (*um*, *on*), *ons*. *Om* (*um*, *on*), dit-il, se montre dans le fait, plus tôt que *omes*, bien que ce dernier porte l'empreinte d'une plus grande anciennité. Et comme preuves de l'apparition antérieure de *om*, il cite péle-mêle des formes des Q. L. d. R., du R. d. R., de M. d. F. et du R. d. S. S. (!!) Voilà où l'on en vient, je le répète, en voulant soutenir un système imaginé à priori, et en ne faisant aucune distinction dialectale. *Om* n'est pas plus ancien que *omes* ou *ons*; *om*, *um*, *omes*, *ons* existaient simultanément, mais dans différentes provinces.

Tot, si ne nos preiseront gaire

Riens que nos ja lor *puissum* faire. (Ben. v. 19286-9.)

Nus n'avum ne pain ne el que à honuer li *poissum* presenter.
(Q. L. d. R. I, p. 29.)

Nus et lui en ceste vie

Defende tuz jurz de vilenie

Et de peche,

Que aver *poissom* la compainnie

Que seint Thomas ad deservie

Par sa bonte. (Ben. t. 3. p. 509.)

Si prenez tout, jel vous otroie et quit,

Dont vous *puissiez* les soudoiers tenir

Qui vous deffendent, vous et vostre païs. (G. l. L. I, p. 8.)

Cist est voirement cist en cuy nen at nule chose ke desplaiset al Peire
et dont sei oyl *poient* estre ahurteit. (S. d. S. B. p. 552.)

Car ainsi plaist il à ols mimes, c'est k'il or *poient* faire franchement
lor volenteit ensi ke nuls n'en parost. (Ib. p. 556.)

De ceu est ceu ke li altre l'arguent et reprennent et dient k'il soffrir
ne *puient* la perece de sa tevor. (Ib. p. 567.)

Et quant cil del castiel l'entendent,

Ne sevent que il *puissent* faire. (R. d. l. V. p. 87.)

Nous otrions et volons, ke... li cuens de Gelre... li archeveske de
Colongne.... *puissent* aleir et venir par tout en no terres segurement
et sauvement. (1287. J. v. H. p. 454.)

Suz ciel n'ad gent ki plus *poissent* en camp. (Ch. d. R. p. 118.)

Le parfait défini avait pour formes: en Bourgogne, *poi*; dans
l'est de la Picardie propre et le Vermandois, *poc*; dans le reste
du dialecte picard, *peuc*, *peu*; en Normandie, *pou*. Lorsque l'on
eut renversé la diphthongaison *ue* du présent de l'indicatif, le
parfait défini picard se trouva être semblable aux formes fortes
de ce temps; et il est à croire que cette identité d'orthographe
hâta l'admission de la forme contracte *pus*, comme moyen de
distinction. *Pou* a été aussi employé dans le sud de la Cham-
pagne pendant la seconde moitié du XIII^e siècle.

Droit m'en offristes, ce ne puis je noier.

Por l'amendise *poi* avoir maint destrier. (R. d. C. p. 89.)

Ne *poc* jou cele part aler

Que vous ne me fuissies devant. (R. d. l. V. p. 22.)

De duel qu'en oi ne *peuc* mot dire. (Fl. et Bl. v. 2739.)

Et saces bien que tes paiens

Ai je conviertis pour lor biens

Quant jou *peu*, et encor ferai,

Se Dieu plest, tant com je vivrai. (Phil. M. v. 5308-11.)

Meis ne *peu* savoir qu'il devint,

Quel chemin ne quel voie tint. (R. d. S. G. v. 1369. 70.)

Neporquant plus isnellemant
Que je *pou*, et en tel maniere

Reving à la maison arriere. (Dol. p. 259.)

Pur ço que enveias tes messages pur conseil demander à Belsebud le
eable de Acharon, ensement cume Deus ne fust pas en Israel de qui
ous conseil demander, pur ço del lit ù tu es aculchiez ne leveras, einz
murras. (Q. L. d. R. IV, p. 346. 7.)

Certes repris fut Saulus; ne *pot* covrir son malice, ne nel *pot* denoier.
S. d. S. B. p. 555.)

Mort l'abatit, ne li *pot* faire pis. (G. d. V. v. 507.)

Il ne sout que ceo fud, nel out de luign apris,

Ne *pout* ester sur pez, sur le marbre s'assist. (Charl. p. 16.)

Quis e deschaciez fu assez,

Mais unc ne *pout* estre trevez. (Ben. v. 9620. 1.)

Cis tint quanque ses peres ot,

Moult *peut* et valu et moult sot. (Phil. M. v. 13997. 8.)

Lonc tens l'avomes espie,

Ainc mais avoir ne le *peusmes*,

Tant agaitier ne le seusmes. (Ben. t. 3. p. 515.)

Nous essaïemmes et veismes

En toutes choses que *poimes*

Que nus le pourroit essayer. (R. d. S. G. v. 3607-9.)

Onkes contre alz ne nos tenismes,

Ne desfandre ne nos *poimes*. (Dol. p. 240.)

Primes nus en *poumes* conforter e aitier. (Th. Cant. p. 70. v. 11.)

Là *poistes* conquerre vostre pris de legier. (Ch. d. S. I. p. 227.)

Kar me faites, fait il, saveir...

U trovastes defendement

Ne ù eustes arestement,

Cum *poustes* eschaper. (Ben. v. 6016. 19-21.)

Merveille fu que par enbler | *Peustes* tel chose aüner,

Quer unques n'en fustes retez,

Que nos seussion, n'escriez. (Chast. XXI. v. 43-6.)

Or ne *porent* il veoir que mais puist remaindre sans bataille à ceu que
r anemis sont si pres d'eus sur une bruiere. (H. d. V. 494^b.)

Au mur montent plus tost que *porent*. (R. d. I. V. p. 86.)

Es vus à tant un char errant,

Li bovier qui vindrent devant

Ne *peurent* l'ome trestornier

Ne les bos *peurent* desturbier. (St. N. v. 776-9.)

Plus tost k'il *peurent* sont retorne. (R. d. M. d'A. p. 14.)

Rasin li reis de Syre e Phacee le fiz Romelie li reis de Israel vin-
rent à Jerusalem, si l'asegierent, mais ne *pourent* pas prendre le rei à
ele feiz. (Q. L. d. R. IV, p. 396. 7.)

Au lieu de *pot*, on trouve *pol*, qui dérive de *pollere*:

De kai me *polt* om plus solacier ke del douz nom de salveteit?
(S. d. S. B. p. 548.)

Le présent a aussi des formes semblables.

Imparfait du subjonctif: *peuisse* (*peuisse*, Th. fr. M. A. p. 109),
pousse (*pousse*, Trist. I, 108); *pusse* (*puce* Trist. II, 53), *poisse*
pousse.

Sie ne me seroit jamais hons
Que je m'i *peuisse* acorder,
Ne je ne me puis concorder
Que nous *peussions* estre ensamble
Par mariaige, che me samble. (R. d. M. p. 23.)
Si m'a commande et enjoint
Que sans cesser je vous quesisse
Et où que trouver vous *peuisse*. (R. d. C. d. C. v. 6543-5.)
Sire, fait il, n'ai mais fiance
En rien fors en Deu e en vos,
Coment je *peusse* estre rescos. (Ben. v. 33125-7.)
Or vos fail de covant, ma foi vos ai mentie;
Messe *poisse* vivre, bien l'eusse accomplie. (Ch. d. S. II, p. 133.)
Ne m'a laissie qi vaille en seul denier,
Ne borc ne ville, ne castel ne plaissie,
Ne tant de terre où je *pusse* coucher. (O. d. D. v. 3387-9.)
Od cez, si lor amor eusses,
Te di de veir que tu *peusses*
Totes les terres seignorie
Des munz en ça desqu'en la mer. (Ben. v. 15120-3.)

En ka me *poist* il plus loer sa benigneteit k'il fesist en ceu k'il ma
char receut? (S. d. S. B. p. 547.)

Et soi mimes avoit il crucifiit al monde; car teil soi volt il faire en
lui ke li mundes nel *poust* alsì com mort ameir. (M. s. J. p. 465.)

E ruvad que il esleist quel membre que il volsist que il le *poust* mus-
trer à nostre Seignur. (Q. L. d. R. II, p. 217.)

Ceci au meins bien cuidions,
Qu'en terre ne venist nus hons
Qui de cors de femme naschist,
De no pooir fuir *pouist*. (R. d. S. G. v. 3535-8.)
Et pour çou que çou fust estable,
I mist son saiel delitable
Li rois, pour mious aconfermer
Que nus om nel *peust* fauser. (Phil. M. v. 2518-21.)
N'est nus ki le *peust* conter
Ki ne convenist mesconter. (R. d. M. p. 34.)
Molt estoient en grief torment,
Et trotoient si durement
Qu'il n'a el mont sage ne sot

Qui *peust*¹ soffrir si dur trot
 Une lieute seulement. (L. d. T. p. 78.)
 Bon feroit tel voie trover
 Que la *peussiens* delivrer. (R. d. l. M. v. 3745. 6.)
 N'avum nos gent, force e leisir | Que ço lor *peussum* tolir,
 Qu'assis fusses de tutes parz? (Ben. v. 19282-4.)
 Si nos aidez de Rolland li marchis
 Par quel mesure le *poussum* hunir. (Ch. d. R. p. 25.)
 Là *peussies* oïr grans bruis. (L. d'I. p. 17.)
 Car à plus bel ne à mellor
 Ne *peussies* avoir amor. (P. d. B. v. 4921. 2.)

Et ensi avient par grant dispensation ke li bien ki *poissent* estre
 atennueit se il fuissent acomplit, creissent par mi ce ke il sont arier
 mis. (M. s. J. p. 466.)

Senz cest ordre, senz ceste gent,
 Ne sai mie com faitement
 Li autre *peussent* durer. (Ben. v. 11103-5.)
 Si fil que grans noris avoit
Peussent bien vengier leur pere,
 Mais il ne vorent par misere. (Phil. M. v. 1403-5.)

Et s'il avenist chose, ke li devant dit procureur ne vosissent u *peu-*
issent le dite cause poursuir duskes en le fin (1288. J. v. H. p. 474.)

Cunseil quistrent cume *poussent* e deussent l'arche ariere enveier.
 (Q. L. d. R. I, p. 20. cfr. p. 36.)

Je passe aux exemples de l'imparfait de l'indicatif, du futur
 et du conditionnel.

Volentiers de rehaiteroie
 Ce dist li rois, se jo *pooie*. (L. d. M. p. 45.)
 Li chambellains li dist, por veir,
 Se *pocie* l'ore saveir,
 Je le fereie si lier
 Qu'il ne nos *porreit* domagier. (Chast. XXVI v. 55-8.)
 Se tu *pouoies* entraitier
 La damoiselle nullement,
 Si li di tout hardiement . . . (R. d. C. d. C. v. 2970-2.)
 Mais il orent si forte tiere
 C'on nes *pooit* vaincre par guerre. (Phil. M. v. 178. 9.)
 E s'il li *poeit* faire ennui,
 A ce sereit mult ententis
 Toz les jorz mais qu'il sereit vis. (Ben. v. 14240-2.)
 S'or li *poions* par bataille tolir
 Cel grant naville . . . (O. d. D. v. 315. 6.)

(1) Je trouve *puest* dans une charte de 1279, J. v. H. p. 404; *puessent*, M. d. F. I, p. 43; etc. Sont-ce des fautes de lecture, ou des formes picardes du présent du subjonctif, formées, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, d'après l'analogie de celles de l'indicatif?

S'à Karlemaine me *poiez* acourder,
 Ainz demain vespre vos en laroie aler. (G. d. V. v. 934. 5.)
 Seurement *pooient* nostre Franc chevauchier,
 Tant comme furent vif li noble chevalier. (Ch. d. S. II, p. 152.)
 Or lor avint un jor eissi
 Que tot lor vivre lor failli,
 Fors qu'un poi de ferine aveient
 Dont un sol pain faire *poient*. (Chast. XVII. v. 8-11.)
 Volentiers à eus palleroient,
 S'il ensemble avoir les *pouoient*. (R. d. S. G. v. 1399-1400.)

L'éditeur, M. F. Michel, écrit *povoient*; mais, comme on va le voir, le même texte porte au futur et au conditionnel: *pourrai*, *pourroie*; ce qui prouve que l'*ou* du manuscrit est un simple assourdissement de l'*o*. Ce sont ces formes en *ou* qui ont donné naissance aux nôtres, par l'intercalation euphonique du *v*. Cette remarque s'applique à la forme *pouoies*, citée plus haut, que Crapelet écrit aussi avec un *v*: *povoies*.

Car nule rien tant ne desir,
 Dist la vielle, com mal à faire:
 Des or m'en *porrai* bien refaire. (R. d. I. V. p. 29.)

Dunc valent mielz Abana e Pharphar, les eves de Damasche, que tutes les eves de Israel ù jo me *purrai* baigner e guarir? (Q. L. d. R. IV. p. 362. 3.)

Se ço n'est veir ke jo te di,
 Dire *porras* ke j'ai menti. (R. d. R. v. 15216. 7.)

Mais où *porat* estre atroveie cele neïs ke si granz ondes et si forz puist sostenir et estre seure en si grant peril? (S. d. S. B. p. 569.)

Il l'aimme tant ne s'en *porra* garder
 Qu'il n'en menjust, ce *porra* lui peser. (Ch. d. R. Intr. XXVI.)
 Set anz i *purrat* estre, ne serrat remue. (Charl. p. 13.)
 Lons tans *porrons* tenir an pais noz herite(z). (Ch. d. S. II, p. 39.)
 Oliver frere, cumment le *purrum* nus faire? (Ch. d. R. p. 66.)
 La *pores* faire vo desir. (L. d'I. p. 14.)

Tuit morrez à dolor, n'an *porrez* eschaper,
 Se Dex m'amaine cez que je ai fait mander. (Ch. d. S. II, p. 129.)
 Ensi par les vertus devines

Porront de petites rachines
 Naistre grans pules crestiains. (R. d. M. p. 47.)

Judas leur mist le jour, pour voir,
 Comment il le *pourront* avoir,
 Et en quel liu le trouverunt. (R. d. S. G. v. 299-301.)

Mais je ne *poroie* retraire
 Les maus que trai pour vous et tir... (R. d. I. V. p. 22.)
 Se bestes le mengoient, g'en *porroie* avillier. (Ch. d. S. II, p. 89.)
 Ne sai, fait il, se je vos ottrei | Ce que ci requerez vers mei,

Cum j'en *porreie* vers paiens
 Ovrer n'avenger à nul sens. (Ben. v. 23079 - 82.)
 Ne je ne le *pourroie* feire. (R. d. S. G. v. 930.)
 N'i auras pas tel destorbier
 Com tu *porroies* or avoir. (Trist. I, p. 51.)
 Tu nes *purreies* guverner. (M. d. F. II, p. 386.)
 Ha! bele fille, si ne t'en *pourroies* tenir? (R. d. S. S. d. R. p. 47.)
 Ke ceste aroit à moillier et à per,
 Bien *poroit* dire de bon ore fu neiz. (G. d. V. v. 741 - 2.)
 Nus hom ne *porroit* pas describe
 Vostre biaute ne bouce dire. (Fl. et Bl. v. 731. 2.)
 Sa grant valor kil *purreit* acunter? (Ch. d. R. p. 21.)
 Et qui de lui *pourroit* trouver
 Aucune chose et apoter... (R. d. S. G. v. 1159. 60.)
 Car tel roïne recouvrer
 Ne *poriens* en tout le mont
 De toutes celes qui i sont. (R. d. l. M. v. 4108 - 10.)
 U ci *porrium* mais atendre
 E le tens gaster de despendre. (Ben. v. 19293. 4.)
 Pilates est mout vaillanz hons,
 Plus que dire ne *pourrions*. (R. d. S. G. v. 1137. 8.)
 Atandez vostre gent, trop vos poise la pance:
 Ne *porriez* monter à cheval sanz grevance. (Ch. d. S. II, 29.)
 Ne *porries* longhes garir. (R. d. S. S. v. 413.)
 Plus *purriez* conquerre par vostre humilite.
 (Th. Cant. p. 72. v. 28.)
 Remenront les contesses o les cors seignoris,
 Qar sosfrir ne *porroient* l'errer ne les durs lis.
 (Ch. d. S. I, p. 87.)

Ainz fist comander que ses genz
 Passassent, quant venuz sereient,
 Apres lui cum plus tost *porreient*. (Ben. v. 40384 - 6.)

Et distrent tout premierement à leur conseil que il iroient par Babiloine, pour ce que miex *pouroient* Sarrasins destruire par Babiloine que par autres terres. (Villeh. p. 9. XVIII.)

Je citerai en dernier lieu une forme picarde de la fin du XIII^e siècle, où l'o est diphthongué avec i:

Mes sires et ma dame de Flandres dessus dit en *poirroient* dire lor volonte. (1286. J. v. H. p. 438.)

Cette diphthongaison n'est pas rare. (Cfr. le provençal *poiria*.)

Participe présent:

Mult est *poanz* saint Nicholas. (St. N. v. 1130.)

Cfr. Dunks cant li *toz poanz* Deus soi demostret à nos parmi les craueurs de contemplation, ne parolet mie à nos, anz runet. (M. s. J. p. 478.)

Encontre lo juste et lo *tot poant* jugeor. (Ib. p. 489.)

Remarquez la locution :

Et je *qu'en puis* se je m'esmoie. (Rutb. I, p. 6.)
c'est-à-dire je *n'en puis mais*.

Pouvoir n'avait que deux composés : *entrepooir* et *repooir*.

Or *repoions* l'estor recommancier. (G. d. V. v. 2988.)

ESTOVOIR (v. fo.).

Estovoir, verbe impersonnel, signifiait *falloir*, *convenir*, *être important*, *être nécessaire*. Il n'est pas facile de retrouver l'origine de ce mot. M. Diez (II, 208) pense que le parfait défini du verbe *ester*, formé d'après le latin *steti*, a donné lieu à un nouvel infinitif, composé selon l'analogie de la plupart des verbes à parfait en *ui* : *estovoir*; d'où un nouveau présent régulièrement renforcé : *estuet*. Cette interprétation me paraît forcée; je crois qu'il faut rechercher la racine d'*estovoir* dans l'allemand, et ici se présente le verbe faible *stuoan*, *stowan*? *stuên*, qui répond peut-être à toutes les exigences.

Voici des exemples des différents temps de ce verbe, qui se conjuguaient comme *pouvoir*, *mouvoir*.

Niez Olivier, por Deu le droiturier,
Ceste bataille vos *estuet* à laisier. (G. d. V. v. 1993. 4.)
Mais puis que il (vostre mari) est trespases,
Et atendu aves asses,
Et que remese estes sans oir,
.J. autre vous *estuet* avoir. (R. d. M. p. 27.)
Li oel li troblent, si l'*estuet* trebuchier. (R. d. C. p. 77.)
Ci se partent tant bon vassal
De cest siecle senz revertir
A qui les cors *estoet* partir. (Ben. v. 5318-20.)
Si Ebalus se fist irie
Ceo n'*estoet* mie demander. (Ib. v. 5542. 3.)
A Rou le vunt nuncier e dire.
S'il out anguisse e dol e ire
Ceo nen *estot* ja demander. (Ib. II, v. 753-5.)
En France, à mun realme m'en *estut* retourner. (Charl. v. 217.)
Les napes metent sergant et despencier.
Au dois s'asient li vaillant chevalier.
Qui qu'en mengast Ybers l'*estut* laissier. (R. d. C. p. 76.)
Nus hom ne te puet garantir
Qu'il ne t'*estuisse* morir. (Brut. v. 1385. 6.)
En vos me met del revenir,
Que moi n'*estuisse* à duel morir. (P. d. B. v. 7699. 700.)

Que de falt ci entour mei? pur quei te *estuce* vers ta terre aler e
partir de mei? (Q. L. d. R. III, p. 278.)

Ne ert tant fort le estache ke nel *estucet* briser,

E le palais verser, vers terre trubucer. (Charl. v. 524. 5.)

Grant paor ont dedanz nes *estuese* afamer. (Ch. d. S. II, p. 107.)

On lor rendi ... la Pulmach, qui seoit sur un lac d'aigue douce, un des plus fort chastiaus et des meillors que il *esteust* querre. (Villeh. 470°.)

(Puis s'aperchut) que il out ses messages enveez à Sua le rei de Egypte pur requerre que il le delivrast del rei des Assiriens, que ne li *esteust* cest treud rendre. (Q. L. d. R. IV, p. 401.)

Ne se peust longes desfendre,

Ne l'*esteust* morir u rendre. (P. d. B. v. 8981. 2.)

Et cele claciele¹ guardoit

En .i. escrignet k'il avoit

Quantu'*estevoit* à monniage. (Ph. M. v. 14375-7.)

Kant vi ke morir l'*estuweit*. (R. d. R. v. 5891.)

Or m'*estovra*² sofrir fortune,

Trop m'aura fait mal et rancune. (Trist. I, p. 15.)

Or m'*estevra* hiaume lacier,

Ki me deuisse solacier;

Or m'*estevra* escut porter,

Si m'en denisse deporter ... (Ph. M. v. 8702-5.)

Et se vous en aves envie,

Deporter m'en *estavera*. (R. d. l. V. v. 3044. 5.)

De vostre pecunie frad sun plaisir, sers serrez sil vus *estuverad* souffrir. (Q. L. d. R. I, p. 28.)

Li reis Marsilie de nos ad fait marchet,

Mais as espees l'*estuverat* esleger. (Ch. d. R. p. 45.)

... Quant il oi et sot l'agait

Qu'Artus avoit contre lui fait;

Vit que combatre li *estovroit* ... (Brut. v. 12864-6.)

Ne vos puis lor duel aconter,

Trop m'i *estevroit* demorer. (P. d. B. v. 7645. 6.)

Les exemples du futur et du conditionnel donnent les différences dialectales de la forme de ce verbe: *estouvoir*, *estevoir*, *estavoir*, *estuver*; plus tard, l'o s'assourdit en ou: *estouvoir*.

Le composé *restouvoir* était aussi en usage.

SAVOIR (v. fo.), sapere.

Ce verbe avait pour formes: (*savor*) *savoir*, en Bourgogne et au sud de la Picardie; *savir*³, dans le nord-est du dialecte picard; *saver*, en Normandie; *saveir*, dans les dialectes mixtes. *Savir* se perdit de très-bonne heure, et fut remplacé partout

(1) Petite clef.

(2) *Estouira* (P. d. B. v. 6617) est-il exact? On lit partout ailleurs, dans ce texte, *estevra* (v. 9007), etc.

(3) *Savir* se trouve déjà dans les Serments.

par la forme en *oir*. On trouve encore *savoer* (M. d. F. II, p. 219), qui n'est qu'une variante orthographique de *savoir*; *saveter* (Chast. II, v. 50) et *saver* (M. d. F. II, p. 448), formes créées pour la rime d'après l'analogie du verbe *voir*.

Giers al homme est la voie repunse, car ensi met il commencement à sue oevre ke il ne puet *savoir* l'eissue de le fin. (M. s. J. p. 469.)

Quant li dus le voit saine en vie

De nule riens n'a tel envie

Comme d'oir et de *savoir*

De s'aventure tout le voir. (R. d. l. V. p. 60.)

Alez à cel crucified,

Saver u non s'il est devie. (R. d. S. p. 10.)

Li quens Rollans, quant il veit Sansun mort,

Poez *savoir* que moult grant doel en out. (Ch. d. R. p. 62.)

Le présent de l'indicatif de *savoir* était régulièrement fort. La première personne du singulier a d'abord été *sai*, en Bourgogne et en Picardie, tandis que la voyelle *a* se diphthonguait en *ei* à la seconde et à la troisième du singulier et à la troisième du pluriel. Le dialecte normand avait de même, sans diphthongaison, *sa*, *sez*, *set*, *sevent*. Le renforcement *ei*, comme je l'ai déjà fait observer, était moins stable que *ie*; aussi, dès le milieu du XIII^e siècle, trouve-t-on souvent, dans l'Ile-de-France surtout, des orthographes en *e* pur, et vers 1300, elles étaient, pour ainsi dire, d'un emploi général. C'est à cette époque aussi qu'on prit l'habitude d'écrire *se* au lieu de *s*, plutôt pour renforcer le son initial, que par influence du latin *scire*.

Au lieu de la diphthongaison *ei*, on trouve *ie* à la troisième personne du singulier, dans plusieurs textes de la Touraine et de l'Orléanais occidental. Ces provinces, on le sait, conservaient fort souvent les formes normandes, et le renversement de *ei* en *ie* ne provient ici que du besoin de distinguer *seït* de *savoir*, de *seït*, troisième personne du singulier du présent du subjonctif de l'auxiliaire *être*.

Ju ne me juge mies, dist il, car ju ne me *sai* de nule chose consachaule. (S. d. S. B. p. 570.)

Mes je ne *sai* oncor an cest mont hom ne

Par cui il peust estre de son cheval versez. (Ch. d. S. II, p. 14.)

Uncore en *sa* jo un ki plus se fait leger

Quant il porte corune entre ses chevalers. (Charl. p. 1.)

Cfr. R. d. l. M. v. 1560.

Je suys cil de cuy ta lois anoncet k'il Nazareus serat apeleiz: mais tu ne *seis* ancor mies ke ceu soit aemplit. (S. d. S. B. p. 558.)

Et tu *seiz* que entraprocier
 Se suellent la gent d'un mestier. (Chast. III, v. 127. 8.)
 Tu ne *sez* mais gesir fors an chans et an bois.

(Ch. d. S. I, p. 148.)

Sez tu que nostre Sires ravirat tun seigneur à cest jur de vie?
 (Q. L. d. R. IV, p. 347.)

Ses tu, bons rois, por saint Nicols,
 Pour coi l'en fait la feste as fols. (R. d. S. S. v. 2346. 7.)
 Atant vous en devez tenir,
 Il *seit* les choses à venir,
 Bien en devez estre assureur. (R. d. M. p. 44. 5.)
 Ço *set* hom ben que jo sui tis parastres. (Ch. d. R. p. 12.)¹
 Si unt il fait si faitement
 Et si tres dolerosement
 Que hom ne vos *siet* conter ne dire. (Ben. v. 8638-40.)
 Fort s'atorne e fort s'apareille,
 A ce entent e à ce veille;
 Bien *siet* sur lui ira li dux,
 E si fist il, ne targa plus. (Ib. v. 32484-7.)

Cfr. ib. I, v. 1357: II, v. 461, etc.

Quant nos les pechiez laissons et à justice tendons, si *savons* nos
 dont nos venons, mais nos ne *savons* à nos parvenons; bien *savons*
 queil nos fumes hier, mais nos ne *savons* queil nos serons demain.
 (M. s. J. p. 468. 9.)

Plus ont ja gent que nos n'avons,
 Et plus *sevent* que ne *savons*. (P. d. B. v. 2389. 90.)

Et *savez* coment? (Villeh. 463*.)

Vous *saves* bien que je voel dire. (L. d'I. p. 9.)
 Mais vos veez e *savez* bien,
 Si vos nel poez traïr
 E son orguil desavancir,
 Qu'il chascun jor vers vos atise . . . (Ben. v. 21055-8.)²

Quels choses est si senz malice cum est li agnels et li colons? il ne
seyvent à neluy faire mal, il ne *seyvent* faire grevance. (S. d. S. B. p. 552.)

Poc *sevent* ores com il m'est avenu. (G. d. V. v. 3840.)

Or *sevent* tuit petit e grant

Quel quor avez et quel talant. (Ben. v. 9314. 5.)

Cil ne *saivent* ke fere, ne *saivent* à fuir. (R. d. R. v. 799.)

Cette dipthongaison *ai* n'est pas des bons temps de la langue.

(1) En parlant des phrases impersonnelles, M. Diez (III, 181) rappelle le verbe *sedere*, et il cite, à cette occasion, la phrase: *Ço set hom bien*, avec le renvoi *Rol. 12*, c'est-à-dire *Chanson de Roland*, p. 12. *Ço set hom ben* (et non *bien*) se trouve deux fois dans cette page; mais les deux fois, *set* est la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif de *savoir* et non de *seoir* (*sedere*). Voici le second exemple: *Ço set hom ben*, n'ai cure de manace.

(2) La *Chanson de Roland*, p. 45. str. LXXXVIII, donne *saives*, forme certainement inexacte dans un texte normand de cet âge.

On a vu *vois* pour *vai*; on trouve de même *soi* pour *sai*. V. Trist. I, 91.

Le subjonctif présent était d'abord régulièrement fort: *saiche*, *saiches*, *saichet*, *saichions*, *sachiez*, *saichent*. Ces formes sont bourguignonnes; le dialecte picard avait *sace*, *saces*, *sace*, *sacions*, *sacies*, *sacent*; le normand *sache*, *saches*, etc.

La diphthongaison bourguignonne se troubla de bonne heure. Au fur et à mesure que le dialecte picard empiète sur celui de bourgogne, on la voit se perdre dans l'ouest; tandis qu'à l'est de la Champagne, en Lorraine, en Franche-Comté, elle avait gagné, vers le milieu du XIII^e siècle, la première et la seconde personne du pluriel. Au commencement du XIV^e siècle, les formes non renforcées, qui sont celles de la langue fixée, étaient, pour ainsi dire, les seules en usage.

Le *ch* et le *c* de *saiche*, *sache*, *sace*, sont l'i épaissi et chuinté du latin *sapiam*. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, on trouve quelquefois *g* au lieu de *c*, dans l'Île-de-France.

Dame, dist il, vos dites verite.

Il n'ait si belle an la crestiante,

Ne jusc'ai Rome, ce *saichiez* par verte,

N'en aillors, ke je *saiche*. (G. d. V. v. 1821-4.)

Fisque ne puet mal garir

Dont jo ne *sace* à cief venir. (P. d. B. v. 4589. 90.)

Mult me desdaing, mult me mervel

De ce que tu prans tel conseil

De prandre contre Rome estrif,

Tant com *saces* un Romain vif. (Brut. v. 10927-30.)

Ceste merveilleuse multitude de pople que tu as veü te liverai à cest jur de ui, que tu *saches* veirement que jo sui Sires forz e poestifs. (Q. L. d. R. III, p. 324.)

Petiz enfes est, ki ligierement puet estre apaisanteiz, car nen est nuls ki bien ne *saichet* ke li enfes pardonet legierement. (S. d. S. B. p. 549.)

Mais li ordenes des continens trespesset à pont, et nen est nuls ki bien ne *saichet* ke ceste voie ne soit plus bries et plus legiere et plus seure. (Ib. p. 567.)

Ainz ke nul le *sachet* u l'oie,

Arunt il mut de lur buns fait. (M. d. F. I, p. 86.)

Nus des lions ne l'atouca

Por rien que il lor *sace* faire. (Fl. et Bl. v. 956. 7.)

Nus ne maintint, que nos *sachons*,

Plus jor saintes religions. (Ben. v. 40917. 8.)

Por ceu voil bien, chier freire, ke vos *sachiez* ke tuit cil enseuent l'anemin avuertement, ki aucune chose de la sainte Escripiture traient malicieusement et orgueilleusement à lor sens. (S. d. S. B. p. 573.)

Le plus tres biel que vous *sachies*
 Ignaures li prus, l'ensaignies:
 C'est cil à cui je sui donnee. (L. d'I. p. 9.)
 Sire, fait il, çou voel k'aies
 Et Blanceflor gre en *sacies*. (Fl. et Bl. v. 1475. 6.)
 Afublez çà chape de laine,
 Que ja nel *sachent* vos voisins. (Ben. v. 31311. 12.)
 Sunez vos graisles que mi paien le *sacent*. (Ch. d. R. p. 121.)

Impératif: *saches*, *saces*, *saiches*; *sacies*, *sachez*.

Sire, funt il, *saches* e veies,
 Apren e reconois e creies . . . (Ben. v. 20276. 7.)
 Mais ceo *sachez*, cil de Teleres
 Lor en i metent maint en bieres. (Ib. v. 28418. 9.)
 Amis, par verite provee
Sacies que jou sui ses maris. (Chr. A. N. III, 65.)
 Este ont an grant paine longement, ce *sachois*.
 (Ch. d. S. I, p. 105.)
 Et *sachiez* bien, se biaux servirs ne ment . . .
 (C. d. C. d. C. p. 53.)

Le parfait défini, dérivé de *sapui*, a eu pour formes: en Bourgogne, *sauï*, *sau*, ensuite *soi*; en Picardie, *seuï*, *seuc*, *seuch*, *seu*; en Normandie, *su* (*sui*), *sou*. (Voy. *devoir*.) Comme à l'ordinaire, en Picardie, au lieu de *i*, on écrivait, au XIII^e siècle, *c*, *ch*: *seuc*, *seuch*, qui devinrent *seu* en passant dans l'Île-de-France et, en général, dans le nord du dialecte bourguignon. La forme bourguignonne primitive *sauï*, *sau*, ne fut pas de longue durée; dès le premier quart du XIII^e siècle, on avait permuté *au* en *o*: *soi*. *Sapui* avait donc subi les changements: *sauipi*, *sauï*, *soi*, en Bourgogne; *seupi*, *seuï*, en Picardie. Au milieu du XIII^e siècle, on se servait aussi de *sou* en Champagne. (Voy. *avoir*, parf. déf. t. I, p. 250.)

Il moi plaist ke ge ne *sau* ce ke ge demandai, quant moi avint en si grant subtiliteit aprendre ce ke ge ne *sau*. (S. Grégoire. Roquefort. s. v. *sau*.)

Tant que je fui meschins et jovencel,
Soi je molt bien maintenir mon cenbel,
 Et de ma lance à droit porter le fer. (R. d. C. p. 229.)
 Jakes, li sains de Compostiele,
 Toli mes homes la boiele,
 Et si m'aveuli de mes ious,
 Ne *soi* que fu tiere ne cious. (Phil. M. v. 12313-6.)
 .Vij. anz toz plains i ai jai converse:
 Ainz ne *sou* mais cest chamin par verte. (G. d. V. v. 3645. 6.)
 Ainc mais ne *seuc* que fu amour,
 Ne meller ne m'en voel nul jour. (R. d. l. M. v. 1771. 2.)

Les sept ars tot premierement
 Apris et *seuc* parfitement. (P. d. B. v. 4581. 2.)
 Ne vi ne *seu* et si l'enquis. (R. d. S. G. v. 1368.)
 (Tu) Ne bien faire ne me *seuis*. (Phil. M. v. 3067.)
 Li rois le *sot*, molt l'en pesa,
 Mander le fist, à lui parla. (L. d. M. p. 45.)
 Ignaures, ki cel engien ne *sot*,
 A une d'eles s'en ala. (L. d'I. v. 226. 7.)
 Li rois *sout* s'aise e sa puissance | E vit sa fiere meschaance,
Sout sun esforz e qu'il pout faire. (Ben. v. 6207-9.)
 Il ne *sout* que ceo fud, nel out de luign apri,
 Ne pout ester sur peiz, sur le marbre s'asist. (Charl. v. 386. 7.)
 Moult *seut* de conseil et de lois. (P. d. B. v. 2485.)
 Ensi fist bien, et si nel *seut*. (Chr. A. N. III, 100.)

A la fin du XIIIe siècle et au XIVe, on diphthongua souvent les formes *sot*, *seut* avec *i*, de la manière suivante:

Li reis out conseilliers, si *sieut* tut lur afaire. (Ben. t. 3, p. 588.)
 Mais il *soit* molt bien la contree. (R. d. S. S. v. 4914.)
 Par Perinis, li franc meschin,
Soit Tristran novel de s'amie. (Trist. I, p. 145.)
 N'onc ne *seumes* que Deus est. (Ben. v. 24334.)
 N'eusmes pas longues erre
 Que nos fumes si esgare,
 Ne *seusmes* quel part aler,
 Tote nuit nos estut foler. (Chast. XVI, v. 29-32.)

Dun ne *seustes* que l'um lance legierement les darz del mur e des kernels? (Q. L. d. R. II, p. 156.)

Vus le *soustes* e oistes
 E vus le uveraine consentistes. (Trist. II, p. 121.)
 Quant paien *saurent* que Juliens fu pris,
 En fuie tornent molt forment entrepris. (R. d. C. p. 307.)

Il virent li gonfanon Saint Marc de Venise en une des tors, et mie ne *sorent* qui l'y porta. (Villeh. 452^d.)

La chose unt tost faite saveir.
 Adunc *sorent* bien qu'out dit veir
 Li clerzuns. (Ben. I, v. 1333-5.)
 Plus savoit la vielle d'engien
 Qu'entre Tessale¹, ne Brangien
 Ne *sourent* onques, ce m'est vis. (R. d. I. V. v. 513-5.)

La nuvele vint al rei des Assyriens, si li dist l'um que pur ço que il ne *sourent* la lei al Deu de cele terre, lur vint sure tele pestilence e tel flael. (Q. L. d. R. IV, p. 403.)

Cume li paisant *surent* que li reis Nabugodonosor out fait Godolie maistre de la terre . . . (Ib. ead. IV, p. 437; cfr. I, 88.)

(1) Voy. sur ce mot la note de M. F. Michel.

Tant en retinc et tant en *soi*,

Tuit autre en *seurent* vers moi poi. (P. d. B. 4599. 600.)

Au lieu de *sout*, on trouve *solt*, qui peut avoir été formé d'après l'analogie de *volt*, *vout*, par des copistes qui n'avaient pas l'habitude des formes en *ou*; ou confondu avec *solt*, dérivé de *soloir*. Voy. Trist. II, p. 37. Ben. t. 3, p. 489, etc.

Imparfait du subjonctif: *sausse*, *seusse*, *seuisse*, *sousse*. Les dialectes qui se servaient du parfait défini *soi*, avaient pour formes correspondantes, à l'imparfait du subjonctif: *sausse*, *seusse*. *Sausse*, à la troisième personne du singulier surtout, se rencontre assez souvent, même à la fin du XIII^e siècle. *Sousse* est très-rare; les textes qui ne connaissent que *sou* au parfait défini, se servent ordinairement de la forme *seusse*.

Ja deffendu ne lor eusse

Se de par Diu ne le *seusse*

Que c'est contre sa volente. (R. d. M. p. 75.)

Onkes ne vi, ke je *seusse*,

Pere ne mere ke j'eusse. (Dol. p. 288.)

Por ceu ke tu *sausses* cum granz soit li destroiz ki vient, si vint
davant li humiliteiz si granz. (S. d. S. B. p. 549.)

Il n'est nus hom ki de meire soit neiz,

Que deviser *seust* les granz bonteiz

Ne la richesce des granz palais listeiz. (G. d. V. v. 3357-9.)

Ceo ne purreit nus tant aprendre,

Que certe chose en *seust* rendre:

Nul ne sout onkes sa laür (du monde)

Ne s'amplete ne sa grandur. (Ben. I, v. 21-4.)

Helas! se li bons rois *seuist*

Sa traïson, il le pendist

Le traïtour, le foursene. (Phil. M. v. 7536-8.)

Quant il pert la reïne Ysolt

Murir desiret, murir volt,

Mais sul tant ke il la *soust*

Ke il pur la sue amur murrust. (Trist. II, p. 90.)

Sanz et savoir voloit aprendre

Par coi desfandre ce *saust*

S'an aucun tans besoing aust. (Dol. p. 211.)

Celi qu'il voit que mix valt et plus set

Doit il doner s'oriflambe à porter

Qui le *saust* et conduire e guier,

Et en l'estor e venir e aler. (O. d. D. v. 912-5.)

Qui sereit li fols ni desvez,

Hors de sun sen e afolez,

Qui alast là où ne *sust*

Quels mal avenir li dust. (M. d. F. II, p. 415.)

Et por ceu ke nos *saussiens* ke cist espiritels avenemenz est receleiz, si dist il apres: En son ombre viveronz entre la gent. (S. d. S. B. p. 528.)

E des gestes dun nus parluns,
 Poi u nient *seussum* dire,
 Se l'un nes eust fet escrire. (R. d. R. v. 5247-9.)
 Mandai vous que tous lies fussies,
 Et certainement *seussies*
 Que ma dame ert saine et hardie
 Et de sa porteure lie. (R. d. l. M. v. 4195-8.)
 Bien vouroie que *seuissies*
 Mes maus, et que les sentissies. (R. d. C. d. C. v. 5072.3.)
 Et vos *saussiez* bien mon estre. (Trist. I, p. 225.)
 Se *seusez* que fud amiste. (Ib. II, p. 47.)
 Se cil de l'ost ke por lui sont dolant.
Seuxent ore com li est avenant,
 Molt pluis à aise en fuissent li auquant. (G. d. V. v. 3782-4.)
 Mieux vient que par lui le *seussent*
 Que par autrui le conneussent. (R. d. S. G. v. 1293.4.)

Imparfait de l'indicatif: *savoie*, *saveie*.

Ne *savoie* mais rien que me deust grever,
 Se Baudoins mes nies poist longues durer. (Ch. d. S. II, p. 149.)
 Dame, dist il, quer je *saveie*
 Un boen charme que je diseie. (Chast. XXI, v. 47.8.)

Mais ke respoendoit li hom ki sentoit l'affliction et ne *savoit* ke paiz fust? (S. d. S. B. p. 546.)

Car, pour la verite abatre,
 Et pour çou que nous pensions
 Vostre maltalent arions
 Se vous *saviies* cest afaire (R. d. l. M. v. 4232-5.)
 Sans et suors lor est meslee
 Es iex, si que goute ne voient
 Ne où trouver ne se *savoient*. (R. d. l. V. p. 99.)

Les formes primitives du futur et du conditionnel ont été, dans tous les dialectes, *saverai*, *saverioie*, *saverieie*, *saveras*, etc. qui se contractèrent de bonne heure en *sarai*, *sarioie*, *sarieie*, *saras*, etc. Les formes pleines continuèrent néanmoins à être employées, en Normandie surtout. Dès le second quart du XIII^e siècle, on voit paraître, au sud de la Picardie et dans le nord de l'Île-de-France, les formes que nous avons conservées, c'est-à-dire celles où l'*e* a été syncopé et le *v* permuté en *u*: *saurai*, *saurioie*.

Par mun chef! dist Carle, ço *saverai* jo uncore. (Charl. v. 51.)
 Et dist la vielle: Oil, molt bien
 A dire vous *sarai* tel rien. (R. d. l. V. p. 30.)

A moens en ceu *saveras* tu k'il nen est mies venuiz por ti à ocire, mais por ti à salveir. (S. d. S. B. p. 537.)

Saives huem es e bien *saveras* que tu li fras, si que en enfern descende par occisiun. (Q. L. d. R. III, p. 228.)

Anqui *saras* com mes fers est agus. (O. d. D. v. 11372.)

Quant le *saverat* li reis Hugon, grains ert e maris. (Charl. v. 601.)

Mais tout adies m'amour aura,

Ne ja nus, fors moi, nel *saura*. (R. d. I. V. p. 57.)

Dunc dist Saul: Faites ci venir les princes e les maistres; e *saveruns* par ki cest pecchie est avenuz que de Deu ne poum avoir nul respuns. (Q. L. d. R. I, p. 50.)

Ensi *sarons* certainement

Li quele aime plus hautement. (L. d'I. p. 9.)

Drois emperere, ne vos esmaiez ci;

Laisiez venir le prou conte hardi,

Lors *savereiz* kel plait il ont basti,

Par coi sont bien ensamble. (G. d. V. v. 3117-20.)

E pur quei la venjance Deu ne cesse, dunc *saverez*. (Q. L. d. R. I, p. 20.)

Si vos pri que vos me conteiz

Qunque de lor engiens *saureiz*. (Chast. X, v. 114. 5.)

K'ensi moi vient en propens

Que pour mal ne pour grevance

Ne *sauront* ma mesestance. (C. d. C. d. C. p. 58.)

Et por ceu ke ses fiz ne mure,

Le me donast et jel manroie

Tel leu ke bien le *saverioie*. (Dol. p. 255. 6.)

Dame, fait il, molt volentiers,

S'il vous plaisoit, quel gent ce sont

Sarioie que ci passe sont. (L. d. T. p. 80.)

Sire, ce dit Sebile, miaz vos *sauroie* aprendre. (Ch. d. S. I, p. 107.)

Tot quanque dire me *sauroies*. (Romv. p. 509, v. 1.)

Nulz ne vous *saveroit* conter

Le deduit qu'il orent la nuit. (R. d. C. d. C. v. 1004. 5.)

Et dit li quens: Je jur sur m'ame,

Se vous mi volies aidier, | Que ja ne *saries* soushaidier

Que je ne vous fesisse avoir,

Robes et chevaux et avoir. (R. d. I. V. p. 29. 30.)

Saveriez vous enseigner

Qui ha nule chose dou sien? (R. d. S. G. v. 1478. 9.)

A la fin du XIII^e siècle, on trouve, en Picardie, un assez grand nombre d'exemples où l'*a* des formes *saurai*, *sauroie*, s'était permuté en *e*.

Et ki encontre le pais irait, il seroit à punir comme brisieres et monleres de pais, se ne les *seuroent* mes sires li veskes, li sires de Durbuy . . . recepteir en leurs terres. (1288. J. v. H. p. 465.)

Participe passé: *seu, seue.*

E quant il vit qu'il ert *seuz*,

As suenz fait prendre lur *escuz.* (Ben. II, v. 2691. 2.)

Ceste chanson n'est pais partot *seue.* (G. d. V. v. 3691.)

Resavoir :

Biele fille, or soiez sage et courtoise; vous savez un homme pris avoec lequel vous vos en alez, qui est auques sauvages: car vous n'entendez son langage, ne il ne *reset* point dou vostre. (H. d. V. p. 189, XII.)

Le participe présent du verbe *savoir*, qui faisait déjà *sachant* dans l'ancienne langue (non *sachanz*, S. d. S. B. p. 553), se trouve plus tard avec la forme *scavant*, même encore au XVI^e siècle.

Phaeton mal aprins en l'art, et ne *scavant* ensuyvre la ligne ecliptique... varia de son chemin. (Rabelais Pantagruel. II, 2.)

VOIR (v. fo.), videre.

La première chose qu'il faut remarquer dans ce verbe, c'est l'affaiblissement de l'*i* latin en *e*, de sorte qu'après la syncope du *d*, on eut d'abord le radical *ve*. *Veor*, et, dès la fin du XII^e siècle, *veoir*, en Bourgogne; *veir*, dans le nord et l'est du dialecte picard; *veder*, plus tard *veor*, en Normandie; *veeir*, dans les dialectes mixtes; *veoir*, au sud de la Picardie: telles sont les formes primitives de *voir*. Après 1250, on diphthongua l'*e* radical avec *i*, dans l'Ile-de-France: *veioir*; forme qui devint *veier* en passant du côté de la Normandie. Enfin l'*e* radical subit, au nord de l'Anjou et de la Touraine, en tirant du côté de l'Ile-de-France, le changement que l'*e* latin éprouvait souvent dans ces provinces, c'est-à-dire qu'il s'assourdit en *o*, d'où *voer*, *voier*. Vers 1280, ces formes en *o* se rencontrent dans toute l'Ile-de-France, mais avec la terminaison *oir*: *vooir*. Je ne pense pas qu'elles y aient passé d'un autre dialecte; elles y sont primitives, et proviennent de l'influence de la diphthongaison *oi* du présent de l'indicatif. A cette époque, les règles des bons temps étaient pour ainsi dire oubliées; l'on ne savait plus s'expliquer un *e* radical en présence de l'*oi* de certaines formes, et l'on introduisit l'*o* à l'infinitif. C'est d'après ces thèmes en *o* radical que s'est fixée plus tard la conjugaison de *voir*. *Voier* resta très-longtemps en usage dans quelques contrées.

Dont poroies *veor* un molt horrible monstre. (S. d. S. B. p. 562.)

Chascun voloit *veor* ki seroit esliz. (Villeh. 463^d.)

D'iluec puet il *veoir* le mer. (P. d. B. v. 693.)

Car je les voloie *veoir*. (Dol. p. 256.)

Li monz si est nostre contemplations en cui nos montons por ke nos

soiens elleveit por *veir* cez choses ki sunt desor nostre floibeteit. (M. s. J. p. 487.)

Tant por oir ses cortesies,
 Tant por *veir* ses mananties. (Brut. v. 10022. 3)
 Vus e vostre barnage voil *veer* volenters. (Charl. v. 309.)
 Bien sai conoistre e *veer* cler
 Qu'assez a ci à amender. (Ben. v. 15174. 5.)
 Dous cuntes enveia pur s'enferte *veeir*. (Th. Cant. p. 15, v. 23.)
 Gardez amunt devers les porz d'Espagne,
Veeir poez; dolente est l'areregarde. (Ch. d. R. p. 44.)
 Or poeiz *veioir* le biau geu
 De quoi li siecles seit servir. (Rutb. I, 122.)
 Ysengris fist dedenz garder
 Por *veier* et por aviser
 La forme qui tote i pareit
 De la lune qui pleine esteit. (Chast. XX, v. 175-8.)
 Qu'on puist el mont ne *voer* ne trouver. (C. d. C. d. C. p. 22.)
 Qu'il *voer* peusse e beisier. (St. N. v. 1388.)
 Et com el pin plus hautement
 Les fist monter por eus *voier*
 A lor asenblement le soir. (Trist. I, p. 25.)
 Acoru fu *voier* cel plait. (Ib. ead. p. 57.)
 Resuscita, c'onques nou seurent
 Li Juif ne *vooir* nou peurent. (R. d. S. G. v. 605. 6.)

Seingnor, or poez *vooir* de coi mi sires m'a toz jorz blasmee et ferue et chaciee, qu'il creoit sa pie de quanqu'ele disoit. (R. d. S. S. d. R. p. 57.)

Le dialecte normand fournit quelques exemples où le *d* n'est pas encore syncopé :

E tute terre le (Salomun) desirad à *vedeir*, pur oir de sun saveir. (Q. L. d. R. III, p. 274.)

Sin vois *vedeir* alques de sun semblant. (Ch. d. R. p. 11.)

Ne loinz ne pres ne poet *vedeir* si cler

Que reconoistre poisset nuls hom mortel. (Ib. p. 77.)

Les formes du présent de l'indicatif étaient :

BOURGOGNE.	PICARDIE.	NORMANDIE.
voi	voi	vei
vois, voiz	vois	veis, veiz.
voit	voit	veit
veons	veomes	veum
veeiz	vees	veez
voyent, voient.	voient.	veient.

Ainsi, diphthongaison au formes à terminaison légère; cependant, en Bourgogne et en Picardie, elle n'est pas faite, comme à l'ordinaire, sur la voyelle radicale de la langue d'oïl, mais sur celle du latin: $\gamma = oi$. Quant au langage normand, il

conservait intact l'*e* radical et le diphthonguait régulièrement avec *i*. La Touraine, le Maine et l'Anjou avaient *ai*: *vai*.

Mais je *voi* ke à esgardeir fait ke en cel convive de' cez freres, paist li uns l'autre. (M. s. J. p. 497.)

Vous saves bien et cist baron | Qui chi sont assis environ,
Que Lisiars, que je *voi* là,
De gageure m'apiela

K'il feroit ses bons de m'amie. (R. d. l. V. p. 290.)

Bien doi amer, car en mon non

Voi ge raison que doi amer. (R. d. l. M. v. 1776. 7.)

Del combatre ne *vei* nul aise. (Ben. I, v. 1981.)

Sire, Sire, auvre les oilz de cest mien servant que il veied ço que jo *vei*. (Q. L. d. R. IV, p. 367.)

Quant je *vai* tut m'est contraire,
Certes, Brengien, ne sai quai faire. (Trist. II, p. 116.)

Pren m'espee, que tu *vois* chi. (R. d. l. V. v. 6503.)

... Rewarde en ceste crois,
Et si di chou que tu i *vois*. (Th. F. M. A. p. 64.)

Filz, d'autre chose de chasti,

Que se tu *veiz* que deservi

Ait aucuns par sa felonnie

Qu'il seit destruit, ne metre mie

Trop grant entente à lui garir. (Chast. III, v. 157-61.)

Tu *veis* que jo main en paleis de cedre, e l'arche Deu est herberge desuz peels. (Q. L. d. R. II, p. 142.)

Tot ceu *voit* nostre Sires. et si se coiset. (S. d. S. B. p. 556.)

Et quant il ot tot ce veu,

N'a gaires iluec atendu,

Quant une dame venir *voit*

Ki sor .j. sor ronci seoit. (L. d. T. p. 79.)

Ore *veit* li patriarches Deus i fait vertut,

Tost fait la glas suner par la citet menut. (Charl. v. 196.7.)

Set n'a ne force ne amis,

Si *veit* par tot ses enemis. (Ben. v. 7654. 5.)

Tristran à cest conseil se tient,

Un peschur *vait* ki vers lui vient. (Trist. II, p. 98.)

En ceu appert bien ke molt est perillouse lor voie, ke nos tant de gent i *veons* perir, dont nos dolor avons, et ke nos si poc i *veons* de ceos ki ensi trespessent cum mestiers seroit. (S. d. S. B. p. 566. 7.)

Venus m'en suix issi com vos *veeiz*. (G. d. V. v. 1399.)

Ne laissez mie vostre assembleie, si com coustume est az alkanz, mais conforteiz la, et tant plus com vos *veeiz* lo jor aprochier. (M. s. J. p. 467.)

Veez vos outre Rune ces tentes fremoier,

Ces ansaignes de soie vanter et ondoier? (Ch. d. S. I, p. 187.)

Sire, fait il, por Diu, merchi!

Vous *vees* ques est nos fois. (L. d'I. p. 24.)

Car com plus *voient* lor guerredons, plus delitousement soi painent el travailhier. (M. s. J. p. 467.)

Si teil gent *voyent* c'un les soffret et c'un ait pitiet de lor enfarmement, facent por Deu de ceu lor exploit. (S. d. S. B. p. 559.)

Cil qui munterent el dongun | Virent les feus, virent l'arsun,
Veient les armes resplendir

E *veient* la preie acoillir. (Ben. II, v. 749-52.)

Veient Jerusalem une citez antive. (Charl. v. 108.)

Le présent du subjonctif se réglait exactement sur celui de indicatif.

Por la grant paor ke j'avoie

Me samble ancor ke je les *voie*. (Dol. p. 252.)

Quelque peril que jou i *voie*,

Il couvient que je vostre soie. (R. d. l. M. v. 1761. 2.)

Mais c'est le meuz que je i *veie*. (Ben. v. 31652.)

Par ce t'en ferai, bien le creies,

Ainz que la Pentecoste *veies*,

Aveir tes dreiz à ton voleir. (Ib. v. 21976-8.)

Va là où nul hume ne *voies*,

Que nus ne sace où tu soies. (M. d. F. II, p. 395.)

Cil à cuy li cure de ceu à aministrer n'est ancor enjointe, a cuy m nen at commandeit ancor k'il *voiet* et k'il *porvoiet* à ceos ki les ylz ont avuerz et niant ne voient. (S. d. S. B. p. 560.)

Cascune nuit est li sermons

Tot belement, sains contençons,

Qu'il onques ne *voie* s'amie

Trosqu'à cel ore qu'el li dic. (P. d. B. v. 4289-92.)

Las! tante lerne en ert ploree

Ainz qu'il *veie* maiz sa contree! (Ben. v. 13415. 6.)

Veied (Q. L. d. R. IV, 367.). Voy. prés. ind. 1^{er} pers. sing.

Sire, Sire, avuglez tute ceste gent que il ne *veient* ne entendent nel part jes merrai. (Ib. p. 368.)

Le parfait défini eut d'abord, dans tous les dialectes, les ormes: *vi*, *veis*, *vît*, *veimes* puis *veismes*, *veistes*, *virent*:

Duze cuntes *vi* ore en cel muster entrer

Oveoc euls le trezime. Unc ne *vi* si formet. (Charl. v. 137. 8.)

Là vos *vi* primes, beaus amis,

Et i demorai quinze dis. (P. d. B. v. 1377. 8.)

Or di, biele, foi que moi dois,

Veis tu or cel chevalier,

Qui chaiens vint à cheval ier? (R. d. l. V. v. 2725-7.)

Respundi Joab: Si tul *veis*, pur quei hastivement nel oceis? e jo æ dunasse vint sicles d'argent e un baldrei. (Q. L. d. R. II. p. 187.)

Il *vit*, ce dist nostres Sires, un homme ki sor lui mattoit sa main
por ceu k'il receut la veue. (S. d. S. B. p. 560.)

Quant de Franceis les escheles *vit* rumpre,

Si apelat Tierri le duc d'Argone . . . (Ch. d. R. p. 137.)

La *veimes* le caple grief

Et entre vos dels le mescief . . . (P. d. B. v. 3767. 8.)

Car nous *veismes* en la lune toute la some que se je parlasse ne
tant ne quant . . . (R. d. S. S. d. R. p. 97. App.)

Veistes fame mais de si grant biautey ? (G. d. V. v. 740.)

Nequedent trois ans a passes

C'autre fois chaiens me *veistes*. (R. d. M. p. 46.)

Veistes cele grant ewe qui si brut à cel guet ? (Charl.
v. 555.)

Les puis e les muntaines *virent* en Romanie. (Ib. v. 106.)

Si home le regardent, *virent* le anbrunchier. (Ch. d. S. I.
p. 103.)

On trouve des orthographes avec *h*, qui nous indiquent la
prononciation des formes où l'*e* est conservé :

Après *vehimes* trespasser

Treis homes par mi cele rue. (Chast. IX, v. 70. 1.)

Au lieu de *vit*, *virent*, on rencontre quelquefois *viut*, *viurent*,
dans le dialecte picard de la seconde moitié du XIII^e siècle
(cfr. *viunrent*, *tiunrent*, de *venir*, *tenir*).

Quant li rois et cil qui là furent

Viurent le bras et aperchurent

Que la mains en estoit osee . . . (R. d. l. M. v. 801-3.)

Et, d'après l'analogie d'autres premières personnes du par-
fait défini, *vic* pour *vi* :

Encor n'a gaires, c'est verites provee,

Que je vos *vic* en tele randonee,

Qui vos donast d'or fin une caree

Ne sonissies à vo cor la mellee. (O. d. D. v. 2264-7.)

Imparfait du subjonctif: *veisse*, *veisses*, *veist*, etc.

Si veirement cume nostre Sire vit devant ki jo sui, se ne fust pur
le rei Josaphat, jo ne te *veisse*, ne de tes paroles plaît ne tenisse.
(Q. L. d. R. IV, p. 353.)

Si me membre ore de vos dis

Con jes *veisce* ci escri. (P. d. B. v. 6093. 4.)

Qi là *veist* le cortois Guielin

Son cors desfendre contre ses anemis,

De gentil home li peust sovenir. (O. d. D. v. 7111-3.)

Ses *veissons* corporelement

Ci entre nus suffrir turment,

Trop grant leidesce feriuns,

Se nus ne lur aidissiuns. (M. d. F. II, p. 467.)

Se *veissum* Rollant einz qu'il fust mort,
 Ensembl' od lui i durriums granz colps. (Ch. d. R. p. 70.)
 A lui veer e esgarder
Veissiez grant jent assembler. (Ben. v. 7706. 7.)
 Lai *veisiez* un estor commancier,
 Ke duit torner à mortel ancombrier. (G. d. V. v. 597. 8.)
 Je doutai k'elles ne venissent,
 Ne vos pas k'elles me *veissent*. (Dol. p. 256.)

Et les formes qui dérivent de thèmes en *o*:

A merveille possiez par li camps mors trover,
 E mult les *voissiez* laidement demener. (R. d. R. v. 4107. 8.)
 Donc *voissiez* chevaliers poindre. (Ib. v. 9105.)

De pareils exemples sont rares et de plus bas temps.
 Roquefort (II, p. 707) cite *vesist* pour *veist*:

Adairiens (*lis. à dairiens*) furent amoneies les bestes à Adam, por
 ceu qu'il *vesist* coment il les apelerait. (S. d. S. B. fol. 110.)

Impératif: *vei*, *voi*, *veons*, *veum*, *veeiz* (G. d. V. v. 601), *veez*
 (Charl. v. 95).

Imparfait de l'indicatif: *veoie*, *veeie*.

Ceu saichiez k'an tel leu seoie,
 Que defors et dedans *veoie*. (Dol. p. 256.)
 Je leur dis pas nou jugeroie,
 Car reison nule n'i *veoie*. (R. d. S. G. v. 1313. 4.)
 Le munt de France ù tu esteies
 E ù si riche te *veeies*
 Te di, si nel mescreire mie,
 Que sainte iglise segnefie. (Ben. II, v. 1521-4.)
 Il ne *veoit* nule chose, et si avoit les oylz overz. (S. d. S. B. p. 559.)
 Tout li descouvri son corage
 Pour chou qu'ele le *veoit* sage. (R. d. M. p. 18.)
 Mais Ahia ne *veeit* gute de viellesce. (Q. L. d. R. III, p. 291.)
 Et la forme où le *d* n'est pas encore syncopé:
 Perdu out la veue, e gute ne *vedeit*. (Ib. I, p. 16.)

Quant *veiez* la doleure
 Si saviez ben à dreiture
 Ke jo vendreie la nuit... (Trist. II, p. 127.)
 Moult durement s'an mervilloient
 Totes les gens ki la *veoient*,
 Mais il n'an pooient plus faire. (Dol. p. 275.)

Le futur avait pour formes: en Normandie, *verrai*; en Picardie, *verrai*, puis vers la fin du XIII^e siècle, avec une diphthongaison irrégulière, *vierrai*, et du côté de la Normandie, dans l'Artois et la Flandre, *veirrai*; en Bourgogne, *varai*. Cet *a* radical pour *e* paraîtra extraordinaire, mais il était dans les

habitudes du dialecte bourguignon. On le retrouve même, à la fin du XIII^e siècle, à la première et à la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif, dans le comté de Bourgogne et dans la Franche-Comté. J'ai déjà fait mention d'un pareil emploi de l'*a* à l'occasion de *devoir*, et aujourd'hui on se sert souvent encore d'*a* pour *e* dans les mêmes contrées; p. ex. *darre*, derrière, *darrei*, dernier; *varbe*, verbe; *var*, vert, ver (vermis), vers (versus), etc. Voici des exemples du XIII^e siècle, où *a* est radical pour *e*:

Nos ne *davons*. (1288. M. s. P. II, 552.)

Nos... retenons et *davons* avoir les deniers. (1292. Ib. ead. 559.)

Tout ainsi comme nos personnement lou porriens et *dariens* faire. (1289: Ib. ead. 617.)

Se nos *vaons*. (1292. Ib. I, 378.)

Vers 1250, on diphthongua irrégulièrement l'*a* du futur *varai* avec *i*: *vairai*, dans le sud-est de la Champagne et en Lorraine.

Je passe aux preuves de différentes formes du futur et du conditionnel.

He! Dex! *verrai* jou ja abatre

Son orguel ne sa felonnie. (R. d. l. V. p. 83.)

Se Garins l'a, France *verras* hounir. (G. l. L. II, p. 1.)

Or *varra* hon vostre bonteï:

Preneiz la croix, Diex vos atant. (Rutb. I, p. 150.)

Et ke vit ceu, jai ne *vairait* maix tant... (G. d. V. v. 2461.)

Et dist bien que ce est merveille,

Jamais ne *verra* sa pareille. (L. d. T. p. 77.)

Et cil de nos treis qui *veïrra*

Graignor mervoille en son dormant... (Chast. XVII, v. 39. 40.)

Sire, fait ele, que dirons,

Quant vostre fil Flore *verrons*? (Fl. et Bl. v. 533. 4.)

Jai plus prudome de Rollan ne *vaireiz*. (G. d. V. v. 384.)

Cum plus *verreiz* lo jor aprocheir. (M. s. J. p. 467.)

Mult en *verrez* granz maus eissir. (Ben. v. 11513.)

Certes, sire, vos ne me *verroiz* james. (R. d. S. S. d. R. p. 37.)

Ales i, si *verrois* les gens. (R. du Renart. Suppl. p. 215.)

Et sel *varunt* venant et paut, ki gisanz et paissanz ne polt estre davant veuz. (S. d. S. B. p. 528.)

Dex, que cil ki ne vous *verront*

Et vraiment en vous querront... (R. d. l. V. p. 250.)

En lor cuers forment me maldient,

Et moult orellent et espient,

Quant il *veront* liu d'els vengier

Por moi destruire et escillier. (P. d. B. v. 2627 - 30.)

Quant si tormente me *vierront*. (R. d. S. S. v. 2955.)

Je ne la *verroie* ardoir. (Trist. I, p. 56.)

Lasse, dist la roïne, q'or ne poi sohaïdier!
 Rune seroit si basse c'on *verroit* le gravier,
 Tant q'il vanroit à nos parler et acointier. (Ch. d. S. I, p. 112.)
 Là *veries* les elcmens. (P. d. B. v. 853.)
 Je vous mandai, li rois a dit,
 De moi meismes fu escrit,
 C'à grant honeur fust maintenue
 Tant que *verries* ma revenue. (R. d. l. M. v. 4164-7.)
 Odes de Troies, prendes cent chevaliers,
 En la montagne là sus les envoies:
 Se ja *verroient* Sarrazins e païens... (O. d. D. v. 389-91.)

Après le XIIIe siècle, on trouve souvent un futur formé sur le thème *voir*, et Rabelais même emploie tantôt *verrai*, tantôt *voirai*. La langue fixée a admis la forme régulière normande et picarde primitive.

Le participe passé était *veu*.

Quant sainz Pols ot ceu *veut*, chier frere, il ne fut mies apermenmes enlumineiz, anz atendit la main Ananie, car il par aventure avoit *veut* en son somme k'il devoit venir à lui. (S. d. S. B. p. 560.)

Cume li reis le sout e *veud* les out, parlad al prophete. (Q. L. d. R. IV, p. 368.)

Si tost con li sains l'a *veu*. (R. d. M. p. 8.)

Mais ne serai *veus* du roi. (Fl. et Bl. v. 946.)

Les principaux composés de *voir* étaient:

1. *Revoir*:

Illec *reveient* lor seignor,

Là li mostrent joie e amor. (Chr. A. N. I, p. 231.)

2. *Mesvoir*, voir mal:

Après revindrent par ici

Dui autre, se je ne *mesvi*,

La terre lor vi entreovrir

Et celui qui remest saisir. (Chast. XVII, v. 136-9.)

3. *Sorvoir*, examiner, considérer, voir tout d'un coup, à la fois:

David *survit* sa ost; si fist cunestables sur mil chevaliers, e altres sur cent. (Q. L. d. R. II, d. 185.)

[Igitur considerato David populo suo, constituit super eos tribunos et centuriones.]

Bien savez que à tort nos guerroe cist rois:

Alez i *sorveoir*, se c'est voirs ou gabois;

.xx.m. homes menez o trestot lor hernois.

Se François passent outre, si les receverois. (Ch. d. S. II, p. 44.)

A lui out li dux comande

Que il alast l'ost *sorveoir*,

Aprendre e conoistre e saveir
 Cumbien i a de chevaliers... (Ben. v. 22123-6.)
 De eus i esteit tels la plentez
 Que li pais e li regnez
 En ert eisi en loinz coverz
 Que oilz abaissiez ne overz
 N'en poeit *surveoir* le quart. (Ib. II, v. 1411-5.)

4. *Porvoir*, *parvoir*, examiner, parcourir, voir d'un bout à l'autre, voir de loin, prévoir, pourvoir, prendre ses mesures. (Voy. la préposition *par*.)

Si li ont prie et requis
 Qu'il lor dië qu'il a el brief.
 Cil le *porvit* de chief en chief,
 Qant *porveu* l'ot si lor dit... (Chast. XXVII, v. 272-5.)
 Si s'a mis en une valeë
 Que il ot ançois *porveue*,
 Dedens le bois, pres de l'issue. (Brut. v. 406-8.)
 De parent ert mult enforcies
 Et bien cointes et vezies;
 De bien loins avant *porveoit*
 Ce que il engignier voloit. (Ib. v. 6638-41.)
 Malement devina de mei,
 Ki ne sout deviner de sei;
 S'il de tot sout dire veir,
 Bien deust sa mort *porveir*. (R. d. R. v. 11701-4.)
 Que plusors choses *purveeit*
 Sovent tot ceo qu'en aveneit. (Ben. II, v. 1501. 2.)

Car cil ki vraiment soi duelt dedenz, *parvoit* fortement ke l'om doit par defors faire u laissier. (M. s. J. p. 454.)

Pur ceo nos covient esgarder

E *purveer* e porpenser.

Que ne seiom del tot sopris. (Ben. v. 8964-6.)

Et le réitératif *reporvoir*.

SEOIR (v. fo.), sedere.

Seoir, s'ignifiant *être assis*, n'est d'usage aujourd'hui qu'aux participes présent et passé. L'ancienne langue au contraire en faisait un fréquent emploi, bien qu'elle connût aussi le composé *asseoir*. Au XIII^e siècle, *seoir* avait, outre toutes les significations qu'on lui donne actuellement, celle de *être situé*.

Les thèmes de l'infinitif de *seoir* étaient les mêmes que ceux de *veoir*, et tout ce que j'ai dit de ces derniers s'applique exactement au verbe *seoir*.

Est ceu dons granz chose si cil jeunet ensemble Crist, ki ensemble luy doit *seor* à la taule del Peire? (S. d. S. B. p. 561.)

Li sires s'ala *seoir* et la dame se rasist au chief de la table, en une haïere. (R. d. S. S. d. R. p. 47. 8.)

Or veut aler, or veut *seoir*. (Chr. A. N. III, 77.)

Et si orent por miex *seir*

Lor treces fait defors issir

De lor ceveus. (L. d. T. p. 75.)

Tout bielement et tout souef

Vont *seir* sous une ente aval. (L. d'I. p. 15.)

(Li Sires) le mesaise esdrezce del puldrier; le povre sache del femier, d les princes le fait *sedeir*. (Q. L. d. R. I, p. 7.)

Si out al brief cumandement que il se assemblissent e feissent Naboth un des plus onurez lieus *sedeir*. (Ib. III, p. 331.)

Jo vi nostre Seignur *seer*¹ en sun sied e tute sa maidnee des aneles fud entur lui. (Ib. p. 337.)

Gart que il puisse estre en estant

De si que *seier* le comant

Li reis... (Chast. XXII, v. 109-11.)

Bien me verra li rois Artus

Soier au chief sor le Mal Pas. (Trist. I, p. 160.)

Viegnent *sooir*, tu le vieus bien,

A la grace Nostre Seigneur. (R. d. S. G. v. 2552. 3.)

Je descendi en l'erboie,

Lez li *soer* m'en alai. (Th. F. M. A. p. 45.)

Au lieu de *seir*, on trouve souvent *sir*, à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVE.

Ens ou liu saint Coisne doit *sir*. (Th. F. M. A. p. 118.)

Rire, plourer, parler ou taire,

Ou *sir*, ou aler ou venir... (R. d. l. M. Préf. VII.)

Les formes à terminaison légère du présent de l'indicatif et la seconde personne du singulier de l'impératif, diphthongiaient l'*e* radical avec *i* préposé.

Pur coi, fet il, *siez* tu lassus

En si grant vent, descens çà jus,

Si *siez* lez moi en cest abri. (M. d. F. Fab. LII.)

Sire, Sire Deu sur Israel, ki *siez* sur cherubin, tu es Deu sur tuz reiz e terre e tu feis ciel e terre. (Q. L. d. R. IV, p. 413.)

Sie tei ici, kar nostre Sires m'ad enveied en Jericho. (Ib. p. 347. 8.)

(1) Il ne faut pas confondre cette forme et les suivantes avec *seer*, *seier*, *soier* (*seire*) = *scier*, *faucher*.

Des uns en frad ses prevoz e cunestables, des alires vileins pur sa terre arer, et pur es blez *seer*, e pur ses armes forgier, e ses curres agreier. (Q. L. d. R. I, p. 27.)

A cel cuntemple, cil de Bethsames *seierent* furmenz en la valee. (Ib. ead. p. 22.)

Puis el tierz an semez e *seiez* e vignes plantez, e les fruiz à vostre plaisir despendez. (Ib. IV, p. 415.)

Seie e coilli sunt lor pre,
Mult se tenent à malmene. (Ben. v. 17587. 8.)

Seanz el fembrier. Cil *siet* el fembrier ki viz choses et despites sent de soi mimes. El fembrier *seons* quant nos les oez de la pense rame-nons, en repentant. à tot ce ke nos mal avons fait. (M. s. J. p. 450.)

Et *siet* an un moult grant ceval

Qui bien covient à tel vasal. (P. d. B. v. 2971. 2.)

Nous l'otriens, puis k'il vous *siet*. (L. d'I. p. 18.)

En mi le monde *siet* la terre

Que l'ocean aclot e serre. (Ben. I, v. 35. 6.)

Et puis li dist: Sire, comment

Es ce que vous ne vous *sees*? (R. d. C. d. C. v. 2826. 7.)

Jakes li a dit maintenans:

Ma douce amie, or vous *sees*;

.I. petit si vous reposez. (R. d. M. d'A. p. 2.)

Sur palies blancs *siedent* cil cevalers. (Ch d. R. p. 5.)

Après la syncope du *d*, la troisième personne du pluriel était *sieent*; mais, comme on l'a déjà vu à l'occasion de *chieent*, on retrancha l'*e* radical, et, vers le milieu du XIIIe siècle, l'orthographe *sient* avait prévalu.

Sieent (v. les composés).

A hautes tables *sient* li chevalier. (R. d. C. p. 189.)

Cil ont le brief le roi veu;

Grant piece *sient* coi e mu. (P. d. B. v. 2877. 8.)

La Normandie propre n'avait aucun renforcement:

Kaunt il la (la corune) met sur sa teste, plus belement lui
set. (Charl. v. 16.)

Il *seent* en la terre nostre Segnur. (Rym. I, 3. 115.)

Tout à la fin du XIIIe siècle, on rencontre, dans l'Artois et à l'ouest de la Picardie proprement dite, la forme *seient* pour *sieent*. Cette transposition de l'*i* provient sans doute de l'influence de la forme normande *seent*, qu'on renforça, selon l'habitude, avec *i* postposé, lorsqu'elle passa dans le dialecte picard. La langue fixée a encore admis la diphthongaison *ei* à la première et à la seconde personne du pluriel, pour éviter le hiatus qui résultait de la rencontre des voyelles *eo* et *ee*.

Or vous lairons à tant de ceus ester. Si vous dirons de ceus qui devant Constantinoble *seient*. (Villeh. p. 74. CI.)

Le présent du subjonctif se réglait sur celui de l'indicatif.

Or ne quidies mie qu'il *siee*

A chiaus du païs ne au roy

Qui pour li demainent desroi. (R. d. l. M. v. 95-7.)

Et *siee* pour *siee*, de même qu'on a vu *chiee* pour *chiee*.

Telx ce fait ore baus et joians et lies;

Ains que je isse de la cort Desier

Ne que je *siece* au boire n'al mengier,

N'i volroit estre por mil livres d'ormier. (O. d. D. v. 4221-4.)
ne ad dit que si mes fiz... tiengent sei en lealted e en verited de
quer, nen iert jur que de mun lignage ne *siece* alcuns al sied
Israel. (Q. L. d. R. III, p. 227.)

fait défini: *sis*; imparfait du subjonctif: *seisse*:

Del bain vus membre ù enz jo *sis*. (Trist. II, p. 109.)
it (F. d. V. I. 8, verso).

Sire, mult estes beer,

Sis as en la chaere ù *sist* mames Deus. (Charl. v. 156. 7.)
sist Macedoine dont Phelippes fu rois. (H. d. V. 499^c)
en me membred à une feiz que jo e tu *seimes* en un curre e
od son pere le rei Achab que nostre Sires li pramist. (Q. L. d.
p. 377.)

Ensamble *sisent* li doi roi. (L. d. M. p. 63.)

Bien li *sistrent* les armes, si s'an sot bien aidier. (Ch. d. S. I, p. 8.)

Se g'i *seisse*, geo sai bien

Que tutes genz mult me huereient. (M. d. F. fabl. L.)

Totes blans palefrois avoient,

Qui si tres souef les portoient

Qu'il n'est hom, se sor j. *seist*,

Se le palefrois ne veist

Aler, que por voir ne quidast

Que li palefrois arestast. (L. d. T. p. 75.)

imparfait: *seioie*, *seeie*; futur: *serrai*, et, en Bourgogne, *sarai*,
arai.)

Hely *sedeit* sur le chemin devers l'ost. (Q. L. d. R. I, p. 16.)

qui apres à douze lieues *seoit* la cite de Rodestoc sor mer. (Villeh.

De l'autre part deleiz de roi poissant

*Seoit*¹ Guibors au couraige vaillant. (G. d. V. v. 3756. 7.)

Tant vos amoie arne et fervesti

Quant vos *seies* sor le destrier de pris

Ki fu Kallon le roi de Saint Denis. (O. d. D. v. 7784-6.)

Et li destrier sor coi *seoient*

Molt tost et molt souef ambloient. (L. d. T. p. 76.)

Dunc *seeient* les genz le plus à lursuper. (Th. Cantb. p. 32, v. 26.)

sarai, dist il, el mont del testament, et si serai semblanz al hal-
(S. d. S. B. Voy. Roquefort. s. v. *Ju*.)

Mais lès vos ne *serrai* jou pas;

A vos pies voel *seoir* en bas,

Car trop haus hom vos me sanles. (Chr. A. N. III, p. 126.)

od lui alez e venez, e il *serrad* en mun sied. (Q. L. d. R. III, p. 224.)

¹*seoit* (R. d. R. v. 985) est une forme incorrecte, à laquelle on a laissé l'e de la
son normande (se - eit) et ajouté l'oi picard: see - oit.

Ne mais de chose ki m'anuit
 Ne me proies, que che seroit
 Anuis, puis k'il ne me *serroit*. (R. d. l. V. v. 410-12.)

Participe passé: *sus*; participe présent: *seant*, *soiant*.

A la table trouva Jhesum
 Avec ses deciples *seant*. (R. d. S. G. v. 240. 1.)
 Et estoit dame du chastel
 Que on apelloit de Fayel,
 Qui biaux estoit et bien *seans*. (R. d. C. d. C. v. 91-93.)
 D'un drap od seignes d'orfreis
 Out robe chere e ben *seante*
 E à son cors mult avenante. (Ben. v. 17192-4.)
 Forz chasteaus ont, bien clôs de pal,
Soiant sor roche, sor haut pui. (Trist. I, v. 3109. 10.)

Seant, comme substantif abstrait:

E li cors rest autre feiee
 Dresciez tot dreit *en sun seant*
 Od effrei merveillous e grant. (Ben. v. 25097-9.)

Seoir se conjuguit souvent avec le pronom *se*:

Au disner *se seoit* li rois. (R. d. l. M. v. 1247.)

Li chevaliers entra el chastel, et trouva le seigneur qui *se seoit* sus
 i. Perron. (R. d. S. S. d. R. App. p. 90.)

Li reis Benadab *se seoit* à sun cunvie od les reis ki venuz furent à
 sa aïe. (Q. L. d. R. III, p. 324.)

P. Corneille a encore fait usage de *se seoir*.

Asseoir (assidere), outre les significations qu'on lui donne
 aujourd'hui, avait celles de *être situé*, et *assiéger* (comme le
 latin *assidere*)¹.

Gautiers ont fait ens el pre *aseir*. (R. d. C. p. 179.)
 Por *aseer* lor forz citez. (Ben. v. 20597.)
 Alum *aseeir* lor chasteaus. (Ib. v. 3595.)
 Unques n'i sorent si forte tur
 Qu'il ne l'alassent *assaeir*. (Ib. v. 4605. 6.)

Cette dernière orthographe est sans doute une analogie à *chaeir*.

Li rois demande l'aive, s'est *assis* au mengier;
 La roïne (Sebile) à sa d'estre *s'assiet*.
 Lors manda maintenant Dyalas le guerrier,
 Dejuste lui l'*assist*, ne le vot aloignier. (Ch. d. S. II, p. 168.)

(1) *Asseoir* s'employait comme terme de musique et de chasse.

Puis sonne son cor et justise,
 Si *assiet* bien les mos de prise. (P. d. B. v. 601. 2.)
 Par els sont *assis* li levrier,
 Et il a pris le liemier. (Ib. v. 1829. 30.)

c'est-à-dire par eux sont mis les levriers sur la trace, etc.

L'iaue demandent, *s'asieent* au souper. (G. d. V. v. 915.)

Aseeiz vos, ne faites noise. (Ruth. I, p. 251.)

Sire rei, dist il, mal feistes

Quant o tel home m'*aseistes*. (Chsst. XVIII, v. 43. 4.)

Li baron *s'asient* entor. (Brut. v. 8795.)

En la tente le roi *s'asient*. (Phil. M. v. 26533.)

Après ce, il chevauchierent à une cite qu'on apele Coronne, qui siet sour mer, et l'*assistrent* et n'i sistrent gueres longuement quant la cite leur fu rendue. (Villeh. d. 109. CXXXV.)

Les tables furent mises et li tabliers, et les saliers, et li coustel; et il *s'asistrent*. (R. d. S. S. d. R. p. 47.)

El chef lui *asserra* corone

Ainz que demain past ore de none. (Ben. I, v. 1783. 4.)

Mais or alumes ces candelles,

Si *asserrommes* à mangier. (R. de Renart. Suppl. p. 227.)

As deus Guillaumes unt mande

Ou que il guerpent la cite,

Ou que demain les *asserront*¹

Tant que par force les prendront. (Ben. v. 38757 - 60.)

Ic'est l'eve, ce m'est avis,

Sor que (?) Barbeflo est *assis*. (Ib. v. 27187. 8.)

Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, le verbe *seoir* et son composé *asseoir* conservèrent toutes les significations qu'ils avaient au XIII^e.

Raseoir:

Il se vunt trestout *rasooir*. (R. d. S. G. v. 1579.)

Il ne faut pas confondre le participe présent *raseant* avec *reseant*, terme d'ancienne jurisprudence, qui signifie *habiler*, *demeurer*, *avoir son domicile*.

(On ne doit point trouver nouveau que le peuple d'Athenes ayt eu si grand soing d'exercer charité envers ces femmes là qui estoient *reseantes* en la ville. (Amyot. Hom. ill. Aristides.)

Cfr. le substantif *reseant*, vassal obligé à résidence.

Dessseoir:

Por çou que eles (les larmes) li *dessieent*. (R. d. l. M. v. 1308.)

(Cfr. v. 3233.)

Ne vos desplese ne *dessiee*. (Romv. p. 459, v. 28.)

(1) Quoiqu'on employât *asseoir* dans le sens d'*assiéger*, l'ancienne langue connaissait aussi *assegier*, *aseger*, *asejer* (adsejare).

Quant Sigebiers ceste oeuvre sot,

A quanque de gent avoir pot,

Les fist *assegier* à Tournai. (Phil. M. v. 906. 8.)

L'alde chose est mult del laisser

E gref chose del *raseger*. (Ben. v. 4333. 4.)

E cumandad erramment que l'um la cited avirunast e de plus pres l'*asejast*. (Q. L. d. R. III, p. 324.)

Enseoir, enterrer, donner la sépulture à un cadavre :

Trouvai un homme qui mucet

Une femme en terre et *ensiet*. (F. et C. II, p. 258.)

Ensiet est ici pour *enfuet* (cfr. t. I, p. 248). Ducange a noté *enseu* pour *enfeu*, sépulcre, tombeau. *Suet* se trouve deux fois dans Tristan (I, p. 93) pour *fuet*.

On trouve enfin *porseoir*, avec la signification de *entourer*, *enchâsser* :

Porsise estoit (la porte) de bones peres

Mult precioses e mult cheres. (M. d. F. II, p. 469.)

VALOIR, valere.

VOULOIR = volere; velle (v. fo.).

Les thèmes de l'infinitif de ces deux verbes ont été : en Bourgogne et en Picardie, *valoir*, *voloir*; en Normandie, *valer*, *vuler*; dans les dialectes mixtes, *valeir*, *voleir*.

Je n'ai rencontré, en Bourgogne, aucune trace de la terminaison *or*, ni pour *valoir*, ni pour *vouloir*. *Vailler* (Trist. II, 72) est un thème des bas temps, qui a été fait sur les formes mouillées des présents de l'indicatif et du subjonctif. *Vouloir* se montre dès avant le milieu du XIII^e siècle, et l'*u* provient sans doute ici moins d'un assourdissement de l'*o*, que de l'influence des nombreuses formes en *ou*, dans lesquelles l'*u* représente l, qui avait subi son fléchissement ordinaire.

Et puet plus c'uns povres *valoir*

Qui n'a ne per ne compaignon,

Ne nul ados se de soi non. (P. d. B. v. 8921-3.)

Ne puet li fiz au pere *valoir* .i. esperon. (Ch. d. S. II, p. 64.)

Qui de proece ne de sens

Les peust *valer* en lor tens. (Ben. v. 36374. 5.)

Proeisse ne lu pot *valer*. (Trist. II, p. 96.)

E en France por ceus avoir

Qui plus li poeient *valeir*. (Ben. v. 36408. 9.)

Ne vos devroie bien *voloir*. (P. d. B. v. 6348.)

La bataille ne puis *voleir*. (Ben. I, v. 1992.)

Je ne doi pas, Amors, grant mal *vouloir*

S'à la plus bele dou mont mon cuer rent. (C. d. C. d. C. p. 42.)

Les formes du présent de l'indicatif de *vouloir* sont aussi compliquées et multiples que les thèmes de l'indicatif sont simples. Je vais essayer de les classer.

Voil, wels, welt, volons, voleiz, welent;

telles sont les formes constantes des sermons de saint Bernard. *Wels*, *welt*, *welent*, donnent lieu à une question très-importante : Faut-il voir, dans les deux *w* des manuscrits, un double *w*, comme

le portent le plus souvent les textes imprimés, ou simplement *vu*, ainsi que les mêmes textes l'écrivent quelquefois? Don Mabillon (Nouveau traité de paléographie t. II, p. 283) fait observer que les deux *u*, bien distingués durant le XI^e siècle, furent au XII^e confondus par la complication de leurs branches, ce qui leur donna la forme du doublé *w*. Or, le texte des sermons de saint Bernard est du XII^e siècle, et la copie que nous en avons du XIII^e; cette circonstance permettrait déjà la conclusion que les deux *u* avec la figure *w* n'y représentent pas notre double *w*, mais *vu*. A cette raison tirée des règles de la paléographie établies par les maîtres de la science, il s'en joint une autre qui ne laisse aucun doute sur la prononciation des deux *u* dans les formes *wels*, *welt*, *welent*, à savoir *vu*; c'est que la première personne du singulier, et la première et la seconde du pluriel sont constamment écrites par un simple *v*. Pourquoi cette différence, si *w* était égal à *v*? Je n'hésite donc pas à admettre *vuels*, *vuelt*, *vuèlent*, c'est-à-dire le renforcement régulier de l'*o* en *ue*.

La première personne du singulier *voil*, où l'*o* radical est diphthongué avec *i* postposé, et *vuilh* pour *voil*, dans les Moralités sur Job, sont des exceptions dont j'ai parlé à l'occasion du verbe *mourir* (voy. t. I, p. 359). Le *lh* de *vuilh* est indicatif du son motillé du *l*.

Ex.: K'ai ju à faire en ciel senz ti; et senz ti ke *voil* ju sor terre? (S. d. S. B. p. 525.)

De ce est ke sainz Paules somunt ses disciples, si dist: Ge *vuilh*, fait il, ke vos soiez sage en bien. et simple en mal. (M. s. J. p. 442.)

Ne mattre dons mies à nonchaloir la misericorde de Deu, si tu sentir ne *vuels* sa droiture; mais si tu sentir ne *vuels* son iror, son desdeing, sa venjance et sa forsennerie. (S. d. S. B. p. 549.)

Il me *vuelt* assi seure, mais je *voil* k'il ensi remaignet. (Ib. p. 543.)

Cil mismes ki ester *vuelt*¹ ancor ne lacet il mies la voie. (Ib. p. 567.)

Ne *volons* nos soffrir nule dolor, et si *volons* avoir communité à la joye? (Ib. p. 561.)

Estroite est li voie, et cil qui esteir *vuelt* est à enscombrement à ceos qui *vuèlent* aleir avant et ki desirent exploitier. (Ib. p. 567.)

Et por ceu covient perir ceos ki repentir ne se *ruèlent*, kar li amors del peïre et li honors del roi aimmet lo jugement. (Ib. p. 524.)

A dater du second quart du XIII^e siècle, on trouve la diphthongaison régulière *ue* à la première personne du singulier, dans le centre et le nord de la Champagne, et la plus grande partie de l'Ile-de-France, au sud de l'Aisne: *vuël*, au lieu de *voil*,

(1) L'éditeur, M. le Roux de Linçy, écrit ainsi en cet endroit. *Wuelt* (p. 533).

vuilh. Autour de 1250, on mouilla le *l* de *vuel* dans l'Ile-de-France, d'où *vueil* qui fut d'un emploi très-fréquent et très-étendu pendant la seconde moitié du XIII^e siècle. Toutefois *voil* resta en usage, surtout dans la Bourgogne proprement dite, le sud de la Champagne et les provinces de l'est.

Ferez, franc chevalier!

Je *vuel* aller Origni pesoier. (R. d. C. p. 57.)

Si le vos covient il jus metre,

Puis que je m'en *vuel* entremettre. (Ben. t. 3, p. 519.)

Baron, dist l'ampereres, cil Sires qu'est sanz fin

Vos doint si granthonor com je *vuel* et destin. (Ch. d. S. I., p. 65.)

Et *vueil* et otroie qu'ele soit franche de toutes choses. (1252. H. d. M. p. 155. Montmirail.)

Ge *vueil* en Ardenne morir,

Et ne *vueil* pas tozjors languir. (P. d. B. v. 5599. 600.)

Se ce n'est voirs que dist vous ei,

Je *vueil* et si l'otroierei

Que la teste me soit coupee

Ou à coustel ou d'une espee. (R. d. S. G. v. 1175-8.)

Là fors me *voil* aler esbanoier. (G. d. V. v. 407.)

Freire, dist ele, où deveiz chevachier?

— Bele, as François *voil* aler tornoier. (Ib. v. 409. 10.)

Au lieu de *vuel*, on écrivait *voel* dans la Picardie.

Fole sui ki tant vous sermon,

Voel jou ensaignier Salemon? (R. d. M. p. 21.)

Jou ne *voel* mie que vous ne autres puiesiez à droit dire que je vous faille de convenances. (H. d. V. 503^c.)

Dont i *voel* jou, fait il, aler.

Au marceant *voel* jou parler. (Chr. d. Tr. III, p. 125.)

La forme primitive normande de la première personne du singulier de l'indicatif a été *vul*.

Jol (?) *vul* melz asez la mort

Que la vie u la sante (Trist. II, p. 32.)

Dans les dialectes mixtes, *vuil*¹ pour *vul*; *voeill*, *voeil*, *voell*, *voel* pour *vuel*, *vueil*.

Ci ne *vuil* or plus demorer,

Kar ainz que vienge al definer

En diron plus plenierement. (Ben. v. 7936-38.)

Kar contre mei n'unt nul orguil,

Ainceis me funt quanque je *vuil*

E plus que je ne lor demant. (Ib. v. 24449-51.)

Ademplier *voeill* vostre comandement. (Ch. d. R. p. 13.)

Mun jugement *voel* sempres garantir. (Ib. p. 148.)

Voell (ib. p. 20. XXXVI), *voell* (ib. p. 84. CLIX.)

(1) *Viul* (Q. L. d. R. II, p. 188) est sans doute une faute d'impression pour *vuil*.

Entre 1250 et 1260, on voit paraître une nouvelle forme avec *e* radical, au lieu de *o* (*ue*, *oe*): *veil* ou *velh*, *welh*, *wel*; *i* et *lh* indiquent un *l* mouillé. Quelques grammairiens, Fuchs entre autres, pour expliquer ce *veil*, *wel*, ont eu recours à un infinitif *veler*, qu'on aurait formé sur *velle*. Cette supposition est sans le moindre fondement. En effet, ne serait-il pas fort extraordinaire qu'on fût remonté au latin à une époque où l'on ne l'entendait plus? Admettant même que je me trompe dans la fixation de l'âge de cette forme, comment se fait-il qu'on ne rencontre aucune trace de l'infinitif *veler* ni antérieurement à 1250, ni pendant la seconde moitié du XIII^e siècle? Comment se fait-il qu'on n'ait pas du moins quelques exemples d'un futur avec *e* radical? Voilà les erreurs où l'on tombe quand on n'a égard ni au temps ni au lieu, en expliquant les formes de la langue d'oïl.

Veil, *welh*, *wel*, ont été formés sur *voil*, *voel*, par analogie aux substantifs en *oïl*, qui recevaient la terminaison *eïl* ou *el* dans les provinces où *veil*, *wel*, ont pris naissance, c'est-à-dire au nord-est de l'Île-de-France et à l'est de la Picardie proprement dite. L'emploi fréquent de la première personne du sing. du prés. de l'indicatif de *vouloir* comme substantif favorisait ce mode de formation, et l'on verra ci-dessous la plupart des autres variantes des substantifs en *l* final: *viols*, *vials*, *veals*, *vious*, *viaux*, *veaus*, *viars*, etc.

Ex. Je *wel* le porcel deservir. (R. d. M. d'A. v. 244.)

Ne *welh* pas morir malement. (N. R. F. et C. I, p. 88.)

Meis de ce ne me *veil* je teire. (R. d. S. G. v. 324.)

Et l'autre tierce partie je *veil* et covient que ele soit donee et despendue aux pauvres. (1271. H. d. M. p. 174.)

Quar je *veil* savoir et esprover combien il set, de tant de terme come ils l'ont tenu à escole. (R. d. S. S. d. R. p. 7.)

Quant au *w*, ce n'est plus ici qu'une habitude d'orthographe picarde qui avait perdu sa véritable valeur.

Je passe aux autres personnes à terminaison légère.

Les formes primitives de la seconde personne du singulier ont été: *vuels*, en Bourgogne; *voels*, en Picardie; *vuls*, en Normandie.

Vuels, dont on a déjà vu des exemples, resta, il est vrai, en usage jusqu'à la fin du XIII^e siècle; mais, après 1250, il devient toujours de plus en plus rare et alors on le trouve ordinairement orthographié *vuez* (*z* = *ls*) et *vues*.

Les provinces qui avaient remplacé *voel* par *veil*, *wel*, ad-

mirent *vels* pour *voels* à la seconde personne; et, ce qui n'eut jamais lieu pour *veil*, *wel*, on en créa une forme forte: *viels*, avec la contraction *riex*, dans les cantons situés au sud-ouest de ceux où *veil* avait pris naissance. *Vels* et *viels* gagnèrent rapidement beaucoup de terrain au sud et à l'est, et par suite du fléchissement ordinaire de *l* en *u*, on obtint les deux nouvelles formes: *veus*, *veuz* et *vieus*. Dans le Hainaut et la partie avoisinante de l'Artois, on se servait de *viols* au lieu de *vels*, *viels*, et, comme cela se faisait souvent dans la seconde moitié du XIIIe siècle, on retranchait le *l*, d'où *vios*. Il y avait aussi de ce thème une forme en *x* et une autre en *ou*: *viox*, *vious*. Dans l'ouest de l'Artois et la plus grande partie de la Flandre, on écrivait *vials*, avec la forme contracte *viaux*, et, par suite du fléchissement de *l*, *viaus*.¹

La véritable forme normande était *vuls*, qui devint *vols* sur les frontières de la Picardie et de l'Ile-de-France, dans le Maine, l'Anjou et une partie de la Touraine, où elle était en usage. Par suite du fléchissement de *l*, *vols* produisit *vous*.

On trouve enfin dans le sud-est de la Normandie, le nord de l'Orléanais, une partie du Maine et dans le nord de la Touraine, une seconde personne en *eals*: *veals*, d'où *veaus*.

Cfr. Substantifs *F* (t. I, p. 87).

- Ex. Hervis demande: Qui *vuels* tu, biaux amins? (G. I. L. I, p. 189.)
Vuez te tu plus combattre? vis m'est qui tu recrois.
(Ch. d. S. II, p. 161.)

Tu dis si grant abusien
Que nus ne la porroit descrire,
Qui *vues* sans tribulation
Gaaignier Dieu por ton biau rire. (Ruth. I, p. 128. 9.)
Or donques chou que tu *vels* di. (R. d. M. p. 22.)
Dist Gerars: Se tu *vels* avoir
Merchi, di que tu ies outres. (R. d. I. V. v. 2023. 4.)
Dira que tu *viels* sormonter. (R. d. S. S. v. 559.)
Et tu *vieux* ravoir ton porchiel! (R. d. M. d'A. p. 12.)
Or *vieux* aler cel terre chalengier
Où tes ancestres ne prist ainz .i. denier.
Et quant por moi ne le *vieux* or laisier,
Cil Damerdiex qui tout a à jugier,
Ne t'en remaint sain ne sauf ne entier! (R. d. C. p. 45.)
Veus tu dedire per ta grant vantarie
Li dus Gerard k'il n'ait sa foi mantie
Envers Kallon, cuil l'avoit plevie? (G. d. V. v. 1235-7.)

(1) L'emploi de l'*a* pour *o* et *e* est encore très-commun dans plusieurs de nos patois.

Saches tu bien, se tu le fais,
 Toi et les tiens lairai em pais;
 Et se ensi ne le *veus* faire,
 Tous vous ferai à la mort traire. (R. d. M. v. 1135-8.)
 De chou ne te puet nus garir,
 Se conbatre vers moi te *vieus*. (R. d. l. V. p. 94.)
 Que *vieus* tu c'on face de toi? (R. d. S. G. v. 1169.)
 Jo te conjur en loial foi,
 Si com tu tiens t'onor de moi,
 Et com tu *viols* m'onor garder
 Et tos nos sairemens sauver,
 Que t'envoises et faces pes. (P. d. B. v. 3459-63.)
 Samble ton frere et, se tu *vios*,
 Ja soie jou ferrans et vious,
 A court tierme t'adoberai. (Phil. M. v. 9200-2.)
 Se tu me *vials* croistre mes drois
 Et se tu bien m'aimes et crois,
 De noirs dras te deliverrai,
 Et roiax dras te vestirai. (Brut. v. 6661-4.)
 Vieign ennuit ou demain, se *vials*. (Romv. p. 572, v. 29.)
 Venqu nous as, mais lai nous vivre,
 Quel par que soit terre nous livre;
 Lai nous, se *viax*, vivre en servage,
 Et nous et tot nostre linage. (Brut. v. 9750-3.)

E est envoluee en un palie apres le seintefied vestement de chaens;
 si tul *vuls*, sil pren, kar ci n'ad altre. (Q. l. d. R. I, p. 84.)

Se bon cristien es e *vols* ta fei garder,
 Bien creum e volum qu'en ço voilles ester. (Th. Cant. p. 61, v. 6.7.)
 Ordene, Sire, e establis
 Le mien petit povre d'espris,
 E s'en mei *vols* rien e atenz,
 Pri que apaises ces elemenz..... (Ben. II, v. 2159-62.)
 Si en France t'en *vous* aler,
 Cel ne te poum pas veer,
 E sez cum bien nos te siuverom. (Ib. v. 9318-20.)
 Qui es, fait il, qui si me tiens?
 Dunc nen est il li chevaus miens?
 Que *vous*? que quers? Ne me merras
 Che lès. (Ib. v. 16586-9.)

Mais si tu as rien à main, dune le mei, si *veals*, cins pains u ceo
 que tu truveras. (Q. L. d. R. I, p. 83.)

Sire, sire, fist Absalon, quant venir n'i *vols*, vienge i, si *veals*, mes
 freres Amon. (Ib. II, p. 165.)

Quant rendre ne li poum vif, | Si *veaus* od farce e 'od estrif
 En alom le cors apporter. (Ben. v. 18848-50.)

Se *veaus*, oies cum tu le poz faire
 Contre tot son nuisement
 Qu'il ne sa force ne sa gent
 Te poent faire n'engignier. (Ben. v. 21965-8.)

Cette dernière forme *veals*, *veaus*, paraît avoir été réservée d'abord à un emploi particulier, soit comme formule de supplication, soit comme formule de civilité, à la manière du latin *obsecro*: Prodi, me conciliate: do obsecro. (Ter.) Attica mea, obsecro te, quid agit? (Cic. Att. 13, 13.)

Les variantes de la troisième personne du singulier étaient les mêmes que celles de la seconde. (Cfr. cependant le parfait défini.)

La forme *vuel*t produisit *vuet* et *vuent*: le premier orthographié d'après la seconde personne, *vuez* ou *vues*, où le *l* avait disparu; le second formé directement de *vuel*t par le fléchissement du *l*.

Se contre *vuet* issir, ne voit pas le champ per.
 (Ch. d. S. II, p. 107.)

Recoumanciez novele estoire,
 Car Jhesu Criz li rois de gloire
 Vos *vuet* avoir, et maugre vostre
 Sovaigne vos que li apostre
 N'orent pas paradix por pou. (Ruth. I, p. 123.)

Et si voz mande que vos veingniez à cort, atout son fill; quar il *vuent* savoir que il set, de tant de tens comme vos l'avez tenu à escole. (R. d. S. S. d. R. p. 7.)

Voelt fut de plus longue durée que *voels*, quoique, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, son emploi fût restreint à quelques cantons de l'ouest de la Picardie et aux dialectes mixtes. (Voy. 1^{ère} pers.) *Voelt* produisit *voet*.

Et pour ce *voelt* il dire et traitier cele chose.. et *voet* que li honours que nostre sire fist à l'empereour illoec... soit seue communnaument (H. d. V. 491^c.)

S'il *voelt* ostages, il en averat par veir. (Ch. d. R. p. 4. VI.)

Velt, *vielt*, *violt*, *vialt*, *volt*, *vealt*, formés d'après *vels*, *viels*, *viols*, *vials*, *vols*, *veals*, donnèrent naissance à *veut*, *vieut*, *viout* et *viot*, *viout*, *vout*, *veaut*.

S'auchuns *velt* oïr ou savoir
 La vie Mahommet, avoir
 En porra ichi conaissanche. (R. d. M. v. 1-3.)
 Miez *veut* morir à onor en cel pre
 K'ai couardie li soit jai atorne,
 Ke dou foir ait jai sanblant mostre. (G. d. V. v. 2595-7.)

En la forest s'en *veut* aler
 Por le rossegnol escouter. (L. d. T. p. 73.)
 Mais qui *vielt* se vie enlacier,
 Et de toutes pars embracier,
 Fox est s'il ne laist ses degras. (V. s. l. M. p. 18. V.)
 Il li aide si com il *vient*. (R. d. M. v. 195.)
 Mors est Herbers, ainc tel baron ne vi,
 De tout son fie *vient* estre ravesti. (R. d. C. p. 36.)
 Car sos ciel n'a si france rien
 Com est dame qui *violt* amer,
 Quant Deus la *violt* à ço torner. (P. d. B. v. 1252-4.)
 Et quant Diex *violt* que seus remagne,
 Dont me convient il que ges plague? (Phil. M. v. 8104.5.)
 Car ki loiaute *viout* avoir
 Ne tol pas autrui son avoir. (Ib. v. 3862. 3.)
 Jou et ma tiere à Dagobiert
 Sommes, s'il *viot* nos amis iestre. (Ib. v. 1379. 80.)
 Et cis Romains qui tot *viot* prendre
 Ne me dagne mon home rendre. (Ib. v. 12333. 4.)
 Qui *vialt* oïr et *vialt* savoir
 De roi en roi et d'oïr an oïr,
 Qui cil furent... (Brut I, XLV.)
 Et Dex li doint joie et sante,
 S'il *vialt* par sa doce bonte. (Trist. I, p. 219.)
 Et se fera por fol samblar,
 Que à Ysiaut *viaut* il parler. (Ib. ead. p. 222.)
 Ancor vorra plus halt munter,
 Sun curaige *viaut* espruver. (M. d. F. II, p. 133.)
 Ceo que chascuns en *volt* e sent
 Loe l'oeuvre diversement:
 Ceo que l'un *volt* l'autre desdit. (Ben. I, v. 1213-5.)
 Chascun le *vout* e le desire. (Ib. I, v. 1599.)
 E quant li dux Hue le veit,
 Ne conoist pas ne n'aperceit
 Qu'il quiert, qu'il *vout* ne qu'il demande. (Ib. v. 14125-7.)
 N'est riens qu'ele face ne die
 Qu'*il* desvuelle ne contredie;
 Quanqu'ele *veaut* li fait acroire. (Ben. t. 3, p. 517.)
 En luxure a de borbe tant
 C'om doit celui com ors betor
 Qui *veaut* tel borbe borbeter. (Ib. ead. p. 529.)

La forme normande de la troisième personne du singulier
 it *vult*, qui produisit *vut*.

Kaherdin une part apele,
 Demande si anel *vult* vendre

E quel avoir il en *vult* prendre
 U s'il ad altre marchandisé. (Trist. II, p. 67.)
 E il resspunt ke il le ad cher,
 E sur touz hommes le *vut* amer
 E servir. (Ben. t. 3, p. 623, c. 1.)

J'ai déjà fait observer plusieurs fois que telle ou telle forme à l'une des personnes d'un temps n'implique pas nécessairement la même forme à toutes les autres. Tel est encore le cas pour la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif de *vouloir*; on n'y trouve que *vuelent*, *voelent*, *vulent*, *volent*, *vel-lent*, *veulent*, *welent*.

Mes bien avez oi le dit dou messagier,
 Comment Saisne nos *vuelent* de la terre chacier.

(Ch. d. S. I, p. 28.)

Quant li empereres voit que Lombart ne *voelent* assentir à s'amour
 ..., si s'en parti à tant. (H. d. V. 511^c.)

Ki *voelent* faire avoir Mahom,
 Qui estoit devant sers, leur dame,
 Por ses grâns dons avoir, à fame. (R. d. M. v. 608-10.)
 Amor fet cels del tot foler
 Qui *vulent* sagement amer. (Chast. XI, v. 175.6.)
 Mais que de Sarazins e de paiens vus gardet
 Qui nus *volent* destrure e sainte cristientez. (Charl. v. 224.5.)
 Li fil Herbert *welent* tenir lor drois. (R. d. C. p. 97.)
 Et ce c'onques ne fu veu
Vellent il tesmoignier à voir. (Ruth. II, p. 76.)

Et se Guis, Aubretins et Rollans ne *veulent* otrier tele pais, bien
 sacent, dist li connestables, que ja por eus ne remanra(s?)t. (H. d. V.
 p. 227. XXXII.)

La première et la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif avaient régulièrement pour voyelle radicale: *o*, en Bourgogne et en Picardie; *u*, en Normandie; mais, vers la fin du XIII^e siècle, la forme *wel*, *weil*, qui avait pris une très-grande extension, finit par s'introduire à ces deux personnes.

Par voisdie et par san nos covient à errer,
 Se nos an saine vie an *volons* retorner. (Ch. d. S. II, p. 149.)
 Bataile aureiz, s'atandre la *voleiz*. (G. d. V. v. 683.)
 Puis li dist: *Voles* vous le prestre? (R. d. l. V. v. 6543.)
 Tristan dit: Que li *vulez*² vus? (Trist. II, p. 44.)
 Vos la *velez* sanz jugement
 Ardoir en feu, ce n'est pas gent. (Ib I, p. 54.)

(1) *Vulent*, dans M. d. F. Graef. v. 554, indique une prononciation large de l'*o* dans certaines contrées.

(2) Cet *u* normand était aussi devenu *o* dans les dialectes qui avaient admis *vois*, *volt*, *volent*, pour *vuis*, etc.

Ensin con i poez entendre,
Se vos un po *velez* aprendre. (N. R. F. et C. I, p. 113.)

L'assourdissement de l'*o* en *ou*, à la première et à la seconde personne du pluriel, ne se montre avec quelque fréquence qu'au XIV^e siècle.

Malgré le grand nombre de variantes que l'on vient de lire pour le présent de l'indicatif de *vouloir*, la liste n'en est pas épuisée. Il y a encore plusieurs formes qui exigent des explications particulières.

Je commence par *wil*; *wils*, *vix* et *vius*; *vilt*. Il faut d'abord distinguer deux *wil*; l'un qui se rencontre dans les textes anglo-normands, où l'on doit voir *vuil*, de même qu'on a *wt* pour *vut*, *wnt* pour *vunt*, *ws* pour *vus*, etc.; et l'autre, dans les textes où l'on suivait les habitudes d'orthographe picarde. (Voy. plus haut *weil*.)

Les formes *wil*, *vils*, *vilt*, sont explicables de trois manières. La première serait de les rapporter aux formes allemandes du singulier de l'indicatif du verbe *wollen* (en v. h.-all. *wëllan*, *wollan*; all. du moyen-âge *wëllen*); elles étaient en v. h.-all.: *wili*, *willu*; *wilis*, *wili*; *wili*, *wilit*; en all. d. m.-â.: *wil*; *wilt*, *wil*; *wil*. 2^o. La seconde personne pourrait avoir été calquée sur le latin *vis* et on lui aurait donné le *l* radical, puis on aurait créé une première et une troisième personne d'après la seconde. 3^o. On a changé l'*e* des formes *wel*, *vels*, *velt*, en *i*, comme cela avait lieu très-souvent pour l'*e* latin, soit long, soit bref, et l'on a obtenu *wil*, *vils*, *vilt*. Le dernier mode de formation est celui que j'admets comme le plus vraisemblable, les formes *wil*, *vils*, *vilt* ne se montrant que dans la seconde moitié du XIII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'allemand et le latin n'étaient plus entendus.

Ki ws ad ce fet entendre,
Ki por mal sout ben rendre,-
Jo le countredi;
En totes courz le *wil* defendre. (Ben. t. 3, p. 621, c. 1.)
Car je *wil* tout ce que tu veus. (F. et C. IV, p. 279.)
Callot de France, dist Ogiers li senes,
Mult es hardis qi à moi *vilx*¹ parler. (O. d. D. v. 8810. 11.)
Merchie te prie, n'en *vilx* faire nient. (Ib. v. 10922.)
Mais se tu *vius* faire à mon devis,
Ke croies Diu ki en la crois fu mis,
Si te rendrai à Kallon au fier vis. (Ib. v. 11310-12.)

(1) Pour ce *x*, v. les Substantifs.

Se tu femme *vix* avoir, je te donrai à un roi u à un conte. (F. et C. I, p. 381.)

Quant Diex le *vült* li peres tot poissant,

Ja contre Diu n'estrai en mon vivant. (O. d. D. v. 11031. 2.)

On a vu plus haut *vols*, *volent*, dérivant des formes normandes *vuls*, *vulent*. Les copistes picards des plus bas temps firent subir une nouvelle transformation à *vols*, *volent*; ils les diphthonguèrent avec *i* postposé: *voils*, *voilent*.

Tu sorquiers mult à mon seignor;

Tolir li *voils* pris et enor,

Ke li roves son regne rendre,

Come s'il nel osast desfendre. (R. d. R. v. 12001-4.)

E se nus *voilent* guerreier,

Bien avum cunte un chevalier,

Trente u quarante paizans,

Maniables e cumbatans. (Ib. v. 6035-8.)

On trouve, à la troisième personne du singulier, le renversement de *oe* en *eo*: *veolt*, au lieu de *voelt*, et par suite du fléchissement de *l*: *veout*. (Cfr. *doel* et *deol*, I, p. 91.)

Mult li durrai, s'il *veolt*, del mien,

E tuz jorz ert mais de mei bien. (Ben. II, v. 1475. 6.)

Li reis i *veolt* sa curt tenir. (Trist. II, p. 143.)

Eisi le fait qu'issi le *veout*. (Ben. v. 13625.)

Vult, dans les Moralités sur Job, est une forme toute latine.

Quar à la foiz *vult* demesureie irors sembler justice et dissolue remissions pieteit. (p. 453.)

A la foiz *vult* faire ce ke il a porvent. (p. 501.)

Quant à *vuolez*, qui se lit dans Tristan II, p. 11, c'est une orthographe fautive provenant du mélange de la vraie forme normande avec sa dérivée en *o* radical.

Pur quei me volez vus traïr?

Quei li *vuolez* vus descoverir?

Je terminerai ce que j'avais à dire sur le présent de l'indicatif de *vouloir* par la question: L'*eu*, qui s'est fixé dans la langue littéraire aux trois personnes du singulier et à la troisième du pluriel, provient-il partout du fléchissement du *l* des formes *vel*, *vuls*, *velt*, *vellent*; ou bien y a-t-il eu quelque part renversement en *eu* de l'*ue* des formes *vuel*, *vuels*, *vuelt*, *vuellent*? C'est là un point difficile à éclaircir. Voyons d'abord des exemples.

Quant jou ai mout partout ale,

Et çou que je *veul* devise. (R. d. l. M. Préf. VI.)

Belle fille, des que tu ne t'en *veuls* tenir, or te dirai que tu feras. (R. d. S. S. d. R. p. 45.)

Li roiz t'a mult sofert, ne te vout mez sofrir;
 Toz tems li *veulz* à tort e mal fere e laidir,
Veuls li descriiter, *veuls* sa terre tolr,
Veuls li par felonie essillier e honir. (R. d. R. v. 4453-6.)
 Car mult la (la feste) *veult* tenir honeste. (Brut. v. 8788.)

Au premier coup d'oeil, ces formes semblent prouver le renversement de l'*ue* en *eu*; mais il ne faut pas perdre de vue qu'elles appartiennent à des textes picards qui ne connaissent pas *vuel*, *vuels*, etc., ou bien à d'autres dans lesquels l'influence picarde est prédominante; qu'elles datent en outre d'une époque où l'on avait l'habitude de rétablir le *l* à côté de l'*u*, que celui-ci représentait déjà. Cette double considération permet de rejeter le renversement de *ue* en *eu*, et l'on ne doit voir dans *veul*, *veuls*, etc. que les formes *vel*, *vels*, devenues ensuite *veu*, *veus*, etc. auxquels on ajouta plus tard un *l* irrégulier. (Cfr. Substantifs.)

S'il y a eu renversement de *ue* en *eu*, et je suis assez disposé à le croire, ce ne peut être que dans les dialectes du sud de la langue d'oïl où *vuels*, *vuelt*, *vuellent* étaient en usage. Toutefois les cas où le renversement avait eu lieu sont en bien petit nombre en comparaison de ceux où le *l* des formes *vel*, *vels*, etc. avait subi son fléchissement ordinaire en *u*; et comme le dialecte de l'Île-de-France, qui eut une grande prépondérance dans la formation de la langue littéraire, était principalement soumis à l'influence picarde, je pense que notre *eu* du présent de vouloir doit être rapporté aux formes *veus*, *veut*, *veulent*, dérivées de *vels*, *velt*, *vellent*. La première personne *veul* a été créée postérieurement d'après l'analogie de *veuls*, *veult*, *veulent*.

Le présent du subjonctif de *vouloir* n'a pas toutes les variantes de l'indicatif; on ne rencontre que *voille*, *vuelle*, *vueille*, *voeille*, *voelle*, *vuille*, *veille*, *veulle*, *ville*, correspondants à *voil*, *vuel*, *vueil*, *voeil*, *voel*, *vuil*, *veil*, *vel* (*veu*), *vil*, et une forme normande en *ge* dérivée des présents de l'indicatif en *o*: *volge*, *vouge*. L'impératif était semblable.

Meis ains morrai, par la vertu du ciel,
 Et mengerai la car de mon destrier,
 Que je le siege *voille* nul jor laissier. (O. d. D. v. 8328-30.)
 Si me laissies à esgarder
 Tant que jo me *voelle* mostrer. (P. d. B. v. 1723. 4.)
Voilles que ceo remaigne mes:
 Ne nos seum plus damagant,
 Ne hainos ne malvoillant;
Voilles que ait paiz e quitée

- D'or en avant en cest regne,
 Et jo revoldrai ensement . . . (Ben. II, v. 624-9.)
- Que ceu est que tu *voeles* faire? (H. d. V. 513⁴.)
 Douz feiz ou treis t'en fai prier
 Ainz que li *veilles* otreier. (Chast. XXII, v. 235. 6.)
 S'est que t'en *vouges* repairier,
 Par les pas sunt lur chevalier
 E lor serganz, ç'ouns nos dire,
 Por nos leidir e desconfire. (Ben. v. 19484-7.)
- Por ceu mismes poons nos apenre coment cil *voillet* estre receut
 de nos ki en Belleem volt estre neiz. (S. d. S. B. p. 533.)
 Sire Rollan, dit li quens Olivier,
 Bien sai que tant com Deus me *voile* aidier
 Ne dout je home que me puist domagier,
 Ne ke jai mal me face. (G. d. V. v. 2999-3002.)
- Li rois a sa fille amencee,
 Al roi Artus l'a presentee
 A tote sa volente faire,
Voille l'ardoir, *voille* desfaire. (L. d. M. p. 66.)
 Tant a hurte, l'uis ouvert a
 Qu'il se teust, molt li proia
 K'elle se *voelle* conforter. (R. d. M. p. 36.)
 Si'n a pite, mais ne porquant
 Ne l'ara pas de li si grant
 Qu'ele le *voelle* conforter
 Par son conseil dire et mostrer. (P. d. B. v. 7111-4.)
 Trop nos avint grant meschaance
 Et trop nos fu pèsme et amere
 L'eure que Dex en fist sa mere,
 Car n'oson chose contredire
 Qu'ele *vuelle* faire ne dire. (Ben. t. 3, p. 517.)
 Ne quit ja se *vuille* entremetre
 D'eles changier por autres metre (les lois et les constitutions).
 (Ben. v. 8294. 5.)
- E si alcuns est que venir n'i *vuille*, il en murrad. (Q. L. d. R. IV,
 p. 383.)
 Se mes maris i vient encui,
 Qu'il *veulle* gesir avec vous,
 Trover m'i pora à estrous
 Et soufferrai chou k'i vaura. (R. d. M. d'A. p. 7.)
- Que Dex ne *vuelle*! (1278. M. s. P. I, 366.)
 Que Dieu ne *veuille*! (?) (1278. Ib. I, 364.)
 Ja por ce ne te dirai
 Que Moriax *uille* avaine n'orge. (F. et F. IV, p. 279.)
 Suz ciel n'a hume que *voillet* hair. (Ch. d. R. p. 49.)
 Que il s'en *veille* arreire aler. (Chast. XXII, v. 49.)

De entremeins avoir; kil voldrad clamer emblet, e il *volge* doner wage e trover plege à persuir soun apel, dunc l'estuverad à celui quil auverad entremeins, nomer soun guarant, si il l'ad. (L. d. G. p. 181, 25.)

Et de la forme *veul*:

A peine i a nus tel amor | Ne od parent ne od seignor,
Por que plus tost s'en puisse aler,
Por lui s'i *veuge* demorer. (Ben. v. 19744-9.)

Nous ne somes mie encore à ce venut ne à ce mene que nous *voel-*
lons. si tost perdre ceu que nous avons conquete. (H. d. V. 500^d.)

Nous ne sommes mie encore à chou mene, se Diu plaist, que nos
voellons encore pierdre ce que nous avons conquete. (Ib. p. 196, XVII.)

Ou nos *vuelliens* ou non, nos covient ancontrer
Cez Sarrazins felons, que Dex puist cravanter!
(Ch. d. S. II, p. 149. 50.)

Et se c'est chose ke la *voillies*¹ mener,
Voz la covient chierement comparer. (G. d. V. v. 681. 2.)
Or donc vostre volente dites;
Mais que me *voellies* loiaument
Tenir chou que m'aves couvent. (R. d. M. p. 47.)
Se buen nos met en autre voie
Que ne *vuelliez* le mien servise,
Ge m'en irai au roi de Frise. (Trist. I, p. 125. 6.)

E seur ce j'entens que ma dame la reine vous prie par ses lettres,
qe vous li *vueilliez* faire tel grace, que vous le devantdit homage *vueil-*
liez recevoir per son procureur especial . . . (1278. Rym. I, 2, p. 174.)

E por la criemme que j'en ai
Que ge m'ent espanoirai,
Vos requier je que la (paiz) *voilleiz*
Si que plus ne la destorbeiz. (Ben. v. 24379-82.)
Or *voellies* donques consentir
Qu'anuit o vous puisse venir. (R. d. C. d. C. v. 2299. 2300.)

Et se vos ainsi le fetes que vos *veilliez* errer au conseil au(x)
sages, ne croire vostre fils. (R. d. S. S. d. R. p. 33.)

Avec assourdissement de l'o en ou:

Ainsi vous pri je et requier
Que vous me *vouilliez* conseiller,
De ce que cele gent demande. (R. d. S. G. v. 2454-6.)

Il covient eswarder quel chose il *voillent* ke li ministres et li vicaires
de Crist lor comanst, car il endroit d'ols nen eswardent mies quels soit
li volenteiz de celui ki sor ols doit comandeir. (S. d. S. B. p. 559.)

Vient as cans, voient l'avoir
Tel que plus n'en *voilent* avoir. (Phil. M. v. 30057. 8.)

(1) Ne confondez pas cette forme avec la suivante, qui a la signification de *veiller*: *Voilliez* et si teneiz en ramenbrance coment ge par trois ans ne cessai jor et nuit de somunre chascun de vos en larmes. (M. s. J. p. 476.)

Et k'il li voellent par amour
 Porter reverenche et honnour. (R. d. M. p. 26.)
 Mors est li cuens! Diex en ait l'ame!
 Sainz Jorges et la douce Dame
 Vuellent prier le souverain maitre
 Qu'en cele joie qui n'entame,
 Senz redouteir l'infernal flame,
 Mete le boen conte à sa destre! (Rutb. I, p. 56.)
 Et s'il nous welent acuser,
 Qu'il le nous vueillent demander,
 Tantost com le pourruns seisir,
 De mort les couvenra morir. (R. d. S. G. v. 653-6.)

Je passe au présent de l'indicatif de *valoir*.

Valoir n'était pas un verbe fort, bien qu'on trouve, à la première personne du singulier du présent de l'indicatif, la forme *vail*, qui de prime abord semblerait prouver le contraire. *Vail* appartenait au sud de la Picardie et à l'Île-de-France, et il ne se montre que vers le milieu du XIII^e siècle; l'*i* indiquait simplement un *l* mouillé.

Val, *vale*, *vall*, *valons*, *valeiz*, *valent*, telles sont les formes primitives du présent de l'indicatif de *valoir*. Le *l* subit son fléchissement ordinaire en *u* devant le *s* et le *t* de la seconde et de la troisième personne du singulier, d'où *vau*s, *vaut*. La forme *val* devint quelquefois aussi *vau* dans la Picardie, mais on lui ajouta le *c* final: *vau*c.

Cil li respont plains de grant ire:
 Aeure Diu! quant j'en sui sire,
 Je *vau*c miex que li autre assea. (L. d'I. p. 22.)
 Car je *vail* miols de cortesia . . .
 Que cil que il ont esleu. (P. d. B. v. 9485. 90.)
 Venus sui au point del essai
 De moi vengier, se je tant *vail*. (R. d. l. V. v. 5821. 2.)
 Tant as, tant *valz*. (Cité p. M. d'Orelli, p. 207.)
 Quar l'en dit et bien l'ai appris:
 Tant as, tant *vau*s, et tant te pris. (Rutb. II, p. 47.)
 Rois, tu *vau*s miex c'Arcedeclins,
 Car tous cis mons vous¹ est aclins. (Poit. p. 3.)

Et la forme contracte de *vale*:

Tant as, tant *vax* et jo tant t'ain. (Brut. v. 1790.)

Belleem *vall* altretant cum maisons de pain, et Juda *vall* altretant cum confessions. (S. d. S. B. p. 534.)

(1) Ce rapide passage du tutoiement au vousoiement était très-fréquent dans l'ancienne langue. M. Diez (III, 51) fait observer que le latin du moyen-âge employait souvent aussi *tu* et *vos* envers la même personne. Tu domine mi rex, audiat me clementia vestra (Fl. XXXIV, 474 [a. 985].) Nolui sine consilio vestro; tu autem dixisti. (Greg. Tur. 5, 19.)

Et ne *vall* riens la force se ele n'est stanceneie par conseil. (M. s. 497.)

Kar poi *vaut* lor defensions
 Contre les cuilverz Sarrazins. (Ben. v. 5220. 1.)
 Que *vaut* biautez de dame, s'an jovant ne l'amploie?
 (Ch. d. S. I, p. 108.)

On trouve la forme *vall* renforcée avec *i* préposé: *vialt*. Ce *t*, qui est de la fin du XIII^e siècle, n'est très-probablement la forme *vialt* = *vielt*, de *vouloir*, qu'on a rapportée à *valoir*, ause de l'*a* radical.

C'est li cuens Phelipes de Flandres
 Qui mialz *vall* ne fist Alexandres,
 Cil que l'an dist qui tant fu buens;
 Mes je proverai que li cuens
Vialt mialz que cist ne fist asez. (Brut. I, L.)

Enfin les formes incorrectes, où le *l* a été rétabli à côté de l'*u*.
 Que *vault* chou? (H. d. V. p. 170. II.)
 Plus *valent* mil bon chevalier
 Que de malvais .iiij. millier. (R. d. M. p. 68.)
 Mais n'i *valent* confortement. (Fl. et Bl. v. 802.)

Présent du subjonctif: *valle*, *vaille*, *vaile*, *vauge*.
 De mon service n'ai qui *vaile* .i. tornois. (R. d. C. p. 30.)
 N'a nule el monde qui miols *vaille*. (P. d. B. v. 798.)
 En quel terre sera mais nee
 Fille de roi, qui ton cors *valle*! (Trist. I, p. 42.)
 E vers tuz li aît e *vauge*
 E le maintienge en son poeir. (Ben. v. 17214. 5.)

La première personne du singulier du *parfait défini* de *vou*-
 était: *vols*, d'où *vos*, *vous*, et la contraction *vox*. Puis,
 me au présent, des orthographes en *au*: *vau*c, *vauch*.

Mais sacies bien tout à estrous
 Que mes cuers se tient si à vous
 Que je ne *vols* puis autre avoir
 Que j'aperçui vostre savoir. (R. d. l. M. v. 1999-2002.)
 Sire, ge nel *vos* consentir,
 Mes il me fist ses cox sentir. (Dol. p. 189.)
 Mes ne lor vaut lors mortes traïsons,
 Quar en la fin ert grans li guerredons
 Quant on sara qu'ains ne li *vos* mentir. (R. d. C. d. C. v. 2624-6.)
 Tant le vi(s?) bel qu'il me prist grant pites.
 Ainc ne le *vos* ocirre n'afoler
 Nourir l'ai fait et tenir en chierte. (R. d. C. p. 312.)
 Marcent ma mere o le coraige entier
 Vi je ardoir; ce ne puis je noier.

Pour ceul itant que m'en *voux* aïrier,
 Me feri il d'un baston de poumier;...
 Droï m'en offri; ce ne puis je noier;
 Mais je nel *vox* prendre ne otroier. (Ib. p. 73.)
 Quant virent que nou *vous* jugier,
 Si se prisent à couroucier. (R. d. S. G. v. 1315. 6.)
 Je *vox* savoir de lor couvainne. (Rutb. II, p. 74.)
 Quant le trovai, grant ire en oi.
 De duel qu'en oi ne peuc mot dire;
 En es le pas le *vau*c ocirre. (Fl. et Bl. v. 2738-40.)
 Aussi tost com je *vau*c mouvoir,
 Le vi devant mi apparoir. (R. d. l. M. v. 4429. 30.)
 Au Noel nel *vau*ch otroier. (Ib. v. 537.)

Seconde personne du singulier: *volsis*, *vousis*, *voussis*; *vosis*, *vossis*; *vausis*.

Les sainz ne poras tu trover en aiwe en ta tribulation, cui tu ne *volsis* avoir companions en ta joie. (M. s. J. p. 513.)

E ui m'as mustred le bien que fait m'as: cume Deus m'out livred en tes mains, e ocire ne me *volsis*. (Q. L. d. R. I, p. 95.)

Ne tiens de lui feu n'eritage,
 N'onc ne li *vousis* faire homage. (Ben. v. 21096. 7.)
 Tu fus si mauveis que jugier | Ne le *voussis* ne ce vengier;
 N'en *roussis* penre vengeance,
 Ainz t'en pesoit par samblement. (R. d. S. G. v. 1433 - 6.)
 Dame - Dex, sire Pere qi tot as à jugier,
 Que jadis te doigna por nos amenuisier,
 Qant la Virge pucele *vossis* acompaignier
 A nostre humanite por les tuens avoier,
 Que li cuverz diables avoit pris et loiez. (Ch. d. S. II, p. 145.)

Si li distrent: Or *vosis*, or convoitas, or auras, et d'or morras. (R. d. S. S. d. R. p. 54.)

Dont ne te membre del autrier,
 Que del graffe de ton graffier
 Por li ocirre te *vausis*,
 Et or penses de ton pais. (Fl. et Bl. v. 1623 - 6.)

On trouve à la troisième personne du singulier: *volt*, *vout*, *vot*, *volst*, *voust*, *vost*, *valt*, *vaut*.

Por ceu ke cil Lucifer ki par matin leveiz se *volt* esleveir à la semblance del Haltisme, e ki ewals *volt* estre à Deu, k'al Fil appartient proprement, si fut il aparmenmes trabuchiez. (S. d. S. B. p. 522.)

Et ce demostret Jheremies bien et subtilment quant il nos *volt* ensengnier queiz choses avenoient en nos, parmi ce ke il recontat cez choses ki defors astoient faites, quant il dist. (M. s. J. 445.)

Li marchis li *volt* assez doner terre et d'avoir, por ce qu'il reman-sist avec lui; il n'en *volt* point prendre. (Villeh. 471^a.)

Mais Hieu le faiseit par engin, kar destruire *volt* e deserter ces
leient Baal cultiver. (Q. L. d. R. IV, p. 383.)

Si tost con li ans fut passes,
La dame .j. jouene bachelier
Propose à prendre; mais celer
A Mahommet ne le *vout* mic,
Ains s'en est à lui consillie. (R. d. M. p. 18.)
. . . . Desos le castel apres,
Avoit rivières et fores,
Où li chevaliers *vout* aler
Sovent por son cors deporter. (L. d. T. p. 72.)
Einsi le fist il, eisi le *vout*,
Eisi ravint des que lui plout. (Ben. II, v. 55. 6.)
Quant il se durent aprismier
Li leus *rolst* les siens ensseignier. (M. d. F. II, p. 243.)
Ainsi le *voust*, ains li *plust*. (R. d. S. G. v. 212.)
Unques ne *voust* avoir dou mien,
Fors le cors dou profete rien. (Ib. v. 1359. 60.)
N'a que .iii. mois que il fu adobes:
Puis a .i. roi en bataille mate.
Onques n'an *vot* tenir les herites. (R. d. C. p. 312.)
Grans gent i mena de mains lius,
Quar il en *vot* iestre baillius. (Ph. M. v. 31193. 4.)
Moult hai li rois yrezie, | Fausete et ypocrezie
Et *vot* sevrer de sainte glise
Tout leur affaire par devise. (Ib. v. 3078-81.)
Vit le preudoume, cel retint volentier,
En ceste terre ne *vost* plus repairier,
Toi ne autrui ne daigna ainc proier. (R. d. C. p. 67.)
Uns gaians moi et li ravi
Et moi et li aporta ci:
La pucele *valt* por gesir,
Mais tendre fu, nel pot soffrir. (Brut, v. 11688-91.)
Artur vit sa gent resortir,
Et cil de Rome reshaldir,
Et le camp contre lui porprendre,
Ne pot ne ne *valt* plus attendre,
Od sa compaignie vint criant. (Ib. v. 13275-9.)
Gaufrois ses peres n'en *valt* ainc nul paier,
Ains en lascia por le cavage Ogier. (O. d. D. v. 4325. 6.)
La fille ne sot que respondre,
D'ire et de honte quida fondre;
Ne pot à son pere estriver
Ne il ne la *vaut* escouter. (Brut, v. 1821-4.)
Quant li rois vit son fil si bel,

De son eage damoisei,
 Et aperçut que sot entendre,
 A letre le *vaut* faire aprendre. (Fl. et Bl. v. 201-4.)
 Il me remembre de Raoul le marchis
 Qui desor lui avoit tex orguel pris,
 Qu'à mes cousins *vaut* lor terre tollir.
 Veis ci le leu tot droit où je l'ocis. (R. d. C. p. 325.)

Dont s'en alla li empereres viers Constantinoble, por chou que il ne
vaut mie que David fesist nul mauvais plait al Ascre. (H. d. V. p. 187. XI.)

On trouve, dans les textes normands mélangés, quelques
 exemples d'une forme *vuolt*, *vuot*, à la troisième personne du
 singulier du parfait défini.

Li emperere fut ier as porz passer,
 Si s'en *vuolt* en dulce France aler. (Ch. d. R. p. 107.)
 Un poi vus esteit ici lesser,
 Al le rei de Engleterre reperer
 E à sa gent,
 Ki à l'apostoille *vuot* enveier
 Ses sages hommes, à sei deliverer
 De encusement. (Ben. t. 3, p. 620, c. 2.)

Je ne suis guère disposé à reconnaître *vuolt*, *vuot* : *vuot* est
 sans doute un *vout* renversé par les copistes ou les éditeurs;
vuolt, une faute de lecture ou de copie pour *volt*.

Remarquez enfin les formes en *ou*, dans lesquelles le *l* a
 été irrégulièrement rétabli à côté de l'*u*.

L'empereriz l'esgarda et le *voult* faire entendre à soi. (R. d. S. S.
 d. R. p. 10.)

Mais nostre Sires qui les desconseillies conseille ne le *voult* mie
 ensi souffrir. (Villeh. p. 20. XXXVII.)

Première et seconde personne du pluriel : *volzimes*, *vousimes*,
vossimes, *vausimes*; *volzistes*, *vousistes*, *vosistes*, *vausistes*.

Nul mal fere ne li *volzimes*
 Fors q'à vos clamer nos venimes. (Dol. p. 190.)
 Que ne la *volzimes* ardoir,
 Ains l'avons mise en une nef
 Où il n'a ne voille ne tref. (R. d. l. M. v. 4220-2.)
 Nos en *vousimes* repairer,
 De ceo eumes grant desirer. (Ben. I, v. 1421. 2.)
 Et quant vos *volzistes* dormir,
 En cest lit venistes gesir. (P. d. B. v. 1409. 10.)
 Quant l'apelastes baceler,
 De sens le *volzistes* blasmer. (Ib. v. 2451. 2.)
 Je leur ei dist que morz estoit,
 Que vous deffeire le feistes
 Pour ce que feire le *vousistes*. (R. d. S. G. v. 1426-8.)



Vous *voussistes* au darriens
 Souffrir les tourmenz terriens,
 Et *voussistes* la mort souffrir
 Et pour nous en terre morir. (R. d. S. G. v. 2753-6.)
 Mal vos estoit lie à fallir,
 O lie *vosistes* mex fuir. (Trist. I, p. 116; cfr. p. 26.)
 Por che qu'Ogiers en valt un mot parler,
 Dedens vo cartre le *vausistes* jeter. (O. d. D. v. 9551. 2.)
Vausistes morir à dolor. (R. d. l. M. v. 1098.)

Formes irrégulières :

Nous ne *voulsimes* pas souffrir. (R. d. S. G. v. 1805.)
 Mar i *voisistes* le franc bairon tochier
 Par si grant felonie. (G. d. V. v. 2747. 8.)

Vos me preistes par le col et me *voulsistes* baissier. (R. d. S. S. d. R. p. 73.)

La troisième personne du pluriel avait pour formes :

volrent, vourent, } d'où, avec *d* intercalaire : { *voldrent, vouldrent,*
vorrent, vorent, } *vodrent,*
valrent, vaurent, } *valdrent, vaudrent;*
 avec *t* intercalaire entre *s* et *r* : *volstrent, voustrent, vostreent.*

Par son sens et engin que il avoit mult cler et mult bon, les mist en ce que il loerent et *volrent*. (Villeh. 453^d.)

Li Griu ne s'oserent venir ferir en lor estal; et cil ne *volrent* eslongier les lices. (Ib. 453^c.)

Tot coiemment s'alèrent haubergier;

Le tref Callot *volrent* de pres gaitier. (O. d. D. v. 8903. 4.)

Et quant lor gent orent coru par la terre et il s'en *vourent* revénir, si troverent les destroiz mult forz. (Villeh. 490^c.)

A ce souffrir

Ne se *vourrent* plus aboennir. (R. d. S. G. v. 2377. 8.)

Cele nuit domagement l'empereres Alexis de Constantinople prist de son tresor ce que il en pot porter, en mena de ses gens avec lui qui aller s'en *voldrent*. (Villeh. 453^d.)

A cel cunteple grant partie de cez de Israel se tindrent à Thebni le fiz Ginet, sil *voldrent* rei faire. (Q. L. d. R. III, p. 308.)

La véritable forme normande de ce thème était *vuldrent* :

Tant en prengent Franceis cum en *vuldrent* porter.

(Charl. v. 223.)

Sa volente e son talent

Li graanterent tot à faire;

N'i *vouldrent* plus estre contraire.

Par son purchaz, bien le vos sai,

Evesque e arcevesque e lai

E tuit li baron des Franceis

Vouldrent que Lowis fust reis. (Ben. v. 10050-6.)

Mes or avint en .i. este
 C'une torbe d'Egypciens,
 De preudommes, bons crestiens,
Voudrent le sepulcre requerre. (Ruth. II, p. 108.)

Et quant il les *vodrent* assaillir, si firent plait que il se rendroient.
 (Villeh. p. 129. CLI.)

A honur les fist cunreer
 U ke il *vodrent* sejourner. (R. d. R. v. 6448. 9.)
 N'i *valrent* estrange ome atraire,
 Ne d'estrange ome lor oir faire. (Brut, v. 10066. 7.)
 Mais ne se sorent espargnier
 La bataille *valrent* perchier. (Ib. v. 13019. 20.)
 Toute lor conte l'aventure
 Et del vregie et des conflesses,
 Et ensi comme les engresses
 Le *vaurent* mordrir as contiaus. (L. d'I. p. 21.)
 Et quant il s'en *vaurent* partir,
 Li rois fist cascun departir
 Hanas d'or, de madre u d'argent,
 Selonc çou qu'estoient la gent. (R. d. l. M. v. 2349 - 52.)
 Cil ne *valdrent* mie remaindre,
 Ne de lor requeste refraindre. (Ib. v. 591. 2.)
 De la ville issent andui li chevalier;
 Desci à l'ost ne se *vorent* tardier
 Por dire lor noveles. (G. d. V. v. 1061 - 3.)
 Caus qui se *vorent* batisier
 Fist Karlemaine eu pais laisier,
 Et li autre furent tot mort. (Phil. M. v. 4824 - 6.)
 En chascun ot tant à blasmer
 Qu'il nes *vorrent* de nul loer. (P. d. B. v. 6473. 4.)

David e ses cumpaignuns vindrent tut las, là où il *volstrent* lores
 demurer. (Q. L. d. R. II, p. 179.)

E ne *volstrent* pur lui partir. (M. d. F. II, p. 430.)
 Mais mult en out poi de loisir,
 Kar por ce qu'il ert convertiz
 Fu des Norreis en he coilliz:
 Ne *voustrent* plus tenist l'empire. (Ben. v. 28927 - 30.)
 A cel consoil se tienent li demoine et li per,
 Puis departi la corz, ni *vostrent* plus ester. (Ch. d. S. I, p. 58.)

Les variantes du parfait défini que l'on vient de lire forment deux classes bien distinctes: l'une à laquelle appartiennent *volz*, *volt*, *volrent* (*vall*, *valrent*), et leurs dérivés; l'autre, avec *s* intercalaire.

Chose remarquable, le latin *volui* ne passa pas dans la langue d'oïl; on retrancha la terminaison *ui*, et l'on eut *vol*,

dans la Bourgogne. Les exemples les plus anciens que je connais de cette forme ne remontent pas au-delà du second quart du XIII^e siècle, et tous la donnent avec un *s* final. Quelle est l'origine de cette lettre? C'est sans doute la traduction bourguignonne, ordinaire au XIII^e siècle, du *c* final qui se trouvait dans la forme picarde. Quant au *c*, je ne saurais décider s'il représente l'*i* de *volui*, ou si c'est une analogie aux nombreux parfaits picards qui prenaient cette finale. (Cfr. le prov. *volc*.)

Vols, *volt*, *volrent* et leurs dérivés étaient des formes bourguignonnes et normandes; le picard avait en général *a* radical; toutefois les provinces de l'est de ce dialecte se servaient aussi des formes en *o*, ainsi que les cantons qui employaient *viols*, *violt* à l'indicatif¹.

Tout à la fin du XIII^e siècle, on voit paraître, et d'abord à la troisième personne du pluriel, des formes avec la terminaison *u*, par analogie à *valoir* et aux autres verbes en *oir*. Plus tard, dans la Picardie, on trouve un parfait défini avec *eu* radical.

Valoir faisait *valui* au parfait défini.

Tant com jo oi et tant *valui*

Et tant ames et prisies fui. (Brut, v. 1991. 2.)

L'on li amaine un bon cheval,

Poi *valut* mains de Boucifal. (P. d. B. v. 9629. 30.)

En anglo-normand:

Ke ne *valout* unkes une maille

Endreit de sei. (Ben. t. 3, p. 619, c. 1.)

Les pieres qui es pecols furent

Plus de cent livres d'or *valurent*. (P. d. B. v. 10311. 12.)

N'à sa biaute riens ne *valurent*

Toutes celes qu'à la cort furent,

Et à feme avoir le vaurra. (Poit. p. 63.)

Cfr. *Chaloir*, parfait défini, p. 28.

L'imparfait du subjonctif de *vouloir* avait pour formes: *vol-sisse*, *vousisse*, *voississe*, *valsisse*, *vausisse*.

Car se vos tant porcasisies

Que par engien me veissies

Ains que me *volsisce* mostrer,

Tornee seroie al plorer. (P. d. B. v. 1513-6.)

Si *vousisse* lor faiz escrire,

Trop lunge chose fust à dire. (Ben. v. 37512. 3.)

(1) On trouve des exemples de *violt*, *viout*, qui semblent être au défini; cependant ces cas douteux sont en très-petit nombre.

N'est hons devant cui nel deisse
 Et que prouver ne le *vousisse*. (R. d. S. G. v. 1083. 4.)
 Ne m'atandriez mie por .c. livres d'or mier,
 Par coi parceussiez que me *vossisse* aidier. (Ch. d. S. I, p. 251.)
 Et pour chou *vausisse* jou, sire,
 Que ses cors fust mis à martire,
 Et livres à destruement. (R. d. S. S. v. 5030 - 2.)
 Comment pensoit nus que tel fait
Vausisse par lettres mander
 De celi qui tout commander
 Me peust quanques bon li fust? (R. d. l. M. v. 4301 - 4.)
 J'ai atendu que Deus te *volsist* visiter,
 Que tu de male veie *volsisses* retourner.
 E tun felun conseil d'entur tei tut oster.

(Th. Cant. p. 59, v. 6-8.)

Mais s'il te venoit à plaisir | Que nous *vausisses* retenir
 Et une partie agardaisses
 De ta terre que nous donaisses,
 Volantiers te servirions,
 Et ti home devendrions. (Brut, v. 3345-50.)

Se nostre Sire nos *volsist* ocire, il n'oust mie receut lo sacrefice
 de noz mains. (M. s. J. p. 482.)

Ne ja partir ne s'en *volsist*
 Dusques à chou k'il li fesist
 Auchun signe de relever,
 Ja tant ne li deust grever. (R. d. M. p. 52.)
 Ore a tant honte e deshonor
 Que meux *vousist* estre feniz. (Ben. v. 27793. 4.)

De tout ciaux qui laiens estoient n'en ot nul qui à ceste chose se
vousist asentir. (H. d. V. 503^e.)

Ja coars n'enterra en paradyx celestre,
 Si n'est nuns si coars qui bien n'i *vouxist* estre.

(Ruth. I, p. 140.)

Une fille avoit, si *valsist*
 Qu'apres sa mort s'onor tenist. (Brut, v. 5930. 1.)
 Il n'i ot baron qui *valsist*
 Que li moines rois devenist,
 Orrible cose lor sambloit. (Ib. v. 6649-51.)
 Il ne *valsist* pour nul chatal,
 Que nule rien li feist mal. (R. d. S. S. v. 3102. 3.)
 Si durs eurs m'est tous jors otroies,
 C'ainc ne fis ben nul home desous ciel
 Qu'au daarrain ne me *vousist* tricier. (O. d. D. v. 12420-2.)
 Se Diex nel *vousist* garandir,
 A cel cop l'eust porfendu. (Poit. p. 50.)

ar j'ai, dist il, molt grant joie de chou que je voi que il atendent; il fesissent semblant de fuir, et Burille *vausist* apries lui ardoir la sachiez bien que je n'eusse nulle fiance en nostre repaire. (H. d. 178. 9. VII.)

e texte publié par D. Brial porte:

.. Se il feissent sanlant de fuir, et Burille *vausist* apries lui sa terre, sachiez bien que je n'eusse nule fiance de nostre ... (494^d.)

Molt fu granz la parole, et troblee la corz,
N'i a cel des messages ne *vossist* estre aillors. (Ch. d. S. I, p. 47.)
Onques Dex ne vos vot tant prisier ne amer
Que de vostre lignage *vossist* home sauver
Qui apries vostre mort aidast à gouverner
Le douz pais de France, qi tant fait à loer. (Ib. II, p. 120.)
S'or avenoit que tuit vos *vossissiens* laissier,
Guiteclins auroit pais à vos, au mien cuidier. (Ib. I, p. 251.)
Ne quida quel *volsissiez* de rien contralier,
Mais conseillier le regne e partut avancier.

(Th. Cant. p. 72, v. 11. 12.)

Et dist Pilates: Je quidoie | Et dedenz mon cuer le pensoie
Que greigneur chose *vousissiez*
Et, certes, que vous l'eussiez. (R. d. S. G. v. 459-62.)
Sel voz tolli, ou *vosissies* ou non. (G. d. V. v. 191.)
Bele, dist il, s'il vus plaiseit.
E icele joie m'aveneit
Que vus me *vausissiez* amer,
Ne me saries rien cumander

Ke je ne face à mun pooir. (M. d. F. I, p. 212.)

uant la messe fu dite, li dux manda par les messages, et que il sent à tot le pueple humblement que il *volsissent* que celle con-ce fust faite. (Villeh. 435^d.)

sachies que li cuers des gens ne fu mie en pais, quar une partie t se travelloit à ce que il se *volsissent* bien departir, et l'autre partie relloit à ce que il se tenissent ensemble. (Villeh. p. 31. LIV.)

il le disoient por ce que il *vousissent* moult volentiers que li os artist, et s'en ralast chascuns en son pais. (Ib. p. 19. XXXVI.)

si a les Lombars assieges, qui mie n'en sont joiant, ains bien sent iestre tous li plus hardis aillours que là. (H. d. V. 510^c.)

n remarque en outre à ce temps une forme en *eu*, comme r'fait défini:

Li chastelains s'est avises

Que la dame eust eu asses

Lieu et temps se elle *veusist*

Le laissier ens s'il li pleuist. (R. d. C. d. C. v. 2583-6.)

ai encore trouvé les formes suivantes:

Et iço qui li desplaisoit

Volist voloir en autre endroit. (P. d. B. v. 9973. 4.)

Savoir faisons que comme nous *voulissons* que continuellement fut celebree une messe en la chapelle . . . (1235. H. d. M. p. 135.)

E si avenoit (que Dex nen veille) qu'il venissent encontre, et il ne le *voulissent* amender . . . (1259. Rym. I, 2, p. 51.)

Lors ot mout grant descorde en l'ost, si come il avoit eu maintes fois, de ceus qui *colissent* que l'on se departist, quar il lor sembloit qu'il durast trop longuement. (Villeh. p. 62. 3. LXXXIX.)

Volist, *voulissons*, *volissent*, répondraient au défini *volismes*:

Au quinzime jour si veismes

Un flueve que passer *volismes*.

(Vie de S. Brandin. V. Roquefort. s. v. *volismes*.)

On a vu au défini la forme incorrecte *voisistes*, on trouve de même *voisise* (G. d. V. v. 3211) à l'imparfait du subjonctif.

Je signalerai enfin *voulisist*, *voulisissent*, avec un *l* irrégulier; voy. R. d. R. v. 7249. 15246.

Les formes de l'imparfait du subjonctif de *valoir* étaient: *valsisse*, *vausisse*.

En cest pais n'ai ami si cortois

Que vers ces .ii. me *valsist* .i. balois. (R. d. C. p. 29.)

Icist Cis out un fiz ki out num Saul: pruz fud, e à esliture bon, kar entre tuz ces de Israel n'out un ki plus *valsist*. (Q. L. d. R. I, p. 29.)

Li reis respundid que parled out à Naboth de Jezrael que sa vigne li laissast pur une altre vigne ki plus *valsist*, u en argent sun pris preist . . . (Ib. III, p. 330.)

Or l'a pris Diex en son voiage

Ou plus haut point de son aage,

Que s'on, en ceste region,

Feist roi par election

Et roi orendroit i fausist,

Ne sai prince qui le *vausist*¹. (Rutb. I, p. 53.)

N'a mie attendu la vellece

De la roïne, ançois s'adrece

Vers li, et si l'a empainte

Qu'ele la fait et pale et tainte

La coulour, qui estoit si bele

Rien n'i *vausist* rose nouvele. (R. d. I. M. v. 89-94.)

L'endemain recouvrerent d'un rote de serjans à cheval, mais bien fust mestiers que il *valsissent* plus que il ne valaient. (Villeh. 474^b.)

(1) *Vousist* avec le sens de *valoir* n'est pas exact, je crois.
S'outre mer n'eust fet estraine
De lui miex en *vousist* le raisne:
S'en fust la terre plus seure. (Rutb. I, p. 109.)

Mais ainz que venist al retor,
 N'al departir n'al congie prendre,
 Ne furent si don de rien mendre
 Qu'il ne *vaussissent* cent besanz. (Ben. v. 10158-61.)

Je passe au futur de *vouloir* et de *valoir*.

VOULOIR: *volrai, vourai, vourrai, voldrai, voudrai, vorrai, vorai, vodrai; valrai, vaurai, valdrai, vaudrai.*

VALOIR: *valrai, varrai, vaurai, vaurrai, valdrai, vaudrai.*

Le *d* est intercalaire. La forme *vorrai* provient d'une assimilation de *l* à *r*; et, dans le principe, elle s'écrivait régulièrement avec un double *r*, mais, au XIII^e siècle, on orthographia souvent avec un seul. Quant à *vodrai*, qui était surtout en usage dans la Champagne, au milieu du XIII^e siècle, il est assez difficile de dire si c'est la forme *voldrai*, dont on a retranché le *l*; ou bien si le *d* a été ajouté à *vorrai*, forme bourguignonne, par suite de l'influence des variantes avec *d* intercalaire. Je penche pour la dernière alternative. *Volrai, voldrai, voudrai*, étaient les formes de l'est de la Picardie et de l'Île-de-France. La Normandie ne connaissait que les formes avec *d* intercalaire, qui produisirent aussi, dans la Touraine, l'ouest de l'Orléanais, et les cantons avoisinants, une variante en *ou* radical, par suite de la permutation de *u* en *o* et du fléchissement de *l*; de sorte que la forme actuelle du futur de *vouloir* nous vient en même temps du nord et du sud-ouest. On sait à quelles provinces appartenaient *valrai, valdrai*, etc. ayant le sens de *vouloir*.

Futur de „vouloir“.

A la pucele m'en *vorrai* repairier
 Qui mult se haste et pense du coitier. (O. d. D. v. 12443. 4.)
 C'à ices jostes me *vorai* essayer. (G. d. V. v. 209.)
 Et dist Gerars, tot ceu laissez ester,
 Car autre chose ros *vodrai* demander. (Ib. v. 932. 3.)
 De ce et d'autre chose vos *vodrai* je proier. (Ch. d. S. II, p. 10.)
 Mais armes me faites prester;
 Que je me *volrai* aprester. (R. d. l. V. v. 1743. 4.)
 Mais congie vous *volrai* requerre. (Ib. v. 3546.)
 Maistre, fait il, vostre plaisir
Voudrai tot faire e obeir. (Ben. v. 13928. 9.)
 Tout ainsi le croi et crerei,
 N'autrement croire nou *vourrei*. (R. d. S. G. v. 2223. 4.)
 Des or vos *vaurai* raconter
 Une aventure ke je sai,
 Car plus celer ne le *vaurai*. (R. d. M. d'A. p. 1.)

Nostre Sires ne redemandet mies ceu qu'il doneit at, k'il por ceu ait moens; mais por ceu ke tu ne perdes tot ceu ke tu à lui *vorras* retourner. (S. d. S. p. 563.)

La terre est an ta main, si soit com tu *vorras*. (Ch. d. S. II, p. 164.)

Au matinnet doit on aler orer

Por le service et la messe escouter,

Tu n'iras pas, ainz *voldras* sejourner. (A. et A. v. 2798-800.)

J'en ferai qanque tu *voudras*

Et qantque tu en loeras. (Chast. XV, v. 163. 4.)

Dier dist: Joseph, quant *vouras*

Et tu mestier en averas

A ces trois vertuz *garderas*,

Q'une chose estre ainsi creiras. (R. d. S. G. v. 939-42.)

Ce dist li rois: qant tu *valras*

Mande tos cels que bons saras. (Brut. v. 7227. 8.)

Done lor tant com tu *vauras*

Et fai all mius que tu saras. (Ib. v. 6753. 4.)

Lors se porpanse li nobile guerrier

Qu'à la quitaine *vorait* ferir premier. (G. d. V. v. 402. 3.)

Quar l'empereres i manda

Qu'avoec aus outre s'en ira,

Et *volra* iestre cies del ost. (Phil. M. v. 30397-9.)

Là *vuldrat* il chrestiens devenir. (Ch. d. R. p. 7.)

Qu'il *voudra* que la terre tienge. (Ben. v. 8152.)

Que il t'ameinnet devant toi

Celui qui femme aveques soi

Ne *voura* avoir ne tenir. (R. d. S. G. v. 2903-5.)

Mes nel te *vodra* pas soffrir. (Ben. v. 40706.)

Et nous voelle certefiier

Que loi il nous *vaurra* baillier. (R. d. M. p. 62.)

Si soyez simple, douche, debonnaire et souffrans tant comme vostre mari *vaudra*, et si honneres toute sa gent por s'honneur. (H. d. V. p. 189. XII.)

Nous en *vorrons* dire et ordener. (1288. J. v. H. p. 481.)

Je e mi home *volrons* cest plait bastir. (O. d. D. v. 1117.)

Car vers vus nus volt faire parjurer e trichier,

E devant l'apostolie l'en *voldrum* chalengier.

(Th. Cantb. p. 25, v. 14. 15.)

Mais ce me dites, se vos plest,

S'ires demain en la forest,

Quel vie *volres* demener,

En bos u en rivièr aler. (P. d. B. v. 1779-82.)

Vos direz ço ke vos *voldrez*. (R. d. R. v. 11230.)

A aler là où vous *voudrez*. (Ruth. II, p. 109.)

Je vous donrei ce que *vourez*. (R. d. S. G. v. 450.)

Cil que vous i *vodreiz* amer. (Ben. v. 10705.)

Là dedens ne lor falent engien ne mangonne
 Desfendre se *vorront*, s'on lor tramet cembel. (Ch. d. S. I, p. 131.)
 Demander *vdront* Karle s'il les tient à cuvers. (Ib. I, p. 60.)
 Adont *volront* estre delivre. (R. d. l. V. v. 6286.)
 Et les pecheurs laverunt
 Qui à Dieu *vouront* obeir. (R. d. S. G. v. 362. 3.)

Nous les en devons et prometons à croire de ce qu'il en *vourront*
 e en bone foi. (1286. J. v. H. p. 438.)

Tant en prengent Franceis cum il en *volderunt* porter.
 (Charl. v. 840.)

E cil qui aler s'en *voudrunt*
 Naïve preste troveront. (Ben. v. 24672. 3.)
 Par brief les en ferai semondre
 Si orai qu'i *valront* respondre. (Brut. v. 3971. 2.)
 Che senefie que il m'ont desfie,
 Et me *valront*, se il puent, grever. (O. d. D. v. 8488. 9.)
 Dire puent ce qu'il *vauront*,
 Ja por home mal n'i aront. (Brut. v. 11001. 2.)

Et puis que il *vauront* aller contre raison, ja puis, che dist, n'aront
 le de lui ne des siens. (H. d. V. p. 227. XXXII.)

Futur de „valoir“.

Or me di: que atient à moi | Se mon peres fu contes ou roi
 Quant ge nule riens ne *valrai*? —
 Mieze que de corduan *varra*. (N. R. F. et C. I, p. 89.)
 Ne rendroi mie mal por mal
 Comme à mon anemi mortal.
 Mes oncles est, ne li falrai,
 Neu li ai, or li *vaurai*. (Brut. v. 4870 - 73.)
 Se jo, dist il, vos pui valoir,
 Je vous *vaudrai* à mon pooir. (Ib. v. 6547. 8.)
 Li plus hardi en pleurent de pitie,
 Car tres bien sevent, n'i *valra* amistie. (R. d. C. p. 94.)
 Par cele foi que je doi saint Denis,
 Jamais en France n'en serai revertis
 Si les arai tos mort et desconfis,
 Ou jo perdrai que *valra* ben Paris. (O. d. D. v. 993 - 6.)
 E jo te durrai une altre vigne ki plus *valdra*. (Q. L. d. R. III, p. 330.)
 Ne recevrunt argent ne or, poi nus *valdrad* preiere.
 (Chr. d. J. F. Ben. t. 3, p. 538.)
 Ne princes nuls nel *vaudra*
 Qui seit ne qui fust cent anz a. (Ben. v. 13805. 6.)
 Dès or sousferrai maint asal
 D'amors; mes ne me *vaudra* riens. (R. d. l. V. p. 110.)
 Adont pensa bien li cuvers
 Que poi li *vaurra* sa desfense. (Ib. p. 303.)

Petit li *raurra* sa raison. (R. d. l. M. v. 662.)
 Se cent besanz poon avoir
 Sanz pechie, ce saciez de veir,
 Mieus nos *vaudront* que ne fereient
 Les mil se il nos remaneient
 Com vos retenir les volez. (Chast. XV, v. 43-7.)

Je passe aux formes du conditionnel.

Je nel *vorroie* por l'or de Montpellier
 Qu'en eusiens la monte d'un denier. (G. d. V. v. 984. 5.)
 Dou tort et de la honte me *vorroie* vangier. (Ch. d. S. I, p. 28.)
 Je nel *vodroie* por tot l'or de Paris. (G. d. V. v. 1440.)
 Mout miex estre morte *volroie*
 Que la gens de moi mesdesist. (R. d. M. p. 24.)
 Toutes les foiz jue je *vourroie*. (R. d. S. G. v. 2450.)
 Perdre *voldroie* mix Paris la cite,
 Chartres et Blois et Flandres la conte,
 Qu'il m'escapast por nule adversite. (O. d. D. v. 6215-7.)
 Kar mei meisme estoet avant aler
 Pur mun neud que *vuldreie* truver. (Ch. d. R. p. 110.)

Voldereie (ib. p. 113.)

Sire, se Dex ait de moi part,
 Vous poes bien de fi savoir | Que ne *voudroie* mie avoir
 D'Alemaigne l'empereour
 Et avoec lui toute s'ounour
 En liu de lui. (R. d. l. V. p. 207.)
 De vos est estraiz mis lignages:
 Je sui de vos, por ce *voudreie*
 Atorner vos à bone veie. (Ben. v. 24292-4.)
 Par vous m'en *valroie* vengier
 Et tos ocirre et escillier. (Brut. v. 6967. 8.)

Car, en nulle maniere, je ne *vauroie* que nostre gent feussent decreu
 par Lombars. (H. d. V. p. 223. XXXL)

Et de l'enfant *vaurroie* oir. (R. d. l. M. v. 6137.)
 Bele, fait il, de vostre terre
 Vous *vaudroie* ge mout enquerre. (Ib. v. 1283. 4.)
 Mais or me di, garde nel me celer,
 Se tu *voldroies* encores respasser. (A. et A. v. 2789. 90.)
 Et que *voudroies* tu trover? (Romv. p. 526, v. 10.)
 Que *vauroies* tu avoir mis,
 Et tu fusses mais à toudis
 Si bons menestreus con tes pere? (Th. Fr. M. A. p. 66.)
 Un jour se prist à pourpenser
 Que mout se *corroït* reposer
 Et que mais ne se combatroit
 Quar asses travellics estoit. (Phil. M. v. 4718-21.)

Et que l'emperere prendroit
 Lor omage, quant il *vodroit*. (Phil. M. v. 29939. 40.)
 Miols *volroit* estre mors que vis. (P. d. B. v. 4762.)
 Li hons, quant se repentiroit
 Et *vouroit* son pechie guerpier... (R. d. S. G. v. 188. 9.)
 Por ceo l'en *voldreit* destorber
 E lui del tot deseriter. (Ben. v. 14353. 4.)
 Eisi vout e prameteit
 Se Damne Deus li consenteit,
 Que le monde *voudreit* gerpir
 E à religion venir. (Ib. v. 8100-3.)
 Si s'en pooit vis eschaper
 A Rome s'en *valroit* vanter. (Brut. v. 13255. 6.)
 ui nous *vauroit* ja la terre tolir apres si grans travaus que vous
 que nous y avons eus, trop vous en devroit peser. (H. d. V. 500^d.)
 Se ele ne le veut anchois.
 Veut! Dix! que *vaudroit* ele dont. (R. d. l. M. v. 1642. 3.)
 avec le sens de *valoir*:
 Mais que *vauroit* une brebis
 Entre .m. leus de faim rabis? (Ph. M. v. 7648. 9.)
 Et mal que mal, encore *vauroit* il miex que nous en fuissions hors
 aïs. (H. d. V. 501^e.)
 Mes plaindres n'i *vaudroit* la monte d'un boton.
 (Ch. d. S. II, p. 91.)
 E s'ele (la terre) esteit d'omes poplee
 E gaaignee e abitee
 Que *vaudreit* ele meins de France? (Ben. v. 6365-7.)
 Beaus amis, or nos dites voir,
 Par vos le *volriemes* savoir. (P. d. B. v. 9197. 8.)
 Se meisme li Deu celestre
 Nous voloient si abaissier,
 Si nous *valriens* nous esforchier,
 Car ja par home ne perdrons
 Ce que nous tant tenu avons. (Brut. v. 4032-6.)
 Pour çou que vous nous tenes ciers,
Vaudriens nous de vous avoir
 Hoir qui ce regne doie avoir. (R. d. l. M. v. 344-6.)
 Sire, dient si home, si iert com vos *vorrois*. (Ch. d. S. I, p. 98.)
 ennui, fait ele. mauves lechierres, vos *voudries* ore que ge fusse el
 mes je n'i sui pas. (R. d. S. S. d. R. p. 37.)
 Ains qu'il soit vespres, vos ferai si taisant
 Que ne *vaurries* por tot l'or d'Orient
 De la pucele eussies pris le gant. (O. d. D. v. 2867-9.)
 Ce fu cil qui prophetisa, | Qui dedens son cuer avisa
 Que *vaudries* de feme nestre. (R. d. l. M. v. 1111-13.)

Et à lui combatre *vorioient*

Tantos com as ious le veroient. (Phil. M. v. 5696. 7.)

Ne il pas ne *vodroient* de neant abaissier.

(Ch. d. S. II, p. 37.)

Cil li respont sans demorer

Por aler là où j'ai conte

Voudroient estre en mer monte. (Rutb. II, p. 109.)

Forme incorrecte: *vouldroient* (Villeh. p. 10. XX).

Nous . . . faisons savoir à tous . . . ke chil ki adversitei nous *vau-
roient*, se doivent plus douter d'enprendre et de maintenir chose ki nous
fust contraire . . . ke . . . (1201. J. v. H. p. 540.)

Avec le sens de *valoir*:

Car n'i *valroient* vaillant une maaille. (R. d. C. p. 43.)

Voici quelques exemples des formes de l'imparfait de l'indi-
catif de *valoir* et de *vouloir*:

Quant cil que je *volioe* amer

Ne m'a daigne ne velt oïr. (R. d. l. V. p. 236.)

Et qanque je *voleie* pris. (Chast. XXI, v. 66.)

Et avec *ou* radical:

Que, se la *vouloie* celer,

Par vous le pourroient prouver. (R. d. S. G. v. 1327. 8.)

Et se *volioies* faire ce que je te demant. (Ch. d. S. II, p. 159.)

Purquoi nel *vuleies* tu ainz dire? (M. d. F. II, p. 326.)

Mais del humle enhortement les *voloit* il plus humblement apaisen-
teir, cant il disoit. (M. s. J. p. 476.)

Li dyables l'a conquete

Ki en faisoit chou k'il *voloit*. (R. d. M. p. 10.)

Quant el *vuleit* aler cuchier. (B. d. F. I, p. 274.)

Tout ainsi comme il garissoit

Les malades quant il *vouloit*. (R. d. S. G. v. 1301. 2.)

A la fin du XIII^e siècle, on trouve cette troisième personne
et celle du pluriel écrites avec deux *l*. Le redoublement des
consonnes était alors très-ordinaire, comme on l'a déjà pu re-
marquer.

Et si *volloit* prendre vostre fame par force. (R. d. S. S. d. R. p. 16.)

Desheriter nos *volies* à bellois,

Vus en ares soldees d'achier froit. (O. d. D. v. 6836. 7.)

Dites que li *vuliez* mander,

E jo m'en irai aprester. (Trist. II, p. 55.)

Remener an *voloient* François lor juene roi.

(Ch. d. S. II, p. 116.)

Dont l'ovraigne moult plus *valoit*

Que l'ors meismes ne faisoit. (P. d. B. v. 10629. 30.)

Gros fut li anels et pesans,

Muelz *valloit* de .iiii. besans. (Dol. p. 250.)

Li povres hom s'escondiseit, -

Mes qui chant? Rien ne li *valeit*. (Chast. XV, v. 99. 100.)

Si drap *valoient* .v.c. mars. (Poit. p. 3.)

Mais bien volissent et mestiers fust qu'il vausissent miels que il ne *aloient*. (Villeh. p. 116. CXLI.)

Participe passé: *volu*, *voulu*; — *valu*.

Participe présent: *volant*, *voillant*, *vuillant*, *vulant*;
valant, *vallant*, *vaillant*, et *valisant*.

Nos Othes... façons scavoir... que nos desirans et *vuillans* le accreissent et multiplient de notre ville de Poligny. (1288. M. s. P. II, p. 551.)

Plus de *vaillant* dis mile mars

Lui unt ja sa terre empeirree. (Ben. v. 18275. 6.)

Si que puis n'en perdirent *vaillant* un denier, de chose qu'il eussent. (Villeh. p. 148. CLXVI.)

Ce dist li filz, mout ert *vallanz*

Li philosophes et savans. (Chast. XIV, v. 251. 2.)

N'auras de gent *valissant* une paille. (R. d. C. p. 43.)

Les composés de *valoir* et *vouloir* n'étaient pas nombreux. Outre *revaloir* = valoir de nouveau, rendre la pareille; *revoloir* = vouloir de nouveau, on trouve:

Contrevaloir, égaler en valeur, équivaloir:

Tu cuides bien e si est faille

Que nus ne te *contreveille*. (M. d. F. fabl. LXVII.)

Jamais n'iert hume ki tun cors *cuntrevaillet*. (Ch. d. R. p. 77.)

Contrevoloir, s'opposer, ne vouloir pas:

Quant Diex joint home et fame, por ce faire le volt

Que tozjors s'entrefussent loial, ferme et devost:

Mes je vois ore entre eulx loiaute de prevost:

Car quant li unz desvuide, li autre *contrevost*.

(Testament de J. de Meung. V. Roquefort. s. v.)

Entrevoloir, vouloir mutuellement.

Desvoloir, ne pas vouloir, cesser de vouloir, refuser.

E ce que Deus en apareille,

Qui tote sainteovre conseille,

Ne devez desamonester

Ne *desvoleir* ne destorber. (Ben. v. 11439-42.)

Mais vostre lige chevalier

Serrai à que jo unques scie,

Eisi que riens ne *desvoldreie*

Que vos pleust à comander. (Ib. II, v. 1972-5.)

„Ce mot fort significatif“ n'est donc pas de l'invention de Malherbe, comme le dit Roquefort (s. v. *desvoloir*).

L'ancienne langue avait encore deux verbes qui, au présent, se conjuguèrent comme *vouloir*; ce sont les suivants:

DOULOIR (dolere), SOULOIR (solere).

Douloir est resté en usage jusqu'à la fin du XVI^e siècle, et La Bruyère le regrettait; *souloir* se trouve encore dans La Fontaine.

On aime miels *doloir* le ventre

Que li bons morsiaus dedenz n'entre. (R. d. M. p. 42. 3.)

Por Dieu fet mult son cors *doloir*. (Rutb. I, p. 69.)

Ja en feist tot son voloir

Qui q'apres s'en deust *douloir*. (Dol. p. 180.)

Trop ai à *doleir* e à pleindre. (Ben. v. 19399.)

De rien, fait il, plus ne me *doï*

Que jo faz de son grant orgoil. (Ben. v. 21030. 1.)

He! Oliviers, biaux dous compaing,

Com je vous *duel*, com je vous plaing. (Phil. M. v. 8074. 5.)

Jo *duïl* sur tei, chier frere Jonathas, bels e amiables, que jo amoue
si cume la mere sun fiz qui n'ad mais un. (Q. L. d. R. II, p. 123.)

Por çou que jou l'osai veer,

Me bati si que jou m'en *doel*. (Chr. d. Tr. III, p. 108.)

Si je m'en *dueil* et souspir. (C. d. C. d. C. p. 51.)

Tu portes mes dolors, et si te *duels* por mi. (S. d. S. B. p. 562.)

La voiz li respondi: Que vels?

N'as tu assez? De quoi te *dels*? (N. R. F. et C. II, p. 245.)

Se li cuers soi *duelt* vraiment, li visce n'ont encontre point de
lengue. (M. s. J. p. 454.)

Cil ki met science met dolor, car il ki ja seit les souveraines choses
cui il encor n'at mie, se *duelt* tant plus des basses ù il encor est
retenuz. (Ib. p. 493.)

Mult lor en *doelt* les quors e saigne. (Ben. v. 10536.)

Sire, dist il, forment me *dolt* d'Ogier. (O. d. D. v. 12456.)

Li quens Alains conoist l'ovraigne

Teu dunt le quor li *dout* e seigne. (Ben. v. 30976. 7.)

De Teleres li *dout* le quor. (Ib. v. 28168.)

Del sien li donra mult, s'il velt,

Car mult a mal, et mul se *delt*. (Brut, v. 8915. 6.)

Or le refuse, or le reveut,

Or en souspire, ore s'en *deut*. (R. d. l. M. v. 1745. 6.)

Vos seres dame, se Dex violt,

Et saures dont li cuers me *diolt*,

Et ameres conme jo fas. (P. d. B. v. 7043 - 5.)

Cfr. ib. v. 4154. 7568. 8273.

Sovant sopire et moult se *dialt*. (Trist. I, p. 217.)

Cele qui l'escondit, s'an *diant*. (N. R. F. et C. I, p. 65.)

A l'ôtroier li cuers li *dient*. (Romv. p. 457, v. 18.)

Se noz dedenz nos *dolons* del'amor del parmanable pais. (M. s. J. p. 453.)

De ce faire ne nous *dolons*. (R. d. l. M. v. 3780.)

De Deu aiez beneiçun ki *dulez* ensemble od mei. (Q. A. d. R. I, p. 91.)

Dame Avarice et dame Envie

Se *duelent* moult quant sui en vie. (Rutb. II, p. 28.)

Et tant desirent plus fortement les permanables choses que il *soient* folement avoir travailhiet por les temporeiz. (M. s. J. p. 510.)

Kar mult lor *dolent* lor eschines. (Ben. v. 20040.)

Necessaire chose me samblet, chier frere, ke ju la raison de la mpniteit ki ui est, vos espoigne, si cum ju *soil* faire des altres.
.. S. B. V. Roquefort s. v. *soil*.)

Dist lor: Seignors, al quer m'en doil,

Plus sui gregiez que je ne *soil*. (Ben. v. 20176. 7.)

Sire, fait ele, de mentir

Ne vos *suel* jo mie servir. (P. d. B. v. 6067. 8.)

Or n'amerai je mes là où je *sueil*. (Th. F. M. A. p. 36.)

Et tu te leveras bien main,

Si com tu *seus*, te vestiras. (Dol. p. 184.)

Or soit liez cil ki granz choses *suelte* desirer, car li granz rewerres est venuz. (S. d. S. B. p. 532.)

Ce *suelte* om dire. (Ib. p. 564.)

El horror de la nocturneil vision, cant li songes *suet* parpenre les mes. (M. s. J. p. 481.)

Ja est ço Rollans ki tant vos *soelt* amer. (Ch. d. R. p. 78.)

E sil frai de Jerusalem cume fait l'ai de Samarie e del lignage ab, si la destruirai e abaterai, e aplanierai si cume l'un *sult* platables de graife. (Q. L. d. R. IV, p. 421.)

Mais ce *selt* estre l'aventure,

Que cil vit trop qui n'en a cure. (P. d. B. v. 5747. 8.)

Sez, funt li il, que l'om *seut* dire?

En vain labore e paine e tence

Qui sor pere seme semence. (Ben. v. 24460-2.)

Encore est il là où il *sielt*,

Bien nos conseillera, s'il velt. (Du Segretain, Moine I, p. 244.)

Í. pre avoit mervillous et plagnier

Soz Origni, là on *sieut* tornoier. (R. d. C. p. 56.)

Quanqu' a el siecle precios | Et bon et be| et mervellos,

A la cite vient par la mer,

Et tot *siolt* iluec ariver. (P. d. B. v. 1631-4.)

Mult a or plus biens qu'il ne *siolt*. (Ib. v. 6189.)

Qui quiers les voies et les sentes

Où l'en se *siaut* empaluer. (V. s. l. M. III, p. 17.)

Brengien est venu à Ysolt,

Si li surrist cum faire *solt*. (Trist. II, p. 121.)

Tristran respunt: Raïne Ysolt,

Je sui Tristran ke amer vus *solt*. (Ib. II, p. 123.)

N'i ad beivre fors ewe de funteine

U *sout* avoir cerveise en la semeine. (Chr. d. J. F. Ben. t. 3, p. 559.)

M. Francisque Michel regarde les trois dernières formes comme des parfaits définis; quant à moi, j'y vois des présents, et ils satisfont pleinement au sens.

Voudriez vous Dieu renoier,
Celui que tant *solez* proier,
Toz ses sainz et toutes ses saintes? (Ruth. II, p. 82.)
Ja *soles* vos jugier si voir. (P. d. B. v. 9074.)

Eswarzent ceu cil ki de la volenteit et de l'oyvre *suelent* desputer et tencier. (S. d. S. B. p. 544.)

Ensi qu'il la veriteit de Deu detienent en menzonge, si cum pluisor gent *suelent* faire à la fieye. (Ib. p. 573.)

De ce dist Moyses ke l'om ne gostet de peissons ki scrafes n'ont; li peisson ki scrafes ont *suelent* sailhir desor les aiwes. (M. s. J. p. 473.)

De Bretagne treu demandent,
Avoir le *soelent*, ce nous mandent,
Des autres illes ensement,
Et de France demainement. (Brut. v. 11096-9.)
Empereor et roi et conte
Et duc et prince à cui l'en conte
Romanz divers por vous esbatre
De cels qui se *seulent* combatre
Ça en arriers por sainte Yglise,
Quar me dites par quel servise
Vous cuidiez avoir paradis. (Ruth. I, p. 91.)
Jeo voil, fait il, par vos oïr
Queles eglises de cest pais
Solent estre de maire pris. (Ben. v. 6890-2.)

Présent du subjonctif de *douloir*:

Bien est droit que me *dueille*. (C. d. C. d. C. p. 39.)
Ne cuidiez pas qu'ele s'esjoie
S'ele ne set qu'autres se *dueille*. (Ruth. II, p. 35.)
Et il n'ert riens dont tant se *duelle*. (R. d. l. M. v. 3876.)

Nuls n'est ki *duille* pur mei, ne ki nuvele me ported de lui.
(Q. L. d. R. I, p. 86.)

Je n'ai aucun exemple à ma disposition pour le subjonctif de *soloir*.

Parfait défini de *doloir*:

Moult fui navrez destroitement,
Et moult me *dolui* durement. (Dol. p. 259.)
Li apostoles le manda
L'empereor, mais n'i aida,
Rien ses mandemens ne valu,
Dont l'apostoles se *dolu*. (Phil. M. v. 29919-22.)

Participe passé: *dolu*.

Et ses peres l'avoit toudis

Soucouru, nourri et valu

Et son frere Aure moult *dolu*. (Phil. M. v. 17255-7.)

Le verbe *soloir* paraît n'avoir eu ni parfait défini, ni participe passé; du moins, je n'en ai rencontré nulle part aucune trace.

Voyez encore: *doloie* (C. d. C. d. C. p. 102), *doloit* (Brut. v. 3597); *soloie* (Phil. M. 9354), *sulcie* (Ch. d. R. p. 79), *soloit* (S. d. S. B. p. 572), *solions* (R. d. l. M. v. 7450), *soliens* (Ch. d. S. I, p. 48), *soliez*, *soliez* (G. d. V. v. 3442; Th. Cant. p. 113, 7; Rutb. I, p. 89), *soulies* (R. d. C. d. C. v. 4215), *soloient* (Ch. d. S. II, p. 152), etc.

Desdoloir, consoler, réjouir:

Ja ne deussiez tel dol fere,

Ce vos deust tot *desdoloir*

Que vos selonc vostre voloir

En esclairerez vostre cuer. (R. d. Ren. t. II, v. 16918-21.)

Adouloir, affliger, chagriner, faire de la peine.

Condoloir (se), partager la douleur de qqn., témoigner qu'on prend part à son déplaisir. C'est à tort qu'on abandonne ce mot, qui nous est nécessaire.

Je ne m'arrêterai pas aux formes: *deult* (Berte aux grans pies, p. 11), je *seul* (R. d. l. M. Préf. VI), etc.; on sait se les expliquer. Mais je ferai observer que, dans les dialectes de l'est et principalement du Comté de Bourgogne, le verbe *souloir* avait admis partout, vers la fin du XIII^e siècle, le renversement *eu* de *ue*, de la diphthongaison du présent de l'indicatif.

Après nos leur octroions l'usage en notre bois de Vevre selon Poigny ainsi comme il l'i *seuloient* avoir ça ennars (ça en arrière). (1288. M. s. P. II, p. 552.)

Cfr. *florir* qui, dans la langue fixée, a adopté le même *eu*, excepté au figuré, où la conjugaison régulière s'est conservée à l'imparfait et au participe présent. Montaigne, au contraire, disait:

Où la science *fleurissoit*; divine police lacedemonienne... si longtemps *fleurissante* en vertu et en bonheur. (Essais, II, 12.)

ARDOIR (ardere).

Ce verbe, qui signifie *brûler*, *briller*, *étinceler*, s'est conservé longtemps dans cette phrase populaire: Le feu Saint-Antoine vous *arde*! La Fontaine s'en est encore servi: Haro! la gorge m'*ard*! (Le paysan qui avait offensé son seigneur.)

Ardoir était la forme picarde et bourguignonne; *arder*, celle de la Normandie, d'où *ardeir*, dans les dialectes mixtes. Dès

le premier quart du XIII^e siècle, *arder* prit la forme de la quatrième conjugaison sur les confins de l'Île-de-France: *ardre*.

Le Roman de Rou fournit *arsir*, dans la partie interpolée du texte de Wace, qui a une forte teinte picarde. *Arsir* pourrait avoir été composé, sous l'influence des formes du parfait défini et de l'imparfait du subjonctif, d'après l'analogie d'un infinitif picard *ardir*. Cependant, quoique très-naturelle, on ne trouve, pour ce verbe, au XIII^e siècle, aucun exemple de la terminaison infinitive *ir*; *oir*, *er*, *eir* ou *re* s'étaient fixés partout. Or *arsir* ne date que du commencement du XIV^e siècle, d'où je conclus que c'est une création tout à fait nouvelle de cette époque de décadence. L'influence des formes du parfait défini et de l'imparfait du subjonctif aurait alors aussi déterminé le changement du *d* final en *s*.

Et ki ne saichet ke mult est miez *ardoir* de le flamme de fievre ke de flamme des visces? (M. s. J. p. 490.)

Et la ville fist tote fondre, et les tors et les murs et les halz palais et les riches maisons *ardoir* et fondre. (Villeh. 480^a.)

Se les choses que dit vos ai

Pour voir, li oes denoier,

Faite(s) m'*ardoir*, pendre u noier. (R. d. M. p. 45.)

Dunc veissiez flambe voler,

Chapeles *arder* e mostiers. (R. d. R. v. 16223. 4.)

Ceo semble qu'*ardeir* volt le monde. (Ben. II, v. 2059.)

Pur quei as fait *ardre* mes blez? (Q. L. d. R. II, p. 172.)

Li viles fist *arsir*, li pais vout cunquerre. (R. d. R. v. 1101.)

Présent de l'indicatif:

Las! fait il, se je *arch* ma dame,

Je sai bien que je perdrai m'ame. (R. d. L. M. v. 887. 8.)

Avoec i ont mis li Escler¹

Une lampe de cristal cler;

Devant la tombe Mahon pent;

Il n'a riens dedens, et si rent

Tel clarte k'il sanle qu'ele *art*.

Elle i fu assise par art. (R. d. M. p. 80. 81.)

Com plus couve li feus, plus *art*. (Rutb. I, p. 38.)

Li carbuncles *art* que bien i poet home veer

Cume en mai en estet quant soleil esclarcist. (Charl. p. 18.)

Sire, fet ele, vous *ardez*. (L. d'H. v. 441.)

Pierres i ad (en l'escut), ametistes e topazes,

Esterminals e carbuncles ki *ardent*. (Ch. d. R. p. 59.)

Le parfait défini avait une double forme: l'une qui dérivait directement du latin *arsi*, l'autre formée sur le radical français.

(1) Voy. la note des éditeurs du R. d. M. touchant le mot *Escler*.

La ville comence à esprendre et à alumer mult durement, et *ardit* ote cele nuit. (Villeh. 462^b.)

Encore fist il plus: il prist trestouz les livres qu'il avoit, si les *rdi*. (R. d. S. S. d. R. p. 28.)

Froissart et ses contemporains se servaient surtout de cette orme.

Quant Johannis oï que li Frans venoient si nes osa attendre, ainz *rst* ses engins et se desloja. (Villeh. 483^a.)

Gasta e *arst* si desertee

C'uncor est à peine habitee. (Ben. v. 3321. 2.)

La cite prist par traïson,

Tot craventa tors et donjon,

Arst le palais, destrui(s)t les murs,

Nus hom n'estoit dedens seurs. (Brut I, XXIV.)

Ma mere *arcistes* en Origni mostier

Et moi fesistes la tete pecoier. (R. d. C. p. 89.)

Li nostre message les assiegerent la sus, si *arsent* la maistre orte. (H. d. V. 506^a.)

Ensi d'Eneas, dont jou di, | Cis grans linages desçendi

Par caus ki de Troies partirent,

Quant Griu l'*arsent* et abatirent. (Phil. M. v. 158-61.)

Dont recommencerent la gierre

Li Lombart, et *arsent* la tierre

Saint Piere od le roi Desiier. (Ib. v. 4150-2.)

Amunt Seine senz demuree

Puia la genz desmesuree

Desqu'à Roem, cele *arstrent* si

Que unkes riens nule n'i gari. (Ben. I, v. 985-8.)

Si emporterent l'ydle e la statue Baal hors de sun temple, si l'*arrent*. (Q. L. d. R. IV, p. 384.)

Imparfait du subjonctif:

Et li feus aluma mout haut, si qu'il sembloit que toute la terre *rdist*. (Villeh. p. 69, XCV.)

Dame, li senescals a dit,

Commande me fu sans respit

Du roy qu'en .i. four vous *arsisse*,

Sacies, ou ma vie perdisse. (R. d. l. M. v. 983-6.)

Bien set, se il fust conseuz,

Li rois l'*arsist* por son seignor. (Trist. I, p. 48.)

Autresi les culverz, les chens,

Refrent il puis à Orlieus;

Or en orent qu'il ne l'*arsissent*

E que il ne la destruisissent. (Ben. I, v. 1099-1102.)

Ardrai (R. d. l. M. v. 901) — *ardra*, *s'ardra* (Fl. et Bl. v. 616; Iut. I, p. 264) — *ardroit* (Ben. t. 3, p. 528) etc.

Participe présent: *ardant*; participe passé: *ars*, *arsee*.

Tous jors i durent en *ardant*

Doi cierge de vertu molt grant,

Dont li candelabre sont d'or. (R. d. M. p. 79.)

Et tenoit bien li frons del feu, si com li aloit *ardant*, bien de une lieue de terre. Del damage ne del avoir, ne de la richesse qui là fu perduz, ne vos porroit nus conter, et des homes et des fames et des enfanz dont il ot mult d'*ars*. (Villeh. 456^e.)

Li forz chasteaus fu abatuz,

Ars e versez e tuz desfeiz,

E les granz aveirs pris e traiz. (Ben. v. 3656-8.)

Arsee unt la province e esprise. (Ib. v. 5057.)

Les auteurs du XVI^e siècle, qui faisaient un fréquent usage de ce verbe, le rapportaient ordinairement à la IV^e conjugaison. *Ardre* (Rabelais, Pant. V, 41) — *ard* (indicatif) (ib. II, 22) — *ardoit*, *ardoyent* (Amyot, Hom. ill. Marcellus. Pelopidas) — *ars*, *arsee* (ib. ead. Numa Pompilius. Themistocles. — Montaigne III, 1).

Je terminerai ce que j'avais à dire sur la troisième conjugaison, en citant le verbe

OLOIR (olere),

qui s'est perdu sans laisser aucune trace.

C'est une peaus qui moult miols *iolt*

Que nule espisce *oloir* ne siolt. (P. d. B. v. 1073. 4.)

Li font emplastres et entraiz

D'un onghement ki fu fors traiz

D'une boiste ki souef *ole*. (R. d. l. V. v. 2121-3.)

Le fluie esgarderent parfunt...

Cum les rives d'erbes e de flors

E de divers arbres plusors

Olent suef e dulcement. (Ben. v. 3013. 19-21.)

Bone fame, n'en dot de rien,

E si tres sainte e si tres nete

Que *aut* plus soef que violete,

Que fleurs de lis ne fresche rose,

Et Dex en lui maint e repose. (Ben. t. 3, p. 526.)

Quant la rose suef *oleit*. (Romv. p. 419, v. 21.)

Et en iver et en este

I aveit vert herbe à plente,

O les flors qui soef *oleient*

De divers fruiz qui creisseient. (Chast. XIX, v. 7-10.)

Seignors, dist il, estrange chose | Vos semblereit se une rose

Bele et clere et soef *olante*

Naisseit d'une espine poignante. (Ib. III, v. 21-4.)

Cfr. Ben. II, v. 1385. 1526. 1533. 2019, etc. M. d. F. II, p. 192, etc.

QUATRIEME CONJUGAISON.

ADIGME DES VERBES FAIBLES DE LA IV^E CONJUGAISON*dans les trois dialectes*

BOURGUIGNON.	PICARD.	NORMAND.
INFINITIF.		
-re ¹ .	rend-re.	rend-re, -er ² .
PARTICIPE.		
<i>Présent.</i>		
-ant.	rend-ant.	rend-ant.
<i>Passé.</i>		
-uit, -u.	rend-ut, -u.	rend-ud, -u.
INDICATIF.		
<i>Présent.</i>		
, rent (ren),	renc, rench,	rend (ren),
, , rent,	ren-s, rend, rent,	ren-z, rend,
-ons,	rend-omes, -ommies,	rend-um,
-eiz,	rend-es,	rend-ez,
-ent.	rend-ent.	rend-ent.
<i>Imparfait.</i>		
-oie (-oe),	rend-oie (-oe),	rend-eie,
-oies,	rend-oies,	rend-eies,
-oit,	rend-oit,	rend-eit,
-iens,	rend-iemes (-iomes),	rend-ium,
-ieiz,	rend-ies,	rend-iez,
-oient.	rend-oient.	rend-eient.
<i>Parfait défini.</i>		
-i,	rend-i,	rend-i,
-is,	rend-is,	rend-is,
-it, -i,	rend-it, -i,	rend-id, -i,
-imes (-ismes),	rend-imes (-ismes),	rend-imes (ismes),
-istes,	rend-istes,	rend-istes,
-irent.	rend-irent.	rend-irent.

Ou *randre*. Voy. 2^e conjugaison.

Ere dans l'anglo-normand. V. Ben. t. 3, p. 480, etc.

BOURGUGNON.

PICARD.

NORMAND.

Futur simple.

rend-rai,	rend-rai,	rend-rai, -erai,
rend-raïs, -ras,	rend-ras,	rend-ras, -eras,
rend-raît, -rat, -ra,	rend-rat. -ra,	rend-rad, -ra, -erad, -era,
rend-rons,	rend-romes,	rend-rum, -erum,
rend-reiz,	rend-res,	rend-rez, -erez,
rend-ront.	rend-ront.	rend-runt, -erunt.

Conditionnel présent.

rend-roie,	rend-roie,	rend-reie, -ereie,
rend-roies,	rend-roies,	rend-reies, -ereies,
rend-roit,	rend-roit,	rend-reit, -ereit,
rend-riens	rend-riemes,	rend-rium, -erium,
rend-rieiz,	rend-ries,	rend-riez, -eriez,
rend-roient.	rend-roient.	rend-reient, -ereient.

IMPÉRATIF.

rend, rent (ren),	renc, rench,	rend (ren),
rend-ons,	rend-omes,	rend-um,
rend-eiz.	rend-es.	rend-ez.

SUBJONCTIF.

Présent.

rend-e,	renc-e, rench-e,	reng-e,
rend-es,	renc-es, rench-es,	reng-es,
rend-et, e,	renc-et, -e,	reng-ed, -e,
	rench-et, -e,	
rend-iens (-ions),	renc-iemes, rench-	reng-ium (ren-jum?),
	iemes (-iomes),	
rend-ieiz,	renc-ies, rench-ies,	reng-iez, reng-ez,
rend-ent.	renc-ent, rench-ent.	reng-ent.

Imparfait.

rend-isse,	rend-isse,	rend-isse,
rend-isses,	rend-isses,	rend-isses,
rend-ist,	rend-ist,	rend-ist,
rend-issiens (issions),	rend-issiemes,	rend-issium, -issum,
rend-issieiz,	rend-issies,	rend-issiez, -issez,
rend-issent.	rend-issent.	rend-issent.

AHERDRE, AERDRE (adhaerere),

attacher, joindre, saisir.

Se ke il totes les temporeiz choses despitent, et ne mie seulement por ce ke l'om les doit tost perdre, mais ne s'i vuelent *aherdre*, mimes se eles astoient permanables. (M. s. J. p. 510.)

Mout se fet à sens boen *aerdre*,

Quer cel ne puet l'en onques perdre. (Chast. prol. v. 43. 44.)

Ensi totes voies si ju del tot renoye l'aperceue falseiteit, et si ju
l'ahert à la veriteit cuy ju averai deconue. (S. d. S. B. p. 524. 5.)

Naymes passa avant, sil'*ahert* par le doit. (Ch. d. S. II, p. 86.)

Fuions la (la luxure) tuit, fuion, fuions!

Ne cuer ne cor n'i apuions,

Qui s'i *aart*, qui s'i apuie,

Le porcel ressemble e la truie. (Ben. t. 3, p. 529.)

Et avec la diphthongaison picarde *ie*, de la seconde moitié
u XIII^e siècle :

Si l'*ahiert* par la trece blonde. (Poit. p. 25.)

Si nous à vous nous *aerdons*. (R. d. l. M. v. 5666.)

Par mainte fois as nes s'*aerdent*

Et tant les tienent et demorent

Que as roces el peril corent, (Brut. v. 750-2.)

Les escus guerpissent et perdent,

Bras à bras ensi s'*entraherdent*,

Tant sachent et boutent et tirent,

Et si malement s'*entratirent*,

Que des hiaumes rompent les las. (R. d. l. V. v. 1932-6.)

Bone chose est à mi del tot ke ju à ti m'*aherde*. (S. d. S. B. p. 562.)

Parfait défini :

Un fust *aerst*, si l'embrassa,

E tant s'i tint k'il arriva

Ke la gent vint ki l'emporta. (R. d. R. v. 15309-11.)

E li fors venim eschausfat,

En le os s'*erst*, nercir le fist. (Trist. II, p. 105.)

Imparfait du subjonctif :

Car si le hipoit ses cevals,

Ki n'est ne chevelus ne caus,

Se il sor le ceval seist,

Ja en tel lieu ne s'*aersist*,

A sele, à crigne, à mont, n'aval,

Qu'il ne chaist jus del ceval. (L. d. T. p. 80.)

Participe passé : *ahers*, *aers*, *aherse*, *aerse*.

Certes, bienaureiz est li membres ki del dot ne serat *ahers* à cest
chief, et kel seurat tot cele part où il irat. (S. d. S. B. p. 561.)

Barbe noire, grenons torcis

Et le menton *aers* au pis. (Romv. p. 524, v. 9. 10.)

Et avec la diphthongaison picarde *ie*, comme au présent :

Maintenant l'a *ahiers* li dus. (Poit. p. 8.)

Outre le composé *entraherdre*, dont on vient de voir un
exemple, on trouve *desaherdre*.

En saillant, guenci de travers,
 De l'anemi s'est *desaers*. (Brut. v. 11924. 5.)
 A mort i unt livrez lor cors;
 Des murs les unt si *desaers*,
 Tuez e trebuche envers,
 Que n'i a rien del effundrer,
 Del abatre ne del entrer. (Ben. v. 19095-9.)

BOIRE (v. fo.), bibere.

Ce verbe était, dans le principe, régulièrement fort; mais la forme infinitive *boere*, *bevre*, prit de bonne heure la diphthongaison du présent de l'indicatif: *boivre*, en Bourgogne et en Picardie; *bevre*, en Normandie; *beivre*, dans les dialectes mixtes; *baivre*, dans le Maine, la Touraine et les cantons adjacents. Après 1250, on trouve enfin les formes contractées *boire* et *beire*, dont la première est restée dans la langue littéraire.

Vos me nouristes, se ne puis je noier,
 Et me donastes à *boivre* et à mengier. (R. d. C. p. 206.)
 Ce n'ert pas por *boivre* à guersoï;
 Ainz avoit soi de nous reembre. (Rutb. I, p. 93.)
 Tuit li plus riche chevalier
 N'ont que *beivre* ne que manger. (Ben. v. 8734. 5.)
 Je oi sai, si à *baivre* demandai. (Trist. II, p. 120.)
 De si qu'il vint à Saint Denis ne volt mangier ne *beire*—
 (Chr. d. J. F. v. 26.)

Onques n'en oi tel desirier
 Ne de *boire*, ne de mangier. (Brut. v. 11289. 90.)
 Qui venus est à la mer *boire*. (V. s. l. M. XLV.)

Le présent de l'indicatif se conjugait de la manière suivante:

BOURGOGNE et PICARDIE.

boif, boi,
 boi-z, boi-s,
 boi-t,
 bev-ons, bev-ommes,
 bev-eiz, bev-es,
 boiv-ent.

NORMANDIE.

beif, bei,
 bei-z,
 bei-t,
 bev-um,
 bev-ez,
 beiv-ent.

c'est-à-dire régulièrement fort, avec affaiblissement de l'o en e, dans les dialectes bourguignon et picard, à la première et à la seconde personnes du pluriel. J'ai expliqué ce changement à l'occasion de *devoir*. Impératif de même.

Je *boif* de l'ève de mon puis. (N. R. F. et C. II, p. 430.)

Ne *boi* mie encor aiwe. (M. s. J. p. 511.)

Et si ne puis avoir sejour

Se je ne *boi*, ou dorc, ou masque. (Th. F. M. A. p. 101.)

Manjue et *boif* et si t'enyvre,

Que mauvais est de pou lassiez. (Rutb. I, p. 131.)

Nuns cele nuit ne *boit* ne ne manjue,

Ne boins chevalz n'i ot selle tolue. (G. d. V. v. 3728. 9.)

Partonopens repaire à Blois,

Et siet un jor à son haut dois;

Mais il n'i *boit* ne ne mangue,

Ne ses iols d'un liu ne remue. (P. d. B. v. 3835-8.)

Ne dort ne *beit* ne ne manjue,

Que tote la chere a fundue. (Ben. v. 13936. 7.)

Et nous *bevons* de la fontaine. (Th. F. M. A. p. 112.)

Sire Lambert, maingiez et si *bevez*. (G. d. V. v. 923.)

Filz e filles perduz avez

Se la mer tote ne *bevez*. (R. d. R. v. 13361. 2.)

Et li autre par la maison

De vin *boivent* par contençon. (Fl. et Bl. v. 1347. 8.)

Mais trop *boivent*, n'en sai avant. (P. d. B. v. 7278.)

Tant en *beivent* qu'à toz jors mais

Aura li dux Richart d'eus pais. (Ben. v. 21530. 1.)

Parfait défini: *bui*.

Tant *bui* la nuit que je fui yvres. (R. d. l. M. v. 4437.)

Naie, je ne *bui* hui de vin! (Th. Fr. M. A. p. 62.)

Donkes sainz Johans *buit* assi lo boyvre de salveteit. (S. d. S. B. p. 542.)

Longemant *buit* por sa soif restainchier. (G. d. V. v. 2726.)

Por ço ne li fist mal ne bien,

Qu'il n'i manga ne ne *but* rien. (P. d. B. v. 3845. 6.)

Avec s intercalaire: *bust* (R. d. S. G. v. 2019).

Je sui roïne, mais le non | En ai perdu par ma poison

Que nos *beumes* en la mer. (Trist. I, p. 107.)

Del beivre qu'ensemble *beuimes*. (Ib. II, p. 57.)

Vus en *beustes* e je en *bui*. (Ib. ead. p. 112.)

Tuit cist *burent* lo boire de salveteit. (S. d. S. B. p. 542.)

Cele nuit *burent* et mangierent. (R. d. l. V. v. 1345.)

Cume cil malade vindrent al premier chief del ost, entrerent en
me loge, si i mangerent e *beurent*. (Q. L. d. R. IV, p. 372.)

Imparfait du subjunctif:

Kar nostre Sires le defendi que jo n'i *beusse* ne manjasse. (Q. L. d.
t. III, p. 288.)

Kar sil m'ad cumanded nostre Sire que jo n'i *bousse* ne manjasse.
b. ead. p. 287.)

Que jo cumandai qui ici ne manjasses ne *beusses*, tis cors n'iert
as enseveliz en la sepulture de tes ancestres. (Ib. ead. p. 289.)

Que atient ce ke il dist des repuns pechiez des alquanz hommes et des aoverz à ce ke il avoit defendut lo malade ke il ne *beuist* aiwe. (M. s. J. p. 511.)

Si com la meillor gent qi onques *beust* vin. (Ch. d. S. I, p. 65.)

Et il envoievent, si apelevent lor trois serors, ke eles manjaissent et *buisent* avoc eaz. (M. s. J. p. 498.)

Ja de morir garant n'eussent,

Se la mer tote ne *beussent*. (R. d. R. v. 11845. 6.)

Futur: *beurai*, *beverai*; conditionnel: *bevroie*, *bevreie*, *bevereie*. (Voy. *devoir*, pour l'e radical, en Bourgogne et en Picardie.)

Mangerai sun peisun e *beurai* sun claret. (Charl. v. 585.)

Si dist: Propice me seit Dieu que jo n'en guste, ne *beverai* pas l'ewe que cist unt par entre lur enemis prise e portee, en pour de lur sanc espandre, e en peril de mort. (Q. L. d. R. II, p. 213.)

Se sanz vilanie veuz beivre,

Garde que ta boche seit seivre

Del morsel que mis i auras,

Quer ja mar o tel frein *bevras*. (Chast. XXII, v. 189-92.)

Ja por ce, de vin ne *bevr*a,

Ne plus chaut chaperon n'aura. (Dol. p. 204.)

Nos *bevr*ons de l'autre picier,

Si lairons lui et le plaidier. (P. d. B. v. 3971. 2.)

Mais faites un bel digner à lur oes aturner, e mangerunt e *beverunt*, e puis à lur seigneur en irunt. (Q. L. d. R. IV, p. 368.)

Od tei ne irreie, ne pain mangereie, ne ewe ne *bevereie*. (Ib. III, p. 287.)

Imparfait de l'indicatif:

De l'ewe *bevoit* au ruissel

Qu'ele n'avoit point de vessel. (Rutb. II, p. 122.)

Li sien mangoient et *bevoient*

Et moult grant joie demenoient. (P. d. B. v. 3839. 40.)

Quant il mangoient et *bevoient*,

Li oisel deseure aus cantoient. (Fl. et Bl. v. 251. 2.)

Od eus manjoent e *beveient*. (Ben. v. 39030.)

Participe passé:

Quant ot *beut* li niez l'empereor,

Conte Olivier apelle par vigor. (G. d. V. v. 2749. 50.)

Kar il n'en out de treis jurz ne de treis nuiz de pain mangied, ne *beud*. (Q. L. d. R. I, p. 115.)

Petit i ot mengie et *beu* de vin frois. (Ch. d. S. II, p. 122.)

Quar il ot ja tel puisison *biute*,

Dont il ot pries la mort reciute. (Phil. M. v. 19660. 1.)

Li miez guariz en unt *boud* itant,

Tuz sunt neiez par merveillus ahan. (Ch. d. R. p. 96.)

Ces exemples posés, je vais chercher à résoudre plusieurs difficultés que présente le verbe *boire*.

J'ai indiqué ci-dessus la forme *bovre*, comme la primitive bourguignonne et picarde, ce qui paraîtra extraordinaire puisque les S. d. S. B. donnent déjà *boivre*, infinitif employé substantivement. Je me fonde sur le futur :

Vos *boverez* mon boyvre, ce dist nostre Sires, à saint Jaïke et à saint Johan. (S. d. S. B. p. 542.)

On voit qu'ici la diphthongaison n'avait pas encore trouvé place, vu la terminaison lourde¹. Les verbes forts de la quatrième conjugaison, on le remarquera, renforcèrent, en général, de fort bonne heure l'infinitif, parce que la terminaison étant très-brève, on chercha à donner plus de valeur à la forme en diphthonguant le radical, pour satisfaire à la loi de l'équilibre.

Du reste, à supposer que la forme primitive du verbe *boire* ait été *bevre* dans tous les dialectes, cela ne lui enlève pas son caractère de verbe fort; car l'*e* radical se trouve toujours sans renforcement devant les terminaisons lourdes, et l'on s'expliquerait très-bien l'*oi*, en Bourgogne et en Picardie, par la diphthongaison de l'*i* latin devant les terminaisons légères (cfr. *voir*). Ces diphthongaisons auraient alors donné lieu à un nouvel infinitif en *o* radical, qui plus tard se renforça avec *i*.

Le *v* du futur et du conditionnel s'est-il prononcé en consonne pendant tout le XIII^e siècle? A en juger par l'analogie, je ne le pense pas; les dialectes de la Picardie, de la Touraine et des provinces avoisinantes l'ont sans doute changé en *u* dès le milieu du XIII^e siècle, au plus tard.

Favorisée par le *v* terminatif, l'influence des formes du parfait défini et du futur, après le changement de *ev* en *eu*, s'il est vrai qu'il ait existé alors, fit introduire *u* comme voyelle radicale, au lieu de *e*, à certains temps. Entre 1250 et 1260, on voit paraître, en Picardie, l'imparfait *buvoie* et le futur *buurai*:

Cil homme vivoit sans vilonnie,
Poi *buvoit* de bon vin sour lie,
Mais aïge ki n'ert pas boulie. (R. d. M. p. 7.)
Et en este, pour son deduit,
Si mangeoit .i. poi de bon fruit,
Apries mangier, al miedi,
E *buvoit* une fois ausi. (Phil. M. v. 2980-3.)
Vous mangeres à la vespree

(1) Cfr. *bouvaige*: Et dons dist, ei que vos je vig, car cist *bouvaiges* ne puet mie respasser si je nel boef. (Roquefort s. v. *bouvaige*.)

Pain et tarte, car et poisson,

Et *buveres* vin affuison (à fuison). (R. d. M. d'A. p. 4.)

Pour ce qui est des deux premières personnes du pluriel du présent de l'indicatif, où l'*u* s'est aussi fixé, je ne connais, au XIII^e siècle, aucun exemple qui le porte.

Ces formes en *u* ne pourraient-elles pas s'expliquer aussi, en partie du moins, par un souvenir de la forme *bovre*?

Comme termes de comparaison à ce que je viens de dire, je citerai :

Sommeliers, o createurs de nouvelles formes, rendez moy de non *beuwant*, *beuvant*. (Rabelais, Gargantua I, 5.)

Beuvez tousjours, vous ne mourrez jamais. (Ib. ead.)

Beuvent (ib. Pantagruel IV, 43) — *beuviez* (ib. Gargantua I, 39) — *beurez* (ib. Pantagruel III, 13) — *beuroyt* (ib. ead. V, 5.).

Il proposa une couronne en prix à celui qui *beuroit* le mieulx. (Amyot. Hom. ill. Alexandre.)

Le composé le plus fréquent de *boivre*, est *aboivre*, *abevre*, plus tard *abevrer*, *abeuvrer*, *aboivrer*, etc. d'où nous avons fait, par transposition du *r*, notre mot *abreuver*. *Aboivre*, signifiait *faire boire*, *déaillérer*, *enivrer*; par extension, *imbiber*, *pénétrer*, *instruire*.

A cels le (le paradis) donent e delivrent

Qui les *aboivrent* et enyvrent

Et qui lor engressent les pances

D'autrui chatels, d'autrui substances. (Rutb. I, p. 189.)

E li marinier fol e sort,

E ivre e *abevre* e lort. (Ben. v. 41059. 60.)

Emboivre, imbiber, tremper, se pénétrer — s'enivrer, être ivre (sens propre et figuré).

Dont par ert il si deceus

Et de vostre amour *embeus*. (Fl. et Bl. v. 2177. 8.)

Cfr. ib. v. 2239.)

Comme homme *embeu*, qui chancelle et trepigne,

L'ai veu souvent quand il se alloit coucher. (Villon, p. 61.)

La terre *embue* du sang du juste. (Rabelais, II, 1.)

Voy. le Glossaire aux mots *forsboivre*, *sorboivre*, *autant*, *lut*.

CLORE (claudere).

Le verbe *clore* conserva cette forme pendant le XIII^e siècle tout entier, et ce n'est que dans le XIV^e, que l'*o* s'y assourdit fréquemment en *ou*. *Clore* avait beaucoup de dérivés, qu'on voit se mélanger avec les composés de *cludere*, soit par suite de l'affinité qui existait entre ces derniers et *claudere*, soit à

ause de l'emploi facultatif de l'o et de l'u. Prenons d'abord quelques exemples de *clore*.

Il a fait l'uis *clore* sor soi. (P. d. B. v. 2539.)

E fist *clorre* les portes del temple que l'um n'i entrast. (Q. L. d. R. V, p. 400).

Quar il de lur greit *cloent* lur oez encontre la lumiere d'entendement. (M. s. J. p. 509.)

Cloent la porte et le pont ont sus mis. (O. d. D. v. 6948.)

Quar li amors de droiture aoevret un pau apres plus largement les ermanables choses en la paiz, cui ele davant *clooit* en la commotion. (M. s. J. p. 516.)

Après li *clost* l'uis et ferma. (Dol. p. 179.)

Oez pur quele ententium

Se *clostrent* apres d'envirun. (Ben. I, v. 1025. 6.)

Lors se *clostrent* li nostre de lices par defors. (Villeh. p. 131, CI.III.)

Quar li termes vient et aprouche

Que la mort nous *clorra* la bouche. (Rutb. I, p. 97.)

Tous *clora* chius les huis tous .iij.

Qui fait sont de vermeil laiton. (Poit. p. 58.)

L'uis a *clos*, dou mostier se part. (R. d. M. p. 74.)

Et si ot molt bele maison

Close de haut mur environ. (L. d. T. p. 72.)

Ouvrans et *cloans* à dangier. (Romv. p. 321, v. 8.)

Reclore, refermer.

Et quant tres grant joie le prent,

Si s'ovre li cuer et s'estent;

E se *reclore* ne se puet,

Delivrement murir l'estuet. (R. d. R. v. 7539-42.)

Par .xii. feniestres issoient,

Et apries toutes *recloient*

Quant il en estoient issu. (Phil. M. v. 2566-8.)

Aclore, *clorre*, fermer; *raclore*, renfermer. (V. Roquefort
3. v. *raclore*, *raclos*.)

Dure est la terre, senz mareis,

Entre Argences e Cingeleis,

Dreit vers midi; en teu maniere

L'*aclot* e ceint une riviere. (Ben. v. 33262-5.)

Desclore, défermer; éclaircir, expliquer.

Ausi voir comme est Évangile

Est ceste chose:

Si vous doit bien estre *desclose*. (Rutb. II, p. 104.)

Enclore, enclore, enfermer.

Cume li reis fud venuz à sun palais, ses dis suignantes que Absalon
es fiz out deshunurees fist *enclore*, e puis à el(e)s ne aprechad nule feiz,
mais *encloses* furent e cume vedves jesque à lur mort. (Q. L. d. R. II, p. 197.)

Moult par estoit li lieux plaisans
 Et pour deduire delitans,
 Car li bois par dales estoit,
 La riviere les *enclooit*. (R. d. C. d. C. v. 1831-4.)
 Dites pour quoi ci le meistes
 Et pour quoi ceenz l'*enclossistes*,
 Et que vous avoit il mefeit? (R. d. S. G. v. 1955-7.)
 Et li rois
 Lor deffendi qu'il n'asaussissent.
 Mais là dedens les *enclosissent*. (Phil. M. v. 26775. 7. 8.)

Esclore, éclore — manifester, faire connaître. Je ferai d'abord observer que ce verbe se trouve employé activement dans Rabelais: Un pigeon *esclouant* ses petits.

La dame parlast; mais el n'ose,
 Qu'as rois ne soit s'entente *esclose*. (P. d. B. v. 8737. 8.)

Forsclore, exclure, priver, empêcher de fuir, couper, séparer — fermer, interdire (l'entrée d'un lieu).

Dont se coururent armer, si monterent et les *forcloent* en un destroit . . . car nostre gent se travailloit de iaus aprochier le plus qu'il pooient et d'eus *forclore*. (H. d. V. 506^e.)

Treis mile heaumes les *forscloent*
 Qu'il ne s'entreveient ne oent. (Ben. v. 5413. 4.)
 De ceus qui de proesce unt los
 Ne devez mais estre *forsclos*. (Ib. v. 22206. 7.)
 Maintenant lor furent as dos,
 Bien les quident avoir *forsclos*. (Ib. v. 34367. 8.)
 Dales ma garderobe apres
 A un huis qui siet asses pres
 Pour venir ci priveement.
 Il a passe moult longuement
 Qu'a este fermes et *fourclos*. (R. d. C. d. C. v. 2241-5.)

Voltaire fait quelque part la remarque suivante: „On arrive aux portes d'une ville fermée, on est quoi?... Nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation. Nos pères disaient *forclos*; ce mot très-expressif n'est demeuré qu'au barreau; c'est dommage.“

Cfr. les exemples suivants, où les mêmes formes se rattachent à des composés de *cludere*.

Par iror est la splendors del Saint Espir *fors esclose*. (M. s. J. p. 513.)
 A la p. 465 du même texte, on lit:

Car cil ki or soi gettet parmei ses deseiers de ceste dolor de cuer, remanrat dont *fors enclous* de cele sue deventriene feste.

Je crois les deux leçons admissibles.

Floridan et Ellinde n'estoient mie si *forclus*, ne privez du doux et agreable regard, ne de gracieuses devises de l'ung et de l'autre, qu'il ne parlassent et devisassent ensemble. (Roquefort s. v. *forclus*.)

Cfr. enfin le substantif *enclus*, moine (reclus), enceinte.

Il n'espargnoit ne clers, ne moines,
Enclus, hermites, ne canoines,
 Et les nonains, et les convers,
 Qui plus erent à lui ahers. (Roquefort s. v. *enclus*.)
 .I. brief aport, sil met ci jus
 El senestrier de cest *enclus*. (Trist. I, p. 119.)

Je ferai encore remarquer que, vers la fin du XIII^e siècle, es verbes diphthonguèrent quelquefois irrégulièrement l'*o* et l'*u* vec *i*.

CONNAITRE (v. fo.), cognoscere.

La forme primitive de ce verbe a été: *conoistre*, en Bourgogne et en Picardie; *cunustre*, en Normandie.

Car cil ki sa misere ne conoist, ne puet assi *conoistre* son solaz. S. d. S. B. p. 546. Cfr. p. 550.)

Ke ore *cunustre* ne me volt? (Trist. II, p. 119.)

Dès avant la fin du XIII^e siècle, le dialecte picard remplaça la forme primitive et correcte par *conoistre*, où la diphthongaison provient de l'influence des formes renforcées de l'indicatif. *conoistre* s'introduisit un peu plus tard en Bourgogne. La forme normande *cunustre*, devint *conoistre*, *cunustre*, dans les dialectes sîxtes. Au lieu de *cunustre*, on trouve *conustre* dans des textes mélangés.

La variante *cognoistre* (J. v. H. p. 434), *congnoistre* (R. d. R. . 1036), est de la fin du XIII^e siècle. Elle n'appartint d'abord qu'à la vie commune; mais, au XIV^e siècle, elle devint très-récurrente et on l'employa jusqu'à la fin du XVI^e. L'*o* de *cognoistre* s'assourdit en *ou*, d'où *cougnoistre*.

Vers 1250, on voit paraître, à l'est de la Picardie, la forme *uenoistre*, qui s'explique de la manière suivante: On écrivit le fort par *q* (voy, la Dérivation), et l'*o* devint *e* par suite de l'influence de la lettre *q(u)*. Ou bien *que* représente-t-il simplement *q*, et y a-t-il eu rejet de l'*o*? Le patois picard moderne connaît encore l'élision d'un *o* inaccentué entre deux consonnes: *mander*, commander, *qment*, comment.

(Li visce) ne nos puent *conoistre* quand nos sumes dolent. M. s. J. p. 454.)

Qar *conoistre* le vuet Sebile la roïne,
 Qi li a pardone mautelant et corine. (Ch. d. S. I, p. 115.)
 Li rois tramist al duc message
 Pour bien *connoistre* son corage. (Phil. M. v. 3196. 7.)

Au milieu du XIII^e siècle, ce redoublement de la consonne Burguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II.

n était ordinaire, en Picardie, à toutes les formes du verbe *conoistre*.

E seient traveillez de mesaventures et de enfermetez, e il vuillent *cunuistre* e pardun requerre de lur mesfaiz. (Q. L. d. R. III, p. 262.)

Home qui plaide en curt . . . e home li metted sur qu'il ait dit chose, que il ne voille *conustre*, se il ne pot derainer per .ii. entendable home del pleidant e veant, que il ne l'aurad dit, recovered a sa parole. (L. d. G. p. 182, 28.)

Mais *conoistre* i pout l'un mult tost l'encloeuire.

(Th. Cant. p. 121, v. 5.)

Si li faimes tant à saveir

E *conoistre* e apercevoir. (Ben. I, v. 2073. 4.)

Car si com li muls aveit honte

De *quenoistre* la verite,

Que asne l'eust engendre. (Chast. III, v. 100-2.)

Le présent de l'indicatif avait pour formes :

BOURGOGNE.

PICARDIE.

NORMANDIE.

conoïs,

conoïs, connois,

cunuis,

conoïs,

conoïs,

cunuis,

conoïst,

conoïst,

cunuist,

conessons,

conissons,

cunessum, (cunussum ?)

conesseiz,

conisses,

cunessez, (cunussez ?)

conoissent.

conoissent.

cunuissent.

Il était donc régulièrement fort. En Bourgogne et en Normandie, pour la raison que j'ai donnée à l'occasion de *devoir*, le second *o* devenait *e* aux deux premières personnes du pluriel; en Picardie, l'*e* était représenté par *i*. Si cet *i* a été de suite employé au lieu de *o* ou de *e*, ou s'il date seulement de l'époque où *oi* s'était déjà fixé à l'infinitif, c'est ce qu'il est impossible de déterminer; mais, dès la fin du XII^e siècle, il était en usage ¹. Impératif de même.

Noe conduist l'arche parmei lo peril del duluve, en cui je *reconoïs* aparmenmes la forme de ceos qui sainte eglise ont à gouverneir. (S. d. S. B. p. 566.)

Mais je *connois* bien vostre essoigne. (P. d. B. v. 7024.)

Kar ne *cunuis* ne jeo ne vei

Qu'en l'estorie ait rien si bien nun

E doctrine e cognitiun. (Ben. I, v. 2130-2.)

Ben le *cunuis* que gueredun vos en dei

E de mun cors, de teres e d'aveir. (Ch. d. R. p. 132.)

Fait il, tu ne *connois* la gent. (Fl. et Bl. v. 1606.)

(1) On a déjà vu l'*i* picard remplacer quelquefois l'*e* bourguignon; cet emploi de l'*i* tient peut-être à la nature de l'*e* muet picard. (Voy. l'Article.) — Le patois picard actuel emploie *i* pour *oi*, *u*, *ui*: *piisson*, *disque*, *edpis*.

Ore, chier pere, vei e *cunuis* ceste piece de tun afublail que tienc en ma main. (Q. L. d. R. I, p. 94.)

Li quens sait bien qu'il a passez
Guivres et serpenz et de malfez;
Des lions *connoist* bien les traces,
Et lor tesches et lor effaces. (P. d. B. v. 5751-4.)
E Renomee, qui tot veit
E tot *conuist* e aparceit. (Ben. v. 3215. 6.)
Veit sun esforz, veit sun poeir,
Conuist l'esforz de son saveir. (Ib. v. 4869. 70.)
Mult ad appris ki bien *conuist* ahan. (Ch. d. R. p. 98.)

Car ce ke nos veons en lumiere, ce *conissons* nos. (M. s. J. p. 458. Cfr. p. 487.)

Nous . . . *reconissons* et avons recouneu, ke nous et no hoir duc de Braibant tenons et devons tenir del eveske, et del eglise de Liege, Hakendeure et toutes les appartenances. (1283. J. v. H. p. 421.)

Vos ki *conesseiz* vostre exil. (S. d. S. B. p. 546.)

Cet *ei* radical est certainement une faute, ou une simple variante orthographique de *e*, comme le prouveront les formes en *e* pur qu'on verra plus bas.

Dans le dialecte picard, on trouve d'ordinaire la terminaison *ies* à la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif et de l'impératif. Cette diphthongaison provient sans doute de l'influence des deux *s*.

Dist Peanda: n'est pas issi,
Vous *connessies* petit Osgui. (R. d. B. v. 14987. 8.)
Bien *connessies* le saint Hermite
Qui est hom de haute merite. (R. d. M. v. 1035. 6.)
Maistres, qu'est che chi qui me lieve?
Vous *connessies* vous en cest mal? (Th. F. M. A. p. 62.)
Connessies donques la folie. (C. d. C. d. C. p. 26.)

Li visce ne nos *conoissent* se nos sumes afflit, car manes ke il hurtent lo dolent cuer si resailhent. (M. s. J. p. 453.)

Kar bien *conuissent* e ben veient
Que rien ne puent perdre od eus. (Ben. v. 28349. 50.)

Présent du subjonctif:

S'est tens que je m'en *reconnoisse*. (Romv. p. 323.)
Mais ço c'ore me presentes,
Vostre merci à cief menes,
Que voie ma dame et m'amie
Sains ço qu'el me *connoisse* mie. (P. d. B. v. 6863-6.)
Ceste bataille ne poet remaneir unkes
Josque li uns sun tort *reconuisset*. (Ch. d. R. p. 139.)

E il là facent lur penitence e lur penance, e *cunuisent* lur pecchied e lur iniquited e de tut lur quer se prengent à Deu. (Q. L. d. R. III, p. 264.)

L'*e* et l'*i* que l'on a vus aux deux premières personnes du pluriel, remplacèrent aussi, en Bourgogne et en Picardie, l'*o* de la seconde syllabe, à l'imparfait, au futur et au conditionnel, où les terminaisons sont lourdes. La Normandie conserva son *u* à ces temps; *ui*, *oi*, dans les dialectes mixtes. Vers 1250, l'*oi*, venant de l'infinitif *conoistre*, s'introduisit aussi au sud de la Picardie, sans toutefois repousser les formes en *i*, qui restèrent en usage dans l'est et le nord du dialecte picard jusque bien après le XIII^e siècle. A dater de la même époque, *oi* était, pour les temps ici en question, la forme ordinaire de l'Ile-de-France en suivant le cours de l'Aisne, à partir de l'est, et en remontant vers Beauvais. Cet *oi*, favorisé par celui de Touraine et des cantons avoisinants (*oi* = *ui*), se répandit au sud et à l'est de la langue d'oïl et finit par devenir la forme prédominante.

L'*i* picard, dont je viens d'indiquer l'usage, a induit plusieurs grammairiens à admettre un infinitif *conistre*, qui n'a jamais existé jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

Par ceus où j'ai eu amor,

Où plus *conoisseie* valor. (Ben. v. 39425. 6.)

Et tu ne me *reconnoissoies*? (Th. F. M. A. p. 107.)

Il savoit bien ke li angele ne pooyent mais repairier à la voie de paix, car il *conessoit* bien l'orgoyl Moab. (S. d. S. B. p. 524.)

Et quant ele obliet ce ke ele savoit et conoist ce ke ele ne *conissoit*. (M. s. J. p. 485.)

Bien *connissoit* cascuns s'ensaigne. (R. d. M. p. 76.)

Kar apertement *conoisseit*

Qu'à eus soffrir n'aveit esforz. (Ben. v. 27769. 70.)

Toutes les terres *quenoissoit*,

Et les manieres en savoit. (R. d. S. S. v. 1771. 2.)

Ne *conoissiez* pas la contree. (Ben. v. 15316.)

Cil qui l'eslection faisoient

Pertonopeus ne *connissoient*. (P. d. B. v. 9325. 6.)

Cil meismes kil *congnoisseient*. (R. d. R. v. 594.)

De ce dist sainz Paules: Dont *conistrai* ge ensi com je sui conuz. (M. s: J. p. 478.)

Se c'est Ogier, ben le *conisterai*. (O. d. D. v. 9247.)

Pur ço entre les genz te *cumustrai* e à tun num chanterai. (Q. L. d. R. II, p. 210.)

Quant jeo *conuistrai* ma baniere,

Maintenant ert sur eus li huz. (Ben. II, v. 726. 7.)

Par dreit jugement m'en metras

Quant la pramesse *quenoistras*. (Chast. XX, v. 63. 4.)

De sun ami bien *conustra*

Le bastun, quant ele le verra. (Trist. II, p. 144.)

Par sens ferai qu'il y venra,
 Que nulz ne le *connoisterra*. (R. d. C. d. C. v. 5942. 3.)
 As armes vous *congoisterons*. (Ib. v. 714.)
 Comment *connoistruns* donc celui? (R. d. S. G. v. 310.)
 Sin *reconistres* miols l'outrage
 Que me faites . . . (P. d. B. v. 6000. 1.)
 Saveir si vus le *cunustrez*. (Trist. II, p. 118.)
 Me *connoisteres* verite. (R. d. C. d. C. v. 5272.)
 Mais quant il mix *connisteront*
 Sa maniere, mix l'ameront. (R. d. l. M. v. 2343. 4.)
 Kar par ce sanc bien *quenoistreit*
 Qel enferte ses pere aureit. (M. d. F. II, p. 195.)
 Sovent avoient fait omages | Sovent orent done ostages
 Que des Bretons *reconnistroient*
 Lor fiu et que d'aus les tenroient. (Brut, v. 13843-6.)

Parfait défini: *conui*, *connui*, *connuc* (*counui*), *cunui*.

Je sui tos pres de jurer au mostier
 Moi sissantisme de barons chevaliers;
 Ne vos *conui*, par le cors saint Richier! (O. d. D. v. 3976-8.)
 Cis aura le pris de l'estour,
 Se onques chevaliers *connui*. (R. d. l. V. p. 282.)
 Robin, je te *connuc* trop bien
 Au canter, si con tu venoies. (Th. F. M. A. p. 107.)
 Car bien sai, s'onques le *counui*. (Romv. p. 318.)
 Mar vi l'ure que vus *cunui*
 E vus e Tristran vostre ami. (Trist. II, p. 1.)
 Si coiemant en est an l'ost antreiz
 Desoz un arbre k'est foillus et rameiz,
 Ke nel *comut* nuns hom de meire ney
 Del ost le roi de France. (G. d. V. v. 1079-82.)
 De veir, senz mençonge e senz ni,
 Saint Hues, l'abe de Cloigni,
Conut e sout en un moment
 Sa mort e son trespasement. (Ben. v. 40845-8.)

Congnut (R. d. R. v. 1039), *counut* (M. d. F. Gug. v. 154.)

Vos lettres veimes tout troi,
 Ne de çou deceu ne fumes:
 Vostre seel bien *conneumes*. (R. d. l. M. v. 4212-4.)

Et nous Henris . . . *recounneumes* bien le devantdit Jehan à home.
 (1253. Th. N. A. I, p. 1052.)

Soit sainz Johans martres en ayer les engeles, car cil si cum
 spiritels creatures *conurent* plus certainement les esperitels signes de sa
 levotion. (S. d. S. B. p. 543.)

Cil *conourent* l'ovraigne aperte,
 Manifestee e descouverte. (Ben. v. 21270. 1.)

Imparfait du subjonctif:

Pluis tost k'il pot issi fors coiemant;
 Puis se ferit an la prese pluis grant,
 Que nel *conuist* ne Karle ne sa gent. (G. d. V. v. 434-6.)
 Grim li out fet changer son non,
 Qe par tant nel *conuist* l'om. (L. d'H. v. 148. 9.)
 S'il *conneussent* l'aigue là où je la connois,
 Mostre vos eussent lor force maintes fois. (Ch. d. S. I, p. 98.)

Participe passé: *conuit, comut, conu, coneu*.

Nos faisons ui, chier freire, l'encommencement de l'Avent, cuy nous est asseis renommeiz et *conuiz* al monde, si cum sunt li nom des altres sollempniteiz; mais li raisons del nom nen est mies par aventure si *conue*. (S. d. S. B. p. 521.)

Seignors, je .ai veues vos lettres; bien avons *queneu* que vostre seignor sont li plus haut home qui soient sans corone. (Villeh. 434^d.)

Gerars li a tout *conneu*

Son grant anui et sa grant perte. (R. d. l. V. v. 2383. 4.)

L'avision q'avez veue

Demain poet estre *coneue*. (L. d'H. v. 457. 8.)

On voit, par les exemples cités, que *connaître* avait souvent la signification de *faire connaître, avouer*.

Le participe présent de *connaître* joint au verbe *faire*, signifiait *faire savoir, donner connaissance, avertir*:

Nous *faisons* *cognissant* par ces presentes lettres. (1285. J. v. H. p. 436.)

Outre *reconnoistre*, on trouve souvent les composés: 1^o *desconnoistre*, ne pas reconnaître, déguiser, travestir, défigurer; 2^o *mesconnoistre*.

Par ceo les *descunut* li reis,

Si fu en dute e en suspeis. (M. d. F. Elid. v. 237. 8.)

Lors luy compta Tristan comme la playe luy avoit este faicte, par quoy il estoit tout *descongneu*. (Trist. II, p. 225.)

Jusqu'à la salle ne fina, si i vint,

Por *desconoistre* ot son chaperon mis. (G. l. L. II, p. 256.)

E Tristran mult ben se aperceuit

Ke ele del tut le *mescunuit*. (Trist. II, p. 130.)

COUDRE (consuere).

Coudre est une forme avec *d* intercalaire pour *cous're*, dont le primitif peut avoir été *cosre*, *cosdre*; mais, au XIII^e siècle, on ne trouve que *coudre*, et, dans le dialecte picard, *keudre*. Plus tard on écrivit *cousdre*.

Le *d* de *coudre* étant intercalaire, les irrégularités de ce verbe ne sont qu'apparentes.

Mout saveit bien *coudre* et taillier. (Chast. XXVI, v. 8.)
 Di as enfans dant Gilemer
 Ke tu fais l'aiguille enfiler
 Dont tu lor dois *coudre* les mances. (V. s. l. M. IX.)
 Ses filles fist bien doctriener
 Et aprendre *keudre* et filer
 Et à ouvrer soie en taulieles. (Phil. M. v. 2850-2.)
 Et taillent et *keusent* ses dras. (P. d. B. v. 6270.)
 Flourentine seant trouva
 Sour une queutepointe asise,
 Et si *cousoit* par grant cointise
 Une cote à armer molt riche . . .
 Or vous sees

Ma damoisiele, et si *couses*
 Et je vous ferai compaignie. (R. d. l. V. v. 3603-6; 10-12.)
 Cil mestres plusors varlez ot
 Qui *couseient* ce qu'il taillot. (Chast. XXVI, v. 3. 4.)

Les exemples du parfait défini que je puis citer, donnent, comme aujourd'hui, la terminaison *i*,

Ensi avala li literil, et alla devant l'autel et se mist à genoilz mult plorant, et il li *cousierent* la croiz en un grant chapel de coton, por ce que il voloit que la gent la veissent. (Villeh. 441^b.)

Après ce coteles se firent

De fueilles, qu'ensemble *acousirent*. (R. d. S. G. v. 123. 4.)

Ce dernier exemple nous fournit le composé *acoudre*, *coudre* à, l'un à l'autre.

Imparfait du subjonctif:

Aincois qu'il *cousissent* lor manches. (Romv. p. 583, v. 34.)

Cfr.: Gylippus *descousut* par dessoubz les coustures des sacs où l'argent estoit, et en tira de chasque sac une bonne somme, puis les *recousut*. (Amyot. Hom. ill. Lysander.)

Participe passé: *cousu*.

Kar Normanz ki l'orent veu

L'ont parsui e coneu,

As fers de lances l'ont *cosu*. (R. d. R. v. 13870-2.)

On voit ici *coudre* employé comme aujourd'hui *enfiler*, en termes d'escrime, et *embrocher*, dans le discours familier.

Au lieu de *coudre*, on trouve *encoudre* dans le même sens.

Descoudre, signifiait *séparer*, *découper* (Ch. d. R. str. CXLIII.)

CROIRE (v. fo.), credere.

Le texte des sermons de saint Bernard donne déjà à ce verbe la forme *croire*, qui avait été précédée de *crore*, en Bour-

gogne et en Picardie. Le dialecte normand disait *crere* et *creer*; les dialectes mixtes, *creire*.

Et ke doiens nos *croire* por kai il vint. (S. d. S. B. p. 526.)

On doit bien *croire* chou c'on voit. (R. d. M. p. 41.)

Si *crere* me volez, tute en serrez garie. (Charl. v 713.)

De ceo que dites qu'il ad mande

Ne puis *creire* que seit verite

En nule guise. (Ben. t. 3, p. 493.)

E vous prioms que eaus deus, e un de eaus ensemment voillez *creer* en ceo, q'il vous diront, de la nostre part, sor les besoignes avant nomees. (1283. Rym. I, 2. p. 218.)

Le présent de l'indicatif se conjuguait de la manière suivante :

BOURGOGNE et PICARDIE.

croi, crois, croit, creons, creomes, creeiz, crees, croient.

NORMANDIE.

crei, creis, creit, creum, creez, creient.

Ainsi, aux personnes à terminaison légère, diphthongaison régulière de l'*e* radical avec *i*, dans le dialecte normand; en Bourgogne et en Picardie de l'*o* avec *i*, puis, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, affaiblissement de l'*o* en *e* devant les terminaisons lourdes.

Peut-être m'objectera-t-on que l'infinitif *crore* n'a pas existé, et que *croire* a été formé d'après les personnes en *oi* du présent. Supposé même, ce qui n'est pas, que *crere* soit aussi primitif en Bourgogne et en Picardie, ce verbe n'en conserve pas moins son caractère fort. En effet, comme en d'autres occasions, la voyelle radicale latine se serait diphthonguée devant les terminaisons légères, et partout ailleurs on aurait conservé l'*e* latin, qui alors avait perdu son ancienne valeur.

Mes ce ne *croi* je mie que vos soiez tuez. (Ch. d. S. II, p. 155.)

Respunt li dux: Sire, jo vos en *crei*. (Ch. d. R. p. 134.)

Mais tu, par aventure, ne *crois* mies bien lo tesmoignage saint Johan. (S. d. S. B. p. 552.)

Se tu me *creis*, ne feras tu. (Chast. XX, v. 103.)

Ki en lui *croit*, il est plus faus que bris,

Tos ses pooirs ne vaut deus parisis. (O. d. D. v. 11320. 1.)

E si vos sai mostrer e dire,

Qui nel (J. C.) *creit* e si nel crerra,

Ja en son regne n'entera. (Ben. v. 24112-4.)

Se nos *creons* bien en Dieu, li chans demourra nostres. (H. d. V. 495^b.)

Si m'en *creeiz*, par le cors S. Simon,

Pendre feriez as forches cel glouton. (G. d. V. v. 1348. 9.)

Si vous *crees* ma demoustranche,

Nous end arons bonne venjanche. (L. d'I. p. 22.)

Mais or *croient* à moens li gent à lor veue, car li tesmoignaige de Deu sunt devenu trop creuale. (S. d. S. B. p. 547.)

Escandalizanz un de cez petiz ki en luy *croient*. (Ib. p. 557.)

Set qu'il *creient* qu'il seit ocis. (Ben. v. 37391.)

Présent du subjonctif: *croie*, *creie*.

Le parfait défini avait deux formes: *crei*, *crui*. La première était la plus ordinaire.

Se vostres consaus fust creus,

Partonopeus fust sains et drus;

Mais g'en *crei* mes volentes,

Dont je sui morte et il derves. (P. d. B. v. 6997-7000.)

Ge l'en *crui*, et si fis que fous. (Trist. I, p. 16.)

Por coi *crui* ge ma fame? (R. d. S. S. d. R. p. 58.)

Raoul *creis* et sa losengerie. (R. d. C. p. 74.)

Fist .i. preudome e saint martir,

Quant il *crei* de cuer entir. (Phil. M. v. 3820. 1.)

Consel *crei*, conseil ama. (R. d. l. V. v. 72.)

E vos faites mout mal quant vos le *creistes*. (Villeh. p. 97. CXXIII.)

Et il *creirent* ce qu'il dist. (Brut, v. 429.)

Imparfait du subjonctif: *creisse*, *creusse*.

Je me fi mult en lui et croi.

Se ne m'i *creusse* et fiaisce,

En nul sens ne li envoieasse. (Dol. p. 159. 60.)

Il couvendroit qu'en lui *creisses*

Et ses commandemenz feisses. (R. d. S. G. v. 2075. 6.)

Qui *creust* dons k'il fils de Deu fust? (S. d. S. B. p. 551.)

Certainnement, que je quidoie

Que vous ne m'en *creussiez* mie. (R. d. S. G. v. 804. 5.)

Certes, se vous m'en *creissies*,

Ja ne vous entremesisies. (R. d. l. V. v. 286. 7.)

La forme ordinaire du futur est *crerai*, et, avec transposition du *r*, *kerrai*, *querrai*, en Picardie. Le texte des sermons de saint Bernard donne déjà *croireiz*, et les formes en *oi*, dérivant de l'infinitif *croire*, deviennent de plus en plus communes à mesure que l'on avance dans le XIII^e siècle, sans toutefois prédominer sur les autres. La forme *creire* produisit aussi un futur *creirai*, qui paraît seulement vers la fin du XIII^e siècle. Enfin, on a quelques exemples de la même époque, où le *r* est précédé d'un *s* intercalaire.¹

(1) L'intercalation d'un *s* devant *r* est assez rare et ne se montre guère que dans la seconde moitié du XIII^e siècle: *esraument* (R. d. C. d. C. v. 3710.)

Par Den! ço dist li escut, ja ne vus en *crerai*. (Charl. v. 515.)

Vaspasyens dist: Jou *creirai*

Et mout volentiers l'aourrei. (R. d. S. G. v. 2081. 2.)

Ja ne *querrai* nul jor que soie vis

En vostre Den que penerent Juis. (O. d. D. v. 11317. 8.)

Mes sauve vostre grace, et sauve vostre parole, et sauve vostre reverence, je ne *cresrai* hui qu'il le s'en pensast onques. (R. d. S. S. d. R. p. 16.)

Ja ne faldra

Qui de tot sa feme *kerra*,

Qu'en la fin ne soit mal baillis. (L. d. M. p. 67.)

Lors a dit que *croira* dou tot son loemant. (Ch. d. S. II, p. 109.)

Cant fu li reis amonestiez

Des evesques sainz ordenez,

Qu'il *crerra*, ce dit, lor conseilz,

Maintenant fu fait li envez. (Ben. v. 22866-9.)

Par son message ra mande

Que por parole nel *cresra*,

Ne ja ne s'en remuera. (Brut; v. 4638-40.)

Si ju vos ai dit, dist il, les choses terrienes et vos ne creez, coment *croireiz* vos si je vos di les celestienes? (S. d. S. B. p. 539.)

Il dist al rei: Ja mar *crerez* Marsilie. (Ch. d. R. p. 8.)

Tres ben s'afice, ja mal le *mesquerres*. (O. d. D. v. 4889-)

Et cil bon eure seront

Qui par vraie foit me *creront*. (R. d. M. p. 41.)

Qui en moi vraiment *croirunt*,

De leur maus repentance arunt. (R. d. S. G. v. 883. 4.)

Dient ke ja ne le *kerront*

Dusk'à tant que il le verront. (R. d. l. M. v. 6435. 6.)

Là sont les dames qi *querront* en Jhesu. (O. d. D. v. 1300 1.)

Certes ja mes ne me *crerrunt*

Des que ceste aventure saverunt. (M. d. F. Fr. v. 77. 8.)

Conditionnel: *croiroie* (G. l. L. II, p. 220), *kreroie* (M. d. F. II, p. 272), *mesquerroie* (Th. Fr. M. A. p. 61), *creroit* (M. s. J. p. 50 5), *crerreit* (M. d. F. II, p. 418), *crerroit* (Romv. p. 564, v. 2), *kerroit* (Phil. M. v. 28910), *querries* (O. d. D. v. 841), *kerroient* (Phil. M. v. 29873), *crerreient* (M. d. F. II, p. 422).

Et per les apostres la (la patenostre) comandait il à dire à tous ices qui an lui *croiroient*. (Apoc. f. 50, v. 2. c.)

Imparfait de l'indicatif: *creoie* (P. d. B. v. 3535; Romv. p. 479, v. 33; Ch. d. S. I, p. 258), *creeies* (Chast. XX, v. 257; XIX, v. 134), *creoit* (P. d. B. v. 7816; O. d. D. v. 4519), *creeit* (Chast. XXII, v. 32), *creioient* (St. N. v. 350), etc.

Participle passé: *creu*.

Jhesucris dit: Tu m'as *creu*

Thumas, por chou que m'as veu. (R. d. M. p. 41.)

Les composés de *croire* étaient:

Acroire: a) croire faussement et sans un fondement raisonnable.

Quunque m'as dit e fait *acreire*

Voil que seit chose certe e veire. (Ben. v. 18324. 5.)

r. ci-dessous *mescroire*, et Régime des verbes.

b) donner à crédit, prendre à crédit, prêter, emprunter.

De ces .ii. sages qui furent remes, li uns en fu si larges et si spenderes, qu'il mestoit en donner tout ce qu'il avoit, et ce qu'il ne voit meesme avoir, et *acreoit* en plusieurs leus; li siens n'estoit veez nului. (R. d. S. S. d. R. p. 30.)

On doit tres bien paier la gent

De cho quant on l'a *acreue*. (Fab. et C. IV, p. 28.)

Hé! Baudoin, fait ele, malement vos estait.

Ja verrez Saisnes venir sor vostre plait;

Qan q'avez *acreu* criez que ja ne vos pait. (Ch. d. S. I, p. 238.)

Nampourquant pas ne se recoient

Ains paient bien chou k'il *acroient*. (R. d. l. V. p. 97.)

S'ot el chief le heaume lacie,

Et tant i estoit bien assis,

Qu'il ne vous fust mie avis

Q'emprunte n'*acreu* l'eust. (Romv. p. 506.)

Cfr. Roquefort s. v., et Phil. de Commines l. IV, ch. III: Trois compagnons de la dite ville, qui hantoient les tavernes, vinrent à un taverier à qui ils devoient, prier qu'il leur *accrust* leur ecot, et qu'avant dix jours le payeroient du tout.

Le simple *croire* avait aussi la signification de *vendre à crédit*:

N'a bolengier en trestot cest pais

S'il vos *creot* .xv. pains atamis

Qu'en cuidast estre pales molt à envis,

Car trop vos voi desnues et despria. (Romv. p. 229.)

Concroire, confier.

Sa traisun e sa merveille

Lors dit e *concreit* e conseil. (Ben. I, v. 1553. 4.)

Ne je n'ai ami si prive

Qui je cest ovre *concreisse*,

Ne sai home qui la deisse. (Ib. v. 18139-41.)

Mescroire, refuser d'ajouter foi, se défier, se douter, soupçonner.

Ne soit nuls ki ceu *mescroiet* et qui de ceu dotet. (S. d. S. B. p. 532.)

Por ce si n'en parlerent mie

Et por ce ke il nel savoient

De voir, mes il le *mescreoient*. (Dol. p. 198.)

Suer, fait la dame, à tant en sui

Que vostre conseil mar *mescru*. (P. d. B. v. 6969. 70.)

En son cuer dit or croit sa feme
 Et *mescroit* les barons du reigne
 Qui li faisoient chose acroire
 Que il set bien que n'est pas voire,
 Et qu'i la prove à mençoige. (Trist. I, p. 16. 17. Cfr. p. 25.)
 L'anel ne set comment *mescroire*
 Ne la verite comment croire. (R. d. l. M. v. 6155. 6.)

Descroire, ne pas croire, regarder ou traiter comme faux.
Descroire est restrictif, atténuatif; portée au plus haut point, l'action de ce verbe n'est toujours que négative. *Mescroire* renferme l'expression d'un sentiment affirmatif, positif, qui fait considérer en mal ce qui en est l'objet.

Bien m'est avis que ne soient de neant *descreu*. (Ch. d. S. II, p. 106.)

Cfr.: Quant à telles choses. il y a danger à trop les *croire* et à trop les *descroire*. (Amyot. Hom. ill. Camillus.)

Genz desleie e *descreue*

S'est ci sor mei trop enbatue. (Ben. v. 10421. 2.)

M'oriflambe portez antre les *mescreuz*. (Ch. d. S. II, p. 182.)

Mescreuz, c'est-à-dire *mécreants*, dans le sens propre du mot. Notre *mécreant* est le participe présent du verbe *mescroire*.

Et, si estoient Saisne et *mescreant* ançois,

Or sont chrestiene et de molt bone fois. (Ch. d. S. II, p. 122.)

Recroire: a) donner caution; rendre; restituer; accorder la liberté; ressaisir, dans le droit coutumier; b) avouer, faire savoir; se lasser, s'arrêter, se dédire, être rebuté, cesser, abandonner, se regarder comme vaincu; c) soupçonner, accuser.

Chevalier sire, *recreez* moi ce brant.

(Agolant. Ed. Bekker. v. 1087.)

Dist li empereres: Bons pleges en demant.

.Xxx. paienz li plevissent leial

Ço dist li reis: E jol vos *recrerai*. (Ch. d. R. p. 148.)

Li emperere le *recreit* par hostage. (Ib. p. 149.)

A Roem dreit à sun fillol

Tramet sun message e enveie

Qui trestot li cont e *recrete*

Que, se il vout, tant a poeir.

Sil set, qu'il seit à suen voleir. (Ben. v. 7555-9.)

Bien pens faire le me feront.

Ja pour mon dit ne le lairont.

S'aucune chose en moi ne voient

Par quoi de ce voloir *recroient*. (R. d. l. M. v. 605-8.)

Langue. qui onques ne *recroit*

De mesdire, soit maleoite. (Romv. p. 535, v. 19. 20.)

Tels i a oi este l'orguilz

Qu'à peine les parti la nuiz;

Senz ceo que de rien se *recreient*,

Vont s'en por ce que mais n'i veient. (Ben. v. 4461-7.)

Lasserat Carles, si *recerrunt* si Franc. (Ch. d. R. p. 35.)

Cfr. Ben. v. 6692, 23712; Ch. d. S. II, p. 20; O. d. D. v. 6854; C. d. C. d. C. p. 61; R. d. L. M. v. 74, etc.

Rabelais, Amyot, Montaigne, font souvent encore usage de ce mot.

CROITRE (*crescere*).

Le *t* de *croître* est intercalaire. Ce verbe a eu d'abord la forme (*crasre*) *crastre*, dans la Bourgogne propre. En Normandie, on disait (*creare*) *crestre*; dans les dialectes mixtes, *croistre*; en Picardie, *croistre*, dès le premier quart du XIII^e siècle.

Nul mal en lui ne laissoit *croistre*. (R. d. M. p. 7.)

Seignor vassal

Si fait ovre voil comencier

Pur vos plus *creistre* e eshaucier. (Ben. I, v. 1616-8.)

Voyons d'abord des formes en *a* radical.

Certes, ensi cesset li decors de la grace lai où li recors nen est, ar al non greit saichant ne *crast* nuls bien; anz li tornet en plus grant ampnation ceu mismes qu'il receut avoit. (S. d. S. B. p. 563.)

Rendons graces à Deu par cuy nostre solaz habondet et *acrast*. (Ib. fol. 74. Roquefort s. v. habondet.)

Ensi *acrast* assi en mi et dolor et crimor li aasmenenz de la medine. (Ib. fol. 20. Roquefort s. v. aasment.)

Dans cette dernière citation *acrast* signifie, fait accroître.

Autrement ne *craisseroient* eles mies si bien (les noveles plantesons), t eles del tot iroient à mal par la sachor. (S. d. S. B. p. 538.)

Présent: *crois*, *cres*, *creis*; parfait défini: *cruï*; participe assé: *creu*.

Cant il voient ke la prosperiteiz de cest monde lur *creist*. (M. s. J. . 463.)

Li bien . . . *creissent* parmi ce ke il sont arier mis. (Ib. p. 466.)

Mais par ce est lur desiers atargiez ke il *creisset*. (Ib. p. 466.)

Ces dernières formes supposent un infinitif *crestre* ou *creistre*, ui peut être du dialecte bourguignon ou picard (voy. I, p. 313), et on doit se demander si, hors la Bourgogne propre, le verbe *roître* n'a pas eu partout la forme *crestre*, dont on aurait fait plus tard *croistre* en Picardie, par analogie aux nombreuses formes en *oi* de ce dialecte. Je ne saurais répondre positivement à cette question; mais on pourrait admettre *crestre*, *reistre* dans la plus grande partie du dialecte bourguignon, et

crostre, *croistre* en Picardie. Cette supposition est conforme aux usages picards.

Lors os *croist* moult de cevaliers,
Par cens, par deux cens, par milliers;
Bien sont *creu* de trente mile. (P. d. B. v. 2315-7.)

Car bien sachiez que en douze grans journees ne *croist* ne bles, ne orges, ne vins, ne avoines. (H. d. V. 493^e.)

Ausi cum l'ente edefiee
Qui del buen arbre fu trenchee
Creist et foillist e rent sa flor
E son cher fruit de bon odor,
Autresi fist li dameiseaus. (Ben. v. 12731-5.)
Mais al chaple des branz d'acer
Crut li orguiz devers les treis,
E baissa mult devers Franceis. (Ib. v. 28345-7.)
La mier *crut* et flot monta
De si q'à lui: grant poour a. (L. d'H. v. 419. 20.)
Li mers enfla, onde leverent;
Wage *crurent* et reverserent. (Brut, v. 2527. 8.)

Car et se il sentoient alcunes diverses choses, droiz fust senz failhe ke il humiliment les desissent, ke il par lur destempreies paroles ne *creussent* les plaies al navreit. (M. s. J. p. 475.)

Et lors tenoient d'Argentille
La meschine, que ert sa fille,
Que ja estot *creue* et grant
Et bien poeit avoir enfant. (L. d'H. v. 283-6.)
Nous *decroistrons* et il *croistront*. (Brut, v. 549.)
Mult vos *crestreie* oi en cest jor
De fieu riche e de grant honor. (Ben. v. 14446. 7.)

COMPOSÉS.

Acroistre, accroître.

Li quens garni Cristople et la Serre, et de teles gens qui n'avoient mie grant volente de *acroistre* l'honneur de l'enfant. (H. d. V. 504^e.)

Voy. ci-dessus les formes en *a* radical.

Decroistre, décroître. V. plus-haut.

Escroistre, sortir; accroître, augmenter, agrandir.

C'est li dolenz, li durfeuz
Qui de noient est *escreuz*. (F. et C. I, p. 324.)
Des noz aveirs senz nul mentir
Les quide *escreistre* e enrichir. (Ben. v. 8962. 3.)
Cil que vous i vodreiz amer | E *escreistre* e alever,
Cil i aura joie e honor,
A celui porterai amor. (Ib. v. 10705-8.)
Por eus amerai lor parenz
E *escreistrai* mais à ma vie. (Ib. v. 9719. 20.)

Parcroistre, au participe, signifiant: qui a toute sa croissance, grand, développé.

Quant ot pris garnemanz et agrez receuz,
 Il estut ou palais larges e *parcreuz*. (Ch. d. S. II, p. 182.)
 Desor toz les François fu plain pie *parcreuz*. (Ib. ead.)
 Tant que il eurent douze fiuz
 Et biaux et genz et *parcreuz*. (R. d. S. G. v. 2845. 6.)
 Cist entrerent en la gastine,
 E virent la grant desertine
 E la forest grant, *parcreue*. (Ben. v. 10877-9.)
 Tu es forz, *parcreuz* et granz,
 Si porras grant fes porter. (L. d'H. v. 178. 9.)

DIRE (dicere).

Ce verbe n'a eu qu'une seule et même forme dans les trois dialectes de la langue d'oïl: *dire*.

Om ne puet jai mies *dire* ke li prestres soit si cum li peules.
 (d. S. B. p. 556.)

Le présent de l'indicatif se conjuguaît de la forme suivante:

Di, dis, dit — dist, disons, dites — distes, dient.

Impératif: di, disons, dites — distes.

A dater de 1240 environ, la troisième personne du singulier écrivait fréquemment avec *s* dans la Picardie. *Dites* est la forme ordinaire de la seconde personne du pluriel; *distes* se trouve assez rarement.

Se vos estes ocis, je vos *di* sanz boisier,
 An vostre sole mort an morront .c. millier.

(Ch. d. S. II, p. 152.)

Et je vos *di* que j'ai amie
 Et moult rice et moult debonaire,
 Mais nel vos caut d'aillors retraire. (P. d. B. v. 3876-8.)
 Ge ne *di* pas à vostre entente
 Que de Tristan j'or me repente. (Trist. I, p. 112.)

Di al serjant qu'il alt avant. (Q. L. d. R. I, p. 32.)

Di mei, fist Saul à Jonathan, qu'as tu fait? (Ib. ead. p. 51.)

Païen, dist il, il t'est mesavenu
 Quant tu *medis* del digne roi Jhesu. (O. d. D. v. 11338. 9.)
 Willame, dist Boton, tu *dis* grant avillance. (R. d. R. v. 2175.)
 Son ost comande tant qu'il viengent,
 Et *dit* coment il se contiengent. (Ren. v. 34455. 6.)
 Mais on *dist* que besoins n'a loi. (P. d. B. v. 6749.)

Mais ne te samblet il dons ke novele chose soit ceu ke nos *disons*
 d'un oygnet lo chief en la geune? (S. d. S. B. p. 565.)

En Normandie, on disait *dium* pour *disum*.

Ne *dium* que li reis n'ait mesfait e mespris,
Mais il est partut prez de l'amender tuz dis.

(Th. Cant. p. 73, v. 16. 17.)

Tant vus durrad avoir entre or fin e mangun,
E plus encore asez que nus ne vus *dium*. (Ben. t. 3, p. 586.)

On trouve encore *dimes*. (Voy. *faire*, prés. indic., 1^{ère} pers. du plur.)

Nos li diromes nos meimes.

Alon au roi et si li *dimes*,

Ou il nous aint, ou il nous hast,

Nos volon son nevo enchast. (Trist. I, p. 31.)

Mais *dites* moi, je le voel, tos,

Quel gent sont caiens à ostel . . . ? (Phil. M. v. 19930. 1.)

Sire, fait il, ne *dites* rien

Fors nostre honte et vostre bien. (P. d. B. v. 3113. 4.)

Li empereres le mainne en sa chambre par la mein, et li *dit* li
empereres: or *dites*. (R. d. S. S. d. R. p. 61.)

E si *distes* entre vus. (Q. L. d. R. I, p. 35.)

Doneiz nos, ce *dient* les sottes virgines, de vostre oile. Et por hai
dient eles ceu? (S. d. S. B. p. 564.)

Et il viennent al duc, et li *dient*. (Villeh. 443^a.)

Chascune s'en esmervilla | Quant oie la nouvele a.

Dient: Bien estes euree

Quant à lui estes mariee. (R. d. M. p. 53.)

Li chevalier *dient* et jurent

C'onques mais tel joust ne virent. (R. d. l. V. v. 1919. 20.)

Sire, savez que *dient* vilain an reprovier?

„Selonc tans, trampeure ne fait à desjugier.“

(Ch. d. S. II, p. 152.)

Présent du subjonctif: *die*.

De m'amie me demandes,

Et à certes m'en conjures

Que je verite vos en *die*. (P. d. B. v. 3873-5.)

Dreiz est e biens que je vos *die*

Ço que ci me retrait la vie. (Ben. v. 7470. 1.)

Ja de ce ne serai estiers

Que je ne *die* vo plaisir. (R. d. l. V. p. 12.)

Si m'estuet que je *die* tout. (Ib. p. 24.)

Et por ceu ke tu or ne *dies* assi. (S. d. S. B. p. 537.)

Encore te requier e cunjur que ne me *dies* si veir nun el num
nostre Seignur. (Q. L. d. R. III, p. 336.)

Kar chascuns quide e creit

Que tu n'en *dies* si veir non. (Ben. v. 25735. 6.)

Molt est granz cist los, mais nen iert mies parfaiz li los enjosk'à
tant ke cil vignet ki *diet* . . . (S. d. S. B. p. 543.)

Si tu veis qu'il se desdeigne e enquierge pur quei nus si apruchames al mur e *died* (Q. L. d. R. II, p. 156.)

Or me laissies dire mon samblant,

Puis *die* chascune son talant. (L. d'I. p. 16.)

Pour çou vous conjur que le voir

Me *diies*. (R. d. l. M. v. 6175. 6.)

Si ke il par entencion ne voisent mie en sus de perfection, ne par orguelh ne *contredient* à l'ateirement de lur faiteor. (M. s. J. p. 466.)

Le subjonctif *die* se trouve encore dans La Fontaine et Molière.

Parfait défini: *dis*; imparfait du subjonctif: *deisse*, *desisse*. (Voy. *querir*.)

Quant jel vos *dis*, cumpainz, vos ne deignastes. (Ch. d. R. p. 67.)

Ta buche ad parlee encuntre tei e à tun damage, en ço que tu *deis* que l'enuint nostre Seignur oceis. (Q. L. d. R. II, p. 122.)

Or voil de ço respundre qu'en tes lettres *desis*¹. (Th. Cant. p. 76, v. 21.)

Et dit Bernars: Voirement le *desis*. (G. l. L. II, p. 26.)

La forme suivante est tout à fait incorrecte:

Li chevalier parla, si *deit*. (R. d. R. v. 7490.)

Faites le moi, si com *desistes*. (Ph. M. v. 4817.)

(Nous) *desimes* et ordenames . . . ke lidis cuens de Flandres . . . mesist en no main Lembourg. (1288. J. v. H. p. 479.)

A mei venistes, e me *desistes*. (Q. L. d. R. I, p. 40.)

Si ore ne sunt aampli li gab que vus *deistes*,

Trancherai vus les testes od ma spee furbie. (Charl. v. 645. 6.)

Et en la prison me *deistes*,

Quant vous ce veissel me rendistes . . . (R. d. S. G. v. 2761. 2.)

Li message s'en vont, et *distrent* que il parloient ensemble, et lor en respondront lendemain. (Villeh. p. 435^c.)

Li barun de la terre parlerent al rei, si li *distrent*. (Q. L. d. R. II, p. 151.)

Et quant li empereres oi ce, si *dist* que il s'y acorderoit bien, sauf ceu qu'il voloit savoir qui li cinquisme seroit, et li Lombart *disent* qu'il nel sauroit ja. (H. d. V. 504^b.)

Cist parlerent ensanle e *disent*. (Ib. 501^b.)

Cil l'en *disent* la verite

Et offrirent leur carite. (Phil. M. v. 14387. 8.)

Ensi com il *dissent*, si le firent et vindrent à la cite de Visoi.

(Villeh. 483^a.)

Li baron firent jugemant,

Et *dissent* tuit outreemant

Q'ansi com li escriis enseigne (Dol. p. 220.)

Li conte et li baron et cil qui à els se tenoient parlerent ensemble, si *disrent*. (Villeh. p. 26. XLVIII.)

(1) Ces formes sont encore en usage dans nos campagnes.

Quant à *desistrent*, *disistrent*, qu'indique sans preuve aucune M. d'Orelli, même encore dans la seconde édition¹ de sa grammaire, ce sont de pures inventions de sa part. La langue d'oïl n'a pas plus connu *desistrent*, *disistrent*, que l'infinitif *distrer* forgé par Roquefort à l'occasion de *distrent*.

Se n'i mist onkes contredit
 An chose ke je li *desisse*. (Dol. p. 243.)
 Nule autre chose ne voleie
 Ne mais sol desqu'à vos venisse
 E ce vos contasse e *deisse*. (Ben. v. 29188-90.)
 Je cuidai que voir me *deisses*
 Et que de mot ne me mentisses. (R. d. M. p. 44.)
 S'estoies si hardiz que *deisses* que non,
 Je le te proveroie à loi de champion. (Ch. d. S. II, p. 170.)
 Por chou le saint homme proioit
 K'il li *deist*, se lui pleust,
 Pour coi il laidengie l'eust. (R. d. M. p. 9.)
 Mais onques ne le porent prendre
 K'il *desist* auchune folie. (Ib. p. 40.)
 S'altre le *desist*, ja semblast grant mençoenge.
 (Ch. d. R. p. 69.)

Ore volroie molt savoir
 Que vous me *desissies* le voir
 De vo non et de vostre affaire. (R. d. l. V. p. 109.)

E cumandad que il *deissent* à Amasa, de sa part, que il le freit
 maistre cunestable de tute sa chevalerie el liu Joab.

(Q. L. d. R. II, p. 192.)

Et li rois comandait adonkes
 As barons, et ke il *deissent*
 Jugement et raison feissent. (Dol. p. 220.)

Michalis fist lire les lettres, et quant elles furent leues, si dist as
 messages que il *desissent* lor volente. (H. d. V. p. 235. XXXVII.)

(1) Je n'eus connaissance de la II^e édition de la Grammaire de M. d'Orelli (autrefois d'Orell) qu'après la publication du premier volume de mon ouvrage. Cette II^e édition a les mêmes défauts que la I^{re}, et, quoi qu'il en dise dans sa ronflante préface, l'auteur a tiré très-peu de fruit des nombreuses publications qui ont été faites depuis 1830, époque où parut la I^{re} édition, jusqu'en 1848, date de la II^e. Les changements les plus importants qu'il a faits sont de simples reproductions des idées de M. Diez. Toutefois, pour ce qui est de la IV^e conjugaison, qu'il place au second rang, comme M. Diez, il semble avoir un peu perdu de vue son modèle. Ainsi, M. d'Orelli donne *desis*, *disis*, *fesi*, *lisis*, etc. comme des formes propres du parfait défini, et, dans la langue d'oïl, *desis*, *disis*, *fesi*, *lisis*, etc. n'ont jamais existé de la sorte. Ensuite, M. d'Orelli attribue sans cesse au parfait défini un thème de la troisième personne du singulier de l'imparfait du subjonctif; p. ex. *mesist*, *mesist*, *rescorist*, *rescorist*, *ochesist*, etc. seraient, selon lui, des formes du parfait défini, et elles appartiennent exclusivement à l'imparfait du subjonctif. (Cfr. *chausist*, *vousist*, *vousist*, *fausist*, t. II, p. 28.) Une fois pour toutes, j'ai cru devoir porter l'attention sur ces graves erreurs, inconcevables de la part d'un observateur aussi fin que M. d'Orelli, parce que l'*Altfranzösische Grammatik* est citée partout comme une autorité, et souvent à juste titre.

Au lieu de l'*e* radical et régulier, on trouve *i*, en Picardie, dans la seconde moitié du XIII^e siècle. L'influence des formes en *i* radical, favorisée par l'habitude que le dialecte picard avait de cette lettre; la fit introduire à l'imparfait du subjonctif.

Quant Cuenes de Bietune oi ceste response, mult li torna à grant anoi, et ne se pot tenir que à ce ne *disist* . . . (H. d. V. 501^e.)

De le quele mise lidit cuens nous requist en le presence de ceaus ki deseure sont dit, ke nous en *disissienmes* no dit et ke nous le determinissiens. (1288. J. v. H. p. 473.)

Voici quelques exemples des formes des autres temps, qui ne donnent lieu à aucune remarque particulière.

Et, se verite vous *disoie*. (Phil. M. v. 2554.)

Mes je *diseie* neirement

Que perdu aveie un serpent. (Chast. XV, v. 193. 4.)

Or sai bien que tot ce *diseies*

Por mei traïr que tu veeies. (Ib. XXI, v. 119. 20.)

Tu *dissoies* k'elle estoit fee. (Dol. p. 273.)

Als cum se ele *disoit*. (M. s. J. p. 511.)

Et si *disies* ne cremies un festu. (O. d. D. v. 11377.)

Et *disoient* les lettres que ils (?) fussent cru de tout che que ils (?) *diroient* de par l'empereour. (H. d. V. p. 235. XXXVII.)

Et tuit cil prophete *diseient* ensement. (Q. L. d. R. III, p. 336.)

Ço que Deu me demusterrad, jol *dirrai*¹. (Ib. ead.)

Mais là avant, quant ge *dirai*

Ses aventures et devrai. (P. d. B. v. 5733. 4.)

E nos tot eissi l'otriom

Cum tu *dirras* sanz nul content. (Ben. v. 25737. 8.)

Si *dirons* de Bernart le messenger cortois. (Ch. d. S. II, p. 122.)

Dont vous estes vous me *dires*. (R. d. l. M. v. 4864.)

Qu'en *dirreie* mes? tant siglerent

Qu'al port vindrent que desirerent. (St. N. v. 436. 7.)

Jai de moi nul bien ne *diroies*. (Dol. p. 249.)

Que *dirriez* se li reis . . . (Th. Cant. p. 73, v. 25.)

Cist de cui ge ai *dit* que nuls n'entent, peristerunt senz fin, senz dote morrunt et ne mie en sapience. (M. s. J. p. 511.)

Tart est *dite* ceste novele. (P. d. B. v. 6736.)

Vers la fin du XIII^e siècle, on trouve quelquefois ce participe écrit avec un *s* irrégulier intercalaire.

Au tierz jour ha à Joseph *dist*. (R. d. S. G. v. 3443; cfr. v. 1175.)

Le verbe *dire*, s'employait seul avec la préposition *à*, ou avec *être* et *avoir*: *estre à dire*, *avoir à dire*, dans le sens de s'en falloir de, manquer, être de manque.

(1) Je ne m'arrête plus à ce redoublement du *r*, qui, comme je l'ai déjà fait observer souvent, était surtout propre à la Normandie.

S'il le trove

Metre le quide en tel esprove

Que de set anz, senz jor à *dire*,

Ne remaindra son dol ne s'ire,

Ne son deshet ne sa pesance. (Ben. v. 32490-4.)

Del poin me feri à tel ire

Ke quatre denz me *sunt à dire*. (Trist. II, p. 155.)

Rende li tut le suen, que rien n'en *seit à dire*.

(Th. Cantb. p. 107, v. 1.)

Et si demande nostre oiant

Ton avoir que tu li ballas,

Et je crei bien que tu l'auras:

Si Dieu plect qui de tot est sire,

Ja n'en *sera* denier à *dire*. (Chast. XIII, v. 178-82.)

Là furent si bien sejoenez.

Là orent si lor estoveirs

E lor plaisirs e lor voleirs

Que riens nule n'en *ert à dire*,

E mult lor deveit bien soffire. (Ben. v. 27817-21.)

Cfr. ib. v. 17096. 23759. 27638, etc.

Ces locutions étaient encore d'un fréquent emploi au XVI^e siècle.

C'est la meilleure munition (les livres) que j'aye trouve à cet humain voyage; et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à *dire*. (Montaigne. Essais III, 3; cfr. III, 13.)

C'est à cette locution qu'on doit rapporter notre: *il y a bien à dire* = il s'en faut de beaucoup.

Au demourant, je faisais grand compte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en *feust* pas à *dire*. (Ib. ead. III, 3.)

Il ne faut pas confondre *est à dire* signifiant *il manque*, etc. avec *est à dire* qui répond à notre *c'est-à-dire*; celui-ci est toujours précédé du pronom relatif.

Septimius se leiva le premier en pieds qui salua Pompeius en langage romain du nom d'imperator, *qui est à dire*, soubverain capitaine. (Amyot Hom. ill. Pompeius.)

Je ferai enfin remarquer la combinaison suivante, où il faut bien se garder de voir notre locution actuelle.

De toute cette multitude infinie de combattants qu'ils avoyent il n'en eschappa que dix mille seulement..., et, au contraire, Sylla escript qu'il ne *trouva à dire* que quatorze de ses souldards seulement, encores en revint il deux le soir mesme. (Amyot. Hom. ill. Sylla.)

Voy. encore *faire*, locutions.

Je passe aux composés de *dire*.

Contredire, discuter, répondre à une question (v. Roquefort, Supplément p. 88); désapprouver, contrarier, s'opposer.

Contredist (El. 23.)

Saint Pere en a jure, c'on an Pre Noiron prie,
Q'à Guiteclin fera pais et trive escherie,
Tant q'avera destruite Borgoigne et Lombardie,
Alemaigne et Baviere; ja n'iert qu'ou *contredie*,
Que je par mes grenons n'an prieroie mie. (Ch. d. S. II, p. 42.)
Coustentins, qui le cuer ot noble,
Est venus à Coustantinoble;
Mais cil pas ne le *contredirent*,
Toutes les portes li ovrirent. (Poit. p. 68.)

Contredite gent, dans le même sens que *la gent à l'avversier*, *a l'anemi*, c'est-à-dire *la gent du diable*.

Quant Rollans veit la *contredite gent*
Ki plus sunt neirs que nen est arrement. (Ch. d. R. p. 75.)

Entredire, interdire. — L'archevêque Henri dit:

Or escoutez, li grant et li petit!
Vez ci de Mez le Loherenc Garin
Qui prent à feme la fille au roi Thier
De Moriane, Blanche flor au cler vis;
Qui rien i set, por Dieu, die le ci,
Ou se ce non, jamais n'en iert ois,
Ains l'*entredî* et si l'escomeni. (G. l. L. II, 9.)
Refist par tut sun ban crier
E *entredire* e deveer
Que lerres ne fust consentuz. (Ben. v. 7148-50.)

S'entredire, se dire l'un à l'autre.

Pluisors paroles *s'entredient*. (P. d. B. v. 4279.)

Desdire.

Li rois lor acreante, et cil pas nel *desdient*. (Ch. d. S. II, p. 42.)

Esdire, qui se trouve, au moins au participe, avec la signification de *interdit* (troublé, étonné).

Tuit sunt *esdit* e esbahi. (Ben. v. 11426.)
Mult unt de Bernart grant merveille,
Que tant quidoent engignos
E vize, e saive, e enartos,
De ceo qu'or est si esbahiz,
E si ateinz e si *esdiz*. (Ib. v. 14917-21.)

Indire, indiquer, annoncer, convoquer; faire une imposition. Il se trouve encore dans Amyot:

Tellement qu'on avoit desja *indict* l'assemblee du conseil pour des-liberer des articles . . .

Cfr. Roquefort, s. v. *indire*.

Maldire, maudire.

Sa vie het et blasme, et *maudit* son jovant.

(Ch. d. S. II, p. 167.)

E *maldistrent* cez ki Deu guerpireient.

(Q. L. d. R. III, p. 302.)

Remarquez *maldire* de :

Il le *maldist* du digne roi Jhesu. (O. d. D. v. 7244.)

Il les *maldist* de Deu et de son non. (Ib. v. 7249.)

Mesdire, dire mal, médire.

N'est pas de mes pours la mendre

Que de *mesdire* e de mesfaire

Chose qui ne li deie plaire. (Ben. v. 26523-5.)

Moult miex estre morte volroie

Que la gens de moi *mesdesist*,

Ne que auchuns fel en desist

C'avoec moi eussies couchie. (R. d. M. p. 24.)

Je saisis l'occasion que m'offrent *maldire* et *mesdire*, pour faire une remarque générale sur les verbes et les noms composés avec les mêmes préfixes. Tous ceux de nos lexicographes qui se sont occupés d'étymologie, prétendent que la préfixe *mé* des mots *médire*, *méfaire*, *méfier*, *méconnaître*, *mecontent*, etc. est là pour *mal*, qu'on retrouve en entier dans les mots *maudire* (*maldire*), *maltraiter*, *malcontent*, etc. Cette origine commune attribuée à deux classes de composés bien distinctes l'une de l'autre, et par la signification et par la forme, choque le sens commun, et l'on a lieu de s'étonner que personne n'ait encore attiré l'attention sur ce point. Outre l'erreur qu'ils ont commise touchant le plus grand nombre des composés de la préfixe *mé*, quelques lexicographes se montrent encore inconséquents avec eux-mêmes en donnant, en certains cas, une origine différente à *mé*. Ils dérivent p. ex. les mots *mépris*, *mépriser*, de *minus pretium*, *minus pretiare*. Pourquoi donc ici *minus* et autre part *me* = *mal*? Il aurait fallu, du moins, donner les raisons qui ont déterminé à ne voir pas, dans le *mé* de *mépriser*, le *mal* qu'on croit trouver ailleurs.

La préfixe *mal* (*mau*) dérive du latin *male*; la préfixe *mé* tire son origine du latin *minus*, qui se trouve déjà contracté en *mis* dans les écrits latins de la fin du VIII^e siècle: *misfacere*, *misdicere*. Les Espagnols et les Portugais ont conservé la forme grammaticale primitive de *minus* dans *menos*; les Italiens ont adopté *mis*; les Provençaux, *mens*, *mes*; les Français, *mes*. *Mes*, qui s'est maintenu dans les mots où le simple commence par une voyelle, est, dans le fait, la véritable forme de notre préfixe, et c'est sans doute faute d'avoir remarqué cette circon-

stance, que les lexicographes ont été induits à regarder le *mé* moderne comme une autre orthographe de *mal* (*mau*).

Conformément à la signification de *minus*: *pas bien*, *pas d'une manière convenable*, la préfixe *mes* en s'ajoutant aux mots simples, leur fait signifier des choses, des actions défectueuses, méjustes (qu'on me passe le terme), mauvaises, ou prises en mauvaise part, en sens contraire, ou tout autres qu'elles ne seraient, exprimées par le radical pur; elle est péjorative, perverse, vitupérative. Tel est son caractère général. *Mes* répond de tout point à l'allemand *miss* (en v. h.-all. *missa*, *missi*, du *missan*, *mangeln*, *fehlen*), et en partie au grec *δύς*.

Quelques philologues allemands ont donné deux origines fort distinctes à notre *mes*: dans certains mots, il dériverait de *miss*; dans les autres, de *minus*. Cette double étymologie est tout à fait inutile. Les diverses significations de *mes* (*minus*) se développèrent de la même façon que celles de l'allemand *miss*; on pourrait tout au plus accorder que *miss* a contribué à donner de l'extension à l'emploi de *mes* (*minus*).

La communauté d'origine faussement attribuée à *mes* et à *mal* devait faire supposer une identité de signification. C'est en effet ce qui arriva, et peu à peu l'on abandonna, comme inutiles, un grand nombre de mots en *mé*. Il serait à souhaiter que nos jeunes écrivains remissent en honneur la préfixe *mé* et quelques-uns de ses nombreux composés de l'ancienne langue, qu'il nous est souvent impossible de traduire.

Sordire, enchérir; accuser, calomnier.

Se devant lui sui alegie,

Qui me vouldroit apres *sordire*? (Trist. I, p. 155.)

E li auctors apres nous dist

Que cil qui preudomme *sordist*

A tort. (Ben. t. 3, p. 34, note.)

Moult sui *sordiz* de plusors bestes.

(Ren. t. 2, p. 171.)

Pardire, achever de dire, de réciter.

ESCORRE (excutere).

Ce verbe signifiait *enlever*, *arracher*, *reprandre*, *recouvrer*, *délivrer*, *dégager*, *secourir*. *Escorre*, en Bourgogne et en Picardie; *escurre*, en Normandie.

Le composé *rescorre*, qui s'employait tout à fait dans le même sens, était d'un usage plus fréquent que le simple.

Et bien set que vos iestes meü por la sainte terre d'oltremer, et por la sainte croiz et por le sepulcre *rescorre*. (Villeh. 449*.)

Firent tuit cil ki furent paltunier e felun e pesmes de ces ki aled furent à *escurre* la preie¹ od David: Pur ço que ces n'alerent od nus, de la preie rien ne lur en durrum. (Q. L. d. R. I, p. 117.)

Roger a fait ses genz armer,
Si qu'à bref terme, senz demore,
Quit qu'il iroint la preie *escorre*. (Ben. v. 32015-7.)

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, on trouve *escoure*, *escœur*.

Li Venicien courent à leur vaissiaus et tuit li autre qui vaissiaus avoient et les commencent à *rescoure* moult viguerusement dou feu. (Villeh. p. 69. XCVI.)

A aus s'eslaise, si fiert ens,
Pour *resceure* lui et ses gens,
Mais trop en i avoit sor lui. (Phil. M. v. 28793-5.)

Enfin *escolre*, *rescolre*, comme on a vu *colre* pour *corre*.

Uter valt sa cite socolre
Et ses amis dedens *rescolre*. (Brut, v. 8655. 6; cfr. 12430.)

Escolre (ib. I, p. 212, var. a.)

Parfait défini: *escos*, *rescos*; *escus*, *rescus*; *escous*, *rescous*.

Car bien me manbre ancores de l'atrier,
Kant ma serour bele Aude à cors ligier
En volieiz porter sor le destrier.
La merci Deu, le peire droiturier,
Je la *rescous* au branc forbi d'acier. (G. d. V. v. 2253-7.)
Jonas salvas el poisson noant,
Saint Daniel du lion deglutant,
Les trois enfans en la fournaise ardent
Rescosis, Sire, par ton comandement. (O. d. D. v. 11665-8.)
Ja li eust la teste fors do bu deseevree,
Qant sa gent le *rescost* à bataille fermee. (Ch. d. S. II, p. 119.)

David el jur *escust* la preie, e quanque li Amalechite en ourent ported, e ses dous femmes. (Q. L. d. R. I, p. 116.)

Vos *rescosistes* la roïne,
S'avez este puis en gaudine. (Trist. I, p. 115.)

La troisième personne plurielle suivante est incorrecte:

Od granz maisnies ke il ont
Le *rescotrent* hardiement. (R. d. R. v. 13481. 2.)

Il faudrait *rescostrent*, comme dans cet exemple:

Tuit aquiterent le país,
E *rescustrent* as branz moluz. (Ben. v. 36139. 40.)

Je ne connais, de l'imparfait du subjonctif, que les deux exemples:

(1) *Escorre la proie*, enlever, faire, ramasser du butin. — *Rescorre ses fies*, relever.

Dix mille chevalier fist armer
 Sis rova tote nuit aler,
 Et les prisons adevancissent
 Se il pueent sis *rescolsissent*. (Brut, v. 12510-3.)
 Morte m'eust et essilliee,
 Car il m'a toute combrisiee,
 Se mes puceles ne venissent,
 Et s'eles ne me *rescousissent*,
 N'eschapaisse por nul pooir. (Dol. p. 189.)

Imparfait de l'indicatif:

Cels qui caoient *rescooit*. (Brut, v. 12375.)

Et traioient as nos, qui *rescooient* le feu, et en y ot de bleciez.
 (Villeh. 458*.)

Présent du subjonctif:

U il les garnisse u *rescoe*. (R. d. R. v. 9517.)

Participe passé: *escos*, *escus*, *escous*.

Mult fut grant joie à cels de l'ost de Reniers de Trit qui ere
rescous de prison. (Villeh. 484*.)

Et aumosnes et orisons
 Les ames des bons compaignons
 Qui par bien fere sont *rescosses*
 Et des deables mains *escosses*. (Brut, I, XLVII.)
 Hauz criz crient e angoissus,
 De nule part ne sunt *rescus*. (Ben. I, v. 1727. 8.)
 Si unt oi *escosse* la preie
 Que tote la terre en rogeie. (Ib. v. 27301. 2.)

On trouve aussi *escols*:

Que par son bien faire furent *rescols*. (Villeh. 472^b.)
 Et si serons par lui *rescols*. (Brut, v. 8725.)
 E se jo sui *rescols* par toi. (Ib. v. 4624.)

Les seules formes du présent de l'indicatif à ma connaissance, sont:

Ainz seisit le lou et l'aërt
 Tant que cil vient cui il ansert
 Et que sa proie li *rescolt*. (Brut, I, XLVII.)
 Ke vos n'*escoez* vos aveirs,
 Grant reprovier iert à vos eirs. (R. d. R. v. 7819. 20.)

Roquefort, au mot *esqueure*, cite la forme *esqueut*, comme appartenant à la racine *excutere*. Voici l'exemple qu'il en donne:

Car li sengler se revencha
 Come fiere et orgueilleuse beste,
 Contre Adonis *esqueut* sa teste,
 Ses dens en l'aine li flati,
 Son groing estort, mort l'abati.

Esqueut est la troisième personne du verbe *esquellir*, *escoillir* (v. cueillir). *Escoillir* signifiait *prendre son élan*, *donner l'élan*, *l'essor*, *brandir*; ¹ et *esqueut* sa teste contre Adonis veut dire: il donne l'élan à sa tête (il élève et laisse retomber sa tête) contre Adonis. Je préfère cette leçon à celle de Méon: *escout* = *secone* (v. 15950); *esqueut* est beaucoup plus expressif. Cependant il paraît que, vers la fin du XIII^e siècle, le verbe *escourre* avait pris la signification de *lancer*, *frapper*. V. Ren. t. III, p. 96, v. 22390; Guill. Guiart. t. II, p. 253.

Escorre avait aussi la signification de *faire sortir en secouant*, *secouer*, *examiner*, *fouiller*, *approfondir*.

J'ai ci asses me bourse *escouse*.

(Romv. p. 318. Th. Fr. M. A. p. 93.)

Escous en a tote la flor. (Berte, p. 194.)

Et Ysengrin *escout* la teste,

Et rechine et fet lede chiere. (Ren. t. I, p. 42.)

Dites lui bien, c'en est la somme,

Que ja ne serom mais si home,

C'est mais tot *escos* e bale,

N'il à nos sire n'avoe. (Ben. v. 9200-3.)

E doit le fourrier battre et *escourre* le liet et mettre à point la chambre. (Mém. d'Olivier de la Marche II, p. 494.)

Vos qui estes en la pousiere, *escoez* vos et siloez, car veez ci nostre Signor ki vient atot la Salveteit. (S. d. S. B. p. 531.)

M. Diez cite encore le verbe *secorre* (succutere), toutefois sans en donner aucun exemple, et M. d'Orelli le copie, en ajoutant que ce verbe est *rare*. Le provençal avait *secoter*, *secodre*. Je ne connais aucun exemple de l'infinitif *secorre*, ni du participe *secos*, qui remonte au XIII^e siècle; mais plus tard on trouve souvent *secous*:

Sans estre esbransle ne *secous*. (Cl. Marot III, p. 44.)

Ce mot a-t-il été formé de *succussus*, sans qu'on ait admis le verbe *succutere* dans la langue d'oïl, et est-ce une création postérieure au XIII^e siècle? Notre verbe *secouer* dérive-t-il du prétendu verbe *secorre*, ou bien de *escorre*, *escourre*, *escouer*, dont on a retranché ou plutôt transposé l'*e*, qu'on croyait peut-être prosthétique? (V. Dérivation G.) *Secous* alors ne serait-il pas le même mot que *escous*? Je n'ai jusqu'à présent aucun moyen de résoudre ces questions assez importantes pour l'histoire de notre verbe *secouer*.

Voici cependant une forme qui semble prouver que l'on se servait, au XIII^e siècle déjà, de *escouer* pour *secouer*, au lieu de *escoure*:

(1) On trouve à la page 328 du t. I, un exemple où *esquieit* a le sens d'*apercevoir*, *remarquer*.

Grans fu li cols, molt fist à resoignier:
Si l'escoua quil fist agenollier. (R. d. C. p. 102.)

ECRIRE (scribere).

Ecrire, autrefois *escrire*, *escriovre* (?), *escrire*, avec un *e* prosthétique.

Et cuy om ne puet par parole *descrire*. (S. d. S. B. p. 525.)

Pierres Anfors qui fist le livre,
Mostra qu'il devait sens *escrire*. (Chast. pr. v. 103. 4.)
Pour ce qu'il fist ung novel livre
Où sa vie fist toute *escrire*. (R. d. l. R. II, v. 354.)

Escrivere (Chr. A.-N. I, 62), en anglo-normand.

Ses brefs fist *escrire* en latin. (Ben. v. 28665.)
Adont lor veissies *escrire*. (Fl. et Bl. v. 259.)
Avantage ai en cest labur
Que al sovereign e al meillur
Escrif, translat, truis e rimei
Qui el mund seit de nule lei. (Ben. I, v. 2157-60.)

Ecrivez en livre ceo ke vos veez. (Q. L. d. R. Intr. XVI.)

Que est ce ke il desor *descrist* lo merite des renfuseiz, quant il dist.
(M. s. J. p. 511.)

E Samuel mustрад al pople quel servise il deust faire al rei, e en livre l'*escrist*, e en tresor le mist. (Q. L. d. R. I, p. 35.)

Lor graffes sont d'or et d'argent,
Dont il *escrirent* soutiument. (Fl. et Bl. v. 263. 4.)
E *escrirent* e ramembrerent.
Par moralite *escriveient*. (M. d. F. II, p. 59.)

Escrirent (Fab. et C. IV, p. 59.)

Ce que il dist que il *escriverait* les .iiij. nons senefie . . .
(Apoc. f. 6, v. 1. c.)

Et encore ces formes du défini, qui sont de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Cil Felices estudia
Tant c'un livre *escriut* et fina
Contre la loi de Jhesu Crist. (Phil. M. v. 3092-4.)
Et cest afaire et cest estorie
Escriut il et mist en memorie. (Ib. v. 9588. 9.)

Escriut = *escriut*?

Imparfait du subjonctif:

Après ceo commanda Nostre Seignor à seint Johan qu'il *escrivist*
à . . . (Q. L. d. R. Intr. XVI.)

Participe passé: *escriit*, de scriptus.

De cuy est *escriit*. (S. d. S. B. p. 525.) — Eh bien seant e bien *escriite*. (Ben. I, v. 2162.) — De fin or, ù *escriit* estoit. (Fl. et Bl. v. 471.)

Et comme au parfait défini :

S'i trouva *escriut* le pecie

Ki Charlon avoit entecie. (Phil. M. v. 3996. 7.)

Dès le XIV^e siècle, on remplaça par *p* le *v* de la forme *escriore*, d'où *escripre*, qui se trouve encore dans Rabelais, Montaigne, etc. Mais les écrivains de ces âges commirent une faute en rétablissant, à certaines formes, le *v* à côté du *p* : *escrippi* (Froissart), *escripvoit* (Rabelais), etc. Froissart emploie aussi le parfait latin *scripsi*, *scripsi*; l'imparfait *escripsois*, etc.

FAIRE (v. fo.), facere.

Faire est-il un verbe fort? Je n'hésite pas à répondre affirmativement; mais il passa de fort bonne heure à la conjugaison faible. Le Fragment de Valenciennes¹, le Chant d'Enlalie donnent déjà l'infinitif renforcé *faire*, au lieu de *fare*; les Sermons de saint Bernard portent également *faire*. A dater du XII^e siècle, nous trouvons, en Normandie, *fere*, qui n'est peut-être pas l'orthographe primitive de cette province. (Cfr. plus bas les présents et l'impératif.) Pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, la forme *fere* était très-répandue dans l'Ile-de-France et tout l'ouest de la langue d'oïl, où, par suite de l'influence normande, l'*ai* prenait un son plus fermé, qu'on représenta dans l'écriture. On rencontre aussi la forme mitoyenne *feire*.

La forme primitive *fare* nous a été conservée dans Tristan (II, p. 128):

Si vus *fare* le poussez.

Je ne vois pas pourquoi M. d'Orelli se fait un scrupule d'admettre *fare*, tandis qu'il reconnaît l'authenticité d'autres formes qui ne se trouvent non plus que dans ce texte, où, soit dit en passant, il semble découvrir plus de fautes qu'il n'y en a véritablement. La prosodie normande et anglo-normande diffère un peu de celle des autres provinces.

Voldrent la *faire* diavle servir. (Eln. 4.)

Faire (F. d. V. l. 30. 8.)

Coment puet nuls dire k'il soit si appresseiz de sa malvestiet ki por bien à *faire* ne se puist drecier. (S. d. S. B. p. 554.)

Mahommes arriere repaire,

Ki tant barat set dire et *faire*. (R. d. M. p. 74.)

(1) L'assertion des Bénédictins que les notes thironiennes ont cessé d'être employées en France au IX^e siècle, a fait fixer l'âge de ce Fragment au IX^e siècle. Cette assertion est erronée, et je prouverai ailleurs par d'autres inductions que le Fragment de Valenciennes ne remonte pas au-delà du X^e siècle.

Meis à nul fuer

N'en osast *feire* nul semblant. (R. d. S. G. v. 202. 3.)

Païen respondunt: Nus le devuns ben *ferre*.

(Ch. d. R. p. 131.)

Je n'ai qu'engagier ne que vendre,

Que j'ai tant eu à entendre

Et tant à *ferre*. (Rutb. I, p. 13.)

Cfr. le provençal *far*, *fair*, *faire*; ancien espagnol *far*; italien *fare*.

La première personne du singulier du présent de l'indicatif appartenait à la conjugaison faible: *faz*, *fas*, en Bourgogne et Normandie; *fac*, *fach*, en Picardie. (Voy. *mourir*.) Ce n'est que dans la seconde moitié du XIII^e siècle, que l'on trouve *faich*; toutefois ces formes étaient encore, à la fin du siècle, non moins en usage que les autres dans les poèmes; mais les textes en fournissent un assez grand nombre d'exemples, ce qui semblerait prouver qu'elles étaient d'un emploi plus fréquent que le langage ordinaire. On a aussi des exemples de *fa*.

La seconde personne de l'impératif fit, au contraire, de bonne heure *fai*, et s'écrivit souvent *fais*, surtout dans le nord de France, dès le milieu du XIII^e siècle. On a cependant quelques exemples de *fa*. (V. prés. du subj. 2^e pers.)

Mais jeo vos *faz* un requerrement. (Ben. v. 11443.)

E s'il parmaint en sa malice vers tei, si jo nel te *faz* savoir, icel viengne sur mei que il pensed à tei. (Q. L. d. R. I, p. 78.)

Bien a .vij. ans. par le cors saint Richier,

Ne me senti si fort ne si legier,

Com je *fas* ore, por mes armes baillier. (R. d. C. p. 148.)

Figure d'ome sai muer

Et l'un en l'autre retorner;

L'un *fas* bien à l'autre sambler

Et l'uns *fas* bien à l'autre per. (Brut, v. 8931-4.)

Jo Watiers sires d'Avesnes *fac* savoir à tous ciaux qui sunt et qui unt, que (1238. Th. N. A. I, p. 1007.)

Cil le (le tans) perdent qui ne font rien

Moult plus que jo ne *fac* le mien. (P. d. B. v. 81. 2.)

Cele qui j'ainc an bonne foy,

Autant u plus que je *fach*¹ moi. (R. d. L. M. v. 1917. 8.)

Je vous *fach* savoir que ma dame

S'est delivree d'un enfant. (Ib. v. 3002. 3.)

Et encor vous *fa* ge certain. (Ib. v. 5082.)

Meis je *fais* bien à touz savoir. (R. d. S. G. v. 3495.)

Et pour chou vus *faich* entendant. (R. d. S. S. v. 1991.)

.) On voit qu'alors *faire* s'employait, comme aujourd'hui, pour un autre verbe et ne veut pas répéter.

Respundi li reis: L'umbre puet legierement avant aler, mais *fai* la, si te plaist, ariere retourner. (Q. L. d. R. IV, p. 417.)

Amis, *fait* il, *fai* moi venir

Ton pere, se tu l'as ancor. (Dol. p. 207.)

Conforte moi de mes dolors,

Et bonement me *fais* secors. (P. d. B. v. 5403. 4.)

On a vu je *vois* pour je *vais*; on trouve de même je *fois* pour je *fais*, mais, à ma connaissance, *fois* ne se montre pas au XIIIe siècle, ou du moins est-ce fort tard. *Fois* était encore en usage au XVIe siècle.¹

Si le papier de mes schedules beuvoit aussi bien que je *foys*, mes creditours auroient bien leur vin quand on viendrait à la formule de exhiber. (Rab. Garg. I, 5.)

Si les aultres se regardoient attentivement, comme je *fois*, ils se trouveroient, comme je *fois*, pleins d'inanite e de fadeze.

(Mont. Essais III, 9.)

Seconde et troisième personnes du singulier du présent de l'indicatif: *fais*, *feiz*, *sez*, *ses*; *fait*, *feit*, *fet*; c'est-à-dire régulièrement fortes dans le principe. L'orthographe *fais*, *fait* se conserva assez intacte en Bourgogne et dans les provinces au sud de la Normandie, qui employaient *ai* pour *ei*.

Et comant puet çou avenir

Que tu *fais* les cignes venir

A toi . . . (Dol. p. 287.)

Si li demandet: Reis magnés, que *fais* tu? (Ch. d. R. p. 139.)

Ceste apparicions nostre Signor clarifiet ui cest jor et li devocios et li honoremens des rois lo *fait* devot et honraule. (S. d. S. B. p. 551.)

Li reis *fait* faire une fertere, unkes meldre ne fud,

Del plus fin or d'Arabie i out mil mars fundud. (Charl. v. 198. 9.)

Et où est il? *feit* li empereres. (R. d. S. S. d. R. p. 52.)

Il n'est riens, *fet* ses amis, que je ne face pour vos. (Ib. p. 69.)

Reis, *fet* li fols, mult aim Ysolt. (Trist. II, p. 104.)

La première personne du pluriel, qui, dans les Sermons de saint Bernard, se trouve déjà renforcée, se présente souvent encore sous sa véritable forme dans des textes postérieurs, et mêmes dans des chartes de la fin du XIIIe siècle. Impératif semblable.

Et por ceste conissance *faisons* nos ui ceste feste de l'Aparicion. (S. d. S. B. p. 550.)

Solunc la nature l'apelet ele (l'Ecriture) home là à ele dist; *Faisons* un home à nostre ymagine et à nostre semblant. (M. s. J. p. 456.)

La mort de Baudoin lor *faisons* comparer. (Ch. d. S. II, p. 149.)

D'une de nous *fasons* nous prestre. (L. d'I. p. 8.)

(1) Plusieurs de nos patois ont *joire* au lieu de *faire*.

Nos Alis de Savoie . . . *fassons* et ordonnons nostre testament en cette maniere: premierement *fassons* et etaublissons . . . (1277. M. s. P. p. 360.)

Et nos Alix . . . *façons* scavoir. (1278. Ib. I, p. 363.)

La première personne du pluriel présente encore la forme *sum*, en Normandie; *fesomes*, dans l'Île-de-France surtout, lorsque les orthographes en *e* furent prédominantes.

Fesomes (Roman du Renart).

Fesum bargain, *fesum* change. (Trist. II, 103.)

On a vu plus haut la forme *dimes*; on rencontre de même *aimes*. Quelle est l'origine de *dimes* et de *faimés*? Ces formes étaient-elles des contractions de *disomes*, *faisomes*? Non; car, bien que l'exemple cité à l'occasion de *dimes* soit précédé de *iromes*, *faimés*, qui est une formation tout à fait semblable, on se montre d'ordinaire que dans des textes où l'on employait *um* ou ses équivalents *om*, *uns*, *uns*. *Dimes* et *aimes* dérivent des formes latines correspondantes, qu'on traita comme *sumus*, c'est-à-dire que l'on affaiblit simplement en *e* l'*u* de la syllabe *us*, par suite de l'analogie qui existait entre la seconde personne du pluriel d'*être* et celles des verbes *dire*, *faire*, tirées aussi directement du latin: *estes*: *dites*, *faites*; et on d'après le mode de formation usuel de la langue d'oïl: *diseiz*, *aiseiz*. Pour *faire*, il y avait en outre l'analogie de la troisième personne du pluriel qui exerçait son influence: *sont*: *font*; aussi *faimés* est-il beaucoup plus commun que *dimes*. *Dimes*, *aimes*, sont des formes du Maine, de l'Anjou et de la Touraine. *Faimés* se répandit promptement en Normandie, s'il n'y est pas primitif aussi, tandis que *dimes* était remplacé par *dium* dans cette province.

Au lieu de *faimés*, on écrivit *fomes*¹ dans l'Île-de-France, au commencement du XIV^e siècle. (V. le Roman de la Rose.) Cette orthographe en *o*, au lieu de *ai*, est due, sans doute, à l'influence de *fesomes* et *font*.

Faimés s'employait naturellement aussi à l'impératif.

Vos ne nos poez pas fuir;
Kar nos vos *faimés* or sentir
Que buies peisent, ne s'est liez
Cil qui les traine od ses piez. (Ben. v. 2905-8.)
E si vos *faimés* bien certains
Qu'onques sis peres ne sis aives,

(1) C'est de ce *fomes* qu'est dérivée la forme *fons* employée encore aujourd'hui dans plusieurs patois. Cfr. *sons* pour *somes*.

Sis ancestres ne sis besaives,
 A home sus ciel ce ne firent
 Ne homage ne li offrirent. (Ib. v. 6742 - 6.)
 E pur ceo si vos en garnis
 Que conseil prenion salvable;
 Si *faimes* aliance estable
 E covenant ferm e entier
 De nos securre e entraidier. (Ib. v. 8967 - 71.)
Faimes que teus seit mes li tens,
 Que sor nos n'ait plus graverens. (Ib. v. 26719. 20.)

La seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif, qui reçut une terminaison légère, prit part à la conjugaison forte dès les plus anciens temps. Impératif de même.

Faites vost alsmosnes. (F. d. V. v. 1. 30.)
 Ke *faites* vos, signor roi, ke *faites* vos? (S. d. S. B. p. 550.)
 Plus tard *feites*, *fetes*, et même *festes*, *faistes*.

A Bron dist: Sire, or vous hastez,
 S'en *feites* ce que vous devez. (R. d. S. G. v. 2935. 6.)
 Ou vos ne parlez james à moi, ou vos *fetes* ma volante. (R. d. S. d. R. p. 68.)

Se vos ainsint ne le *festes*, comme vos dites. (Ib. ead.)
Faistes de li vostre seignur. (R. d. R. v. 7388.)

Troisième personne du pluriel: *font*, en Bourgogne et en Picardie; *funt*, en Normandie. (V. la Dérivation.)

Totevoies celei persecution tient il por plus cruyere et plus griement la sent ke sei propre ministre li *font*. (S. d. S. B. p. 556.)

J'ai chamberieres et serghans
 Ki bien *font* mon commandement. (R. d. M. p. 18.)
 Les cuntrez i redrescent e les muz *funt* parler. (Charl. p. 11.)
 Vient il? *funt* il. Oil, fait Robert, veirement.
 (Th. Cant. p. 121, v. 25.)

Le présent du subjonctif se réglait sur la première personne du présent de l'indicatif, c'est-à-dire qu'il ne diphtonguait pas la voyelle radicale: *face*, en Bourgogne et en Normandie; *fache*, en Picardie. Mais, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, on trouve des formes renforcées, lorsque *fais*, *faich* se furent introduits à la première personne du singulier du présent de l'indicatif.

Sire, dist il, ke wels tu ke je *face*? (S. d. S. B. p. 558.)
 Que vols tu que jo te *face*? (Q. L. d. R. IV, p. 369.)

Or n'i aura plus atendu,
 Que je ne *fache* un cointe dru. (R. d. S. S. v. 2504.)
 Lors fa samblant de toi drechier,
 Si que *faches* tout trebuchier. (Ib. v. 2690. 1.)

o requier que tu *faces* mun message al rei, kar à tei ne purrad escundire, que il me duinst à femme Abisag de Sunam. (Q. L. d. I, p. 229.)

Meinez joye, vos qui encuviz granz choses, car li filz de Deu est iduz à nos, por ceu qu'il nos *facet* heretiers de son regne. (S. d. p. 531.)

Il cange coulour en sa fache

Souvent, et ne set que il *fache*. (R. d. M. p. 10.)

Proiet li ait et comandeit

Que, por s'amor et por sa graice,

Que des chaaignes d'or li *faisse*

.I. hanap moult isnelement. (DoL p. 279.)

S'autres siecles n'est, donques vians

Ait ci li cors toz ses avians

Et *face* quanque li delite. (V. s. L. M. XXXV.)

Sire, font cil à Joffroi, que voles vos que nos *faciemes*! nos ferons n'il vos plaira. (Villeh. p. 122. CXLVII.)

E sachiez que bien apartient

Que *fachons* autres festeletes. (Th. F. M. A. p. 120.)

Faciest (F. d. V. L. 28. v.)

Dames, ja ne seres si crueux

Que vous *fachiez* si grant pechiet. (L. d'I. p. 17.)

... Que dous tels chardenals li *faciez* enveier

Que bien puissent partout lier et deslier. (Th. Ct. p. 40, v. 18. 19.)

Ne souferra la gentillece

Que ja *facies* rien fors noblece. (P. d. B. v. 1507. 8.)

Mais ce pre à toz e requier

Que vos la li *faceiz* esposer. (Ben. v. 20187. 8.)

Ma desirance e mis poeirs,

C'est que vos *facez* seignor novel

D'un fiz que j'ai ... (Ib. v. 31635-7.)

N'os querrai plus, si cum je crei;

Mais de cest me *facez* ottrei. (Ib. v. 29241. 2.)

A l'occasion de cette dernière citation, je relèverai une erreur s'est glissée dans le premier volume de cette grammaire. indiqué une double forme pour l'impératif de quelques verbes; p. ex., ferait, selon l'explication donnée à la p. 368 du t. I: *oons*, *oex*, ou *oies*, *oions*, *oiez*. Les formes *oies*, *oions*, *oiez*, même que le *facez* cité ci-dessus, appartiennent au présent subjonctif. (V. t. I, p. 239. Remarque a.)

A cui que il *facent* acuel,

Od mon cuer jugeront mi oel. (P. d. B. v. 9139. 40.)

Parfait défini: *fis*.

Tote ceste oeuvre *fis* jo si

C'on ne m'i vit ne ne m'oï. (P. d. B. v. 1387. 8.)

- Je li *fis* char de buief mangier. (R. d. S. S. v. 1763.)
 Peres du ciel, fait il, merci,
 Qui *feis* que tes filz nasqui | Por sauver li humaine gent
 Que *feis* par ton loement. (P. d. B. v. 5396 - 9.)
- Oï ai ta preiere, e la requeste que tu me *feis*. (Q. L. d. R. III, p. 267.)
 (Dex) Et Adan *fesis* de ta main,
 Puis *fesis* sa moillier Evain. (R. d. l. V. p. 242.)
 Tu ki *fesis* et estoile luisant,
 Et home et feme *fesis* à ton talent. (O. d. D. v. 10958. 9.)
 Hai! dist la dame, mal *fesis*,
 Quant maintenant nes oçois. (Dol. p. 277.)
- Et voleiz savoir cum longie parole il *fist* brief, et cum brief il la
fist? (S. d. S. B. p. 535.)
 Au prestre vint, se *fist* .j. ris. (L. d'I. p. 9.)
 Vous saves bien de fi, sans faille,
 Que l'autrier *fesimes* fremaille
 Entre moi et l'enfant Gerart. (R. d. l. V. v. 732 - 4.)
 Overte avons tote la porte arier,
 Et le grant pont *fesimes* abaissier. (O. d. D. v. 8240. 1.)
- Unkes moleste ne lur *feimes*, ne unkes ne perdirent rien par nus.
 (Q. L. d. R. I, p. 97.)
 Sire, mei e ceste femme *feimes* cuvenant que nus mun fiz mangier
 à un jur e le suen al altre. (Ib. IV, p. 369.)
 Quant de nus turnastes, grant outrage *feistes*. (Charl. v. 686.)
 N'onques, nul jor ne me *feistes* lie. (C. d. C. d. C. p. 36.)
 Car vos remembre du fort estor pesant
 Que vos *fesistes* desus un garillant. (O. d. D. v. 485. 6.)
 Vous *fesistes*, jeo quit, cel ploît. (M. d. F. I, p. 102.)
- Fisient* (F. d. V. l. 24. v. Ead. l. 27. etc.).
 Si *furent* une assaillie cil de la tor de Galathas. (Villeh. 450^d).
 A preechier molt entendirent,
 Par toutes terres s'espandirent,
 Maintes gens crestiennier *furent*. (R. d. M. p. 42.)
- Sire, ensi se rendirent, puis lor *fisent* li nostre jurer sour sains
 que jamais encontre vous ne se meteroient ne en chastel ne aillours.
 (H. d. V. 506^a.)
 A une liue, ci com j'oi noncier,
 Del ost Raoul se *fisent* herbergier:
 Loiges i *fisent* aprestier et rengier. (R. d. C. p. 83.)
 E tant parlerent e tant *fistrent*
 Qu'il la li dona à moillier
 E qu'il la li *fist* noceier. (Ben. v. 41804 - 6.)
- Imparfait du subjonctif: *feisse*, *fesiasse*.
 Kar si veirement cume Deu vit ki est Deu de Israel, ki defendud
 m'ad que jo ne *feisse* cest mal, si tu ne fusses de plus tost venue en-

e mei, ne remasist à Nabal, jesque le matin, neis le chien de sa
m. (Q. L. d. R. I, p. 101.)

Sel me looient totes gens
Ne me venroit ja en corage
Que je *feisce* tel oltrage,
Dont seroie plus viols d'un chien. (P. d. B. v. 4264-7.)
Mes cuers n'est mie si aquis
Que je, pour la vostre complainte,
Qui mout est anieuse et fainte,
Fesisse la vostre requeste. (R. d. l. V. v. 466-9.)
S'il se volsist à no loi atorner,
Je le *fesisse* à honor esposer

Lui et s'amie, et ses laissasse aler. (O. d. D. v. 3063-5.)
Del pere, si li prophetes te deist que grant chose e grevuse *feis-*
sire la deusses. (Q. L. d. R. IV, p. 363.)

Fesist (F. d. V. l. 11. v.)

du por kai volt il estre Criz apelez, si por ceu non k'il *fesist*
le juf davant la fazon del ole? (S. d. S. B. p. 531.)

Je te samble il dons ke cil facet plus grief persecution ke ne
li Geus ki son sang expandit...? (Ib. p. 555.)

Li quens Reinaut aveit tant fait
Qu'à son plaisir li *feist* plaît
Si ne fust uns decevemenz | E uns trop laiz traissementz,
Par quei li quens Reinauz fu pris. (Ben. v. 29541-5.)
Nel remua de son estal premier
Ne que *feist* une tor de mostier. (O. d. D. v. 10037. 8.)

Et s'il advenist que enfens, qui fuist ou pain de se pere et se
, *meffisist*, on ne porroit riens demander le pere ne le mere.
J. v. H. p. 551.)

Cette forme picarde, où l'on voit un *i* qu'on a déjà rencontré
ent pour d'autres voyelles, n'est pas des bons temps.

Et nous vous ferons tot son avoir baillier, et vous jurerons seur
et le vous ferons as autres jurer, que nous. en aussi bone foi vous
vous en l'ost, come nous *feissions* lui. (Villeh. p. 12. XXIV.)¹

(Jeo) Pensoe cest nostre seignor
En *feissum* empereur,
Corune eust el chef assise. (Ben. I, v. 1807-9.)
Et se ne fust la traissons
Que Mares fist, s'en eussions
La fin veue de l'estor,
U plaît *fessissons* à honor. (P. d. B. v. 3773-6.)
Por Deu vos pri, ke se laisa dressier
En sainte crois por son pueple essaucier,
Ke ceste guerre *fessiez* apaier. (G. d. V. v. 2298-300.)

Le texte de D. Brial donne *faisissiens* (438 b), où la diphthongue *ai* est fautive.

Que faites vos? por quei vivez,
 Que vos Richart ne decevez
 Par aucun art sorprisement
 Dunt il ne se gardast neient,
 Que les Bretons e les Normanz
Feissiez vers vos apendanz? (Ben. v. 21018-23.)
 Et si aloient tot plus tost
 Que ne *fesissies* les galos
 Sor le plus haut cheval d'Espagne. (L. d. T. p. 75. 6.)

E *feissent* dous humes avant venir ki Naboth acusassent e sur lui
 testemoniassent que il out mesparled de Deu meime e del rei. (Q. L.
 d. R. III, p. 331.)

Et fist faire nes et galies
 Pour garder toutes ses parties,
 Que li paien d'estrangle tierre
 Ne li *feissent* par mer gierre. (Phil. M. v. 3282-5.)
 Zakarie lues remanda
 L'apostoles et commanda
 A tous les barons de la tiere,
 Pour le pais oster de gierre,
 Qu'il *fesissent* roi de celui
 Ki bien aidast soi et autrui . . . (Phil. M. v. 2030-5.)

Et pour ce ne demoroit mie qu'il(s?) n'en *fesissent* asses par cele
 porte ou par autres. (Villeh. p. 50. LXXIV.)

L'imparfait se trouve orthographié *fesoie* et *faisoie* dans les
 S. d. S. B. *Fesoie*¹ est plus correct que *faisoie*, puisque le pre-
 mier se rapproche davantage de la forme primitive du verbe
faire: l'*e* représente l'*a* qui s'est affaibli devant la terminaison
 lourde. *Faisoie* date d'une époque où la véritable conjugaison
 de *faire* était déjà troublée. L'orthographe en *ai* radical fut
 prédominante pendant tout le XIII^e siècle, surtout en Cham-
 pagne, à l'est du dialecte picard, et dans le Maine et l'Anjou.
 Dans l'Ile-de-France, on trouve fort souvent *fesoie* vers la fin
 de l'époque qui nous occupe. *Fesoie* était la forme normande.
 Les orthographes en *a* pur et en *ei* ne sont pas rares et s'ex-
 pliquent facilement par ce que j'ai dit de l'infinitif.

Si m'aït Deus, grant droit avoient,
 Quant jo *faisoie* c'uns vilains

Les avoit si tos en ses mains . . . (P. d. B. v. 2564-6.)

Ja ne *fesoie* je mie, se por li chastier non, et por lui espoanter.
 (R. d. S. S. d. R. p. 37.)

(1) On voit que la prononciation que nous donnons à *faisais*, etc. est tout à fait
 fondée en raison, et que l'orthographe *fesais*, etc. combattue par les grammairiens
 comme une innovation fautive, est aussi ancienne que la langue et même plus exacte
 que l'autre.

Mais mult ere poi coveitos

De faire en plus que je *feseie*. (Ben. v. 29186. 7.)

Et ke *fesoit* li Fil quant il por luy à vengier veoit si enmeut le Peires k'il à nule creature n'en espargnievet? (S. d. S. B. p. 523.)

Et por ceu, dist il meismes k'il ades *faisoit* ceu ke plaisivet à luy. (Ib. p. 552.)

Adonc li manbraït de la feïe

K'à fame ot prise et espousee,

Cui il trovat à la fontaine,

C'or li *faisoit* soffrir tel poinne. (Dol. p. 287.)

Et se aucuns y *facoit* fourg, nos le devons faire oster. (1482. M. et D. i. p. 463.)

Ces derniers exemples montrent ce qu'était devenue la prononciation du *a*.

E cil distrent ke bien *faseit*,

E ke bien fere le poeit. (R. d. R. v. 641. 2.)

Leenz eut un veissel mout gent,

Où Criz *feisoit* son sacrement. (R. d. S. G. v. 395. 6.)

Et *fesoit* li uns de lui son talent. (R. d. S. S. d. R. p. 68.)

Trop seroient peu no cuer tendre

Se nous *faisiens* celi ardoir

Qui donne nous à son avoir. (R. d. I. M. v. 3742-4.)

Se vous nul mal li *faisiës*,

A tous jours m'amor perderies. (Ib. v. 2393. 4.)

Li François grant duel en *faisoient*. (P. d. B. v. 3783.)

Normanz se *faseient* nomer. (R. d. R. v. 129.)

La forme primitive du futur et du conditionnel a été *ferai*, *feroie*, en Bourgogne et en Picardie; l'*a* s'est affaibli en *e* devant la terminaison fortement accentuée. En Normandie, on n'écrivait même pas cet *e*, le radical se syncopait et l'on avait *frai*, *freie*. Après 1250, on rencontre des exemples avec *a* radical; mais ce sont des exceptions qui tiennent à des particularités de prononciation dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. En Franche-Comté, en Lorraine, dans une partie de la Champagne, on avait même introduit *ai* à ces temps.

Neporquant je *ferai* vostre commandement. (Ch. d. S. I, p. 217.)

Respundi Jonathas: Tut ço que te plaist *frai*. (Q. L. d. R. I, p. 77.)

Cunnuistre me *frai* e oir. (Trist. II, p. 136.)

Jure que tu ne *defferas*

Le temple, et que tu ne *feras*

Nul mal n'à moi n'à mes amis. (R. d. M. v. 1093-5.)

E quant Deu ces biens te *frad*, de mei tue ancele te memberad, e bien me *fras*. (Q. L. d. R. I, p. 100.)

Por ceu nos covient joie avoir de ceu qu'il en nostre nature est venuz, car or nos *ferat* il legierement pardon. (S. d. S. B. p. 549.)

Fait (F. d. V. l. 31. v.)

La pais que j'ai *feite* al evesque davant dit. (1240. H. d. Verd. p. 14.)

Au XIII^e siècle, *faire* s'employait dans le sens de *se porter*, de la manière suivante :

Lors li dist la dame : *Comment*

Le faites vous, biau tres dous sire? (R. d. C. d. C. v. 3488.9.)

Puis demande sans atargier

Comment Gerars li biaux *le fait*,

Qui joie et bonne aventure ait! (R. d. l. V. p. 40.)

Il li demandent de lur pierre,

Comment le fesoit lur miere. (L. d'H. v. 562. 3.)

Qui est ce, dit la belle, qui m'a araisonee?

Damoisele, vo gaitte cui voz maus desagreee.

Comment le faites vous? Estes vous repasee.

(Gautier d'Aupais.)

M. Francisque Michel cite cet exemple et les précédents à la p. 40 de son édition du R. d. l. V.¹

Fus-tu en France? — Dame, oïl.

— Veis mon fil? *Quel le fait il?*

— Dame, mout bien, et s'est si prous

Que il vaint les tournois trestous. (R. d. l. M. v. 3371-4.)

On a déjà eu souvent l'occasion de remarquer qu'on se servait du verbe *faire* à la place du verbe *dire* dans les façons de parler: *dit-il*, *dis-je*, etc. Les écrivains suivirent cet usage avec plus ou moins de rigueur jusqu'à la fin du XVI^e siècle; nos paysans l'ont conservé, et les poètes comiques qui les ont fait parler, s'y ont conformés. On a cherché depuis à *faire* revivre cet emploi de *faire*, et on en trouve de nombreux exemples dans les romanciers du XIX^e siècle.

Faire avec la préposition *à* et suivi d'un *infinitif*, s'employait à peu près dans le sens de *être digne*, *mériter*; *falloir*.

C'est Guinemans qui tant *fait à proisier*. (G. d. V. v. 260.)

Tu *fais à mesprisier*,

Se soffres que il past de cà sanz ancombrier. (Ch. d. S. II, p. 43.)

Et voit le fronc del ost .i. liue estandu:

Ne *fait à merveillier* se paor a au. (Ib. II, p. 106.)

Si Baudoins ot dote, ne *fait mie à blaser*,

Que il voit venir Saisnes que il ne pot amer. (Ib. II, p. 107.)

Mult *fait à amer* iteus sire. (Ben. v. 15589.)

Si bien li lerres vait embler,

Fait il pur ce à *acuser*

Si l'om nel pot trover al ovre? (Ib. v. 25656-8.)

(1) Cette tournure s'est conservée dans la langue anglaise.

Ne *fait* mie sire à *prisier*

Qui en pais se fait baut et fier. (Brut, v. 4836. 7.)

Cette tournure se retrouve en provençal: Ela no *fay* pas à *blasmar*.

Cfr. plus bas régime des verbes.

Cette locution était encore d'un fréquent usage au XVI^e siècle.

Plus *faict* à *louer* le scavoir bien user des biens que des armes: et plus encores *fuict* à *reverer* le non les appeter que le bien en user. (Amyot. Hom. ill. Coriolanus.)

En eslisant et prenant ce qui *faict* principalement à *noter*. (Ib. ead. Paulus Aemylus.)

Faire joint à *que* et à un *nom*, donne lieu à une locution elliptique fort en usage aux XII^e et XIII^e siècles, et plus tard encore.

Et por ce si *fait que sage*, qui se tient devers le mielx. (Villeh. 459^e.)
c'est-à-dire: Et por ce si *fait ce que feroit un sage*, celui qui etc.

De çou *fist il que mal senes*. (Phil. M. v. 1213.)

Li fil Herbert n'ont pas *fait que felon*,

Nen vostre cort forgugier nes doit on. (R. d. C. p. 37.)

Mais tu *feiz certes que malvais rois*. (Ib. p. 234.)

Si *fereiz que preu et que sage*. (Rutb. I, p. 118.)

S'il ne te tue, il *fera trop que lasches*. (A. et A. v. 2242.)

Cfr. le provençal:

C'om no ces auzes retraire

Quant ces *faitz que deschauzitz*. (Bertrand de Born.)

Dire, dans les mêmes conditions, donnait lieu à une locution semblable.

Or ne laira que il ne die

Que sages a dit Loemers.

Vos aves *dit que bacelers*. (P. d. B. v. 2426-8.)

Ore avez *dist ke corteis*. (R. d. R. v. 15817.)

Biaus sire, vous *dites que sages*. (Rutb. II, p. 81.)

Il existe encore un grand nombre de locutions où entre le verbe *faire*, mais je ne pourrais les citer ici sans outrepasser les bornes de cet ouvrage. On trouvera ces locutions dans mon Dictionnaire étymologique et comparé des dialectes de la langue d'oïl².

(1) Tous nos dictionnaires écrivent, au lieu de *avoir à faire de*, *avoir affaire de*, c'est-à-dire avoir besoin de; ce qui est une singulière faute. Il faut voir, dans cette locution, le verbe *faire* et non le substantif *affaire*; c'est ce dont on se conçoit vaincre en la comparant attentivement à cette autre: *n'avoir que faire de*, c'est-à-dire n'avoir pas besoin de.

Si Cato... *n'a que faire de Rome*, certainement Rome *a à faire de* Cato, et aussy ont tous ses amis. (Amyot. Hom. ill. Cato d'Utique.)

V. Raynouard, Lex. rom. III, p. 261 col. 2. touchant l'emploi du verbe *faire* pour exprimer l'action de la copulation.

COMPOSÉS.

1. *Forsfaire, forfaire*, forfaire, nuire, outrager, offenser; encourir la perte de quelque chose, être passible d'une amende, d'une peine, pour un crime, un délit, être condamné.

Ensi comença la guerre, et *forfist* qui *forfaire* pot et par mer et par terre. (Villeh. 457^d.)

Ensemble avum estet e anz e dis;

Ne m'fesis mal, ne jo nel te *forfis*. (Ch. d. R. p. 79.)

Rollans me *forfist* en or e en avoir

Pur que jo quis sa mort e sun destreit. (Ib. p. 145.)

Citeains i mist et borjois,

Si lor dona preceps et lois

Que pais et concorde tenissent,

Et noiant ne se *forfesissent*. (Brut, v. 1292-4.)

Trestot au doble aura d'eus plait

De quanqu'il li auront *forfait*. (Ben. v. 22670. 1.)

Là se *forfist* de mort Mares. (P. d. B. v. 3811.)

Forfait est de membres. (L. d. G. p. 180, 19.)

Seient *forfait* envers le rei de .vi. lib. (Ib. p. 187, 45.)

Voici un exemple où *forfaire* est pris en bonne part, dans le sens de *mériter*.

La roïne le baise, que molt bien s'an refait;

Et il li volentiers, par bien l'avoit *forfait*. (Ch. d. S. I, p. 236.)

Forfaire signifiait enfin *altérer, déguiser*.

Car il *forfont* lour faces qu'il apiergent as homes junantz [exterminant enim facies suas] (Roquefort, s. v. *forfaire*.)

2. *Contrefaire, contrefaire, imiter; déguiser; être difforme*.

Molt ot bien par ses armes son samblant *contrefait*.

(Ch. d. S. I, p. 236.)

La seconde tournure de cet exemple très-significatif est l'affirmative de la première, et, dans les deux cas, *faire* a exactement la même valeur et le même sens. La confusion qui s'est faite du verbe *faire*, dans la locution *avoir à faire de*, avec le substantif *affaire*, provient d'un usage orthographique de l'ancienne langue. On joignait d'ordinaire la préposition à l'infinitif; ainsi *prennent adereugier* = *prennent à desreugier*, *avoir affaire* = *avoir à faire*, etc.; et, à l'époque de confusion qui commence à la fin du XIII^e siècle, redoublement du *f* par attraction, parce que l'on a cru voir, dans le mot *affaire*, une espèce de composé de *faire* avec la préposition à. Un cas semblable se présente à l'occasion du verbe *savoir*, dans les formules: *c'est à savoir*, *faire à savoir*, *laisser à savoir*; qu'on trouve orthographiées *c'est, faire, laisser asavoir, assavoir*; et personne jusqu'ici n'a prétendu créer le verbe *assavoir*.

Ceo est *assaver*. (1270. Rym. I, 2. p. 114.)

A toutes genz qui ont *savoir*

Fet Rustebues bien *asavoir*. (Ruth. II, p. 1.)

lisez: à *savoir*.

oy. Régime des verbes.

3. *Desfaire, deffaire*, défaire; détruire; perdre; empêcher, changer.

Jure que tu ne *defferas*

Le temple. (R. d. M. p. 47.)

Se je vous ai de riens mesfait je le vous *desferai*. (Joinville p. 25.)

Cele qui puet estre provee

Desfaite est et en fu jetee. (Fl. et Bl. v. 2075. 6.)

Cfr.: Dinocrates ne leur donna pas le loisir de le faire mourir par justice, car il *se deffit* luy mesme; et tous ceulx qui avoyent este d'advis qu'il falloit faire mourir Philopoemen, *se deffirent* aussy eulx mesmes. (Amyot. Hom. ill. Philopoemen.)

Le participe se trouve souvent au sens de *décomposé, difforme*.

Un malade out en l'ancien . . .

A merveille par fu *desfait* . . .

Ainz ne veistes tant si lait,

Ne si boçu, ne si *desfait*. (Trist. I, p. 57. 58.)

Sire Artus, rois, je sui malades,

Bociez, meseaus, *desfait* et fades. (Ib. I, p. 177.)

Cfr. le provençal:

Desfach d'uelhz e de cara que parlar non podia. (V. d. S. Honorat.) — Los contrafagz e los lebros e'ls *desfag* de lur membres. (Rayn. Lex. Rom. III, p. 275.)

4. *Mesfaire, meffaire*, méfaire, offenser, faire offense.

Mais Deus rendre à ces ki *mesfunt* sulunc lur malice. (Q. L. d. R. II, p. 133.) [Retribuat Dominus facienti malum juxta malitiam suam.]

Je croy que ja n'i *mefferes*. (R. d. C. d. C. v. 3473.)

Nous avons or este si aisse

Et or nous metes en malaisse;

Qui vous a riens *meffuit* ne dit? (R. d. M. d'A. p. 6.)

On conseille au roi de Hongrie d'épouser sa propre fille, il répond:

Signor, ce dist li rois, pour voir,

Sacies pour riens ne le feroie;

Trop durement *me mefferoie*. (R. d. l. M. v. 360-2.)

Qu'il n'afiert à roi ne à conte,

S'il entent que droiture monte,

Qu'il escille homme, c'on ne voie

Que par droit escillier le doie;

Et se il autrement le fet,

Sachiez, de voir, qu'il *se mesfet*. (Rutb. I, p. 72.)

5. *Malfaire, maufaire*, mal faire.

Un autre fort chastel ferma

Et oit jorz qu'iloc sejorna,

Contre les reneiez Judas

Qui de *maufaire* ne sunt las. (Ben. v. 38721-4.)

Maufesiez de eus si laidir,

Trop par les voliez honir. (Ben. v. 16604. 5.)

a convoitise del monde qui tant a *maufuit* nes laissa mie en pais.
1. p. 100. CXXVI.)

Parfaire, parfaire (achever, terminer).

Tun purpos e ta volente

Parface il par sa bunte. (M. d. F. II, p. 439.)

Puis que il eut *parfait* ce dit

Vint à sa maison, car petit

De voie jusque là avoit. (R. d. C. d. C. v. 2627-9.)

fr.: Car la où l'on estimoit chascun desdicts ouvrages debvoir à estre paracheve en plusieurs aages, et plusieurs successions de l'hommes les unes apres les austres, tous feurent entierement et *parfuicts* dedens le temps que dura en vigueur le credit et orite d'un seul gouverneur. (Amyot. Hom. ill. Pericles.)

en refaire s'est dit dans le sens que nous attribuons à *s'en* (à coeur joie).

Car nule rien tant ne desir,

Dist la vielle, com mal à faire:

Des or *m'en* porrai bien *refaire*. (R. d. l. V. p. 29.)

LIRE (legere).

a forme primitive de ce verbe a été *leire*, qui se contracta e, dès le commencement du XIII^e siècle.

æ présent de l'indicatif a fait, dès les plus anciens temps: *lis*; *leis*, *lis*; *leit*, *lit*, *list*; *leisons*, *lisons*; *leiseiz*, *liseiz*; *lient*, *lisent* (?). La consonne *s*, étrangère à la racine,

nt d'une permutation du *g* latin, analogue à celle qu'éprou-æ *c*, comme on l'a vu dans les verbes *faire*, *dire*, *gésir*.

æ parfait défini était *lis* ou *lui*; l'imparfait du subjonctif ou *leusse*; le participe passé *leit*, *lit*, *leut*, *lut*.

quel qu'il vosist *esleire*. (S. d. S. B. Voy. Roquefort s. v. *naître*.)

Tant a à *eslire* entendu. (Chast. XXIV, v. 13.)

Perte i unt faite, ço vos retrai

Si cum jeol *lis* e cum jol sai,

Mulz milliers d'oues, senz mentir

Ne voldrent unques l'enchaiz gerpir. (Ben. v. 2455-8.)

Quant il a tout ainsi escrit,

Devant ses compaignons les *lit*. (R. d. l. M. v. 3013. 4.)

Le brief li porte et puis le *list*. (P. d. B. v. 2849.)

olt avons plus de ceos ki enseuent cel aveule dont nos *leisons* en gile, k'il ne facent cest nostre vowel apostle. (S. d. S. B. p. 558.)

Mais *eslisons* le bon François,

Qui est estables en nos lois. (P. d. B. v. 9025. 6.)

Voici la même forme sans *s* :

Après nos *elions* nostre sepulture en l'eynglise de Chier-Leu.
(1277. M. s. P. I, 360.)

Dan chapelain, *lisiez* le brief,

Oiant nos toz, de chief en chief. (Trist. I, p. 123.)

Va, si parole à David, si li di que il *eslised* de treis choses quele
que il volt mielz que jo li face. (Q. L. d. R. II, p. 217.)

Perdu en a le don; mais .i. autre en *eslise*. (Ch. d. S. I, p. 41.)

Et selonc l'escrit que jou *lui*. (Dol. p. 222.)

La chartre *lui*, ben en sai la devise. (O. d. O. v. 4170.)

Desous .i. aubespain .i. petit m'acointai:

Escript en parkemin .i. livret i trovai;

Si *luc* dusqu'à la fin: mult durement l'amai. (Rutb. I, p. 232.)

Ne *leisis* tu dons onkes ceu k'escrit est, por ceu qu'il les nurisset
èn la faim? (S. d. S. B. p. 565.)

Li capelains errant les (les lettres) *liut*. (Phil. M. v. 4608.)

Jo juerai devant nostre Seignur qui m'*eslist* e plus m'out chier que
vostre pere e tut sun lignage. (Q. L. d. R. II, p. 142.)

Et les altres choses cui nos onkes ne *leisimes* de celui Juda.
(S. d. S. B. p. 533.)

Li un(s?) *eslistrent* le chanceler. (Ben. t. 3, p. 469.)

E ruvad que il *esleist* quel membre que il volsist que il le poust
mustrer à nostre Seignur (Q. L. d. R. II, p. 217.)

Et si derendit por ceu qu'il à sun ues l'*esleisist*. (S. d. S. B. p. 533.)

Ce avons nos dit par treble entendement, ke nos à l'anoieuse
anrme metissiens devant diverses decies, et de ce ke miez li semble-
roit en *elluist*. (M. s. J. p. 448.)

Ja n'en atendist le tierce jor

Qu'ele n'*esleust* le mellor. (P. d. B. v. 8651. 2.)

Nous avons *leit* en autre leu. (S. d. S. B. Voy. Roquefort, s. v. *leire*.)

Et qant *lit* furent li escrit. (Trist. I, p. 122.)

Eslit furent li message. (Villeh. 454^b.)

Qant li evangeiles fu *liz*. (Ben. v. 30066.)

Ainz que fust *lite* la peiaus. (Ib. v. 22659.)

Li cyrografes fut *leus*

Et li covans reconeus. (Dol, p. 220.)

Et puis la lettre desploia,

De chief en chief *lute* li a. (R. d. C. d. C. v. 8069. 70.)

On trouve *enlire*, au lieu de *eslire* (ellire), dans ce passage
de Dolopathos:

Dist k'il faisoient grant folie,

Que si tres perillouse vie

Et si dolerouse *enlisoient*. (p. 234.)

Le Roman de Rou donne *liere* à la rime. (v. 14479.)

LOIRE (v. fo.), licere.

Ce verbe a sans doute existé d'abord sous la forme *lisir*, *sir*, *losir*, ou *lire*, *lere*, *lore* (?); plus tard on le renforça et on eut, en Bourgogne et en Picardie: *loisir* ou *loire*; en Normandie: *lesir* ou *lere*, d'où *leisir* ou *leire*, dans les dialectes mixtes. (V. *plaire* et cfr. *taire*, *gésir*.) Notre substantif *loisir* est l'infinitif de ce verbe ¹.

Si l'on laus ceste gloire *loire*,
Il n'en font une grant estoire
Nes dou chanche de la charrue,

Por coi il n'ont autre mimoire. (Rutb. I, p. 248.)

Présent. de l'indicatif; *loist*, *leist*, *list*; du subjonctif: *leise*, *aise*; parfait défini: *lut*; imparfait du subjonctif: *leust*.

Cant il ne lur *loist* mie entendre à eaz, si lur plaist raver avoc
iz ceaz à cui il sunt acompagniet. (M. s. J. p. 466.)

Mais sainz Paules, à cui totes choses *loisent* ne soi met desoz la
osteit de nule d'eles. (Ib. p. 472.)

Ha! sire, pour Diu! ne vous poist,
Que plus sejourner ne me *loist*. (R. d. l. V. v. 5000. 1.)

Kar *leist* à faire damage à altre pur pour de mort. (L. d. G. 184. p. 38.)

Haute est mult l'ovre e la matire,
Et si i aurait trop à dire,
E mei ne *list* pas demorer,
Car mult i a de el à parler. (Ben. I, v. 179-82.)

Et quant lui *loist* faire ce ke li plaist, si penset ke bien *loiset*
anke lui plaist. (M. s. J. p. 472.)

Nes li parlers en est vilains,
Mais à parler en *loise* au mains,
Por ce qu'à faire pas ne plaise
Et por haïr si cuisant aise. (Ben. t. 3, p. 529.)

Luise, dans l'exemple suivant, est la forme *loise* écrite avec
n u normand, au lieu que la véritable forme de la Normandie
devrait être *leise*, dont je n'ai pas d'exemple.

Recevez les vostre merci,
Et sis me faites bien garder
Tant que mei *luise* retourner
De Mech où je sui esmeuz. (Chast. XIII, v. 208-11.)
Cil del chastel point ne s'i feignent,
Lor enemis as chans empeignent;
Si ne lor *lut*, tant i tornassent
Que lor abatuz en levassent. (Ben. v. 28358-61.)

(1) La plupart de nos lexicographes font dériver très-maladroïtement *loisir* du
latin *otium*, dont on aurait formé *oisir*, puis, en préposant l'article, *loisir*!!

Oiant tos ciaus qu'iestre là *lunt*. (Phil. M. v. 4609.)

Il me requist ententivement ke li *leust* aler en Bethleem. (Q. L. d. R. I, p. 80.)

Confession li *leust* demander. (Ch. d. R. Intr. XXVI.)

Je n'ai pas d'exemple du participe passé: *leu* (?).

Ne avez vous point leu quoi David fist quant il *familla* et ceos qui ovec luy estoient: com il entra en la maison Dieu et *maungea* les pains de proposition que ne *lisoit* à li maunger. (Roquefort, s. v. *lisoit*.)

Buer seroit nee qui à tel chevalier

Seroit amie et espouse à mollier;

Qui le *loroit* acoler et baisier

Mieux li volroit que boire ne mengier! (R. d. C. p. 219.)

Remarquez la locution *loist à savoir*, qui répond au latin scilicet. (Voy. Roquefort, s. v. *dessovre*.)

Le verbe *loire* était encore d'un fréquent emploi au XVI^e siècle.

METTRE (mittere).

Ce verbe a eu pour formes: *mattre*, dans la Bourgogne proprement dite, la Franche-Comté, la Lorraine et une partie de la Champagne; *mettre*, dans les autres provinces. Dès le milieu du XIII^e siècle, on écrivit *maitre*, au lieu de *mettre*, dans les provinces où l'*e* se prononçait très-large, dans le Hainaut et la Flandre orientale surtout. Cette orthographe pénétra plus tard jusque dans l'Ile-de-France; c'était aussi celle de la Lorraine, de la Franche-Comté et du Comté de Bourgogne vers 1300¹. *Maitre*, en ce dernier cas, ne représentait sans doute pas *mettre* quant à la forme; c'était une diphthongaison de *matre*. On voit enfin paraître, à la même époque, *mestre* et *mectre*.

Eswarzent et si saichent c'un ne doit ne l'un ne l'atre *mattre* à nonchalar quant om lo puet faire. (S. d. S. B. p. 544.)

Nul ne doit *maitre* porc en lad. forest, fors que notre homme de la ville de. P. (Poligny), sauf ce que nos eu y poons *matre* en notre conduit. (1292. M. d. P. II, p. 558.)

Pour cele guerre *maitre* à fin. (Phil. M. v. 2179.)

Et fist li dus faire un sarku

A sun oes et *maitre* en .i. liu,

Et cascun jour veoir l'aloit. (Ib. v. 15168-70.)

Si commande la table à *metre*. (R. d. I. V. v. 483.)

Por ço voel, par envoiseure,

En escrit *metre* une aventure. (P. d. B. v. 69. 70.)

Et force n'i voust *mestre* mie. (R. d. S. G. v. 411.)

Li anpereres la fist *mestre* el feu, et la fist ardoir. (R. d. S. S. d. R. p. 76.)

(1) Les Bourguignons disent encore je *mai*, tu *mai*, ai *mai*.

Présent de l'indicatif: *mat*, *met*, en Picardie, *mech*, *mec*: *maz*, *mex*, *mes*: *mat*, *met*; *matons*, *metons*; *mateiz*, *meteiz*, *metes*; *matent*, *metent* — et les variantes en *ai* radical. — Impératif: *met*, etc.

Ju ki ne sai assi cum niant et ki alkes cuyde savoir, ne me puyis coisier, anz m'abandone et *mat* avant effrontement et sottement. (S. d. S. B. p. 553.)

Car je y *met* cuer et corps et desir. (R. d. C. d. C. v. 840.)

M'ounor, mon cors, m'ame et ma vie

Mech hui en vostre avoerie. (Poit. v. 544. 5.)

Respundi li prophetes: *Met* devant le pople, si mangerat. (Q. I. d. R. IV, p. 361.)

Met les ensanlle, amiraus gentis hon. (O. d. D. v. 2543.)

Urrake, dist il, est ce voir, | U tu me *mes* en faus espoir

Que ma dame face pardon

A son serf de sa traïsson? (P. d. B. v. 6057-60.)

Si ne te *mez* en sa manaie. (Ben. v. 21119.)

Se tu nes *mez* hors de prison. (St. N. v. 526.)

Et s'il me *maït* en prison jousté soi. (J. d. B. v. 294.)

Li chevaliers au filz l'empereor *met* pie à terre. (R. d. S. S. d. R. p. 76.)

• Si lur dist: *Metums* nus en fuie hastivement, que Absalon ne vienge. (Q. L. d. R. II, p. 174.)

Vos ki coneisseiz vostre exil, et ki nel *matteiz* mies en obli, oiez, car de ciel vos est venue li aiue. (S. d. S. B. p. 546.)

Atant se *metent* li trahitour à la voie apries nos chevaliers. (H. d. V. p. 209, XXIII.)

Mors est, n'i a cel ne le plague,

Mais sour le conte de Canpaigne

Maitent sa mort tout li baron. (Phil. M. v. 28131-3.)

Présent du subjonctif: *matte*, *mette*, *mete*, *meche*, *mece*, *maice*.

Respundid David al prophete: Jo sui mult en destreit, mais mielz est que jo me *mette* en la manaie e as mains nostre Seignur. (Q. L. d. R. II, p. 217.)

Robin, veus tu que je le (le chapelet) *meche*

Seur ton chief par amourette? (Th. Fr. m. à. p. 108.)

Par nos te mande et te desfant,

Et sacent tuit chertainement,

Que en France ton pie ne *metes*

Ne ja de ce ne t'entremetes... (Brut, v. 12120-3.)

Il covient ke devant totes altres choses nos *mattet* lo nom de sal-
veteit li engles de grant consoil. (S. d. S. B. Roquefort, s. v. *matre*.)

A paines prent ele onques pain,

Que li dus n'i *meche* sa main. (Poit. p. 8.)

S'en prions à Dieu bonement

Que s'arme *mece* à sauvement. (Chr. A. N. III, viij.)

Cil Diex ki fist pardon Longis
Maice vostre arme en paradis. (Phil. M. v. 9234. 5.)
 En pareis les *metet* en seintes flurs! (Ch. d. R. p. 85.)
 Et qui nos toz *mete* en son regne! (Romv. p. 424, v. 33.)

Ensi ke nos en nule maniere ne *mattiens* en negligence les pechiez
 d'enfermeteit et de nonsachance. (S. d. S. B. Roquefort, s. v. *matre*.)

Li rois por amor Dieu le voir
 Lor ciet as pies et si lor prie
 Qu'il le *mecent* en lor navie. (Chr. A. N. III, p. 78.)
 Je lo qu'il *mechent* en estui
 Lor lanches et lor escus nues. (R. d. l. V. v. 5979. 80.)

Parfait défini: *mis*.

Quant jo en mon conseil le *mis*,
 Haut le levai et fis justise. (P. d. B. v. 2552. 3.)
 Bien seustes où je le *mis*. (R. d. S. G. v. 2272.)
 Vrais Dex, qui le mont estoras,
 Et l'air de la terre eslevas
 Et el chiel les anges *mesis*,
 Esperitelment les fesis,
 A grant merveille furent biel. (R. d. l. V. p. 242.)
 Mult te devroit bien remembrer
 Quel otreiance tu feis, | Ne saveir que tu *prameis*
 De la corone e del reaume. (Ben. v. 37147-50.)
 De la bataille jor *meis*
 E à cel jor terme asseis. (R. d. R. v. 13051. 2.)

Sis descunfist e à glaive en ocist, e en fuie les *mist*. (Q. L. d. R.
 I, p. 74.)

La reyne *mist* el batel,
 Haveloc tint souz son mantel. (L. d'H. v. 101. 2.)

E par coste cuvenance *meimes* mun fiz à quire, sil manjames.
 (Q. L. d. R. IV, p. 369.)

Vaspasyens leur demanda:
 Fu il morz ainçois qu'il fust là,
 Et se vous avant l'oceistes
 Et puis en la tour le *meistes*?
 — Nennil; meis forment le batimes
 Et puis là dessouz le *meismes*
 Pour les folies qu'il disoit
 Et que à nous touz respondoit. (R. d. S. G. v. 1984-90.)

Vos me *meistes* à escole. (R. d. S. S. d. R. p. 73.)

Moult *mesistes* France à segur
 Quant conquesistes Sornegur. (P. d. B. v. 9259. 60.)
 En croix vos *mistrent* li mal Jui felon. (G. d. V. v. 2841.)

Sor ces six *mistrent* lor affaire entierement. (Villeh. 434^e.)
 Li fil Herbert orent le liu molt chier.

Marsent i *misent* qui fu mere Bernier,

Et .c. nonains por Damerdieu proier. (R. d. C. p. 59.)

Nostre message i vinrent, et li Griphon les *misent* dedens le bourc
sans autre noise faire. (H. d. V. 505^e. 506^a.)

Par pluisors fois i *missent* paine;

Mais ainc n'i orent bone estraine. (P. d. B. v. 8947. 8.)

Si *misrent* mineurs par desous terre, pour le mur faire verser.
(Villeh. p. 116. CXLII.)

Leur oistes vous unques dire

Pour quoi le *nièrent* à martire? (R. d. S. G. v. 1069. 70.)

Imparfait du subjonctif: *meissie*, *meisse*.

Si bien avisee vous croy

Que pas ne cuidies qu'endroit moy

A telle amour je me *meisse*. (R. d. C. d. C. v. 5113-15.)

Ja de ço ne m'*entremesisse*,

N'en estudie ne me *mesisse*,

Si ne fust pur vostre priere. (M. d. F. II, p. 412.)

Por ceu commandet om à Ananie k'il sa main *mesist* sor saint Pol,
mais cil, si cum saiges, et ki bien estoit apris, ne volt mies aparmenmes
faire ceste chose. (S. d. S. B. p. 560.)

Lendemain li dis que le suen fiz *meissuns* à quire, e ele si l'ad musced.
(Q. L. d. R. IV, p. 369.)

Ne devriez, pour mil mars d'or, penser

Qu'i *meissions* trois deniers monees. (G. l. L. I, p. 6.)

Mais miex est que en aventure

Nous metons, que tel creature

Et qui tant nous a fait de biens

Mesissons en si fors liens. (R. d. l. M. v. 3787-90.)

En mi les pres, par d'autre part,

Se vous i *meissies* esgart,

Veissies en .l. lieux

Les grans caudieres sur les feus. (Ib. v. 7815-8.)

Certes, se vous m'en creissies,

Ja ne vous *entremesiesies*. (R. d. l. V. p. 18.)

Ja *meissent* Berart en male sospecon

Qant François le secorrent à coite d'esperon. (Ch. d. S. I, p. 143.)

Rova qu'il se *mesissent* eramment el retur. (Th. Cant. p. 112, v. 18.)

Le texte des M. s. J., publié par M. Leroux de Lincy, donne la forme *metissiens*, au lieu de *meissiens* ou *mesissiens*. Je ne suis pas à portée de vérifier l'authenticité de cette orthographe; mais quand même le manuscrit porterait *metissiens*, on devrait regarder le *t* comme fautif. (Voy. cette forme dans un exemple cité t. 2, p. 172, l. 25.)

Le futur et le conditionnel du verbe *mettre* se trouvent souvent écrits: *materai*, *meterai*, *materoie*, *meteroie*; cependant *matrai*,
Burguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II.

metrai, *matroie*, *metroie*, sont plus ordinaires après le milieu du XIII^e siècle.

Mais ju lairai or ester lo los, et si *materai* avant les periz ki sunt en ceste voie. (S. d. S. B. p. 567.)

Jou *meterai* toute ma terre

Contre la soie. (R. d. l. V. p. 17.)

Com je vous *metrai* en couvent. (R. d. l. M. v. 5836; cfr. 917.)

Puet c'estre que cist rois me *matra* an prison.

(Ch. d. S. II, p. 85.)

Où entrastes hors vus *mettruns*. (M. d. F. II, p. 445.)

Quant il vus *mettrunt* en turment. (Ib. ead. p. 441.)

Ço est encuntre lur ydles e lur fals deus, kis *meterunt* à plur e à plainte e à desfaciun. (Q. L. d. R. II, p. 139.)

Sachies de fi que pour desfendre

I *meteroie* le mien cors. (R. d. l. V. v. 1654. 5; cfr. 4460.)

Ja n'i *mettroie* vaillant un angevin. (G. l. L. I, p. 7.)

S'avenoit cose que l'eusses tochie,

Jamais en France ne *metroies* le pie. (O. d. D. v. 4275. 6.)

Tu en *metreies* bien tel uit

En la boche com je serai. (Chast. XIX, v. 72. 3.)

Et li castelains Hues lor dist qu'onques de chou ne feussent en doutance, que ja n'i *metroient* les pies. (H. d. V. p. 209, XXIII.)

Cil vous *metroient* el torment. (Fl. et Bl. v. 1034.)

Imparfait de l'indicatif: *metoie* (R. d. l. V. v. 2245), *mettoie* (R. d. C. d. C. v. 3936), *meteie* (Chast. XXI, v. 60), etc.

Participe passé: *mis*.

Par lor gre se departent, au retor se sont *mis*. (Ch. d. S. I, p. 154.)

Remarquez les expressions:

Mettre jus: a) mettre bas, à bas, poser, déposer.

Mangierent ambedui ensamble . . .

Et la dame en une ele mort

Et puis tantost l'a *mise jus*. (Poit. p. 8.)

b) abolir, éteindre.

Le comte feit crier que il *mectoit jus* tous les subsides, impositions, quatriemes et autres debittes; et pareillement avoit fait *mectre jus* à Peronne et à Mondidier.

(Mém. de Jacques du Clercq, l. V, ch. XXX. Ed. Buchon.)

Mettre jus l'oreille, se coucher.

Si s'endormi, ne fu mervelle,

Des qu'ele ot *jus mise* l'orelle. (Roi Guillaume, p. 57.)

Le peuple de certaines provinces dit encore dans le même sens: *se mettre sur l'oreille*.

Mettre sus, *sur*, établir, réparer; lever (O. d. D. v. 6948); charger qqn. de qqch., imputer; s'en rapporter à un arbitre.

Tous le bestans de nos dous *meteroie*
Sor la belle k'ensi nos ait melleit. (W. A. L. p. 51.)
 Car *sus* autre dame nel *meteroie*. (Ib. ead.)
 Des ke *sor* vos ai *mise* la tenson. (Ib. ead.)

Mettre en ne ou *en ni*, nier, s'inscrire en faux.

Cfr. Eissi cum retrait li Latins,
 De veir, senz mençonge e senz *ni*. (Ben. v. 40844. 5.)

Mettre à un, risquer, hasarder (jouer à quitte ou à double.)

Va, dist li il, cum que t'en prenge,
 Si te combat e si nos yenge;
Met tot à *un*, qu'eissi le voil,
 Si fai remaindre cest orguil. (Ben. v. 32010-3.)

Des composés de *mettre*, je citerai:

Demettre, écarter, empêcher, détruire, sauver, excepter.

Por ce vos di qu'en cest escrit
 Aura maint bien et maint mal dit:
 L'un et l'autre metrons en letre
 Por faire bien et mal *demetre*. (P. d. B. v. 129-32.)
 Se vous voles, nous l'i metrons:
 Ensi de mort le *demetrons*. (R. d. l. M. v. 3755. 6.)
 Tote fu l'ovre od tant *demise*. (Ben. v. 26844.)
 Qu'eissi le voleit le rei Herout,
 Que tuit fussent en renc assis
 Et li dizains fust sol *demis*. (Ib. v. 34081-3.)
 Asez est fels ki entr'els se *demet*. (Ch. d. R. p. 116.)

Cfr. le passage suivant où *se desmettre* a la signification de
se conformer, *s'abaisser*.

Il fault *se desmettre* au train de ceulx avecques qui vous estes, et
 par fois affecter l'ignorance. (Montaigne, Essais III, 3.)

Ademettre, avancer tête baissée, se baisser, s'ébattre, s'élancer.

Je le voi là, ce m'est avis,
 Lez le fosse tout *ademis*. (R. d. Ren. I, p. 218.)

Cfr. ibid. t. III, p. 326, v. 28761.

Al tierc trestor fort s'*ademet*,
 Si lor ocit le bel Sauret,
 Nief Sornegur et fils son frere. (P. d. B. v. 2221-3.)
 Il s'*ademet*, par grant vertu,
 Fiert le sodan sor l'elme agu,
 Que une grande partie en trence. (Ib. v. 9869-71.)
 Francois m'enchausent: vez les toz *ademis*. (G. d. V. v. 1481.)
 Tant a ale et sus et jus
 Que droit au manoir est venus,
 Puis s'est devers le bosquet mis,
 Et vers l'uisset s'est *ademis*. (R. d. C. d. C. v. 2439-42.)

La signification d'*ademetre*, dans le passage suivant, est la même que celle de *demetre*.

Li une al autre creantera
A cheli ù premiers venra,
K'en cel vregie terme li meche
Et nous toutes sans *ademetre*,
Et si faisons savoir le jour,
Toutes i serons sans sejour. (L. d'I. p. 13.)

Admettre, confisquer. V. Roquefort, supplém. s. v.

Eademetre, s'élancer avec violence, bondir, abandonner.

Sun bon cheval i ad fait *esdemetre*. (Ch. d. R. p. 63.)

Entremettre, entremettre, tenter de, mêler, donner ses soins; s'employait ordinairement avec le pronom réfléchi, comme aujourd'hui.

Li apostoille se est *entremis*. (Ben. t. 3, p. 623.)
Quant hom mix vaut et il doit vivre,
Dont t'*entremes* de lui ocirre. (Fl. et Bl. v. 757. 8.)
Ele apelat un suen varlet
Puis si le dit ore t'*entremet*
Que mis cisnes seit bien gardez,
E ke il eit viande asez. (M. d. F. I, p. 342.)

Cfr.: Il (Lycurgus) a à bon droict surmonte la gloire de tous ceulx qui se sont jamais *entremis* d'escrire ou d'establi le gouvernement d'auscun estat politique. (Amyot. Hom. ill. Lycurgus.)

Au temps mesme qu'il (Solon) s'*entremettoit* plus avant du maniemement de la chose publique, et qu'il composoit ses loyx. (Ib. ead. Solon.)

Entremettre s'est employé aussi dans le sens de *discontinuer*, *interrompre*, *cesser*, au lieu de *intermettre*.

(Le roy Numa) pensa, qu'il falloit que ses subjects ne veissent ny n'ouyssent rien du service divin par maniere d'acquit, en faisant austre chose, ains vouloit qu'ils *entremeissent* toute austre besongne. (Amyot. Hom. ill. Numa Pompilius.)

Au lieu de s'*entremettre*, on trouve s'*enmettre*.

Car ne m'est vis qu'en aies tort
Quant ci vos *enmetes* si fort. (P. d. B. v. 3565. 6.)

Malmettre, maltraiter; dissiper, tomber en ruine; déshonorer, avilir.

Gardeiz k'il soit et retenus et pris,
Mais k'il ne soit ne blesciez ne *malmis*. (G. d. V. v. 528. 9.)
Si la gerpun qu'ele ne seit prise,
Tute nostre ovre en ert *malmise*. (Ben. v. 4331. 2.)
Or vos volez del tot *maumettre*. (Ib. v. 14552.)

Mesmettre, se mettre mal, faire un mouvement nuisible.

Mais kant ce vint à l'asemblee,
 Une wespe s'est desseuree,
 Si puint le chirf par les costez
 Et il sailli si effreez
 Qu'il se *mesmit* vileinement
 Et la bende desrunt e fent. (M. d. F. II, p. 244.)

Pramettre, *promettre*, promettre.

Plus grant chose n'os puis ne maire
 Offrir, *pramettre* ne doner. (Ben. v. 9057. 8.)

Promatoit (S. d. S. B. p. 546).

Berart de Mondidier l'avoit Karles *promise*. (Ch. d. S. I, p. 41.)

Il ne faut pas confondre ce mot avec *promettre*, qu'on trouve
 lus tard et qui signifie *préserver*, *mettre avant tout à l'abri*,
référer à tout.

Remettre, fondre, disparaître, s'anéantir.

Lor puins tordent dedens lor tentes
 Les dames ki molt sont dolentes,
 Li vif lour mors amis regretent,
 En larmes de dolour *remetent*. (R. d. M. p. 76.)
 La caroigne ont molt honeree
 Et de tres chier bausme embasmee,
 Que porrir ne puist ne *remetre*. (Ib. p. 78.)

Cfr. Roquefort s. v. *remetre*.

On trouve, dans la Ch. d. R., *demise* employé dans le même
 sens que *remise*.

Isi est neirs cume peiz ki est *demise*. (p. 58.)

Tramettre, v. ci-dessous les verbes composés avec la pré-
 fixe *tres*.

MOUDRE (v. fo.), molere.

La forme primitive de ce verbe a été *molre*, qui prit un *d*
 intercalaire: *moldre*. Mais dans quelques provinces, en Picardie,
 dans le nord de l'Ile-de-France et de la Champagne surtout,
 au lieu d'introduire le *d*, on assimila la lettre *l* au *r*; et l'on
 eut *morre*, qu'on trouve écrit moins régulièrement *more*. A
 l'ouest de la Picardie, de l'Artois et en Flandre, on remplaçait
o de *morre* par *au*, d'où *maurre*, *maure*, formes qui passèrent
 dans l'Ile-de-France pendant la seconde moitié du XIII^e siècle.
 Vers 1250, *moldre* subit aussit un changement; il perdit son *l*,
 principalement au centre et au sud de la Champagne: *modre*,
 puis, à son tour, donna naissance à une forme en *au*: *maudre*.
 Enfin le *l* de *moldre* éprouva son fléchissement ordinaire en *u*:
oudre, forme très-rare au XIII^e siècle; et l'*o* de *morre* s'as-

sourdit en *ou*: *mourre*. Au XIV^e siècle, apparaît *mieurre*. Voy, Roquefort, supplém. s. v. *mieure*.¹

Li dus ot puch, corde, selle et trallier,
Molin et for, et ble en son gernier;
Quant il velt *molre*, par soi le va cargier. (O. d. D. v. 8347-9.)
Fist de sanc saillir plein boisel,
Par le champ en cort le ruisel,
Si c'un molin en peust *moldre*. (Ren. t. III, p. 371.)
Tant i ferra chascuns dou bon branc acerin,
Que dou sanc de lor cors porront *modre* molin.

(Ch. d. S. I, p. 210; cfr. II, p. 66.)

Et s'il advenoit que gie n'ausse assez fors et molins à Collomiers, il ferront *morre* et cuire au regard . . . (1231? H. d. M. p. 128.)

. . . De *morre* ne de cuire à nos molins et à nos forgs. (1292. M. s. P. II, 558.)

On voit, par ce dernier exemple, qu'à la fin du XIII^e siècle, la forme *morre* avait acquis une grande extension.

Il a molt ble chi devant vous

Que doivent *maure* devent vous. (R. d. M. d'A. p. 2.)

Les formes du présent de l'indicatif de ce verbe se rapportaient toutes à l'infinitif *molre*, et diphthonguaient régulièrement l'*o* en *ue*, qu'on renversa plus tard en *eu*, d'où l'infinitif *meurre*, *mieurre*, dont j'ai parlé ci-dessus. — L'imparfait de l'indicatif était: *moloie*; le parfait défini: *molui*; le participe passé: *molu*, *moulu*; le futur et le conditionnel avaient des formes correspondantes à celles de l'infinitif.

Seignor, j'ai encor trois molins

Molanz farine, *muelent* tuit. (F. et Cont. I, p. 244.)

A Aleus estoit il manniers,

Le ble *moloit* il . . . (R. d. M. d'A. p. 1.)

De maintes viles i ot gens

Qui au molin *moloient* sovent. (Ib. p. 2.)

Mais vous *morres* qant jou porrai. (Ib. ead.)

Il i cuiront tuit et *morront*. (H. d. M. p. 128.)

Et est à scavoir que li borjois de Collomiers cuiront et *mourront* à mes fors et à mes molins par autel marche cum as autres. (Ib. ead.)

Mouses ot ja *moulut* grant pieche. (R. d. M. d'A. p. 2.)

Moldre avait aussi la signification: *émoudre*, *aiguiser*, *affiler*, comme le composé *esmoldre*.

Tuit aquiterent le pais

E rescustrent as branz *moluz*. (Ben. v. 36139. 40.)

Li vos haubers n'a pas mon colp tenu,

(1) La conjugaison actuelle de *moudre* est un mélange des formes *moldre* et *molre*.

Et si disies ne cremies un festu
 Ne fier, n'espie, tant par fust *esmolu*. (O. d. D. v. 11376-8.)
 Li fers en fu lons et agus
 Et bien trançans et *esmolus*. (Brut, v. 14699. 700.)

NAITRE (v. fo.), nasci.

La forme primitive de ce verbe a sans doute été, *nascere*, *nazre*,¹ d'où, avec *t* intercalaire, *nastre*. La Normandie propre pourrait avoir eu *nascere*.

Por ceu volt il en terre dexendre et ne volt mies solement dexendre en terre et *nastre*, anz volt assi estre conuiz. (S. d. S. B. p. 550.)

Par suite de l'influence des formes renforcées de l'indicatif, on introduisit, dès le premier quart du XIII^e siècle, la diphthongaison *ai* à l'infinitif: *naistre*, qui prit les variantes orthographiques *neistre*, *nestre*. *Nestre* en quelques cas qui se rapportent aux provinces limitrophes de la Normandie, peut dériver aussi de *nastre*, par l'affaiblissement de l'*a*.

Cil qi à *naistre* sont plaindront ceste jornee. (Ch. d. S. II, p. 132.)

Quant pour homme si soutiument

Vout en terre *neistre* de mere

Sanz nule semence de pere. (R. d. S. G. v. 3600-2.)

E ceus qui de nos sunt à *nestre*. (Ben. v. 3198.)

Le présent de l'indicatif se conjuguait d'abord régulièrement fort: *nais*, *nais*, *naist*, *nassons*, *nasseiz*, *naissent*; mais les deux premières personnes du pluriel prirent la diphthongaison aussitôt qu'elle se fut introduite à l'infinitif. Il va de soi que les formes *neistre*, *nestre*, étaient aussi représentées à l'indicatif.

Nekedent li *naist* encor de le ancieneteit de vie ce ke il soffret. (M. s. J. p. 483.)

Il avient sovent que par l'eslection dou prior *neissent* grant escandre. (Roquefort, s. v. *prior*.)

L'isle qui *nest* en la mer, qui n'avient pas sovent, est à celui qui la porprant. (Ib. s. v. *nestre*.)

La forme pure, c'est-à-dire sans diphthongaison, se conserva assez longtemps au futur, cependant *naistrai* (*neistrai*, *nestrai*) était la forme ordinaire au milieu du XIII^e siècle.

Jamais ne *naistra* nus hom teus. (P. d. B. v. 3528.)

Tuit cil qui al siecle *nastront*. (Ben. v. 25609.)

Cil ki sunt ne e *nasterunt*. (R. d. R. v. 7012.)

Ains *nestront* tuit en vie glorieuse. (C. d. C. d. C. p. 86.)

(1) Roquefort, s. v. *naistre*, cite un exemple de St. Bernard où se trouve la forme *naizre*, qui ne me semble pas exacte; car à l'époque où l'on écrivait et prononçait *nazre*, l'infinitif n'avait pas de diphthongaison, puisque le même texte porte encore *nastre*.

Parfait défini: *nasqui* (*nasqi*, *naski*); en Picardie, *naschi*.

Lasse! fait ele, pur quei *nasqui*? (Trist. II, p. 115.)

Qant je *nasqi* de mere, ce fu grant tenebror.

(Ch. d. S. II, p. 148.)

(Glorious Deus ki)

Dedans la virge preis anuntion,

Si en *naskis* en guise d'anfanton,

En Beliant, ke de fi le seit on. (G. d. V. v. 2827-9.)

Tu dis ke samedi *naskis*. (R. d. R. v. 13063.)

Dès cele eure que tu *naschis*. (R. d. S. G. v. 3326.)

Car al terme que il *nasqui*

Morut la mere, et il vesqui. (Brut, v. 131. 2.)

Ne *nasqui* plus large almosnier. (Ben. v. 20934.)

A que faire *nasquimes* nos? (Ib. v. 24332.)

Ha! douce riens cruels, tant mar vos vi,

Quant pour ma mort *nasquites* sanz merci. (C. d. C. d. C. p. 43.)

Participe passé: *neit*, *ne*, et, par analogie au parfait défini, *nascut*, *nascu*, surtout dans la Normandie, le Maine, l'Anjou et la Touraine. (Cfr. le provençal *nat* et *nascut*.) *Nascut* gagna plus tard du terrain, et, après le XIII^e siècle, on le trouve même avec la forme *nasqui*.

Et as pastors assi anoncet li engeles grant joye de ceu que li Salveires estoit *neiz*. (S. d. S. B. p. 548.)

Neiz suix de Genes, filz au comte Rainier. (G. d. V. v. 91.)

Valles fu *nes* de la payene. (Fl. et Bl. v. 169.)

Je ne sai où ele fu *nee*. (R. d. l. M. v. 1549.)

Liez ert li duc del champ vengu,

Liez est del eir qui est *nascu*. (Ben. v. 9752. 3.)

Qui porreit dignement parler | Ne enquerre ne porpenser

Saveir coment d'eternau fu

Coeternaus de lui *nascu*? (Ib. v. 24003-6.)

Deus del pere senz tens *nascuz*. (Ib. v. 24021.)

Pour les composés: *ainsne*, *mainesne*, *malne*, voy. les Adverbes *ains*, *moins*, et le Glossaire.

L'ancienne langue avait le verbe

IRAISTRE (*irasci*),

qui était sans aucun doute un verbe fort et se conjugait exactement comme *naître*; c'est ce que prouvent les formes suivantes, *Iraistre* signifiait *irriter*, *mettre en colère*, ou bien *rendre triste*, *chagrin*.

Mais encor le fera *iraistre*

L'aloce et molt fort dementer. (R. d. l. V. v. 3906. 7.)

Mort m'a qui si l'a fet *irestre*. (Roquefort, s. v. *irestre*.)

Mais tant vos voil dire e mostrer,

Por amor del pere le lais,
 Qu'en autre sen ne m'en *irais*. (Ben. v. 13156-8.)
 Si n'i out une puis autre plait
 Mais del eissir senz demorance,
 Od grant poür e od dotance
 Que li dux od eus ne s'*iresse*. (Ib. v. 10496-9.)
Iraissez e ne vuillez peeher. (Rayn. Lex. rom. III, 575. 1. c.)

Quant au participe passé, on trouve deux formes: *irascut* et *ireit*, *irie*, *ire*, dont la signification est absolument la même, on doit se poser la question: *Irascut* et *ireit* sont-ils, comme *et nascut*, des formes d'un seul verbe; ou bien *irascut* est-participe passé d'*iraistre*, et *ireit* (*irie*, *ire*), celui du verbe qui se montre aussi au XIIIe siècle? J'admets la première thèse, c'est-à-dire que *ireit* et *irascut* appartiennent au *iraistre*. *Ireit* a été formé de *iratus*, comme *neit* de *ne*; et *irascut*, de même que *nascut*, d'après les radicaux des *irasci*, *nasci*, d'un participe équivalent à *irascitus*, *nascitus* (*nasciturus*), selon l'analogie du verbe *vivre*. (Cfr. *benescut*, *t*.)

Le verbe *iraistre* (*irascre*, *iraxre*, *iraistre*) paraît n'avoir pas été très-populaire; car, au XIIIe siècle, il tombait déjà en désuétude: l'infinitif est peu commun, les autres formes très-rares, l'exception de celles du participe passé, qui étaient d'un fréquent emploi et passèrent aux âges suivants. C'est à cette circonstance, sans doute, qu'on doit la création d'un nouveau verbe, *irer*, d'après l'analogie du participe *ireit* et des autres mots de la même famille (*iror*, *iros*, etc.). Le verbe *irer* (prov. *irar*; esp., port. *irar*; it. *irare*) ne se montre en effet que vers la fin de la moitié du XIIIe siècle.

Je dois encore faire observer que le participe *irascut* ne se trouve pas à l'ouest de la langue d'oïl, comme le participe *it*.

Ne volt le rei d'Escoce *irer* en nule guise. (Ben. t. 3, p. 562.)
 Et quant il plus i perdent, et il plus s'en *irent*. (R. d. R. v. 1692.)
 Raoul le voit, le quer ot *irasqu*. (R. d. C. p. 58.)
 Cil Gautiers fu fiers et *irascus*. (Ib. p. 174.)
 Par ma fei! dist li reis, mult m'aveiz *irascud*. (Charl. v. 53.)
 Crient vers lui seit mult *irascuz*,
 Mult enchaiez e offenduz. (Ben. v. 9430. 1.)
 Li reis l'entent, forment s'en est *ire*. (Ib. t. 3, p. 560.)
 Cil ki le cuer ot *irascu*
 De bon signeur k'il a perdu
 Par mort qui maint home a *irie*. (Cité ds. R. d. C. p. 175.)
 Sire quens, funt il, n'os plainniez
 Ne ne seiez vers nos *iriez*. (Ben. v. 5581. 2.)

OCCIRE (occidere).

Ce verbe s'orthographiait ordinairement *ocire*, dans la Normandie; *ochire* et *ochirre*, dans le dialecte picard; *occirre*, au nord de l'Île-de-France et à l'est de la Picardie propre; *ocire*, dans le dialecte bourguignon. Vers le milieu du XIII^e siècle, en Bourgogne et en Champagne, on remplaçait d'ordinaire le *c* par *ss* au participe passé, ce qui n'implique aucune différence de prononciation. (Cfr. le provençal *aucir*, *aussir*, *ausir*.) A la fin du XIII^e siècle, on voit paraître, à l'ouest de la Picardie, dans l'Artois, la forme *ocierre*, *ociere*, qui passa dans l'Île-de-France, où elle était fort en usage au commencement du XIV^e siècle. Un peu plus tard, on prit l'habitude de rapporter aussi *ocire* à la seconde conjugaison, et la forme de ce verbe flotta longtemps entre *occire* et *occir*.¹

Celi ki la mort Saul me nunciad, ki quidout que nuvele ki mult me ploust portast, jol fiz prendre e *ocire*. (Q. L. d. R. II, p. 135.)

Sire empereres, dist li Danois Ogiers,

Ben me poes *ochire* et detrenchier. (O. d. D. v. 118. 9.)

Car il quidoient sor France gaagnier,

Kallon *ochirre* e François detrenchier. (Ib. v. 1076. 7.)

Et par si soit fais li recors

S'il me puet *occirre* et conquerre,

Que vous et toute vostre terre

Seres à son commandement.

(R. d. l. V. v. 1656-9; cfr. R. d. M. p. 66.)

Si com Diex le volt, si se deconfisent li Grieu, et les comencierent à batre et à *ocire*. (Villeh. 472^e; cfr. R. d. C. p. 187.)

Un Engleiz a li dus ven,

A li *ociere* a entendu. (R. d. R. v. 13910. 1.)

Occierre (R. d. l. R. v. 12085).

Les exemples suivants donneront une idée de la manière dont se conjugait le verbe *ocire*

Jai l'eust mort *ossis* et affole,

Com li escrie: Frans hom, ne m'*ocieiz*. (G. d. V. v. 774. 5.)

Les miens *ocient*

Sanz ce que pas ne me desfient. (Ruth. I, p. 78.)

Tout à fait qui li un les abatoient, sont aparillie li autre qui les *ochient*. (H. d. V. 495^e.)

Et s'il est ensi toutes voies que nous nous *entreochions* en tel maniere, dont n'y a il plus mais que nous tout avant renoions Nostre Signour. (Ib. 501^e.)

(1) Si l'on trouve *ocir* dans des textes du XIII^e siècle, on a tout lieu de douter de l'authenticité de la forme, à moins que ces textes n'aient été écrits sur les frontières de la langue d'oc.

E por ceo qu'il s'entretroleient,
 Soventes feiz s'entreoscieient. (Ben. I, v. 545-6.)
 ieime l'ocirai ja devant tei. (Q. L. d. R. II, p. 187.)
 Nel ocires mie, par m'ame (L. d'I. p. 24.)
 Il veis, pur quei hastivement nel oceis. (Q. L. d. R. II, p. 187.)
 .J. de mes freres oceis à l'espee. (R. d. C. p. 224.)
 Cil qui tant biens faisoit, tu l'ocesis sans faille.
 (Roquefort, s. v. *ocesis*.)

Il la perdit el bruel soz la ramee
 En la bataille ke molt fut redoutee,
 Lai où l'ocist Mancon de Valfondec. (G. d. V. v. 2679-81.)
 Renier mon frere oceistes osi. (R. d. C. p. 222.)
 altre compagnie s'en embla par terre, et si s'en cuida aler par
 ie, et li paisant de la terre les assalirent et en ocistrent assez.
 44^d)
 e quit mie qu'il le rendist pour cent mil besans d'or que il ne
 (H. d. V. 494^d.)

La reyne grant poour out | Et li prodoms q'la gardout
 Que le chastel sus eus preist
 Et le fiz le roi occeist. (L. d'H. v. 83-6.)
 Saul enveiad ses humes, la nuit, à la maisun David, qu'il le
 ent e retenissent e le matin oceissent. (Q. L. d. R. I, p. 74.)
 S'il fust en terre il l'occeissent
 Quar il ocient
 La gent qui vers aus s'umelient. (Ruth. I, p. 206.)
 Si vit qu'en voie et par cemin
 Ne remanoient crestien
 Que n'ocesisent li paien. (Phil. M. v. 10255-8.)
 Et s'aucuns preudom i alast,
 Ki la foi Dieu lor anonçast,
 Il l'ocesisent maintenant. (Ib. v. 28205-7.)
 Par le cors Deu, miez vodroie estre ossis
 Et ke il fust escourchiez trestoz vis. (G. d. V. v. 2058. 9.)
 Ont li Persant à la mort mise
 Trestoute lor gent et occise. (R. d. M. p. 76.)
 Quant Jofrois Martiaus fu ochis. (Phil. M. v. 18444.)

verbe *ocire* s'employait au figuré, pour dire *faire de la ourmenter*.

Partonopeus a son delit,
 Li parlars de lui moult m'ocit;
 Car il a tos biens de s'amie:
 Jo n'en ai rien qui ne m'ocie. (P. d. B. v. 1873-6.)
 Moult l'ocit qu'il li a mesfet. (Ib. v. 7423.)
 XVI^e siècle encore, le verbe *occire* était, pour ainsi
 exclusivement employé pour *tuer*.

(Cato) ayant de longue main resolu de s'*occire* soy mesme, il prenoit tant de peine, et se travailloit avecques si grande sollicitude pour les austres, affin qu'apres les avoir meis en seurete de leurs vies, il se despeschast luy mesme de la sienne. (Amyot. Hom. ill. Cato d'Utique.)

Remarquez encore, dans cette phrase, l'emploi réfléchi du verbe *dépêcher* = *se défaire de*.

Les composés d'*ocire* étaient:

Rocire, tuer à son tour, tuer encore, tuer une seconde fois.

Rollant *ocistrent* Tur, moi *rociront* Escler. (Ch. d. S. II, p. 120.)

Puis que Diex, por destruire pechie, volt perdre vie,

Qui peche, il le *rocist*, ce semble, et crucefie.

(Roquefort, s. v. *rocir*.)

S'entreocire, se tuer mutuellement. V. ci-dessus.

Parocire, achever de tuer, assassiner, assommer.

E les hummes Joab pois l'abatirent del chaidne, sil *parocistrent*.

(Q. L. d. R. II, p. 187.)

* Ore sunt amdiu mort abatuz

Et Ereward et li Breton,

Raol de Dol avoit à non;

Mes Abselin le *paroceist*. (Chr. A. N. I, p. 26.)

PAITRE (v. fo.), pascere.

Ce verbe a eu, comme *naître*, les formes *pastre*, *paistre*, *peistre*, *pestre*.

Si demanderai ju Saint Benoit trois pains dont je vos poie *pastre*. (S. d. S. B. Roquefort, s. v. *pastre*.)

Si laissez *paistre* un petit vos destriers. (A. et A. v. 946.)

Senz sei moveir ne senz aidier,

Senz sei ne *paistre* ne seignier,

Eissi cum l'estoire remembre,

Vesqui eissi desqu'em setembre, (Ben. v. 20086-9.)

De sa vie esteit commencement

De vivre tut diz honestement

Senz vilenie

De vestir e *pestre* poure gent. (Ben. t. 3, p. 474.)

Présent indicatif:

Dont font li filh convives par les maisons, cant chascune vertuz solunc son pooir *paist* la pense. (M. s. J. p. 497.)

De la viande celestiel

Nus *peist* nostre Sire del ciel. (M. d. F. II, p. 481.)

Il li donet à mangier, quar il lo *paist* de la science de sa parole. (M. s. J. p. 511.)

Quant plus l'esgardent, plus leur plect;

Del esgarder cascuns *se paist*. (R. d. l. M. v. 2335. 6.)

La male garde *pest* le leu.¹ (Fabliau de la Grue.)

Qu'ele meisme les (les pauvres) *pessoit*. (Ruth. II, p. 207.)

Au cheval out oste la sele,

De l'erbete *paisoit* novele. (Trist. I, p. 81.)

Parfait défini: *pau*, *pau*, *peui*, *peuch*, *peuc*, *peu*, *poi*. (Voy. voir. parf. déf.)

Quant jou eu soif et fain et froit

Jou trouvai ton ostel destroit:

Ne m'escaufas, ne me *peuis*. (Phil. M. v. 3064. 5.)

Disons nos dunks celui avoir esteit avoc soi ki s'en alait en une loine contreie ki deguastat la parzon cui il avoit prise, ki aerst en cele ntreie à un des citains ki *paut* les pors, lesquels il verroit mangier s leguns, et si auroit fain. (S. Grégoire. Roquefort, s. v. *parson*.)

Vortiger mult les onora,

Et bien les *pot*² et abevra. (Brut, v. 6759. 60.)

Imparfait du subjonctif:

Mes sires a une levriere que il a plus chiere que riens nee; il ne ufferroit pas que nus de ses serjanz la ramuast de joste le feu, ne que is la *peust* se il non. (R. d. S. S. d. R. p. 45.)

Participe passé: *paut*, *peut*, *peu*; part. présent: *paissant*.

E sel varunt venant et *paut*, ki gisanz et *paissanz* ne polt estre avant veuz. (S. d. S. B. p. 528.)

François del esgarder ont bien lor oilz *peuz*. (Ch. d. S. II, p. 182.)

Ançois furent à grant delit

Bien *peu* et s'orent bon lit. (Ruth. II, p. 203.)

Ces exemples montrent que *paistre* signifiait *manger*, *nourrir*, *vire paître*, *repaitre*, *donner à manger*, *rassasier*. Dans l'exemple e la Ch. d. S., *paître* est employé au figuré où nous disons *repaitre*, bien que les poètes classiques se soient encore servis e *paître* en ce sens, p. ex.:

Mais la dame voulait *paître* encore ses yeux

Du trésor qu'enfermait la bière.

(La Fontaine. La Matrone d'Ephèse.)

Se paistre, qui ne se dit aujourd'hui que des oiseaux carassiers, s'est dit de l'homme jusqu'à la fin du XIIIe siècle:

Mon appetit est accommodable indifferemment de toutes choses de quoi on *se paist*. (Montaigne, III, 5.)

L'exemple tiré du R. d. l. M., donne *se paistre* au figuré,

(1) Ce vers est devenu proverbe.

(2) L'éditeur du R. de Brut, M. Leroux de Lincy, dérive *pot* de *potare*, et il aduit ce vers: *Il leur donna bien à boire*. De cette façon, *abevra* n'est pas rendu, bien il faut admettre que Wace a exprimé deux fois la même idée. *Pot* est la pers. sing. du parf. déf. de *paistre*, tout aussi bien que la variante *peut* indiquée par M. Leroux de Lincy, et qu'il fait également dériver de *potare*.

où nous mettrions *se repaître*. Cet emploi de *se paistre* s'est également maintenu dans la langue jusqu'après la Renaissance, et il explique l'usage de ce verbe dans nos locutions: *Se paître de vent, de chimères*.

PLAIRE (v. fo.), placere.

La forme primitive de ce verbe a été *plasis* ou *plare*, d'où, de fort bonne heure, par suite de l'influence des formes renforcées de l'indicatif: *plaisir, plaire*; puis *pleisir, pleire, plisir, plere*. Il est assez difficile de décider si *plasis* a précédé *plare*, ou si les deux formes ont eu cours simultanément; cependant les formes du futur et du conditionnel semblent prouver, sinon l'existence de *plare*, du moins l'admission mentale de la syncope du *c*. Quoi qu'il en soit *plasis, plaisir* est beaucoup plus commun que *plare, plaire*, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, et les premiers exemples de la forme contracte se montrent sur les confins de la Normandie. *Plaire, plere* passèrent promptement dans le langage de l'Ile-de-France, qui nous les a transmis. L'infinitif *plaisir* est resté dans notre substantif homonyme. (Cfr. l'esp. *placer*, le port. *prazer*, l'ital. *piacere*.)

Cument purrad il à sun seigneur *plasis* mielz que par noz testes trencher? (Q. L. d. R. I, p. 112.)

Senz foi ne puet l'om *plaisir* à Deu. (M. s. J. p. 499.)

On devroit tenir à avule

Ki de nous .ij. devroit coisir,

Se miex ne devoie *plaisir*. (R. d. l. V. p. 150.)

Ne reduta mie à souffrir

Peine e turment pur Deu *pleisir*. (M. d. F. II, p. 437.)

Cest ovre te devreit mult *plaire*. (Ben. v. 21177.)

Plaisier, à la rime. (R. d. l. M. v. 550.)

Cfr. du reste 2^e conjugaison.

Le présent de l'indicatif se conjugait d'abord régulièrement fort: *plas* (cfr. *faire*) ou *plais, plais, plaist, plasons, plaseiz, plaisent*. Je ne puis, il est vrai, donner aucun exemple de *plasons, plaseiz*; mais l'infinitif *plasis* ne permet pas de douter de l'authenticité de ces formes. Du reste, je ferai remarquer que les deux premières personnes du pluriel se présentent, en général, plus rarement que les autres.

E s'il dit que jo ne li *plais*, prest sui, face de mei tut sun bon. (Q. L. d. R. II, p. 176.)

Mais tu ne *plais* pas as princes del ost. (Ib. I, p. 113.)

Mais il me *plaist* assi eswardeir la voie de son auvert avenement. (S. d. S. B. p. 528.)

Si terre lur plout à destruire,
 Ore lur *replaist* plus à estruire
 E à noblement ratorner. (Ben. v. 7068-70.)

En un lointain reaume, si Deu *pleist*, en irrez. (Charl. v. 68.)
 Moult nos *plest* bien, ce dient tuit. (P. d. B. v. 6489.)

Mais cant il taisieblement pensent ke il les biens ne font se par ce
 non seulement ke il à Deu *plaisent*. (M. s. J. p. 463.)

La forme primitive du subjonctif a été *place*, en Bourgogne
 et en Normandie; *plache*, en Picardie. (Cfr. *faire*.) Mais avant
 la fin de la première moitié du XIII^e siècle, on trouve des
 exemples de *plaise*, c'est-à-dire de la forme renforcée; sans que
 toutefois *place* ait cessé d'être en usage.

Ne *place* dam le Dieu que james me soit reprove que je fuye de
 camp et laisse l'empereor. (Villeh. 475^a.)

Ço respunt Guenes: Ne *placet* dane-Deu! (Ch. d. R. p. 15.)
 Jai Deu ne *plaise*, ne le ber S. Moris. (G. d. V. v. 1511.)
 Ne *place* à Deu, Gerars li respondi. (Ib. v. 3550.)
 Osmunt loe, joist e baise
 N'oï chose qui plus li *plaise*. (Ben. v. 14117. 8.)

Biaus sire Diex, dit il, *plaise* vous que nous hui nous puissions
 vengier des Blas et des Comains, s'il vous vient à plaisir. (H. d. V. 494^c.)

Le parfait défini de *plaire* se formait de *placui*, de la même
 manière que les parfaits définis de *savoir*, *avoir* de *sapui*, *habui*;
 c'est-à-dire que *placui* avait subi les changements *plauci*, *pleuci*,
plaiui, *plau*, *pleui*, *pleuc*, *ploi* (*plui*), *plu*, *plou*.

Car por ceu ke li mundes ne pooit Deu conostre en sa sapience,
 si *plaut* à Deu k'il par la sottie de predication fesist salz les creanz.
 (S. d. S. B. p. 550.)

Revenir m'en voel à mon conte,
 Qui ensi me trait et recontre
 Que tant *pleut* au roi la mesquine... (R. d. l. M. v. 1491-3.)
 Car Nostre Seigneur ainsi *pleut*. (R. d. S. G. v. 1684.)
 Puis, vesqui tant qu'il ot le poil flori;
 Et quant Dieu *plot*, del ciecle departi. (R. d. C. p. 4.)
 Ne lor *plot* plus à sejourner,
 D'ilueques se volrent torner. (Dol. p. 281.)
 Al abe e as monies *plut* mult sa conpaignie. (Th. Ct. p. 90, 15.)
 Ecclesial religion
 E sainte conversation
 Li *plout* sor autres desiers. (Ben. v. 8042-4.)

Mais David amad l'autre fille Saul, ki fud apelee Micol; et la nuvele
 vint à Saul, e mult li *plout*. (Q. L. d. R. I. p. 71.)

Pur ço si apelad cele terre Chabul, kar nient ne li *plout*. (Ib. III, p. 269.)

E li reis Yram vint veer sa terre e ces chastels, mais nient ne li
plourent. (Ibid.)

Des (queiz) li pluisor en plus secreie vie *plaurent* à lur faiteor.
(Dial. de S. Grégoire. I.)

Celes lor *plorent*, celes pristrent. (R. d. R. v. 14134.)

Après le XIII^e siècle, on trouve des exemples d'un parfait défini formé sur l'infinitif *plaisir*. V. Froissart.

Imparfait du subjonctif:

Quant li rois vit Gerart venir, Et si bielement maintenir,
Bien li fist. et miels li *pleust*

Se Gerars gagnie eust. (R. d. I. V. p. 38.)

Et cil respont: Biaux signors, volentiers:

Car *pleust* ore à Diu le droiturier

Que je eusse un des membres tranchies,

Mais qu'eussions le gentil chevalier. (O. d. D. v. 10094-7.)

Je ne poroie chose faire

Qui vous *pleuist* ne deuist plaire

Que moult volentiers ne feroie. (R. d. C. d. C. v. 4913-5.)

Je passe aux formes de l'imparfait de l'indicatif, du futur et du conditionnel.

U tot ce ke (de) la moie occupation *desplaisoit* à moi.

(S. Grégoire. Dial. I.)

E s'il vous *plaisoit* à savoir. (R. d. I. V. p. 89.)

Mes tant li *pleiseit* la chançon

Que nule rien ne l'en sevrast

Tant comme la chançon durast. (Chast. VI, v. 26-8.)

Segnor, dist il, se vos *plesoit*. (P. d. B. v. 6483.)

Respunt li esquiers: Va, e fai ço que tei *plarrad*, e jo partut te siweraï. (Q. L. d. R. I, p. 46; cfr. II, p. 126.)

Si veus, à ta Danesche gent

M'enveie là où tei *plarra*,

Saches ja ne me pesera. (Ben. v. 10238-40; cfr. v. 22335.)

Dunt il en purra faire tut ço que li *plerra*. (Th. Ct. p. 92, v. 30)

Or, dites ce que il vous *plaira*. (Villeh. p. 5. XI.)

E quanque lur *plarreit* tut prendreient e tut l'enmerreient.

(Q. L. d. R. III, p. 323.)

Seigneurs baron, *pleroit* il vous entendre

Bone chançon bien fete pour aprendre? (Phil. M. Intr. CLIX.)

Mult *plaireit* al duc son pris

Se en bataille l'aveit conquis. (Ben. v. 34735. 6.)

PRENDRE (prehendere).

Les formes de ce verbe se sont toutes dégagées de l'ancienne forme latine contracte *prendere*; elles peuvent être rapportées à trois classes fort distinctes. 1^o. On syncopa le *r* radical et le *d* (v. Dérivation p. 40): *penre*; c'est la forme bourguignonne.

qui, plus tard, s'écrivit *panre* en Champagne. 2°. On syncopa simplement l'*e* de la terminaison, et l'on eut *prendre*. *Prendre* était la forme de la Picardie et de la Normandie. Dans cette dernière province, on a dit aussi *prendre*; en anglo-normand *prendre*. Au XIIIe siècle, on écrivit *prandre* dans l'Artois et la Flandre (cfr. p. 84), orthographe qui fut aussi admise en Champagne, lorsque la forme picarde s'y introduisit. 3°. Vers le milieu du XIIIe siècle, dans le sud du dialecte picard et le nord de l'Ile-de-France, on syncopa le *d* de la forme *prendre*, d'où *preure*.

Car ne fut mies covenale chose ke tuit aüssent tot affait dit, por ceu ke ceu nos deleitast, ke nos de pluisors puissiens *penre* diverses choses et rendre à un chascun tels graces cum droiz fust. (S. d. S. B. p. 548.)

Mais ensemble la pure intencion est assi mestiers ke li conversations soit teile k'il n'i ait ke *repenre*, ensi qu'il soit forme et exemples de vie à ses sozgeiz. (Ib. p. 570.)

Penre disons nos à la foiz por tolir. (M. s. J. p. 507.)

Si m'aïst Deus, vospanseiz grant folie.

Ke cuidiez *panre* ceste cite garnie

Par tel essaut ne par tel envaie. (G. d. V. v. 1757-9.)

Sou me vuet consantir Jhesu vo creator,

Cui loi je doi tenir et *panre* sanz demor. (Ch. d. S. II, p. 183.)

Conseil prisent quel jugement

Il poront *prendre* de chelui

Ki lor a fait honte et anui. (L. d'I. p. 25.)

Qu'od jent semunse, od ost mandee,

Fiere, hardie e bien armee,

Viege en France Huun plaissier,

Prendre, destruire e eissillier. (Ben. v. 18148-51.)

Nos chalonjons et cil calange,

Qui tot porra *prandre*, si prange. (Brut, v. 11184. 5.)

Car bien seit que li rois Karles asamble a

Molt grant gent por li *prandre* se le pooir en a.

(Romv. p. 345, v. 18. 19.)

Vaches et bues et *preure* et retenir. (G. l. L. I, p. 167;

cfr. M. d. F. II, p. 372.)

La première personne du singulier du présent de l'indicatif de *prendre* offre les formes: *pren*, *pran*, *praig*, *prenc*, *preng*, et, à la fin du XIIIe siècle, dans l'Ile-de-France, *preing*. (Cfr. *tenir*, *venir*, t. I, p. 385 et p. 216.)

L'avantage *pran* je, ja nel qier refuser. (Ch. d. S. II, p. 173.)

Se je *repraig* le tiers, Dex n'an fera neant. (Ib. II, p. 168.)

Et dist li uns: Jel *prenc* en main

Ke je le te ferai avoir. (L. d'I. p. 20.)

Quant on me fiert d'un roit espieu tranchant,

J'en *preng* vengeance molt tost au riche branc. (R. d. C. p. 193.)

Se je *preing* autre, Dex, de moi qu'iert il dont! (A. et A. v. 1771.)

Cfr. R. d. R. v. 14331; R. d. l. M. v. 1631. 2415; H. d. V. 513^b;
Poit. p. 61; Rutb. I, p. 133. etc.

La seconde personne du singulier de l'impératif était d'ordinaire: *pren*, *pran*.

Pren mun bastun en ta main, si t'en va. (Q. L. d. R. IV, p. 358.)

Passé Mont Geu, *pran* Lombardie. (Brut, v. 11198.)

La seconde et la troisième personne du singulier du prés. de l'indicatif faisaient régulièrement *prenz*, *pranz*, *prens*, *prent*, *prant*.

Por quei *prenz* tu mes bues? por quei? (Chast. XX, v. 47.)

Se tu la teste à un cop ne me *prens*. (O. d. D. v. 11566.)

Et dist qu'ele a allora à faire,

Et *prent* congie de sa seror. (P. d. B. v. 6760. 1.)

Puis *prant* le blanc destrier, à Sebile le baille. (Ch. d. S. I, p. 122.)

Les trois personnes du pluriel du présent de l'indicatif, et naturellement les deux de l'impératif, avaient pour formes: 1^o *prenons*, *preneiz*, *prennent*, correspondantes à *prendre* et à *penre*, car, au présent, le *r* rentre dans le radical; 2^o *prendons*, *prendes*, *prendent*, ou *prandons*, *prandes*, etc. dérivant de *prendre*, *prandre*; 3^o enfin, dans la Normandie, le Maine, l'Anjou et la Touraine, souvent *pernum*, *pernom*, *pernez*, *pernent*, par transposition de la lettre *r*, fréquente dans ces contrées.

Ne *prenons* nos assi grant solaiz ci...? (S. d. S. B. p. 550.)

Sacies, à estrous le perdrons

Se hastiu conseil n'en *prendons*. (Fl. et Bl. v. 291. 2.)

- Nous le vous loons

Et sur nous l'affaire *prendons*. (R. d. l. M. v. 355. 6.)

Prendons garde de com 'grant force il fut, cui li amors de tant oir n'enclinat à avarise d'eritage. (M. s. J. p. 443.)

Tel cunseil ore en *pernum*, senz estrif de atie. (Ben. t. 3, p. 538.)

Mais vos ne faites pas issi,

Par haut conseil *prendes* mari. (P. d. B. v. 9403. 4.)

Que faites vous, honi nous ont,

Prendes les moi, mar en iront. (Brut, v. 12170. 1.)

Pernez m'as braz, si me drecez en seant. (Ch. d. R. p. 109.)

Lors dist Adam, dame, *prenez*

Ceste brebis, si la gardez. (R. d. Ren. I, p. 3.)

Car li aguaitant visce *prendent* la face des vertuz, mais anemieablement nos fierent. (M. s. J. p. 453.)

Atant se *prendent* à consillier,

A ce conseil en sont ale. (R. d. M. d'A. p. 14.)

Venent en Jerico, palmes i *pernent* aset. (Charl. v. 242.)

Par mi les beles praeries

Pernent Franceis herbergeries. (Ben. v. 15858. 9.)

De ceu est ceu ke li altre l'arguent et *reprennent*. (S. d. S. B. p. 567.)

Atant ez vos que les guetes viennent de la vile, si le *pramment*,
n ce que cueuvre feu soneit. (R. d. S. S. d. R. p. 37.)

L'ancienne langue formait le présent du subjonctif de *prendre*
le la manière suivante. (Voy. plus bas les verbes en ...ndre
t t. I *tenir*, *venir*.)

Cuidiez vos or que la croix *preingne*

Et que je m'en voize outre meir...? (Rutb. I, p. 127.)

Puis que merci ne m'i daigne valoir,

Ne sai où nul confort *preigne*. (C. d. C. d. C. p. 43.)

Jo m'ocirai por soie amor,

Ains que je *prenge* altre segnor. (P. d. B. v. 7077. 8.)

Mielz est que tu *prenges* dous talenz. (Q. L. d. R. IV, p. 364.)

Or em parlon, si te loon

Que tu tot *pranges* et tot aies. (Brut, v. 2430. 1.)

Ceste faceon levet li vrais cristiens por ceu ke nuls ne *praignet*
l'ouïssement en lui, mais li ypocrites la defiguret quant il choses sin-
guliers enseut et k'en us ne sunt mies. (S. d. S. B. p. 564.)

Ne soit si hardiz qi à force la *praigne*. (Ch. d. S. I, p. 62.)

Glorious Deus, *preigne* vos an pitie

Des .ij. barons, où tote est m'amistie,

Ke il ne soient honi ne vergoignie. (G. d. V. v. 2430-2.)

Le bien *praigne* l'en quant l'en puet,

C'on ne le prent pas quant l'en vuet. (Rutb. II, p. 62.)

Ne ja por riens c'on li *apragne*,

Ne laira Harpins ne la *pugne*. (Poit. v. 912. 3.)

Mais tot avant comande al ame

Son cors *repragne* isnelement. (Ben. t. 3, p. 521.)

E! Raous sire, por Dieu le droiturier,

Pitie te *pregne*: laisse nos apaissier. (R. d. C. p. 120.)

Pour c'est il bon que nous alons | Au roi et de cuer li prions

Qu'il *pregne* feme à nostre los. (R. d. l. M. v. 214-6.)

Sui je des autres si partiz

Que riens ne *prenge* ne riens n'aie? (Chr. A. N. I, p. 290.)

Prange. (Brut, v. 11185. V. l'infinif.)

Nul n'i vendra qui ne *pregnum*,

Nil ne levera que nel sachom. (R. d. S. p. 28.)

Por ceu ke il les loe de lour labour et de lour patience, nos semont
l que nous *preignons* exemples. (Apoc. f. 3, v. c. 1.)

Distrent as autres: N'est pas gent

Que vers le duc *prenton* content. (Ben. v. 24487. 8.)

Estre i poriez .xxvij. anz passeiz,

Ainz ke *preigniez* la maistre fermete. (G. d. V. v. 3230. 1.)

Mes consaus est que vos *pregnies*

Cel qu'al tornoi ert miols proisies. (P. d. B. v. 6755. 6.)

Nous loons que vous le *prengies*, et moult vous en prions. (Villeh. p. 26. XLVIII.)

Mais une chose voz voil je bien monstrar,

Que ne *preingniez* compaignie à Hardre. (A. et A. v. 561.2.)

Karles li ampereres as François sovant prie

Que *praignent* vaingement de la gent maleie

Qui ont mort Baudoin an bataille arramie. (Ch. d. S. II, p. 188.)

Dans la Bourgogne et la Franche-Comté, on voit paraître, à la fin du XIIIe siècle, des formes en *oi* radical, au lieu de *ei*, *ai*. Le patois bourguignon se sert souvent encore de *oi* pour *ai*.

Après nos volons que nul ne *proigne* sur lui discort, escot de ta-verne; et cil qui le prendroit ou droit, seroit en emande de dix sols. (1288. M. s. P. I, p. 552.)

Le présent du subjonctif du verbe *prendre* offre enfin des formes où le *d* radical est conservé; mais elles sont bien moins fréquentes que les autres, et puis, au pluriel, il est quelquefois assez difficile de déterminer si elles appartiennent au subjonctif ou à l'indicatif. Au milieu du XIIIe siècle, on les rencontre surtout dans le nord-est de l'Île-de-France.

Ne soies mie assidueiz al homme irous, que tu par aventure n'a-*prendes* ses voies et si *prendes* scandeles à ta anrme. (M. s. J. p. 513.)

Il ploie et crie à Dieu merci . . .

Qu'il *prende* de lui garde et cure. (P. d. B. v. 681. 3.)

Doucement li a commande . . .

Que il l'euvre et *prende* son cuer. (R. d. C. d. C. v. 7595. 7600.)

Je vuel c'à moullier le *prendes*. (Poit p. 64.)

Li haut home ne vostre honor

Loent que vos *prendes* segnor. (P. d. B. v. 4985. 6.)

La forme primitive du parfait défini a été *pris*; mais, dès la seconde moitié du XIIIe siècle, on rétablit souvent le *n*: *prins*.

Si li reis me demande, dis que jo *pris* cunge à tei d'aler en Beth-leem hastivement, pur uns festivals sacrefises que mi parent i funt. (Q. L. d. R. I, p. 78.)

Je la *prins*, sire, par tel devisement

S'il vous seoit et venoit à talant. (G. l. L. I, p. 122.)

Et dist: Sire, qui char *presis*

En la Virge et de li nasquis. (R. d. S. G. v. 2433. 4.)

Glorieus sire, que formas(t?) tot le mont,

Dedens la Virge *presis* anontion. (O. d. D. v. 226. 7.)

Li miens chiers freres qui France a à garder

Te donna armes, *prisis* les comme ber. (R. d. C. p. 139.)

Pur quei as fait cunjureisun encuntre mei, tu e le fiz Ysaï, e *preis* conseil de nostre Seignur pur li. (Q. L. d. R. I, p. 87.)

Ft feme en Norguege *prensis*. (Brut, v. 2823.)

E *prist* conseil de nostre Seignur pur lui, e viande li dunad e la spee Goliath. (Q. L. d. R. I, p. 87.)

Vesci ses letres et son seel d'ormier.

Turpins les *prist*, la cire fist brisier. (O. d. D. v. 9477. 8.)

Fors de la chambre contre le roi issit:

Li empereres entre ses bras la *print*. (G. l. L. II, p. 3.)

On voit, dans cette dernière citation, *print* en rime avec un mot en *i* pur, ce qui fournit une preuve évidente que les formes en *n* radical ne sont pas primitives. (Cfr. Subst. t. I, p. 81. c.)

Lors *prinst* Hardrez congie li maus traîtres. (A. et A. v. 308.)

Ici le *s* est conservé à côté du *n* additif.

Les cles *presimes*, ainc ne s'i sot gaitier. (O. d. D. v. 8239.)

Car tant fist en nostre os li glos,

Con cil qui ert sire de tos,

Que quant à vos *presimes* jor,

Trestuit faillirent lor segnor. (P. d. B. v. 3787-90.)

Selunc ço ke fait nus avum;

La penitence ke *preimes* . . . (M. d. F. II, p. 477.)

A voz Franceis un conseil en *presistes*. (Ch. d. R. p. 9.)

Mes dites où *preistes* cel rox et l'esprevier. (Ch. d. S. I, p. 224.)

Lors *prisent* conseil que il iroient vers Blaquie pour requerre la force et l'aide d'un halt home qui avoit nom Esclas. (H. d. V. 491^e.)

Il *prissent* Durendal, s'espee, et son cor, et puis s'en alerent plus tost que il porent vers l'ost Carlon. (Cité ds. Phil. M. I, 472.)

A la fin Cordeille *prisrent*

Et en une carte le misrent. (Brut, v. 2109. 10.)

Lor marchandise vendirent,

Autres rechargierent et *prirent*. (R. d. M. p. 11.)

Ensi fina la chose, et de faire les chartres *pristrent* lendemain jor, et furent faites et devises. (Villeh. 436^b.)

Defors la ville *prinrent* à chevauchier. (Ch. d. R. Int. XLIV.)

Jusqu'à la salle ne *prinsrent* onques fin. (G. l. L. I, p. 115.)

De *prirent*, on forma plus tard *prindrent*, par l'intercalation ordinaire du *d*. *Prinrent* et *prindrent* sont encore les formes dont se servent le plus souvent Montaigne et Rabelais.

Quand les geans *entreprindrent* guerre contre les dieux, les dieux au commencement se mocquaient de telz ennemys. (Rabelais. Pant. III, 12.)

Imparfait du subjonctif: *preisse*, *presisse*, *prisisse*, *prensisse*, *prinsisse*.

Or ne sai femme en cest regne,

Se ma levriere m'eust morte,

N'en *presisse* justiche forte. (R. d. S. S. v. 2659-61.)

En ce fu lor consaus assis,
 Que ja *presisce* à mon avis
 Segnor por bontes et por mors.
 Non por grans fies ne por honors. (P. d. B. v. 1345-8.)
 Mult volontiers en *preisse* la vengeance,

Par Dieu le creator. (C. d. C. d. C. p. 61.)

Zaienayer t'enhortat li fel et li nonfeauls sers, ke tu par larencin
presisses la royal corone. (S. d. S. B. p. 536.)

Oste e fai remaindre le pechied que jo preiai que venist sur mei,
 se vengeance en *preisses* de mun marid. (Q. L. d. R. I, p. 100.)

Ki dont oïst com il s'est dementes,
 Il n'est nus hom qui n'en *presist* piteis. (O. d. D. v. 10408.9.)
 Il n'a el monde paien ne sarrasin,
 C'il les veist, cui peitie n'en *prisist*. (R. d. C. p. 253.)
 Une vois devine li dist

Laiast ceste oïre, autre *prensist*. (Brut, v. 15220. 1.)

La forme suivante est une innovation de la fin du XIII^e siècle:

Son viaire taint et changa
 Et si bien se défigura
 Hors de son communal estour
 C'on ne l'aperceust nul jour
 Qui moult pres ne s'en *prenist* garde. (R. d. C. d. C. v. 6616-20.)

On la retrouve souvent dans le Roman de la Rose.

Et por ceu mismes creat il des l'encommencement les hommes, ki
 cel deu *presissent* en leu des engeles. (S. d. S. B. p. 524.)

E ceus qui dedenz sunt enclos
 Ne furent unques puis si os
 Que d'els i *preissent* defense. (Ben. v. 11876-8.)

Le futur et le conditionnel offrent naturellement toutes les
 variantes des thèmes de l'infinitif.

Aude *panrai*, se il vos vient an gre. (G. d. V. v. 3074.)
 Si ne sai se je dorm ou veil.

Ou se je pens,

Quel part je *penrai* mon despens
 Par quoi puisse passer le tens. (Rutb. I, p. 16. 7.)
 Jou *prendrai* vo seror à fame. (Poit. p. 64.)
 Il lor dist: Signor, non ferai,
 Jamais femme ne *prendrai*. (R. d. l. M. v. 225. 6.)
 Dyalas, dit li rois, avec moi an vanras
 An la cit de Træmoigne, où baptesme *panras*.

(Ch. d. S. II, p. 164.)

Ten veissel o mon sanc *penras*. (R. d. S. G. v. 2469.)

Un veel od tei *prendras*. (Q. L. d. R. I, p. 58.)

Por ce fut dit al serpent: Ele *penrat* garde à ton chief et tu aguai-
 teras son talun. (M. s. J. p. 446.)

Enseigne nous comment l'aruns

Et comment nous le *prenderons*. (R. d. S. G. v. 287. 8.)

Nos en *penrons* conseil à nos amis. (G. l. L. I, p. 72.)

Ja par asalt nul jor ne les *prendres*. (O. d. D. v. 7600.)

Je n'an *panroie* mie trestot le mont à gre. (Ch. d. S. II, p. 98.)

Je la *penroie* vollentiers, non envis. (G. l. L. II, p. 41.)

Trop par *prendreie* hontos don

Por querre lor destruction. (Ben. v. 16700. 1.)

Et humanite i *prendroies*. (R. d. l. V. v. 5229.)

Li jugemens Diu si parfons

Est que nus hom n'i *prendroit* fons;

Et qui le poroit encerchier? (R. d. M. v. 219-21.)

Mes, se il le puet panre an iceste anvaie,

N'an *panroit* nul avoir que solement la vie. (Ch. d. S. II, p. 7.)

Devant un an ne la *panriez* mie. (G. d. V. v. 1762.)

Il dient que se la pais ne poet en tel maniere venir, qu'il *prendent* deus homes et li empereres deus, et cil quatre *prenderoient* le quieme. (H. d. V. 504^b.)

Puet bien estre ke clers plusur

Si *prenreient* sor eus mun labur. (M. d. F. II, p. 401.)

Imparfait de l'indicatif: *prenois*, *prendrois*, *perneis*.

Ne me daigneroient servir

Se je te *prennois* à signour. (R. d. M. v. 548. 9.)

Tant que par sort, à quelque peine,

D'une vez costume ancienne

Perneit l'om tute la jovente,

Et si meteit l'om grant entente. (Ben. I, v. 551-4.)

Al arcevesque grant pitie en *prendoit*. (O. d. D. v. 9363.)

Et vos honie reseries

Se vos un recreant *prendies*. (P. d. B. v. 9579. 80.)

Qar se il *prendoient* garde de com grant force il (l'adversaire) est, ne murmurroient mie de ce ke il soffrent par defors. (M. s. J. p. 489.)

Il m'ert avis tot autresi

Que dui angre ceans veneient

Qui entre lor bras me *preneient*. (Chast. XVII, v. 95-7.)

Participe passé, d'abord *pris*¹, puis *prins*.

Pais ne acorde ne trive n'en fu *prinse*. (A. et A. v. 287.)

les composés.

Participe présent: *prenant*, *prenant*, *pernant*.

Li dus de Moriane aloit,

El tans que Mordidus vivoit,

(1) *Prece* pour *prese*, dans Aucassin et Nicolette (I, 413.). Cfr. le provençal *pres*, *sa*. Quant à *prece*, qu'on trouve au même endroit, c'est sans doute une faute de ure.

Par mer les rivages gastant
 Et les rices homes *prendant*. (Brut, v. 3439-42.)
 Hommes *prenant* et raimbrant. (Ib. I, p. 164, var. b.)

Le verbe *prendre*, suivi de la préposition *à* et d'un infinitif, se disait très-souvent pour *se mettre à*, *commencer à*. La langue fixée a conservé cette tournure, mais elle se sert du verbe pronominal: *se prendre à pleurer*, *se prendre à travailler*.

Vers le chastel *prent à aler*. (R. d. C. d. C. v. 430.)
 Jours *prenoit* ja *à esclairier*. (Ib. v. 1048.)
 A la roïne *prist à dire*. (R. d. S. S. v. 5035.)
 Des espees *prist à ferir*
 Si que le feu en fist saillir. (Ib. v. 2420. 1.)
 Devant le jor *prist à toner*. (Trist. I, p. 195.)
 Adunc *prist* l'aube *à reclarzir*. (Ben. v. 22348.)
 Cil est montez en son destre,
 E la lune *prist à raer*. (Ib. v. 35489. 90.)
 Vers son pere *prent à aler*. (R. d. l. M. p. 7131.)

Des composés de *prendre*, je citerai:

Desprendre, séparer, tirer; priver, déposséder, dénuier; découvrir, surprendre (Ordonnances des Rois de France, I, p. 537).

J'estoie nus et *despris*
 Avant de toute courtesie. (Fab. et C. I, p. 108.)
 Alques *despris* et suffraitus
 E plein d'angoisse e rancurus
 S'essiloent pur melz avoir
 Tut par force, par estoveir. (Ben. I, v. 629-32.)
 En cestes treis (cites) a treis eglises
 Qui or sunt povres e *desprises*;
 Mais mult furent en grant honor. (Ib. v. 6903-5.)

Je ne connais de *desprendre*, signifiant *séparer*, *tirer*, aucun exemple qui remonte au XIII^e siècle; en voici du XVI^e:

Or à un esprit si indocile, il fault des bastonnades; il fault rebatte et reserrer à bons coups de mail ce vaisseau qui se *desprend*, se des-coust, qui s'échappe et desrobbe de soy. (Montaigne. Essais, III, 12.)

Pythagoras a faict dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont *desprinses*. (Ib. II, 12.)

Ensprendre, *esprendre* — *emprendre*, *enprendre*, *amprendre*. Ces différentes formes se trouvent avec la signification de *allumer*, *enflammer*, *embraser*. *éprendre*. (V. le Glossaire.)

A savoir fait ke les alkanz *ensprent* tost irors et tost les guerpist (M. s. J. p. 514.)

Li altre sunt semblant à la pesant et à la dure lenge ki tardiement *ensprendent*, mais se il une foiz sunt *enspris*, griement les puet l'om estaindre. (Ib. p. 514. 5. Cfr. Roquefort, s. v. *ensprendre*.)

En cuir de cerf font la baron covrir,
 Font une biere, le vassal i ont mis,
 Et environ trente cierges *espris*. (G. l. L. II, p. 247.)
 Li mes et les chandoiles mises
 Es chandeliers totes *esprises*. (Romv. p. 458, v. 10. 11.)
 Le soir viellerent chascun .i. sierge *espris*. (R. d. C. p. 324.)
 Car aidier doit Karlon de saint Denise
 Contre Agolant, que Dieu n'aime ne prise,
 Qui a sa terre embrasee et *esprise*;
 Devers Calabre l'ont ja tote porprise. (R. d'A. p. 2, c. 2.)

Tres fine amors qui tout mon coeur *esprent*. (Rayn. L. R. IV, p. 633.)

Cfr.: Toutesfois il y en a qui donnent une austre derivation et inter-
 station de ce mot de carmenta, qui est plus vraysemblable, comme si
 stoit à dire, carens mente, qui signifie hors de sens, pour la fureur qui
rend ceux qui sont inspirez d'esprit prophetique. (Amyot. Hom. ill.
 mulus.)

Por escheveir le feu qui tout ades *emprant*. (Rutb. I, p. 146.)
 Moult grant pitie l'*emprent*. (Berte, p. 69.)
 Pitie l'*emprist*, si lor dona
 Une verge. (R. d. Ren. I, g. 3.)

Il le *empristrent* la coliere de son cheval de feu grejois. (Joinville, p. 58.)

Emprendre, *enprendre*, signifiait en outre *allier*, *engager*,
uer; *choisir*, *fixer*, *entreprendre*, *commencer*.

Empris me sui al rei de France
 Por Normendie avoir demeine
 Tant cum de là en depart Seigne
 Mei e mun eir senz parçonnier. (Ben. v. 14577-80.)
 Solez e aquitez le vu
 Dunt vers mei e vers mun nevo
 Estes par serrement *empris*,
 Si que n'en seit plus termes pris. (Ib. v. 16984-7.)
 Ci oncor pas ne m'en remu,
 Qu'al jor *enpris* movrai premiers
 Od plus de set cenx chevaliers. (Ib. v. 14583-5.)
 Ne ne s'en sunt treis si *enpris*,
 Si'esforciez ne si amis
 Que l'uns i puisse al autre aidier. (Ib. v. 14768-70.)
 Que contre tei devers eus l'aient
Enpris jurez à lor partie,
 Del tot en force e en aïe. (Ib. v. 14362-4.)

Enpris jurez à lor partie c'est-à-dire lié par serment à leur parti.

Bien est foulz et mauvais qui teil voie n'*emprent*. (Rutb. I, p. 146.)

Errant a une dame *emprise*
 Ceste chancon mignotement. (R. d. C. d. C. v. 991. 2.)
 Puis que ma dame de Champagne

Vialt que romans à feire *anpreigne*,
 Je l'*anprendrai* mult volentiers. (Brut. I, XXXVIII.)
 Ce n'est pas *vasselages d'entreprendre* hardement,
 On puet tenir à fol celui qui ce *emprent*. (Ch. d. S. I, p. 128.)

Empernans (Ben. II, v. 250), *empernans* (ib. v. 2652), *empren-*
dans (P. d. B. v. 2385), etc. pour dire *entreprenant*.

Esprendre signifiait encore *admirer*.

Adonc avoit ung chevalier au dehors du tournoy esgardant et *espre-*
nant la laine de son pis, la force de ses membres et la puissance de
 son cheval. (Perceforest. Cité par M. d'Orelli p. 232.)

Entreprendre, entreprendre, commencer; surprendre, attraper;
 étonner, embarasser, déconcerter.

Ou à ses hoirs qui *entreprenoient* la besoigne devant dite. (1265.
 H. d. B. II, 29.)

S'ensi se tient com il a *entreprins*,
 Mieudres de lui ains en cheval ne sist. (G. l. L. II, p. 193.)
 Aus bois se traient, iluec cuident garir,
 Mais ne puet estre, car trop sunt *entrepris*. (Ib. I, p. 166.)
Entrepris sui et enganes. (Fl. et Bl. v. 1756.)
 Et vit le morsel en la corde,
 Mais n'a talent que il i morde,
 Einz jure qu'il i fera prendre
 Son compaignon et *entreprendre*. (R. d. Ren. t. 2, p. 321.)
 Là veissiez plorer mainte haute marcheise,
 Qui devant son seignor estoit mate et conquise.

Nule n'en quiert merci: tant se sent *entreprise*. (Ch. d. S. I, p. 135.)

Quar celui cui li adversiteiz *entreprent* desporvënt, troevet alsì com
 dormant ses anemis. (M. s. J. p. 515.)

Cil fu malement *entrepris*
 Quer povres hom a poi amis. (Chast. XIV, v. 127. 8.)
 Ensi avint ke par un jor
 Fu *entrepris* à lairechin. (M. d. F. II, p. 308.)

Cfr. *Entreprendre* régissant un verbe à l'infinitif, sans l'inter-
 médiaire d'une préposition:

Siaulcun de vous *entreprent combattre* contre ceulx cy, je vous feray
 mourir cruellement. (Rabelais. Pant. II, 29.)

Mesprendre, arriver mal à quelqu'un, l'offenser; commettre
 un délit; se tromper.

He! gentix rois de France, or voi que *mesprenez*;

Trop avez vilain cuer, que ne vos prent pitiez

De ceste lasse dame qi tant a de durtez. (Ch. d. S. II, p. 155.)

Dame, fait li empereres, et vous meismes i venez; et se il ne nous
 laissent ens, il me semble que il *mesprendent* trop. (H. d. V. 505^b.)

Et non mie pour ceu que pour riens *mespresissent* envers iaus, ains
 lor monstroient... (Ib. 514^c.)

Selonc decrez et loi cui je
 Que tei baron ont tort jugie:
 Bien i pueent avoir *mespris*,
 Je cuit qu'il aient antrepris. (Dol. p. 210.)
 E si li est de ren avis
 Que il unt encountre li *mespris*,
 Il le amendront. (Ben. t. 3, p. 622.)
 De ce que dient que pouere esteit
 Quant vint au rei, ne dient mie dreit,
 Mes unt *mespris*. (Ib. ead. p. 623.)

Cfr.: Et qu'elle punist ceulx qui auroient *mespris* en cest endroict.
 (Amyot. Hom. ill. Demosthenes.)

Quant elles (les Vestales) viennent à *mesprendre* contre les dieux,
 elles perdent toute la franchise qu'elles ont pour la reverence du service
 des dieux. (Ib. ead. Tiberius et Gaius.)

Porprendre, *parprendre*, prendre de force, s'emparer, usurper,
 revager; investir, entourer; comprendre, contenir; circonvenir.

Hailas! chier sire Deus, ke ferons ke cil sunt li premier en ta perse-
 cution, qui en ta glise ont *porpris* les signeries et les honors? (S. d.
 S. B. p. 556.)

Mais que ajuet ce ke nos avons dit comment li irois *parprent* la
 pense, se nos ne disons coment l'om la doit apaisanteir. (M. s. J. p. 515.)

Porprise (R. d'A. V. plus haut *esprendre*).

De la cuntree unt *purprises* les parz. (Ch. d. R. p. 129.)
 Les Bretons ont ariere mis
 Et tot le camp sor els *porpris*.
 Artur vit sa gent resortir
 Et cil de Rome resbaldir,
 Et le camp contre lui *porprendre*... (Brut. v. 13273-7.)
 Si fu *porpris* li avirons. (Ben. v. 5714.)
 Et vit Englois sor la montagne,
 Qui *pourprendoient* la campagne. (Phil. M. v. 17416. 7.)
 Ardane ert moult grans à cel jor,
 Et *porprendroit* moult en son tor. (P. d. B. v. 499. 500.)

Ki *porpris* sunt de pechiet. (S. d. S. B. fol. 10.)

Li dus Gerard les conduisoit devant

Sor un destrier ke les sans li *porprant*. (G. d. V. v. 464. 5.)

Porprendre, dans ce dernier exemple, a la signification de
donner les devans. (V. la préposition *por*).

Sorprendre, *sosprendre*, plus tard *soprendre*, *sousprendre*, *sou-*
prendre et, en Picardie, *sauprendre*, *surprendre*, tromper, sou-
 mettre, surpasser, vaincre.

Embrases est de s'amor et *sosprins*. (G. l. L. II, p. 4.)

Les iols a gros, vairs et rians,

Bien envoisies et *souprendans*. (P. d. B. v. 559. 60.)

De vos disent tantes bontes,
 Tant buenes mors, tantes beautes,
 Et ensemment la gentelise,
 Que sempres fui de vos *souprise*. (P. d. B. v. 1365-8.)
 C'Amors l'ot *souprise* et dechute. (R. d. l. V. v. 3176.)
 De pour a le quor *sopris*. (Ben. v. 16384.)

Que par leur avoir veulent tous leurs amis *souprendre*. (Fabliaux, Jubinal, I, p. 128.)

Il estoit *saupris* d'amor. (Fabl. et C. I, p. 381.)

SOLDRE (solvere).

Soldre signifiait *livrer, délivrer, acquitter, payer, délier, absoudre, donner la solution, résoudre*. Ce verbe offre les mêmes variantes que *moldre* (moudre), et les explications que j'ai données touchant les thèmes de ce dernier, s'appliquent de tout point à *soldre*. Le composé *absoldre*, qui se trouve ordinairement orthographié *assoldre*, *asoldre*, signifiait *absoudre, délier, dégager, livrer, délivrer*.

Ne devez as prelaz defendre u comander
 U d'*asoldre* cestui u de cestui damner. (Th. Ct. p. 68, v. 112.)
 Por tel travail, por tel mise,
 Li fist aveirs mult apoter
 E mult par l'en fist presenter:
Soudre l'en voleit mult e rendre. (Ben. v. 10870-3; cfr. 41238.)
 Et si li feroit *sorre* et rendre
 Quan c'on i pot tolir et prendre. (Phil. M. v. 12263. 4.)
 Je ne l'ai de quoi *saure*. (Fabl. et C. III, p. 200.)
 Dites, combien voudrez vous *saurre*? (Ib. ead.)
 Feisuns le donc en teu menniere
 Qu'il ne puist repeirier arriere,
 Ne paller à ceus n'eus vooir
 Qui de lui *assourre* unt pooir... (R. d. S. G. v. 3629-32.)
 Se sainte Yglise escommenie,
 Li Frere pueent bien *assaudre*,
 S'escommeniez a que *saudre*. (Rutb. II, p. 60. 1.)

Le présent de l'indicatif offre les formes *sol*, *soil*. De prime abord, *soil* semble prouver que *soldre* était un verbe fort; cependant cette forme n'est pas primitive, elle ne remonte guère au-delà du milieu du XIII^e siècle, et l'*i* indique simplement un son mouillé du *l*. *Soil* appartenait au sud de la Picardie et à l'Ile-de-France.

Et je vous *assoil*, de Diu, de tous les pechies que vous oncques feistes, jusques au point d'ore. (H. d. V. p. 182. VIII.)

Or tien vingt sous que j'ai ci en me borse, si *sol* ten buef. (Fabl. et C.)

A dreit se *sout* cil e aquite
 Qui solum le fait rent la merite. (Ben. v. 3599. 600.)
 Di à mes amis, à ces trois,
 Ke ne prestres ne Dex n'*assout*,
 Chelui qui se dete ne *sout*
 Ains que tu l'aies pris à quois. (V. s. l. M. p. 25.)

L'*u* de *sout* représente le *l*, qui a subi son fléchissement dinaire.

Solez e aquitez le vu. (Ben. v. 16984.)
 Trop ledement tuit cil s'endetent
 Et si se tuent et afoient,
 Quant riens promettent et nel *sollent*. (Fabl. et C. II, p. 420.)

Présent du subjonctif: *solle*, *soille*.

Les evesques le me unt mande,
 Que toleit unt ma dignete
 Que jo les *asaille*. (Ben. t. 2, p. 494.)
 N'est si chaitis, Dex nel *asolle*,
 S'ele l'en veut un poi requierre. (Ib. ead. p. 516.)
 Mais ce li requiert par amor
 Qu'il le li quit e *soille* e rende,
 Si que del suen rien n'i despende. (Ib. v. 36555-8.)
 Ains proi Dieu qui el cuer m'a mis
 Que ce lor *soille* k'ai pramis,
 Qu'il lor doinst longe vie, et grace
 De bien vivre tot lor espace. (V. s. l. M. p. 17.)
 (Li reis vus mande)
 Et que les evesques des paiz
 Que sunt en sentence miz

Asollez. (Ben. t. 3, p. 493.)

Le parfait défini faisait *sols* et *sous*.

E à tut li respundid li reis, e *solst* ses demandes e ses questions.
 Q. L. d. R. III, p. 271.)

La forme *solui*, qui est celle de la langue fixée, existait-elle déjà au XIII^e siècle? Je ne saurais résoudre cette question d'une manière satisfaisante, vu que je n'ai rencontré aucun exemple de *solui* remontant à cette époque, et, je le répète, es analogies ne donnent pas la moindre certitude.

V. *toldre*, parfait défini.

Le participe passé avait deux formes bien distinctes: 1° *sols*, *vus* et, par suite de la syncope du *l*, *sos*; en Picardie, *sans* pour *sous*; 2° *solu*.

Ensement ad *asols* les moines del covent. (Th. Cant. p. 117, v. 3.)
 Mieus est, dist il, li premiers cols,
 A cestui ai son loier *sols*. (Brut. v. 9578. 9.)

Et (je) m'en tieng à *sols* et à païet. (1288. J. v. H. p. 472.)

Que si cum il unt deservi

Lur seit rendu. *sous* e meri. (Ben. v. 4558. 9.)

Sis donc li est *sous* e renduz

Sis aveirs, si ravera sa terre. (Ib. v. 40290. 1; cfr. 34547.)

Qantil furent *assot* trestuit de main sacree. (Ch. d. S. II, p. 57.)

Puis s'est *assaus* de tous ses fais,

Dont il sent cel jour confes. (R. d. l. M. v. 6889. 90.)

Par bel latin ades a chascun puint*solu*. (Th. Cant. p. 43, v. 29.)

Quar à la foiz vult demesureie irors sembler justice et *dissolue* remissions pieteit. (M. s. J. p. 453.)

S'irons le joedi absolu

De nos pechies estre *absolu*

Là où l'apostoile sera. (R. d. l. M. v. 5809-11.)

Absolu m'a de mes pechies. (R. d. l. R. v. 11309.)

Asoleit (Th. Cant. p. 117. v. 29), *assoloit* (Villeh. p. 33, LV), *assoldrai* (R. d. R. v. 11968), *assaudrons* (H. d. V. 502^d), etc.

Persoldre, *pursoldre* (persolvere), payer.

E s'il ne pot avoir guarant ne testimoine, si perdrad e *pursoldrad*. (L. d. G. p. 181, 25.)

Je citerai enfin les exemples suivants, comme termes moyens de comparaison entre la langue d'oïl et la langue fixée, tant en ce qui concerne la conjugaison de *soldre* et de ses composés, que par rapport à leur emploi.

Infinies personnes ont essayé de corriger (les tables chroniques) jusque^s aujourd'hui et n'ont pourtant jamais sceu *soudre* et accorder les contrariétés et repugnances qui y sont. (Amyot. Hom. ill. Solon.)

Toutesfois on trouva qu'il y avoit plus grand nombre de ceulx qui l'*absouloyent* que d'austres. (Ib. ead. Cicero.)

Le peuple non seulement l'*absolut* de toutes les charges et imputations qu'on proposa contre luy, ains... (Ib. ead. Demosthenes.)

Ledit Panurge *solut* tres bien le probleme. (Rabelais. Pant. II, 16.)

(Les juges) n'abandonnerent point Demosthenes à ses ennemis, encores qu'ils feussent lors beaucoup plus puissants que luy... ains l'*absolurent*. (Amyot. Hom. ill. Demosthenes.)

Les nees se *resolurent* en brouees et emplirent toute la plaine d'un brouillas obscur. (Ib. ead. T. Q. Flaminius.)

Voila vostre problemesme *solu* et *resolu*, faictes vous gens de bien là dessus. (Rabelais. Pant. V, prol.)

A la fin ils (Pelopidas et Epaminondas) feurent tous deux *absous*. (Amyot. Hom. ill. Pelopidas.)

Sans exception ne ambages tu me has apartement *dissolu* toute crainte qui me pouoit intimider. (Rabelais. Pant. III, 27.)

Si par vous mon doute n'est *dissolu*, je le tiens pour insoluble. (Ib. ead. III, 30.)

) estima qu'il (Ciceron) fust pour se joindre au party de Caesar, certain qu'il feut en tres grande perplexite, ne seachant comment *oudre*, et en grande detresse dans son entendement. (Amyot. l. Cicero.)

Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que en traicte aussi: celui là traisne languissant et vous sentez qu'il ut *resouldre* de chose de quoy il n'est pas *resolu*. (Montaigne.

SORDRE (surgere).

verbe signifiait *sourdre*, *surgir*, *jaillir*, *lever*, *soulever*, *se lever*, *venir*, *arriver*, *naître*. Il avait pour formes: en Bourgogne et en Picardie; *surdre*, en Normandie. *surdre* ont été formés de *surgere* (surg're) par la syn-u g: *surre*, *sorre*, d'où, avec intercalation ordinaire du *re*, *sordre*.

ivoit ancor quant om li forât et les mains et les piez, por ceu lui misme fesisst *axordre* (assurgere) quatre fontaines à nostre ancor sonmes vif. (S. d. S. B. p. 540.)

Si en porroit *sordre* tel guerre

Qui en essil metroit la terre. (Brut. v. 5962. 3.)

Surdre i vit grant peril e mult mortal desrei.

(Th. Cant. p. 23, v. 25.)

le milieu du XIIIe siècle, s'o s'assourdit souvent en *rdre*.

n que ce verbe fût d'un emploi très-fréquent, je ne l'ai ré qu'aux troisièmes personnes des différents temps. urs formes:

sent de l'indicatif: *sort*, *sourt*, *surt*, où il y a changement al en t (v. t. I, p. 216), *surd*, *sordent*, *surdent*.

Merveillanz furent del oïr

E en grant creme de soffrir

E d'endurer si fiere ovraigne

Cume vers eus *surt* e s'engraine. (Ben. II, v. 385-8.)

E de cele ymage *sourt* oles. (Phil. M. v. 10980.)

Ensi s'est partie de court

La male dame à biens ne *sourt*. (R. d. l. M. v. 2421. 22.)

Por un destruit en *sordent* set. (Ben. v. 20545.)

Desor li *sordent* mult contraires

E trop s'empire li affaires. (Ib. v. 32764. 5.)

Venir s'en volt li emperere Charles

Quant de paiens li *surdent* les enguardes¹. (Ch. d. R. p. 115.)

sent du subjonctif: *sorde*, *surde*.

texte porte *enguardent*.

Mes il t'en puet mout bien aidier
 Sanz ce que l'en *sorde* encombrer. (Chast. I, v. 43. 44.)
 Ne vout vers tei haïne avoir
 Ne noise n'i vout esmoveir
 Dunt i *sorde* dissension.
 Estrif ne gerre ne tençon. (Ben. v. 12049-52; cfr. v. 26371.)

Parfait défini: *sorst*, *surst*; *sorstrent*, *surstrent* — *sordi*, formé d'après le thème de la langue d'oïl.

Une bataille *surst* vers ces de Israel. e David vint en champ, encuntre les Philistiens. (Q. L. d. R. I, p. 74.)

Et *sorst* plentes de bons vasals. (P. d. B. v. 468.)
 E eus e leur cite garnirent.
 Grand noise i *surst* e grant effrei;
 Chascun i out poür de sei. (Ben. I, v. 1336-8.)
 Dunc nos *surst* Eurus li venz
 Od neifs, od pluies, od tormenz. (Ib. II, v. 1705. 6.)
 Al asemblee des douz genz
 I *sorst* grant noise e granz contenz. (Ib. II, v. 499. 500.)
 N'i *sorstrent* puis autre content
 Ne mauvoillance ne mesfait
 Qui mi seient dit ne retrait. (Ib. v. 24743-5.)

Surstrent, e as viles e as champs, une maniere de suriz, à la destruction del pais. e fud la confusiun grande par tute la cite. (Q. L. d. R. I, p. 18.)

Cfr. R. d. R. v. 5977. 7833. 8439. 12986. etc.

Mes apres la mort de son pere,
 Li *sordi* guerre moult amere. (Dol. p. 193.)

Imparfait du subjonctif: *sorsist*, *sursist*, *sorsissent*, *sursissent*, *sordist*, *sordissent*.

Por estre plus certains e meres
 E qu'il n'i *sorsist* encombrer,
 Revout l'ovre plus esforcier. (Ben. v. 36515-7.)

Il i ot si grant plente de tos biens comme on poroit soushaider por cors d'omme aasier, et tout ausi com on les puisast en une fontaine où il *soursissent*. (H. d. V. p. 188. XII.)

Imparfait de l'indicatif: *sordoît*, *sordoient* (Villeh. p. 149. CLXVI; Romv. p. 583, 25), *sourdoient* (Villeh. 485°), *surdoient* (Ben. II, v. 71), etc. — Futur: *sourdera* (R. d. S. G. v. 3180). *sordront* (Brut, v. 850), *surdront* (Ben. II, v. 2362), etc.

Participe passé: *sors*, *sorse* — *surs*, *sursae*.

Ici rest teus affaires *sors*
 Dunt mainte lance fu croissie
 E dunt maint d'eus perdi la vie. (Ben. v. 21571-3.)
 Par qui ceste novele est *sorse*. (Trist. I, p. 54.)

Dunt sunt *sorses* les mauvoillances. (Ben. v. 34690.)

Participe présent: *surdant*, *sordant*, *sourdant* (R. d. C. d. C. 5177.)

La langue d'oïl fournit quelques exemples où le *d* est remplacé par *g*:

Les dames *sourgent* toutes pars

De courouc et d'ire enflamees. (L. d'I. p. 15.)

Une fontaine *sorgoit* lès un vivier. (O. d. D. v. 4610.)

Ce *g* est-il une réminiscence du latin? Y a-t-il eu changement de la lettre intercalaire¹ en la primitive latine qui avait été syncopée?

Je citerai le composé *resordre*, qui signifiait *jailir*, *sourdre*, *nouveau*, *resortir*, *revenir à*, *se relever*, *renaître*, *être ressuscité*.

Saintefie de oile e de creisme,

Viveiz son Deu, à lui servir,

Que leiaument puissez morir

E *resordre* al jur perillos

Là ù Deus ait merci de vos. (Ben. v. 24314-8.)

Devant le jugement quant li cors *resordront*. (Ruth. I, p. 104.)

Pur ceo ne *resurdrunt* li felun el juise. (Trist. II, p. 241, c. 1.)

Dedenz le puiz s'en avala

James par lui ne *resordra*. (Chast. XX, v. 197. 8.)

Quer se totes choses creeies,

En plusors leus t'assouperieies

Dont ne *resordreies* neient

Sans avoir en grant murement. (Ib. ead. v. 257-60.)

Ce m'a fait *resourdre* en sante. (R. d. C. d. C. v. 3065.)

Il est à regretter que le verbe *sourdre* vieillisse, car il est fort significatif et très-utile.

Cfr.: L'eau qui y *sourd*. (Amyot. Hom. ill. Lysander.)

(Aupres de Dyrrachium) y a un parc sacre aux nymphes, là où... *sourdent* par cy par là des bouillons de flu qui fluent continuellement. (Ib. ead. Sylla.)

Et celle tant envieie puissance... leur apparut alors esvidemment voir este le rempart salutaire de la chose publique, tant il *sourdît* et *descouvrit*, incontinent apres son decès (de Pericles) au gouvernement *leurs affaires*, de corruption et de mechancete. (Ib. ead. Pericles.)

Comme doncques les Romains eussent la guerre en levant contre le *Antiochus*..., il leur en *sourdît* une austre en occident du coste *Hespaignes*. (Ib. ead. Paulus Aemilius.)

La liqueur *sourdante* d'icelle fontaine. (Rabelais. Pant. V, 42.)

Mais en la Grece, et aux environs d'icelle, ces *meschancetez* com-

(1) La permutation de *g* en *d* ou *t* et, vice versâ, de *d*, *t* en *g*, peut avoir lieu quand le premier s'est affaibli en un son sifflant.

Burguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II.

mencerent de rechef à se renouveler et à *se ressourdre* plus que jamais. (Amyot. Hom. ill. Theseus.)

SUIVRE.

Ce verbe dérive de *sequere* pour *sequi*. (Cfr. t. I mourir et naître de nasci [nascere], irastre d'irasci [irascere].)

Roquefort, MM. Diez et d'Orelli donnent à ce verbe les formes *segre*, *sigre*, *seguir*, *suigre*, mais sans en citer un seul exemple, de sorte qu'il est impossible de savoir sur quelle autorité ils se fondent pour les établir. *Sequir*, *segre* sont des formes provençales, qui n'ont jamais dépassé la frontière des dialectes mélangés de la langue d'oc et de la langue d'oïl. Si l'on en rencontre quelques exemples isolés dans les textes de contrées situées un peu plus vers le nord, on doit les attribuer à des inadvertances de copistes qui avaient d'autres habitudes de prononciation et d'orthographe. Je rejette *segre*, *sigre*, *seguir*, *suigre* comme formes pures de la langue d'oïl. (V. ci-dessous le participe passé).

Sevre, *seure*, *sievre*, *sieure*, *suir*, *suire*, *sivre*, *sivir*, *sievir*, *siure*, *sirre*, *soivre*, *sure*, *sore*, telles sont les orthographes qu'offrent, pour le verbe *suivre*, les textes publiés. Je dis „les textes publiés“, parce que les manuscrits, on le sait, ne distinguent pas le *v* de l'*u*; toutefois le *v* et l'*u* sont admissibles, mais il faut établir des distinctions.

Sevre est la forme primitive de la Bourgogne et de la Normandie; *sivir*, celle de la Picardie; *sivre*, dans le nord de la Champagne et le nord-ouest de l'Île-de-France. Le *v* se permuta d'abord en voyelle aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif, et, dès le premier quart du XIII^e siècle, ce changement se propagea sans doute à l'infinitif, dans les dialectes qui favorisaient les sons larges, dans la Touraine, l'Orléanais, le sud de la Picardie, plus tard en Champagne; de là *seure*, *siuir*, *siure*.

Dans les cantons où les formes en *i* radical étaient en contact avec celles en *e*, on introduisit l'*i* au radical des dernières et l'on obtint les nouveaux thèmes: *sievre*, *sieure*. Du moins, je ne pense pas que *suivre* soit un verbe fort, et que les formes à terminaison légère des thèmes en *e* aient d'abord renforcé l'*e* avec *i* préposé, puis que cet *i* ait été admis à l'infinitif; car le dialecte picard qui favorisait surtout la diphthongaison *ie*, ne connaissait pas les thèmes en *e*, et le dialecte bourguignon n'a jamais diphthongué l'*e* de *sevre*, *seure* avec *i* préposé.

A la fin du XIII^e siècle, les dialectes de l'Artois, de la Flandre et du Hainaut, admirent l'*ie* dont il vient d'être question, tout en conservant la terminaison *ir*: *sievir* ou *sieuir* (?).

Quant à *suir*, forme de l'est de la Picardie propre et du nord-est de l'Ile-de-France, au milieu du XIII^e siècle, il provient du contact des formes *seure* et *siuir*: le son *eu* s'est contracté en *u*, et la terminaison picarde *ir* a été conservée au nouveau radical. *Suir* produisit, à son tour, un verbe de la quatrième conjugaison, par suite de l'influence des autres orthographes qui y rapportaient notre verbe: *sui-re*. C'est de ce dernier thème que dérive immédiatement la forme de la langue littéraire, par la réintercalation du *v*; mais *suivre*, dont on ne trouve aucun exemple au XIII^e siècle, n'était pas encore la forme fixe même au temps de Marot; on se servait aussi de *suivir*, qui est un mélange du radical *sui* et des formes picardes. *Suivir* paraît dans le premier quart du XIV^e siècle.

A la même époque à peu près où *suir* s'introduisait dans la langue d'oïl, on trouve *sure*, au lieu de *seure*, en Champagne. *Sure* s'est-il formé sous l'influence de *suir*, ou est-ce une création propre? J'admets la seconde hypothèse.

Sore n'est qu'une autre orthographe de *sure*. *Soivre* est une diphthongaison irrégulière de la seconde moitié du XIII^e siècle; elle a sans doute été créée par analogie aux verbes en *oivre*. *Sirre* et même *sir* sont des formes rares des bas temps, qu'on peut considérer comme incorrectes, si l'on ne préfère les expliquer par la remarque que les sons vocaux dérivés repassent souvent à leurs simples: *siure*, *siuir* seraient alors les primitifs de *sirre*, *sir*.

Dans les exemples suivants, je conserve l'orthographe admise par les éditeurs, bien que souvent je ne la croie pas exacte; mais toutes les suppositions qu'il serait possible de faire pour et contre les diverses leçons que fournit un seul et même texte ne donneraient une pleine certitude.

Car la majesteit ne la poosteit, ne la sapience ne poons nos *enseure*, ne mestiers ne nos est mies ke nos l'enseuïens. (S. d. S. B. p. 536.)

Quant nos la veriteit del hystoire avons gardee, ce ke nos oons charneilment poons nos *ensieure* spiritueilment. (M. s. J. p. 495.)

(Dunc cumandat Joiada que) si alcuns la (Athalie) volsist *sieure*, que erramment fust ocis. (Q. L. d. R. IV, p. 387; cfr. Ben. v, 21763.)

Kar *siure* nel pourent. (Ib. I, p. 116; cfr. Ben. v. 4647. 34379.)

E ço que l'um nel volt *sievre*. (Ib. I, p. 56; cfr. Ben. v. 15440; L. d. T. p. 78; Phil. M. I, p. 472.)

Ci remaindrunt mi chevalier
 A tot ton bon *enseure* e faire. (Ben. v. 11945. 6.)
 Cerf e bisse sout *sire* e prendre
 E grant sengler e fer atendre. (Ib. v. 17403. 4.)
 Li empereres ne vost pas *sire* tant.

(R. d. C. p. 233; cfr. H. d. V. p. 116. CXLI.)

Li cuens Loeys s'en issi des premiers à la soe bataille, et comence
 li Comains à *porsevre*. (Villeh. 474^e).

Oublie ai chevalerie,
 A *sevre* cort e baronie. (Trist. I, p. 105.)
 Cascuns del duc *sirir* estrive. (Phil. M. v. 17413.)

Sire... hastez vous un poi plus tost de *sirir* nos deus batailles. (H. d. V. 510^b.)

Et de requerre et de pourchacier, *poursivir* et atteindre et recevoir
 la paine... (1288. J. v. H. p. 475.)

Car Marsiles et Baligans appareloient lor oire por lui *sievir*. (Cité
 ds. Phil. M. I, p. 471; cfr. H. d. V. 497^d.)

A pie est: ne les puet *seure* ne anchaucier. (Ch. d. S. II, p. 145.)

Mais ne volrent à lui venir,
 N'il n'en pot .i. sol *aconsure*
 Onques nes finait de *porisure*... (Dol. p. 277.)

A ses amis vertus *suir*
 Commanda et pechie fuir. (R. d. M. p. 39.)
 Tant par l'a fait *suir* et dechacher. (O. d. D. v. 3368.)

Et pour la dite mise *poursuir* duskes en le fin... (1288. J. v. H. p. 473.)

Et cil li ensaigna quel part
 Il porra les trahitours *suire*;
 Tres bien les porra *aconsuire*
 S'un petit esforchier se velt. (R. d. l. V. p. 211.)
 Li autre *sirre* nes oserent. (Trist. I, p. 193.)
 Tost ferai *soivre* le François. (P. d. B. v. 9146.)

Conformément à ces thèmes de l'infinitif, le verbe *suivre* se
 conjuguaît de la manière suivante.

Présent de l'indicatif et impératif:

Au moins *encui* .i. pou la trace,
 Par quoi li boen ont los et pris. (Ruth. I, p. 131.)

Respundi nostre Sire: *Pursiu* les, senz dute les prendras, sis ociras.
 (Q. L. d. R. I, p. 115.)

Passe, passe: si me *sieu*. (Ib. IV, p. 377.)
 Cil ki tu *pursieus* est cume uns chiens morz u'une pulce. (Ib. I, p. 95.)
 Por kai me *porseus* tu? (S. d. S. B. p. 555.)
 Mais veons j'ai ceu ke *seut* apres. (Ib. p. 525.)

Après icez les *seut* molt bele compaignie. (Ch. d. S. II, p. 60.)
 Après *sieut*. (M. s. J. p. 498.) — De ce *siut* apres. (Ib. p. 499.)

Mais, qui chaut, par tut les *ensiut*,
 E les dechace e les *consiut*,

Cum funt li chien le cerf alasse
 Qui del tut estanche e aclasse. (Ben. I, v. 847-50.)
 Car chi me *siut* mes anemis Ogiers. (O. d. D. v. 4697.)
 Partonopeus les *suit* de pres. (P. d. B. v. 2030.)
 S'il nous atendent si ferons,
 Et se il fuient sis *suions*. (Brut, v. 12914. 5.)
Suies moi; jo ferai la voie. (Ib. v. 13285.)

Et or, ke plus grief chose est, *porseuent* cil mismes Crist, ki de luy
 unt apeleit cristien. (S. d. S. B. p. 555.)

Es cuers des elliz naist li premiers des biens ki apres *sieuent*, li sa-
 oirs. (M. s. J. p. 499.)

Son bon ceval, le noir, le bel,
 Enmaine od soi et ses levriers,
 Et il le *suient* volentiers. (P. d. B. v. 1956-8.)
 Breton qui les *suient* as dos
 Ne lor laient avoir repos. (Brut. v. 9418. 9.)
 Au dos le *siuent* tel cinq cent chevalier
 Qui tot le heent de la teste trancher. (O. d. D. v. 8996. 7.)

Nostre gent les *sievent* de si pres, que poi s'en faut qu'il ne les
 teignent. (H. d. V. 507^a.)

Présent du subjonctif:

Porquant les rois pas n'en forspart,
 Que jo n'en *sive* lor esgart. (P. d. B. v. 9141. 2.)
 Namporquant mie ne remaint
 K'il ne les *sive* de randon. (R. d. l. V. v. 2935. 6.)
 Repaire s'en, n'est qui l' *parsieue*. (Ben. v. 22178.)
 E ducement le vos requier,
 Qu'en cestes choses m' *ensuiez*. (Ib. v. 39416. 7.)

Et lors fait crier par tote la ville que il le *sievent* à tel besoing.
 Villeh. 487^c.)

Parfait défini et imparfait du subjonctif:

Mais Karles le *sivi* tantost
 A quank'il pot mener en ost. (Phil. M. v. 5088. 9.)

E une partie del ost que Deus out tuched les quers, le *sewi*. (Q. L.
 l. R. I, p. 35.)

E *sewid* les males traces sun pere. (Ib. III, p. 297.)
 Il levat sus, si me *siuvi*. (Trist. II, p. 124.)

Par moi *sivistes* le saingler
 Qui vos amena vers la mer. (P. d. B. v. 1383. 4.)

Il *enseuurent* hui lo conduit de la novele estoile. (S. d. S. B. p. 550.)

Johannis se desloja, si chevaucha arriere vers son país. Ensi le *suirent*
 par cinq jornees, et il ades s'en ala devant als. (Villeh. 483^d.)

Le moine et la fame *aconsurent*. (N. R. F. et C. II, p. 420.)
 Et ses gens *sivirent* apries,
 De lui aidier prest et engries. (Phil. M. v. 17466. 7.)

Cume Roboam vit que il fud afermed en sun regne, nostre Seigneur guerpide sa lei, e sa gent *sewirent* lur rei. (Q. L. d. R. III, p. 295.)

Cuides tu ke cil *porseussent* solement Crist, ki son tres saint cors cloficherent en la croix, et nel *porseuist* mies cil ki encontre sainte eglise, ki est ses cors, forsennevet par felenesse haine? (S. d. S. B. p. 555.)

Et mande l'empereor Baudoin qui il le *porseust*. (Villeh. 475*.)

Je *porseisse*, à la rime. (Chast. XXVII, v. 98.)

Imparfait de l'indicatif:

Car .j. larron fossier *sivoie*. (R. d. l. V. v. 1198.)

Et se Cheldric là le *suioit*,

Plus assure se combatroit. (Brut. v. 9366. 7.)

En fut torne et cil apres

Qui la *suoit* tost et de pres. (Dol. p. 291.)

Nostre empereres le *suioit* de plus pres. (O. d. D. v. 9004.)

Au veneur qui le *sievelt*. (M. d. F. II, p. 214.)

Od cis cent armes les *suivoient*. (Brut. v. 12542.)

Sueient li dus kel part k'il tort. (R. d. R. v. 13774.)

Futur et conditionnel:

Ju te *seurai* tot cele part où tu iras. (S. d. S. B. p. 562.)

Jo en irai, e cungie prendrai de mun pere e de ma mere, e puis te *siwerai*. (Q. L. d. R. III, p. 322.)

L'esgart *suirai* de vostre cort,

Comment qu'à bien n'a mal me tort. (P. d. B. v. 3555. 6.)

Mor, tu me fuis, jou te *siurai*. (Fl. et Bl. v. 773.)

Or verra, ee dist, quil *suira*

Et qui od lui en ost ira. (Brut. v. 9121. 2.)

Vos le *siurez* à la feste seint Michel. (Ch. d. R. p. 2.)

Si m'affiez la vostre fei

Qe vus james ne me *siurez*. (M. d. F. II, p. 212.)

Tuit te *suirout* et sergant et pietaille. (R. d. C. p. 43.)

A vivre et à morir vos *seuront* bonement. (Ch. d. S. II, p. 109.)

Qui un homme *suiroit*. (1312. J. v. H. p. 550.) — *Suroit*. (Ib. ead.)

E que tut sun plaisir *siwerient*. (Q. L. d. R. IV, p. 380.)

Et qu'il *sivroient* Joffroi de Ville-Hardoin. (Villeh. p. 115. CXL.)

Le participe passé se présente sous les formes suivantes: *segut*, *seut*, *sui*, *soit*, *sivi*, *seui*, *suii*. L'admission du thème *segut* semble, au premier abord, me mettre en contradiction avec moi-même, puisque j'ai rejeté, pour la langue d'oïl, les infinitifs en *g*; mail il n'en est rien, car *segut* est une dérivation propre du latin *secutus*, dont le *c* a été permuté en *g*. Du reste, la forme *segut* se restreint aux provinces du sud-ouest de la langue d'oïl; elle n'a jamais pénétré plus avant que la Touraine. *Seut*, forme de Bourgogne et de Normandie, a été formé de *secutus*, par la syncope du *c*. Je n'ai rencontré *soit*

ne dans la Chronique de Ducs de Normandie. Les autres hèmes correspondent à des formes infinitives expliquées plus aut.

Fors del gue fu li reis eissuz;

Mais ne fu gaires *parseguz*. (Ben. v. 21532. 3.)

Tant vint des lor à garisun

Cum eschapa par esperon;

Assez furent puis *parsoiz*,

Ce me reconte li escriz. (Ib. v. 19936 -9.)

Tant soit Karles *seuz* c'on le truist et ataigne. (Ch. d. S. I, p. 62.)

Puis a l'autre frere *suii*. (Brut. v. 13729.)

Participe présent: *seuant*, *sivant*, *suiant*, *siuant*, *suant*.

S'aloient grant joie menant

Et les autres apres *suant*. (L. d. T. p. 77.)

Et doit estre fais ces rapors dedans ces deux mois *ensuians*. (J. v. I. p. 438; cfr. Ch. d. R. p. 46.)

Le bisclaveret li vet *sivant*. (M. d. F. Bisl. v. 162.)

Car l'alons ore tuit *siuant*. (P. d. B. v. 5912.)

Montaigne et d'autres auteurs emploient *suivre* au lieu de *poursuivre*, *continuer* (un discours).

Il ne feut jamais, *suyvis* - je, que je n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles (imaginations) qui vous venoient à l'entendement. Montaigne. Lettre à Monseigneur de Montaigne.)

On a déjà trouvé le plus grand nombre des composés de *suivre*; je puis donc être très-bref en les rassemblant ici pour indiquer leur signification.

Consuivre, poursuivre, atteindre, rejoindre.

Plus tost qu'il pot en la fuie c'est mis,

Et Berneçons l'enchaunce par air.

Quant ne le pot *consivir* ne ferir,

Il et sa gent se sont el retor mis. (R. d. C. p. 308.)

Cui il *consut* à cop, ne leva puis d'un mois. (Ch. d. S. II, p. 117.)

Aconsuivre, atteindre, rejoindre, rattraper, accomplir.

Parmi son elme bien fu *aconseus*. (R. d. C. p. 175.)

Et si tost com ele en voit liu

S'en fuit vers les mons de Mongiu,

Et el fu dusque là seue,

Mais ne fu pas *aconseue*. (P. d. B. v. 334 -7.)

Mais ja par son gre nel saura

Duskes à tant que il aura

Sa volente *aconseue*. (R. d. I. M. 2025 -7.)

Ensuiivre, suivre, poursuivre, imiter, ressembler.

Si unt apres lui chevalchie,

Ensui l'unt od granz maisnees. (Ben. v. 8649. 50.)

Poursuivre, poursuivre, poursuivre, persécuter, tourmenter.

Mausuivre, mal venir, mal advenir, c'est-à-dire mal réussir. (Mém. d'Olivier de la Marche, t. II, p. 183; l. I, ch. XXVI.)

S'entresuivre, se suivre à la file.

Cfr.: Depuis qu'une fois la convoitise d'amasser or et argent se feut coulee dedans la ville de Sparte, et qu'avecques la possession de la richesse *se suivit* aussi l'avarice et la chichete... Sparte se trouve incontinent destituee de plusieurs grandes et honorables preeminances. (Amyot. Hom. ill. Agis et Cleomenes.)

Comme sont les effects de la vertu, lesquels, en les oyant ou lisant, impriment es coeurs une affection et un zele de les *ensuivre*. (Ib. ead. Pericles.)

Timocreon composa lors les vers qui *s'ensuivent* à l'encontre de luy (Themistocles). (Ib. ead. Themistocles.)

Mais au demourant qu'il eust sagement preveu les faustes que faisoient ces capitaines atheniens, l'esvenement qui *en ensuivit* incontinent apres le tesmoigna evidemment. (Ib. ead. Alcibiades.)

La vengeance *s'en ensuit apres*. (Ib. ead. Comp. de Solon avec P. V. Publicola.)

TAIRE (v. fo.), tacere.

Les explications que j'ai données au sujet du verbe *plaire*, s'appliquent de tout point à *taire*. Ainsi nous avons la forme primitive *tasir* ou *tare*, d'où *taisir*, *taire*, puis *teisir*, *teire*, *tesir*, *tere*. Outre ces formes, on trouve *teiser* sur les frontières de la Normandie, thème qui peut avoir été précédé de *taser* (taiser, teiser). (Cfr. le provençal *taser*, *taiser*, *taizer*; l'italien *tacere*.)

Je n'ai aucun exemple des formes non renforcées de l'infinitif; voici les autres:

Nequedent *taisir* et cessier poons nos encor plus subtilement encerchier, quar taisirs est rastrendre la pense en sus de la voiz des terriens desiers. (M. s. J. p. 473.)

Ne vout la chose plus *taisir*. (Ben. v. 34878.)

Ki Deus ad done en science

De parler la bone eloquence,

Ne s'en deit *taisir* ne celer. (M. d. F. I, p. 42.)

Car si son estuide entrelait

Tost i puet tel chose *teisir*

Qui mult vaudroit plus à pleisir. (Brut. I, XXXVII.)

Di tost coment te fut aviz

De ceo dunt ainz *teiser* le fiz. (R. d. S. p. 16.)

De ce *taire* n'out quor ne soing. (Ben. v. 34885.)

Et quant Judas, qui de pute eire

Estoit, les vit ainsi touz *teire*. (R. d. S. G. v. 277. 8.)

- Puis qu'il covient verite *tere*,
 De parler n'ai je mes que fere. (Ruth. I, p. 188.)
- Pour ce qui est des formes des différents temps, je vais en citer
 quelques exemples qui correspondent également à celles de *plaire*.
 Tant vos en di, si ne vos *tes*,
 Que volentiers les eschivast
 Pot cel estre, se il osast. (Ben. v. 22145-7.)
- Mesfait as en maint liu, dunt encore me *tes*. (Th. Ct. p. 64, v. 15.)
Tais, fet ele, mauves goupix. (M. d. F. II, p. 255.)
Teiz tei, ja mar en parleras. (R. d. R. v. 7055.)
 Il se *test*, em bas resgarde,
 De parler .j. petit se tarde. (R. d. M. p. 24.)
 Li rois se *taist* et cil s'en vont. (P. d. B. v. 2839.)
 Si lor cria: *taisies*, *taisies*. (Brut, v. 10998.)
 Et cele dit, *tesiez* vos en. (Romv. p. 470, v. 2.)
 Car du bien qu'il sevent se *taisent*. (R. d. l. M. v. 19.)
 Parolent qant doivent cesser
 E *tesent* qant devraient parler. (M. d. F. II, p. 242.)
 Si me vaut mix que je me *taise*
 Que racontaisse ma mesaise. (R. d. l. M. v. 4871. 2.)
 N'il n'est mie drois c'on se *taise*
 De ramembrer cose qui plaise. (Ib. v. 37. 8.)
 Cest ovre mande que l'om *tace*
 Eissi que Tiebautz ne la sace. (Ben. v. 21184. 5.)
- Après sieut: Ne fis dunkes dissemblant? ne moi *tou* ge dunkes?
 nne dissimulavi? nonne silui?] (M. s. J. p. 471.)
- En apres nos mostret il queilz il fut en la boche, quant li dist:
 moi *tou* ge dunkes? (Ib. p. 473.)
- Bien avint ke nuls de ceos ne se *taut* del douz nom del Salvaor,
 ceu fut maismement à mi plus grant mestiers. (S. d. S. B. p. 548.)
 Gerars se *teut*, mot ne parla. (R. d. l. V. v. 6442.)
 Quant li reis out tot escolte
 E cil se *tout* ki out parle. (R. d. R. v. 1568. 9.)
- Mais ceu dont li altre engele se *taurent* fut reserveit al nostre.
 d. S. B. p. 548.)
- Tot li devineor se *torent*
 Et à Merlin dire ne sorent. (Brut, v. 7687. 8.)
 Quant ot che dit, et puis se *teurent*,
 A painnes respondre li seurent. (R. d. M. p. 67.)
 François se *teurent*, li rois dist son corage. (O. d. D. v. 3511.)
 Si que tantost con le connurent,
 Pour la doute de lui se *turent*. (R. d. S. G. v. 273. 4.)
 Ils respondent: Nous nous *taïrons*. (R. d. l. M. v. 4829.)
- Mult affliz et longement *tauz*. (S. Grégoire. Dial. I.)
 Hiamunt parla: bien se sunt tuit *teu*. (R. d'A. p. 1, c. 1.)

Sire, bien est la chose seue,
Qui ne pot mais estre *teue*. (Ben. v. 12067. 8.)

TOLDRE (tollere).

Toldre signifiait *ôter, enlever, arracher*; il resta en usage jusqu'à la fin du XVI^e siècle. C'est peut-être à tort que, partant du latin, je rapporte ce verbe à la quatrième conjugaison; car *tolir* (plus tard *tollir*), sa forme ordinaire durant tout le temps de son emploi, le faisait rentrer dans notre second conjugaison. Cependant on trouve, quoique rarement, le thème *toldre*, qui peut dériver directement du latin *tollere* (*tolre*, et, avec *d* intercalaire, *toldre*) comme le provençal *tolre*, *toldre*; ou bien *toldre* est une nouvelle création due à l'influence des futurs avec *d* intercalaire. La seconde de ces deux hypothèses est celle que j'admets comme la plus vraisemblable; car on ne rencontre nulle part *tolre*, dans la langue d'oïl, et nos plus anciens monuments ne connaissent pas *toldre*.

Ad une spede li roveret *tolir* lo chief. (Eul. v. 22.)

N'i a .i. qi ne voille Baudoin *tolir* vie. (Ch. d. S. II, p. 24.)

Bien nous loist ce par droit tenir

Que il solent as nos *tolir*. (Brut, v. 11110. 1.)

Qu'il voloient sa tiere *toldre*. (Phil. M. v. 29936.)

Le présent de l'indicatif se conjugait de la manière suivante:

tol, et, avec *l* mouillé, *toil* — *tols*, d'où *tos*, *taus* — *tolt*,
tout, *tot*, *taut* — *tolons* — *toleiz* — *tolent* — Enfin les formes
irrégulières: *touls*, *toult*, etc. (Cfr. *vouloir*.)

Impératif: *tol*, *tolons*, *toleiz*.

Mais par celui c'on apele Jhesu,

Se ne te *toil* le chief de sor le bu,

Je ne me pris vallisant .i. festu. (R. d. C. p. 171.)

Tol, *tol* tei, fist li prophetes à Giezi. (Q. L. d. R. IV, p. 358.)

Va li Evereus asegier

Cele li *tol*, si la me baille. (Ben. v. 21969. 70.)

Tu li *tols* toutes ses honors,

Tu prens le miols, le pior laisses. (P. d. B. v. 5442. 3.)

Di moi pour quoi tu ies si fos,

Que ceste tiere nos *tos*

U tes ancestres ne tes avies,

Ne tu, ki tant ies vious et savies,

N'euis onques vaillant .i. pois. (Phil. M. v. 5296-300.)

Quant doit avoir en son jovent

Joie, tu li *taus* soutiument. (Fl. et Bl. v. 759. 60.)

Tu prens le dormant en son lit,

Tu *touls* au riche son delit,
 Tu fais biaute devenir fiens. (V. s. l. M. XVII.)
 Il liet lo fort, et se li *tolt* ses vaissels. (S. d. S. B. p. 537.)
 Mais cant il promet les plus granz choses, si *tolt* il mimes les plus
 ites. (M, s. J. p. 446.)

S'onor li *tout*, rien ne l'en lait. (Ben. v. 15656.)
 Qui plus te het que riens qui seit,
 Qui t'onor, ton fieu e ton dreit
 Te *tout* de tote Normendie. (Ib. v. 21930-2.)
 Qant Bandoins l'antant, si mue son talant;
 Ire li *tot* son duel, de coi il avoit tant. (Ch. d. S. II, p. 147.)
 Li leus saut d'un buisson, | Se li *taut* .i. moton
 Ançois que nus le voie. (Th. Fr. M. A. p. 37.)
 Alons, alons Rome conquerre,
 Si *tolons* as Romains la terre. (Brut, v. 11303. 4.)
 Ne pais, ne foi ne nous tenes,
 Nostre treu nous *retolez*. (Ib. v. 6348. 9.)
 Toz jors vuelent sanz doner prendre,
 Toz jors achatent sans riens vendre.
 Il *tolent*, l'en ne lor *tolt* rien. (Ruth. I, p. 219.)
 Ne vellece ne jonete
 Ne *tolent* la Dieu volente. (R. d. l. M. v. 109. 10.)

avec *l* mouillé:

Samblant faisoit que la volsist laidir,
 Quant si home li *toillent*. (A. et A. v. 1136. 7.)

Présent du subjonctif:

Ja ne te toudra dous bordaus
 Jeo ne li *toille* treis chasteaus. (Ben. v. 11950. 1.)
 Si com l'ostoirs garde sa proie,
 Quant famine li rueve et proie,
 Qu'autres ne viegne ki li *tolle*. (Phil. M. v. 7630-2.)

Nullui ne *toille* à soun seinour sun dreit servise pur nul relais,
 e il li ait fait en arere. (L. d. G. p. 184, 34.)

La forme ordinaire du parfait défini était *toli*.

Par moi te mande li vassaus Aimeris
 Que envers toi n'ait ancote pais quis
 De son cheval ke tu ier li *tollis*. (G. d. V. v. 515-7.)
 A qui tu Escoce *tolis*. (Brut, v. 2424.)

Hisboseth erramment la mandad, si la *tolid* à Phalthiel sun barun.
 L. d. R. II, p. 130.)

Fors fuit l'aubers, un millor ne demant:
 Rois Eneas le *toli* Elinant
 Par devant Troies en la bataille grant. (G. d. V. v. 2091-3.)
 Rois Loeys fist le jor grant folage,
 Que son neveu *toli* son eritaige. (R. d. C. p. 10.)

Nus li *tolismes* l'ensaigne flambiant. (O. d. D. v. 784.)

Aymerias o le couraige fier,

Cui vos *tolistes* l'autre jor son destrier. (G. d. V. v. 2250. 1.)

Sissons *tollistes* au cortois Berangier. (G. l. L. I, p. 130.)

Enqui refu granz li estotz à la porte, et la tor *tolirent* par force, et les pristrent laiencz. (Villeh. 451^a.)

Que del col me *tolirent* la targe belvosine. (Ch. d. S. I, p. 127.)

Outre cette forme ordinaire du parfait défini, on en trouve une en *ui*, et, à la troisième personne du singulier, *tolst* (?), *tost*, *tout*. La terminaison *ui* est très-ancienne; mais *tost*, *tout* ne datent, que du dernier quart du XIII^e siècle. *Tost*, *tout* sont des analogies à *solst* (soldre) et surtout à *volst*, *vost*, *vout* (vouloir).

Chil qui tans livres et tans mars

Del avoir par le monde epars

Tolut à destre et à senestre. (V. s. l. M. XLVI.)

Bien a fet des ke il li plout;

Ceo pert as terres k'il lor *tout*. (R. d. R. v. 9551. 2.)

Mes peres fu rois de la terre

Que mes oncles me *tout* par guerre

Grant tort avoit et mespris a

Quant de la mort me desfia. (Brut, v. 4866-9.)

La dame prist à regarder:

Amours li *tost* si le parler,

Ou paours qui au cuer li touche,

C'un tout seul mot n'ist de sa bouche. (R. d. C. d. C. v. 174-7.)

Les formes de l'imparfait du subjonctif correspondaient à celles du parfait défini, mais *tolisise*, *tosise* se montrent plus tôt et plus souvent, au XIII^e siècle, que les correspondants du parfait défini. Ces anomalies, assez fréquentes dans notre vieille langue, ont déjà été expliquées trop souvent pour que j'aie besoin d'y revenir ici.

Un poi de rasuagement

Li *tolist* auques la dolor,

Dunt il ot pale la colur. (M. d. F. I, p. 80.)

Plus en a mort de la moitie;

Ja n'en laiast aler un pie,

Se la nuit obscure ne fust

Et se li bois ne li *tolust*. (Brut, v. 9324-7.)

Il n'aroit oir qui lor nuisist,

Ne qui la terre lor *tolist*. (Ib. v. 9189. 90.)

Tant n'eurent dyable pooir

La chartre ne lor *tosissies*

Et que vous ne la rendissies

Celui dont l'ame ert envaie

Se ne fust vostre grant aie. (R. d. l. M. v. 5752-6.)

Futur: *tolrai*, *touroi*, *taurai*, *torrai*¹ (assimilation de *l* à *r*),
rrai, par suite du fléchissement de l'*o*, et, avec *d* intercalaire,
brai, *toudrai*; conditionnel: *tolroie*, *touroie*, etc. (Cfr. *vouloir*.)

Si te *tolrai* le moniage,

Si te randrai ton eritage. (Brut, v. 6665. 6.)

Et dist Ogiers: Le chief vos *tourai* jus. (O. d. D. v. 1852.)

La premeraine refusee

Taurai jou le chief al espee. (Poit. p. 59.)

Jo susciterai mal sur tei de ta maisun meime, e *tolderai* tei tes
mes devant des oilz. (Q. L. d. R. II, p. 159.)

Mais ma merci e ma misericorde ne li *toldrai* pas, si cum jo fis
aul, que jo ai remued sur tei. (Ib. ead. p. 144.)

Qui n'i sera, tres bien t'afiche

Que lor *toudras* lor hirete. (Trist. I, p. 156.)

Nos terres, ce dist, nous *tolra*

Et à Rome pris nos manra. (Brut, v. 11178. 9.)

Se il puet exploitier la teste li *taura*. (Romv. p. 345, v. 13.)

Voz champs, voz bones vignes, voz olivers, *toldra* e à ses serfs
durra. (Q. L. d. R. I, p. 27.)

Ja par esforz qui en lui seit

Ne vos *toudra* plein pe d'onur. (Ben. II, v. 306-7.)

Jai, se Deu plaist, ke tot ait à jugier,

Ne l'an *toreiz* valisant un denier

Tant com je puisse monter sor mon destrier. (G. d. V. v. 1317-9.)

Et que vous riens ne me *tourrez*. (R. d. S. G. v. 1546.)

Por quei ne con fairement

La *toudreiz* à un innocent

Pour doner la à un sathan. (Ben. v. 15088-90.)

Ces dels aura tosors od lui,

Auques li *tolront* son anui. (P. d. B. v. 1853. 4.)

Ensi nos terres nous *torront*

U tous aservir nous volront. (R. d. M. v. 1622. 3.)

Ensemble ont lur consail pris

Q'au valet sa femme *toudront*. (L. d'H. v. 688. 9.)

La tere, ce dist, li *tolroit*

Et s'il pooit, il l'ociroit. (Brut, v. 4481. 2.)

Se de Melans venoit à som,

Constantinoble li *toroit*

Et sa volente en feroit. (Phil. M. v. 29892-4.)

E pres tut le realme li *toldreit* fors un lignage k'il li larreit.
L. d. R. III, p. 277.)

Porpensa sei qu'il li *toudreit*

Par aucun engien, s'il poeit. (Chast. XV, v. 65. 6.)

1) Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, on trouve souvent *torai*, au lieu de
rai, orthographe qui, à vrai dire, doit être considérée comme incorrecte.

Tant de paroles orriies
Et de ma dame et d'autre gent
Qu'il vous *toldroient* le talent

Dont vous me dites vo voloir. (R. d. l. M. v. 1966-9.)

Imparfait de l'indicatif: *toloie* (Poit. p. 63), *tolies* (R. d. l. M. v. 4935), etc.

Le participe passé avait pour formes: *toloit*, *toleit*; *tolu*; *teus*, à la rime (Trist. I, 99).

L'on ne tient mie ce de droit

Que l'on a par force *toloit*. (Brut, v. 11108.9; cfr. v. 8857.)

Nekedent si soi esjoist li malignes enemis de ce ke il les at aucune chose *toloit*. (M. s. J. p. 500.)

Cil ki serunt remeis serunt *toloit* fors d'eas. (Ib. p. 511.)

Se combati od cel seignor

Qui si li out *toleit* s'onor. (Ben. v. 7592. 3.)

Kar la cite nos est *toleite*. (Ib. II, v. 895.)

Kant entre auz .ij. descendit une nue

Qui as barons ait *tolu* la veue. (G. d. V. v. 3023. 4.)

Au dyable fu *retolus*

Bar repentir Theophylus. (R. d. M. p. 68.)

Au valet ont sa femme *tolue*. (L. d'H. v. 698.)

Cfr.: Dieu sera juste estimateur de nostre different, lequel je supplie plustost par mort me *tollir* de ceste vie, et mes biens desperer devant mes yeulx, que par moy ny les miens en rien soit offense. (Rabelais, Garg. I, 46.)

Par leur vol, ilz (les pies et les geais) *tollissoient* la clairte du soleil aux terres subjacentes. (Ib. Pant. IV, Anc. prol.)

Tu la *tolluz* la romaine banniere,

Qu'on avoit faict au traict du parchemin. (Ib. Garg. I, 2.)

(Il) s'esclata de rire enormement, continuellement, que l'exercice de la ratelle luy *tollut* toute respiration, et subitement mourut. (Ib. Pant. IV, 17.)

COMPOSÉS.

Destoldre, *destolir*, ôter, arracher, détourner, empêcher, retenir.

Cunte ne duc ne li roi corune

Ne se poent de la mort *destolir*. (Ben. t. 3, p. 459.)

Le mal voudreit mult *destolir*

Qu'en paiz fust la crestientez. (Ib. v. 20692. 3.)

Nis pur poi qu'il nel orent ocis e abatu

Del bastun de la cruiz; mais Deus l'ad *destolu*.

(Th. Cant. p. 139, v. 29. 30.)

Bataille i ert, se il ne s'en *destolt*. (Ch. d. R. p. 125.)

Dans l'exemple suivant, *destolu* signifie *écarté*.

D'une part l'a mene en un liu *destolu*. (Berte, p. 168.)

Retollir, *retoldre*, enlever encore de nouveau.

Li derompt tote la maille,
 Et si li *retout* son escu. (N. R. Fab. et C. II, p. 24.)
 Et se tu vas rien parlognant,
 Que si nel faces com jo mant,
 Mont Giu à force passeraï,
 Bretagne et France *retolrai*. (Brut, v. 10975-8.)

Maltolu, mantolu, pris par force et contre justice, ravi. (Voy. Roquefort, s. v.)

Cfr.: *Tolte*, impôt, taxe; *maletolte*, maltôte, tributum quod injuste et male tollitur; *tol* (L. d. G. 175, 3), privilège dont un seigneur jouissait dans l'étendue de sa terre, et qui consistait à être exempt de toute taxe et de tous droits pour le transport, l'achat et la vente des marchandises et denrées. Cette signification de *tol* n'est cependant pas la primitive, il signifia d'abord taxe sur les denrées et les marchandises, ordinairement *tonlieu* dans la langue d'oïl, en basse latinité *tolenium*.

TRAIRE (v. fo.), trahere.

Le thème primitif de ce verbe n'a pas encore été retrouvé; les plus anciens textes connus de la langue d'oïl portent déjà *traire*. Comme *faire*, le verbe *traire* passa donc de fort bonne heure à la conjugaison faible. Toutefois il nous est parvenu assez d'exemples des formes non renforcées, qui plus tard prirent aussi l'*i* de la diphthongaison régulière, pour ne laisser aucun doute sur le caractère fort de *traire* (*trare*). Cfr. l'espagnol *traer*, l'italien *trarre*.

Les thèmes de l'infinitif étaient les mêmes que ceux de *faire* (v. ce verbe): *traire*, *treire*, *trere*.

Cumandad que l'um enseignast as fiz as Judeus *traire* de arc. (Q. L. d. R. II, p. 122.)

Quant tout li crestien linage
 Aurai fait à durte mort *traire*. (R. d. M. p. 46.)
 D'un arbaleste ne poet *traire* un quarrel. (Ch. d. R. p. 88.)
 Se commença à estrangier
 Et *treire* à la foie arrier. (R. d. S. G. v. 225. 6.)
 Et vist celui si bien aider
 Que il les fet tuz *trere* arere. (L. d'H. v. 736. 7.)

Présent de l'indicatif (et impératif): *tras*, *tres*, puis *traï*, *trei*; *trais*, *treis*, *tres*; *trait*, *treit*, *tret*; *traons*, puis *traions*; *traeiz*, puis *traiez*; *traient*, *treient*. (Cfr. *faire*.)

De corrouz et d'anui, de pleur et d'amistie
 Est toute la matiere dont je *tras* mon ditie. (Ruth. I, p. 136.)
 A tesmoing (j')en *traï* nostre Sire. (R. d. M. p. 30.)

- Or *traï* de là un poi ariere. (P. d. B. v. 10679.)
 Aussi cumme d'une partie
 Leisse, que je ne *retrei* mie . . . (R. d. S. G. v. 3501. 2.)
 Comment tu *trais* rasoïr de casse
 Pour chiaus rere qui n'ont que prendre. (V. s. l. M. XX.)
 Sor les estriers s'afiche de randon,
 Et *trait* l'espee dont à or fuit li pon,
 Et fiert le roi desus son elme an son. (G. d. V. v. 1573-5.)
 Apres ce li demanderas
 En quel liu li cuers le *treit* plus. (R. d. S. G. v. 3120. 1.)
 Lors li gita ses braz au col, et il se *tret* arrieres. Elle le prent
 par le menton . . . (R. d. S. S. d. R. p. 10.)
 De tot *traïon* Dex à garant. (R. d. R. v. 14047.)
Traez vus en sus, fist Saul à tut le pople, une part. (Q. L. d. R. I, p. 51.)
 N'*atraez* pas sor vos ceste gent sanz creance. (Ch. d. S. II, p. 102.)
Traes vous, fait Merlins, en sus. (Brut, v. 8349.)
 Alez, fait il, *traiez* mon fil de la jeoille, si le destruiez. (R. d. S. S. d. R. p. 15.)
 Por ceu voil bien, chier frere, ke vos sachiez ke tuit cil enseunt
 l'anemin avuertement, ki aucune chose de la sainte Escripiture *traient*
 malicieusement et orguillousement à lor sens. (S. d. S. B. p. 573.)
 Tantost li *traient* fors le hauberc girone. (Ch. d. S. II, p. 34.)
 Sajetes *traient*, pieres ruent. (R. d. M. p. 74.)
 Ces terres trestout vraiment
 Se *treient* devers occident. (R. d. S. G. v. 3125. 6.)
 Présent du subjonctif:
 De mes aveirs pren, tant en aies
 Que de cest grant peril me *traies*. (Ben. v. 16650. 1.)
 Ceu di ju, chier frere, car je doz k'entre nos ne soit aucuens ki
 cuist estre enlumineiz par songe solement, ensi k'il jai ne voillet mies
 soffere ligierement c'un lo *tracet* à la main, anz voillet estre condui-
 sieres d'altruy. (S. d. S. B. p. 560.)
 Par tant doit l'om soniousement penseir quand li pechiez commen-
 cet à blandir com à grant mort il *traiet* la pense. (M. s. J. p. 456.)
 Couvient que toute ceste gent
 Se *treie* devers occident. (R. d. S. G. v. 3353. 4.)
 Parfait défini: *trais*; imparfait du subjonctif: *traisise*, *traisse*.
 Mais ore dirras ces paroles à David de la meïe part: Jo te *trais*
 de là ù tu guardas les berbiz que tu fusses ducs sur mun pople de
 Israel. (Q. L. d. R. II, p. 143.)
 Et à ton mal, en cest païs,
 Paiens et Saisnes *atraisise*¹⁾. (Brut, v. 7753. 4.)

(1) L'éditeur du Roman de Brut, M. Le Roux de Lincy, écrit à tort *a traïsise*, pre-
 nant *traïsise* pour le participe de *traire* et *a*, pour l'auxiliaire *avoir*. Outre que *traire*
 n'a jamais eu de participe *traïsise*, le composé *atraire* convient beaucoup mieux au sens.

L'ame dou cors fu en enfer
 Et brisa la porte d'enfer;
 Tes amis *tressis* de leans. (Rutb. II, p. 21.)
 Pour chou revint à lui apres
 Jhesu, et de lui se *traist* pres,
 Et dist . . . (R. d. M. p. 41.)
 Jehan l'oncle Anfelise,
 Que Forques par amors *traist* puis à son servise,
 Qant fu regeneree à loi de sainte eglise. (Ch. d. S. I, p. 253.)

Et les plus senez de cele citee prendront une veale del arment, que
 a *trahist* jug, ne te trencha la terre par sook. (Deuteronomie. Roque-
 fort, s. v. *veale*.)

C'est à tort que quelques philologues ont pensé que le *h* de
 ette forme et semblables était primitif dans la langue d'oïl, et
 ne *trahis*, *traist*, etc. étaient des syncopes de *trahis*, *trahist*, etc.
 es formes en *h* médial datent toutes d'une époque où la pro-
 nciation commençait à s'altérer, et on introduisit cette lettre
 our l'indiquer aux yeux.

Nos *trassimes* la viez cotte, mais nos que peise nos tant l'avons
 lus malement revestie. (S. d. S. B.)

Cette forme a induit Roquefort à admettre un verbe *trassir*,
 ui n'a jamais existé. C'est la forme primitive avec *s* inter-
 alaire; plus tard on admit au radical l'*i* qui s'était fixé à l'in-
 mitif. Les denx *s* sont une réminiscence du *x* latin.

Droit en ynfier vous en alastes,
 Dous Dex; les portes en brisastes
 Si en *traisistes* vos amis,
 Que dyable i avoient mis. (R. d. I. V. 5310-13.)
 Le umbre veistes ke je vi,
 Si vus en *traisistes* arere. (Trist. II, p. 128; cfr. I, 233.)
 Droit à infer fu vos chemin tenant,
 Fors en *traistes* vos amis maintenant. (O. d. D. v. 11662. 3.)

Vos me *tresistes* vers vos .iii. foiz. (R. d. S. S. d. R. p. 73.)

Et le vendredi matin si *traistrent* les nes et les galies et les autres
 vaissials vers la ville si com ordene ere. (Villeh. 460*.)

Od ce que mult fu dreiz li venz,
Traistrent les veiles, si siglerent,
 Au rei des ceus se comanderent. (Ben. v. 37031-3.)
 Et li Flament orent Galisse,
 Braibonçon *traisent* en Venise. (Phil. M. v. 6294. 5.)
 Moult des Normans, jel sai de fi,
 Se *traisent* au roi par afi,
 Et il entra en Normandie. (Ib. v. 16464-6.)
 Par les piez me *traissent* à terre. (Dol. p. 261.)

Si se *trairent* arrieres et passerent la montaigne d'autre part devers Nique. (Villeh. p. 161. CLXXV.)

Lorsque les formes du parfait défini eurent été altérées dans leur prononciation primitive, probablement par suite surtout de l'influence des orthographes en *e* pour *ai*, on écrivit *tres*, *trest*, *trestrent*, au lieu de *trais*, *traist*, *traistrent*, qui étaient devenus *trais*, *traist*, *traistrent*.

Vos me preistes par le col, et me voulsistes baissier. Je me *tres* arrieres, sanz parler. Vos me deistes . . . (R. d. S. S. d. R. p. 73.)

L'autrier i *tres* une dure jornee;

Tant i souffri de noif et de gelee

Que n'i dormi de si qu'en l'ajornee. (R. d'A. p. 4, c. 1.)

En sus se *trest*, et si *cria*

Si durement qe l'esveilla. (L. d'H. v. 439. 40.)

Li seneschaus se regarda,

Vers lui se *trest*, si l'acola. (Ib. v. 871. 2.)

Il se *trestrent* ariere, e il esteit muntez

Sur un grant cheval blanc . . . (Th. Cant. p. 36, v. 13. 4.)

Si me fiasse tant en mei,

E je m'en osasse entremetre,

Ce qu'en truis escrit en la letre

En *retraisise* chèrement. (Ben. v. 23614-7.)

Son avoir ne *traisist* uns cars

K'il avoit ensamble aüne. (R. d. l. V. p. 162.)

Sire Raoul, valroit .i. rien proiere

Que .i. petit vos *traisises* ariere. (R. d. C. p. 54.)

Tos les sergans et les archers

Et les vaillans arbalesters

Mist des deus pars, fors de la presse,

Qu'il *traisissent* à la traverse. (Brut, v. 12790-5.)

Tel fais amaine de cauch et de moilon

Ne le *traissent* quatre destrier gascon. (O. d. D. v. 10556. 7.)

Voici quelques exemples des formes de l'imparfait de l'indicatif, du futur et du conditionnel:

Mais s'un petit te *traioies* en ça

De mort novele mes cors t'avestira. (R. d. C. p. 133. 4.)

Et entroient es barges, et *traioient* à nous. (Villeh. p. 70. XCVI.)

Et cil d'ultre mer assailleient,

Et bien sovent se *retraient*. (R. d. R. v. 13191. 2.)

Si li dist: Va, si m'aporte les saetes que jo ci *trarrai*. (Q. L. d. R. I, p. 81.)

Ge melerai mes cles es franges del tablier, si me leverai, si *trairai* tout adonc à moi. (R. d. S. S. d. R. p. 47.)

Le lait metras devant mun hus,

Puis te *trairas* un po en sus. (M. d. F. II, p. 272.)

Encontre saint iglise ad este lungement,
 Mais des ore *trarra* à sun delivrement. (Th. Ct. p. 59, v. 16. 7.)
 En quel partie qu'il vourra
 Et lau li cuers plus le *trerra*. (R. d. S. G. v. 3115. 6.)
Treira. (Ib. v. 3360.)

E *trarum* enz un ewe, si que neis une perrette n'en seit truvee.
 L. d. R. II, p. 182.)

De li aillors vos *retrarrom*. (Ben. v. 24958.)
 Rendreiz en l'ewe s'alme al moine,
 Fors l'en *trarreiz* tornez en vie
 E si que vos nel soprengeiez mie. (Ib. v. 25761-3.)
 Plus lonc que ne *trairoit* uns ars
 S'est eslongies li uns del autre. (R. d. l. V. v. 1897. 8.)

Et quant l'empereriz vit ce qu'elle ne *treroit* parole de lui, ne
 a'il ne diroit mot. (R. d. S. S. d. R. p. 10.)

Et deviserent entriaus que li les *treroient*. (H. d. V. 507^d.)
 A lor chasteaus sus s'en *trairoient*. (Trist. I, 30.)

Participe passé: *trait*, *treit*, *tret*.

Em paradys, dont puis maint a
 Avoec lui *trait* de ses amis,
 Et en sa gloire avoec lui mis. (R. d. M. p. 17.)
 Par une vaute sousterine
 Entra en la cambre perine,
 L'iaume lachie, l'espee *traite*. (L. d'I. p. 23. 4.)
 Naymes l'a *trete*; si l'a Karlon livree. (R. d'A. p. 4, c. 1.)

Les exemples précédents montrent que le verbe *traire* signifie: tirer, retirer, traîner, entraîner, attirer, extraire, arracher, mener, prendre — lancer des flèches, lancer, jeter. — *Se traire*, se rendre, se placer quelque part.

Traire signifiait encore *couper*, *frapper de taille*.

Il tint Cortain, si le fiert par devant,
 Amont en l'iaume l'a consuït en *traiant*. (Fierabras, p. 179.)
 Je vous *trairai* à m'espee le chief. (G. l. L. I, p. 130.)

Traire, joint à quelques mots, formait des locutions consacrées, dont voici les principales:

Traire mal, *paine*, *male vie*, souffrir, avoir de la peine.
 Dont j'ai *trait* lonc tans *male vie*. (R. d. l. M. v. 6174.)
 Car n'ert apris de nul *mal traire*. (P. d. B. v. 660.)
 Pur avoir pris *traist* mainte *paine*. (Ben. v. 7630.)
 Grant fu la joie e li reveaus
 Entre la grant gent citaaine
 Qui le jor orent *trait lu paine*. (Ib. v. 18969-71.)

Traire à chef, à fin, achever, venir à bout, mener à fin.
 Mais del desfaire e del oster
 En voil par ton conseil ovrer,

E sil voudrai tot à *chef traire*
 Cum tu le me loeras faire. (Ben. v. 15180-3.)
 Que n'a sos ciel mais chevaler
 Qu'à tel peril n'a teu meschief
Traisist mais si faite ovre à *chef*. (Ib. v. 21629-31.)
 Se de ce champ *traien(t)* paien à *fin*
 Jamais en France n'orra(i) messe à matin. (Fierabr., p. 171, c. 2.)
 Cfr.: Par ce *vient* bien à *chief* de qanq'il entreprant. (Ch. d. S. I, p. 94.)
Traire des fils, travailler à l'aiguille.
 An chambre à or se siet la belle Beatris;
 Gaimente soi forment, en plorant *trait ces fis*. (W. A. L. p. 1.)
Traire avant, augmenter.
 K'il gairt son prix et se lou *traice avant*. (Ib. p. 31.)
Traire à la geste, tenir des qualités, des vertus, de sa race, etc.
 Voit le Gerars; toz li mua li fron,
 K'il *traioit à la geste*. (Fierabras, p. 166, c. 1)
 Aymerit nies, cuer aveis de bairon,
 Bien *traies à la geste*. (Ib. p. 167, c. 1.)

COMPOSÉS.

Attraire, atraire, attirer, entraîner, décider à, amener, se procurer, ramasser, gagner, préparer, avancer.
 A coignies tranchanz vont le bois trabuchier;
 Plus *atraient* sor Rune que ne lor fu mestier. (Ch. d. S. II, p. 43.)
 Et li Romain les *asalirent*
 Qui de lor gent mult i perdirent,
 Car li Breton les *atraioient*
 Al bois et si les ocioient. (Brut, v. 12326-9.)
 Mais onques ne le peuc *atraire*
 A çou, que ele se doutast
 Tant, que son anui me contast. (R. d. l. M. v. 6238-40.)
 Quant Brutus ot sa cite faite
 Et de sa gent grant masse *atrait*. (Brut, v. 1289. 90.)
 Bien faire *atreit* la boenne fin. (R. d. l. M. v. 3912.)
 Ne soufera qu'aies dolor,
 Ne couros, n'ire, ne soufraite,
 Depuis qu'aures s'amor *atrete*. (P. d. B. v. 4396-8.)
 Je di fortune est non voianz . . .
 Les uns *atret*, les autres boute. (Rutb. I, p. 88.)
 Gaainz, labors et noreture,
 N'ahanages n'anz planteis
 Ne les deffent d'estre chaitis,
 De quantqu'*atreient* les esnuent. (Ben. v. 26692-5.)
 U se il la cuvenance me volt afancier,
 Ke fist le cunestable de Werc avant ier,
 Senz guarnisun *atraire* e senz rien esforcier. (Ib. t. 3, p. 552.)

Cfr.: Ceste dame avoit beaucoup de grâce pour *attirer* un homme à l'aymer. (Amyot. Hom. ill. Pompeius.)

(La parole) de Tyberius au contraire, (estoit) plus douce et plus *attrayante* à pitie. (Ib. ead. Tiberius et Gaius.)

Detraire, décrier, médire, calomnier — traîner, jeter à bas, lehors, enlever; traîner de côté — tirer, arracher, déchirer, mettre en pièces, écarteler.

Et tot ensi ot ceos kel loent, cum ceos kel laidangent, tot ensi ot eos kel losengent, cum ceos kel *detraient*, anz nen ot ne les uns, ne es altres, car il est morz. (S. d. S. B. Roquefort, s. v. *detraire*.)

Et la vielle l'a retret jus,

Moult le *detret* et sache et tire. (Fab. et C. III, p. 157.)

Que si chael la *detrairunt*

E forz de l'uis la bouterunt. (M. d. F. II, p. 88.)

Mais ele briement dit li a

Qu'ele ainçois se lairoit *detraire*

Qu'ele pust ja jour son cuer plaire. (R. d. I. M. v. 2386-8.)

Pendus seres e *detrails* à somiers. (O. d. D. v. 6084.)

S'il ont este (li martir) por Dieu deffet,

Rosti, lapide ou *detret* . . . (Rutb. I, p. 11.)

Si que par force le restuet

Escorchier u des oilz desfaire

U à chevaus rumpre e *detraire*. (Ben. v. 20520-2.)

El rocher ot deux lions braire,

Iluec se volt laissier *detraire*. (P. d. B. v. 5754. 5.)

Ses biaux cevox tire et *detrail*. (Poit. p. 21.)

Cfr.: (Le senat) tascha de rappeler par honneurs et par presents es armées qu'il avoit autour de luy, et luy *distraine* ceste si grande puissance, disant qu'il n'estoit plus besoing de force pour la deffense de la chose publicque. (Amyot. Hom. ill. Cicero.)

Entraire, tourner, avoir du penchant, incliner.

Poi *entrait* à bonne nature. (R. d. S. S. v. 215.)

Estraire, extraire, faire paraître, mettre au jour, faire descendre, former l'origine de qqn.; au participe, extrait, issu, descendu.

Les dames dient k'il doit faire

Une loi nouvelle et *estraise*

Par le commandement de Diu,

Chi apres en tans et en liu. (R. d. M. p. 54.)

Nous vous faisons assavoir qu'il ne nous convient pas ores à *retraire* si nous somes, ne d'où nous somes venus, e de quels gens *estrais*. (Roquefort, s. v. *estrais*.) V. t. II, p. 108, l. 27. Poit. v. 764.

Fortraire, tirer, mettre dehors; éloigner, retirer, enlever habilement, séduire, suborner.

Se li *fortraist* celeement

Bien grant partie de sa gent,

Par promesse et par metre ostage

D'els francir de lor culvertage. (P. d. B. v. 227-30.)

Une fame qui haoit une autre fame, par ce qu'elle lui *fortrait* son baron. (Roquefort, s. v. *fortraire*.) V. *mestraire*.

Maltraire, maltraiter, mal recevoir; souffrir, peiner.

Mestraire, mal tirer, jouer à faux, tricher au jeu.

Mors en une heure tot *fortrait*,

Qui ne pert nul giu par *mestraire*. (V. s. l. M. XXVII.)

Sovent nos mesjeue et *mestrait*. (Ben. t. 3, p. 517.)

Sempres i eust mereau *mestrait*

E à Gui teu damage fait

Qui ne fust pas del an entier

A restorer sain ne leger. (Ib. v. 36566-9.)

M. F. Michel explique *mereau mestraire*, par jouer vilain jeu.

Portraire, former, représenter, dessiner, peindre.

Li sorcil, qui estoient brun,

Et estoient si bel chascun,

Com s'il fussent de main *portret*. (Romv. p. 591. 2.)

A grant merveille fu bien faite

Et moult soutiument *portraite*

Par menue neclure. (Fl. et Bl. v. 447-9.)

Mettre en évidence, étaler, déployer.

Sor Mahomet font un engien *portraire*

Dont tot li ost resplendist et esclaire. (Agolant, v. 650.1.)

Retraire, retirer, se retirer, retenir, détourner, s'abstenir, renoncer, ne pas accomplir un vœu, etc.; dire, exposer, retracer, rapporter, raconter; avoir les inclinations de sa race.

Car adies l'esgarda el vis.

Chascun sambla et fu avis

Qu'ele ne pot ses iex *retraire*.

Asses vous poroie *retraire*

De ses regars et de s'amour. (R. d. l. V. p. 158.)

Et quant l'empereres Alexis vit ce, si commença ses genz à *retraire*. (Villeh. 453^d.)

Mais ensi est k'el n'en puis faire:

Lacie m'aves, n'en puis *retraire*. (Fl. et Bl. v. 2267. 8.)

Unkes de mal faire ne se voleit *retraire*. (Ben. t. 3, p. 583.)

Quant des veus voles *retraire*. (P. d. B. v. 4177.)

Bien sunt de par le duc semuns

Qu'à Roem viengent senz *retraire*

Tuit prest de sun servise faire. (Ben. v. 8453-5.)

Sans retraire, signifie sans appel, sans y manquer.

Car vo grans sens et vo biautes,

Vostre maniere, vo nobletes,

Et le bien qu'a Diex en vous mis,

Font que je sui vos vrais amis
 Et serai, dame, *sans retraire*. (R. d. C. d. C. v. 199-203.)
 Car ele est trop de grant francise,
 Ele est tant france et debonaire,
 Ne se poroit longes *retraire*
 De vos amors por nule rien. (P. d. B. v. 6072-5.)
 Tant ot en son cuer de pitie,
 De charitei et d'amistie
 Que nuns nel vos porroit *retraire*. (Ruth. I, p. 52.)
 Kar me seit or dit *e retrait*
 Quel tort jeo vos aveie fait. (Ben. v. 2883. 4.)
 Ne pueent as vilains *retraire*
 Por noreture qu'il en aient,
 A lor gentillece *retraient*. (Roi Guillaume, p. 94.)

Cfr.: Ayant perdu une bataille à la contree des Orcyniens... par trahison de l'un de ses gents;... il ne donna jamais le loisir au traistre de se saulver de vistesse, et de se pouvoir *retraire* devers les ennemys. (Amyot. Hom. ill. Eumenes.)

Il jecta en terre... un cuir tout sec et *retraict* de grande seiche- resse. (Ib. ead. Alexandre.)

Pour retourner à Pericles, estant encores jeune il redoubtait fort le peuple, pour ce qu'il sembloit *retraire* un peu de visage à Pisistratus. (Ib. ead. Pericles.)

Sortraire, séduire, corrompre, débaucher.

El li a conte de son fils,
 Del cune dusqu'en la raïs,
 Con une fee l'a *sortrait*,
 Et con i vient tos sels et vait,
 Et sel desfent de li veoir. (P. d. B. v. 4353-7.)

Sostraire, soustraire, détourner, ravir; *se sostraire*.

Kar pur veir si il i ussent compaignie, lur quers del servise Deu *sustrarreient* e à deables e ydles servir les attrarreient. (Q. L. d. R. III, p. 275.) V. t. I, p. 226, l. 19.

VAINCRE (v. fo.), vincere.

Le thème primitif de ce verbe a été *vencre*, dont on renforça, avec *i* postposé, l'*e* radical, devant les terminaisons légères; mais l'*i* s'introduisit de bonne heure à l'infinitif, et, par suite, *vencre* passa à la conjugaison faible, sous les formes *veindre*, *vaincre*.

Li visce ki nos roubent, se nos malement somes liet, ne nos puent *vencre*, se nos bonement somes dolent. (M. s. J. p. 453.)

Dont repenrunt il lur cors ki ci les aidout *vencre*, et en cel jugement acquerront l'entreie del celeste regne. (Ib. p. 491.)

Se me pues *veindre* em bataille campel. (O. d. D. v. 1359.)

En estur pur *veindre* la gent. (M. d. F. II, p. 437.)

Nos esteura *vaincre* u morir. (P. d. B. v. 2421.)

Au lieu de *veindre*, on trouve souvent *veintre* dans plusieurs textes publiés; p. ex. dans la Chanson de Roland, p. 86, v. 3. 5; *veintrat*, p. 29 v. 19; *veintrum*, p. 48 v. 24, p. 62 v. 1; dans les Quatre Livres des Rois, I, p. 13, *veintereient*; dans la Chronique des Ducs de Normandie, *veintre*, I, v. 493, II, v. 442, 4247, 4760, 6098, 6159, 23029, 26178, 30739; *veintrai*, v. 23596, etc. etc. Ce *t* est-il correct? Je le crois, bien que souvent il soit difficile de distinguer les lettres *c* et *t* dans l'écriture de nos anciens monuments. On a quelques autres exemples du changement de *c* en *t*, et, au contraire, de *t* en *c*.

Voici quelques exemples des formes de *veindre*.

Se tu me *vains* al espee tranchant,

Toute ma terre aras à ton commant. (R. d. C. p. 98.)

S'il *vaint*, il aura le ligance

De tot le roiaime de France. (P. d. B. v. 2811. 2.)

Dunkes à penser fait ke la envoisure des biens ne nos sorplantet
cant nos *venquons* les malz. (M. s. J. p. 448.)

Ne purquei les choses menors

Prennent e *venquent* les plus granz. (Ben. I, v. 252. 3.)

Dont veissies pule fremir,

Homes et femes fors issir,

Saillir sor mur et sor maisons,

Et reclaimer Deu et ses nons,

Que cil *venque* qui pais lor tiegne,

Si que mais guerre ne lor viegne. (Brut, v. 10278-83.)

Feres, fait il, bon crestien,

Que ne vos *venquent* li paien! (P. d. B. v. 2189. 90.)

Des que tu Cesio *venquis*. (Brut, v. 2423.)

N'ere mais amie ne drue

A home nul s'à celui non

Qui orains *vainqui* le lion. (Poit. p. 29.)

Au roi Gunter se combati

Et as Danois, sis *venqui*. (L. d'H. v. 31. 2.)

La bataille *vanquirent* androit none sonant. (Ch. d. S. II, p. 78.)

Puis lour a dit se il *vencoit*

Que à cascuns son fief croistroit. (Brut, v. 12486. 7.)

Se ma dame me *vaincoit*. (C. d. C. d. C. p. 26.)

Certes je *vaincrai* le tornoi. (P. d. B. v. 7535.)

Qui *vencus* iert, si soit deshones,

Et qui *vaincra* s'en ait les herites. (O. d. D. v. 4542. 3.)

Sire, fait il, bataille aurons,

Et, se Deu plaist, bien le *vaincrons*. (P. d. B. v. 2379. 80.)

Li hardi *vaincront* les coars. (Ib. v. 2360.)

Bien se fioit qu'il le *vaincroit*. (P. d. B. v. 9532.)

Dont il *veincroit* son enemi. (L. d'H. v. 1053.)

Que sans dotance les *vaincroient*. (Brut, v. 12665.)

Et jai at *vencuit* lo pechiet en sa propre personne, quant il l'umaine nature recent senz totes taiches de pechiet. (S. d. S. B. p. 537.)

Mez il furent *veincu*, et en fuie tornerent. (R. d. R. v. 1054.)

Si souvent que *vaincue* suy. (R. d. C. d. C. v. 3529.)

Ce m'est avis que jo i soie

E que jo ja *vainqus* les voie. (Brut, v. 11301. 2.)

N'en court de bataille *venchu*. (R. d. S. G. v. 927.)

Ge ne vos rende sempres coi et *venchu*. (R. d'A. p. 1, c. 1.)

Ce *ch* pour *e* fort a déjà été expliqué fort souvent.

Vainquant (Ch. d. S. II, p. 79).

Remarquez le composé *sorvaincre*, vaincre, subjuguier, dominer, triompher.

Cuide me tu *sorvaincre*? tu as le san perdu. (Ch. d. S. II, p. 162.)

VIVRE (vivre).

Le verbe *vivre* faisait, au parfait défini, avec affaiblissement de l'*i* en *e*, *vesqui*, *veski*, *vesqi*, *veschi* (sk, squ, sch, sc = x), au participe *vescu*, *veschu*, et, vers la fin du XIII^e siècle, *vesqui*. (V. *naître*.)

Li bons devoit *vivre* à loisir. (P. d. B. v. 5439.)

Bien cuidai *vivre* sans amour

Des ore en pais tout mon ae. (C. d. C. d. C. p. 25.)

E or sai ben n'avons guaires à *vivere*. (Ch. d. R. p. 75.)

Kar por seint eglise maintenir,

Voudrat u *vivere* u morir

A honour. (Ben. t. 3, p. 623, c. 1.)

Certes c'est grans desloiautes

Que jou *vif* et vous iestes mors. (Phil. M. v. 8641. 2.)

D'aler à li or ai quis l'achoisson

Dont je morrai; et si je *vif*, ma vie

Vaudra bien mort. (C. d. C. d. C. p. 90.)

Vif e regne paisiblement,

Ceo ottrei e voil, tei e ta gent. (Ben. II, v. 643. 4.)

Or meismes lai où il en luy, et en ayer luy *vit* plus bienaurousement (S. d. S. B. p. 554.)

Suffre que jo *vive* si cume jo ai este od tun pere, od tei, si te plaist, serrai. (Q. L. d. R. II, p. 177.)

Quar il covient que cil sols *vivet* bestialment ki par humaine raison ne soi atemptret. (M. s. J. p. 513.)

Pour la miudre dame ki *vive*

A fait et rimee ceste oeuvre. (R. d. l. V. v. 6639. 40.)

Unques puis qu'il *vesqui* nul jor

Ne fist al duc si servir non
 Od quor de bone entention. (Ben. v. 10068-70.)
 Tant com il *vesqui* et raina
 Tos autres princes sormonta
 De cortoisie et de proesce. (Brut, v. 9262-4.)
 Enpres cest fet rois Aelsis
 Ne *vesquit* mes qe quinze dis. (L. d'H. v. 1091. 2, cfr. 1084.)

Cette orthographe en *t* finale était très-rare, et n'appartient pas aux bons temps.

Et quant plus ensamble *veskirent*
 Et tant plus bonne amour maintinrent. (R. d. l. V. v. 6632. 3.)
 Nuls biens ne me peust venir
 A nul jor mais que jeo *vesquisse*
 Se issi malement vos perdisse. (Ben. v. 6026-8.)
 Mult ere à ceo volenterif
 Cum *vesqueisse* contemplatif. (Ib. v. 11249. 50.)

Vesqueisse est sans doute une analogie à *queisse* et autres formes semblables.

Ja ne poi geo merci avoir
 Que jeo *vesquisse* dusqu'au soir. (M. d. F. II, p. 378.)

Vequisse (?) (G. l. L. II, 240.)

E veirement le sai que si Absalon *vesquist*, tuz i fussums morz, e
 ço te plarreit. (Q. L. d. R. II, p. 191.)

D'euz toz en fust icist la flors,
 Se fust que longement durast,
 Qu'il *vesquist* plus e qu'il regnast. (Ben. v. 30013-5.)
 Et sanz doute, se il *veschist*
 Vaspasien, se il vousist
 Garessist de sa maladie,
 Ne fust si granz ne si antie. (R. d. S. G. v. 1063-6.)
 Dont sont il mort? Par foi, ce enten ge,
 Car s'il *vescuissent*, ja Renars
 N'eüst corone . . . (R. d. Ren. IV, p. 61.)

Vivoient (M. s. J. p. 465), *vivrai* (P. d. B. v. 6102); Poit. p. 29;
 Th. F. M. A. p. 40), *viverai* (Trist. II, p. 104), *viveras* (Q. L. d. R.
 IV, p. 416), *viverad* (ib. I, p. 81; Ch. d. R. p. 153), *vivrons* (Ben.
 v. 24979); *vivreiz* (ib. v. 24369), *viveront* (Fabl. et C. I, p. 285),
vivreie (Trist. II, p. 79), *viveroie* (R. d. C. d. C. v. 8117), *vivreit*
 (Ben. v. 15357), etc. etc.

Diex, pour qui j'ai *vesqui* en terre. (N. R. F. et C. II, p. 289.)

On lit dans les S. d. S. B. p. 554:

Quant sainz Polz fut convertiz, si devint ministres de ceste conver-
 sion par tot lo monde, car il mainte gent convertit à Deu par l'office
 de predication, za en ayer quant il ancor estoit en char, et s'il donkes
 ne *veskivet* jai mies selonc la char.

Cette forme *veskivet*, reconnue par Roquefort, est une faute de copiste. La construction et le sens de la phrase repoussent l'imparfait de l'indicatif; on doit remplacer *veskivet* par *veskiest*, c'est-à-dire par la troisième personne du singulier de l'imparfait du subjonctif.

La forme suivante est également incorrecte:

Dunkes bien est demostreit, quand la terre des païens est ramembreie, ke li bieneurs Job *viscat* entre les felons. (M. s. J. p. 441.)

Vivre s'employait souvent avec le pronom *se* au sens de *se nourrir*, *se sustenter*.

E la vitalle de coi nos *nos vivron*. (R. d'A. p. 5, c. 2.)

Afin d'éviter des redites, j'ai réservé, pour en parler en commun, deux classes de verbes qui font partie de la quatrième conjugaison: ceux en ...*ndre* et ceux en *uire*¹.

A. Voyons d'abord les verbes en ...*ndre*, qui, dans le principe, dérivait tous de primitifs latins en *ngere*.

Dans l'ancienne langue, on avait l'habitude d'écrire *gn*, lorsque la nasale *n*, simple ou redoublée, était suivie d'un *i* ou d'un *g* adouci (*j*); puis, souvent encore, on diphtonguait avec *i* la voyelle précédente, en Bourgogne et en Picardie; p. ex. *Campania*, *Champaigne*, etc. Aujourd'hui ce *gn* a le son de *nj*, et, au treizième siècle, il en était sans doute déjà ainsi, puisque les auteurs allemands du moyen-âge écrivaient *Schampanje*, etc. Néanmoins la place du son guttural doit avoir été celle que lui donne l'ancienne orthographe, et le *g* se prononçait alors comme *n* nasal, d'où, avec assimilation des consonnes², *gn* = *ngn*. En fixant ainsi la prononciation de *gn*, on se base: 1° sur ce que les mêmes assimilations nasales se retrouvent avant le *gn* de l'ancienne langue latine, lequel a également pour nous le son *nj*, mais que les Romains prononçaient *ngn* (cfr. *singnum* des inscriptions); 2° sur les nombreuses orthographes en *ngn*

(1) Je me sers des dénominations *ndre*, *uire*, pour éviter des circonlocutions; mais je n'entends pas dire que *ndre*, *uire* soient des terminaisons.

(2) On a vu, à l'article Dérivation, que très-souvent les consonnes produisent un changement des voyelles. Le cas contraire a lieu aussi, c'est-à-dire que certaines voyelles influent sur les consonnes. a) Le son de la consonne est déterminé par la voyelle suivante, p. ex. *c* sonne autrement devant *a* que devant *i*. b) Le renforcement des voyelles et l'assimilation de la 2e et 3e espèce (v. Dérivation) influent sur la consonne suivante, quand celle-ci est une liquide, c'est-à-dire qu'on la redouble. On a vu p. ex. *aimme*, de *amer*, *faillir*, après que l'*i* se fut introduit dans le radical, etc. Cet usage n'était cependant pas une règle générale.

de la langue d'oïl¹. (V. Wackernagel, *Altfranzösische Lieder und Leichen*, pp. 154-7.)

Les observations qu'on vient de lire étaient nécessaires pour expliquer l'orthographe primitive de nos verbes en *ndre*, c'est-à-dire *gnre*, en Bourgogne et en Picardie.

Et si ne porras mies *atignre* (attingere) à lei. (S. d. S. B. p. 528.)

Certes, forz est amors si cum morz, et dure si cum enfers chariteiz, dont tu leis en un altre leu, ke les granz awes ne poront mies *estignre* (exstinguere) la chariteit. (Ib. p. 569.)

Estignre, plus tard *estaindre*, *esteindre*, signifiait éteindre, ne pouvoir plur respirer, étouffer, mourir, détruire.

Si est epris ne puet *estaindre*. (R. d. l. M. v. 475.)

Si tu à la parsomme vis de foit ensi k'il ne covignet mies *plaignre* (plangere) ke tu ayes oblieit ton pain à maingier. (S. d. S. B. p. 534.)

Ancor te di plus, ne mies seulement *oygnre* (ungere), anz lo (lo chief) covient nes engraissier. (Ib. p. 565.)

Oignre, plus tard *oindre*, signifiait oindre, frotter, enduire; flatter, s'insinuer. On verra plus bas le composé *enoindre* (in-ungere), oindre, frotter, enduire.

Dès la fin du XIIe siècle, on fit l'intercalation ordinaire du *d* entre *n* et *r*, et l'on n'écrivit plus le *g*, d'où *ndre*.

La Normandie orthographiait *ngre*, *nger*, et le *g* se conserva même encore après qu'on eût intercalé le *d*.

E requist le rei de Moab que sis peres e sa mere fussent entur lui, dès ci qu'il soust que Deus li freit ki l'out fait *enuingdre* à rei sur Israel. (Q. L. d. R. I, p. 85.)

Avant d'aller plus loin, il faut se demander: Les verbes en *ndre* dont la voyelle radicale était *a* ou *o*, doivent-ils être comptés parmi les verbes forts? Les plus anciens thèmes auxquels il est possible de remonter nous les montrent déjà tous renforcés, néanmoins il nous est resté quelques formes qui permettent de répondre affirmativement à cette question. Ici, comme partout, le renforcement des formes à terminaison légère a passé au thème de l'infinitif, mais ce passage doit avoir eu lieu dès la seconde moitié du XIIe siècle.

Quant aux verbes en *ndre* qui avaient *i* pour voyelle radicale, le son de l'*i* devant *n*, favorisé par l'analogie à ceux en *a* radical, fit introduire, selon les provinces, *a* ou *e* au thème de l'infinitif, et cette diphthongaison irrégulière passa aux autres formes. On remplaça même assez souvent l'*ai* ou l'*ei* par *oi*:

(1) Cette remarque fournit en même temps l'explication complète des orthographes *n*, *ng*, *gn*, *ngn*, *g*, pour indiquer le son nasal.

toutefois ces formes irrégulières en *oi* appartiennent, pour la plupart, à la seconde moitié du XIII^e siècle.

Voici quelques exemples des infinitifs en *ndre*.

Lascher, *faindre* ne resortir

Ne se voleit de Deu servir. (Ben. v. 8894. 5.)

Ne volez pas celer ne *faindre*

A quei l'om pot à vos *ateindre*. (Ib. v. 9312. 3.)

Faindre, *feindre* (fingere) signifiait dissimuler, déguiser, feindre, tromper, — et comme verbe réfléchi, se faire passer pour, se cacher, se ménager, travailler nonchalamment.

Ce violt que soit li siens mestiers

De vos *çaindre* premiers l'espee. (P. d. B. v. 2014. 5.)

Çaindre (cingere) avait le sens de ceindre, revêtir, être revêtu.

Composés: *açaindre*, *enceindre*, entourer, environner, enclore. *Deçaindre*, ôter une ceinture.

Granz colz se donent es escus de quartier

Desoz les boucles les font *fraindre* et brisier. (G. d. V. v. 2357. 8.)

Homs ne doit *freindre* ne desjoindre

Cels q'assembler velt Diex et *joindre*. (N. R. F. et C. t. I, p. 34.)

Fraindre (frangere) signifiait rompre, briser, casser, séparer; *enfreindre*.

Composés: *Esfraindre*, *effraindre*, détruire, rompre, briser. *Refraindre*¹, réprimer, réfréner, renoncer, rabattre, apaiser, modérer, soulager.

Ainz que lor dol puissent *refraindre*. (Ben. v. 28803)

Cil ne valdrent mie remaindre,

Ne de lor requeste *refraindre*. (Brut, v. 591. 2.)

Enfraindre, *enfreindre*.

En la chambre revint arriere

Que le feu *desteindre* cuida. (Chast. XXIII. v. 98. 9.)

Desteindre, avait la signification de éteindre, calmer.

En Rencesvals à Rollant irai *juindre*.

De mort n'aurat garantisun pur hune. (Ch. d. R. p. 37.)

Joindre (jungere) signifiait joindre, unir, lier; engager un combat, assaillir.

(1) Il ne faut pas confondre, comme cela est souvent arrivé, le verbe *refraindre* avec *refrener* (*refraenare*), tenir en bride, arrêter.

Qu'austresi cume riens desvee

Qui ne pot estre *refrener*.

Les vait desmembrer e ocire. (Ben. v. 38713. 5.)

Ço li respunt le cunte: *Refrenez* cel talent. (Ib. t. 3, p. 546.)

Cfr. *afrener*, arrêter, retenir, mettre un frein.

Lor mautez saveit *afrener*,

Vengier, apaisier e dampner. (Ben. v. 17431. 2.)

Composés: *Conjoindre*, conjoindre, réunir, contracter. *Desjoindre*, *dejoindre*, disjoindre. *Enjoindre*, enjoindre. *Ajoindre*.

Plaindre se doit, qui est batus. (Romv. p. 531.)

Plaindre, plaindre, regretter, gémir, soupirer, lamenter.

Composés: *Complaindre*, plaindre, gémir, lamenter, avoir du chagrin. *Desplaindre*, plaindre fort.

Dont moult m'a fait palir et *taindre*. (R. d. C. d. C. v. 3156.)

Taindre (tingere) signifiait teindre, colorer, changer de couleur, avoir l'air blême, défait, défiguré.

Cil qui *poindre* devoient. (H. d. V. 495^a.)

Poindre (pungere) avait le sens de piquer, aiguillonner, stimuler, exciter, poindre; donner des éperons à un cheval, aller au galop, en toute hâte, s'élancer.

Composés: *Repoindre*. *Apoindre*, donner des éperons, se hâter, s'empresse.

On trouvera plus bas des exemples d'un verbe *empaindre*, *empeindre*, dans lequel il faut bien se garder de voir un composé de *poindre*, bien que la seconde moitié du XIII^e siècle fournisse des formes en *oi*, au lieu de *ai*, *ei* radical. *Empaindre* dérive de *impingere*; il signifiait heurer, frapper, pousser, élaner, lancer, jeter — heurer contre quelque chose — embarrasser.

Je citerai enfin le verbe *straindre*, serrer, resserrer, mettre à l'étroit, étrangler; qui disparut de bonne heure et fut remplacé par le composé *estraindre* (exstringere), êtreindre, serrer, resserrer, presser, réduire, restreindre. A la même racine appartenaient encore: a) *Destraindre* (destringere), arrêter, réprimer, punir avec sévérité, forcer, opprimer, tourmenter, maltraiter, contraindre par saisie des biens.

En tele maniere que il nous devoit *destraindre* par son chastel et guerrier. (H. d. V. 508^b.)

b) *Restraindre* (restringere), restreindre, resserrer, retirer, replier.

S'eslaissa li cuor e tant crut,

Ne pout *restreindre* quant il dut. (R. d. R. v. 7545. 6.)

c) *Astraindre*, astreindre.

A la fin du XIII^e siècle et au commencement du XIV^e, l'influence des formes qui avaient *gn*, fit créer des infinitifs où cette combinaison se retrouve; mais comme la prononciation du *gn* s'accordait mal avec *re*, on rapporta ces nouveaux thèmes à la première conjugaison.

Le présent de l'indicatif des verbes en *ndre* se conjuguaient d'abord de la manière suivante, p. ex.:

plaing, *plainz*, *plaint*, *plagnons*, *plagneiz*, *plaignent*,

c'est-à-dire que la première personne du singulier n'ayant aucune terminaison, le *g* conservait la place qu'il avait dans le latin; qu'on syncopait le *g*, comme les autres consonnes, devant les terminaisons *s* (*/z/*) et *t* de la seconde et de la troisième personnes du même nombre; qu'enfin on écrivait *gn* au pluriel pour la raison que j'ai donnée ci-dessus.

Le présent du subjonctif s'écrivait *gn* pour la même cause.

Au lieu de *ng*, à la première personne du singulier du présent de l'indicatif, on orthographia souvent en *g*, dès le milieu du XIII^e siècle. (Voy. tenir.)

Après l'introduction de la forme *ndre*, on conjugua quelquefois comme si le *d* eût été radical, c'est-à-dire qu'on le conserva à toutes les formes où l'on admettait la consonne finale. Cette méthode est celle que suit le texte des oeuvres de S. Grégoire. (Cfr. prendre.)

Dex! dist la dame, qui le mont a sauve,
Or ne *plaing* pas ce que lui ai donne. (R. d. C. p. 161.)

En recordant ma grant folie....

Me *plaing* .vij. jors en la semaine

Et par reson. (Ruteb. I, p. 30.)

Et ge me *plaig*, si ai reson. (Romv. p. 531.)

Quant tu averas, dist il, geuneit, *oing* ton chief. (S. d. S. B. p. 563.)

Dist nostre Seigneur à Samuel: Lieve, si l'*enuing*; cist est mis esliz.
(Q. L. d. R. I, p. 59.)

Tot ton message à ce *estreing*

Qu'à jeter l'en essaieieies. (Ben. v. 15203. 4.)

Tot le poeir de lor noissance,

Od la vertu de ta puissiance

Fraing e abat, oste e confunt. (Ib. v. 13249 - 51.)

Dame, dist il, pas ne me *faing*,

N'en moi n'a orguel ne desdaing. (P. d. B. v. 1209. 10.)

Ha! fortune! chose legiere,

Qui *oins* devant et *poins* derriere,

Comme es marastre! (Ruth. I, p. 82.)

Nostre Signor *oynt* cil ki en toz leus est sa bone odors. (S. d. S. B. p. 563.)

E qui *enfraint* la pais le rei en Merchenelae, cent solz les amendes.
(L. d. G. p. 174. 1.)

Qu'en .ij. moitez li *freint* le col. (Chr. A. N. I, p. 26.)

Tant se porront dedenz deffendre

Cum il i auront que mangier,

Qu'entors les doves deu terror

Cort Lisle e *aceint* de toz liez. (Ben. v. 33845 - 8.)

Le destrier *point* des esperons doreiz. (G. d. V. v. 630.)

Fous est qui le feu *esteint* sofle. (Ben. v. 15362.)

Si bien l'enpaint Geris li vieix floris,

Que Berniers a les estriers guerpis. (R. d. C. p. 135.)

Jofroiz li Angevins an la presse s'anpaint. (Ch. d. S. I, p. 201.)

Et avec oi pour ai :

Enpoint le bien, si l'ait fait trabuchier. (G. d. V. v. 270.)

Quant le voit Guiteclins, d'ire taint comme pois. (Ch. d. S. I, p. 201.)

Joose porte droite là où a grant luor,

Sovantes foiz la taint de vermoille color. (Ib. II, p. 147.)

Car amors ne se faint niant. (P. d. B. v. 6812.)

Ainsi ses grans sens li destraint

Li feus d'amours et li estaint. (R. d. C. d. C. v. 803. 4.)

Adont estraint li quens son conseil entre lui et ses Lombars. (H. d. V. 501^b.)

Mais alsì com nos nos *complaindons* à nostre Sanior, quant nos cez choses avons oïes, et nos li disons . . . (M. s. J. p. 491.)

Quantes foiz nos *rastrendons* les turbilhous movemenz del corage desoz la vertu de mansuetudine. (Ib. p. 513.)

Maintes foiz turnons nos mimes les visces el usage de vertuz, se nos nos *astraindons* encontre eaz par fort estude. (Ib. p. 455.)

Poignons avant plus sommes nos .iii. tans. (R. d. C. p. 153.)

Et nous aussi ne nous *faignons*. (Renart le Nouvel. t. IV, p. 174.)

Poignes, François: demandeiz ki feri. (G. d. V. v. 494.)

Ne pour chose dont vous doutez de lui, ne *destraingez* auques de plait; mais, pour Dieu, *restraingez* vostre coer entre vous. (H. d. V. 501^a.)

Et veir les angeles montanz et descendanz est esgardeir les citains del sovrain païs, et aperzoivre u par com grant amor il soi *adjoindent* à lur faite desor ceaz; u par com grant compassion de cariteit il descendent à nos floibeteiz. (M. s. J. p. 480.)

Isnelement *ceignent* lur branz. (Ben. v. 5248.)

Ceignent espees del acer vianeis. (Ch. d. R. p. 39.)

Ceinent espees enheldees d'or mier. (Ib. p. 149.)

Çaingnent espees od les brans viennois. (O. d. D. v. 6799.)

Chaignent espees, es cevaus sont saillis. (Ib. v. 7828.)

Il li deslacent son vert elme à or mier,

Puis li *descaignent* son bon branc qu'est d'acier. (R. d. C. p. 62.)

Rune et mi anemi m'*açaignent* de toz lez. (Ch. d. S. II, p. 19.)

Cil del chastel point ne s'i *feignent*,

Lor enemis as chans *empeignent*. (Ben. v. 28358. 9.)

Ja li volsist la teste rooignier,

Quant au rescorre *pognent* mil chevalier. (O. d. D. v. 3309. 10.)

Jofroiz et Miles de Braibans *repoignent* chascun à la soie (eschiele) (H. d. V. 495^e.)

Karles sona .i. cor por sa gent raliar,

Et li baron *apoignent* à la voiz por aidier. (Ch. d. S. II, p. 138.)

Si s'entreviennent par tel forche

Que tout aussi comme escorche
 Esclicent les lanches et *fraignent*. (R. d. l. V. v. 5528-30.)
 Li .j. fuient tout esperdu,
 Li autre cachent et *ataignent*,
 Tant bon cheval illuec *estaignent*.

(Ib. v. 6057-9; cfr. P. d. B. v. 4504.)

De ceu est ceu ke li altre l'arguent et reprennent et dient k'il soffrir
 ne puient la perece de sa tevor, cuy il assi cum par uns avvillons *destrai-*
gnent et bottent assi cum à lor mains. (S. d. S. B. p. 567.)

Par lor dols cans les fols *ataignent*. (Brut. v. 741; cfr. Villeh. p. 209.)

Mais quant l'a trait vers ses orelles,
 Cierges *estingnent* et candelles. (P. d. B. v. 1113. 4.)
 Pitusement plurent andui,
Plangent lur bone compagnie

K'isi brefment ert departie. (Trist. II, p. 52.)

Dont encor s'en *plangent* les armes. (Phil. M. v. 1915.)

Mult crem qu'al departir m'en *plaingne*. (Ben. v. 10420.)

Si avient à la foiz ke la pense plus haitie, soi *joindet* un pau plus
 largement al rait de son esgardement. (M. s. J. p. 484.)

Urake li dist qu'il le *çaigne* (l'espee). (P. d. B. v. 6831.)

Que Melior li *çaigne* espee. (Ib. v. 6899.)

Li altres geunet par rancor et par impascience, et à cestui est me-
 stiers k'il son chief *oignet*. (S. d. S. B. p. 565.)

Rainelet, il couvient c'on *oigne*

Ten pauc, lieve sus .j. petit. (Th. Fr. M. A. p. 64.)

Ors ne lion n'est, ne beste sauvage,

Qui tel folz est ne *fraigne* son voloir

De fere mal et ennui et damage. (C. d. C. d. C. p. 100.)

Et totevoies ne lait il mies por ceu k'il ne requieret ke nos l'*oigniens*
 (nostre chief). (S. d. S. B. p. 563.)

Je vous commande à tous, en nom de penitence, que vous *poigniez*
 encontre les anemis Jhesu Crist. (H. d. V. p. 182. VIII.)

N'i targent plus ne ne feignent,

Qu'es granz undes de mer s'*enpeignent*. (Ben. v. 27315. 16.)

Le parfait défini des verbes en *ndre* se conjugait de la ma-
 nière suivante:

oins, oinsis, oinst, oinsimes, oinsistes, oinstrent, oinsent, etc.
 et l'imparfait du subjonctif correspondant:

oinsisse, oinsisses, oinsist, oinsissiens, oinsissiez, oinsissent.

E nostre Sire te manded ces paroles: Jo te *enuins* à rei sur Israel e
 de Saul de delivrai. (Q. L. d. R. II, p. 159.)

Quant tu fus humbles e petiz, Deus te fist chief sur tut sun pople de
 Israel; Deus te *enuinst* à rei, sur son pople de Israel. (Ib. I, p. 55.)

Il l'*oinst* davant toz les altres et si assemblat sor luy toz les oygne-
 menz de benigeteit, de mansuetume et de suaviteit. (S. d. S. B. p. 563.)

Burguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II.

Mazelainne (Madeleine)

De ses larmes plorant lava
 Les pies Jhesu k'il ot moult biaux,
 Et resua de ses cheviaus,
 Et puis les *oïnst* d'un ongement
 Qu'ele avoit gardet longement. (Phil. M. v. 10709-13.)

Cumeço oïd li poples, forment s'en *plainst* e plurad. (Q. L. d. R. I, p. 36.)
 E *uteïnst* l'umme Deu, si i parlad desuz un arbre ù il le trovad.
 (Ib. III, p. 288.)

Tout son afaire a atourne,
 En France vint, et moult se *plainst*
 Del roi Ricart qui si l'*ataïnst*. (Phil. M. v. 19792-4.)
 Maudit tute sa destinee
 E l'ure qu'om li *ceïnst* espee
 E l'ure qu'il fu chevalier. (Ben. v. 5431-3.)
 Geri li *sainst* le branc forbi d'acier
 Qui fu Raoul le nobile guerrier. (R. d. C. p. 149.)
 Et il l'*estraïnst* par les costes. (P. d. B. v. 1288.)

Et furent mult destroit et mult irie, et mult se *plainstrent* de *ce*ls
 qui avoient faite la mellee entre l'empereor et le marchis. (Villeh. 466^d.)

Pesa lor mult, assez le *plainstrent*. (Ben. v. 12797.)
 Et bien s'i prouva li soudans,
 Quar à nos gens fist moult de bien,
 Ne de lui ne se *plainsent* rien. (Phil. M. v. 22924-6.)

Al cors du mort porter espeissa la medlee,

Quer Alemanz i *poïnstrent* come gent desvee. (R. d. R. v. 4007.8.)

Chil as quels il fu commande *poïnsent* premiers, et li autres l'esgar-
 derent, si com drois fu. (H. d. V. p. 183. IX.)

Bien les chacierent et *ataïntrent*,
 Qui d'ax abatre ne se *faintrent*. (Brut. v. 12638. 9.)
 Mirmande, un chastel orgoillos,
 E vers eus mult contralios,
Ceïnstrent d'environ e d'entor. (Ben. v. 29615-7.)

Deus me enveïd jesque à tei, que jo t'*enuïgnissie* rei sur sun pople
 de Israel. (Q. L. d. R. I, p. 53.)

Li espiriz nostre Signor manut sor luy; et coment dotteroit nuls k'il
 nel *oïnsist*? (S. d. S. B. p. 563.)

Li archevesques mors estoit | Qui enoindre le roi devoit;
 N'i ot altre qui l'*enoïnsist*,
 Et qui sa main mettre i volsist. (Brut. v. 6681-4.)

Quant veit li reis Henris qu'il nel purra avoir,

Quida qu'il se *fainsist* tut pur lui deceveir. (Th. Cant. p. 15, v. 21.2.)

Le meillor hume e le plus sage
 E le plus eslit chevalier

Qui unc i *ceïnsist* brant d'acer... (Ben. II, v. 946-8.)

Fille, dist il, je vos ai mariee
 Au millor home qui ainc *çainsist* espee. (O. d. D. v. 2515. 6.)
 Drois empereres au coraige vaillant,
 Je ne volroie, por l'onor de Mellant,
 Qu'autres que je en *çainssist* ja le brant. (R. d. C. p. 193.)

Et mestiers fut ke ele andous cez choses *conjoinsist* ensemble. (M. J. p. 442.)

Dunc cumandad que il a *enpeinsissent* aval de cel solier, e il si firent.
 Q. L. d. R. IV, p. 378.)

Et avec *d* (cfr. *prendre*):

Qui voies fosseroit, ou terre d'autrui, et on se *plaindist*, il en seroit
 XL s. (1312. J. v. H. p. 551.)

Et elle estoit si fine belle,
 Que n'avoit dame ne pucelle
 Ens el país qui l'*ataindist*. (R. d. C. d. C. v. 151-3.)

Le participe passé des verbes en *ndre* se terminait en *nt*.

Et totevoies ne redottet mies à oygnre Marie Madalene cest chief,
 ai soit ceu ke li Peres l'aust *oynt* si largement. (S. d. S. B. p. 562.)

Nostre Sire me seit propice, que jo mal ne li face, kar il est reis
nuinz par nostre Seignur. (Q. L. d. R. I, p. 94.)

Si avint chose ke une femme aportat lo corselet de son fil ki astoit
stinz. (Dial. de S. Grég. I.)

Je voi vos garnemanz *tainz* et ansanglantez. (Ch. d. S. II, p. 155.)

Puis a *chaint* le sien branc demainne,
 Que millour ne pooit avoir. (R. d. I. V. v. 1772. 3.)
 A paines porai le tissu
 Deviser dont ele estoit *çainte*. (R. d. I. M. v. 2216. 7.)

Si disons et tesmoingnons, ke celi mardi li dis dus fu del tout en
 lefaute de faire chou ke nous li aviemes *engoint*. (1288. J. v. H. p. 478.)

Sa gorge fu et maigre et *tainte*,
 Sa grant biautez fut tote *estainte*. (Dol. p. 276.)

Bien nous ont monstre tuit li saint

Qui tant furent por Dieu *destraint*,

Ke ce que Dex dist n'est pas fable,

Ne ce n'est contrueve ne *faint*

Chou que sainte Escripture *paint*

De mort, de vie parmanable. (V. s. I. M. XXXVIII.)

D'or e d'azur, de inde e de blef

I out mainte bele ovre *peinte*.

De tantes parz fu l'ovre *aceinte*

Qu'en nule, ce quit bien e pens,

N'out tant fait en si poi de tens. (Ben. v. 26077-81.)

Ogiers a trait Cortain sa bone espee,

Et fiert un autre sus la targe doree,

Qu'en deus li a e *frainte* e tronçonee. (O. d. D. v. 5085-7.)

... Thodres li Ascres . . . avoit trives à l'empereour Henri et ne li avoit mie bien tenues, ains les avoit *enfraintes*. (Villeh. p. 150. CLXVII.)

Outre ce participe régulier de la langue d'oïl, le verbe *fraindre* en avait un second qui dérivait directement du latin *fractus*.

Et cil le fiert si en l'escu

Que il li a *frait* et fendu. (P. d. B. v. 3015. 6.)

M'espee est *fraite* joste le heux devant. (G. d. V. v. 2629.)

Naymon l'a *frete*, que tres bien l'asena. (Agol. v. 574.)

Les autres formes des verbes en *ndre* n'exigent aucune remarque particulière, les quelques exemples suivants suffisent à en donner une idée.

Imparfait de l'indicatif:

Gerard rencontre, ki *apoignoit* vers li. (G. d. V. v. 1661.)

Et del aguillon le *poignoit*. (R. d. S. S. v. 1266.)

Entre les mors navres gisoit

Et de paor là se *fagnoit*. (Phil. M. v. 7750. 1.)

Jai aloient par le boscaige,

Et bestes et oisiax prenoient,

Au philosophe repairoient

Qui d'aus norrir ne se *fingnoit*. (Dol. p. 276.)

K'ele (la lumière) *straindoit* les cuers . . . (S. Grégoire. V. Roquefort, s. v. *straindre*.)

Li autres des sages estoit chiches et si avers qu'il ne vouloit riens despendre; et si angeleus que tout ce qu'il avoit il gardoit et *estreignoit* moult durement. (R. d. S. S. d. R. p. 30.)

Des esperons le *destraignoit*,

Et du chevestre le feroit. (R. d. Ren. t. I, p. 9.)

Et li Romain les encauçoient

Qu'à lor pooir les *destraignoient*. (Brut. v. 12252. 3.)

La gent qui aucun mal avoient

S'en *oignoient*, si garissoient. (S. N. v. 1360. 1.)

Futur et conditionnel avec *d* intercalaire:

Tant cum je mais *ceindrai* espee

Cum me peust il plus honir? (Ben. 15235. 6.)

En non Dieu, nies, je vos *saindrai* l'espee. (R. d. C. p. 143.)

E se li reis m'a point el gras,

Certes jeo *poindrai* lui el maigre. (Ben. v. 15383. 4.)

Et jo te musteraï que tu fras, e quel que jo te musteraï à rei *enuinderas*. (Q. L. d. R. I, p. 58.)

E si l'*enuingderas* que ducs seit sur mun pople de Israel. (Ib. I, p. 30.)

De ceo nel mescrez vos mie;

Mult volentiers, se il poeit,

Ja ce sachiez, ne s'en *feindreit*. (Ben. v. 15331-3.)

Cele nuit deviserent lor batailles, et ordenerent liquel *poinderoient* premerains, se ceu venoit al assembler. (H. d. V. 493^d.)

Participe présent:

Devant les autres vait *poignant* Aymeris. (G. d. V. v. 1492.)

Si s'entrecorent à vigor,

Romain vont cà et là *pognant*. (Brut. v. 12561. 2.)

Qui donques fust là à cel point, adonques peust veoir... l'empereour qui vait ses batailles ordenant et *destraignant* de l'une partie. (H. d. V. 494^a.)

Tot soavet en *estraignant*

L'a reboutee sor l'enfant. (P. d. B. v. 1275. 6.)

Et por ce ke pluisor lo desirent et nekedent ne parvinrent mie de ci ke à la haltece de cele perfection, si dient il en *complaidant* à droit. (M. s. J. p. 465.)

Cfr.: Comme font les leons, qui sans auscunes armes ne *feignent* point de s'aller ruer au milieu d'un troupeau de bestes timides. (Amyot. Hom. ill. M. Cato.)

Ses familiers et amys le (Solon) tançoient, disants qu'il seroit bien beste si, pour crainte du nom seulement d'estre appelle tyran, il *feignoit* d'accepter la monarchie, laquelle devient incontinent juste royaulte, si celui qui la prend est homme de bien. (Ib. ead. Solon.)

(Cato) ne *feignit* point d'entrer en pique et en querelle avecques le grand Scipion, qui pour lors, encores qu'il feust jeune, contendoit avecques l'auctorite, puissance et dignite de F. Maximus. (Ib. ead. M. Cato.)

Brisson, courant contre Alexandre, *se feignit* en la course. (Montaigne. Essais, III, 7.)

Ce qui *poinct*, touche et esveille mieulx que ce qui plaist. (Ib. ead. III, 8.)

La maladie se sent; la sante peu ou point; ny les choses qui nous *oignent*, au prix de celles qui nous *poignent*. (Ib. ead. III, 10.)

On se sera peut-être étonné de n'avoir pas vu figurer *craindre* parmi les exemples que je viens de citer au sujet des verbes en *ndre*. J'avais, pour l'omettre, une fort bonne raison: Pendant toute la durée de la langue d'oïl, *craindre* s'est conjugué d'une manière propre, fort différente de celle des verbes en *ndre*.

CRAINdre (v. fo.)

dérive du latin *tremere*. Après le changement du *t* initial en *c*, ce verbe prit les formes *cremir*, dans le nord et l'est du dialecte picard; *cremer*, *cremre*, en Normandie; *cremeir*, dans les dialectes mixtes. Quant au thème primitif bourguignon, la forme *cremmoir* des M. s. J. permet de conclure à *cremor*. De *cremre*, on forma *crembre* par l'intercalation ordinaire du *b* entre *m* et *r*. En quittant la Normandie, le *m*, qu'affectionnait cette province, devint *n*, et alors la combinaison *nr* prit sa lettre intercalaire, c'est-à-dire *d*, d'où *crendre*.

L'influence des formes renforcées des présents fit introduire l'*i* de la diphthongaison dans ces deux derniers thèmes, et l'on eut *criembre*, *criendre*.

Pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, *criembre* se rencontre dans toute l'Ile-de-France et même en Champagne. Pour ce qui est de la partie ouest et sud-ouest de la première de ces provinces, *criembre* peut y avoir passé des dialectes voisins; mais ce thème a une origine propre dans l'est et en Champagne. Le futur et le conditionnel faisaient ici, après l'introduction de l'*i* de la diphthongaison au thème de l'infinitif, *criemrai*, *criemroie*, et, avec intercalation du *b*, *criembraï*, *criembroïe*, d'où l'on forma, par analogie, le nouvel infinitif *criembre*.

Après 1250, on trouve les orthographes *crimbre*, *crindre*; puis, vers 1300, *creindre*. *Creindre* provient d'une nouvelle diphthongaison de la forme *crendre*. Comme je l'ai déjà fait observer plusieurs fois, cette diphthongaison avec *i* postposé est fréquente dans l'ouest de la Picardie et l'Artois, pendant la seconde moitié du XIII^e siècle. C'est de ces thèmes *crindre*, *creindre*, que se développa, par analogie aux verbes en *ndre*, la conjugaison que nous avons adoptée. Toutefois les anciennes formes de *craindre*, que je vais citer, restèrent encore en usage longtemps après le XIII^e siècle.

Faute d'avoir remarqué les transformations successives et tout à fait normales qu'éprouva le latin *tremere*, quelques philologues, se fondant sur ce que les verbes en *ndre* dérivent d'un primitif latin en *ngere*, ont pensé que *tremere* n'était pas la racine de *craindre*, et ils l'ont cherchée à tort dans les idiomes celtiques¹.

Voici quelques exemples des différents thèmes de *craindre*:

Quar el esgardement de la divine grandece aprent l'om com humilement l'om doit *cremmoir* sa vengeance. (M. s. J. p. 489.)

Se vous me voles afranchir

Ne vous estuet de riens *cremir*. (R. d. M. p. 25.)

Cremir deivent lur princes paien e cristien. (Th. Cant. p. 81, v. 3.)

Devom plus *cremer* e doter. (M. d. F. II, p. 415; cfr. 414.)

Kar chascuns riches hum, qui Deu ne volt *cremeir*,

Alieve sur sa gent custume à sun voleir. (Th. Cant. p. 83, v. 2 3.)

(1) On a encore objecté que *tremere* se retrouve sous la forme *tremir* dans l'ancienne langue. Cela est relativement vrai, c'est-à-dire suivant que l'on étend plus ou moins les limites de l'ancienne langue. *Tremir* est une création postérieure à la langue d'oïl, il date d'une époque où l'on avait perdu de vue l'origine de *craindre*. Le nouveau dérivé de *tremere*, *tremir*, s'employait, du reste, dans un sens différent de celui de *craindre*; on s'en servait surtout pour exprimer l'idée de *trembler*, *frissonner*, *frémir*.

Mult est musars qui Dieu ne croit
 Et cil mauves qui se recroit
 De celui Seignor *criembre* et croire
 Qui nule foiz ne set recroire
 D'acroistre cels qui en lui croient. (Rutb. II, p. 160.)
 Mult funt à *crendre* les seraines
 Car de felonies sunt plaines. (Brut. v. 753. 4.)
 E senz Deu *criendre* e senz raison. (Ben. v. 40658.)
 Qui se fait et *crimbre* et amer. (V. s. l. M. VIII.)

Le présent de l'indicatif de *craindre* se conjuguaît régulièrement fort en Bourgogne et en Picardie; ainsi

criem, criens, crient¹, cremons, cremeiz, crient;
 plus tard: creim, creins, creint, cremons et creimons, cre-
 meiz et creimeiz, creiment.

Par suite de l'influence de la seconde et de la troisième personnes du singulier, et des thèmes de l'infinitif en *ndre*, le son nasal s'introduisit souvent à la première personne du même nombre, dès le milieu du XIII^e siècle, et, pour le mieux marquer, on orthographia même *ng*. Cette orthographe, l'admission successive du *n* à d'autres formes, celles du subjonctif qui étaient souvent en *ge*, rendirent l'analogie avec les verbes en *ndre* plus palpable et favorisèrent aussi l'admission de *craindre* parmi les verbes de cette classe. Le dialecte normand ne diphthonguait pas.

Impératif: criem, cremons, cremeiz.

Voici des exemples des présents et de l'impératif:

Chi vient une beste sauvage,
 Mult me *criem* que mal ne vous face. (Poit. p. 25.)
 Je *criem* que n'avienge entre nos
 Com entre un rei qui France tint
 Et un soen fableor avint. (Chast. IX, v. 124-6.)
 Si senz garde remaint, jo *creim* que ele soit perdue.
 (Charl. v. 322; cfr. M. d. F. Biscl. 35.)
 Fait i aurai maint lait pechie
 Dunt *crem* Deus seit vers mei irie. (Ben. v. 11257. 8.)
 N'i remaint dame qui n'i vienge.
 Las! ja n'en tornerunt mais, ce *crien* ge. (Ib. I, v. 1681. 2.)

Le *n* final de ce dernier exemple paraît être pour la rime avec *vienge*, mais la consonne initiale du pronom sujet placé après exige le son nasal.

Hastez vous tost, car je me *crieng* morir. (G. l. L. I, p. 114.)

(1) Les formes *criens*, *crient*, où le *m* est remplacé par *n*, prouvent entre autres, que dès les plus anciens temps, le *m* a pris le son nasal devant une consonne.

Ne *criem*, ne dote, ne t'esmaies. (Ben. v. 39525.)
 Comme son signor puis cele eure
 De cuer l'aimme, *crient* et honeure. (R. d. M. p. 50.)
 Qui ainme Dieu et sert et doute
 Volentiers sa parole escoute:
 Ne *crient* maladie ne mort. (Ruth. I, p. 48.)
 Sours est Carles, ne *crent* hume vivant. (Ch. d. R. p. 22.)
 En la vile, denz la cloison,
 Là où li reis sont plus fort place,
 Que mais ne *crienge* lor manace,
 Fist faire tors, portaus e murs... (Ben. v. 37960-3.)

Cfr.: Ibid. I, v. 497; II. v. 689. 4221. 12195. 12235. 22879. 29582. 34431, etc.

Metons arriere dos la paour de nostre Signour, en tel maniere que nous de mal faire ne le *cremons*. (H. d. V. 503^e.)

De ço somes espoente,

Mult en *creimon* estre esgare. (R. d. R. v. 10888. 9.)

Onques de moi ne vous *cremez*. (H. d. V. 503^e.)

Ahi las e chaitif! dites mei que *cremez*?

Cremez vus que vus toille li reis vos poestez? (Th. Cant. p. 8, v. 21. 2.)

Suer, dist Urrake, ne *cremes*. (P. d. B. v. 9719.)

Cil se *criement* de son morir. (Fl. et Bl. v. 400.)

Mai(s) or *criement* que ocis soie

Por ce que il ne m'ont veu

Puis que li rois u castel fu. (Brut. v. 9002-4.)

Mais nepuroc lor genz conreient,

Tant n'i *crement* ne ne s'effreient

Qu'il ne facent lor establies. (Ben. v. 8670-2.)

Toz jorz *crement* que lor deserte

Sur les cous lor chee e revert. (Ib. v. 22476. 7.)

Assalt ne *creiment*, ne traire, ne lanchier. (O. d. D. v. 3448.)

Lor parenz *creiment* encuntrer. (R. d. R. v. 15493.)

Le parfait défini avait trois formes: les deux premières, dérivant des thèmes primitifs en *m* final, *cremi* et *cremui*; la troisième, *crens*, *criens*, *creins*, formée sur les thèmes en *ndre*, par analogie déjà aux verbes que j'ai réunis sous cette dénomination.

L'imparfait du subjonctif avait des formes correspondantes: *cremisse*, *cremusse*, *crensisse*, *criensisse*, *creinsisse*.

La forme du défini *cremui* paraît ne remonter pas au-delà du dernier tiers du XIII^e siècle, et sa correspondante de l'imparfait du subjonctif est extrêmement rare.

Pecchied ai en ço que n'ai tenu le cumandement Deu e tes paroles, pur ço que jo *cremi* e obeï al pople. (Q. L. d. R. I, p. 56.)

Le diex d'amors onc ne *cremut*. (R. de la Rose, v. 6913.)

Si s'enfui li quens de Cartres,
 Qui *cremi* le duc et ses cartres. (Phil. M. v. 15640. 1.)
 Quant vit Osmunt si travaillie,
 Si errant, si abesoigne,
 Dota e *crienst*, merveilla sei. (Ben. v. 14077-9.)
 Dota e *crienst*, si out sospeçon
 Que ce fust sa destruction. (Ib. v. 17940. 1.)
 Mais cil qui Deu *cremirent* e qui l'orent ame,
 En unt od grief suspir celeement plure. (Th. Ct. p. 29, v. 24. 5.)
 Mult le *cremurent* tuit e loingtain e veizin. (R. d. R. v. 2292.)
 Li fiz Amon s'aperchurent qu'il ourent mespris vers David, si se
nstrent. (Q. L. d. R. II, p. 152; cfr. III, p. 237.)
 Mult l'en *crienstrent*, mult le doterent,
 De lui mesfaire se garderent. (Ben. v. 17695. 6.)
 Qui *creinstrent* que Rous fust venus. (Ib. v. 5901.)
 Se je lui veoir ne *cremisse*,
 Riens plus volentiers ne veisse. (R. d. l. M. v. 5971. 2.)
 Si n'en *crensisse* estre blasse,
 N'i eust rien de la tor rendre. (Ben. v. 32227. 8.)
 Quant l'aventure oent del moine, | E cum li dus la testemoine,
 N'i out un sol ne s'en *crensist*
 E sa fole ovre n'en gerpist. (Ib. v. 25928-31.)
 Sempres les *criensist* comparer. (Ib. v. 28521.)
 N'i ot baron qui il *criensissent*,
 Ne por qui rien faire volsissent. (Brut, v. 8971. 2.)
 U k'il volsissent la preissent
 Seurement, rien ne *cremissent*. (R. d. R. v. 14716. 7.)

Imparfait de l'indicatif:

Ne sai, fait il, mais je *cremeie*
 Que de la nef getez sereie. (M. d. F. II, p. 326.)
 Por ço se *cremoit* et doutoit,
 Et en ses cambres se muçoit. (P. d. B. v. 417. 8.)
 Tes serfs mis mariz est morz, e bien le seus que pruzdum ert e
 il *cremeit* Deu. (Q. L. d. R. IV, p. 355.)
 Normant ne altre ne *creineit*. (R. d. R. v. 10960.)
 Li vos haubers n'a pas mon colp tenu,
 Et si disies ne *cremies* un festu
 Ne fier, n'espie, tant par fust esmolu. (O. d. D. v. 11376-8.)
 Li autre remestrent en Constantinople en grant mesaise com cil
cremoient perdre la terre. (Villeh. 478°.)
 Qant ere iriez mult se *cremeient*
 Seur tute rien trop me duteient. (M. d. F. II, p. 111.)
 Por ço dotoent e *creineient*
 K'à lor parenz se cumbatreient. (R. d. R. v. 15498. 9.)

Futur et conditionnel:

Adonc si ne *crendras* neient. (Ben. v. 15563.)
 Ja mar *crendrez* nul hume à mun vivant. (Ch. d. R. p. 31.)
 Mult les *criendrunt* Engleis, Peitevin et Normant.
 (Th. Cant. p. 168, v. 19.)
 Baron, dist Baudoins, j'an *criembroie* aviler.
 (Ch. d. S. II, p. 108; cfr. p. 182.)
 Se si tost m'an fuioie, j'an *criembroie* avillier. (Ib. II, p. 152.)
Crendreit, si la chose ert oie,
 Torne li fust à coardie. (Ben. v. 25168. 9.)
 Tuit *crendreient* estre eissillie. (Ib. v. 30656.)

Participe passé: *cremut*, *crent*, *orient*.

Dunt del tot fust aseurez
 E forz e *crenz* e redutez . . . (Ben. v. 17751. 2.)
 De totes choses est *cremuz*. (Chast. prol. v. 123.)
 Franc, dist Rollans, bonne gent honoree,
 Sor toutes autres *cremue* et redoutee,
 Com voz voi hui de signor esgaree! (Ch. d. R. Intr. XXI.)

On voit par les exemples qui précèdent, que le verbe *cremir* s'employait avec le pronom *se*, non pas comme aujourd'hui pour signifier se redouter, avoir peur de soi, se redouter réciproquement, mais dans la signification que nous donnons à *craindre*.

Le verbe *geindre*, dont nous nous servons encore quelquefois, avait eu pour forme primitive *gemir*, *gemer* = gémir, déplorer. *Gemir* (v. fo.), dérivé de *gemere*, a subi les mêmes transformations que *cremir*; il sè conjuguaît de la même manière que ce dernier, excepté qu'il n'a pas eu de forme en *oir* et que le participe passé faisait *gemi* (mais aussi *gent*, *gient*). Ainsi *gemir* et *geindre* sont primitivement un seul verbe, dont on a fait plus tard deux verbes fort distincts dans leur conjugaison.

Parfont sospire et *gient* apres
 Bas et soef, et gist en pes. (P. d. B. v. 1241.)
 Mult s'alentist et aperece,
 Vers les esperons plie e *gient*,
 Qu'à peine sor les piez se tient. (Ben. v. 28467 - 9.)
 Jure e patible e noise e *gient*. (Ib. v. 21880.)
 Qui armes baille à ennemi
 S'il meurt, ne doit estre *gemi*. (Robert. t. II, p. 363.)

Epreindre (exprimere), *empreindre* (imprimere), etc. ont encore passé de la même façon que *craindre*, *geindre* dans la conjugaison des verbes en *ndre*. Voilà pourquoi j'ai dit au commencement de cet article que, dans le principe, les verbes en *ndre* dérivaien't tous de primitifs latins en *ngere*.

B. Je viens aux verbes en *uire*, qui dérivent de primitifs latins en *ucere*, *ocere*, *uere*.

Quant à leur conjugaison : les verbes en *uire* forment, dans la langue d'oïl, deux classes fort distinctes : *a*) Les uns se conjuguèrent de la même manière qu'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'aux XII^e et XIII^e siècles, on employait le *s* (= *c*) comme dans la langue fixée, à l'exception toutefois que cette lettre se montre aussi à l'infinitif; *b*) les autres rejetaient complètement le *s*.

a) *Nuire* (nocere), *luire* (lucere), et leurs composés, appartiennent à la première subdivision.

Nuire (v. fo.)

a eu pour forme primitive, en Bourgogne et en Picardie, *nosir*; en Normandie, *nure*. *Nosir* ne fut pas de longue durée; on introduisit de bonne heure *u* au radical, en partie par analogie au verbe *luisir*, en partie par suite de l'influence des formes renforcées des présents; d'où *nuisir*. *Nure* devint *nuire* et même *noire* (v. trouver) sur les confins des dialectes normand et picard, normand et bourguignon. Plus tard *nure* reparut comme une variété de *nuire*.

Bernier l'oï, si commence à rougir.

Signor, fait il, pensez de moi *nuisir*? (R. d. C. p. 192.)

Qui o Deu se veut bien tenir,

N'est rien qui li puisse *noisir*. (Chast. pr. v. 185. 6.)

Qui sen forfait en tel maniere

Venistes aidier as Waucreis

Pur *noire* mei e mes Daneis. (Ben. v. 2886-8.)

Maint engin pur mei *nuire* sovent avant mis unt..

(Th. Cant. p. 79, v. 6.)

Il ne peuvent *nure* n'aider. (Fabl. et C. IV, 172.)

Le présent de l'indicatif se conjugait sans doute régulièrement fort : *nuis* (v. mourir), *nues*, *nuet*, *nosons*, *noseiz*, *nuesent*; mais, dès la fin du XIII^e siècle, la diphthongaison *ui* s'était introduite à l'infinitif et elle passa rapidement à toutes les formes.

Cil qui *nuist nuese* ancore, et qui est justes soit saintifeis ancores. (Apoc. f. 48. r. c. 2.)

Des corages d'esgaiemenz

Qui mult *nuisent* à foles genz. (Ben. v. 12753. 4.)

Jus'au terre le fondent et les motes deffont,

Que ne *nuisent* an l'ost qant c'iert que passeront.

(Ch. d. S. II, p. 55.)

Parfait défini : *nui*; imparfait du subjonctif : *neusse*.

Mais lor orgoel, jo croi, lor *nut*,

Et cil vainquit qui vaincre dut. (Brut, v. 9145. 6.)

Ne lor *nut* tant nord est ne bise

Qu'en Danemarche n'arivassent

Queu mer orrible qu'il trovassent. (Ben. v. 27552. 4.)

Cfr. Chast. XII, v. 242; R. d. R. v. 10244, etc.

Si ke li rois ne le seust

Et que de riens ne nous *neust*. (R. d. l. M. v. 3747. 8.)

N'estre n'en deit, qu'il nos *neust*

Mult volentiers, se il peust. (Ben. v. 9204. 5.)

Cfr. *noisissent* (v. t. I, p. 353, l. 3.)

Participe passé: *neu*.

Mult ont greve, mult ont *neu*. (Rutb. I, p. 199.)

Neu (v. t. II, p. 107, l. 29.)

Luire

avait les formes *luisir* et *luire*, qui probablement avaient été précédés de *luisir*, *lure*; mais on ne retrouve aucun exemple de ces derniers. *Luire* signifiait *luire*, *briller*.

Governale vit une charire

En une lande *luire* arrire. (Trist. I, p. 82.)

Ainz est la meson si obscure

C'on ni verra ja soleil *luire*. (Rutb. II, p. 35.)

Escuz e helmes *reluisir*. (R. d. R. v. 9091.)

Si cum li lumiere ke *luist* en tenebres. (S. d. S. B. p. 525.)

Cuntre le ciel sur tuz les altres *luist*,

Siet el cheval qu'il cleimet Salt Perdut. (Ch. d. R. p. 62.)

Plus *reluist* que carbons par nuit. (Poit. p. 41.)

L'elme li freint ù li carbuncle *luisent*

Trenchet le cors e la cheveleure. (Ch. d. R. p. 52.)

Par la lune qui cler raiout

Et *luisent* dedenz la maison. (Chast. XXI, v. 12. 13.)

Enmei la malvaïse et perverse genz entre cui vos *luisiez* si com lumieres el monde. (M. s. J. p. 441.)

Lusanz (Charl. p. 11); *relusant* (t. I, p. 387, l. 4); *luisant* (t. II, p. 162).

Remarquez encore les composés *transluire*, *tresluire*, être transparent, reluire; *entreluire*, luire à demi, luire à travers plusieurs choses.

b) La seconde subdivision des verbes en *uire* comprenait *duire* (ducere) et ses composés; les dérivés du simple latin *struere*, qui n'a pas été admis dans la langue d'oïl.

Duire signifiait conduire, diriger, guider, instruire, enseigner, apprendre, s'instruire, convenir, plaire, appartenir, ajuster, caresser, échapper.

Aduire, amener, conduire, emmener, emporter, saisir — participe passé: porté à, accoutumé, instruit.

Conduire, conduire, mener, guider, protéger.

Aconduire, amener.

Deduire, *se deduire*, *desduire*, se divertir, s'amuser, se réjouir; s'occuper de quelque chose, se donner du mouvement.

Esduire, écarter, éconduire, éloigner; *s'esduire*, échapper.

Entreduire, introduire, enseigner, former, rendre sage.

Sosduire, séduire, engager subtilement qqn. à qqc., amener adroitement qqn. à ses fins.

Surduire, séduire, débaucher.

Reduire (se), se rassembler, se réunir.

Reduire, remettre, reconduire, ramener.

Enduire, induire, amener — enduire — faire entrer, enfoncer.

Enstruire, *estruire*, instruire, instruire à fond, initier.

Estruire, construire, édifier.

Destruire, détruire, ruiner, consumer, mettre à mort. (V. t, II, p. 68, l. 23.)

Pardestruire, détruire de fond en comble.

Construire, construire, établir.

Bien sout esprevier *duire* e ostour e falcon. (R. d. R. v. 3825.)

Je vuel entre mes voisins estre

Et moi *deduire* et solacier. (Rutb. I, p. 130.)

Il avint jadis, en ceste vile, par .i. jor qui est apelez le roi des die-menches, c'est le jor de la Trinite, que tuit chevalier se doivent *deduire* sor lor chevaus et pendre les escuz au(s) cos. (R. d. S. S. d. R. p. 17.)

E venud fud de Rogelim pur *cunduire* le rei vers le flum. (Q. L. d. R. II, p. 194.)

Devis e parti e espars

Se sunt pur le pais *destruire*

E pur le grant avoir *aduire*. (Ben. I, v. 1052-4.)

Ne s'en sevent mais si *esduire*

Qu'à cinc cenx d'eaus senz purloignier

N'en facent les testes seignier. (Ib. v. 16147-9.)

Encor querra force e aïe

A *pardestruire* Normendie

E à vengier sa grant dolor. (Ib. v. 16678-80.)

Si terre lur plout à *destruire*,

Ore, lur replaist plus à *estruire*

E à noblement ratorner. (Ib. v. 7068-70.)

Uire a-t-il été la forme primitive de ces verbes? Tout ce que l'on a vu jusqu'ici des thèmes primitifs de nos verbes permet déjà de répondre négativement à cette question, et l'on a en outre des exemples de *ure*, qui a précédé *uire*, (*dedure*, Trist. II, p. 115 *destrure*, Charl. v. 226); mais ces exemples ne se rencontrent que dans des textes normands ou dans ceux où l'influence normande est notoire. Les plus anciens monuments

bourguignons et picards portent déjà *uire*, ce qui prouve que *uire* a disparu de fort bonne heure dans ces deux dialectes. *Uire* s'établit promptement aussi en Normandie.

Les exemples suivants donneront une idée de la manière dont ces verbes se conjuguèrent.

Ki ço *duit* e governet ben deit estre poant. (Charl. v. 97.)

Il n'ainment joie ne deduit;

Qui lor done, si les *deduit*,

Et les solace, et les conforte. (Rutb. II, p. 70.)

Et Baudoins retorne an la cite antie,

Biau s'anvoise et *deduit* avecques sa maisnie. (Ch. d. S. II, p. 103.)

Conoist que Lowis s'en fuit,

Que de la bataille s'*esduit*. (Ben. v. 16398. 9.)

Cil à cui tu paroles te *sosduit* et enchante. (Ch. d. S. I, p. 239.)

Cette orthographe en *u* pur dans un texte champenois de cet âge, me paraît fort douteuse. On en a de semblables qui sont encore plus nouvelles, je le sais; mais d'ordinaire elles se trouvent à la rime.

Or entendes, segnor trestuit,

Con faitement il le *sosduit*. (P. d. B. v. 4367. 8.)

En iteu sen n'en tel maniere

N'oï unc mais faire preiere

Que je me *destruie* e ocie. (Ben, v. 16690-2.)

Si famine vient en la terre, u corrupuz seit li airs e pestilence descunfise e *destruie* les blez. (Q. L. d. R. III, 262.)

Si comanda sor tote rien

L'enfant à garder par maistrie

Sor lur membres e sor lor vie,

Qu'il n'enchapt ne qu'il ne fuie

Ne que Osmunt ne l'en *esduie*. (Ben. v. 13716-20.)

I velt q'avec sei le reteingne,

Des ars l'*entreduie* et enseigne. (Dol. p. 159.)

Senz autre terme qui'n seit pris

Cunduium là nostre navie. (Ben. v. 3876. 7.)

Cist enchaucent, li autre fuient

Qui n'unt leisir que de els s'*esduient*. (Ib. II, v. 2745. 6;
cfr. t. I, p. 185, l. 23.)

Par droite force et par destroit

Od les armes qu'il *conduioit* . . . (Brut, v. 12318. 9.)

Quand sainz Paules *enstruioit* son chier disciple . . . (M. s. J. p. 511.)

Homes et femes ocioient,

Tote la terre *destruioient*. (L. d. M. p. 54.)

Joffrois li marechaus de Champagne chevaucha devant et les *conduist*. (Villeh. 476^d.)

Li emperere en tint sun chef enbrunc,

Si *duist* sa barbe, afaitad sun gernun. (Ch. d. R. p. 9; cfr. p. 31.)

Dunc prist l'arcevesque en sa main,

Si *aconduist* le conte Alain

Au duc por faire son voleir. (Ben. v. 31206-8.)

Et correntent par tot le país, et gaaignerent granz gaains, et *destruistrent* une cite qui avoit nom Aquile. (Villeh. 485^e.)

Li Deu az genz de par la terre ne pourent encuntrestre à mes ancestres, ens *destruistrent* tute Gozam, e Aran, e Reseph, e les fiz Eden ki mestrent en Thelassar. (Q. L. d. R. IV, p. 412.)

Si *destruisent* Bruges et Gant . . .

Et parmi Hainau s'en alerent

Droit à Condet, là sejournerent

De la tiere *destruisent* moult . . . (Phil. M. v. 12822.5-7.)

Kar à nus dut estre manded primerement que nus nostre seignur le rei *cunduisuns* à sun paleis. (Q. L. d. R. II, p. 196.)

Mais jo te *conduirai* avant del flum. (Ib. p. 195.)

Destruississent (t. II, p. 117, l. 44).

Qu'à grant dolor *destruiriez*

Si tost cum plus tost porriez. (Ben. v. 16696. 7.)

Ensi com cil m'a enditie

Qui le (l'esprevier) m'a afaitie et *duit*,

Si l'emporterés por deduit. (R. d. l. V. v. 2459-61.)

Cil sont *duit* de granz cox recevoir et doner. (Ch. d. S. II, 72.)

Nus ne se pot vis escaper

S'il ne fust bien *duit* de noer. (R. d. R. v. 10379.80.)

Duit e sage sunt del mestier. (Ben. v. 33516.)

Le cop par grant vertu *conduit*,

Par mi le pel li a *enduit*

Le fier trenchant plus d'une espance. (R. d. l. V. v. 4874-6.)

Li graindre anemi Diex si sunt li renoie,

Quant il sunt à mal faire *aduit* et avoie.

(Test. de J. d. Meung., v. 641. 2.)

Souduit (v. t. I, p. 272, l. 25.) *Sosduite* (v. t. II, p. 49, l. 5.)

Estruis (v. t. I, p. 156, l. 29.)

Par tes grans tribulations

Sera la loys Jhesu *destruite*,

Et la malvaise lois *estruite*. (R. d. M. v. 154-6.)

Vers le milieu du XIII^e siècle, ce mode de conjugaison commença de se troubler; en Picardie et en Bourgogne, on introduisit le *s*, qui nous est resté. Cependant les cas où *s* est employé doivent encore être considérés comme de rares exceptions.

Li dus Gerard les *conduisoit* devant. (G. d. V. 464.)

Cfr.: . . . Comme si l'on ne debroit pas former les moeurs des enfants, et les *duire* et adresser dès et depuis leur naissance à une mesme fin. (Amyot. Hom. ill. Comp. de Lycurgus avec Numa Pompilius.)

Ce que ceux là faisoient par vertu, je me *duis* à le faire par complexion. (Montaigne. Essais, III, 10.)

L'exemple de Grus ne *duira* pas mal en ce lieu. (Ib. ead. III, 6.)

Il luy voulut donner l'abbaye de Bourgueil, ou de Saint Florent, laquelle mieulx luy *duiroit*, ou toutes deux s'il les prenoit à gre. (Rabelais. Garg. I, 52.)

Par telles escarmouches. ils en devindrent plus hardis, plus agguerris, et mieulx *duicts* aux armes qu'ils n'estoyent auparavant. (Amyot. Hom. ill. Pelopidas.)

Et *duisant* aux armes les souldards qu'il avoit rallies. (Ib. ead. Demetrius.)

Or allez de par Dieu qui vous *conduye*. (Rabelais. Pant. V, 47.)

Laquelle nouvelle entendue. sortirent au devant de luy tous les habitants de la ville en bon ordre, et en grande pompe triumpnale, avec une liesse divine, et le *conduirent* en la ville. (Ib. ead. II, 31.)

Puisque vous l'avez accorde, il le vous fault supporter patiemment, et ne perdre pas le courage pour cela, vous *reduisants* en memoire que vos ancestres, par le passe, ont quelquefois donne la loy aux austres. (Amyot. Hom. ill. Phocion.)

Les jeunes gents es lieux où ils se *reduisoient* ensemble pour s'esbattre aux exercices de la personne. (Ib. ead. Nicias; cfr. Lycurgus.)

Il (Furius Camillus) *induisit* les hommes, qui n'estoyent point mariez, à espouser les femmes vefves. (Ib. ead. Furius Camillus.)

Theoxena ne peut estre *induite* à se remarier, en estant fort pour-suyvie. (Montaigne. Essais, II, 27.)

Notre verbe *cuire* (coquere) paraît avoir flotté entre les deux classes des verbes en *uire*, cependant le mode de conjugaison actuel était le plus répandu au XIII^e siècle. *Cuire* était souvent employé pour *brûler*, en parlant du supplice du feu.

Cuire (v. t. II, p. 182, l. 13 et 14).

Lendemain li dis que le suen fiz meissums à *quire*. (Q. L. d. R. IV, p. 369.)

Au gastel qui *coeit* alai,

Dou feu le trais et sil menjai,

Auques ert cruz, mes que chaleit? (Chast. XVII, v. 136-8.)

Coisiez del polment à noz ovriers. (Dial. de S. G.)

Que fas-je donc? Sans plus parler,

Je vueil qu'il y voit tout nu piez,

Si que les plantes li *cuissez*

Et ardez toutes. (Th. Fr. M. A. p. 273.)

Que la lasse d'ame *cuiira*

En enfer. (Rutb. II, p. 2.)

Cuiron (v. t. II, p. 182, l. 34. 35).

Des garez en i out de *quiz*. (Ben. v. 26825.)

Enfin *bruire* mérite quelques observations particulières. Ce

verbe, qui se montre aussi sous la forme *bruir*, avait deux significations: 1° *bruire*, 2° *brûler*. M. Diez, après Ménage, dérive *bruire* du latin *rugire*, en admettant que le *b* est peut-être dû à l'influence de l'allemand *brausen*; mais il ne s'explique pas sur *bruire* = *brûler*, ce qui semble prouver qu'il regarde *bruire*, dans ses deux significations, comme deux verbes différents. Quoi qu'il en soit, je crois que M. Diez se trompe en rapportant *bruire* à *rugire*. *Bruire* = *bruire* et *brûler*, dérive d'une seule racine, et elle appartient aux langues germaniques. Il est de la même famille que l'allemand *brauen*, *braten* (vieux *brihan*, *brahan*, brûler), affiliés à *brennen*. Ces mots ont désigné primitivement l'idée de bruire, pétiller, mugir dans l'action de brûler, et ensuite le brûler même. *Brauen* signifia d'abord le bruit que fait la chose qui cuit, qui rôtit; *brausen*, dont parle M. Diez, est une extension de forme de ce verbe et sert à présent à désigner le son que produit la chose en cuisson, tandis que *brauen* = cuire, ne s'emploie plus que pour le cuire de la bière (brasser). *Brauen*, en anglo-saxon *brivan*; *braten*, rôtir, en anglo-saxon *braedan*, *bredan*, rôtir; *brastlian*, brûler, bruire, mugir, rompre; *brennen*, faire de la chaleur, préparer par la chaleur, briller, en gothique *brinnan*, en anglo-saxon *byrnan*, brûler, *bernan*, allumer¹.

Voici quelques exemples de ce verbe.

Trestoute tierre en deuroit *bruire*. (R. d. S. S. v. 1670.)

Ferai les espines *bruir*,

Avant que nus i puist venir. (R. d. l. M. v. 933. 4.)

Brut (v. t. II, p. 70, l. 12).

Et la chandele jus chai,

Tot mist en cendre et tot *brui*. (Chast. XXIII, v. 95. 6.)

Et les nues tot mesle mesle

Getoient^a noif et pluie et gresle,

Li tonoirre et li vent *bruioient*,

Si que trestot l'air destruoient. (Romv. p. 529, v. 8-11.)

Il leur respont qu'ele est *bruie*. (R. d. l. M. v. 1035.)

De male flame soit *bruie* ! (Poit. p. 19.)

Bruant (v. t. I, p. 132, l. 10).

(1) Pour ce qui est de la terminaison *re*, rien n'empêche d'y voir une imitation de la forme latine *rugire*, à laquelle on préposa de bonne heure un *b* (brugit pour rugit, dans la L. d. Alam.), moins sans doute pour créer une onomatopée, que par suite de l'influence allemande. — Si l'on ne veut pas reconnaître que *bruire*, dans ses deux significations, était un seul et même verbe, on devra toujours admettre l'origine indiquée pour *bruire* = brûler, qui nous est resté dans *brouir* et *bruir*. L'occitanien *braousi* = *brausir* prouve que la racine a eu un *o* long ou *au* pour voyelle radicale.

(2) Le texte porte *gesoient*, qui ne donne aucun sens.

APPENDICE.

I. L'ancienne langue avait une conjugaison périphrastique complète de la forme active. On la faisait en joignant *être*, *aller*, *venir*, au participe présent d'un verbe quelconque. Cette réunion de deux verbes sert à exprimer certaines idées secondaires que ne rend pas le verbe simple; on évite ainsi l'emploi d'autres parties du discours, et la brièveté y gagne.

a) Le participe présent joint à *être* exprime la persévérance de l'action. Cette tournure était d'un fréquent usage dans la langue d'oïl; Marot l'emploie encore assez souvent; aujourd'hui elle est vieillie.

V. les exemples t. I, p. 96, l. 13; p. 185, l. 30; p. 190, l. 8; t. II, p. 47, l. 12; p. 91, l. 41; p. 207, l. 30; etc. etc.

b) *Aller* avec le participe présent exprime une action continue. A la fin du XVI^e siècle, cette tournure tombait déjà en désuétude, et depuis on ne l'employa plus guère qu'au sens propre, c'est-à-dire p. ex. que *il va lisant*, signifie *il va et il lit*; ou bien, selon Ménage, au sens impropre, pour exprimer la continuité de l'action. *Aller* avec un participe présent précédé de la préposition *en*, exprime une idée de progression¹.

V. les exemples t. I, p. 76, l. 11 et 13; p. 129, l. 5; p. 135, l. 29; p. 148, l. 4; p. 163, l. 23; p. 217, l. 23; p. 222, l. 36; p. 288, l. 29; p. 387, l. 6; t. II, p. 47, l. 9; p. 200, l. 1; etc. etc.

c) La combinaison de *venir* avec le participe présent est trop ordinaire dans la langue fixée pour que j'aie besoin de m'y arrêter.

II. La langue, dans son développement progressif, cherche à individualiser les idées et à distinguer de plus en plus les formes qui servent à les exprimer. La plupart des verbes étant devenus transitifs, le besoin se fit sentir de désigner d'une manière bien marquée la signification intransitive qu'on leur donna, et la langue créa la forme *réfléchie*. Pour se faire une idée juste de la valeur de cette forme, il est nécessaire de la comparer aux formes correspondantes des autres langues. Le moyen du grec n'est, dans le principe, qu'une forme réfléchie: *τύπτομαι* équivalait à *τύπτω με*. Le passif se développa ensuite du moyen. Les verbes déponents du latin sont aussi composés avec le pronom réfléchi (*r* = *se*, pour les trois personnes), et, comme en grec, la signification passive s'est dégagée plus tard de la signification réfléchie.

(1) Je ferais observer en passant que le verbe *aller* sert à exprimer le futur: *je vais travailler*.

La forme *passive*, déjà très-défectueuse en latin, n'a pas de formes particulières pour ses temps dans les langues romanes. Nous avons recours, pour former le passif, au participe passé et au verbe *être*, que les Latins employaient à plusieurs temps, p. ex.: *je suis aimé, j'étais aimé* etc.; mais il faut bien observer que *je suis aimé* répond au latin *amor*, et non pas à *amatus sum*. Ainsi *sum* est pour le présent, *eram*, pour l'imparfait, *fui*, pour le parfait défini, etc.

Être sert encore à former les temps composés de la forme active des verbes intransitifs, et à conjuguer les verbes réfléchis, parce que la signification de ces derniers, comme on vient de le voir, se rapproche beaucoup de celle des verbes passifs.

La forme réfléchie sert aussi à exprimer l'action de plusieurs sujets les uns sur les autres: *se battre, se toucher*. Souvent, pour exprimer avec plus de clarté ce sens *réciroque*, on ajoute *l'un l'autre*, ou un des adverbess *réciroquement, mutuellement*, ou l'on place le mot *entre* avant le verbe. On a déjà pu remarquer que ce dernier moyen était celui dont se servait presque exclusivement l'ancienne langue. Voyez le Glossaire aux mots *entraçoler, entraçier, entraider, entramer, entraprocher, entrassembler*, etc.

On trouve, dans l'ancienne langue, un grand nombre de verbes conjugués avec le pronom réfléchi, que la langue fixée rejette le plus souvent. Les verbes de cette espèce sont d'ordinaire ceux qui expriment un mouvement corporel ou le repos. Au contraire, beaucoup de verbes réfléchis perdent le pronom, sans que, pour tout autant, leur signification en soit changée. Ainsi on disait *s'aller, s'en aller, s'en issir, se disner; se dormir, coucher et se coucher, laver*, etc. Enfin beaucoup de verbes dont l'ancienne langue faisait encore usage dans leur emploi primitif, n'ont été admis par la langue fixée que sous la forme réfléchie, p. ex. *moquer*.

Car dure et mauvaise seroie

S'à essient je vous *moquoie*. (R. d. C. d. C. v. 2189. 90.)

Il ne dengna plourer, tant eust de hachie,

Ains en *moquoit* les autres et tanchoit à la fie . . .

(Fierabras p. III, c. 2.)

On trouve encore *mocquer un mal*, dans Ronsard.

Dans la langue d'oïl, beaucoup plus souvent qu'aujourd'hui, l'infinitif prenait une signification passive.

Plus ont paor de mort que de metre an prison. (Ch. d. S. I, p. 39.)
c'est-à-dire *ils ont plus peur de la mort que d'être mis en prison*.
(V. t. II, p. 47, l. 44).

On exprime souvent les temps du passif par la forme active avec le pronom réfléchi: *ces fruits se vendent* = *venduntur*, c'est-à-dire *vendunt se*; ainsi il y a décomposition exacte du latin. Il est bon de remarquer que cela n'a lieu qu'aux troisièmes personnes.

Enfin le passif peut encore être rendu par *on*: *on dit* = *dicitur*.

III. La langue se sert de la forme *impersonnelle* du verbe, quand on affirme dans la phrase une action sans un sujet de l'action. Ainsi, en disant *il pleut*, nous affirmons une action sans nous représenter un être comme le sujet de cette action. Cependant nous sommes accoutumés à regarder toute action comme l'action d'un être, et, lors même que nous ne nous représentons aucun sujet de l'action, nous désignons un sujet dans la phrase au moyen du pronom personnel neutre de la troisième personne. Ce pronom, qui sert simplement à compléter la forme de la phrase, prend le nom de sujet grammatical, pour le distinguer du sujet logique, au moyen duquel on désigne un être comme le sujet de l'action.

Les verbes impersonnels étaient beaucoup plus nombreux dans l'ancienne langue qu'aujourd'hui. Nous avons perdu entre autres: *il ajorne*, *il avesprît*, *il anuite*, *il afiert*, *il (m')abeliat*, *il me membre*, *il loist*, etc.

Pour indiquer simplement l'existence d'un objet, on se sert de *il est* (*était*, *fut*) et de *il y a*. Touchant *il y a*, dans l'ancienne langue, voy. t. I, p. 258.

Il sunt quatre manieres del mal d'idropisie. (Th. Cantb. p. 170, v. 13.)

J'ai déjà parlé des phrases impersonnelles: *être beau*, *laid*, *tart*, *vis*, *mestier*. (V. t. I, p. 258. 273. 274.)

Le sujet grammatical, que nous exprimons toujours, se sous-entendait souvent dans l'ancienne langue. Notre *n'importe*, *reste à savoir*, *plût à Dieu* sont des restes de cet usage.

VI. Remonter aux premiers temps de la langue, déterminer la forme du régime de chaque verbe et la comparer à celle du latin, poursuivre cette recherche de siècle en siècle, fixer l'époque où il s'est fait un changement et indiquer, autant que possible, les nuances de signification ou autres causes qui ont amené ce changement: ce serait là un travail aussi intéressant qu'utile, mais trop étendu pour trouver place dans cette grammaire. Voici quelques exemples de verbes auxquels la langue d'oïl donnait un régime différent de celui qui a été admis par la langue fixée.

Consentir, verbe actif, ne s'emploie aujourd'hui qu'au palais

et dans le langage diplomatique. Corneille aime à donner à ce verbe un complément direct.

Du moins César l'eût fait, s'il l'avait consenti.

C'est le souvenir d'un ancien usage, v. t. I, p. 403, l. 31. Mais aussi *consentir à qqch.*, v. t. I, p. 66, l. 34. *Consentir qqch. à qqn.*, v. t. I, p. 300, l. 2; *consentir à qqn.*, v. t. I, p. 65, l. 31. V. le Glossaire pour la signification.

Croire avec un complément direct ou indirect (préposition *en*). V. t. I, p. 237; p. 278, l. 13; p. 74, l. 42; t. II, p. 136-38.

Gauchir (guenchir), aujourd'hui intransitif, s'employait autrefois transitivement.

Pur ço atendi iluec, ne volt la mort guenchir. (Th. Cantb. p. 145, v. 9.)

Gémir qqch.

Pour ce à terre cy m'asserray,

Et mon pechie cy gemiray

Amerement. (Th. F. M. A. p. 467.)

Mocquer qqn. V. ci-dessus II.

On trouve quelquefois *prier à qqn.*

Pria leur qu'il li pardonnaissent. (R. d. l. M. v. 6811.)

Sembler, ressembler qqn. V. t. II, p. 85, l. 13.

Par tels paroles vus ressemblez enfant. (Ch. d. R. p. 69.)

Ressembler qqn. se trouve encore dans Rabelais, Amyot et Montaigne.

Il blasmoit et hayssoit neantmoins le plus asprement qu'il est possible ceulx qui le ressembloyent. (Amyot. Hom. ill. Marcus Crassus.)

Servir qqn. et *à qqn.* V. t. I, p. 74, l. 43; p. 231, l. 31; p. 235, l. 28; p. 127, l. 10; p. 129; p. 183, l. 25; etc. Cfr.:

Un grant coutel à quisinier,

Qui sert de la car despiciér,

A sour le dreceoir trouve. (R. d. l. M. v. 681-3.)

(Les Lacedaemoniens) estimoyent tous, qu'ils n'estoyent point nays pour servir à eulx mesmes, ains pour servir à leur païs. (Amyot. Hom. ill. Lycurgus.)

V. L'inifitif peut se joindre à un autre membre de la phrase au moyen d'une préposition, alors il remplace en général le gérondif ou le participe futur passif du latin. Il tient en outre la place du supin, du participe futur actif et de l'inifitif de la langue latine. La littérature romaine n'offre aucun exemple de l'inifitif joint à une préposition.

Dès les plus anciens temps de la langue d'oïl, on trouve devant l'inifitif les mêmes prépositions qu'aujourd'hui; mais leur emploi différait en bien des cas de celui que l'usage moderne a consacré. Voici quelques exemples de ces différences.

Nous disons *désirer faire* ou *de faire*; l'ancienne langue connaît la première construction, mais elle se servait de la préposition *à* au lieu de la préposition *de* dans la seconde. *Désirer à faire* était plus ordinaire que *désirer faire*.

Nous *desirons* mout à oïr

Pour coi il l'a faite morir. (R. d. l. M. v. 4113. 4.)

Qu'il *desiroit* moult à savoir

Dou penser la dame le voir. (R. d. C. d. C. v. 4155-7.)

V. encore t. I, p. 50, l. 10; p. 280, l. 35; p. 181, l. 42; t. II, p. 67, l. 29; etc.

Commander à au lieu de *commander de*:

Puis *commanda* la table à mettre. (R. d. C. d. C. v. 2665.)

Il *commanda* l'uis à fremer. (R. d. S. S. v. 1217.)

Commencer à et jamais *commencer de*:

Comenceai tuz cels à murdrir

Qu'il avoit pris por lui servir. (St. N. v. 1218. 9.)

Cfr. t. I, p. 51, l. 9; R. d. C. d. C. v. 6754; R. d. M. p. 55. 59; L. d'I. p. 25, etc. — et le synonyme *prendre à* t. II, p. 200.

Savoir à:

J. jor manda li rois tout son barnage, pour ceste merveille *savoir*, se aucuns li *saurait à* dire que ce porroit senefier. (R. d. S. S. d. R. App. p. 99.)

Menacer à:

Ains le *manachent à* tuer. (R. d. S. S. v. 2129.)

Que le *manace* li Danois à tuer. (O. d. D. v. 8675.)

Penser, suivi d'un infinitif, signifiant *être sur le point de*, s'employait avec *de* dans l'ancienne langue.

Et li baron *penserent de* monter. (R. d. C. p. 13.)

La langue d'oïl offre un assez grand nombre d'exemples de *pour à* devant un infinitif, au lieu de *pour*, et alors le pronom régime se place entre les deux prépositions. C'est tout à fait l'allemand *um . . . zu*.

V. les exemples t. I, p. 131, l. 22; t. II, p. 39, l. 46; p. 165, l. 3; etc.

Or ne dotteir mies, k'il venuiz est por vengre cez dous anemins et por ti à delivrer¹ et del un et del atre. (S. d. S. B. p. 537.)

(1) Le texte porte *adelivrer*; mais c'est une simple faute typographique, comme le prouve le *por ti à delivrer* qui se trouve 6 lignes plus haut.

CHAPITRE VII.

DE L'ADVERBE.

Les parties invariables du discours ont éprouvé de grands changements dans les langues romanes. La plupart des formes latines ont été abandonnées, sans doute parce que la valeur des sons composants était trop minime pour être rendue d'une manière efficace dans une nouvelle création. Mais ces pertes ont été amplement réparées, soit en admettant de nouveaux radicaux, soit par dérivation ou par composition des mots existants.

Les adverbes latins dérivent de certains cas des autres parties du discours, p. ex. *multum*, *partim*, *foras* (accusatif), *tuto*, *cito*, *gratis* (ablatif), *domi*, *heri*, (locatif); ou bien ils ont été formés au moyen de terminaisons dérivatives adverbiales: *e*, *ter* (*īter*, avec la voyelle de liaison), *tīm*, *sim*, *tus*, *cus*, *tī* (u-ti), *ta* (ī-ta). Les langues romanes ont conservé en partie la première espèce de dérivation; la seconde a été rejetée, bien que l'on trouve quelques terminaisons qui semblent se rapporter au même principe, p. ex., en français, *à genouillons*, *à reculons*, etc., où *ons* indique la position du corps ou la manière dont s'opère un mouvement.

La formation adverbiale la plus importante des langues romanes se fait au moyen du substantif latin *mens*, qui se joint comme simple suffixe aux mots dont on veut former un adverbe. *Mens* se montre déjà souvent en latin avec la signification que lui ont attribuée les langues romanes, p. ex.: *Bona mente factum*, *ideo palam*; *mala*, *ideo ex insidiis* (Quint. V, 10, 52). Une autre preuve certaine de l'origine de notre terminaison *ment*, c'est que l'adjectif auquel on la joint est toujours mis au féminin. Les adjectifs *generis communis* font seuls une exception apparente à cette règle; cependant on perdit souvent de vue l'usage suivi à l'égard du féminin des adjectifs de cette

espèce, pour se conformer à la loi générale de la formation des adverbess en *ment*. *Mens* s'employa d'abord à l'égard des êtres animés, puis on en étendit l'emploi aux êtres inanimés.

Au lieu de *ment*, on écrivait, au XIII^e siècle, *mant*, dans une partie de la Champagne et en Lorraine.

La finale *l* des adjectifs de cette terminaison, subissait son fléchissement ordinaire en *u*: *loialment*, *loiaument* (t. I, p. 154, l. 17; p. 272, l. 39), *morteument* (Ben. v. 38321).

Les adjectifs qui avaient *l* ou *t* pour finale, perdaient souvent cette lettre. P. ex. de *vassal*, *grant*, on forma *vassalment*, *grantment* (Phil. M. v. 4556), qui devinrent *vassaument* (Ben. v. 37283), *vassament*, *granment* (Ben. v. 37905), d'où enfin *gramment*, par attraction. Ces formes proviennent des usages orthographiques dont j'ai parlé à l'article du substantif. Au lieu de *nm* ou *mm* des formes adverbiales dérivées d'adjectifs en *t* final, on trouve *um* dans les textes anglo-normands surtout, et en général dans ceux où l'influence normande est notoire: *errament* (Ben. v. 37058), *soufisaument* (Rym. I, 2. p. 51).

Les adverbess en *ment* dérivés d'un adjectif generis communis en *f* final, se formaient d'ordinaire, dans la Bourgogne et la Picardie, en rejetant simplement le *f*: *brief*: *briement* (t. I, p. 153, l. 18). Cependant, au XIII^e siècle, il n'est pas rare de voir le *f* conservé: *briefment* (Ruth. II, 82). En Normandie, le *f* final était généralement maintenu: *grefment* (Ben. v. 39316).

Il serait inutile de donner ici des exemples détaillés, vu qu'il y a un grand nombre d'adverbess en *ment* dans les citations des chapitres précédents. Le Glossaire indique du reste la page et la ligne où ils se trouvent.

Je ferai seulement observer encore que les adverbess en *ment*, comme d'autres adverbess, s'employaient, dans l'ancienne langue, pour l'adjectif: Comment es tu si *probrement* (Roquefort).

Le degré de comparaison des adverbess se formaient de la même manière que ceux des adjectifs.

Dans beaucoup de cas où nous emploierions aujourd'hui le superlatif, l'ancienne langue se servait du comparatif.

V. t. I, p. 309, l. 2; p. 386, l. 40; t. II, p. 51, l. 37; p. 134, l. 2; etc.

Le matin, li reis fist faire un brief e mandad à Joab qu'il meist Urie là ù li esturs fust *plus* forz en la bataille. (Q. L. d. R. II, p. 156.)

Et le jouel bien tost aray

Qu'elle garde *plus* chierement. (Th. F. M. A. p. 452.)

Quant nous plaçons le superlatif après son substantif, nous

sommes obligés de répéter l'article; p. ex.: l'homme *le* plus présomptueux. Il n'en était pas ainsi dans la langue d'oïl.

Vai, met ma selle sor mon corant destrier,

Et si m'apporte mes garnemans *plus* chier. (G. d. V. v. 405.6.)

Plus chier = *les plus chers*.

J'ai parlé, au chapitre des adjectifs, du renforcement du superlatif par le mot *tres*; le même cas se présente pour les adverbess.

Coscuns a sa confesse dite

Au plus tres belement qu'il seut,

E au plus tres briefment qu'il peut.

(Fabl. et C. I, 214. Cité par M. d'Orelli.)

Cfr.: Sa femme vit molt dolouser,

Et *molt tres durement* plorer. (R. d. S. S. v. 1319. 20.)

Ne poet muer que il nel plaigne:

E si fait il amerement

E si tres dolerosement

Que par poi qu'il n'esrage vis. (Ben. v. 19003-6.)

Mieux, pis, plus, voy. ci-dessous.

Voici quelques-uns des principaux adverbess de la langue d'oïl¹. On trouvera les autres dans le Glossaire.

A Bandon.

Je profite de l'occasion que m'offre à *bandon*, pour expliquer plusieurs mots qui ont la même origine: *ban*, *banal*, *bannir* (*bandir*). Tous ces termes dérivent de l'allemand *bannen*, *bann*. *Bannen* dérive du gothique *bandevjan*, faire signe, indiquer par signes, faire entendre (*bandva*, *bandvo*, signe); *bandevjan* devint *banevjan*, qui, à son tour, donna naissance à *bannan*, *bannen* (*nn* = *nv*, par assimilation). *Bannen* signifie proclamer, ordonner décréter, défendre, chasser, bannir; toutes significations qui découlent facilement l'une de l'autre et de la primitive. Cela posé, nous avons l'explication des formes de la basse latinité *bandum*, *bannum*, et de celles en *d* ou sans *d* de la langue d'oïl.

Ban (DC. *bandum* = all. *band*, signe, signe militaire, drapeau) signifiait étendard, enseigne, drapeau.

Ban (v. h.-al. *pan pannes*, al. m.-â. *ban baunes*) a eu les significations: 1° Juridiction d'un magistrat ou d'un ecclésiastique, d'un seigneur; 2° Étendue du territoire sur laquelle le magistrat

(1) Les formes dialectales des adverbess, des conjonctions et des prépositions ne reposant d'ordinaire que sur quelques lettres dont les rapports mutuels ont déjà été indiqués fort souvent, il serait inutile de répéter ici ces explications. Je ne m'arrêterai qu'aux formes qui présentent des différences fort marquées.

ou le seigneur avait pouvoir; 3^o Proclamation, mandement du pouvoir pour faire connaître, ordonner ou défendre quelque chose; 4^o Proclamation faite pour convoquer les gens de guerre, et, par suite, pour désigner les troupes convoquées sous les drapeaux; 5^o Publication d'un jugement, sentence d'un juge, condamnation à une amende, et surtout condamnation à l'exil.

L'adjectif *banal* s'employait en parlant des choses à l'usage desquelles la seigneur était en possession d'assujettir ses vassaux dans l'étendue de son fief, pour retirer d'eux certains droits, certaines redevances. (V. *Ban* 2^o.)

Bannir, *banir* (bandir, en provençal) signifia d'abord proclamer, permettre ou défendre quelque chose par ban, accorder un droit; convoquer les gens de guerre; condamner à une amende, à une peine, et surtout à l'exil; confisquer, saisir.

Le substantif *bandon* (DC. *abandum*) signifiait proclamation, mandement, autorisation, permission, pouvoir de faire quelque chose; par extension, pouvoir d'agir à sa volonté (v. Rom. de la Rose v. 5845; Chron. de B. du Guesclin I, p. 41). Delà la locution adverbiale à *bandon*, à ban; à volonté, à discrétion. *Mettre, donner quelque chose à bandon*, mettre, livrer quelque chose sans réserve, à discrétion; *être à bandon*, être à discrétion, à l'abandon; *laisser quelque chose à bandon à quelqu'un*, l'en laisser le maître absolu. *A bandon* prit encore les significations librement, promptement, en toute hâte, avec rapidité, sans retard, fortement, tout à fait.

On s'habitua de bonne heure à réunir la préposition à et le substantif *bandon*, et l'on obtint *abandon*, auquel on donna de nouveau la préposition à: à *abandon*. *Abandon* produisit *abandoner*, abandonner, livrer, se livrer sans retenue à quelque chose, désirer vivement, passionnément.

Va, si li di qu'il vigne à mei
M'amor li metrai à *bandun*. (M. d. F. I, p. 488.)
Le nostre prennent à *bandon*
Senz nul autre defension. (Ben. v. 8194. 5.)
Kar il ne sunt fi ne certain
D'aveir nule defension:
Eissi ert la terre à *bandon*. (Ib. v. 33085 - 7.)
Brehus cevalche à force et à *bandon*. (O. d. D. v. 9846.)
Li rois fu ocis el doignon,
Et trestuit si fil à *bandon*,
Fors seul Helain qu'en escapa. (P. d. B. v. 285 - 7.)
Grant cop li done sor l'escu à *bandon*,
Ke il li perce et fant descì an son. (G. d. V. v. 1563. 4.)

V. les exemples t. I, p. 81, l. 26; p. 131; l. 25; p. 221, l. 44; 338, l. 36; p. 408, l. 27; etc.

E lerrai les destrers aler à *lur bandun*. (Charl. p. 21.)

Cfr.: Qui tutelur larreit *en bandun* la riviere. (Th. Cantb. p. 166, v. 24.)

Mais tost s'en parte à *habandon*. (Fab. et C. I, p. 70.)

Cette orthographe en *h* initial se trouve assez souvent. Voy. d. D. v. 9844. 9917. etc.

Li rois de France a l'escu pris,

Si s'est devant les autres mis :

*Abandone*s est de joster,

Qu'il violt faire de soi parler. (P. d. B. v. 8661-4.)

Tex se fait ore de guerre *abandonne*,

Se l'empereres estoit là aroutes,

Ja n'i mestroit .i. denier monee. (G. l. L. I, 81.)

V. R. d. C. d. C. v. 380; W. A. L. p. 57; etc.

Pour terminer, je citerai l'adverbe *abandonement*, *abandonement*, impérieusement, d'un air d'autorité (DC. *abandonnare*); ans réserve, tout à fait.

On tient plux chier la chose desirree,

Ke ceu c'om ait *abandonement*. (W. A. L. p. 47.)

V. Raynouard Lex. II, p. 178, c. 1.

Adenz, *adens*, *adent*,

roprement les dents contre terre (as denz) — prosterné, le isage contre terre.

E il tant tost cume il cunut Helye, chaïd *adent* devant lui, si li ist: Es tu ço, mis sires Helye? (Q. L. d. R. III, p. 314.)

L'un gist sur l'autre e envers e *adenz*. (Ch. d. R. p. 65.)

A cest pense a fait maint tor

Par sont lit enverse et *adens*. (Ben. t. 3, p. 763.)

Sus la terre gisent *adenz*

Mil en i unt les cors sanglenz. (Ib. v. 16568. 9.)

Sus le plancher se jut *adenz*. (Ib. II, v. 2101.)

V. t. I, p. 347, l. 5; t. II, p. 20, l. 17.

Ades, *adies*,

érive du latin *ad ipsum*. Il signifiait incontinent, aussitôt, ans interruption, sans cesse, toujours. *Adies* était la forme icarde.

Sostignent assi nostre Signor en tote pacience et si soient *ades* en reson et en priere. (S. d. S. B. p. 560.)

S'une fois en chiet bien, fols est cil qui s'atent

Que il l'en doie *ades* cheoir si faitement. (Ch. d. S. I, 128.)

Aniables et tost tornes

Est li viellars . . .

Il est *adies* plains de rihote. (R. d. M. p. 21.)

Sire, fait ele, or atant pes,
 De ce reparlerons *ades*. (P. d. B. v. 1777. 8.)
 Or le querez donques *ades*. (R. du Ren. III, p. 85.)

On renforçait la signification de cet adverbe, en lui préposant, *tout*, *trestout*.

Moult aves longues sis en pes:
 Si aves pense *tot ades*. (P. d. B. v. 3861. 2.)

Ades... ades signifiait *tantôt... tantôt*.

A genoillons = à genoux.

Les formes de cette locution adverbiale étaient les mêmes que celles du mot *genou*. On trouve: S. R. le *genuil* (Q. L. d. R. III, 322), al *genoul* (Phil. M. v. 18969), P. R. as *genols* (P. d. B. v. 1296), lor *genoz* (S. d. S. B. p. 551), de devant ses *genuils* (Ch. d. R. p. 85), à *genoïlz* (Ben. II, 267), vers les *jenoiz* (ib. v. 37444), etc. De même:

Devant le roi s'asiet à *genoillons*. (R. d. C. p. 26.)

Chascuns à *genillons* se ploie. (R. d. M. v. 1434.)

V. Ben. v. 25070; Rutb. I, p. 268; Chr. A. N. I, p. 42; etc.

Alkes, *alques*, *auques*, *alches*, *auches*,

d'abord pronom (v. t. I, p. 171), fut de bonne heure employé comme adverbe, avec la signification *un peu*, *quelque peu*, *assez passablement*.

A tant cessad David à pursieure Absalon, kar *alques* fud le dol amesured e atempred de la mort Amon. (Q. L. d. R. II, p. 167.)

Robert fu dus emprez sun frere,
 Ki *alkes* traist as murs sun pere. (R. d. R. v. 7453. 4.)
 Et si vus plect à escoter
 Sa dulce vie voil mustrer

Alkes verrement. (Ben. t. 3, p. 461.)

Quant il furent d'eus *auques* pres. (Ben. v. 28755.)

Forz fu la tor e haut li mur

Auques i furent aseur. (Ib. v. 29485. 6.)

Se il vit longues et *auques* puet durer,

Mult sara ben son anemi grever. (O. d. D. v. 7597. 8.)

Si parlerent tant ensemble que li conestables s'amolia *auques*. (H. d. V. 511^c.)

Li fromaches fu *auques* mox. (R. du Ren. I, v. 7249.)

Cume il out mangied, *alches* fud cunfortez e avigurez. (Q. L. d. R. I, p. 115.)

Oza estendid sa main vers l'arche, si la tint pur ço que li buef eschalcirrouent e *alches* l'enclinerent. (Ib. II, p. 140; cfr. p. 167; III, p. 282.)

Li reis, fist dunc Reinalz *auches* iriement,

T'a mande... (Th. Cantb. p. 138, v. 11.)

Alsi, ausi — altresì, autresi.

Alsi, forme primitive de notre *aussi*, dérive du latin *aliud sic*; *altresì* vient de *alterum sic* et signifie *de même, pareillement*.

Par l'ombre de mort *alsi* entend l'om la mort de la char. (M. s. J. p. 458.)

Li cuer des renfuseiz sunt *alsi* en amertume, car lur malvais deseier les afflient. (Ib. p. 465.)

Si vos proient comme à seignor que vos vos y metez *alsi*. (Villeh. 467°.)

De ceo te prie ici chascuns,

Ausi tuz li poples comuns. (Ben. v. 8214. 5.)

Croi le pere et le fil *ausi*

Et si croi le st. esperi. (Phil. M. v. 5962. 3.)

Au lieu de *aussi*, où l'on redoubla le *s* lorsque l'on confondit la prononciation du *s* et du double *s*, on orthographia souvent *ossi*.

En Bourgogne, dans les plus anciens temps, on écrivait *assi*, par assimilation.

Et tu *assi*, o tu hom, tu vois lo lairon et si cours ensemble lui. (S. d. S. B. p. 523.)

De *alsi, ausi*, on forma *alsiment, ausiment*, aussi, de même, pareillement.

Ke il *alsiment* la mort ki anaises à trestoz est poine, amevet *alsi* com entreie de vie. (Dial. d. S. Gr. I.)

Guitedin ai perdu, Baudoin *ausimant*. (Ch. d. S. II, p. 167.)

La forme picarde suivante, de la seconde moitié du XIII^e siècle, est-elle une altération de *ausiment*, ou bien faudrait-il lire *ausement*? (V. plus bas *esement*.)

Tout *ausement* comme li ciers

Fuit devant les ciens en travers. (Phil. M. v. v. 7348. 9.)

A un altre tens, *altresì* por une cause, del monstier par lo comant del abeit ki vint apres son maistre Honoreit s'en alat Libertins à Ravenne. (Dial. de S. Gr. I.)

Et Oliviers refiert lui *autresi*. (G. d. V. v. 851.)

Renforcé avec *tout*:

De cest siecle est sanz mençonge

Tout *autresi* comme de songe. (Chast. XXIV, v. 53. 4.)

V. *altresì* (Serments, t. I, p. 20, l. 2) t. I, p. 271, l. 24; *autressi* p. 278, l. 5; *autresi* t. II, p. 142, l. 12; etc.

Her, er, hier, ier — *ersoir* — *l'altrer, l'autrer, l'altrier, l'autrier*.

Her, er, ier, du latin *heri*, hier; — *hersoir, ersoir, herseir, iersoir, ersoir* (herisero), hier soir; — (li) *l'altrer, l'autrer, l'altrier, l'autrier*, l'autre jour.

Ne veil hui pas si jeuner

Comme ge fis *er*, par saint Jaques... (R. du Ren. III, p. 91.)

Je ne manjai tres *avant er*. (Ib. p. 131.)

Dont me revient çou, douce Dame,

Que *devant hier* estoie dame

De la riens que je plus amoie. (R. d. l. M. v. 4603-5.)

E mes sires me guerpi pur ço que *ier e avant ier* enmaladi. (Q. L. d. R. I, p. 115.)

Ma dame de Coucy *hersoir*

Me manda que je y alaisse. (R. d. C. d. C. v. 674. 5.)

Jo si nen ai filz ne fille ne heir;

Un en aveie, cil fut ocis *herseir*. (Ch. d. R. p. 106.)

Quant vint *ersoir* que prime m'endormi. (R. d. C. p. 328.)

Herberjai les *ersair* en mes cambres perines. (Charl. v. 631.)

Li *altrer* fut ocis le bon vassal Rollans. (C. d. R. p. 123.)

Par Dieu, lechieres, trop estes prisantier

Raler i vieix; batus i fus l'*autrier*. (R. d. C. p. 84.)

Voici un exemple où l'*autrier* est employé pour un temps assez long. Le roi d'Ecoce est en France où il a déjà remporté le prix dans quelques tournois etc.; il y reçoit une lettre de sa patrie et il en dit le contenu à ses chevaliers:

Se me mandent mi consillier,

Que avoec li (la reine) laissai l'*autrier*,

Que leur reface isnelement

Savoir mon bon et mon talent. (R. d. l. M. v. 3257-60.)

Cfr. *ibid.* v. 3409; Ruteb. I, p. 213.

Amont — aval.

Le premier de ces adverbess signifie *amont*, en *haut*; l'autre *aval*, en *bas*, *bas*.

Kar si chevaus par tot foleie.

Primes *amunt* et puis *aval*. (Ben. v. 16395. 6.)

Menes fu *amont* et *aval*. (R. d. C. d. C. v. 3331.)

V. encore t. I, p. 401, l. 32; t. II, p. 22, l. 31; etc.

De même: *contremont*, en *amont*, *contremont*, en *haut*; *contreval*, en *aval*, en *bas*.

Le fist haut *cuntremont* voler. (R. d. R. v. 5757.)

Et montent *contremont* le mur par force. (Villeh. 461^b.)

Tote plaine sa lance l'abat ou gue parfont,

La teste *contreval* et les jambes *amont*. (Ch. d. S. I, p. 168.)

Cuntreval (t. II, p. 19, l. 44; p. 23, l. 2.)

Les mêmes mots employés comme prépositions:

Amunt Seine (t. II, p. 117, l. 26).

De par le roi vont criant

Li hiraut *contreval* la vile. (R. d. l. M. v. 2910. 11.)

Ainc ne fu veus si grans deus

Qu'il demaint *aval* la vile. (Ib. v. 4370. 1.)

Li roi et li baron *contreval* la riviere. (Ch. d. S. I, p. 83.)

V. t. I, p. 325, l. 29; t. II, p. 166, l. 16; etc.

Anqui, enqui, enki — iqui, iki — qui.

Adverbe de lieu, qu'on employait quelquefois en composition pour désigner le temps. Il dérive du latin *eccu' hic*. (Cfr. le prov. et l'esp. *aquí*; l'ital. *qui*.)

Li autre .ij. s'an fuient, n'ont cure de sermon;

N'arrastassent *enqi* por tot l'or de Dijon. (Ch. d. S. I, p. 229.)

L'aloete chanta et *enqi* et aillors. (Ib. II, p. 174.)

Lors se herberja en la ville il et sa gent, et *enqui* sejorna tant que l'empereres Baudoin vint. (Villeh. 465^a.)

Ensi sejorna *iqui* par deux jors... Lors se parti de cele cite à toz ses gaains, et chevaucha à une altre cite long *de qui* à une jornee. (Ib. 485^a.)

Et vindrent à la cite d'Archadiople, si se herbergierent enz, *enqui* sejournerent un jor, et *d'enqui* murent, si s'en alerent à une altre cite appelée Bugarofie. (Ib. 473.^c.)

Ez vos atant grant aleure

Le chastelain, par aventure,

Qui toz souz *par anqui* venoit. (Dol. p. 291.)

Une eve rade descendoit *par enki*. (O. d. D. v. 7207.)

Ceval li baillent, si l'enmainent *d'enki*. (Ib. v. 7551.)

Il lor juroient sor sainz loialement que *dès enqui en avant*, à quele eure que il les semonroient dedenz les quinze jors, que il lor donroient navie à bone foi. (Villeh. 446^a.)

Sauf ce qu'il a retenu tote la terre et les fies qu'il tenoit *dès enqui en amont*. (1233. M. s. P. I, 341.)

Anz, ans, ains, ains, einz, eins, enz — anzois, ancois, anchois, anceis, aincois, ainchois, etc.

Anz, ans, etc. sont des dérivés du latin *ante*¹; *anchois, ancois*, etc. de *ante ipsum*². *Anz, anzois* signifiaient *avant, auparavant, plutôt, mais, au contraire*. (V. la conjonction.)

Nos ne wardons mies ceste jeune per nos, *anz* la wardent assi tuit cil ki en l'unité de la foit sunt assambleit. (S. d. S. B. p. 561.)

A luy deussions nos voirement *anchois* aleir qu'il venir à nos. (Ib. p. 526.)

Ne por ceu ne tolut nule chose, *anz* donat *anchois* donnes as hommes (Ib. p. 533.)

Je vous diroie tel merveille

C'*ains* ne fu oïe d'oreille. (R. d. M. p. 53.)

Kar pus ne dotad nul peril,

Einz out le secle tot dis vil,

Deques à la mort. (Ben. t. 3, p. 622.)

(1) Le *s* paragogique que l'on voit ici, se retrouve dans un grand nombre d'autres particules. Nos plus anciens monuments ne le connaissent pas encore.

(2) Cet *ipsum* qui s'ajoutait à beaucoup de mots, doit être considéré comme neutre ou comme adverbe.

Li vileins à sa fame dit
 C'unques mais de ses elz ne vit
 Nul pre faukie si igaument.
 Cele respunt hastivement,
Ainz fu od les forcez tranciez.
 Dist li vileinz: *Ainz* fu fauciez.
Ainz est, fist la feme, tonduz. (M. d. F. II, p. 380.)
 La bataille est merveilluse e pesant,
 Ne fut si fort *enceis* ne puis cel tens. (Ch. d. R. p. 131.)

Mais à ce ne tendoient il point dou droit, *ancois* le voloient il tenir
 à lor oes tout proprement. (H. d. V. 498^c.)

Unques *enceis* ne s'en partirent. (Ben. I, v. 1842.)
 Atant li manniens se repaire,
 Main *ancois* ot dit à sa feme
 Qu'ele pense de sa parente. (R. d. M. d'A. p. 5.)

L'ancienne langue se servait de *qui ains ains* pour dire à
l'envi l'un de l'autre, de la même manière que nous employons
 à *qui mieux mieux*, que la langue d'oïl connaissait aussi; mais,
 à ce qu'il semble, la signification de *qui ains ains* était un peu
 différente de celle de *qui mieux mieux*. *Qui ains ains* renferme
 l'idée d'une priorité de situation.

Puis cume vint à la bataille, la descunfiture turna sur Israel; et fuirent
 tuit *ki einz einz*, chascuns à sun tabernacle. (Q. L. d. R. I, p. 15.)

Auberis sient *qui ains ains* longuement. (Romv. p. 218.)

Et cil des vissiers saillent fors et vont à la terre, *qui ainz ainz*,
qui mielz mielz. (Villeh. 452^d.)

Moult tirent entrels qui *miols miols*. (P. d. B. v. 3339.)

Cette gémiation sert simplement à ajouter à l'idée exprimée
 par le mot répété.

E crut la noize e li criz, e de luinz l'oïrent *mierz e mierz*. (Q. L. d.
 R. I, p. 47.)

Cfr.: Il ne demandent mie chascuns qui doit aler devant, mais qui
ainçois peut, *ainçois* arrive. (Villeh. 450^c.)

Remarquez encore:

Com ainz l'arez tolli, *ainz* sarez à repos. (R. d. R. v. 2601.)

c.-à-d. (1e) plus tôt (que) vous l'aurez toli, plus tôt etc.

Ains est souvent suivi de la particule *de*; c'est le *de* pour
que du comparatif.

Et se vous en l'uisset entres

Ains de lui mot ne parleres. (R. d. C. d. C. v. 4329. 30.)

C'est de cet adverbe *ains* et du participe passé de *naître*
 que dérive notre mot *ainé*: *anneit* sans le *s* paragogique de la
 forme *ans*, *ans*; *ainsneit*, *ainsnes*, *einzned* (Q. L. d. R. I, p. 309.)

Del *anneit* frere. (M. s. J. p. 499.)

Deus beaus fiz out de son seignur:

Joufrei Martel fu li *ainznez*,
 E Helyes l'autre *puisnez*. (Ben. v. 42144-6.)
 S'ot d'une autre feme .ij. fuis:
 Theobiers ot non li *ainsnes*,
 Et Theoderis li *mainnes*. (Phil. M. v. 691-3.)

Ainsne = né avant les autres, plus tôt né, premier né —
ainsne = moins âgé, puiné; cadet — comme *puisne*, né après
 les autres, puiné. (V. *Moins*, *Puis*.)

Remarquez encore le composé *ainsunkes*.

De ce dist sainz Pieres: Tems est ke li jugemenz commencet à la
 maison Deu, et se li justes serat *ainsunkes* salz à apparront li fel et li
 echeor. (M. s. J. p. 474.)

Dans les textes picards, on trouve souvent l'adverbe *ains*
 onfondu avec *anc*, *ainc* = jamais. Cela vient de ce qu'on rem-
 laça, au XIIIe siècle, le *s* final de *ains* par le *c* picard, si-
 rdinaire en pareille position.

Voici quelques exemples de *anc*, *ainc*, *enc*, qu'on écrivait
 aussi *ainques*, *ainkes*.

Ne fu teus hom *ainc* puis ses jors. (P. d. B. v. 158.)
 E la meillor chevalerie
 Qu'*enc* fu seu ne oïe. (Ben. I, v. 1179. 80.)
 Entr'aus dient tot li baron
 C'*ainc* si cortois leu ne vit on. (L. d. M. p. 61.)
 Je ne vos serf mie de losengier,
 Ains vos aim, sire, plus que nul chevalier.
Ainc ne vos vi un boort commencier. (Fierabras p. 158, c. 2.)
 Ferai qu'*ainques* mais ne fist rois. (R. d. l. M. v. 4328.)
 Et s'*ainkes* de riens li fausai,
 Ja n'i puisse je recouvrer. (Romv. p. 287.)

Raynouard (Lex. rom. t. II, p. 80) en parlant de *anc*, qui
 correspond à l'adverbe français, prétend que ce mot dérive de
unquam. La forme du mot *anc*, *ainc*¹, répugne à cette déri-
 ation, de plus il existe un dérivé de *unquam* (ital. *unqua*, *un-*
que; prov. *oncas*; langue d'oïl *onques*, *onkes*), qui prouve la
 ausseté de l'interprétation de Raynouard au sujet de l'origine
 le *anc*, *ainc*, *enc*. Roquefort confond *ains* et *ainc*. Il faut,
 e crois, chercher la racine de *anc*, *ainc*, dans le latin *ad hanc*
 sc. *horam*.

Ensi, *ansi*, *einsi*, *ainsi*. *insi*, *ensinc*, *ensinques*, *ansinc*, *einsinc*,
ainsinc, *ainsint*, *einsint*.

Toutes ces formes représentent notre adverbe *ainsi*. On a

(1) Si même on admettait le changement de *o* en *a* pour le provençal (cfr. *ara* de
ora), on n'a aucun précédent qui permette cette supposition à l'égard de la langue
 d'oïl. Cfr. en outre l'italien *anco*, *anche*.

déjà beaucoup discuté sur l'origine de ce mot: *Ménage* le fait venir de *in sic*; d'autres le dérivent de *adeo sic*, *aeque sic*; M. Diez enfin propose *ante sic*. La racine *adeo sic* ne mérite pas qu'on y pense. *Ante sic* se justifierait peut-être en admettant les significations *avant tout*, *surtout de cette manière*, *justement de cette manière*; cependant je crois cette dérivation trop recherchée. Reste à se décider entre *in sic* et *aeque sic*. La signification du latin *aeque* concorde fort bien avec celle de notre mot; toutefois le *n* fait quelque difficulté. On ne peut admettre que le *qu* ou *c* final (*aeque* se serait contracté en *ec*) s'est permuté en *n*; cela arrive en espagnol, mais pas en français, que je sache. Il faut donc supposer que la finale *que (c)* a été apocopée et *n* intercalé. C'est ce que j'admets. *In sic* ne répond pas aussi bien, quant au sens, à notre *ainsi*.

Tot *ensi* cum il visibles vint une fieie en char, por faire la salveteit, enmei la terre, *ensi* vient il en esprit et nient visibles, chascun jor, por saneir l'airme d'un chascun. (S. d. S. B. p. 527. 8.)

S'*ensi* est, certes nos ne sommes mies digne de la compagnie de cest chief. (Ib. p. 561.)

Ansi alai .ij. jors antiers. (Dol. p. 252.)

Insi com dessus devise l'avons. (1262. H. d. B. II, p. 27.)

Cuidiez vos toz jors *einsi* faire? (Ruteb. I, p. 119.)

Ne croi pas à muable chose

Se la sentense en ai escluse:

Ensi vint servages avant. (R. d. M. p. 30.)

La chartre fu delivree as messages; *ensi* pristrent congie à l'empereor Sursac et tornerent en l'ost arriere. (Villeh. 454^d.)

Et tuit cil qui vindrent en la chace, qu'il porent retenir, si les mistrent en lor bataille, et ceste chace si fu entre none et vespres *ensinques* retenue. (Ib. 475^c.)

Or a la dame *ainsinc* vescu. (Ruteb. II, p. 185.)

Ainsint (v. t. II, p. 160, l. 21.)

Au lieu de *ensi*, on employait:

Eissi, *issi*, *isi*, *issiques*, *issinc*, *issint*.

Eisi, puis *eissi*, *issi*, etc. est la même forme que la précédente, sans le *n* intercalaire. (Cfr. l'ancien espagnol *ansi* et la nouvelle forme *asi*; le portugais *assim*; le provençal *aissi*). C'est probablement à l'influence de la forme *eissi*, qui appartenait à la Touraine et aux cantons environnants, que l'on doit en grande partie l'introduction de l'*i* dans *ensi* (*einsi*, puis *ainsi*).

Les out trestoz *eisi* vencuz. (Ben. v. 3843.)

Tot *eisi* a Rou conseil pris. (Ib. v. 3897.)

Mais Saul *issi* nel fist, e en ço vers Deu mesprist. (Q. L. d. R. I, p. 44.)

Se vos *issi* partes de moi. (P. d. B. v. 4219.)

Des que *isi* est, i entendez. (Ben. v. 6133.)

Honni somes se nos lesson

A lui *issiques* defolêr. (R. d. Ren. I, p. 231.)

Antan, entan — *oan, ouan, uan (owan)* — *maisoan, mesoan*.

Atan dérive de *ante annum*; *oan*, de *hoc annum*. Le premier signifie *l'année passée, ci-devant, autrefois*; le second, *cette année, dernièrement, désormais, jamais*. *Maisoan, mesoan*, composé de *mais* (v. ce mot) et de *oan*, signifiait à *l'avenir, un jour*. *Labelais* s'en est encore servi.

Les perdrys nous mangeront les aureilles *mesouan*. (Garg, I, 39.)

Sacent tout . . . que Jehans le Beghins a vendut à Gillon Mousket xiiij. verghes de warance, ki sieent deriere sa maisson, ki fut *antan* lantee sour le tiere ki fut Gerart le Quatit. (1276. Charte de Tournay itée dans Phil. M. Suppl. p. 27. 8.)

Anten nos vint dire uns Norois

Que sains segnor erent François. (P. d. B. v. 2489. 90.)

Se chascuns endroit soi c'en fust si entremis,

Ancor *oan* eust Charles mult moins d'anemis. (Ruteb. I, p. 147.)

Oan mais ne m'ert reprove

Que par moi aiez fest folie. (Trist. II, p. 32.)

Nos quidons ben ne soit *oan* baillies. (O. d. D. v. 9097.)

Vos n'iriz pas *uan* de mei si luign. (Ch. d. R. p. 10.)

(V. Ben. v. 18756. 19382. etc.)

Orthographié *awan* (O. d. D. v. 9091); *awan* (R. d. l. M. Préf. VIII.)

Cfr.: Voit Castel-Fort sus la roche seant, . . .

Et Mont-Chevreil que il ferma l'autr'an. (O. d. D. v. 6429. 31.)

Apermesmes, apermismes, aparmenmes, aparmannes, aparmain.

Cette locution dérive de *ad per metipsissimum* (tempus), et signifie à *l'instant, tout de suite, sur le champ*.

Car *apermismes* que li scels fut brisie, si vint *aparmenes* apres li umers departemenz et li triste discorde. (Roquefort, s. v. *aparmain*.)

Et dist Gautiers: *Apermain* le saurez. (R. de Roncevaux, 32.)

Sire reis, ço t'ai *aparmunnes* escrit. (Th. Cantb. p. 64, v. 16.)

V. t. I, p. 220, l. 5; t. II, p. 96, l. 41; p. 177, l. 19.

Assez, asez, asseiz, aseiz, asses (ad satis).

Je ne cite cet adverbe que pour faire remarquer les combinaisons suivantes:

Li leus a valentiers jure

Plus assez k'il n'unt demande. (M. d. F. II, p. 188.)

Raous vos nies ot molt le cuer entort,

Mais *aseiz plus* vos voi felon et fort. (R. d. C. p. 134.)

Baptizet sunt *asez plus* de .c. milie. (Ch. d. R. p. 142.)

L'eve qui sanz corre tornoie

Assez plus tost .i. home noie
 Que celle qui ades decort. (Ruteb. I, p. 248.)
 Moult est bien fete par devant.

Assez miez que n'est par derriere. (Ib. II, p. 29.)

Plus assez, assez plus, assez miez, signifiaient *beaucoup plus, beaucoup miez*.

Voy. *aset* (t. II, p. 194), c'est-à-dire la forme primitive avant l'introduction du *s* (*z* = *ts*).

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, paraissent aussi les locutions *d'assez, qu'assez*, qui, à vrai dire, sont, comme les combinaisons précédentes, des renforcements du comparatif. *D'assez* fut d'un fréquent emploi jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Li homs est pire que desvez.

Mes la fame vault pis *d'assez*. (Romv. p. 384.)

Pou d'espoirs en sorcuidance

Me fait douloir plus *qu'assez*. (Trouv. Artés. p. 127.)

Le *de* et le *que* sont ceux du comparatif.

Buer — mar.

Dès le commencement du moyen-âge, on avait dit *bona hora* = à la bonne heure, par bonheur; *mala hora*, à la male heure, par malheur. Toutes les langues romanes admirent ces expressions. L'ancien français disait *en bone heure* ou *bone heure*, *en male heure* ou *male heure*, puis on se servit simplement de *bone* (R. du Ren. I, p. 108, v. 2858), *male*, auxquels on donna ordinairement les formes *bor*, plus tard *buer* avec diphthongaison de l'*o*, *mar*. Le *r* final est un reflet de celui de *hora* et sert à rapeler ce mot sousentendu. *Buer* signifiait heureusement, bien, à propos; *mar*, mal, malheureusement, mal à propos, à tort.

Com *buer* fuit neiz qui en tal ost ira

Por tel pardon conquerre! (G. d. V. v. 4012. 3.)

Urrake, je sui vostre sers,

Buer i passase jo les mers. (P. d. B. v. 6083. 4.)

Baruns, esveilliez vus. *Bor* vus fud anuitie

Tele chose ai oie, dunt jo vus frai haitie. (Ben. t. 3, p. 610.)

V. t. II, p. 174, l. 9.

Et jure Dieu qui soufri passion

*Mar*¹ prist Raoul de la terre le don. (R. d. C. p. 82.)

Je sui cele qui *mar* fui nee: (P. d. B. v. 4753.)

Quides le tu chacier de France,

Ja *mar* en auras esperance

Ne s'en ira mie fuint. (Bon. v. 21104-6.)

(1) La forme *mare*, pour *mar*, qui se montre plusieurs fois dans la Ch. de R., est une simple habitude orthographique anglo-normande.

Je n'irai mie, ja *mar* en douterez. (G. l. l. I, p. 102.)

Mar est bailliz, e mal li vait. (Ben. v. 26925.)

V. t. I, p. 303, l. 30; p. 332, l. 22; t. II, p. 3, l. 9; p. 27, l. 41; p. 133, l. 26; etc.

Deus! com *mar* fu de ço qu'il trice! (P. d. B. v. 4474.)

On voit ici *mar* employé avec *être*; il n'en est pas moins adverbe, mais il signifie *malheureux*, à *plaindre*.

Esement, *essiment*, *ensement*, *ansement*, *ansiment*.

Roquefort rapporte à tort l'adverbe *ensement* à *ensemblement* (s. e. v.). Ces deux adverbes n'ont rien de commun. La forme primitive de *ensement* a été *esement*, *essement* et *essiment*; le *n* n'est qu'intercalaire. *Esement* est un dérivé de *ipse* = roman *eps*, *eis*, *es*. La forme provençale correspondante était *epsamen*, *eissamen*, et quelquefois *ensament*. *Esement*, *ensement*, signifiaient *pareillement*, *de même*, *de la même manière*.

E les saintes e leiz *ensement*. (Ben. I, v. 887.)

Variante: *esement* t. III, p. 400, c. 2.

En icel meisme tens, *essiment* vint Bucillenys avec les François es contreies de Campagne. (Dial. de S. Grég. I.)

Si le prendront, ceu dient, quant il dormira en son lit, et *ensement* s'en vengeront ensi qu'il ont enpense. (H. d. V. 513^c.)

Cil corn sunent e buglent e sunent *ensement*

Cumme taburs u toneires u grant cloches qui pent. (Charl. v. 358. 9.)

Si com lions que fains destraint

Ocit bestes quanqu'il ataint,

Tot *ansement* li bons rois fait. (Brut. v. 13299-301.)

Por ce fu Dieux lor boens amis

Et li autre saint *ansiment*. (Ruteb. I, p. 123.)

Ayer, *ayere*, *arriere*, *ariere*, *ariers*, *airier*, *arere*, *erriere*, *errier* — *daiere*, *dariere*, *derrier*, *derier*. — *Avant*, *davant*, *devant*.

(V. les prépositions aux mots *riere*, *ens*.)

Arriere s'employait comme adverbe avec la signification de *ci-dessus*, *ci-devant*, soit seul, soit en combinaison avec *ça en*. (Cfr. l'article suivant.)

Arriere, avec les verbes, signifiait *de nouveau*, *de retour* (au lieu d'on était parti), *en arrière*.

Ayer était la forme bourguignonne, qui disparut de bonne heure.

O cum bienaurouse aveuleteit! por kai li oil aveulent sainement en la conversion, ki za en *ayer* estoient malement enlumineit en la prevacation. (S. d. S. B. p. 559.)

Païen la firent lonc tans *sai en arier*. (G. d. V. v. 3468.)

Çay en arriers (1269. M. s. P. II, 597) — *çai en arriere* (1285. Ib. II, 684.)

Quant il welt *ayere* raleir. (S. d. S. B. p. 567.)

Congie prent l'apostoiles, maintenant s'an repaire,]

Erriere s'an reva, que il plus n'i atarde. (Ch. d. S. I, 79.)

Lors ert de France reis Henris,

Eissi cum *arere* vos dis. (Ben. v. 32139. 40.)

V. *ça en arriers* t. II, p. 114, l. 22; *cha en arriere* t. I, p. 380, l. 10; *zai en ayer* t. II, p. 198, l. 7; *ça ennars* t. II, p. 115, l. 27; et les exemples t. I, p. 288, l. 4; p. 309, l. 30; p. 312, l. 27; t. II, p. 41, l. 24; p. 51, l. 3; p. 53, l. 14 et 24; etc. etc.

Il estoit voyrement *davant*. (S. d. S. B. p. 546.)

Alez *avant*, g'irai apres. (R. d. Ren. t. I, p. 117.)

Et *devant* et *derier* vont tant Saisnes tuant

Que parmi la jonchiere font de cors pavement. (Ch. d. S. II, 113.)

Cels *derier* ne pot parmi fendre

Et cels *davant* n'osa atendre. (Brut. v. 4715. 6.)

Il est *darere* od cele gent barbee. (Ch. d. R. p. 128.)

Tant comme il est devant la gent

Mes *par darrier* n'en fet neient. (Chast. pr. v. 147. 8.)

Za davant correspondait à *za en ayer*.

Et Criz parolet en la salme et si dist: je suis dist il, fchiez et lum de la meir, nos fumes jai *za davant* luns de paradis, mais or sommes nos luns de meir. (S. d. S. B. Roquefort, s. v. *lum*.)

Et *là davant*:

Ceu doiens nos or encerchier, selonc l'ordene ke nos *là davant* proposames. (Ib. p. 526.)

Davant s'employait pour à l'avance, d'avance.

Quar cil *davant* notet soniousement les malz ki avenir li puent, atend, voilanz en aguaiz, les assalz de son anemi. (M. s. J. p. 515.)

Avant signifiait aussi *plus tard*, dans la suite; *plus bas*.

Et partout li fisent homages,

Cil ki tierre vorrent tenir

A en *avant* et maintenir. (Ph. M. v. 4421. 3.)

Henris, ce retrait li escriz,

Refu de Warewic puis queus fait,

Si cum *avant* sera retrait. (Ben. v. 32079-81.)

Devant s'employait dans le même sans que notre *avant*.

Je vieng de ci pres besoingnier,

Si ne fui puis des *devant* hier

A ma maison: or y revois. (R. d. C. d. C. v. 2571-3.)

Çà, ci. — Là.

Çà, dérivé de *ecce hac*, avait la forme *za*, *zai*, puis *cai*, *sai*, en Bourgogne; *ça*, en Normandie; *cha*, en Picardie. *Çi* dérive de *ecce hic*, et s'écrivait *chi* en Picardie. *Ci* s'employait le plus souvent pour *ici*. *Là*, vient de *illac*, et s'est écrit *lai*

en Bourgogne. On trouve quelquefois *ila*, correspondant à *ici*, qui nous est resté.

Voici quelques exemples de ces mots, seuls ou combinés avec d'autres.

Et ceste voye doyens nos molt diliantrement querre *lai* où nos poyens ignement aleir encontre luy. (S. d. S. B. p. 527.)

Por ceu k'il delivrement poient corre et *zai* et *lai*. (Ib. p. 569.)

Qui aucune fois faisoit celebrer *ilà* mesmes. (H. d. M. p. 135.)

Tor *là* ton vis et *çà* ton dos,

Ge monterai comme vaslet...

Ysent la bele chevaucha.

Janbe *de çà*, janbe *de là*. (Trist. I, p. 187.)

Les guaites Saul s'aperceurent ki esteient en Gabaa Benjamin, e virent ocisiun *de chà*, les morz gesir e les vifs *chà* e *la* fuir. (Q. I. d. R. I, p. 47.)

De çà remenrai tant que *là* outre seront. (Ch. d. S. II, p. 55.)

Li anchiiien sont de lui pres;

Apres sont li jone baron

De chà et *de là* environ. (R. d. M. p. 55.)

Elduine tint del Hombre *en là*,

Et Cadualan rena *de çà*. (Brut. v. 14475-6.)

C'il chevalier furent par le jardin

Çà dis, *çà* trente, *là* quarante, *là* vint. (G. I. L. II, p. 154.)

D'Ynde la grignor *par de là*

Dusk'à septentrion *de chà*. (R. d. I. M. v. 5513. 4.)

Que *chi* n'en trouveres vous rien. (R. d. I. V. v. 1598.)

Vous aves bien oï pieca,

.Xxv. ans a *en es çà*

Que Bandoins li preus, li bons,...

Se fu pour l'amour Dieu croisies. (Phil. M. v. 24463-5. 8.)

Cfr. loc. prép.: Et quanque *de chà* mer avoit. (R. d. S. S. p. 3.)

De là la mer (t. I, p. 369, l. 15); *de là* le bras (t. II, p. 120, l. 30.)

V. t. I, p. 193, l. 34; p. 233, l. 12; p. 286, l. 7; p. 292, l. 16; p. 294, l. 4; p. 301, l. 33; p. 331, l. 15. 28; p. 335, l. 40; p. 369, l. 16. 19; etc. etc.

Là était souvent suivi le l'adverbe *où* (t. II, p. 23, l. 28; p. 46, l. 37), et on les trouve contractés sous la forme *lau*.

Li boens pescherres s'en ala...

En la terre *lau* il fu nez,

Et Joseph si est demourez. (R. d. S. G. v. 3456. 9. 60.)

Et *lau* li sans couloit l'a mis. (Ib. v. 564.)

V. ib. v. 633. 2504. 3116, etc.

Pour en finir avec *là où*, je dirai qu'il ne s'employait pas seulement pour le lieu. On s'en servait, comme conjonction, à l'égard du temps, dans le sens de *au moment que*, *tan-
tôt que*.

Là ù il vunt einssi pallant
Deus chiens virent venir curant. (M. d. F. II, p. 388.)
C'i puet on veoir dou felun
Qui velt trichier sun conpaingnun;
Il meismes est encunbrez
Là ù li autre(s) est delivrez. (Ib. p. 266.)

Remarquez l'expression :

Tant le jeta (l'anelet) *de toi en moi*
 Qu'il est venus devant le roy. (R. d. l. M. v. 6089. 90.)
de ci de là, de l'un à l'autre.

Caenz, caienz, caiens, chaiens, caians, ceanz, coenz, ceienz. —
Laenz, laienz, laiens, laians, leanz, leenz, leienz, leinz.

Ces deux adverbes sont composés de *cà, là* et de *enz, ens* (v. les prépos.). Ils signifiaient *céans, ici dedans — là, là dedans.*

Beax filz, ne soiez si dolenz;
 Venez *caienz* entre noz genz. (P. d. B. v. 5287. 8.)
 Son de note, ne cri d'oisiel
 N'ierent mais *chaiens* chier tenu. (R. d. l. V. v. 1372. 3.)
 Karlemaines me tient *ceanz* an sa prison,
 Et bien puet de moi faire son voloir et son bon.
 (Ch. d. S. II, p. 165.)

Dux Naymes est à pie, sanz cheval, an la pree;
Leanz an la cite an lieve la huee. (Ib. II, p. 178.)
 Quatre jors ont demene tuit
Laiens grant feste et grant deduit. (R. d. M. p. 53.)
 De *laians* issir ne pooie.
 N'i avoit c'une soule entree
 Et celle estoit moult bien fermee. (Dol. p. 245.)

V. *ceienz* (Chast. IX, v. 67), *caiens* (Villeh. p. 454^e; R. d. C. p. 189), *caians* (Brut. v. 11240), *ceenz* (Charl. v. 756); *laenz* (Ben. I, v. 1559), *leenz* (Ruteb. II, p. 43), *leinz* (Trist. II, p. 150. 2), etc.

Certes — à certes — par certes.

Certes (variante picarde *chertes*) était un dérivé du latin *certus*, qui signifiait *certes, assurément*. Le composé *à certes* signifiait *certainement, sérieusement, de propos délibéré, instamment*, et, après le XIII^e siècle, il prit encore la signification de *avec certitude*.

Certes li planteiz et li habondance des choses temporels avoit ameneit l'obliement et la besoigne des permenanz. (S. d. S. B. p. 527.)

Certes vers moi mesprenes
 Qui sui en vostre justice. (Romv. p. 250.)
Chertes molt m'atraisistes
 Jonet¹ à chel mestier. (Ib. p. 294.)

(1) Le texte porte *jo nec*, ce qui ne donne aucun sens.

Dedens Pavié ai je *certes* este,
 Et Desier *certes* vi je asses,
 Lui et Ogier le Danois d'outre mer,
 Et vo message *certes* lor ai conte. (O. d. D. v. 4470-3.)
 Dont cuide Ogier qe il desist à *certe*. (Ib. v. 11796.)
 De lui envair n'est nus leus
 De nos, n'à *certes* ne à geus. (Ben. v. 20617. 8.)
 Garins fu el palais, qui à *certes* juait. (Romv. p. 351.)
 Moult set famme, et moult est hardie
 D'outraige faire et de follie;
 Puis c'à *certes* s'an antremet,
 Plus volontiers aimme et si fet
 D'une mensonge ke d'un voir
 Et la follie c'un savoir.
 N'est hons vivans ki tant seust
 Que fame ne le deceust,
 S'à *certes* pener s'an volloit. (Dol. p. 274.)
 Trop à *certes* m'en apelez,
 Fet ele, si le vos dirai. (Romv. p. 470.)
 Par *certes* vos n'en irez mie. (R. d. Ren. I, p. 93.)

Dans quelques traductions bibliques, on trouve *acertes*, comme conjonction, pour le latin *autem*. Au lieu de l'orthographe *acertes*, ces traductions écrivent quelquefois *adecertes*.

Dieu li comanda et dist: maungues de chescune fust de paradis, si ne maunges *acertes* de fust de science de bien et de mal. (Roquefort, s. v. *fust*.)

Si vos *adecertes* ne voillez, soit feu issu de chimenee et devorge les cedres du Liban. (Ib. s. v. *chimenee*.)

De *certes*, on fit *certement* = *certainement*, avec *certitude*.

Et qui mult quident *certement*
 Que terre tienge hautement. (Ben. v. 17203. 4.)
 Quant Flores s'amie ot nomer
 Et de li *certement* parler,
 De la joie tos s'esbalsi. (Fl. et Bl. v. 1315-7.)

Cum, *com*, *con*, *come*, *comme*, *comme*, *cume*, *cun*. — *Cument*, *coment*, *comment*, *comment*, *cument*.

Cum, etc. dérive du latin *quomodo*. De *com*, on forma avec la terminaison *ment*, l'adverbe *coment* (*quomodo* — *mente*).

Quand on fait une demande directe, on emploie aujourd'hui *comment*; l'ancienne langue se servait aussi de *comme* dans ce cas. Pour le discours indirect, nous employons *comme* et *comment*, mais *comme* est d'ordinaire mis pour indiquer le degré, *comment*, la manière. La langue d'oïl n'observait pas toujours cette distinction. Comme aujourd'hui, on se servait de *com*

dans les exclamations, emploi qui s'explique par la distinction que je viens de mentionner.

Lorsqu'on voulait déterminer approximativement une idée de quantité, on se servait de *comme* (= environ, presque).

O *cum* douz reconciliement et *cum* douce amendise! (S. d. S. B. p. 549.)

Amis, *com* as-tu non? (R. d'Alex. p. 399.)

Qui *atendre* osera

Con li avient, s'on voit que ses biens fais

Le deserve, grant werredon aura. (Romv. p. 292.)

Helas! fait il, *con* sui honis,

Et *con* sui par Mares traïs! (P. d. B. v. 2541. 2.)

Pis n'aura *comme* se fust m'ame. (R. d. M. d'A. p. 5.)

Lessez gesir les morz tut issi *cun* il sunt. (Ch. d. R. p. 94.)

Por che en parol *comme* ires. (Romv. p. 249.)

Tout ausi *coume* l'arsure

Fait kanqu'ele ataint bruir. (Ib. p. 262.)

Il perdit ausi *comme* tout son sens. (Chroniques de S. Denis.)

Comant m'an fuirai je? dist Karles au vis fier,

Comant porra ce estre tant com je soie antier? (Ch. d. S. II, p. 152.)

Oies *coument* il l'en avint. (Phil. M. v. 14326.)

Puis li demande: *Comment* vos est, amis?

Dist Beneois: Mult ben, la Deu mercis. (O. d. D. v. 6905. 6.)

Deus set asez *cument* la fins en ert. (Ch. d. R. p. 149.)

Si m'esmerveil *comment* peut avenir. (Romv. p. 253.)

Faites de moi çou qu'il vous plect:

Je vous ai dit *comment* il est. (R. d. l. M. v. 4251. 2.)

c'est-à-dire: Je vous ai dit la chose telle qu'elle est, ce qu'il en est.

Les formes *coume*, *coument*, sont de la seconde moitié du XIII^e siècle. *Cum* a d'abord été commun aux dialectes bourguignon et normand; mais dès le commencement du XIII^e siècle, *com* s'était fixé en Bourgogne. C'est dans le dialecte picard que *con* prit naissance. Au lieu de *comme*, les manuscrits écrivent souvent *comm* quand le mot suivant commence par *e*.

Com, conjonction, régissait souvent le subjonctif.

Après *plus* . . . , la phrase comparative commence souvent par *comme* au lieu de *que*.

Que li charbons seur (lis. sos) la cendre

N'art pas plus covertement¹

Con fait li las qui atent. (Romv. p. 864.)

(1) Le texte porte: N'ait pas plus contenment, vers qui ne convient nullement au sens. (V. La Borde II, 218.)

Dementre, dementres, demettres, endementre — dementiers, endementiers.

Dementre dérive de *dum interim*, comme le prouve la forme provençale *domentre*. On confondit de bonne heure *do* avec *de*, de là notre forme. Le pléonasme qui se trouve dans la réunion de *dum* et *interim* ne repousse pas la dérivation indiquée; il est tout à fait populaire. *Dementiers* vient de *dum interea*. Cette locution signifie *pendant ce temps là, dans l'intervalle, sur ces entrefaites*.

Ses messages tost li tramete
E tant *dementres* s'entremete
De faire assembler la navie . . . (Ben. v. 36716-8.)
Rous *demettres* qu'iloc esteit
Vit le mostier Saint Beneit. (Ib. v. 5071. 2.)
La bataille est aduree *endementres*. (Ch. d. R. p. 55.)
Li batiaus vient *endementiers*,
Dusc'al rivage n'arresta. (R. d. l. M. v. 1192. 3.)
Mais li honurez reis de France Loewis
Endementieres s'est durement entremis
Que il fesist le rei e saint Thomas amis.

(Th. Ctb. p. 96, v. 16-8.)

V. *andementiers* (t. I, p. 288, l. 21), *endementier* (t. I, p. 346, l. 39), etc.

Au lieu de *endementiers*, on trouve *entrementiers*.

Nekedent entrementiers nus n'usa en son non de l'usage k'il avoit ou pré. (Roquefort, s. v.)

Enfin, il y a quelques rares exemples d'une forme *entremente*, et il s'agirait de savoir si elle est correcte ou si le *r* a été omis. Dans le premier cas, il faudrait le dériver de *interea mente*.

Dons, dont, donc, donkes, dunc, dunkes, donques, dunches — adonc, adunc, adonques, adunques, adont — idonc, idonques.

Ces mots sont des dérivés du latin *tunc*. *Adonc* (ad *tunc*), *idonc* (in *tunc*) doivent être regardés comme les formes primitives, et *donec*, comme une forme abrégée de celles-là. En parlant du point de vue contraire, le *d* de *donec* n'est pas explicable, tandis que le changement en *d* du *t* devenu médial par la composition est tout à fait selon les lois de la dérivation. Quelques philologues ont voulu voir dans *donec* un dérivé du latin *de unquam*; mais l'idée du mot *donec* repousse une pareille étymologie. *Adonc, idonc, donec* signifiaient d'abord *alors*, et c'est de l'idée de temps que se développa la signification conclusive de *donec*. (Cfr. le vh.-all. *danne* = *tum* et *ergo*.)

Voici des exemples des divers emplois de ces mots.

Dunc (Fragm. de Val. 7. v°)

Et molt fu convenaule chose et à droite ke *dons* venist li permanauleteiz quant la temporaliteiz avoit plus grant force. (S. d. S. B. p. 527.)

En joiose prosperite

Ert *dunc* la terre e le pais. (Ben. v. 38818. 9.)

Se Baudoins ot ire, *donques* ne la desploie;

Ne voit or tans ne leu. (Ch. d. S. II, p. 58.)

Donques lor vint deus batailles de nos gens qui les secoururent. (H. d. V. 510^a.)

E li deniers saint Piere fu *dunkes* retenuz. (Th. Ctb. p. 53, v. 26.)

... Or voil *dunches* saveir. (Ib. p. 83, v. 12.)

Selonc la coustume et la guise

Ki ou pais *adonc* estoit. (R. d. M. p. 6.)

Adont comence li conrois à joster. (O. d. D. v. 7905.)

Adunques li a mult enquis

Saveir que l'en esteit avis. (Ben. v. 7790. 1.)

L'autre respond: *Idunc* me aidez. (Ib. t. 3, p. 462.)

Idunc plurerent .c. milie chevalers. (Ch. d. R. p. 149.)

On trouve *dès donc*, *de donc*, pour dire *dès lors*.

Un petit nos recontet sainz Lucaz del enfance nostre Signor, mais *dès dons* enjosk'à cest trentisme an nen atroz ju nule chose de luy. (S. d. S. B. p. 553.)

Mais *dès dunc* furent costumier

E sunt uncor des cors gaitier. (Ben. v. 25272. 3.)

Et de ces trois mille livres li dus devant dis doit acquerre hyeritage dedens Liege, et *de donc* en avant leveir la rente achetee de ces trois mille livres. (1286. J. v. H. p. 442.)

Cfr. la préposition *tres*, *tries*.

Donc — *donec*, *donec* — *ore*, s'employaient pour *tantôt* — *tantôt*.

Juste Saine ala tant musant

Dunc ariere e *dunc* avant,

Ke Richart fu à la fenestre . . . (R. d. R. v. 7189-91.)

Issi traverse l'aventure,

Dont est soes et *ore* est dure. (P d. B. v. 3303. 4; cfr. v. 723.)

Un poi s'estut pensive et morne;

Dont vait avant, et *dont* retorne,

Et *dont* s'asiet et *dont* se lieve. (Ib. v. 8623-5.)

Donkes cil ki saiges welt estre devignet sos por ceu k'il saiges soit. (S. d. S. B. p. 550.)

Nomme le *dont*, quant est si gens. (L. d'I. p. 11.)

Les Romains avaient les particules *num*, *ne*, *an* pour indiquer l'interrogation. Les langues romanes ne les ont pas admises; mais la langue d'oïl se servait de *donec* dans la phrase interrogative, pour traduire à peu près le *numquid* latin.

Ne sunt *dots* li fil des princes prince, et roi li fil des rois? (S. d. B. p. 522.)

Dum ne vint sor mei liez e baut

Od sa force li quens Tiebaut

Gaster ma terre à tel dolor? (Ben. v. 22984-6.)

Qu'avez vos fait del duc Richart?

Dun nel m'amenez vos pris? (Ib. v. 27332. 3.)

Dont, dunt — unt — où.

Dont, proprement *d-ont*, dérive du latin *de unde* et signifie *où*. Il avait plusieurs variantes, que j'ai citées t. I, p. 162. *Tnt*, dérivé de *unde*, s'unissait à la préposition *par*: *par unt = par où, par quel moyen*. *Unt* ne se montre guère que dans les extes normands. *Où*, du latin *ubi*, remplaça plus tard *dont d'où*: il avait les variantes *u*, en Normandie, *o*, dans les dialectes mixtes.

Or me redittes, s'il vos plait, verite:

Dont estez vos et de kel parante. (G. d. V. v. 1809. 10.)

Don venez vos, dist il, Justamonz l'alosez? (Ch. d. S. II, p. 14.)

Si me dites *donc* vos venez,

Qui vos estes et *où* alez. (P. d. B. v. 7793. 4.)

Dont es, *dont* viens, que demandes, que quiers? (O. d. D. v. 9395.)

David reparlad al bachelier ki la nuvele portad, si enquist *dunt* il ist. (Q. L. d. R. II, p. 121.)

N'ai beu ne vin ne el *par unt* l'un se poisse enivrer. (Ib. I, p. 4.)

Mais rochiers e derubes esteient merveillus puignanz e tranchanz *ar unt* Jonathas dut venir al ost. (Ib. I, p. 45.)

E uns charmes truvad *par unt* il soleit asuager les mals. Unes anjureisuns truvad *par unt* l'un pout deable del cors de hume jeter. (Ib. III, p. 241.)

Li plus orgoillos se porpense

Par unt il se purra foir

Ne del estor senz mort eissir. (Ben. v. 30993-5.)

Voy. encore Q. L. d. R. III, p. 304; Ben. v. 18646. 28606; M. d. I, p. 179; Eliduc v. 176; etc. Dans Tristan I, 180, l. 15, il faut lire *par ont* au lieu de *par out*.

En cel lieu à tu serras. (Q. L. d. R. II, p. 175.)

Vunt les ferir là *o* il les encuntrent. (Ch. d. R. p. 137.)

Dans l'ancienne langue déjà et même avec plus de liberté d'aujourd'hui, *où* s'employait pour le *datif* du pronom relatif.

Et por la sainte croiz où Jhesus fu penez. (Ch. d. S. II, p. 155.)

Je n'ai consoil for vos, *où* me puisse fier. (Ib. p. 89.)

Ses amis apela et cez *où* plus se fie. (Ib. p. 7.)

Le duc Rollan *où* tant ait baronie. (G. d. V. v. 1304.)

Je rappellerai encore l'emploi de *où* pour le temps. (Cfr. *là où*.)

Où voit Rollan, si l'an ait apelle. (G. d. V. v. 663.)

Les exemples de cette espèce sont innombrables.

Remarquez enfin *où que* dans les phrases on l'ou généralise l'idée de lieu.

Où que che soit, ou près ou loing. (R. d. l. V. v. 2164.)

A tuz ces chevaux truverent furre e provende à ke fust li reis.
(Q. L. d. R. III, p. 240.)

Par tut à k'il seroient troveit. (J. v. H. p. 452.)

Ekevos, eikevos, cykevos, ellevos, eisvos, ezvos, esvos, evos, estevos, estevos, estivos, esteslesvos, estelevos, etc.

Ekevos est un composé de *eke*, dérivé de *eccum*, et de *vos*, pronom de la 2^e personne du plur. (cfr. l'italien *eccomi*, *eccoti*, *eccolo*, etc.). *Elleros* se décompose en *e-lle-vos*. La voyelle initiale *e* provient, par apocope, du latin *ec* ou du roman *eke*; le second membre de la composition est le pronom *le*, dont on a redoublé le *l* après la syncope du *e* et peut-être pour l'indiquer; enfin *vos* est le pronom de la 2^e personne (cfr. l'espagnol *ele*, *elo*, *ela* = *ec-le*, *ec-la*, *ec-la*). *Eis*, *es*, *ez* (*e*) des autres formes dérivent de *ecce*: *vos* est de même le pronom de la 2^e personne, et *le*, *les*, celui de la 3^e du sing. et du plur. De *es*, *ez* on créa un pluriel avec flexion verbale: *es-tes-vos*; mais on employa bientôt cette forme pour les deux nombres, tout en retranchant quelquefois le *s* de *estes* quand on rapportait la forme à un singulier. *Estivos* n'est qu'une altération de *estesvos*. Il va de soi, que *vos* prenait ses formes dialectales.

Au lieu de *ei*, *es* on trouve l'orthographe *ais*. *as* dans la Ch. d. R.

Aisi un angle ki od lui soelt parler (p. 95.)

Aisros le caple e dulus e pesmes (p. 132.)

Atant *asros* Guenes e Blanchandrins (p. 17.)

La signification de ces adverbcs était *roila* (voici), *le*, *la* *roila*, *les roila*.

Aïeros ke eist vient saillant ens montaignes. (S. d. S. B. p. 528.)

Eïeros eist vient saillant ens montaignes. (Ib. ead.)

Cyëros uns bers vient. (Ib. ead.)

Ce *cyëros*, s'il est exact, paraît être une forme composée de *cy* et de *ërs*, de sorte qu'elle contiendrait deux fois le même radical.

Aïe vs li Sires passer, grans espirs et forz, abatauz les mont.
M. v. J. p. 487.

Encore parlevet cil et aïeros uns autres entrant enz. (Ib. p. 502.)

A ces paroles *asros* poignant Aïer

Ki Anseis . . . Q. d. D. v. 1048. 9.

Atant *asros* un chevalier menbrez. (G. d. V. v. 725.)

Aïeros vout j. message. R. d. M. v. 1328.)

Aïeros vout au chapitre demandois. (Ch. d. S. II. p. 161.)

K *esteros* deu ad être l'esprit le menbrege à tuz tes prophètes
et sans. (Q. L. d. R. III. p. 357.)

Estlesvuz li fiz le rei entrerent. (Ib. II, p. 167.)

On voit ici *est* au lieu de *estes*.

On employait aussi simplement *es*, *es* ou *exle*, *ezles*.

Es l'arcevesque qi monta les degres,

Li rois le voit, si l'en a apele. (O. d. D. v. 9516. 7.)

A tant *ez* les messages qi ne sont pas frarin,

L'apostole saluent et li font grant anclin. (Ch. d. S. I, p. 65.)

François corent as armes, *ezles* aparueilliez. (Ib. I, p. 243.)

Dès le XIIIe siècle, on commença de remplacer ces formes par une composition du verbe *voir* et de *ci*, *là*, d'où *vois*, *voiz*, *ees*, *veez*, *ves*, *vez ci*, *çà*, *là*, d'où notre *voici*, *voilà*.

He, Baudoin! fet ele, trop te puez atardier;

Voizci sor toi venir la gent al aversier. (Ch. d. S. II, p. 22.)

Ne voi venir avril ne may:

Vezci la glace. (Ruteb. I, p. 27.)

Vescha mon frere en dolerous peril. (O. d. D. v. 7127.)

Veschi la gent le roi de Saint Denis. (Ib. v. 7152.)

Encore.

Encore avait deux formes principales: *ancore*, dérivé de *hanc oram* = jusqu'à cette heure, et *uncore*, de *unquam hora*. Ces deux formes prirent des variantes orthographiques que les exemples suivants feront connaître.

Ancore me coïse ju des altres choses. (S. d. S. B. p. 527.)

Uncore le mande l'un que il plege truse. (L. d. G. 45.)

N'out *uncor* pas lor deslei fin. (Ben. v. 38692.)

Ne fu *unquore* autre lou pris. (Ib. v. 3424.)

E *oncore* ii devant dit rois de France donra . . . (1259. Rym. I, 2, p. 45.)

Bealz fiz, *onquor* te veil conter

D'un autre dont oï parler. (Chast. XIV, v. 255. 6.)

Qu'*oncor* te vout autre rien faire. (Ben. v. 13477.)

Enquores (1288. M. d. B. Plœrmel. p. 1086).

Quant l'antant Baudoins, onques ne fu si liez;

Qar *onqor* n'estoit mie de s'ire refroidiez. (Ch. d. S. I, p. 244.)

En morront cent qui *aincores* sunt vis. (G. l. L. I, p. 214.)

A la belle dirais ke je seux *eincor* vis. (W. A. L. p. 9.)

Remarquez *encore* avec le subjonctif, où nous mettrions *encore que*:

Ancor ait il grant gent, n'est mie asseurez. (Ch. d. S. II, p. 50.)

Enne: n'est-ce-pas? vraiment, donc.

Enne est sans aucun doute un composé de *et*, particule interrogative (voy. la conjonction *et*), et de la négation *ne*.

Malvais chetif, c'avez vous fait? *Enne* savez vous que je estoie à à vos fesistes cest mal? (Jeu de St. Nicolas p. 262.)

Enne poroit bien avenir

Que li rois perdus revenroit. (Roi Guillaume p. 128.)

Bien dis, fait Renars. *Enne* voire,

Fait Isengrin . . . (R. du Ren. IV, p. 23.)

De là *ennement*: vraiment, en vérité.

Ma dame, pous plaist il dancier?

Et grant mercy, se me dist elle,

Ennement je ne puis aller. (Coquillart. Roquefort, s. v.)

Ens, ens,

dérivé de *intus*, signifiait *dedans*. (Cfr. *ens*, préposition.)

En une cambre l'enmena:

Quant il fu *ens*, l'uis si ferma. (L. d. M. p. 65.)

Lendemain furent *enz* traites les nes et les vaissiels et les galies et les vissier. (Villeh. 451^a.)

Entrat en un muster de marbre peint à volte,

Là *ens* ad un alter de sancte paternostre. (Charl. p. 5.)

Il voloient moi et mon enfant de toute nostre terre deshireter pour le marchis mettre *ens*. (H. d. V. 504^a.)

Ensorquetot, enseurquetout, ensurketut, ensurchetut etc. (insuper quae omnia),

locution adverbiale qui signifiait *par dessus tout, outre cela, de plus; surtout*.

Comment ossas, sains mon congie,

En ma cite metre ton pie,

En la cite ne el castel,

Sains mon congie, sains mon apel,

Et em mon lit *ensorquetout*? (P. d. B. v. 1149-53.)

Ensurchetut si ai jo vostre soer. (Ch. d. R. p. 13.)

(Il) manderent à lor seignor et l'empereor que il les secorust, que se il n'auoient secors il ne ne porroient tenir, et *ensorquetot* si n'avoient point de viande. (Villeh. 489^a.)

E nous defendun que l'un christien fors de la terre ne vende n'*ensurchetut* en paismune¹. (L. d. G. p. 185, 41.)

Entresait, entreseit, entreset.

Quelle est l'origine de cette locution? La forme provençale *astrasag, atrasach*, nous met sur la voie, en faisant voir que l'*en* d'*entresait* est la préposition *in*, tout comme l'*a* d'*atasag* est la préposition *ad*. Reste donc *tresait, trasag*, qui sont des dérivés de *transactum*, du verbe *transigere*: pousser à trayers. On a voulu exprimer avec ce mot un manque de tous égards, une non-observance de formalités.

Entresait signifia *sans détour, certainement, inopinément, de suite*.

Lors dist qu'il veult tout *entrezuit*

Plus tost qu'il poet la mer passer. (R. d. C. d. C. v. 7548.9.)

(1) *Paismune* est une faute; il faut lire *paisinime* ou *païnime* (v. Assises de Jérusalem t. II, p. 161), c'est-à-dire pays habité par les païens, les infidèles, nom sous lequel on désignait tous les peuples qui n'étaient pas chrétiens *ensorquetot* les musulmans.

Mais al partir de Sornegur,
 Li est avis qu'à mal eur
 L'avoit acointie ne veu,
 Quant *entresait* l'a si perdu. (P. d. B. v. 3745 - 8.)
 Car tuit saurons quanqu'avons fait
 Quant veue sui *entresait*. (Ib. v. 4675. 6.)
 Parmi les flans le sodan prent
 Si *entresait* qu'il le soprent. (Ib. v. 8843. 4.)
 Nostre sires velt *entresait*
 Que uns seus hom .x. femmes ait. (R. d. M. p. 75.)
 Dist ne se movra *entreseit*
 D'avec ces genz que Diex si peit
 De la grace dou Seint Esprist. (R. d. S. G. v. 2697 - 9.)
 Mes je voel trestout *entreset*
 Sans nul si que vous demoures. (R. d. C. d. C. 486. 7.)
 Dunc dist al duc: Vezci le rei
 E sa grant ost environ sei . . .
 Ce quident bien tot *entreshet* | Que ja contr'eus n'aiez recet
 Ne defense n'arestement. (Ben. v. 21344. 5. 8 - 50.)
 Quant il furent tout assemble,
 Vaspasyens ha demande
 Que il unt dou prophete fait:
 Savoir le vient tout *entreseit*. (R. d. S. G. v. 1789 - 92.)

Entrues (inter hoc ipsum),

signifiait pendant ce temps, dans ce temps, en ce moment.

Entrues li pape s'acouça
 D'un mal ki al cuer li toça. (Phil. M. v. 2190. 1.)
Entrues est Berengiers levez. (Fabl. et C. III, p. 351.)

Envis, *enviz*, à *envis* (invitus).

Envis signifiait malgré soi, contre son gré, à regret; difficilement, à peine.

Quant il de moi se departi.
Envis quidasse que parti
 M'eust tel jeu à si brief tens. (R. d. l. M. v. 3865 - 7.)
Enviz le fist Randulf, mais nel osa veer. (Th. Ctb. p. 33, v. 15.)
 Si baron l'ont d'iluec tot à force torne;
 Molt l'a fait à *enviz*, n'an doit estre blasme:
 Ou proverbe dit on que force paist le pre. (Ch. d. S. II, p. 121.)
 Et dist Ogiers: Volentiers. non *envis*. (O. d. D. v. 7348.)
 Qui là descent, moult puet estre esbahis,
 Le remonter feroit il à *envis*. (G. l. L. I, p. 38.)
 A *envis* se pout onques felonie celer. (R. d. R. v. 4257.)

Voy. P. d. B. v. 335; Ben. v. 32410. 24578. 24898; R. d. l.
 M. v. 3012; Brut, v. 5226; etc.

Entor — environ.

Entor dérive de *in* et de *tornus*. *Environ* se disait pour *environ*, *autour*, *tout autour*. On dérive ordinairement *environ* de *in gyrum*, comme *tirer* de *gyrare*. Ce changement du *g* en *v* n'est guère possible, et la racine *tir* n'appartient sans doute pas à la langue latine. Pline (33, 3, 12.) indique déjà les mots *viriae*, *viriola*, qui contiennent aussi la racine *tir*, comme celtiques. (Cfr. Humboldt, Œb. d. Urbew. Hispaniens, p. 78. 9.)

Richars de Normandie, o lui si compaignon,
Vont recerchant les rans *antor* et *anviron*. (Ch. d. S. II, p. 63.)

La cites est tote assise *environ*. (G. l. L. I, p. 175.)

Eissi est close *d'environ*

Tresqu'en Germanie vient e dure. (Ben. I, v. 274. 5.)

Cfr.: E cil quiderent *d'environ*

Que ce ne fu si eschar non. (Ben. v. 40781. 2.)

A escient.

Cette locution adverbiale, qui signifiait *avec intention*, *sciemment*, nous est restée sous la forme à *bon escient*, *sciemment*, tout de bon, sans feinte, sérieusement. Elle est composée de la préposition *à* et du substantif *scient*, de *sciens*, auquel on préposa *e*: *escient*. *Scient*, *escient* signifiait *science*, *sens*, *esprit*, *avis*, *sentiment*, *discernement*.

Maistres oi de grant *essient*. (P. d. B. v. 4577.)

E que tuit cil se merveillerent

Qui aveient entendement,

Sen e raison e *escient*. (Ben. v. 17360 - 2.)

V. t. I, p. 104, l. 19; p. 364, l. 44 — par le mien *esciant* (Ch. d. S. II, p. 150), mien *ensciant* (R. d. C. d. C. v. 3236), tel *essient* (M. d. F. I, p. 546) — et cfr. l'adjectif *essientos* (Brut, v. 8054) = sage, prudent, avisé, etc. La Ch. d. R. donne à *escient* la forme *escientre*. V. t. II, p. 4, l. 39; p. 20, l. 44.

On trouve *assiantre* dans les S. d. S. B.

Et si vos wardeiz desormais k'aucuens de vos ne tignet à petit cum petit *assiantre* forfacet. (p. 557.)

Escientre, aux endroits cités, est un véritable substantif, tandis que *assiantre* (a-siantre) représente la locution à *escient*. La forme *assiantre* permet-elle d'admettre un adverbe *scientre*, composé sous l'influence de *scienter*, auquel on aurait préposé la préposition *à*, par analogie à la locution à *escient*? Oserait-on: à l'égard de *escientre*, dire que l'adverbe *escientre* a été employé plus tard comme substantif, toujours par analogie à *escient*? Ce sont là des problèmes dont la solution complète me paraît difficile. (Cfr. *soventre*, et le glossaire s. v. *nuitantre*.)

N'est dreit ke pur pramesse face tel hardement
 Qu'il destruye la terre le viel rei à *scient*. (Ben. t. 3, p. 542.)
 Por Mez ne por trestout l'avoir
 Ne volroie je dit avoir
 A *escient* faus jugement. (R. d. l. V. v. 5418-20.)
 Bien surent cil tut à *scient*¹. (M. d. F. I, p. 152.)
 Ocis l'eust, sachies à *esciant*,
 Mais Diex et drois aida Berneçon tant,
 Lez le coste li va le fer frotant. (R. d. C. p. 121.)

Espoir, espoir,

première personne du singulier prés. ind. du verbe *esperer*, employée adverbialement, avait la signification: *peut-être, vraisemblablement, probablement*.

Aimme ore une pucelle dont il me fabloia,
 Que il onques ne vi, *espoir*, ne ne fera. (Romv. p. 362, v. 14. 5.)
 Et dist: Merciers, ales avant
 Devant vous ci droit à Faiel.
Espoir as tu aucun jouel
 Qui faudra no dame et sa gent. (R. d. C. d. C. v. 6641-4.)

V. t. I, p. 229, l. 41. 2; p. 401, l. 26; p. 402, l. 2; etc.

A estros, à estrous, à estrus.

Cette locution adverbiale dérive de *ad* et *extrorsum*, formé par analogie à *introrsum* ou *introrsus*, et comme le contraire de cet adverbe. *Introrsum* signifiant *du côté de l'intérieur, dedans*; *extrorsum* a été pris pour *du côté de l'extérieur*, au figuré *sans réserve, sans arrière pensée*. *A estros* signifiait sans détour, franchement; à l'instant, sur-le-champ, aussitôt, promptement; définitivement.

Et que lor dites à *estros*
 Que cestui prendres à espous. (P. d. B. v. 4999. 500.)
 Et sacies bien *tout à estrous*
 Ce que je vous requier et prie
 Çou est sans penser vilonnie. (R. d. l. M. v. 1936-8.)
 Car il *tout à estrous* beoit
 Comment les peust engignier. (R. d. S. G. v. 3728. 9.)
 Mais dès or nos targe à *estros*
 Qu'autre conrei ne prenz de nos. (Ben. v. 15532. 3.)
 Car à *estros* mal li estait. (P. d. B. v. 8496.)
 Ge vos di bien *tot à estrox*,
 Certes trop estes orgellox. (R. du Ren. III, p. 69.)

V. t. I, p. 238, l. 26; t. II, p. 92, l. 39; p. 95; l. 31; p. 194, l. 26; etc.

De *estros*, on forma *estroseement, estrousement*.

(1) Le texte porte *ascient*.

Si l'enmainent *tot estrousement* pris — qu'il se jette *tot estrosement* de la presse. (Auc. et Nic. p. 389.)

Cfr.: *A la parestrusse*, Samuel od Saul en alad. (Q. L. d. R. I, p. 57.)

Mes à la *parestrusse* dirrad que mar me vit. (Ben. t. 3, p. 555.)

A la parestrusse, à la fin (finalement). *Parestrusse* = *parestrusse*, ce qui suppose un *par estros*.

Faitement.

La langue d'oïl employait *si fait*, *com fait*, en guise de pronoms indéterminés, le premier pour dire *tel*, le second, *quel*. On en peut voir des exemples t. I, p. 354, l. 29; p. 395, l. 13; t. II, p. 37, l. 26; p. 47, l. 29; etc.

Onques *si faites* (pierres) ne vit on. (L. d. M. p. 49.)

De là les locutions adverbiales *si faitement*: de telle manière, ainsi; *com faitement*: de quelle manière, comment.

Alez tost, si le faites prendre,

Si le faites ardoir ou pendre,

Ou sel castiez *si faitement*

K'essample i prengnent si parent. (M. d. F. II, p. 251. 2.)

Partonopeus raconte al roi

Toutes ses coses en secroi,

Com faitement il a erre.

Et ù il a tant demore. (P. d. B. v. 10021-4.)

Et dient tot, tant mal i furent,

Quant *si faitement* morir durent. (Fl. et Bl. v. 2931. 2.)

Et puis qu'il est *si faitement*. (R. d. C. d. C. v. 8081.)

Mais que me dies t'aventure,

Par quel guise et *con faitement*

Tu venis chi si soutieument. (M. d. F. I, p. 564.)

On trouve encore *issi*, *eisi*, *ensi* *faitement*; et, au lieu de *faitement* *faiterement*. P. cx.: *Issi fairerement* (M. d. F. II, p. 445), *eisi fairerement* (Ben. v. 10131), *si fairerement* (ib. v. 16382), etc.

V. t. II, p. 53, l. 17; p. 59, l. 13; p. 221, l. 26; etc.

A la fois — *toutefois*.

Les langues romanes rendent les adverbes numéraux *semel*, *bis*, *ter*, etc. par un nombre cardinal et un substantif. La langue d'oïl nous offre les formes *fie*, *voie(s)*, dans le composé *toutvoies*, *foie*, *foiz*, *fiee*, *feie*, *feice*, *feie*. Le provençal se sert de *vetz* (vice); l'italien, de *via* (via: voie). Il s'agit de savoir si toutes les formes citées de la langue d'oïl dérivent de *via*, dont le *v* s'est permuté en *f*, ou bien si *vice* y est aussi représenté, avec la même permutation du *v* en *f*. Je crois qu'il faut admettre partout la racine *via*, *fia*. *Voie(s)*, *foie*, *foiz* donnent clairement *via*, *fia* après la diphthongaison de l'*i*: *fie* est une

forme sans diphthongaison, avec affaiblissement de l'*a* en *e*: *fiee*, une syncope de *fiede* (tierce *fiede* Q. L. d. R. I, p. 11), extension de la forme *fia*, comme le *fiata* italien. Les autres variantes se rangent facilement autour de celles-là.

A la foie, foiz, etc. répond, pour la forme, à notre *à la fois*, mais il avait la signification de *parfois*, *quelquefois*, *de temps à autre*, et répété: *tantôt* — *tantôt*.

A savoir fait ke la pense est *à la foiz* greveie d'engresse temptacion es prosperiteiz, et *à la foiz* soffrons nos adversiteiz par defors et dedenz nos lasset li assalz de temptacion. (M. s. J. p. 451.)

En trois manieres moinet la sainte Escriture l'omme: *à la foiz* par la nature, *à la foiz* par lo pechiet, *à la foiz* par la floibeteit. (Ib. p. 456.)

Et avoc eaz muerent lur trois serors, car *à la foie* est par les flaieaz turbee la cariteiz, par la cremor la sperance, par les questions la foiz. (Ib. p. 504.)

A la feie Engleiz ruserent, | Et *à la feie* retournerent,
E cil d'ultre mer assailleient,
E bien sovent se retraeient. (R. d. R. v. 13189-92.)

A une foiz se trouve avec la signification de *à la fois*, du même coup. *A une voie*, t. I, p. 292, l. 28.

Dame, faites vo volente.
Ou de morir, ou de sante
Donner à moi *à une fie*. (R. d. C. d. C. v. 525-7.)

On disoit *à cele foiz*, *à ceste foiz*, pour *cette fois* (v. t. II, p. 51, l. 45; R. d. Ren. II, p. 83, v. 11832).

Une locution adverbiale semblable se faisait avec le mot *tor* = *tour*.

Li rois respont, en Dieu amor
Por vos li pardoing *à cest tor*. (R. d. Ren. II, p. 83.)

Et de même *à la fois*, *à sa fois* *à son tour*.

Si n'est nulz biens, combien qu'il tarde,
Qui *a la fois* ne monte en hault. (R. d. C. d. C. v. 1267.)

Voici quelques exemples de *toutevoies* = *toutefois*.

Une chose est *totevoies* où li apostles et li engeles se concordent ki de la naissance de Crist parolent: c'est el nom del Salvaor. (S. d. S. B. p. 548.)

Mult fu contraliez de cil qui volsissent que l'ost se departist, mes *totesvoies* fu fais li plaiz et otroiez. (Villeh. 440°.)

Tuteveies lancent et traient
E mult oscient d'els e plaient. (Ben. I, v. 1741. 2.)

V. t. I, p. 171, l. 40; p. 216, l. 27; p. 227, l. 10; t. II, p. 36, l. 17; etc.

Fuer,

avec les variantes *fuor*, *feor*, *feur*, dérive du latin *forum*, et

signifiait *prix, taux, valeur* (L. d'I. p. 98). De là les locutions adverbiales: à *fuer de*, en guise de, à la manière de; à *nul fuer*, à *nesun fuer*, à nul prix, en aucune manière, aucunement.

Et quant li marcheanz revint,
 A *fuer de* sage se prova. (Fabl. et C. III, 216.)
 Mais s'il seust çou à *nul fuer*
 Que cil eust vers lui boisie,
 Nel eust pas laiens laissie. (Fl. et Bl. v. 1926-8.)
 Ice ne soefre à *nul fuer*
 Ne n'endure nul gentil quer. (Ben. v. 17537. 8.)
 Mais ne voudreit à *nul for*
 Que ce remasist qu'il vos mande. (Ib. v. 12410. 1.)

V. t. I, p. 182, l. 9; p. 240, l. 21; p. 336, l. 23; t. II, p. 157, l. 1; etc.

Le mot *fuer* s'est conservé dans notre locution *au fur et à mesure*, à *fur et à mesure*, à *fur et mesure*.

Gaires.

Cet adverbe, qui signifiait *beaucoup, bien*, est devenu peu à peu notre *guères, guère*. On a fait différentes suppositions touchant l'origine de *gaires*. On l'a successivement dérivé du latin *parum, varium, valide, acare*; du provençal *granren*; de l'allemand *gar*. Les quatre premières étymologies sont au-dessous de tout examen.

Granren, ganren, c'est-à-dire grand'chose, d'où beaucoup, a été proposé par Raynouard. Cela est très-ingénieux; mais, quant à la forme, *granren* et *gaires* sont bien éloignés l'un de l'autre (v. plus bas). Du reste, supposant même cette dérivation exacte pour le provençal, le serait-elle pour la langue d'oïl? Cette dernière a-t-elle eu un *granren, ganren*? Non, que je sache. On serait donc forcé d'admettre que le *gaires* de la langue d'oïl a été emprunté au provençal; supposition qui paraîtra fort hasardée, si l'on fait attention que tous les dialectes de la langue d'oïl se sont servis de cet adverbe dès les plus anciens temps, et sans que la proximité ou l'éloignement de la langue d'oc influe sur sa fréquence.

La dérivation de l'allemand *gar* a été faussement établie sur une simple petite ressemblance de son: ni la forme de *gar*, ni sa signification primitive: *préparé, achevé*, ni même les significations dérivées: *entièrement, complètement*, qu'emploie déjà Otfrid, ne concordent à la forme et à la signification primitives de *gaires*.

Durant tout le XIIIe siècle, l'orthographe ordinaire de notre adverbe a été *gaires*; le texte des S. d. S. B. fournit *waires*, l'anglo-normand avait *guaures*, on trouve en outre les variantes

guïres, *guïeres*, et, vers le dernier tiers du XIII^e siècle seulement, notre forme actuelle commence à devenir fréquente. Remarquons encore que l'italien a *guari*, et que le patois actuel de la Lorraine se sert de *vouère*, *vouè*, *ouâ*, celui de la Picardie de *wère*. Toutes ces formes nous reportent à une racine allemande en *w* initial, ou à une racine celtique en *gw* (= *w*, *v*).

Si la signification primitive de *gaires* avait été l'intensive, nous aurions l'ancien haut-allemand *wâri* = versus, qui nous fournirait, par la transposition de l'*i*, la racine cherchée. *Wâr* aurait été pris adverbialement, et les significations véritablement, vraiment, fort, très, beaucoup découlent sans difficulté l'une de l'autre. Mais le rapport est renversé; l'idée de nombre, de quantité a été la primitive, et il faut, je crois, remonter à la racine allemande à laquelle appartient le gothique *vair* homo, dont se sont développés plusieurs mots exprimant l'idée en question, ou à la racine celtique *gwer* (intimement liée à la racine *gwâr* par quelques-unes de ses significations), qui se retrouve dans le kymri *gwerin* = viri, multitudo.

Ancor nen est *waires* ke nos avons celebrait la feste de sa nativiteit . . . (S. d. S. B. Roquefort s. v.)

S'eust *gaires*, ce quit e crei,
 D'iteus compaignons oue sei,
 A peine fust del champ partiz. (Ben. v. 33718-20.)
 Sis plus demaines chamberlens,
 Ainz que passast *gaires* de tens . . .
 Li rocistrent à grant deslei. (Ib. v. 31914. 5. 8.)
 Por Diu menoit si dure vie;
 Car toz honnis estre cuidast,
 Se son cors *gaires* reposast. (R. d. M. p. 7.)
 A une mult grieve chose aprendre,
 Nel covenant *gaires* entendre;
 Kar mult l'aveit tost retenue. (Ben. v. 20900-2.)
 Ainz que li jorz fust *gaires* granz. (Ib. v. 4409.)
 Ne chevaliers n'autres aidis
 N'avez vos *gaires*, ceo m'est vis. (Ib. v. 2901. 2.)
 La paiz fu afermee, ki *guïres* ne dura. (R. d. R. v. 901.)
 Mais ne puis *guïres* bien parler,
 Por ce me covient à haster. (L. d. T. p. 80.)

Guïres (M. d. F. II, 391), *guïeres* (ib. II, 191), *guaures* (Ben. I, v. 1862).

Cfr. le Glossaire s. v. *guersoi*.

Notre adverbe *naguere* n'est autre chose que *ne a guère* (ne a = il n'y a; v. t. I, p. 256. 7).

Uns entrad, *n'ad guïres*, el paveillun le rei, pur li ocire. (Q. L. d. R. I, 104.)

Chers dux, e ù est dunc le vo,
 Les serremenz c'unquor *n'a gaires*
 Li feis sor les saintuaires
 De ta main destre, mun veiant? (Ben. v. 14525-8.)
 Veistes vos, nel nos celez,
 Guillaume passer par ici? . . .
 Oïl, fait il, uncor *n'a gaires*. (Ib. v. 33047. 8. 52.)

Remarquez la locution: *n'être gaires de*, pour dire n'importer guère, faire peu de cas de, ne s'inquiéter pas de.

Vous cantes et je muir d'amer:
Ne vous est gaires de mes maus. (R. d. l. V. v. 3141. 2.)
Ne li est mais gaires de moi.
 De moi ketif ne li est cure. (R. d. l. V. p. 156, note.)
Ne m'est gaires d'altrui manace. (R. d. R. v. 11387.)

On employait *peu* de la même manière et avec une signification semblable.

Cfr.: Nous ne voyons ni *guercs* loing, ny *gueres* arriere. (Montaigne. Ess. III, 6.)

Ceux du país qui n'avoyent point encores de familiarite et de connaissance avecques Agesilaus, parloyent peu et *non gueres* souvent à luy. (Amyot. Hom. ill. Lysander.)

Un personnage qui n'estoit *pas de gueres* grande qualite . . . advertit les tribuns militaires d'une chose qui meritoit bien qu'on y pensast. (Ib. ead. Furius Camillus.)

La maison dont estoit Themistocles *n'a pas gueres* ayde à sa gloire. (Ib. ead. Themistocles.)

Les austres (gualeres) qui n'estoyent *pas gueres* moins de deux cent. furent toutes prinsees et emmeinees captives. (Ib. ead. Alcibiades.)

Hui, hoi, ui, oi — *demain, demein*.

Hui, etc., dérivé de *hodie*, signifiait *aujourd'hui*; *demain*, composé de la préposition *de* et de *main* (= *matin*) dérivé du latin *mane*, n'a jamais varié dans sa signification.

Et à ma dame, à cui je sui,

Me requeres *demain* u *hui*. (P. d. B. v. 10281. 2.)

Hier tant se valt, chà venis, e *ui* en viens od nus ki en fuims. (Q. L. d. R. II, p. 175.)

Chascun jor li mondes empire,

Hui est mauves et *demain* pire. (Dol. p. 155.)

Feluns Franceis, *hoi* justerez as noz. (Ch. d. R. p. 47.)

Oi n'en perdrat France dulce sun los. (Ib. p. 48.)

Sel voles (à lui jouter), grandement s'onnour

En acroistera *hui cest jour*. (R. d. C. d. C. v. 1625. 6.)

On disait aussi: *cest jour de hui* (v. t. II, p. 60, l. 29), *al jour de hui*, d'où *aujourd'hui*. On trouve *en hui* (R. d. R. v. 12652)

pour aujourd'hui. *Hui matin* (t. I, p. 315, l. 1) signifiait (aujourd'hui matin) ce matin.

En Champagne, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, on a dit *hue* pour *hui* (t. I, p. 262, l. 22).

De *hui* et de *mais* (voy. ce mot) on forma *huimais*, *maishui*, dès aujourd'hui, aujourd'hui, désormais, encore.

Or n'i a plus, li jorz est pres,

Si nos traïum vers eus *uimes*. (Ben. v. 22324. 5.)

Veez sor nos venir la gent al aversier :

Huimais devez panser de vostre duel vangier. (Ch. d. S. II, p. 138.)

As fils Herbert em prist Ruoul tel plait,

Com vos orrois en la chançon *huimais*. (R. d. C. p. 3.)

Dame, dist il, bien est saison

Dès huimes que nos nos dormons. (Chast. XXI, v. 85. 6.)

Par seinte croix ! fet li empereres mes filz ne morra *meshui*. (R. d. S. S. d. R. p. 68.)

Mais nous ne pescerons *maishui*. (R. d. l. M. v. 4899; cfr. v. 6135.)

Huemais (t. I, p. 272, l. 11.)

Un autre composé fort en usage de *hui*, était *anchui* (= *anc-hui*; pour *anc*, v. *ains*), ce jour, aujourd'hui, et, par extension, avant peu, quelque jour. Cet adverbe se présente sous les formes : *ancui*, *encui*, *ancoi*, *encoi*, *anqui*, *enqui*, *enquoi*, *ancue*.

Que *anchui* verres avenir. (R. d. l. V. v. 1738.)

Faites *ancui* vos bries escrire. (P. d. B. v. 4990.)

Se je m'en vois *encui* par nuit. (R. d. M. d'A. p. 3.)

Encui orrunt autres noveles

Ainz que li soleiz se resconst. (Ben. v. 9251. 2.)

Se tu conquiers *ancue* le duc Rollant. (G. d. V. v. 2932.)

Uns des barons del escuele

Le servi, cui Dieus destourbier

Doinst ! qu'il avint grant encombrier

A la damoisele par lui.

Ainsi com vous orres *ancui*. (R. d. l. M. v. 300-4.)

Ancoi (Romv. p. 316), *encoi* (Ch. d. R. p. 46), *enquoi* (ib. p. 47), *enqui* (ib. p. 108), *anqui* (O. d. D. v. 11469), etc.

Je citerai encore ici les adverbess *anuit*, *ennuit* (a-nuit), cette nuit, aujourd'hui; *anguenuit*, *enquenuit* (anque-nuit), cette nuit. *Anque* est probablement le même mot que *anc*, qu'on vient de voir dans *ancui*; on a sans doute écrit *que* au lieu de *c*, pour faciliter la prononciation du son guttural devant le *n*.

Od la lune serie *anuit* eschilguaitiez. (Ben. t. 3, p. 536.)

M'avisions d'*anuit* iert par tans esprovee. (Ch. d. S. II, p. 178.)

Ne le rendroie à home qui soit vis,

Ains le pendrai *anuit* o le matin. (O. d. D. v. 2116. 7.)

Bien sai quans *anuit* le sara,
 Que demain congie me donra. (R. d. C. d. C. v. 4663. 4.)
Ennuit (t. II, p. 85, l. 20.)
 Et se vos *anquenuit* songiez
 Mauves songe, si remanez. (Romv. p. 535.)
 Quar *enquenuit* dedenz mon lit,
 Feroiz de moi vostre delit. (Fabl. et C. I, p. 250.)

Isnel le pas, isnelement — ignel le pas, ignelement — en es le pas — chalt pas.

Les quatre premières de ces formes ont leur racine commune dans l'adjectif *isnel*: agile, prompt, vif, rapide, léger. *Isnel*¹ dérive du v. h.-all. *snel* (aujourd'hui *schnell*) belliqueux, prompt, rapide, auquel on a préposé *i*, au lieu de *e*. Par syncope du *s*, on eut *inel* et *ignel* (*gn* = *ngn* = *n*). *Isnel le pas* (*pas* = *passus*), *isnelement*, etc., signifiaient promptement, vite, sur-le-champ, à l'instant même.

En es le pas est composé de la préposition *en*, du substantif *pas* et de *es* dérivé de *ipsum*, que nous avons déjà vu souvent; il avait la même signification que *isnel le pas*.

Chalt pas, chaut pas, proprement d'un *pas* chaud, était encore une combinaison qui exprimait la même idée que *isnel le pas*.

Isnel ou *inel le pas* fut défiguré plus tard en *isnele pas, inele pas, ignele pas*; mais il faut remarquer qu'on disait régulièrement, sans l'article, *isnel* (*inel, ignel*) *pas*.

Isnel le pas l'orez cessa. (St. N. v. 260.)

Tuit se lievent *isnel le pas*. (Ruteb. I, p. 323.)

Isnelement montait sor un destrier. (G. d. V. v. 69.)

Affranchi est *isnielement*. (R. d. M. v. 754.)

Ignel pas (Ben. t. 3, p. 504), *ignele pas* (R. d. S. p. 16), *inele pas* (Ruteb. II, p. 77), *isnele pas* (Chast. XXV, v. 44), *ignelement* (Ben. t. 3, p. 601), etc.

Isnel s'employait adverbialement:

Venez tost et *isnel*. (R. d. C.)

Que m'endormi *en es le pas*. (Ruteb. II, p. 66.)

Cil respondit ke bien savoit

C'ossis ne les avoit il *pas*;

Mais bien cuidoit c'*an es lo pas*

Qu'il les laissait, morir deussent. (Dol. p. 277.)

Pur ço *chalt pas* cumandad que l'um meist sa sele, tost fud mise e cil muntad. (Q. L. d. R. III, p. 288.)

(1) M. d'Orelli dérive *isnel* d'*ignitus*! Comment la terminaison latine *itus* aurait-elle pu produire *ei*? Cfr. l'italien *snello*.

Atant prist Helyes sun mantel, sil pleiad, e ferid en l'eve, et li flums
chalt pas se devisad. (Q. L. d. R. IV, p. 348.)

Voy. encore *ibid.* I, p. 111; II, p. 150, p. 218; III, p. 325; *chaut pas* (Trist. II, p. 98), etc.

Cfr.: Un jor qu'au palais ert venu,
Aveit iloc pris un lion,
Ce ne sai pas, chevre u multon.
Devoree fust *en eis l'ore*
Quant cist Tosteins li corut sure. (Ben. v. 36185-9.)
Dont s'accorda *en es cel an*
Li rois al conte Galeran. (Phil. M. v. 18164. 5.)

En eis l'ore = à l'heure même, à l'instant même —; *en es cel an*, dans cette année même, dans la même année.

Au lieu de *isnel*, *isnel pas*, etc., on trouve *enhel curs*, *enhelement* dans les Dial. de S. Grégoire.

Et li oz del duc ci devant dit *par enhel curs* parvint al fluet. (Dial. I.)

Enhelement estendit sa destre, si mist encontre lui l'ensenge de la croiz. (Ib. ead.)

Par enhel curs = anheloc cursu; *enhelement* = anheloc mente.

Iluc, *iloc*, *ilec*, *iluques*, *iloques*, *ileques*, *iluec*, *iloec*, *ilueques*,
ilueches, *iloques*,

formes dérivées du latin *illic*, *illuc*, les cinq dernières avec diphthongaison. Ces adverbess, qui signifiaient *là*, s'écrivaient aussi avec deux *l* et la finale paragogique *ques* était souvent encore précédée d'un *c*.

D'*iluc* (Q. L. d. R. III, p. 247).

A Caunterebire est de *iluc* ale. (Ben. t. 3, p. 625.)

Kar Daneis sunt si d'ire espris

De ceo que tant unt *iloc* sis,

C'ui, s'il poent, lo mosterunt. (Ben. v. 4415-7.)

Moult ot *ilec* grant pitie au pueple de la terre et as pelerins. (Villeh. p. 21. XL.)

D'*ileques* Joseph se tourna. (R. d. S. G. v. 473.)

Iluec ne volt demorer plus. (L. d. T. p. 73.)

Marchander s'en vont em Perse;

D'*illueques* vont as Indiens. (R. d. M. p. 11.)

Car saint Thomas avait *iluches* ovoec sei. (Th. Ctb. p. 113, v. 2.)

Au lieu de ces formes, on trouve *ilau* dans le Roman de Rou. *Ilau* dérive probablement de *illac*, et l'*u* provient peut-être d'une imitation de la forme *lau* = *là u*. (Voy. *là*.)

D'*ilau* murent, *là* repairierent. (R. d. R. v. 435.)

(Cfr. *ib.* v. 493. 941. 4575. 7220 etc.)

L'ancienne langue avait aussi *cilec* (ecc' illic).

Li autre dient: Nous avuns

Cilec un de nos compeignuns. (R. d. S. G. v. 3685. 6.)

Outre ces formes, on trouve les suivantes:

Luec, aloc, aluec, eluec,

dont jusqu'ici personne n'a encore fait mention.

Luec est un adverbe de lieu qui dérive du latin *locus*, *loco*, de même que l'ancien adverbe de lieu italien *loco*, répondant au latin *hic* (Brunetto Tes. ed. Zannoni p. 90. 221). *Aloc, aluec* et, par suite de l'affaiblissement de l'*a* en *e*, *eluec*, sont des composés du même *locus*, avec la préposition *ad* (ad locum).

A Beruic s'en retourna,

Que .iij. jours *luec* ne sejourna. (R. d. l. M. v. 2937. 8.)

Volentiers par *luec* revenra. (Ib. v. 3163.)

Quant ce entent,

Lueques ne se va alentant. (Ib. v. 3189. 90.)

Tant que sa nes fu aprestee:

A Dan, *lueques* ert aancree. (Ib. v. 4061. 2.)

V. ib. v. 3185; *loeques*; v. 1137. 2296. 3845. etc.

Quand el enfern dunc a salit,

Fort Satanan *alo* venquet. (Passion d. J.-C. str. 93, ed. Diez.)

V. *allo*, ib. str. 103; d'*alo*, ib. str. 50.

Mist en un bois, solonc un tertre,

Qui *aloc* estoit à senestre. (Brut. v. 12720. 1.)

Qu'ot ferut el coste *aluec*. (Phil. M. v. 30870.)

Mes par cel chant ben entendi

Ke pres d'*eluec* ot sun ami. (Trist. II, p. 150.)

Jai, ja,

du latin *jam*, répondait à son dérivé *déjà* (de-ja), et signifiait en outre *désormais*, *un jour*, *jadis*, *jamais*. *Jai* servait de particule affirmative.

Mais tens est *jai* ke nos eswardiens lo tens quant li Salveires vint. (S. d. S. B. p. 527.)

L'aisnee d'une amor parloit

A sa seror que moult amoit,

Qui fu *ja* entre deus enfans,

Bien avoit passe deus cens ans... (Fl. et Bl. v. 49-52.)

Ne *ja* si grant dun ne dunast

K'asez petit ne li semblast. (R. d. R. v. 7587. 8.)

Dites moi dont vos estes nee

Et que ici vos a mencee:

Cele respont: Jel vos dirai

Que *ja* de mot ne mentirai. (L. d. M. p. 47.)

A *ja*: à jamais.

De là *ja-dis*, avec *s* paragogique, de *jam diu*.

Virgilles fu *jadis* à Romme;

En cest siecle n'ot plus sage homme. (R. d. S. S. v. 3924. 5.)

De *ja* et de *mais* (v. plus bas) on forma *jamais*.

Cfr.: *Ja* Dieu ne plaise, dict il, que je sois jamais assis en siege de gouverneur. (Amyot. Hom. ill. Aristides.)

Il estoit *ja* sur le soir quand il y arriva. (Ib. ead. Coriolanus.)

Tu ne me persuades jamais en jouant, ny ne me persuaderas encores *ja* en promettant. (Ib. ead. Demosthenes.)

J'ay este contrainct de recourir comme humble suppliant à ton fouyer, *non ja* pour saulver et asseurer ma vie . . . , mais pour . . . (Ib. ead. Coriolanus.)

Quand le soir feut venu et qu'il (Cicero) se voulut retirer en sa maison, passant par la place, le peuple le reconvoia *non ja plus* en silence sans mot dire, ains avecques grandes clameurs à sa louange et battements de mains par tout où il passoit. (Ib. ead. Cicero.)

Jus — sus.

Jus dérive du latin *deorsum* (de-vorsum de verto), qui devint de bonne heure *jusum*, *jorum*. — *Sus* vient de *susum* pour *sursum* (sub-vorsum). *Jus* signifiait *en bas*, *à bas*, *à terre*; *sus* avait la signification *dessus*, *debout*, *en haut*. On employait souvent *sus* et *jus* avec un verbe exprimant l'idée d'un mouvement corporel, pour dire *ça et là*, *de côté et d'autre*, *partout*, *aller et venir dans un endroit*.

Et fiert Ernaut sor son elme à or mier,
Que flors et pieres en fait *jus* trebuchier. (R. d. C. p. 102.)

Or seons *jus*. (R. d. C. d. C. v. 5757.)

Tant ala *sus* et *jus* harpant

Et de la cite aproçant,

Que cil del mur l'ont entercie,

Si l'ont à cordes *sus* sacie. (Brut. v. 9348 - 51.)

Ne fiert Engleis ki *sus* remaigne. (R. d. R.)

Sus salent, si se vont requerre. (R. d. l. V. p. 91.)

Puis s'en levad e par cele chambre *sus e jus* alad. (Q. L. d. R. IV, 359.)

Et s'en tourne vers le bos droit,

Et tant et *sus* et *jus* et là

Que la damoiselle encontra. (R. d. C. d. C. v. 3006 - 8.)

On trouve cependant *sus* et *jus* employé avec d'autres verbes,
p. ex.:

Et *sus* et *jus* tant li monstra

Que la dame li ottoira. (R. d. C. d. C. v. 2765. 6.)

Sus ou palais an prist à repairier. (G. d. V. v. 1975.)

Puis est montee *sus* el palais voltis. (R. d. C. p. 204.)

Grans fu la cors *sus* el palais plagnier. (Ib. p. 189.)

Dans les exemples semblables aux trois derniers, on a souvent considéré *sus* comme une préposition. C'est une erreur; il faut lire *repaierier sus*, *monte sus*, *fu sus* (la cors fu grans el palais plagnier *en haut*). Cfr. prép. *ens*, et *issir fors*, *aller encontre*, etc. La plupart des prépositions sont en même temps

des adverbess de lieu et peuvent, en cette qualité, se joindre immédiatement à l'idée exprimée par le verbe, sans influence sur un cas quelconque de la phrase.

Mettre jus avait souvent la signification de *mettre de côté, conserver*.

Les adverbess *jus*, *sus*, servaient à former les composés suivants :

Allez, dist il, errant là *jus*
 Avec Joseph d'Arymathye. (R. d. S. G. v. 502. 3.)
 Ce fu cil meismes Jhesus
 Qui o nous conversa çà *jus*
 Et qui les miracles feisoit. (Ib. v. 2189 - 91.)
 O lui emmena ses amis
Lassus ou ciel, en paradis. (Ib. v. 3521. 2.)
 Li cuers le conte est à Citiaux
 Et l'arme là *sus* en sains ciaux. (Ruteb. I, p. 59.)

On voit, par ces trois derniers exemples, que *cà jus* s'employait pour notre *ici-bas*, et *là sus* (*lassus*, par attraction), pour notre *là-haut*.

Lassus = ci-dessus.

Mimes à la foiz, si com nos *lassus* avons dit, tremblent li juste en lur bones oevres et plorent continueilment ke il par alcune repunse error ne desplaisent à Deu. (M. s. J. p. 460.)

Tes sires ert mis *audejus*,
 Et tu-seras tout audesus. (R. d. S. S. v. 2694. 5.)

An sus, *en sus* : à quelque distance, de côté, à l'écart, loin — ensuite, après — en haut.

An sus se trait por la joste esgarder. (G. d. V. v. 762.)
En sus au partir del forfait
 Se sunt li Aleman retrait
 Auques en loinz de la cite. (Ben. v. 18972-4.)
 Tirez aveit ses dras *en sus*
 Si cum puceles unt en us. (Ib. v. 31228. 9.)

V. t. II, p. 224, l. 14, l. 17; p. 226, l. 45; etc.

Lues.

Lues signifiait aussitôt, tout de suite, à l'instant. Il dérive de *locus*, *loco*, comme le prouvent les formes *luego* de l'espagnol, *logo* du portugais, *luec* du provençal, et la variante *luec* de la langue d'oïl.

(Il est question d'un chapon „ricement atornes por mengier“. Hérodes avait juré que si ce chapon ne reprenait pas ses plumes et ne remontait pas à la perche en chantant, il ne croirait pas J.-C.):

Vertus feistes, biaux peres, roi amant,
 Il ot *luec* eles et plumes et vivant. (O. d. D. v. 11624. 5.)

Tote ta terre te serra *lues* rendue. (O. d. D. v. 10315.)

Ses mains et ses iex lieve au ciel,

Diu commencha à prier *lues*. (R. d. M. p. 60.)

Et je li euc *lues* en couvent. (R. d. l. M. v. 4433.)

Lueus (O. d. D. v. 11293).

Cfr. plus haut *luec*.

Mais, mes.

Mais, dérivé du latin *magis*, a d'abord signifié *plus, devan-*
ge. Employé pour le temps, il avait la signification *plus, en-*
re; plus longtemps, jamais, désormais. De là *ne — mais*, ré-
mandant à notre *ne — plus*.

Herigone sunt li destrier

De saettes od fers d'acer;

Treis cenx en unt perduz e *mais*. (Ben. v. 21728-30.)

Od treis cenx chevaliers e *mais*

Assist à mangier el palais. (Ib. v. 19206. 7.)

Si avoit moult de gent li rois

A son mangier, et .iiij. mes

Avoient sans plus et non *mes*. (Phil. M. v. 2963-5.)

Fui, fait ele, ne dire *mais*. (Romv. p. 567, v. 13.)

Il ne seut *mais* où aler. (R. d. l. M. v. 5531.)

Rou li a demande, se *mez* le cumbatreit. (R. d. R. v. 1128.)

Sens et savoir, or et argent,

A chou entendent *mais* le gent:

Tolu sont et remes li don,

Et nus hom n'ert *mais* guerredon. (L. d'I. p. 5.)

Dame, dist il, por Deu, merci!

Ne plores *mais*, je vos en pri. (L. d. M. p. 49.)

Par fei! je ne sai *mais* que dire. (Ben. v. 16767.)

V. t. II, p. 112, l. 15.

Cil qi çà t'anvoia avoit de toi anvie,

Ne voloit que durast *mais en avant* ta vie. (Ch. d. S. II, p. 12.)

Avant, arriere encore ala,

Et puis de chà et puis de là

Aussi con s'il riens n'en seust,

N'onques *mais* este n'i eust. (R. d. M. p. 76.)

De bisclaveret fu fet li lais,

Pur remembrance à *tut dis mais*. (M. d. F. Bisc. v. 317.8.)

Et remanra à *tos jors mais* la guerre. (R. d. C. p. 224.)

A toz ses jors *mais*, t. I, p. 353, l. 7.

Telz chevaliers *ainz mais* ne fu veu

El bernaige de France. (G. d. V. v. 321. 2.)

Ne mais — que signifiait *seulement, excepté, hormis, si non*.
n'employait aussi *mais que* sans *ne*, ou *ne mais sans que*,
ans le même sens.

Franceis se taisent, *ne mais que* Guenelun
 En piez se drecet, si vint devant Carlun... (Ch. d. R. p. 9.)
 Tuz sunt ocis cist franceis chevalers,
Ne mes seisante que Deus i ad esparniez. (Ib. p. 66.)
 Prenons bataille à .i. jor ademis,
 Que n'i ait home qui de mere soit vis,
Ne mais que .ij. qui diront el país
 Li geus de nous en escera ocis. (R. d. C. p. 167.)
 Ne sofri qu'en li feist rien
Ne mais tot enor et tot bien. (Ben. v. 38839. 40.)

Cfr. t. II, p. 146, l. 9.

N'iront o lui *mais ke* .vij. chevalier. (G. d. V. v. 3449.)
 La dame fu en la forest,
Mes que de nuit ne prent arest. (Ruteb. II, p. 121.)

Voici quelques exemples de la locution *n'en pouvoir mais*, regardée aujourd'hui comme familière.

Malvais est, mes il *n'en puet mais*,
 Quer ses lignages est malvais. (Chast. III. v. 111. 2.)
 Quant je aim ce qui n'aime mei
 Je *n'en puis mes*; si puis: comment? (Ib. XI, v. 150. 1.)
 Quant veit que faire li estot,
 Par estoveir (*kar mais n'en puet*),
 Dotose e od grant suspeçon
 En est alee al duc Huun. (Ben. v. 17083-6.)

Manes, manois, maneis, manais, menois, demanois, demaneis (de manu ipsum) — *maintenant, de maintenant*.

On a regardé *maintenant* comme le participe du verbe *maintenir*; c'est une erreur. *Maintenant* est un composé de *in manu tenens*, tenant dans la main, de là tenir prêt, sans préparation, sans retard.

Les locutions adverbiales *manes, maintenant* signifiaient *aussitôt, sur-le-champ, à l'instant, promptement, incontinent*.

Quant nos ramenons à nostre cuer les malz cui nos avons faiz, *manes* en somes hontous et griement dolent; *manes* fruitet el corage la turbe des penses, si nos atriublet la dolors et deguastet li angoisse. (M. s. J. p. 459.)

Ce ferai jurer à mes rois
 C'omage li feront *manois*. (P. d. B. v. 2717. 8.)
 Quant dite fu e celebree (la messe),
Maneis, senz autre demuree,
 Unt la biere e le cors assis
 Là ù il deveit estre mis. (Ben. I, v. 1699-1702.)
 Quant Daneis veient l'ost de France,
Manais, senz autre demorance,
 Se sunt arme e eus garniz. (Ib. v. 3747-9.)

Li uns al autre le va *menoïs* conter. (G. l. I. I, p. 11.)

Et quant il vindrent, *dëmanois*

La messe oïrent, si s'armerent. (R. d. l. M. v. 2686. 7.)

At Aleman, Saisne et Tiois

Vienent al socors *dëmanois*. (P. d. B. v. 2345. 6.)

As armes saillent *dëmaneïs*. (Ben. v. 12951.)

Hai! dist la dame, mal fessis

Qant *maintenant* nes oceis. (Dol. p. 277.)

Se aucuns me convie o sei,

Dei li *meintenant* otreier

Ou je m'en dei faire preier. (Chast. XXII, v. 220-2.)

Le roi *maintenant* salua,

Et en apries l'araisonna. (R. d. S. S. v. 2059. 60.)

Et li deïst de *maintenant*. (Ib. v. 87.)

On trouve aussi *tot*, *trestot maintenant*:

Lors prist la dame par la main

Tout maintenant le chastelain. (R. d. C. d. C. v. 169. 70.)

Maïsement

Maïsement dérive du latin *maxime*; il signifie *principalement, surtout*. Il ne faut pas confondre; comme l'a fait Roquefort, ce *maïsement* avec *meïsement* dérivé de *meïsne*.

Necessaire est voyrement une chose et *maïsement* necessaire, car ceste est li tres bone partie ke tolue nen iert mie. (S. d. S. Roquefort, s. e. v.)

Voy. S. d. S. B. p. 543; t. II, p. 217, l. 31.

Dunc fu sovent li dus requis

Puis del evesque de Paris

E de Raol *maïsement*. (Ben. v. 17681-3.)

Maement (M. s. J. p. 471.)

Mieux.

Cet adverbe avait toutes les variantes que l'on a vues aux substantifs en *l* final: *mielz*, *miels*, *miez*, *mieuz* (mieulz), *mieus*, *miex* (mielx); *melz*, *meuz* (s), *mex* (melx); *meïlz*; *mîls*, *mius*, *mis*, *miz* (milx); *miols*, *miours*, *mîos*, *mîox*; *mîals*, *mîaz*, *mîaus* (x, z), *mîax* (mialx), *muelz*, *muez*; *meaus*, *meax*.

Car ele voit *miez* en quantes choses ele astoit discordeie de le regle de veriteit. (M. s. J. p. 479.)

Qu'à maint homme avient mainte fois

Que il fait *miex* autrui eslois

Et *miels* garde les autrui biens

Souvent que il ne fait les siens. (R. d. M. p. 22.)

Et que *mielz* valoit cil damages à soffrir que la perte d'Andrenople (Villeh. 489°.)

Si se sauroient *mieus* aidier de la terre. (Villeh. p. 49, LXXIII.)

Mais nepurquant si est il asez *melz*. (Ch. d. R. p. 68.)

Burguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II.

gogne jusqu'à l'année 1230 environ, n'ait laissé aucune trace dans ce mot? On ne prétextera sans doute pas le voile qui couvre l'origine de *mon* pour expliquer une pareille apocope du *d* ou du *t*; ce serait une simple échappatoire; il faudrait avant tout prouver que ce voile existait déjà aux XII^e et XIII^e siècles. La seule raison plausible en faveur du rejet de *d* ou de *t* serait qu'on a senti le besoin de distinguer *mund* = monde, en Normandie, *mont* = montagne, *mont*, en Bourgogne et en Picardie, de la particule *mund*, *mont*. Cependant je ne la crois pas valable, parce que ces scrupules orthographiques ne datent guère des premiers temps de la langue.

Mon, *mun* dérive, selon moi, du gothique *muns* (subst. masc., plur. *muners*), opinion, pensée, dessein, projet, volonté, soin, prévoyance; ou du moins de la racine *mun* qui se retrouve, entre autres, dans les mots suivants: *munan*, croire, estimer, penser, juger, considérer — *ga-munan*, se souvenir, se rappeler — *munan* (verbe faible), prendre un parti, se décider, vouloir — *gamunds*, souvenir, mémoire, conscience — a. h.-a. *bimuniġôn*, affirmer par serment d'une manière solennelle. *Mon* répond exactement, et pour la forme et pour le sens, à la racine que je propose.

Rous est à ire e à mesaise...
 En treis manieres est dotis...
 Saveir s'en Dace turt u nun
 Sur le rei traitur felun...
 U *saveir mun* s'il aut en France
 Senz plus targer, senz demorance,
 U *saveir mun* si cele Anglee
 Que de morz a ensanglantee
 Gastera plus ne destruira... (Ben. II, v. 1334...48.)
 Demande li coment ce vait,
 Ne *saveir mun* por quel forfait
 Li dux l'a eu si por vil
 Que loinz l'ait chascie en eissil. (Ib. v. 17675-8.)

V. *ibid.* v. 3283. 29157. 36494. etc.; Th. Cantb. p. 124, v. 30.

Ernol, fait ele, dit aves
 Que mon voloir n'i esgardes.
 Bien sai que se ne *faites mon*,
 U mal gre vos en sace u non,
 Ne vos ne soles pas mentir
 Por dire à home son plaisir. (P. d. B. v. 9043-8.)
 Mes tenez vos, si *oiez mon*
 Que dedenz cest brief ici a. (R. d. Ren. III, p. 79.)
 Ce *sera mon*, cascuns respont. (Ib. IV, p. 224.)

A folie me font entendre.

A folie, voir, ce *font mon*;

Car je n'i voi nule raison. (R. d. l. M. v. 459-61.)

Sire, dist ele, che *soit mon*! (Ib. v. 6527.)

S'est teus? — *C'est mon*. (Th. F. M. A. p. 81.)

Or n'i a fors que del huchier

Nos voisins. — Certes *ce n'a mon*. (Fabl. et C. III, 45.)

Il a plus cuer que un lion.

Cil respondent que *ce a mon*. (N. R. F. et C. I, p. 228.)

Rabelais, Amyot, Montaigne font encore un fréquent usage de cette particule.

Tu penses à quelque chose, Phocion — *Ce fais mon*, certes, respondit il. (Amyot. Hom. ill. Phocion.)

Un medecin vanitoit à Nicocles son art estre de grande auctorite: Vraiment, *c'est mon*, dict Nicocles, qui peult impunement tuer tant de gents. (Montaigne. Essais II, p. 37.)

Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouve, et que tout est veu. *Scarvoir mon*, si Ptolemee s'y est trompe aultresfois, sur les fondements de sa raison, si ce ne serait pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent. (Ib. II, 12.)

Enfin on retrouve *ça mon* dans Molière:

Ça mon vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles.
(Bourg. gent. III, 3.)

Ça mon, ma foi! j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.
(Mal. im. I, 2.)

Il faudrait proprement écrire *ç'a mon*.

Molt, mult, mout, mut, moult.

(Cfr. t. I, p. 181.)

Molt signifiait *beaucoup, bien, très.*

Li dux de Venise qui ot nom Henris Dendole, et ere *mult* sages et *mult* prouz, si les honera *mult*, et il les autres gens, et les virent *mult* volentiers. (Villeh. 434^d.)

Fist Saul à David: Beneit seies tu, bel fiz David, e certainement *mult* fais, e plus fras, *mult* poz ore, e plus purras. (Q. L. d. R. I, p. 106.)

Armans a non, si est *moult* fiers,

Moult grans et *moult* buens chevaliers. (P. d. B. v. 8101. 2.)

Ançois quart jor le comparra *mout* chier! (R. d. C. p. 76.)

Come celui qui *mout* le vodroit et *mout* le desire. (1283. Rym. I, 2, p. 218.)

Jeo vus aim *mut* parfitement. (M. d. F. Gracl. v. 116.)

E doner *mult* poi à mangier. (Ben. v. 29585.)

Mult pres des murs de Chaelons. (Ib. v. 29643.)

Amoneste unt *mult plusor*

Conte Robert qu'à paiz entende. (Ib. v. 29970. 1.)

Vout la cite *mult meuz* gerpir

Qu'il i veist la gent morir. (Ib. v. 30280. 1.)

Les textes de la seconde moitié du XIII^e siècle fournissent une forme *mont* pour *molt*. Il y a eu permutation de *l* en *n*¹.

Dex les a *mont* honorez. (Bible Guiot v. 1763.)

Remarquez l'emploi suivant de *mult*:

Mult l'onure, mult la cherie,

Sovent li plaist *mult* que la veie. (Ben. v. 4153. 4.)

Nes, neis, nis.

Cet adverbe composé de la négation et de *ipsum*, répond ordinairement à notre *même*, et *même*, bien que sa signification primitive, encore en usage au XIII^e siècle, ait été *pas même*. (Cfr. *nesun* t. I; p. 181.)

Il at mis el soloil son tabernacle, por ceu qu'il receleiz ne soit, *nes* al oil ki torbeiz est. (S. d. S. B. p. 547.)

Nes contre moi, por Dieu amor

Me doi ge penner de s'annor. (P. d. B. v. 6501. 2.)

Plus erent cortois et vaillant,

Neis li povre paisant

Que chevalier en autres regnes. (Brut. v. 10779-81.)

E *neis* à mei quierent mal e mort. (Q. L. d. R. III, p. 321.)

Alad querre David *neis* sur les rochiers e les derubes à à peine nule bestiole pout converser. (Ib. I, p. 93.)

Je n'en perdra *nes* le fer d'une lance. (R. d. C. p. 32.)

A plus hardi est tel paour venue

Ke il ne porent dire *nes* Deu aue. (G. d. V. v. 3026. 7.)

Nis la chevesce de sun frein

Li fu coupee en sun cheval,

Que del chef li chai aval. (Ben. v. 16367-9.)

N'i remaneit rien à rober

Nis les vignes à estreper. (Ib. v. 35647. 8.)

Oïl = oui.

Dans l'introduction de cet ouvrage, j'ai dit que l'on donnait le nom de langue d'*oïl* à l'idiome roman du nord de la France, et de langue d'*oc*, à l'idiome roman du midi. On a émis diverses opinions sur l'origine de ces deux désignations, ainsi qu'on peut le voir dans les Recherches de Pasquier I, 13; dans Ménage, article Languedoc; et dans Du Cange, article Lingua. Ces deux derniers se rangent à l'avis des auteurs qui pensent que la langue d'*oïl* et la langue d'*oc* ont été ainsi appelées de la manière d'énoncer l'affirmation: *oïl* dans le nord et *oc* dans le midi. Aujourd'hui cette opinion est généralement reçue.

(1) La permutation de *n* en *l* avait aussi lieu, on le sait, et l'on trouve, à la même époque, un *molt* pour *mont* = *monceau*, *amas*. Voy. G. d. V. v. 2444 et cfr. ib. v. 1689; R. d. C. d. C. v. 1442. 1745. etc.

Oïl est une forme composée de l'adverbe primitif d'affirmation *o* et du pronom de la troisième personne *il*, ainsi *o-il*¹. On dérive ordinairement l'adverbe *o* et son correspondant provençal *oc*, du latin *hoc* (v. Raynouard, Lex. rom. s. v. *oc*; Diez, Gramm. II, 401); mais cette interprétation est erronée. M. J. Grimm (Gramm. III, 768) prétend que *oc*, *o* ne sont pas empruntés au latin, et je serais assez porté à le croire. La différence de forme qui existe entre l'adverbe négatif (*no* et non *noe*) et l'adverbe affirmatif du provençal, le manque d'un verbe français dérivé de la particule d'affirmation: telles sont les raisons sur lesquelles M. Grimm se fonde pour rejeter la dérivation de *hoc*. J'ajouterai à cela que si *o* était un dérivé de *hoc*, le *c* latin aurait certainement été traduit dans le dialecte picard, et on ne trouve nulle part la moindre trace d'un *c*. M. J. Grimm essaie de dériver *oc* de l'allemand *ja ih* (ich); mais il avoue lui-même que cette interprétation de *oc* n'est pas satisfaisante. Quant à moi, je n'ai aucune conjecture solide à faire sur l'origine de l'adverbe *o*, *oc*.

Oïl n'a pas toujours eu la prononciation que j'indique; on le trouve souvent monosyllabe. Par l'assourdissement de l'*o* en *ou*, *oïl* produisit *ouïl*, qui nous a donné notre *oui*. Outre *ouïl*, on rencontre les variantes: *oal*, *ouail*, *ol*, *odil*, *auil* (Roquef. suppl. s. v.)

Karles l'entant, ne dist nen *o* ne non. (G. d. V. v. 1596.)

Je n'en sai plus ne *o* ne non. (L. d'I. p. 30.)

Que il ne puet dire *o* ne non. (R. d. l. M. v. 4258.)

O ne se montre que dans les locutions de ce genre.

Viens tu ci en amur e en pais? Respundi Samuel: *Ol*. (Q. L. d. R. I, p. 58.)

Dun nen as tu plus fiz? Respundi Ysai: *Ol*, un petit ki guarded noz berbiz. (Ib. I, p. 59.)

Et ne dist plus ne *ol* ne non. (P. d. B. v. 7502.)

Est çou Amours? *Oïl*, je cuit. (R. d. l. M. v. 1537.)

Et se l'en demandant lor vait

Se le bien firent qu'il ont fait,

N'en dient *oal* ne nenil,

Mes Dex le set, seignors, font il. (Chast. pr. v. 157-60.)

E liverunt mei li burgeis de Ceila e ces ki od mei sunt en la main Saul? Respundi nostre Seignur: *Oal*, il te liverunt. (Q. L. d. R. I, p. 90.)

Ouail, pour .iiij. deniers le livre. (Romv. v. 317.)

(1) On réunissait de la même manière *non* et *il*: *nenil*. L'ancienne langue avait aussi une combinaison semblable de *o*, *non* et de *je*, *tu*, *nos*, *vos*, sans qu'il en soit résulté des mots particuliers. Même procédé en allemand, voy. Grimm, III, 765, 6.

Or aves fait tos vos talens,
 Est-ce vos nus amendemens?
 Odil, dame, fait il, si grans,
 Qu'à tos jors en serai joians. (P. d. B. v. 1313-6.)

Cfr. *ibid.* v. 6129. 7330. etc.

Vels tu faire mon conseil? — Certes, dame, *ouil*. (R. d. S. S. d. R. p. 43. 4.)

Onkes, unkes, onques, unques, unches, unc, onc.

Cet adverbe, dérivé du latin *unquam*, signifie *jamais*. Il s'est conservé jusqu'à nos jours (*onc, onques ou onques*); cependant il a vieilli et on n'oserait guère l'employer que dans le style marotique et dans la poésie badine.

Niule cose non la povret *omque* ¹ pleier. (Eul. v. 9.)

Mais ki conuit *onkes* lo sen nostre Signor, ou ki fut *onkes* ses consilliers? (S. d. S. B. p. 522.)

Et li alquant sunt ki les biens de ceste vie aiment, mais *unkes* n'i parvinrent. (M. s. J. p. 510.)

Unc ne dotai chastel plus k'un mulon de faint. (R. d. R. v. 1247.)

La sajette Jonathas, fist David, *unches* ariere ne turnad e la spee Saul en vain al fuerre ne repairad. (Q. L. d. R. II, p. 123.)

Voy. *unches*, Th. Cantb. p. 79, v. 30; Ch. d. R. p. 25, 57. etc.; *onkes*, t. I, p. 278, l. 16; *onques*, t. I, p. 103, l. 6. 9. 24; p. 279, l. 1; t. II, p. 311, l. 25; *unques*, t. I, p. 104, l. 21; p. 285, l. 19; *onc*, t. II, p. 96, l. 21; etc. etc.

L'ancienne langue avait aussi *nonques*, dérivé de *nunquam*; mais les exemples en sont rares. *Nunquam*, dans les Serments; *nonque*, Eul. v. 13.

Remarquez le composé *avisunkes* = à *vis* (latin *vix*) *unkes*, à peine.

Et por ce ke la humaine pense, par com grant vertut ke *unkes* soit, soi ait estendue, conoist *avisunkes* poies choses des deventrienes. (M. s. J. p. 488.)

Et ke encor plus gries chose est, quant ge turbleiz des grans fuez sui porteiz, *avisonkes* pois ge ja veoir lo port cui je ai laissiet. (Dial. de S. Grég. I.)

Ore, ores, or.

Ore, dérivé de *hora*, signifiait *maintenant, présentement, actuellement, il est temps de, tantôt, or*.

Se trestoutes les gens del mont,

Qui onques furent et *or* sont. (Fl. et Bl. v. 1779. 80.)

(1) M. Hoffmann de Fallersleben a lu *omgi*; il a pris pour un *i* le signe d'abréviation qui se trouve après le q. V. 13 de la même cantilène, il faut également lire *nonque*, au lieu de *nonqi*.

Ne vout, ne *ore* ne autres feiz,
 Que de lui vos desfianceiz. (Ben. v. 9164. 5.)
Or de bien faire. por Diu de majeste. (Fierabras p. 168. c. 1.)
S'or estez prouz, *or* vos arait mestier. (G. d. V. v. 2293.)
Or est assez. li dux Hervis a dit,
Or aus eglises, aus chevaus, aus roncins. (G. l. L. I, p. 9.)
 Li estors est si perellos,
 Et si divers, et si guiscos,
 Et à cascun de tel maniere,
Ore est avant et *ore* ariere;
Or est desus, *ore* est desos. (P. d. B. v. 3293 - 7.)

Dans l'exemple suivant, *ore* à la signification de notre prochain :

Ma dame, si vous lo encore
 Que à Chauvigni jeudi *ore*
 Ales as noches liement. (R. d. C. d. C. v. 2743 - 5.)
D'ores en altre, à altres, signifiait de temps à autre.
 Tant les ont ales porsivant
D'ores à altres ataignant. (Brut. v. 8671. 2.)
D'ores en altre s'est tornez. (R. d. R. v. 11010.)

Ore entrait dans la composition de plusieurs locutions, dont quelques-unes nous sont restées.

Lores, lors (illa hora), lors, alors.
Lores levad li reis de terre ù il giseit. (Q. L. d. R. II, p. 160.)
 Quar tot cil qui *lores* moroient
 Sempres à infier s'en aloient. (Phil. M. v. 10600. 1.)

Et *lors* envoya li empereres chevaliers avant pour savoir se Lombart avoient le pont desfait. (H. d. V. 509^c.)

Dès ore (de ex hora), *dès ore mais* (de ex hora magis), *ore mais*, avec la même signification que *dès ore mais*, *d'ore en avant* (de hora in ab ante), *dès ore en avant* (de ex hora in ab ante), dorénavant.

Dès ore cumencet le plait de Guenelun. (Ch. d. R. p. 143.)
Dès ore vous dirai ma vie. (Fl. et Bl. v. 2251.)
Des ore mais m'aures à compaignon
 As colz de la bataille. (G. d. V. v. 1646. 7.)
Dès or mais me cuidoie deduire et reposer
 Oiseler an riviere et an forest berser,
 Et mon cors par conseil de mires delivrer:
 Or m'estuet de rechief mon cors renouveler. (Ch. d. S. II, p. 129.)
 Diex, qui ensi le puet bien faire,
 Le consaut! qu'ele ara *or mais*
 Asses et painnes et esmais. (R. d. I. V. v. 1088 - 90.)
 Or poons nous veoir comment
 Il ouvrera *d'ore en avant*. (R. d. C. d. C. v. 2648. 9.)

D'or en avant el grant fer de ma lance

Est vostre mort escrite sans faillance. (R. d. C. p. 71.)

V. t. I, p. 389, l. 7; t. II, p. 15, l. 17.

De *ore* et de *ains*, on avait formé *orains*, *orainz*, *orans*, il y a peu de temps, tout à l'heure, naguère.

Sire, fait cil, dont ales prendre

Les armes d'un mort chevalier

Qui là gist desous cel lorier,

C'*orains* al assamblar occis. (R. d. l. V. v. 4464-7.)

Et si n'en puis mon cuer tensor

Que tous jours ne pense à celi

Qui tant me pleut et abeli

Orains et ier et cascun jour. (R. d. l. M. v. 1532-5.)

Del offre que feis oranz par folestez,

Or vos est à cest point molt bien guerredonez. (Ch. d. S. II, 175.)

V. *orans*, G. d. V. v. 187; *orainz*, P. d. B. v. 6626; *orains*, ib. v. 8505. 8566. 8590. etc.

Remarquez enfin *orendroit*, *orendroïtes*, maintenant, à cet instant, de suite, justement. Répété, *orendroit* s'employait comme notre tantôt — tantôt.

Quar qui me metroit à l'essai

De changier ame por la moie,

Et je à l'eslire venoie,

De toz cels qui *orendroit* vivent...

Si penroie ainz l'ame de lui... (Ruteb. I, p. 66.)

Je vos promet et vos afi,

Se vos failliez Dieu *orendroit*,

Qu'il vos faudra au fort endroit. (Ib. I, p. 118.)

Ou pren t'espee *orendroit*, ci m'ocis. (R. d. C. p. 204.)

Et dist Primaut, je m'i acort

Qu'il soient venduz *orendroit*. (R. d. Ren. t. I, p. 140.)

Mais *orendroïtes* vous renomme

Renommee plus que nul homme. (R. d. M. p. 56.)

Fame se chainge en petit d'eure:

Orendroit rit, *orendroit* ploie,

Or chace, or fuit, or het, or aime. (Dol. p. 186.)

On disait *en petit d'ore*, *en po d'ore*, à *po d'ore*, pour en peu de temps (brevi).

Si avint il qu'en *petit d'ore*. (Phil. M. v. 23564.)

Mes assez en *po d'ore* ot son conte desfait. (Ch. d. S. I, p. 237.)

Mainte tante i ot lors à *po d'ore* fchie. (Ib. II, p. 47.)

Pour exprimer l'idée du présent, Montaigne se servait de la composition *asture* = à cette heure.

Moi *asture*, et moi tantost, sommes bien deux; mais quand meilleur, je n'en puis rien dire. (Montaigne. Essais III, 9.)

Par, per.

Cette particule n'est que la préposition *par* (v. plus bas); elle servait à ajouter à la signification des mots auxquels elle était jointe ou à donner plus de force à l'idée exprimée dans la phrase.

Oncles, dist il, com tu *par* ies gentis. (Romv. p. 236.)

Quant la roïne a ce veu

Que *par* ce nel a deceu

Dont *par* est ele trop dolente. (Dol. p. 177.)

Ansi par estoit parvertis,

Maint preudome ait à tort tueit. (Ib. p. 233.)

Richars de Normendie, qi *tant par* est prodrom. (Ch. d. S. II, p. 90.)

Si *tres par* ert grant lor esmais. (Ben. v. 38304.)

Mult par est proz Pinabel de Sorence. (Ch. d. R. p. 151.)

Trop par porreit granz mals venir

Par delivrer vos, ce vei bien. (Ben. v. 16709. 10.)

Poc, pau, poi, po, pou, pouc, peu.

Toutes ces formes dérivent de *paucus* et signifient *peu*. Pour l'explication des permutations qu'éprouva *pauc*, v. *avoir*, *savoir*, *pouvoir*, parfait défini.

Et por ceu k'il legiers est et petiz ne fait mies *poc* à preisier. (S. d. S. B. p. 549.)

De ce est ke un *pau* apres siut. (M. s. J. p. 480.)

Mais il en eut *pau* de deduit. (R. d. l. M. v. 4076.)

Soris ki n'a c'un trau *poi* dure. (L. d'I. p. 19.)

Michaelis oï qu'il estoient à si *pou* de gent en la terre. (Villeh. 471^e.)

Et *pouc* lor soit du blame de la gent. (W. A. L. p. 62.)

Cfr. *gaires*, *petit*.

On trouve quelquefois *peu* employé comme adjectif.

Veit sa jent est morte e vencie

E *multest* mais *poie* s'ajue. (Ben. v. 16386. 7.)

V. t. II, p. 311, l. 31.

A *poi*, *par un poi*, *par poi*, *por poi*, signifiaient à peu de chose près, peu s'en faut, presque.

Quant ne la voi à *po* ne deve. (Trist. I, p. 219.)

E à bien *poi* tote perdue. (R. d. R. v. 497.)

Quant l'antant Baudoins, *per po* n'est anragiez. (Ch. d. S. II, p. 17.)

Et vos ai *par .i. po* à terre crevante. (Ib. II, p. 34.)

Même locution avec *petit*:

Pur .i. petit nel a à la terre verse. (Ib. II, p. 33.)

V. *petit*.

En poi de terme, en peu de temps. — *En si peu de jour* (R. d. l. M. v. 806) avec la même signification que *en si poi d'ore*.

Remarquez enfin *cum pau* ke soit, tant peu que ce soit.

Se il, *cum pau ke soit*, ne vivoient à lui (al monde) senz failhe, il nes amaist mie à son oes. (M. s. J. p. 465.)

Cfr. *petit*, où il y a des exemples de *poi* en opposition avec *grant*.

Petit — Grant.

Dans les articles précédents, on a vu le mot *petit* remplacer l'adverbe *peu*, dont il avait la signification. Il s'agit maintenant d'indiquer son origine. Quelques lexicographes ont dérivé *petit* de *petilus*. La terminaison *ilus* prouve de prime abord la fausseté de cette interprétation. M. Diez propose, comme racine de *petit*, „*petitum*, Erbetenes, Bettel, Kleinigkeit“. C'est là une étymologie sans le moindre fondement. D'autres enfin ont essayé de rattacher *petit* à la racine *peth*, qui est celle de notre mot *pièce* (v. plus bas); mais ils n'ont pas pris en considération un grand nombre de formes soit de la langue d'oïl et de ses divers rameaux, soit des autres langues romanes; formes qui ont une étroite liaison avec *petit* et dont la voyelle radicale *i* ne permet pas d'admettre une racine en *e* radical. La racine de *petit* se trouve dans le kymri *pid*, pointe. Ainsi l'idée primitive des mots de cette famille a été celle de quelque chose de *grêle*, de *menu*, d'*effilé*. Les exemples suivants prouvent, entre autres, la justesse de cette interprétation, soit quant à la forme, soit quant au sens. Provençal *pitar*, becqueter; ancien français *apiter*, toucher de la pointe des doigts; *pîte*, espèce de petite monnaie; ancien italien *pitetto*, petit; wallon *pîti*, petit; vieux français *peterin*, très petit, chétif, vil; etc. Mais, m'objectera-t-on sans doute, qu'est-ce que la terminaison *it*? Le français ne connaît pas de diminutifs en *it*. On a écrit *petit* au lieu de *petet*, par euphonie; comme les italiens disent aujourd'hui *petitto*, tandis que l'ancienne forme était *pitetto*. Cfr. encore le diminutif *petitet*, qui régulièrement aurait été *petetet*, forme insupportable à l'oreille.

Grant, dérivé de *grandis*, s'employait comme adverbe avec la signification de *beaucoup*.

Curuz de rei n'est pas gius de petit enfant:

Qu'il comence à hair, seit pur *poi* u pur *grant*,

Ja mais nel amera en trestut sun vivant. (Th. Ctb. p. 19, v. 16-8.)

A la parfin se porpensa

Que son conpere proiera

Que por Dieu li doint, s'il conmande,

. Ou *poi* ou *grant* de sa viande. (R. d. Ren. I, p. 37.)

Quer me dites que je ferai,

Se *petit* ou mout mengerai. (Chast. XXII, v. 269. 70.)

Petit redotent Saisne et lor ruste fierte. (Ch. d. S. I. p. 247.)

S'est si porres com dites. laissez li gaaignier;

Quar de petit de chose se porra acointier. (Ib. II. p. 19.)

Del colp fu si Bernacons esperdus.

Parmi la boche li est li sans corus:

Por .i. petit ne chei estendus. (R. d. C. p. 175.)

Cfr. *ore*, *poc*.

Le diminutif *petitet* signifiait *un peu*, *fort peu*, *très peu*.

Ne demora c'un petitet. (Trist. I, p. 75.)

De la dame vos voldrai dire

Un petitet de sa beaute. (Fabl. et C. IV, p. 408.)

Piece — *Pieça*, *piecha*¹ — *Pose*.

J'ai dit, dans l'article précédent, que *piece* était d'origine celtique, et j'ai indiqué le kymri *peth* comme sa racine. De *peth*, fragment, morceau (breton *pez*, *pec'h*), la basse latinité fit *petia*, *petius*, *petium*, et c'est de ces formes en *ti* (= *ci*) que les langues romanes dérivèrent les leurs. Les mots *rapiecer*, *rapieceter* (Imâ. *repeciatus*, *peciatus*), se rapportent à la même racine². *Piece*, une *piece* se disait pour *quelque temps*. On employait encore dans le même sens: *grant piece*, *bonne piece*, *une piece de tens*. *Pieça* et la forme picarde *piecha*, ne sont rien que *piece a*, *pieche a* = il y a longtemps. On dit encore, dans le langage du peuple: Il y a un bout de temps, un bon bout de temps. *Pose*, dérivé de *pausa*, signifiait *longtemps* et s'employait de la même manière que *piece*.

Tu as piece le roi hai,

Que me donra se jol ocis? (Brut, v. 8449. 50.)

De juste cel pui avalout,

Une piece suls i estout,

Mult s'esmerveilla où il fu. (M. d. F. II, p. 461.)

Quant li rois ot une pieche demene son duei. (Phil. M. I, p. 472.)

Si vint en France et en Bretaingne:

Grant piece i a este chierie. (Ruteb. I, p. 106.)

Une grant piece fu ensi. (L. d. M. p. 44.)

D'une grant piece apres n'i fu .i. moz sonez. (Ch. d. S. II, p. 39.)

E eust dure li debas par *aucune pieche te tens*. (1281. Rym. I, 2, p. 193.)

Cfr.: Veir avez dit, leissuns ensi

Cum il a este grant tens a . . . (M. d. F. fab. 6.)

Nos te volum, funt il, mustrer

Que ne nos as tu recontre

Iceo que Charles t'a mande

(1) *Pisa*, *piça*, dans Tristan; souvent *piesa*, durant la seconde moitié du XIII^e siècle. V. Ruteb. I, p. 42.

(2) *Rapiecer* a une origine latine; il dérive de *pittacium*, Imâ. *pitacium*.

Pieca par dous sons chevaliers. (Ben. v. 7505-8.)
 Et cil qui l'ont reconneu
 Qui *piecha* nel orent veu,
 Sont molt joiant quant il le voient,
 Que *piechu* veu nel avoient. (R. d. l. V. v. 6084-7.)

Piece avec un temps passé, au lieu du présent.

A lendemain cou raconta
 Al roi Pepin kil ascouta,
 Et si n'i ot estet *piece* ot. (Phil. M. v. 2246-8.)

On disait encore à *piece*¹, en *piece*, en *grant piece*.

Ains ne veistes plus plaisant . . .
 Ne ne verres, ce quit, en *pieces*. (R. d. C. d. C. v. 1117.8.)
 Si grant peur a et si grant ire
 A au cuer qu'en *grant piece* dire
 Ne li puet çou qu'au cuer li gist. (R. d. l. M. v. 4185-7.)

De piece = de longtemps; *de pieça*, depuis longtemps.

Ne poeit l'om le jor choisir,
 Ne ne fit l'om *de piece* puis. (Ben. v. 25015. 6.)
 Bien sai que ceste destinee
 Me fu vouee *de piecha*. (R. d. l. V. v. 1102. 3.)

A chef de piece signifiait à la fin.

Al *chief de piece* veit l'escrit. (M. d. F. I, p. 344.)
 Lungement i out sejourne,
 E France *pose* en paiz este,
 Quant Rou à Roem ariva. (R. d. R. v. 745-7.)
 El sarkeu unt li cors' porte,
 K'il ot *grant pose* ainz apreste. (Ib. v. 5919. 20.)
 Bretun remestrent deshaitie,
De grant pose ne furent lie. (Ib. v. 6923. 4.)

comme pour *piece*, *pose a*, contracté en *posa*.

Des custoumes lur ad maunde,
 E que enclist l'ad trove
Pose ad de Roume. (Ben. t. 3, p. 623.)
 En France, à mun realme, m'en estat retourner;
Posat que jo n'i fui, si ai mult demurret,
 E ne set mis barnages quel part jo sui turnet. (Charl. p. 9.)

Pis (pejus).

Je n'ai à faire remarquer que la forme *peix*, dont on se ait dans le Comté de Bourgogne et les provinces voisines, nt la seconde moitié du XIIIe siècle.

Dans l'ancienne langue, comme aujourd'hui, la forme du rlatif s'employait substantivement avec le sens d'un sub-

) On trouve, dans P. d. B. v. 313, un à *pieces*, qui paraît signifier à *péché*. vient alors *pièces*? Si la signification *péché* est exacte, ne vaudrait-il pas lire à *pecies*, forme de notre mot *péché* dans l'Ile-de-France?

stantif abstrait (neutre), et les adverbcs *pis* et *mieux* (voy. ce mot) se mettaient déjà pour *pire* et *meilleur*.

Si mal fu ains, or est mult *pis*. (Brut, v. 1945.)

Por ce ai par moi un conseil pris,

U face miols, u face *pis*. (R. d. I. V. v. 2871. 2.)

... Dame, se esties morte

Li affaires en vauroit *pis*. (R. d. C. d. C. v. 2740. 1.)

Pis fist que devant fet n'avoit,

Quar *du pis* fist qu'ele savoit. (Ruteb. II, p. 112.)

Noz ... lour devons chescun an ... cent et trois livres de tele menioe come il corra comunaiment en l'arceveschee de Besançon, soit qu'elle vaille *peiz* que telle que court au jour de hui, soit que elle vaille muelz. (1301. M. et D. p. 467.)

On voit par ces exemples que *pis* s'employait quelquefois où nous nous servirions de *moins*.

Plus.

Plus, qui avait la variante *pluis* (t. II, p. 64, l. 17; p. 134, l. 2), en Champagne, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, s'employait très-souvent pour *le plus*.

Gentis rois, dit la dame, por Deu qi maint là sus,

Je vos comant la rien el monde que j'aim *plus*.

(Ch. d. S. I, p. 85.)

Molière, Racine, Bossuet ne se faisaient encore aucun scrupule de dire *plus* pour *le plus*.

Je rappellerai ici l'expression *sans plus*, où *plus* doit être considéré comme une espèce de substantive neutre, fonction que ce mot a quelquefois. *Sans plus*, dont nous nous servons pour indiquer l'exclusion d'un *plus* quantitatif, s'employait, dans l'ancienne langue, pour l'exclusion de toute extension quantitative et de toute gradation qualitative.

Cuer et cors doi avoir sousfrant

De çou *sans plus* c'osai coisir

Amer en si haut lieu vaillant. (Romv. p. 275.)

Or savoient ices noveles

.Iij. *sanz plus* de ses damoiseles. (Ruteb. II, p. 171.)

Ses compaignes furent batues,

Sanz plus de chemises vestues

Por le demorer qu'eles firent

Puis que son messagier oïrent. (Ib. p. 180.)

Poroc, *poruec*, *porvec*, *puroc*, *pourvouec*, *poreuc*, *pruec*, *proec*, *pruech*: pour cela, donc.

Cet adverbe est un composé du pronom *o*, *oc* dérivé du latin *hoc*, et de la préposition *por*. Le pronom *o* = *ce*, *cela*, se lit dans les Serments: in *o* quid; et on le retrouve encore fort

tard non-composé dans les chartes de quelques provinces: s'il o fasset (Cout. de Berry, p. 99. Ed. Thaumassière). La Cantilène sur Ste. Eulalie a *poro* (v. 11 et 20), forme que porte aussi le Fragment de Valenciennes: E *poro* si vos avient (l. 27 v°). La finale *uec* pour *oc* est une diphthongaison de l'o¹, et les formes *pruec*, *proec*, *pruech* représentent une contraction de *poruec*.

Poroc, *poruec*, etc. peut quelquefois remplir le rôle d'une conjonction, de même que *por ce*. (V. la Conjonction *par ce que*.) Souvent il était suivi de *que* et signifiait *pour que*, *pourvu que*.

En la demonstrence de si mervilhous signe, avec la foid de la femme soi assemblat la vertuz del un et del altre, et *porvec* aesme ge ke Libertins pot cez choses. (S. Grég. Dial. I.)

Porvec soies sonious, ke tu ne soies feruz del serpent. (Ib. fol. 113. v°.)

Sains om fu et de bone vie . . .

. *poruec* en fu

Li rois dolans quant il moru. (Phil. M. v. 2806. 8. 9.)

Dist li rois, com t'as grant envie

Sour ce chaitif où jou t'envie

Que tu le me voisies *pourhuec*. (R. d. Ren. IV, 71.)

Où vas, dist il? Esta ileuc.

Por quoi, fait il? Par foi *poreuc*. (Ib. I, p. 261.)

*Proec que*² fins cuers qui bet à haut hounour

Ne se porroit de tel cose desfendre,

Pour ce, dame, ne m'en debes reprendre. (Romv. p. 258.)

Car il novise sont dou fait,

Non mie *pruech qu'ensi* ne vait

Que teus se melle de Renart

Qui n'en siet (R. d. Ren. IV, p. 115.)

Et cele qui m'iert à corage,

Pruec qu'ele soit de haut parage,

S'iert ma fame et jou ses maris. (Poit. p. 53.)

Cfr. *neporoc*, conjonction.

Pues, *puis*, *pois*, *pois*,

dérive de *post*. Cet adverbe signifiait *puis*, *après*. (V. prépos. et conj.)

A qui l'om fist *puis* meinte gerre. (Ben. v. 24929.)

Maint gentil homme torna *puis* à pesance. (R. d. C. p. 33.)

Pois l'arche sur le char aseez. (Q. L. d. R. I, 21.)

(1) Les poètes faisaient ordinairement *hic* et *hoc* (nominatif et accusatif) longs. Cela semble contredire la règle de la diphthongaison que j'ai établie (t. I, p. 25); cependant *hic* et *hoc* sont brefs par eux-mêmes, et il est probable que le peuple avait conservé cette prononciation. (V. Schnelder p. 666 et suiv.)

(2) Le texte porte *pro et que*, ce qui ne donne aucun sens.

Quant Beatris lou voit son cuer ait rehaitie;

Pues li ait son voloir et son boen enchairgie. (W. A. L. p. 3.4.)

Pro, prou, pru, preu, prod, prout.

Ces formes sont celles d'un adverbe répondant au latin *satis*: il avait les significations: *assez, suffisamment, beaucoup, abondamment*. Quelle est l'origine de *pro, prou*, etc.? Avant de répondre à cette question, je dois faire observer qu'il se trouve, dans l'ancienne langue, un substantif dont les formes étaient les mêmes que celles de notre adverbe, et qu'on a quelquefois regardé le substantif et l'adverbe comme identiques; qu'il existe en outre un adjectif *prot, prud, prod*, que M. Diez, entre autres, rapporte à la racine du substantif *pro*. (Gram. rom. II, 47, note 2.)

Voyons ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces diverses opinions.

Le substantif *pro, prou*, etc. signifiait *profit, bénéfice, avantage, gain*. Je pense avec M. Diez qu'il dérive de la particule latine *pro* employée substantivement. Les formes *pro, pru, prou, preu* s'adaptent fort bien à *pro*; mais comment expliquer le *d* et le *t* de *prod, prout*? Oserait-on admettre l'influence du latin *prodesse*? Ou bien est-ce simplement une finale ajoutée pour donner au mot une forme substantive plus ordinaire? L'influence de *prodesse* me paraît plus vraisemblable, l'addition d'une finale étant contre les lois générales de la dérivation. Quoi qu'il en soit, les formes en *t* et *d* sont les primitives.

A nul *pro* ne lui puet venir. (Chast. 2^e trad. XXII.)

Plus ala li soen *prou* ke li vostre querant. (R. d. R. v. 3412.)

Ains est d'un chevalier si *preu*

Qu'en maint lieu fist d'armes son *preu*. (R. d. C. d. C. v. 59.60.)

Li est avis que paiz aquerre

Al *pru* del poeple e de la terre,

Est tut le mielz qu'il puissent faire. (Ben. v. 3109-11.)

Mais manes ke la raisons repairet al cuer, manes soi rapaisentet la granz noise, et als com anceles soi rapressent taisieblement à lur comandeie oevre, quant les penses soi atornent à alcun *prout*. (M. s. J. p. 496.)

Ben l'avez fait, mult grant *prod* i avez. (Ch. d. R. p. 28.)

V. encore t. I, p. 156, l. 21; p. 173, l. 10; p. 238, l. 19; p. 329, l. 16; etc.

L'adjectif *prot, prud, prod* n'a rien de commun avec le substantif *pro*. C'est faute d'avoir remarqué la forme primitive de cet adjectif, que M. Diez a été induit à le rapporter à la racine *pro*; il écrit *pro*, tandis qu'il faut orthographier *prot* ou *prod*, comme on le verra tout à l'heure. La même inadvertance a fait que Raynouard (Lex. Rom. t. IV, p. 659 s. v. *pros*) s'est cru

autorisé à dériver *prot* de *probus*. Roquefort a rencontré juste en cherchant l'origine de *prot* dans le latin *prudens*.

L'adjectif *prot*, *prod* est, dans le principe, le même mot que nous retrouvons en composition dans *prodhom*; c'est de la même signification de *prudens*, attribuée au *prod* de *prodhom*, que l'on est parti pour l'adjectif *prot*, dont nous avons fait *preux*. *Prudens*, qui sait, qui connaît — qui a l'expérience des choses; de là prudent, sensé, sage, utile, capable, brave, généreux, vaillant; — voilà à peu près la manière dont les significations de *prot* ont dû se développer.

Comparons maintenant les formes de *prod* en composition (t. I, p. 79), à celles de *prot* (*t* final pour *d*, en Bourgogne et en Picardie), *prod* employé seul.

Qui mult ere sage e *proz*. (Villeh.)

Chascuns dist que je sui si *proz*

Et que j'ai tant sens et savoir. (R. d. Ren. I, p. 206.)

Saul s'aperceut que *pruz* fud David e vaillanz e de plus l'eschiwid. (Q. L. d. R. I, p. 71.)

De lor seinnur ke mout est *pruz*. (Ben. t. 3. p. 619. c. 2.)

On n'a pas oublié que le *z* équivaut à *ts* en Bourgogne, à *ds* en Normandie.

Si n'est il mes nule Lucrece . . .

Ni *prode* fame nule en terre. (R. de la Rose v. 86. 95.)

Pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, le dialecte picard fit subir à *prot* les changements ordinaires dans les mots de cette espèce, c'est-à-dire que le *t* ayant disparu, on écrivit, par analogie, *eu* au lieu de *o*, *ou*, d'où *preu*, qui nous est resté.

L'orthographe *preux*, que nous suivons, provient d'un abus dont j'ai donné l'explication au chapitre des substantifs; et M. Diez (l. c.) a tort de faire remonter l'origine de la finale *x* à la lettre *s* du provençal *pros*.

Voilà pour la forme; quant à la signification, voyez encore Ch. d. R. CCXXXVI, v. 13; III, v. 3; CCXXII, v. 2; etc.

Ces comparaisons prouvent, je crois, l'identité de *prod* en composition et de *prot*, *prod*, employé seul. Or il n'y a aucun doute à élever contre la dérivation *prod* de *prudens*; forme et signification sont en parfait accord.

On m'objectera sans doute avec M. Diez (l. c.) que les formes provençales *pro*, *pros* = *preux*, sont contraires à la dérivation défendue par moi. Comment cela? D'abord, ce que ne dit pas M. Diez, on trouve, aujourd'hui encore, l'orthographe *proz* (*z* = *d*). La variante *pro* peut dériver directement de *prod*, *prot* par

l'apocope du *d* ou *t* final; ou bien, ce qui est plus vraisemblable, le *z*(=*d*) de *proz*, étant tombé devant le *s* de flexion, on a formé le nouveau radical *pro* aux cas obliques. Quant au *pros*, indéclinable, la finale *s* y représente bien moins le *s* de flexion qu'un souvenir du *z*=*d* radical, qui avait été retranché pour la facilité de la prononciation.

Le féminin italien *prode* nous reporte également à un masculin en *d* final. En comparant cette forme à celles de la langue d'oïl, on voit de prime abord que M. Diez a eu tort de la regarder comme irrégulière, en tant que le *d* y serait intercalaire. Apocopée au masculin, l'euphonie exigeait qu'on conservât cette finale au féminin.

Je ferai observer en passant que notre *prude* n'est autre chose que la forme normande pour *prode*, dont la signification primitive était *sage*, *vertueuse*, *puddique*.

Les formes adverbiales: provençal *prozamen*, italien *prode-mente*, langue d'oïl *prozement*, ajoutent une nouvelle preuve à la déduction précédente. A côté de *prozamen*, *prozement* ou *prosement*, on a, il est vrai, *proosamen*, *proosement* ou *prousement*, qui ne s'adaptent pas, à cause du redoublement de la voyelle *o*, aux formes adjectives citées. Mais ne serait-il pas permis d'expliquer *ou*, *oo*, par un souvenir du latin *providens*, *providenter*?

Venons enfin à notre adverbe *pro*. Les formes *prod*, *prou* ne permettent pas de le dériver de *probe*, comme quelques philologues l'ont proposé, bien que, pour le sens, rien ne s'oppose à cette étymologie. Et puis, pourquoi chercher au loin ce qu'on a sous la main? La langue d'oïl et toutes les langues romanes fournissent assez d'exemples d'un substantif employé adverbialement, et rien ne s'oppose à admettre l'identité de *pro* substantif et de *pro* adverbe. Formes et signification concordent on ne peut mieux¹.

Quant la parole out *pru* dure. (Ben. I, v. 1945.)

Grant joie li fait li pomiers

Qu'il a trove si faitement

Assez en quit e *pro* en prent. (Ib. v. 25347-9.)

Ne s'en saveit pas *pro* aldier. (Ib. v. 36934.)

Li bons osbercs ne li est garant *prod*. (Ch. d. R. p. 50.)

Ki tant ne set nel ad *prod* entendut. (Ib. p. 81.)

Cfr. le Dictionnaire de l'Académie s. v. *prou*.

(1) Le provençal *pro* = *prou* est aussi identique avec le substantif; le catalan *prou*, au contraire, peut dériver de *probe* (*u* = *b*). (V. Rayn. Lex. rom. s. v. *pro*. IV, 64.)

Quant: quand.

Quant, dérivé du latin *quando*, s'écrivait généralement par un *t* final; cependant quelques textes qui favorisent la lettre *d*, les M. s. J. p. ex., donnent aussi l'orthographe *quand*.

Quant jure l'auras et promis. (R. d. M. p. 47.)

Quant vos poes si revenes. (R. d. M. d'A. p. 9.)

Quand la terre des païens est ramembreie. (M. s. J. p. 441.)

Quant s'employait quelquefois dans le sens du latin *quoniam*, *quia*.

Quant il est vostre huem liges, il vus deit fei porter,

E tenir en tuz lius vostre honur e garder. (Th. Cantb. p. 27. v. 26. 7.)

Randon.

Randon, force, violence, impétuosité; *randonee*, impétuosité; *randoner*, courir, s'empresse, aller avec impétuosité, prendre un violent élan sur quelque chose, pousser vivement; *randir*, s'approcher, s'avancer avec impétuosité, presser vivement. On a voulu dériver *randon*, etc. de l'allemand *rennen*, mais le *d* étant organique et non intercalaire, cette dérivation est tout à fait impossible. D'autres ont considéré la lettre *n* comme intercalaire et, selon eux, *randon* appartient à la même famille que le vieux français *rade*. *Rade*, se rapporterait ou à la racine germanique *hrad* dont dépendent, dans divers dialectes, des formes adjectives et adverbiales qui expriment l'idée de *rapidité*, *agilité*; — ou à la racine celtique *gradh*: gallois *grad* = subitus, festinus; irabundus; *graide*, celeritas, etc. Cette racine est très-étendue dans les langues celtiques, mais *randon* ne s'y rapporte pas¹. La lettre *n* n'est pas plus intercalaire que le *d*.

Randon est un dérivé du v.h.-all. *rand*, *rant*, bord, extrémité (islandais *raund*, *rond*, ancien norois *rönd*). De *rand*, les provençaux firent *randa* = bord d'une chose, qui n'a pas été admis dans la langue d'oïl, et de *randa*, la locution *a randa*: près, entièrement, violemment, d'une manière pressante. Toutes ces significations découlent facilement de la primitive, et je les signale pour l'explication de celles des dérivés français de *rand*. Le premier dérivé immédiat de *rand*, pour la langue d'oïl, est, d'un côté, *randir* (cfr. le bas-saxon *anranden*, atteindre à qqch., s'étendre jusqu'à qqch.) et, de l'autre, *randon* avec les dérivés *randoner*, *randonee*.

(1) M. Diez dérive *rade* de *rapidus*. Il a raison de remonter au latin; mais il aurait dû dériver de *rabidus*, comme le prouve le mot espagnol *raudo* (u = b), qui équivaut à notre *rade*. Du reste, pour le sens, *rabidus* convient aussi mieux, *rade* signifiant impétueux, fongueux.

Partonopeus le vait ferir
 Quanque cevals li puet *randir*,
 Et li sodans vait ferir lui. (P. d. B. v. 8051-3.)

Randon servait à former les locutions adverbiales: *de* et à *randon*, avec force et violence, impétueusement, rapidement, soudainement — *de* et à *grant randon* — *de tel randon*.

Va s'ent Ogiers à coite d'esperons,
 Sus Broiefort qui li cort *de randon*. (O. d. D. v. 6440. 1.)
 Sor les estriers s'afiche *de randon*. (G. d. V. v. 1573.)
 Le Franceiz point *de grant radon*. (R. d. R. v. 9194.)
 Le sanc li saut à *grant randon*. (R. d. Ren. I, p. 239.)
 Vers lui en vient volant *de tel randon*. (Fierabras LV. c. 2.)

Voy. *Randonee* (P. d. B. v. 8048; Ben. t. 3, p. 549; R. d. C. p. 72; etc.).

• Li bourgeois ont la grant cloche sonée
 Et la petite tot d'une *randonee*. (Ben. I, p. 529. c. 2.)

Randoner (G. d. V. v. 8048; Ben. t. 3, p. 543; R. d. R. v. 3975; R. d. Ren. III, p. 99. 193; etc. etc.).

Sempres, sempre.

Dérivé de *semper*, cet adverbe perdit de bonne heure sa signification primitive *toujours*, pour prendre celle de *aussitôt, incontinent, sur-le-champ*.

M. d'Orelli cite l'exemple suivant, où *sempres* signifie *toujours*: *Sempres* ert mol com pelice. (Fabl. et C. IV, p. 390.)

Tot afeltre l'amaine ci
Sempres à le lune luisant. (P. d. B. v. 5530. 1.)
 Mais au desfendre fu ocis,
 Et li castiax fust *sempre* pris. (Brut, v. 8981. 2.)
 Quant pris furent li serement,
Sempres maneis tot eraument
 Apela li reis ses barons. (Ben. v. 17243-5.)
Sempres courut la renommee
 En Vermendois par la contree. (R. d. C. d. C. v. 6966. 7.)
 Adubez vus: *sempres* averez bataille. (Ch. d. R. p. 121.)

Senoc, senuec, etc.: sans cela.

Cet adverbe est un composé de la préposition *sens*, avant l'introduction du *s* paragogique (v. la préposition), et du pronom *o, oc* (v. *poroc*.)

Par foi, bien estes *senuec*
 Et des deniers et de l'amie. (Fab. et C. I, 370.)
 Il n'en venra mie *senoec*
 Si con je pens et adevin. (Th. Fr. M. A. p. 192.)

Tant.

atant — *itant*, à *itant*, *aitant* — *de tant* — *par tant* — *trestant* — *entretant* — *altant* — *altrétant*.

Nous avons vu *tant* perdre peu à peu sa forme variable, pour prendre celle qui lui est restée dans la langue fixée (voy. t. I, p. 191). *Tant* signifiait tant, autant, beaucoup, si, tellement. *Atant*, signifiait à ce point, alors; aussitôt, à présent. *Atant* a encore été employé par La Fontaine (Calendr. des Vieillards). *Itant*, tant, autant; — à *itant*, alors, en ce moment; — *de tant*, d'autant, en conséquence; — *par tant* (per tantum, par autant), par conséquent, partant; — *trestant* était un renforcement de tant; — *entretant* (inter tantum) signifiait pendant ce temps, sur ces entrefaites; — *altant*, *autant*, d'abord usité avec le même sens que son primitif *tant*, s'en est séparé de bonne heure pour prendre la signification que nous lui donnons encore.

Tant li promet, *tant* l'espoente,

Tant met en lui traïr s'entente,

Tant l'a par losenge encante,

Toute en fera sa volente. (P. d. B. v. 4423-6.)

La douce rienz qui *tant* est bien aprise. (C. d. C. d. C. p. 65.)

E il pluveit *tant* fort qu'il ne voleit cesser. (Th. Cantb. p. 32, v. 28.)

On voit par ces derniers exemples, et on a déjà pu le remarquer souvent, que l'emploi de *tant*, par rapport à *si*, n'était pas réglé comme aujourd'hui.

Quant eles entrent el mostier,

Tot l'en veissies esclairier

Tant por les pieres, *tant* por l'or,

Tant por la beaute Melior. (P. d. B. v. 10723-6.)

Remarquez la réunion de *tant* et de *seulement*:

Nonpourquant encor gaitera

Deus nuis ou trois *tant seulement*. (R. d. C. d. C. v. 4419. 20.)

Et li ai promis et promet foi et lealte et service comme à ma dame à sa vie *tant seulement*, et à la moie . . . (1276. M. s. P. II, p. 601.)

Cfr. la locution conjonctive:

Li rois i est venus matin

Et Mares, qui nel puet amer;

Seul tant qu'il le voit moult li coste. (P. d. B. v. 2893. 6. 7.)

Seul est là pour *seulement*, emploi très-fréquent dans l'ancienne langue:

Sol une nuit sont en un leu. (Trist. I, 70.)

Tant com plus = d'autant plus, tant plus:

Tant com plus pres du port serons,

Plus tost ces noveles saurons. (R. d. l. M. v. 4117. 8.)

En tant de, suivi des mots *tens*, *ore*, s'employait pour désigner un court espace de temps:

Unques ne quit que tante lerne
Fust mais *en tant de tens* ploree. (Ben. v. 27763. 4.)

Derompent sei à si grant fes

Que nule genz n'oïstes mes

En *tant d'ure* si maubaillie. (Ib. v. 28412-4.)

Atant une arme vint al lit. (P. d. B. v. 1121.)

Moult s'en puet bien tenir *atant*. (Ib. v. 2970.)

Itant savom bien que li munz

Est tuz egaus e tuz rounz. (Ben. I, v. 29. 30.)

Atant uns hom lor aparut

Qui en la nief od els estut,

Et *itant* at à els parlie. (St. N. v. 256-8.)

E li dus l'arena e poiz li dist *itant*:

Jo ferai volentiers du tut vostre comant. (R. d. R. v. 2328. 9.)

Mais d'*itant* sui esbahis. (C. d. C. d. C. p. 49.)

Samuel ces paroles bien escultad, e à Deu meisme les mustrad, ki la requeste lur otreiad; e Samuel à *itant* les cungead, puis chascuns al suen turnad. (Q. L. d. R. I, p. 28.)

Sun esprit *aitant* rend. (Trist. II, p. 85.)

Fist tant que li monz touz le seut,

Et *de tant* plus grant joie en eut. (R. d. S. G. v. 3841. 2.)

E que plus ert malades, *de tant* plus l'anguissa.

(Th. Cantb. p. 15, v. 18.)

Par tant covient ke la pense soi ellievet ensi de sa saineteit, ke ele soniouement soi abaisset en humiliteit, et *par tant* cant il disoit del saint home ke il à un test raoit la purreture. (M. s. J. p. 450.)

Mais de luxure ont *par tant* tuit honte, ke tuit ensemble conoisent que ele est laide. (Ib. p. 507.)

Se le truant mentoit, que *trestant* le batroient

Que jusques à un an les costes li deudroient. (Roi Guillaume p. 187.)

.Iij. jours a laiens demoure.

Entretant le levent et baingnent. (R. d. I. V. v. 4987. 8.)

As Bretons pais et trive present,

Entretant à Guermont tramisent. (Brut, v. 13859. 60.)

Et se vesques muert *entretant*,

Li rois a tot le remanant. (Phil. M. v. 1110. 1.)

E restore *altant* chevaliers come ocis i furent de ta privee maignee. (Q. L. d. R. III, p. 326.)

Hysboseth dist *altant* com hom de confusion. (M. s. J. p. 444.)

On a vu *attretant* déclinaïble; mais, la plupart du temps, il s'employait comme adverbe. (V. t. I, p. 192.)

Mais li Breton s'entrorgillerent

Et sa semonce desdaignerent,

Por ce q'altre si franc estoient
 Et *altretant* ou plus avoient. (Brut, v. 9107-10.)
 En tot li mond n'a *altretant*
 De si fort gent ne si vaillant
 Come vos estes assemblez. (R. d. R. v. 12585-7.)

Remarquez enfin *tant ne* . . . = à quel point que.

. . . Por vostre anel que je portoie.

Jamais mere tel ne donra

A son fil: *tant ne* l'amera. (Fl. et Bl. v. 3228-30.)

Je porterai ici l'attention sur les corrélatifs:

Quantes fois = combien de fois.

Tantes fois = tant de fois.

A savoir nos est que nos, quant la Scriture dist: Tu, Sire, juges
 toutes choses en paiz, *tantes foiz* nos enforçons de repairier à la sem-
 blance de nostre faiteor, *quantes foiz* nos rastrendons les tûrbilhous
 novemenz del corage desoz la vertut de mansuetudine. (M. s. J. p. 513.)

Tant et quant = peu et beaucoup; de toute manière, de
 son mieux;

Ne tant ne quant = ni peu ni beaucoup, nullement, rien
 du tout; en aucune manière.

E se il vait plain pie avant,

U pie, u pas, u *tant* u *quant*,

Aut li deables, si la prenge

Sainz cuntredit e sainz chalenge. (R. d. R. v. 5616-9.)

Las qui bien trente anz ai este

En ce reclus en povrete,

Où j'ai Dieu servi *tant et quant*,

Onques ne me fist nul semblant

Qu'il seust que je fusse nez. (N. Fab. et C. II, 211.)

Cfr.: Et cist rois Guiteclins si est fiers et puissans,

Plus de .xxx. rois a desoz lui mescreans,

Ne poons pas à lui assamblar *atanquans*:

Por ce m'estuet mander toz mes arrieres bans . . . (Ch. d. S. I, p. 150.)

Var. à *tant quanz*, à *tans quans*.

Chier Sire, quels chose est li hom que tu *ne tant ne quant* lo preises,
 u li filz del ome ke tu ton cuer tornes à luy. (S. d. S. B. p. 547.)

Li uns est sour l'autre verses,

Chascuns se gist tous enverses;

Ne tant ne quant ne se remuent. (R. d. I. V. v. 1942-4.)

Entr'iaus s'assist, fist biel samblant,

Ne s'esmaia *ne tant ne quant*. (R. d. S. S. v. 754. 5.)

Bien ot Deu à garant,

C'onques mal ne li firent ou cors *ne tant ne quant*. (Ch. d. S. I, p. 123.)

Pour éviter des répétitions, je citerai ici les corrélatifs con-
 jonctionnels *quant plus* — *tant plus* = plus — plus.

Et *quant* je *plus* sui loinz de sa contree,

Tant est ses cuers plus pres de ma pensee. (R. d. C. d. C.)

Ces corrélatifs s'exprimaient encore des diverses manières suivantes :

Car *de tant cum* il est or *plus* legiers, *de tant* serat il ci apres plus gries. (S. d. S. B. p. 549.)

Com plus ot de mal, *plus* fu liez. (De l'Ermite qui s'enivra.)

Quar *com plus* dure et *plus* s'esgaie. (Pyramus et Tisbé.)

Et qu'il *plus* torne, *plus* s'enlace. (R. d. Ren. I, v. 5087.)

Quant plus l'esgardent, *plus* lur plest. (R. d. l. M. v. 2335.)

Quant plus la connoissent, *plus* l'aiment. (Ib. v. 2441.)

Tandis.

Tandis dérivé de *tamdiu*, s'employait adverbialement pour *pendant ce temps*. Les exemples suivants prouveront qu'on a confondu quelquefois *dis*, venant de *diu*, où le *s* est additif, avec *dis* signifiant *jour*, et pris *tan* pour le pronom *tant*.

Ses mires fist li rois venir

Pour lui et li lupart garir.

Trives requist Renart *tandis*

Viers le roi sans plus quinze dis.

Volentiers li rois li donna.

Tandis Renars se rehourda . . . (R. d. Ren. IV, p. 271.)

Et vos pores veoir *tans dis*

Et son gent cors et son cler vis. (P. d. B. v. 6855. 6.)

En Engleterre erent *tanz dis*

Li dui seneschal que jo vus dis,

Que li bons reis laissie i out,

Kar en genz plus ne se fiout. (Ben. v. 38187-90.)

Cfr. : Oit jorz les tint li dux assis;

Assauz i out *entre tanz dis*

Pesmes, grejos e durs e fiers

Des geudes e des esquiers. (Ben. v. 37703-6.)

et la conjonction :

Tanz dis qu'en cure e en penser

Esteit li dux de mer passer. (Ib. v. 36866. 7.)

Tos jors — *tos dis* — *tos tans*.

(Pour les variantes voy. tout t. I, p. 195.)

Tos jors, *tos dis* signifiaient *toujours*; le premier seul nous est resté. *Tos tans* voulait proprement dire *en tout temps*, et, par extension, *toujours*.

Car c'est li drois neus del vilain,

Qu'il soit *tos jors* de bone main

Vers celui de cui a peor

Tant que de mal faire ait lessor. (P. d. B. v. 2661-4.)

Tu iez suers, espouze et amie

Au roi qui *toz jors* fu et ere. (Ruteb. II, p. 9.)

Si prierat *tuz jurz* por noz pecez. (Ch. d. R. p. 73.)

E tis numz seit magnified *tuz dis*, que l'um die que li Sire des oz,
li Sires puissanz, est Deu sur Israel. (Q. L. d. R. II, p. 145. 6.)

Carles mi sire nus est guarant *tuz dis*. (Ch. d. R. p. 49.)

Ne ja à son vivant ne lor sera requis

Autrement que lor pere le servirent *toz dis*. (Ch. d. S. I, p. 74.)

Li vergiers est *tos tans* floris. (Fl. et Bl. v. 2021.)

Com Diex nostre sires fera,

Qui *toz tens* fu, iert et sera. (Chast. XXV. v. 52. 3.)

Car il l'avoit *tos tans* amee

Et ele li fu creantee. (Brut. v. 57. 8.)

Par totens doblent li felon encontre eaz mimes. (M. s. J. p. 509.)

Tu tens. (Ch. d. R. p. 72.)

Del tot en tot.

Del tot en tot signifiait *tout à fait*; suivi d'une négation, il avait le sens de *pas du tout*, *nullement*.

Que moi et tot le mien metroi

Du tot en tot en tot esgart. (Ren. I, p. 194.)

Dans rois, fait il, foi que vous doi,

Del tot en tot pas nel otroi. (Fl. et Bl. v. 2761. 2.)

Tost.

L'origine de cet adverbe, notre *tôt*, est fort douteuse. On l'a fait venir du kymri *tost*, qui signifie *prompt*, *vif*; du grec *τοτός*; du latin *cito*, *subito*, *adesto*, *tostus*; du v. h.-all. *tursticliho*. M. Diez (II, 392) enfin propose *tot-cito*, en rappelant *tout-à-l'heure*, *tout-à-coup*. Le participe *tostus* est celle de toutes ces étymologies qui me paraît la plus probable (cfr. plus haut *chalt pas*), quoique la signification de *tot cito* convienne aussi fort bien; mais *tot cito* présente des difficultés pour la forme. *Tost* signifiait *vite*, *promptement*.

Grant aleure e *tost* s'en vait,

Mais neporquant mult crent agait.

La planche vout mult *tost* passer,

Qu'aillors ne poeit tant doter. (Ben. v. 25552-5.)

Tost mue tens, *tost* mue affaire. (Ib. v. 17822.)

Tost orent j. grant cerf trove,

Tost l'orent pris et descople. (L. d. M. p. 46.)

S'on ne met au retenir cure,

Tost est ale, che m'est avis,

Chou c'on a en lonc tans aquis. (R. d. M. p. 20.)

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, on trouve la variante *tos*:

Se li rois l'ot, *tos* iert venus. (Phil. M. v. 7493.)

Tantost signifiait *aussitôt, au plustôt, promptement*. (Voy. la Conjonction.)

Onques puis n'eumes voisin

Qui od nous guerre ne prensist

Et qui *tantost* ne nous venquist. (Brut. v. 6502-4.)

Ne confondez pas ce *tantost* avec *tant tost* = si vite, si promptement.

E li reis enquist chalt pas pur quei *tant tost* fussent repaired. (Q. L. d. R. III, p. 345.)

Tempre.

Tempre dérive de *temperi*. *Temperius*, dit Du Cange, pro *temporius*, cui opponitur *serius*. *Tempre* signifiait de bonne heure, du matin, promptement.

Al matin *tempre* al ajourner

Se vot li chastelains lever. (R. d. C. d. C. v. 813. 4.)

Lendemain bien *tempre* au matin

S'apresta et mist au chemin. (Ib. v. 2769. 70.)

Ne pense à el *tempre* ne tart. (Ib. v. 3744.)

Car le servise Deu *tempre* u tart n'obliad. (Th. Cantb. p. 30, v. 24.)

De là *temprement* = promptement, en diligence.

Et puis li dist: Dame, sachies

Que *temprement* sera heties,

Et que il vous venra veir. (R. d. C. d. C. v. 2919-21.)

Rom. d. Renart. t. IV, p. 24.

Trop.

La racine immédiate de cet adverbe est le substantif de la basse latinité *troppus* = *grex* (v. Du Cange s. e. v.) Quelle est l'origine de *troppus*? Les uns voient dans *troppus* l'allemand *trupp*; mais on ne peut guère admettre cette dérivation, car jusqu'ici on n'a pas su expliquer exactement l'origine de *trupp* par les idiomes germaniques. Les autres ont eu recours au celtique, et, selon eux, *troppus* et ses dérivés romans (en français: *trope*; *tropel* aujourd'hui *troupeau*, d'où *atropeler*, *trop*), ainsi que les formes correspondantes des idiomes allemands dérivent de cette source. Le seul mot celtique auquel *troppus* pourrait se retacher avec quelque vraisemblance est *torf*, *torv*, qui, en effet, signifie *troupe*. Cependant la forme *torf*, *torv*, ne se rapproche pas plus de *troppus* que le latin *turba*, qu'on a proposé depuis longtemps comme racine du mot litigieux. Pour moi, j'admets la dérivation de *turba*. On sait que plusieurs peuplades allemandes ne pouvaient pas distinguer le *b* du *p* (c'est encore aujourd'hui le cas) et elles auront prononcé *turpa* au lieu de *turba*. Puis, par le rapprochement du *r* à la

consonne initiale, *turpa* devint *trupa*, et finalement *truppus*, *troppus*. Voilà comme je m'explique le changement de *turba* en *troppus*. Quant à la différence du genre, il y a des analogies qui prouvent, au moins, qu'une pareille transformation est possible.

Peut-être m'objectera-t-on la futilité de la cause pour un si grand changement. Je la reconnais; mais on doit avouer aussi que des causes plus futiles encore ont produit de bien plus grands effets dans les langues.

Quoi qu'il en soit, *trop* signifia d'abord *beaucoup*, en parlant des choses qui se peuvent compter; puis il passa à la signification de *beaucoup* = *bien*, *fort*, *très*, *extrêmement*; et enfin il prit le sens qu'il conserve encore.

Et ce fait il à *trop* de gent

Senz prendre salaire n'argent. (Th. F. M. A. p. 297.)

Jou sai bien

Que vous l'amiez sor toute rien,

Et il *trop* vous, comme celui

Ki cuer et cors ot mis en lui. (Phil. M. v. 26721-4.)

Jenz fu e fort, large e plenier

E *trop* resembla chevalier. (Ben. v. 19194. 5.)

Sire, lisies souvent ce livre, car ce sont *trop* bones paroles. (Joinville p. 97.)

Robins n'est pas de tel maniere,

En lui a *trop plus* de deduit. (Th. F. M. A. p. 104.)

Li chastelains *trop mieux* amast

Que de deus jours ne fust souper. (R. d. C. d. C. v. 230. 1.)

Il est *trop mieulx* tailliez de servir .i. bouvier

Qu'il ne soit de veoir joster ne tournoier.

(XIV^e siècle. Bertr. d. Guesclin. v. 350.1.)

Plus sui de vos courecies et ires

Que de mon mal dont je ai *trop ases*. (Romv. p. 203.)

Trop sunt fort gent, *trop* sunt sachant,

Trop sevent d'armes li Normant. (Ben. v. 19318. 9.)

Vias — *veals*, *veaus*, *vials*, *viaus*, *viæx*.

M. d'Orelli regarde ces formes comme identiques et il les dérive du latin *vivax*; M. Diez (II, 392. 412) les distingue, sans pouvoir retrouver l'origine de *viaus*, qu'il traduit par *igitur*; moi enfin, j'ai rangé *veals*, *veaus* parmi les formes de *vouloir* (t. II, p. 83. 4. 7). Erreur de tous côtés.

Vias dérive de *vivax* et signifiait *vite*, *promptement*, *sur-le-champ*, à l'instant même.

Veals, *veaus*, *viaus*, *viæx*, etc. sont des dérivés du latin *vel* dans sa signification de *même*, *aussi*, et le *s* final est paragogique. *Veals* ne répond pas à l'*igitur* latin, mais à *saltem*; il

signifiait *au moins, du moins*. On préposait souvent *si* à ces formes, de la *siveals, siveaus*, etc., *si au moins, si seulement*.

La rencontre de la forme primitive *vels*, dans la chanson de saint Alexis, m'a mis sur la voie des erreurs que je viens de relever. Néanmoins, si l'on considère la ressemblance des formes dialectales de *vouloir* et de *vels*, au XIII^e siècle, on est tenté de croire que l'on a fini par les confondre en partie. Quoi qu'il en soit, les formes *veals, veaus* doivent être retranchées du nombre de celles de *vouloir*, et les exemples 7. 8, 14, 15, 16 de la page 85, et 1^{er} de la page 86 du t. II, trouvent ici leur place.

Une dernière remarque qui prouve encore la différence d'origine des formes *vias, viaus*, c'est que *vias* est d'ordinaire dissyllabe et *viaus* monosyllabe.

Or tost, fait il, biax nies, adobez vos *vias*. (Ch. d. S. I, p. 178.)

Or en voies! *viaz! viaz!* (Ben. t. 3, p. 521.)

Mal del eure que je fui nee,

Quant ne moru iluec *vias*

Qu'il me tenist veaus en ses bras! (P. d. B. v. 6986. 8.)

S'en sordroit *vias* maus espois. (Ib. v. 7184.)

Mais Deus m'en face aucun reles,

Et doinst *veaus* une carite

De baisier et d'estre acole. (Ib. v. 7582-4.)

Mes se Diex fust assez cortois,

Tant m'eust *viaus* preste s'aïue. (Fabl. et C. I, 144.)

NÉGATION.

La négation primitive *non*, dérivé de *non*, qui aujourd'hui ne sert plus que comme négation d'une particule ou d'un nom, s'employait aussi, dans l'ancienne langue, avec les verbes, mais seulement quand ces verbes complétaient la réponse négative. En pareille occasion, le verbe était d'ordinaire *faire*, mis pour un autre verbe qu'on ne voulait pas répéter. Partout ailleurs, on se servait déjà de *ne* (*n'*); les Serments, la cantilène sur S^{te} Eulalie font seuls exception, ils ont dans tous les cas la négation pleine *non*¹.

Ce *ne*, qui tient la place du *non* et du *nec* latin, est assez difficile à dériver. Devant les voyelles, on verra plus bas *nen* pour *ne* et *ni*. *Nen* = *non* a-t-il précédé partout *ne*; en d'autres termes *non* a-t-il, comme le pronom personnel, éprouvé le changement de *o* en *e*, et *nen* = *ni* dérive-t-il de *nec*? Je ne saurais décider cette question.

(1) Le Fragment de Valenciennes emploie *ne*.

Remarque. La plupart des éditeurs écrivent à tort *n'en* ou *ne n'* pour *nen*. L'on trouvera, dans les citations de cet ouvrage, quelques erreurs pareilles qui me sont échappées lors de la correction; le lecteur voudra bien les rectifier.

Au lieu de *non*, *ne*, on trouve *nu*, *no* dans les réponses ou avec le verbe *faire*. Ce *nu* est une syncope normande de *nun*, et *no*, d'ordinaire, une forme dialectale mélangée pour *nu*. Je dis d'ordinaire, parce que *no* se rencontre quelquefois dans les dialectes qui ne connaissent que *non*. Il ne faut pas confondre le *nu* = *nun* avec la forme contracte *nu* = *ne lu* (t. I, p. 135)¹.

Toutes les langues cherchent à renforcer la négation, et cela se fait de deux manières: 1° on redouble la négation²; 2° on réunit la négation avec une expression positive, qui quelquefois tombe peu à peu au rang de simple adverbe et ne prend plus l'article. Ces expressions positives étaient fort nombreuses dans l'ancienne langue; elles donnaient à la rime une grande variété et rendaient souvent l'idée très-pittoresque. Je n'essaierai pas d'énumérer ici ces expressions, mais je ferai observer que quelques-unes paraissent avoir été employées de préférence dans telle ou telle province, que d'autres ont eu cours seulement durant une certaine époque, sans que toutefois il soit possible de fixer des bornes à cet égard.

Les exemples positives servant à renforcer la négation, dont je m'occuperai ici, sont les suivantes:

1° *Pas*, dérivé de *passus*, désigne une très-petite mesure, quantité, etc. On employa *pas* si fréquemment, qu'il perdit peu à peu toute sa valeur; il ne sert plus que de complément à la négation, de sorte que *ne pas* représente la négation pleine, le *non* latin. *Pas* n'a par lui-même aucune signification, cependant les anciens auteurs, ceux du XVI^e siècle et leurs successeurs immédiats du XVII^e, se servent de *pas* sans *ne* dans la phrase interrogative. Au XIII^e siècle, *pas* avait la variante *païs* dans tout l'est du dialecte bourguignon et en Bourgogne même.

2° *Point* est dérivé de *punctum*. Comparé à *pas*, il exprime une négation absolue. Comme *pas*, on le trouve employé sans *ne*.

3° *Mies*, *mie*, dérivé de *mica*: *miette*, a la même valeur que

(1) J'ai cité là, par erreur, un exemple tiré des Q. L. d. R., où *nu* est négation et non *pas* forme contracte pour *ne lu*.

(2) Nos grammairres latines posent en règle que deux négations dans la même phrase forment une affirmation. Mais comme il y a un grand nombre d'exemples où les deux négations se renforcent, on a eu recours au grec et à différents moyens spécieux pour expliquer ces prétendues exceptions. Si l'on avait consulté l'usage de la langue populaire, on n'aurait pas eu besoin de se donner tant de peine en pure perte.

pas, avec la négation; il dit plus que *ne*. mais du reste il équivalant au latin *non*. Quelques ouvrages emploient de préférence *mies* à *pas*, p. ex. la traduction des S. d. S. B. *Mie* est aujourd'hui familier et l'on ne s'en sert guère que dans quelques expressions consacrées.

4^o *Neant* (de *nec* ou *ne ens*), avec les variantes *niant*, *nient*, *naienz*, *neiant*, *uoiant*, *noians*, *neent*, *nent*, signifiait *rien* (quelque chose), *néant*. *Neant* renforçait la négation de manière à donner à peu près le sens de notre *nullement*. J'indiquerai plus bas les autres emplois de ce mot.

5^o *Rien*, dérivé de *res*, joint à la négation, s'employait dans le même sens que *neant*¹.

6^o *Goutte*, du latin *gutta*, se rencontre beaucoup plus souvent dans l'ancienne langue que dans la moderne.

7^o *Gens*, *giens* = point. Cette particule exclusivement attribuée au provençal (*gens*, *ges*, aujourd'hui *ges*, *gis*) et au catalan, se trouve aussi dans la langue d'oïl. On a dérivé *gens* du génitif partitif *gentium*, qui, chez les Romains, servait à renforcer certains adverbes de lieu, et aussi *minime*, de sorte que *non gens* serait l'équivalent de *non gentium* = *minime gentium*. Je préférerais dériver *gens* du latin *genus*: *non gens* = *non genus*, c'est-à-dire pas la manière, pas l'ombre d'une chose. Toutefois cette étymologie ne me paraît pas satisfaisante; peut-être faut-il chercher l'origine de *gens* dans les idiomes celtiques.

Giezi li servanz le prophete Helyseu se purpensad, si dist: Mis sires *ne* volt *giens* prendre de Naaman; mais si veirement cume Deu vit, apres lui currai e queque seit i prendrai. (Q. L. d. R. IV, p. 364.)

Mult l'avait escrie, e *nel* dist *giens* en bas. (Th. Canteb. p. 29. v. 3.)

Au lieu de *non*, on avait encore *nenil* (variantes *nenal*, *nanal*) qui a été expliqué ci-dessus, et *naie*, dérivé du vieux norois *nei*, gothique *nê*.

Afin d'éviter des répétitions, je m'occuperai ici de la conjonction *ni*. *Ni*, dérivé de *nec*, avait les formes *ne*, *ni* dans la langue d'oïl. Les trouvères firent toujours usage de *ne* de préférence à *ni*, et *ne* appartient sans aucun doute au premier temps de la formation de la langue. Il est permis de croire que *ni*

(1) M. J. Grimm (III, 748.) veut voir dans *ne rien* une combinaison due à l'influence de l'allemand *n-oo* — *wiht* — nicht irgend ein Ding. — Schlegel avait déjà admis, en général, une influence germanique touchant la manière dont les langues romanes expriment la négation. Les peuples romans ont reçu leur méthode du latin; p. ex. *nihil* n'est rien que *ne hitum*, *nemo* est égal à *ne homo* (*hemo*, en vieux latin) etc. etc. On trouve souvent, même dans le latin écrit, des expressions semblables à celles-ci: *focci pendere*, *pili facere*, avec et sans *non*; et la langue du peuple était sans doute fort riche à cet égard.

provient souvent des fautes de copistes, cependant des manuscrits, du reste fort corrects, portent bien clairement *ni*, et l'on ne peut nier son authenticité. *Ne*, que l'on trouve écrit *ned* devant une voyelle dans la cantilène sur S^{te} Eulalie, et *nen*, en pareille position, dans des textes postérieurs, resta fort longtemps en usage. Robert Estienne traduit encore *nec* par *ne*, mais il admet déjà *ni* devant *ne*, adverbe de négation.

L'ancienne langue se servait de *ne* = *nec*, au lieu de *et* dans les phrases interrogatives, et dans les incidentes qui expriment une idée négative, dubitative ou indéterminée. Cependant il arrive quelquefois que *ne* est employé d'une manière tout à fait positive dans les phrases incidentes, c'est-à-dire que les auteurs l'ont confondu avec *et*. Ce sont des inadvertances.

La syntaxe de la négation n'ayant jamais beaucoup varié, je me contenterai de faire quelques remarques que les exemples suivants éclairciront.

Ne (n') = *ni* demande comme aujourd'hui une seconde négation. Il est fort rare qu'on la sousentende.

Les pronoms négatifs et les adverbes avaient également besoin de la demi-négation, bien qu'on ait des exemples de sa suppression, surtout quand ces pronoms ou ces adverbes sont placés avant le verbe.

Ja et *mais*, qui remplacent notre *jamais*, *ainc* et *oncques* demandent la demi-négation (v. ces mots). Il en est de même de *fors* et de *si non* qui ont la signification de notre *que* restrictif (*nisi*).

La vieille langue employait *ne* dans les phrases principales affirmatives, quand on ne voulait pas appuyer sur la négation; dans les phrases conditionnelles après *si*, *quant*, *qui*.

En général, *pas* ayant encore, en grande partie du moins, sa valeur primitive dans la langue d'oïl, la demi-négation suffisait souvent où nous ajoutons *pas*. Ce *ne* pour *ne pas* s'est même conservé jusqu'à la fin du XVI^e siècle. On trouve ordinairement *ne* au lieu de *ne pas* dans les répliques de peu d'étendue, devant les substantifs sans article, qui sont déterminés par les propositions accessoires suivantes.

Après les verbes qui expriment l'idée de *ne pouvoir s'empêcher*, *s'abstenir de quelque chose*, après *peu s'en faut*, la langue d'oïl employait *ne*.

Non lo stanit. (Serm.)

La polle sempre *non* amast lo Deo menestier. (Eln. v. 10.)

Que ferai dont? je la penrai.

Penrai! que di ge? *non* ferai. (R. d. l. M. v. 1547. 8.)

- Callos li fel est vers moi parjures;
 Il m'afia qu'il *n'i* seroit gardes:
 De traison le puis ben apeler.
 Puis dist apres: *Non* fait, par verite. (O. d. D. v. 8929-32.)
 Cil respondirent: *non* devon
 Quar no arcevesquie avon
 Qui a son sie à Carlion. (Brut. v. 14282-4.)
 Vos m'avez oblie à dire
 En quel maniere mengier dei
 Se je mainjuz devant le rei.
 Bel fiz, *non* ai, quer en toz tens
 Deiz mengier par tot en un sens. (Chast. XXII, v. 160-4.)
 Est ele bele, beaus amis?
 — *Ne* sai, dame, je vos plevis.
 — Coment est ce que *nel* saves,
 Quant veue l'aves asses?
 Par foi, ma dame, *non* ai *pas*. (P. d. B. v. 3889-93.)
 Li evesches respondi: *Nun* fis. (Q. L. d. R. I, p. 11.)
 Respondi la pulcele: *Nu* faire, bel frere. *nu* faire tel sotie encuntre
 lei e encuntre raisun. (Ib. II, p. 163.)
Ja Deus *ne* voille que mais face
 Chose qu'à nul jor vos desplace!
No ferai jeo: *n'en* ai corage. (Ben. v. 2953-5.)
 Par foi, fait ele, *no* ferai. (P. d. B. v. 5997.)
 Et por kai *ne* seroit commune à toz cristiens li jeune de Crist? Por
 kai *nen* enseuroient li membre lor chief? (S. d. S. B. p. 561.)
 Et *nen* est *mies* sottie, s'il en ceste digniteit se welt glorier. (Ib. p. 526.)
 Ne farrat li persecutions al cristien *nen* (= ni) à Crist assi. (Ib. p. 555.)
 Por vos rant quitte Lambert le berruier,
 K'il *n'ait* perdu *nen* armes, *ne* destrier,
Nen autre chose ke vaille un souldenier. (G. d. V. v. 1162-4.)
 Voy. d'autres exemples de ces *nen* t. I, p. 46. 220. 263. 265.
 272. 285. 303. 304. 334. etc. etc.
 A la foiz *ne* il malmet l'entencion, *ne* il engingnet en la voie, mais
 la fin de la bone oeuvre enlacet. (M. s. J. p. 445.)
 C'est là un des rares exemples où la seconde négation est omise.
 Ses tu. bons rois. por saint Nicols,
 Pour coi l'en fait la feste as fols?
Naie. dist il, par saint Denis... (R. d. S. S. v. 2348-50.)
 Dit nos qui s'en alout od lui.
 — *Naie*, certes, unques *n'i* fui. (Ben. v. 28562. 3.)
 Feres m'en vous lait *ni* anui?
Nenil. ja *ne* diras tel mot. (L. d'I. p. 20.)
 Est ce tes fis. as les tu engenret?
 — *Namnil* voir. sire, par sainte charite. (R. d. C. p. 311.)

E portout il un esperver ?

— Va! *nenal*, fol, ainz ert armez. (Ben. v. 28559. 60.)

E cist qui parjurer vos fait,

Quidez por meillor vos en ait ?

Nenal, qu'il *ne* vos crera *ja mais*,

N'o vos n'aura treve *ne* pais,

S'aveir en poeit leu e tens. (Ib. v. 14556-60.)

Tu *ne* dexens *mies*, si cum je voi, solement en terre, *mais* nes ausi nfer, et *ne mies* si cum vencuz, *mais* ausi cum cil ki frans est entre norz. (S. d. S. B. p. 525.)

Ce texte porte toujours *mies*, *mais* la plupart écrivent sans *s*.
Ne vos merveillez *mie* se li termes est lons, car il covient mult penser grant chose. (Villeh. 435^b.)

Ce *ne* sai *pas ne* *ne* vei *mie*

S'il pensout *ja* felonie

Quant il le laissa en tenance. (Ben. v. 36644 - 6.)

Si ras terres d'entor sei

Qu'il *n'i* a home fors sol tei,

Al grant esforz qu'il pot mener,

Qui *pas* li osâst contrester. (Ib. v. 20453 - 6.)¹

Vus n'estes *pas* evesque: le sul nun en portez;

Ço que à vus apent, *unsul point ne* gardez. (Th. Cant. p. 8. v. 24. 5.)

Mais pur si grant pramesse *n'i* met *un point* s'entente.

(Ib. p. 73. v. 2. cfr. p. 15. v. 2, p. 44. v. 30.)

Sire, dist il, je *non* ferai,

Sachois, *point* ne vus en dirai... (R. d. S. S. v. 3058. 9.)

Puis me ge *point* fier en toi? (Ib. v. 3128.)

Mors, je t'envoï à mes amis,

Ne mie comme à anemis,

Ne comme à gent que je *point* hace. (V. s. l. M. IV.)

A la fosse vont erranment,

Que il *nul point* *n'i* demorerent. (Fl. et Bl. v. 987. 8.)

N'esfreiz *n'ert ne point* dotanz. (Ben. v. 25074.)

Mais *ja* d'ailors secors *n'auront*,

Ne quident *pas* que *point* en aient,

Mult se crient e mult s'esmaient. (Ib. v. 34426 - 8.)

N'aveit regne *pas* longement. (Ib. v. 26660.)

Ne vesqui *pas* puis longement. (Ib. v. 32047.)

Oùtre le Humbre s'en passerent,

Là où granment *pas ne* doterent. (Ib. v. 38971. 2.)

Car *el* qu'il *ne* pensoit disoit. (R. d. C. d. C. v. 7103.)

Ne nuls nul mandement *ne* tenist *ne* guardast

Que pape u l'arcevesque Thomas i enveiaist. (Th. Cantb. p. 54.)

) Cet exemple et quelques-uns des suivants sont destinés à montrer comment *pas* ont passé de leur signification propre à l'usage qu'on en fait actuellement.
arguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II. 22

A partir de la signification primitive des mots, il y a là trois négations de suite. Cela se retrouve souvent dans l'ancienne langue.

Deus estsi dreituriers, *ne* poet faire *fors* dreit. (Th. Cantb. p. 116. v. 7.)

Ne se puet tenir qu'il *ne* voie

Sa dame quant le poet veoir. (R. d. C. d. C. v. 424. 5.)

Que ja mais secors n'auront

D'ome vivant ne de vitaille.

Ne peut estre queu ne lor faille:

Si fist ele par tens assez. (Ben. v. 33857 - 60.)

.... E *crient* qu'il *ne* seit autre feiz essilliez. (Th. Cantb. 133. v. 29.)

Kar il *ne crient* *treint pas* nostre Seignur, *ne ne* guarderent *pas* ses cumandemenz *ne* sa lei, *ne* ço qu'il out cumanded as fiz Jacob, nummeement que pour n'eussent des deus avuiltres e que il *nes* aurasent, e que *ne* lur sacreflassent. (Q. L. d. R. IV, p. 405.)

N'en *set* que croire ne que faire. (R. d. C. d. C. v. 4247.)

De tel chose *ne sai* que faire. (Chast. XIV, v. 113.)

Et se me voules fianchier

Que vous envers moy pourchacier

Ne vorres riens ma deshonnour (R. d. C. d. C. v. 2249-51.)

Einz fu si esbloiz qu'il *ne* vit *nule goute*, ne nulle clarte. (R. d. S. S. d. R. p. 76.)

Dame, dist il, *n'oes* vous *goute*? (R. d. M. v. 820.)

De tote rien qui muert et seche

Mors mostre ke *noiens* est tout. (V. s. l. M. XXIX.)

Quant sentence est donee *noians* est de plus querre. (Ruteb. I, p. 144.)

Tuz li poples i est turbez

E morz e à *neient* turnez. (Ben. II, v. 123. 4.)

Fuions nus en hastiwement

Se nus i demouruns *noient*

N'i aura ja un seul de nous

Qui sos la coe n'en ait dous. (M. d. F. II, p. 245.)

Se nus i demouruns noient, c'est-à-dire proprement si nous y demeurons quelque chose, si nous tardons.

Sire, fait il, *por niant* an parleiz. (G. d. V. v. 2206.)

Por niant signifiait *en vain*.

Pur neient me tiens en teu paine. (Ben. v. 11757.)

At perdut la lumiere des *nient* veables choses. (M. s. J. p. 484.)

Et par tant ke la pense est az *nient* coustumeies choses ravie. (Ib. p. 485.)

Ceo dit la lettre e li escriz

Que Noe out li velz treis fiz:

Sem, Japhet e Cham, *nent* plus. (Ben. I, v. 353 - 5.)

E! Bernier, ce dist li quens chaele,

Ne viex pas droit, s'en pren amende bele,

Noient por ce que je dout rien ta guere,
 Mais por ice que tes amis vuel estre. (R. d. C. p. 70.)
 Li sire n'a *nient* en sa terre. (Ruteb. I, p. 72.)
 Jo n'i sai *noient* d'autre droit. (Brut. v. 2419.)
 Kar ço pensout e ço voleit
 Aler en Engleterre droit,
 Nent à cheval, mais tut à pe. (Trist. II, p. 90.)

De *neant* et de *moins*, nous avons fait *néanmoins*.

Que fait il an no terre? por coi i esta tant?
 Qant il *ne* s'an avance de petit *ne* de grant,
 N'il n'i essaut chastel *ne* tor *ne* desrubant. (Ch. d. S. I, p. 163.)
 Por coi me faites *ne* battre *ne* ferir. (Romv. p. 206.)
 Et si *ne* voit dedens (la nef) *nului*
 Qui la conduie *ne ne* maine. (R. d. l. M. v. 1186. 7.)
 Se vous outrage *ne* folie
 Li disies, à vilonnie
 Le vous poroit on atourner. (Ib. v. 4817-9.)
 Retenu fu Heraut e pris;
 Mais au duc Guillaume a tramis
 Por faire li saveir cel plaît
 Ne où li est *ne* cum li vait. (Ben. v. 36546-9.)
 Que mal ait duc, prince *ne* rei
 Qui laisse sa gent entor sei
 Morir de faim e de mesaise.... (Ib. v. 17529-31.)
 Et quant il velt *ne* boire *ne* mengier,
 Sa table met, n'a autre despensier. (O. d. D. v. 8359. 60.)
 Se tu veus terre *ne* manoir
 N'autre cose que puisse avoir,
 Se il est en ma roiaute
 Tu l'auras à ta volente. (L. d. M. p. 45.)
 Ainssi pensoit et repensoit,
 Si que petit but *ne* menga. (R. d. C. d. C. v. 3820. 1.)
 En totes les manieres.... que vos lor saurez loer *ne* conseiller, que
 aire *ne* soffrir puissent. (Villeh. 435*.)
 Remarquez encore la locution *n'avoir que faire*;
 Mes apres i out grant dehait,
 Quer tel sorvint as napes traire,
 Dont il n'i *eussent que faire*,
 Ce fu li mariz qui revint. (Chast. IX, v. 18-21.)
 De la vois n'auroit il *que faire*,
 Car autant li vausist de braire. (R. d. S. S. v. 2041. 2.)

CHAPITRE VIII.

DE LA PRÉPOSITION.

Les langues romanes ont abandonné plusieurs prépositions latines, p. ex. *ab, eis, ex*¹, *ob, prae*, etc.; mais elles ont remplacé ces pertes en combinant entre elles diverses prépositions, et en employant comme telles des substantifs, des adjectifs, des participes et des adverbes.

J'ai déjà fait remarquer que plus les cas tombèrent en décadence, plus les prépositions se développèrent. On en étendit beaucoup l'emploi, et, à cet égard, les langues romanes ont naturellement fait un grand pas sur le latin. Voici les différences qui méritent une attention particulière. 1° La préposition et le nom régi par elle peuvent former une espèce d'unité, de façon que tous deux se placent sous le même rapport de dépendance: *avec de la viande*, les pays *d'outre mer*. 2° On réunit deux prépositions pour désigner le rapport avec plus de précision et rendre l'intuition aussi sensuelle que possible, passer *par devant* la maison². 3° La préposition peut être suivie d'un adverbe, ce qui arrive fort rarement en latin: *après demain*. 4° L'infinitif des verbes s'unit avec beaucoup de facilité aux prépositions; l'infinitif devient alors un véritable substantif sans perdre les propriétés du verbe. On exprime de cette manière les rapports les plus variés des phrases. P. ex.: Il a été renvoyé *pour avoir mal parlé*; il faut réfléchir *avant de parler*; il lui est dévoué *jusqu'à mourir* pour lui, etc. etc.³.

A.

Cette préposition représente *a, ab, ad* de la langue latine. Outre cet *a*, les langues d'oc et d'oïl avaient *ab* (variantes *ap, amb, am*, aujourd'hui *emb*, en provençal): *ab* Ludher (Serm.),

(1) *Ex* s'est cependant maintenu dans quelques composés: *dès = de ex; desens = de ex ante*.

(2) Cet usage existait en germe dans la langue populaire latine, p. ex. *ex ante diem*.

(3) On a en latin quelques rares exemples de cet usage.

ad, devant une voyelle : *ad* une spede (S^{te} Eulalie), et, parallèlement à ces formes, *ot*, *od*, *o* (v. plus bas). M. Diez (II 405.) suppose avec raison que *ab* dérive de *apud*, comme *cab* (cap) de *caput*. Raynouard pense que *ab* existe encore dans notre préposition à, en tant qu'elle signifie *avec*, *au moyen de*. Cette supposition est juste.

Les principales significations de *a* étaient les suivantes : *avec*, *au moyen de*, *auprès de*, *contre*, *devant*, *vers*, *envers*, *de*, *en*, *dans*, *par*, *durant*, *pour*, *à l'effet de*, *en qualité de*, *comme*, *selon*, *d'après*, *sur*.

Aprenneiz, dist il, à (latin *a*) mi, ke je suys suels et humles de cuer. (S. d. S. B. p. 553.)

A avec cette signification principale du latin *a*, *ab*, est assez rare.

Le col li rumpit à ses deus meins,

De ceo fist il ke trop vileins. (M. d. F. Laus. v. 115. 6.)

Cet à employé devant le nom d'un instrument qui sert à exécuter une action, remplace l'ablatif instrumental latin.

Dunc m'estuet à *doel* murir. (M. d. F. Gug. v. 408.)

A, employé de cette façon avec un substantif abstrait, indique les circonstances qui accompagnent une action; il répond au latin *cum*.

L'escut li freint ki est *ad* or e à flur. (Ch. d. R. p. 53.)

Cfr.: Chandelier à branches; — l'Aurore aux doigts de rose.

Si'n vont Urrake et Persewis

A Melior od le douc ris. (P. d. B. v. 6915. 6.)

E od barnage e od richece,

Passa la mer à son seignor

Qui mult l'ama de grant amor. (Ben. v. 38494 - 6.)

Quant il fu venus en *ae*

A chevalier l'unt adoube. (M. d. F. Yw. v. 469. 70.)

Icil fu à rei coronez. (Ben. v. 26145.)

Que Lohers fu levez à rei. (Ib. v. 20125.)

Pere est Deus apelez e diz

A dreit, kar il a Deu à fiz. (Ib. v. 23883. 4.)

Une seror avez, à moillier la demant. (R. d. R. v. 2319.)

Androgeus n'em pot faire el

Qui le roi sot à si cruel. (Brut. v. 4495. 6.)

A fol e à mauves s'encuse

Que ceste requeste refuse. (N. Fabl. et C. II, p. 188.)

Il vos fait tenir à cruel

Por son forfait et non por el. (P. d. B. v. 2687. 8.)

A Renart de rien ne tenciez. (R. d. Ren. II, p. 256.)

A cest secle ad pris conge. (Ben. t. 3. p. 496.)

A une voiz tuz s'escrivoient. (M. d. F. II, p. 458.)

Car certes s'il n'est autre vie, | Entre *ame à home* et *ame à trüe*

N'a donques point de difference. (V. s. l. M. XXXIV.)

Ki se faiseit amer *à tus*. (M. d. F. Lanv. v. 225. 6.)

Et faire *à tote gent* hair. (P. d. B. v. 2692.)

Brichemer fu chief de la rote,

A lui s'encline la cort tote. (R. d. Ren. t. I, p. 338.)

S'alme seit es ceus coronee,

Qui tanz hanz faiz od son grant sens

Fist *à sa vie e à son tens*. (Ben. v. 25277-9.)

Mes il meismes les *va querre*

A plain e *à bois et à terre*. (R. d. Ren. I, p. 335.)

Briens parti de sa soror

Qui por lui ert *à grant paor*. (Brut. v. 14733. 4.)

C'est ja mult doleros torment

Qu'à vivre *à crieme e en dotance*. (Ben. v. 22479. 80.)

Nous ferons *à vos volentes*. (R. d. S. S. v. 2399.)

E *à glaive* faire murir. (Ben. v. 22965.)

Ki *à force* l'en ad menee. (M. d. F. II, p. 72.)

Dieux! dist li chevaliers, *à qui sui je assenez?*

(B. du Guesclin v. 465.)

Por faire *as bestes* devorer,

A leus, *à lions u à ors*. (P. d. B. v. 9452. 3.)

Antrer vuel an sa terre *à mon barnage fier*. (Ch. d. S. I, p. 13.)

A .x. mile homes est en no terre entrez. (R. d. C. p. 79.)

Jo t'en muverai un si grant contraire

Ki durerat *à trestut ton edage*. (Ch. d. R. p. 12.)

Rendirent tot par estoveir

E cors e vies *à avoir*. (Ben. v. 27772. 3.)

Or de rechef sunt repairrie

A destruire le remanant. (Ib. I, v. 1936. 7.)

Or poez savoir que mult de cels del ost alerent *à veoir* Constanti-
nople. (Villeh. 455*.)

Ainsi que s'ils estoient nes seulement *à boire et à manger*. (Al. Char-
tier p. 316.)

A la terre entre deus eschames

S'asiet sa queue entre ses james. (R. d. Ren. II, p. 12.)

Al escu estroer, *al eaume* pecoier,

A derompre les ners et *à la char* tranchier,

Porrez apercevoir com faiz sui chevalier. (Ch. d. S. II, p. 172.)

Remarquez les locutions: *à Dieu soyez* c'est-à-dire *Dieu soit avec vous* — *à Dieu congie* c'est-à-dire *à la garde de Dieu*.

A *Dieu soyez*, je m'en revois. (N. F. et C. II, 349.)

Par ellipse on a dit *à Dieu*, d'où nous avons composé notre substantif *adiou*.

Or tost, fait il, *à Dieu congie*. (M. d. F. Ep. v. 218.)

Cfr. : Si on la luy vouloit bailler à femme. (Amyot. Hom. ill. Cimon.)
 Quand il (Sylla) dit qu'il estoit mieulx né à la fortune qu'à la guerre, il semble qu'il.... (Ib. ead. Sylla.)

Nous sommes nayz à quester la verite. (Montaigne III, 8.)

Les empereurs tiroient excuse à la superstition de leurs jeux et montres publiques, de ce que leur auctorite despendoit aucunement... de la voute du peuple romain. (Ib. III, 6.)

Comme elle (la nature) nous a fourny des pieds à marcher, aussi elle de prudence, à nous guider en la vie. (Ib. III, 13.)

Cette antipatie que j'ai à leur art (des medecins) m'est hereditaire. (Ib. II, 37.)

J'escris mon livre à peu d'hommes et à peu d'annees. (Ib. III, 9.)

C'est tousjours gaing de changer un mauvais estat, à un estat incertain. (Ib. III, 9.)

Qui ne vit aucunement à alu'truy, ne vit gueres à soy. (Ib. III, 10.)

Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles. (Ib. I, 17.)

Se laisse gouverner *au* plus sage. (Amyot. Hom. ill. Comp. de vericles avec Fabius Maximus.)

Od, ot, o.

J'ai cité plus haut, en passant, la forme *od*, avec les variantes *ot*, *o*, parallèle à *ab*, *ad*. *Od* a la même origine que *b*, c'est-à-dire qu'il dérive de *apud*; le *d* n'est dû qu'au souvenir du *d* de la forme latine, comme le prouve la variante *ob* pour *ab* dans le Vie de saint Léger (str. XXV. v. 2.). (Cfr. t. I, . 49. l. 29.) La signification principale de *od* était *avec*.

Sire, grant murement ai oud pur amur nostre Seigneur de ço que li z Israel unt enfrainte la cuvenance que il ourent fermee *od* lui. (Q. L. R. III, p. 321.)

Si fait à savoir que li ancien enfooient lur morz *od* lur richeces. (M. J. p. 468.)

Il dit: Ma dame, *od* moi venes. (R. d. M. p. 36.)

Là ù ma terre est plus demeine

Seez em paiz e *od* amor. (Ben. II, v. 1828. 9.)

Rolland e Oliver en *ad ot* sei amenez. (Charl. p. 3.)

Q'autrement ne voloient *o* le roi demorer. (Ch. d. S. II, p. 95.)

Un escuier *o* lui avoit

Ki son bercherie portoit. (L. d. M. p. 48.)

La forme suivante n'est sans doute que *oue* (ove), dont l'*e* a été omis. (Voy. *avec*.) Cependant ce peut être aussi un assourissement de la forme *o*.

Autres *ou* li, ne sai quanz

Countes e barouns vaillaunz

I alerent. (Ben. t. 3. p. 620. c. 2.)

Od signifiait quelquefois à.

Une kievre vuleit aler
 Là ù pasture pust truver;
 Ses chevrax apela *od* li,
 Si lur preia et deffendi.... (M. d. F. II, 365.)

Atot, atout, atut.

A signifiant *avec*, se joignait souvent avec *tot*, qui perdit sa variabilité. *Atot* avait la même signification que la préposition simple. Cette combinaison n'est pas des premiers temps de la langue; elle paraît avoir pris naissance vers le second quart du XIII^e siècle. Le texte de Villehardouin, p. ex. ne fait pas encore un composé de *à* = *avec* et de *tot*; *tot* est toujours ici le pronom indéterminé et variable.

L'empereres Morchuflex oï dire les nouvelles que cil estoient issuz del ost, et partit par nuit de Constantinople à grant partie de sa gent, et lors se mist en un agait où cil devoient revenir; et les vit passer à *totes* lor proies et à *toz* lor gaains. (Villeh. 458^e.)

Chevaux de garde li a .xxx. dones,
 Et convoier *atot* mil turs armes,
 Et il meismes le convoia asses. (R. d. C. p. 314.)
 Fu il ço qu'orains me tendi
 Sa lance *atot* le gonfanon. (P. d. B. v. 8590. 1.)

Premier ne demanderent c'un pou de repostaille,

Atout .i. pou d'estrain ou de chaume ou de paille. (Ruteb. I, p. 176.)

Atot, qui eut sa grande vogue dans le XIV^e et le XV^e siècles, était encore d'un fréquent usage au XVI^e.

Et neantmoins ne s'osoit *atout* cela presenter à la bataille. (Amyot. Hom. ill. Pompeius.)

Regardez pourquoy celui là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie *atout* son espee et son poignard. (Montaigne. III, 10.)

Un manoeuvre des miens, *atout* ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre en mourant. (Ib. III, 12.)

Atout laquelle... (Ib. II, 12.)

Avec.

Cette préposition est un composé de la préposition romane *ab*, dont j'ai parlé ci-dessus, et du latin *hoc*. (Cfr. *senuec* = sine hoc: *sans cela*; *poruec* = pro hoc: *pour cela, donc*.) *Avec* avait les variantes: *avoc*, *avoques*, *avoec*, *avocques*, *avoech*, *avuec*, *avueques*, *aveuc*, *ove* (oue), *ovoc*, *ovoques*, *ovoec*, *auveques* (auvecques), *auvec*, *oveque*, *avech*, *avec*, *aveques*, *uoc*. Les formes en *o* initial dérivent de *od*, *o*.

Avec s'employait quelquefois adverbialement, et il signifiait alors *outre cela, de même*.

Adont fait apporter le fruit
 Li ostes Daires por deduit,

Puns de grenat, figes et poires ;
 Et *avoec* fu moult boins li boires. (Fl. et Bl. v. 1685-8.)
 Rois sui d'Espangne, si en aras ton don,
 Et Gloriande *avoques* te donrons. (O. d. D. v. 1931. 2.)
Avoec s'en mesla jalousie,
 Desesperance et derverie. (Romv. p. 323.)

Voici des exemples des différentes formes de *avec*, préposition.
 Vos estes mort et vostre vie est *avoc* Crist repunse en Deu. (M. s. J. p. 468.)

Li empereres commanda à quarante chevaliers qu'il fuissent aparille
 pour aler *avoques* lui, et bien autres soixante qui entrèrent *avoec* tous
 les quarante maugre tous ciaux qui les portes gardoient. (H. d. V. 503*.)

Vous ires *avuec* mon maistre. (R. d. M. d'A. p. 3.)
 Li Flamenc viennent *aveuc* li. (R. d. C. d. C. v. 683.)
 Sun bastun porta *avuec* soi. (St. N. v. 759.)

Et en tiesmongnage de chou ay ge pendut men saiel à ces pre-
 sentes lettres *avoech* le saiel mon chier seigneur. (1277. Charte de Tour-
 nay. Phil. M. Intr. CCCX.)

Tut issi cume Den ad este *ove* tei, mun seignur, si seit il od
 Salomun. (Q. L. d. R. III, p. 224.)

Ove li ad auques demore. (Ben. t. 3. p. 620.)
 Li reis vait conseillier *oue* sa barunie. (Ib. t. 3. p. 542.)
Ovoc Tristan en cel endroit. (Trist. I, p. 31.)
 Tient se il *ovoc* mei ? vait nus il guerreiant. (Ben. t. 3. p. 591.)

E, tant come nous serons en nostre pelerinage *ovoques* le roy de France,
 nous li obeierons en bone foi. (1269. Rym. I, 2. p. 113.)

Oveque la gent k'il meneit. (R. d. R. v. 9023.)
 Car saint Thomas aveit ilueches *ovoec* sei. (Th. Cantb. p. 113. v. 2.)
 .X. chevaliers a *auvec* lui menez. (R. d. C. p. 51.)
Auveques lui est .i. vasals montez. (Ib. p. 171.)
 A Loon est *auvecques* ses amis. (Ib. p. 324.)
 Et demoura *aveques* aus. (R. d. S. G. v. 54.)

Awech mon chier signeur. (1289. J. v. H. p. 495.)

Vait s'en li reis Willame *uoc* son grant barnage. (Ben. t. 3. p. 556.)

Cette dernière forme n'est sans doute qu'une aphérèse de *ovoc*.
Avec signifiait quelquefois *chez*.

Vostre merchi, cel huis ouvres,
 Et *avoec* vous me receves. (R. d. S. S. v. 2199. 200.)

Anz, *ans*, *ainz*, *ains*, *einz*, *eins*, *enz*.

Cette préposition dérive du latin *ante* et signifiait *avant*. (Cfr.
 l'adverbe.)

Ainz un an trespasse. (R. d. R. v. 3263.)
 Et vait bien *ains* jors al mostier. (P. d. B. v. 7994.)
 Tant l'unt sa gent bien secoru
 Qu'*einz* midi fu le champ vencu. (Ben. II, v. 2263. 4.)
Enz l'anuitant furent tuit *enz*. (Ib. v. 37030.)

A la fin du XIII^e siècle, *ançois* se trouve aussi employé quelquefois comme préposition.

Du même mot *ante* joint à *ab*, on forma *avant* (ab ante); puis on préposa *de* à ce dernier, d'où *davant*, plus tard *devant*.

Devant et *avant* s'employèrent longtemps indifféremment. Bossuet dit encore *devant le déluge* (Hist. univ. 3^e part.); Pascal, *devant ce temps* (Sur l'amour).

Lieu *de avant* dist. (Frag. de Valenc. 37. v°.)

Ne mies seulement *davant* Dieu, mais nes assi *davant* les homes. (S. d. S. B. Roquefort s. v.)

Si tu demandes ce k'est qu'il aportat, il aportat *davant* totes les altres choses la misericorde. (S. d. S. B. p. 538.)

E pis que nuls ki *devant* lui oust ested devers nostre Seigneur uverad. (Q. L. d. R. III, p. 309.)

A la foiz gettet *devant* noz oez l'ymagene de discretion et si permainet à laz d'indiscretion. (M. s. J. p. 454.)

De ce dist bien *davant* nos uns sages hom. (Ib. p. 514.)

Tot dreit à lui tienent la veie:

Senz nul autre porloignement

Sunt *davant* lui en un moment. (Ben. v. 25697-9.)

Le fis ardoir *devant* le jour. (R. d. l. M. v. 937.)

Devant avait quelquefois la signification du latin *prae*.

Mais par tant k'ele amoit une femme sainte nonain en cel meisme monstier *devant* les altres. (S. Grég. Roquefort. s. e. v.)

Remarquez la forme *dedavant*, *dedevant*. Cette composition, quoique tout à fait semblable à notre *dedans* (voy. *ens*), n'a jamais été d'un fréquent emploi.

Les plus hanz primes d'Alemaigne

E les meillors de sa compaignie

A fait *dedavant* sei venir. (Ben. v. 19286-70.)

Dedevant lui sa muiller Bramimunde

Pluret e criet, mult forment se doluset.

(Ch. d. R. p. 100; cfr. p. 85. 126.)

Contre — vers.

Contre dérive du latin *contra*; *vers*, de *versus*. — *Contre* signifiait *contre* (souvent pour le temps), *vers*, *vis-à-vis*, *en comparaison de*, *à la rencontre*, *au-devant*. *Encontre* (*en-contre*), composé de *contre*, s'employait dans le même sens que le simple. *Contre* et *encontre* se disaient également des intentions, des desseins pacifiques et hostiles. *Vers* n'avait pas la signification que nous lui donnons aujourd'hui, on s'en servait pour *envers* et *contre*. Ainsi *vers* signifiait *vers*, *envers*, *contre*, *en comparaison de*, et le composé *envers* (*en-vers*) avait le sens de *vers*, *envers*

contre, du côté de, auprès, en comparaison de. *Vers* avait encore les composés: *avers* (a-vers) en comparaison de, à côté de; *devers* (de-vers); vers, devers, du côté de, envers. *Devers* se joignait souvent à la préposition *par*: *par devers*, encore usité aujourd'hui en style de pratique: *par devers le juge*, et dans la locution: *par devers soi*. Quant à l'orthographe *ver*, qu'on trouve quelquefois, c'est sans doute une faute des copistes.

Yseut s'est *contre* lui levee. (Trist. I, 151.)

Li emperere le vit, si est *encuntre* lui levet. (Charl. p. 6.)

Boin est, fait il, que nous alons

A Beruic *contre* le roy. (R. d. l. M. v. 4098. 9.)

Droit à Lyons qui sor le Rosne sist

Vint l'apostoiles *contre* Charlon son fil. (G. l. l. I, p. 3.)

Quant el l'oi, mut en fu lie;

Cuntre lui s'est apareillie. (M. d. F. Elid. v. 957. 8.)

Là nos attendent li ange en chantant

Contre vos ames vont grant joie menant. (Agol. p. 185. c. 2.)

Contre le douc tans de mai. (Romv. p. 285.)

Ancontre le tens novel. (W. A. L. p. 74.)

Aller *contre* raison. (t. II, p. 107. l. 19.)

Nous warderons les devantdis cytains, de force, *encontre* l'eveske et les dites eglises de Liege, et *encontre* leur aiies, ki les aideront *encontre* les dis citains, ens es cas dexeurdís. (1286. J. v. H. p. 442.)

Encontre la pasche est venuz. (M. d. F. II, p. 420.)

L'uns point *ancontre* l'autre par granz enemistiez. (Ch. d. S. II, p. 139.)

Sebile la roïne, qí tant ot de biaute,

Ancontre le roie vient jusq'au maistre degre. (Ib. II, p. 154.)

Il est avis à lor paroles que, si vos ne faisiez ce qu'il vos mandent, que il seroient *encontre* vos. (Villeh. 468^a.)

Et li baron et les autres genz alerent *encontre* lui, et le reçurent à grant honor come lor seignor. (Ib. ead.)

N'*encontre* lui ne parleront. (L. d. M. p. 44.)

Jamais n'ert hume ki *encuntre* lui vaille. (Ch. d. R. p. 15.)

Si hom peche *vers* altre, à Deu se purrad acorder, e s'il peche *vers* Deu, ki purrad pur lui preier? (Q. L. d. R. I, p. 8. 9.)

Droit *ver* Jehan retorne maintenant. (R. d. C. p. 108.)

(Plaie) *Vers* qui ne puet herbe ne jus. (Fab. et C. IV, 327.)

Plus avez nostre honor volue

E *vers* tote gent defendue

Que nus que seit, ce sai je bien. (Ben. et 20575 - 7.)

E mult out *vers* Deu grant amor

E *vers* toz ceus qui al servise

S'erent donez de saint iglise. (Ib. v. 29894 - 6.)

Vers le conte sunt mult mari. (Ib. 29952.)

Charles fu engres *vers* lui. (Ib. 41901.)

Dame, pour Dieu, ne soiez mie contre mon droit, car donques feriez vous grant desloiaute *vers* moi et *vers* vous. (H. d. V. 503^c.)

Li quens Estases se parti

De Douve, et moult s'en aati

Viers le roi, et moult iries fu. (Phil. M. v. 17680-2.)

Et dit que clerc ne sevent mie

Vers chevaliers un tot seul as. (Fabl. et C. IV, 361.)

Voy. t. II, p. 63. l. 2.

E la dame li demanda

Pur qu'il *palloit* ensi *vers* li. (M. d. F. II, p. 209.)

Cfr. *crier vers* qqn. t. I, p. 89, l. 30.

Quel grace averoit il *envers* son signor? (S. d. S. B. p. 557.)

Car ja, si m'aît Diex, *envers* vous ne ferai vilounie, si vous tout avant ne le faites *envers* moi. (H. d. V. 503^c.)

Cil out *envers* le rei grant ire. (Ben. v. 41640.)

Ses ij. mains jointes *anvers* le ciel tendi. (R. d. C. p. 327.)

Envers cele part s'en ala. (L. d. M. p. 51.)

Je sui tos pres ichi à deraisnier

Et de conbatre *vers* un suel chevalier

Etenverslui (Ogier) s'ils'en ose drechier... (O. d. D. v. 4336-8.)

Envers s'espee ne pooit valoir arme. (Ib. v. 2962.)

Que neifs ert pale e flors de lis

Avers la soe grant blancheor. (Ben. v. 31237. 8.)

Sis cors parut si tres bien faiz

Qu'*avers* le suen esteient laiz

Toz ceus... (Ib. v. 31450-2.)

Au dreit n'en iert plus *devers* mei,

Ceu saches bien, que *devers* tei. (Ib. v. 25690. 1.)

Deves le vent mist l'escu en chantel. (Fierabras LVIII. c. 2.)

Ce *deves* pour *devers* est sans doute une faute du copiste ou de lecture; *ves*, *deves* appartenaient à la langue d'oc.

Gardez amunt *devers* les porz d'Espaigne. (Ch. d. R. p. 44.)

Devers Ardene veoit venir .xxx. urs. (Ib. p. 99.)

On a vu plus haut *dedavant*, on trouve de même *dedevers*.

Mil en laissent *dedevers* destre,

E mil e plus *devers* senestre. (Ben. v. 19858. 9.)

Cfr. Ib. 34345. 40103. etc.

Et se nous avons mains de gens *par deviers* nous que il n'ont, nos avons Deu *par deviers* nous en la nostre aide. (H. d. V. p. 175. 6. V.)

Jakenes Bliaus qui fu nes *par devers* Blaveguines. (H. d. V. 507^c.)

Dès.

Cette préposition dérive de *de ex* et non de *de ipso*, comme le disent Raynouard, M. Diez (II, p. 494) et après lui M. d'Orelli. *Dès* est une composition exclusivement prépositive, et *ipse* ne sert à former que des mots qui s'emploient comme adverbes.

La signification primitive de *dès* est: à *partir* d'un point quelconque de l'espace, ce point y-compris. La langue moderne considère la chose d'une autre façon, surtout quand *dès* a rapport au temps; elle ne songe guère qu'au commencement de la ligne dans l'espace ou dans le temps.

Dès avait la variante *dois* à l'est du dialecte bourguignon, durant la seconde moitié du XIII^e siècle.

Le chastel qui siet sur la mer, *des* l'une mer jusques al autre. (Joinville, 108.)

Tot ce que nos et notre femme aviens *dois* la Soune jusques à la ou. (1251. M. s. P. I, 348.)

Je vous di deseur ma creance

Que ceste dame *des* enfance . . . (Ruteb. II, 161.)

Des quant summes nus si parent? (M. d. F. II, 290.)

En.

Cette préposition dérivée de *in*, avait les variantes *an*, *am*, *m* (Cfr. *en*, pronom indéterminé).

La différence que nous établissons entre *en* et *dans* (voy. ci-dessous *ens*) n'était pas la même dans l'ancienne langue; celle-ci se fondait davantage sur la signification: *en* était l'expression générale, *dans* se rapportait plus spécialement à l'intérieur d'un objet.

Outre l'usage que nous faisons de *en*, on l'employait pour indiquer l'extérieur d'une chose; et bien plus souvent qu'aujourd'hui, d'une manière abstraite, avec beaucoup de verbes. Dans le dernier cas, la signification fondamentale de repos ou de mouvement était très-marquée, et avec l'idée de mouvement, *en* désignait le but, comme la préposition *à*.

Les principales significations de *en* étaient: *en*, *dans*, *à*, *sur*, *le*, *en qualité de*, *comme*, *entre*, *parmi*, *par*, *selon*, *durant*.

Chascuns va *an* sa terre et *an* son chasement. (Ch.d. S.I, p.23.)

En la terre de Logres esteient

Et mut suvent la damageient.

En la Pentecoste *en* este

I aveit li reis sejourne. (M. d. F. Lanv. v. 9-12.)

S'*en* l'an meismes n'a secours. (Ruteb. I. p. 113.)

Ne se puet apaier ne soit toz jorz *am* plor. (Ch.d. S.II, p.169.)

Euriaut fait *em* prison metre. (R. d. l. V. v. 4123.)

Puis sunt muntez *en* lur curanz destrers. (Ch. d. R. p. 149.)

Puis est *en* un cheval montez. (Ben. v. 19199.)

En ceval monte, prist l'escu et l'espie. (O. d. D. v. 8252.)

Mais c'est folie *en* ce doter

Que Deus vout *en* chascun ovrer. (Ben. v. 25426. 7.)

Li chevaliers ad graunte

Qu'*en* lur conseil femme prendra. (M. d. F. Fr. v. 328. 9.)

Assez en a dure le plait

E li contenz e li estris

Tant qu'en tei nos en sommes mis. (Ben. v. 25731-3.)

Cfr. t. II, p. 178 *mettre sus*.

En lui ot noble vassal. (R. d. C. d. C. v. 1112.)

Cet emploi de *en* avec *avoir* impersonnel est très-ordinaire.

Qui as paiens en vait *en* messagier. (Fierabras LVI. c. 2.)

Ne se esleezcent *en* mei li mien enemi. (Rayn. L. r. III, 122.)

Salve mei *en* la tue misericorde. (Ib. ead. p. 121.)

Annunciez *en* pueples. (Ib. ead.)

En tel maniere n'en tel guise. (R. d. Ren. II, p. 6.)

En l'honneur de vos, nobles reis. (M. d. F. II, p. 44.)

Rois deit estre moult dreturiers

En justice roides et fiers. (Ib. II, p. 134.)

Or sai de voir qu'en mon vivant

Ne fis chose qui vausist tant. (R. d. Ren. III, p. 16.)

Tote s'entente e son poeir

Ert *en* aquerre or e argent. (Ben. v. 27829. 30.)

Endroit, endreit.

Endroit, du latin *in directum*, s'employait tantôt avec *de*, tantôt sans *de*. *Endroit* signifiait *vers*, *vis-à-vis*, *auprès*, *quant à*, *pour*, *à l'égard de*, *environ*, *justement* (du temps).

Notre substantif *endroit* n'est autre chose que ce mot; il signifie donc proprement ce qui est situé vis-à-vis ou devant les yeux. *Contrée* dérive de même de *contre*.

Chascuns saisi de la terre *endroit soi* tant com li plot. (Villeh. 464^d.)

De ceo te requert e semunt

Chascuns cum pere e sire e rei,

E je toz premiers *endreit mei*. (Ben. v. 13251-3.)

Et chascuns *androit soi* son mautelant pardone. (Ch. d. S. I, p. 78.)

Endroit de moi vous puis je dire. (Ruteb. I, p. 77.)

Androit de moi me samble que soit musarderie. (Ch. d. S. II, 99.)

Nous gisions si à estroit que mes piez estoient *endroit* le bon conte Perron de Bretagne, et les siens estoient *endroit* le mien visage. (Joinville. Cité p. M. d'Orelli.)

Endreit cel tens e cel termine. (Ben. v. 27125.)

Endroit le vespre uns valles vient. (P. d. B. v. 5509.)

Cfr.: Chascuns ot duel et honte *pour endroit* sa moillier.

(Ch. d. S. I, p. 131.)

Variante: *par endroit*.

Endroit s'employait comme adverbe et signifiait *directement*, *en plein*.

Garir se quidoit en fuiant, | Et il le fiert en ataignant;

Nel par ataint pas *endroit*, mes

Porquant la quisse el plus espes,

Desriers la hanche, a conseue. (P. d. B. v. 5789-93.)

Ici ou là endroit : directement, justement ici, là.

Ici endroit gist un cors saint. (R. d. Ren. I, p. 178.)

Si voil *iloe*c *endreit* gesir. (R. d. R. v. 7294.)

Roquefort a admis avec raison que, dans les combinaisons de cette espèce, le mot *endroit* était destiné à ajouter à l'idée d'*ici*, *là*; c'est ce que prouve le vers suivant, où *illec* remplace *endroit*.

Ci illeques en gist le cors. (R. d. Ren. I, p. 178.)

Cfr. tot droit le leu (II, 98.).

Ens, anz, enz: dans.

Ens dérive de *intus*. Au chapitre de l'Article (t. I, p. 55), j'ai parlé d'une forme *ens*, qu'on regarde ordinairement comme la préposition dont je m'occupe ici, et je crois avoir prouvé par un assez grand nombre d'exemples que c'était simplement une forme composée de l'article. *Ens* a été primitivement adverbe.

Car vous *gires ens* en mon lit. (R. d. M. d'A. p. 7.)

Guiteclins de Sessogne *descendi anz* ou pre. (Ch. d. S. I, p. 145.)

Le confenon de soie *anz* ou cors li *repon*t. (Ib. I, p. 168.)

Jambes levees l'*abati enz* ou prey. (G. d. V. v. 772.)

Ens el chemin .i. petit s'*aresta*. (R. d. C. p. 113.)

Preus est Ogiers et chevaliers ites,

Ens en cest mond ne seroit tes *troves*. (O. d. D. 7573. 4.)

Qu'il iert *ales ens* en un bois cachier. (Ib. v. 8262.)

Cfr. *issir fors*, *corir sur*, etc.

Il paraît qu'au lieu de rapporter *ens* à son verbe, on prit peu à peu l'habitude de le joindre au mot suivant, et alors on le considéra comme une préposition. Mais on n'employa pas la forme du régime direct de l'article; on conserva celle du régime indirect que demandait la construction primitive avec *ens* adverbe. Dans cette opération, on ne s'inquiéta pas ou plutôt on ne s'aperçut pas du pléonasmе que la nouvelle préposition faisait avec les formes composées de l'article (al = à le, el = en le, etc.). Telle est, je crois, l'explication de l'emploi pléonastique de *ens* devant le régime indirect de l'article dans les citations suivantes.

Si asaucie^z la loi Deu et son non,

Vos en arois molt riche gueredon

Et les vos airmes en aront mantion

Avockes lui *enz* ou ciel. (G. d. V. v. 3048-51.)

Par sainte revelation

Conut l'occise e vit le trait

Enz el hore que ce fu fait. (Ben. v. 40858-60.)

On préposa *de* à *anz*, *ans*, *enz*, *ens*, d'où *danz*, *dans*, *dens*, *dens*. *Denz* se joignit à son tour avec *de*, d'où *dedanz*, etc.

Dedanz se mettait souvent pour *danz* : il s'employait comme préposition et comme adverbe. Cet usage a duré fort longtemps : Molière, La Fontaine, Pascal, Bossuet, donnent encore un complément à *dedans*. Il est vrai qu'on leur a reproché cela comme un solécisme ; mais c'est un solécisme posthume. Je ne vois pas sur quelle autorité on se fonde pour restreindre *dedans* au rôle d'adverbe. Cette remarque s'applique à *dessus*, *dessous*.

Les mauvaises pensées ne cessent de turnoier *dedenz* eles les noises des temporeiz choses, mimes cant eles oisouses sunt. (M. s. J. p. 473.)

Eissi en cel tens que vos oez,

Par tot *denz* les affinitez

De Normandie out pais entiere. (Ben. v. 34234-6.)

Dedenz est por tot accomplir

E defors por tot garantir

Eissi que *dedenz* sa puissance. (Ib. v. 23949-51.)

Dedenz les murs s'esterent quel. (Ib. v. 19060.)

Or ne m'en chalt que l'en me tiengne

Ver u oisel, mais que jeo viengne

Dcdenz la fiente d'un cheval. (M. d. F. II, p. 283.)

Dedans Viane est li quens Olivier. (G. d. V. v. 397.)

Si connoist il et cuer et cors

Et *par dedens* et *par defors*. (Ruteb. I, p. 53.)

Ensemble.

Ensemble, dérivé de *in simul*, s'employait comme adverbe et comme préposition. Outre sa signification actuelle, *ensemble*, adverbe, avait celle de *en même temps*. De *ensemble*, on forma *ensemblement*. *Ensemble*, préposition, était cependant fort souvent suivi de *od* ou *avec*. La forme primitive de ce mot a été *ensemle*, d'où, avec l'intercalation ordinaire du *b* entre *m* et *l*, *ensemble*. *Ensemble* donna naissance à *ensenle*, *ensanle*, par suite de la permutation de *m* en *n*.

Voyez des exemples de *ensemble*, adverbe, t. I, p. 88, l. 7; p. 190, l. 26. etc.

Qu'*ensanle* li a tel mescine

Qui de biauté vaut la roïne. (M. d. F. Grael. v. 633. 4.)

Ci ai ma chambre et ma chapele.

Ensanle od mei ceste pucele. (Ib. Gug. v. 355. 6.)

Ensanlle od lui dux Namles à la barbe. (O. d. D. v. 3498.)

V. t. I. p. 192, l. 13; p. 234, l. 31; p. 400, l. 44; t. II, p. 3, l. 21. etc.

Entre, antre.

Inter est la racine de cette préposition, qui, outre la signi-

fication qu'elle a aujourd'hui, prenait souvent celle de *conjointement, ensemble, à la fois*.

Molt fu la corz pleniére *antre* midi et none. (Ch. d. S. I, p. 78.)

Vielz hom sui, n'ai mestier des ore de grevance;

Antre ma gent serai et an ma connoissance. (Ib. II, p. 102.)

Entre les prisons e la preie

Valurent deus cenx mile mars. (Ben. v. 22065. 6.)

Siex chenz e seisante homes, de cels k'il out menez,

I perdi en un jor *entre* morz e nafrez. (R. d. R. v. 4852. 3.)

Le jor n'ara de pain que un quartier,

Et plain hanap *entre* eve et vin vies. (O. d. D. v. 9580. 1.)

Einsi furent dunc trei *entre* els dous e le rei. (Th. Cantb. p. 113. v. 4.)

Entre lui et Gobert s'en vont,

Que plus de compagnie n'ont. (R. d. C. d. C. v. 7364. 5.)

Après se metent ou chemin

Entre Hersent et Ysengrin. (R. d. Ren. I, p. 21.)

Entre moi et vos somes ci

Tot sol à sol en cest repere. (Ib. ead. p. 135.)

Entor — Environ.

Voy. les adverbes p. 290. *Entor* et *environ* s'employaient pour désigner des rapports de lieu et de temps. On mettait souvent *entor* où nous nous servirions d'*environ*.

Subitement, ce dist sainz Lus, vint *antor* luy li lumiere de ciel. (S. d. S. B. p. 554.)

Quant Karles ot ses homes *antor* lui raliez. (Ch. d. S. II, p. 139.)

Et cil qui furent *entor* le marchis le sosteindrent. (Villeh. 491^b.)

Antor son col sa chaanete. (Dol. p. 278.)

Entor un an après ces choses. (Rec. des Hist. d. France VI, 139.)

Entour vespres. (Roquefort. s. v. Atineusement.)

Pur ço David d'illoc s'en turnad od tuz ses compaignuns, *entur* sis cenx que il i out. (Q. L. d. R. I, p. 90.)

Saisne s'arment à force parmi la prairie,

Et Baudoins sa gent *anviro*n soi ralie. (Ch. d. S. II, p. 126.)

Environ la feste de la Purification. (Miracles de St. Louis.)

Remarquez qu'on disait aussi *environ de*:

Environ de la dite demoiselle de Bourgogne estoit parle de plusieurs mariages pour elle. (Comines I, 357.)

On employait *d'entour* comme préposition après un substantif. Tous ses chevaliers *d'entour* lui. (Joinville.)

Au lieu de *environ*, on trouve *par environ*:

Et les filz de Aaron verseront son sank *par enviro*un del altier. (Roquefort s. v. *past*.)

Estre.

Cette préposition dérivée du latin *extra*, signifiait *hors, excepté, outre, contre*.

Burguy, Gr. de la langue d'oïl. T. II. Éd. II.

E à sa quesine furent asis. chascun jur. dis bues gras de garde
e vint ki veneient de la cumune pasture. e cent multuns. *estre* la venei-
sun de cers. e de cheverols (Q. L. d. R. III. p. 239. 40.)

E *estre* icees i out treis milie e treis cenx ki maistre furent sur
l'ovre e sur les overiers. (Ib. III. p. 245.)

.Xiiij. et xx .m. homes s'an vont parmi cel raine

De riche baronie. *estre* la gent vilaine. (Ch. d. S. I. p. 81.)

Trois (gardes) en a el chief d'un estage

Estre le maistre le plus sage. (Fl. et Bl. v. 1905. 6.)

Rois Sornegur a moult grant gent.

Estre le secors qu'il atent. (P. d. B. v. 2329-30.)

A se gent par se poeste

Le fera faire *estre* lor gre. (Ib. v. 9013. 4.)

Fors.

Fors, dérivé de *foras*, *foris* (D. C. s. v. *foras*), est la forme
primitive de notre mot *hors*. On trouve à ce mot les variantes:
foers, *foer*, *fur*. Le XIII^e siècle offre déjà des exemples de
hors.

Ja de vous *fors* bien ne diront. (R. d. M. v. 571.)

Et en mon lit n'a *fors* la paille. (Ruteb. I, p. 3.)

Que plus vos aim ke hom ke soit ne,

Fors Karlemaine, le fort roi corone. (G. d. V. v. 3068.9.)

Onques home, *fors* vos, n'amai. (L. d. M. p. 47.)

Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chere,

Fors cels de France ki les regnes cunquerent. (Ch. d. R. p. 117.)

Fors était souvent suivi de la préposition *de* ou de *que*.

De trestotes lor autres bierres

Ne lor est *fors de* cele gaires. (Ben. v. 18985. 6.)

C'on n'i demena autre bruit

De tournoier ne de jouter,

Fors de danser et caroller,

Et *de* bien donner à mengier. (R. d. C. d. C. v. 3892-5.)

E li rois d'Angleterre ne doit ces deniers despendre *fors que* el
servise Deu ou del eglise. (1259. Rym. I, 2. p. 51.)

Si aucun ait derriers sa maison autre maison en laquelle il n'ait
entree de rue *fur que* par la maison devant, il soit quitte de paier les
deniers des toises pour cele maison. (1292. M. s. P. II, p. 559.)

Car *fors que* pour bien ne le fis. (R. d. C. d. C. v. 4825.)

Ne de nule autre amqr joie n'atent

Fors ke de li, ne sai ce c'iert jamais. (Ib. v. 7387. 8.)

Remarquez encore les combinaisons:

Livre l'ont a la damoisele

Por çou qu'ele estoit sage et bele,

A norrir et à maistroier,

Fors seulement del alaitier. (Fl. et Bl. v. 179-82.)

Et d'autre part del bras saint Jorge ne tenoient *fors que seulement*
e cors de la cite del Espigal. (Villeh. p. 127. 8. CL.)

Car au plus quoïement qu'il pot

Se departi de sa maison,

Fors tant qu'il dist à se garçon

Qu'il l'atendit sus l'ajourner. (R. d. C. d. C. v. 4024 - 7.)

Fors était souvent adverbe; il signifiait *hors*, *dehors*.

Si escit *foers* de la civitate. (Fragm. d. Valenc. 8.)

Fors issirent sor le gravoï. (L. d. M. p. 62.)

Cunseil pristrent que *fors* istreient,

E *fors* al plein les atendreient. (R. d. R. v. 6655. 6.)

Fors as pleins chans nos volent traire. (Ben. v. 19806.)

On préposa *de* à *fors*, d'où *defors*: dehors, hors, préposition
t adverbe.

E ces de Jabes erramment à cels *defors* manderent: Le matin à
us vendrum, e en vostre merci nus metrum. (Q. L. d. R. I, p. 37.)

Il li ensengerent un cercle en la terre *defors* loquel il n'osast en
ule maniere lo piet forstraire. (S. Grég. v Roquefort.)

Defors la ville se logent enz es preiz. (G. d. V. v. 3911.)

Quant il furent *defors* la porte. (Villeh. 457^a.)

Li clarteiz de Deu vint entor luy *par defuers*, dont il ancor ne
ooit estre enlumineiz par dedenz. (S. d. S. B. p. 555.)

Il sevent ke la pense, cant ele est *par defors* apresseie del blan-
liant ensongement, soi derivet aucune foiz volentiers az deforaines
hoses. (M. s. J. p. 463.)

Un autre composé de *fors* était *formis*, d'où notre *hormis*.

Ne ne poons nous, ne nostre enfant aiwer celui qui encontre ceste
mais iroit, *formis* le evesque de Liege. (1284. J. v. H. p. 431.)

Mis est le participe de *mettre* (fors mettre): En est *fuers mis*
1301. M. et D. i. p. 467.)

Joste, *jouste*, *juste*.

Joste dérive du latin *juxta*; il signifiait *proche de*, *près de*,
e long de.

Traveillie furent et pene

En .j. bois *joste* Duvelinc. (L. d. M. p. 54.)

Li rois a Ydel apele,

Se l'assist *joste* son coste. (Ib. p. 61.)

Joste les autres s'est couchiez. (Chast. XVII, v. 77.)

Tant le mainne une fausse voie

K'il vinrent à une posterne

Ki estoit *jouste* une cisternc. (R. d. l. V. v. 2602 - 4.)

L'apostolies l'asiet *juste* lui erramment. (Th. Cantb. p. 43. v. 11.)

Il va son fil acoler et baisier;

Joste la face li vit le sanc raier. (R. d. C. p. 73.)

Composés: *dejoste*, *par dejoste*.

Aiglente fu à la fenestre
 De la plus haute tour perine;
Dejouste li fu Flourentine... (R. d. l. V. v. 4162-4.)
 En la grant ille s'en vint toz eslaisiez,
 Dedans s'asist *dejoste* le rochier. (G. d. V. v. 1904. 5.)
Dejouste lui la fille au sor Geri. (R. d. C. p. 251.)
 Les denz en la cœ li bote,
 Que il li a rompue tote,
 Et *par dejoste* le crepon
 N'i remest que le boteron. (R. d. Ren. II, p. 264.)

Au lieu de *joste*, on employa plus tard le participe présent de joindre: *joignant*, *joindant*. L'exemple suivant montre de quelle manière *joignant* en est venu à jouer le rôle de préposition.

Li cops trespasse *jognant* desus la teste. (O. d. D. v. 11850.)

Voy. Roquefort Suppl. s. v. *Vaussure*.

Lez, *les*, *leiz*, *leis* — *Encoste*.

Lez est le substantif *lez* (latus): *côté*, *flanc* (G. d. V. v. 163. Ben. v. 22251 etc.), qu'on employa comme préposition, pour dire à *côté*, *près de*, *auprès de*.

L'ancienne langue avait une composition avec le mot *coste* (costa), dont la signification était la même: *encoste*.

Or fu Geris *lez* l'oriere del bos. (R. d. C. p. 132.)

Lez lui fu li dus Naymes, qi molt ot le cuer fin. (Ch. d. S. I, p. 65.)

Sonjai un sonje mirabilous et fier,

Ke il estoit aleiz esbanoier

Leiz la rivièr sor un courant destrier. (G. d. V. v. 1899-1901.)

Ensi en vait grant ambleure

Envers la forest à droiture,

Les la rivièr par le pre

U avoit flors à grant plente. (L. d. T. p. 74.)

Lez à *lez* ou *lez et lez* (V. et conjonction) signifiait à *côté l'un de l'autre*, *côte à côte*.

Iloc dedens fu enteres

Joste son frere, *les* à *les*. (Brut, v. 9241. 2.)

Et troverent l'empereor Alexis et l'empereor Sursac son pere seans en deux chaires *lez* à *lez*. (Villeh. 457^b.)

Lors chevauchent ensamble belement *lez et lez*. (Ch. d. S. I, p. 174.)

Ilueques fu abatus Beneois

Deles les bares *encoste* le marois. (O. d. D. v. 6871. 2.)

Composés: *delez*, *dales*, *dedelez*, *par delez* — *dencoste*.

Deleiz le roi s'est Rollan acouteiz. (G. d. V. v. 1227.)

Un jour chevaüoit un chemin

Dales Fayel par un matin. (R. d. C. d. C. v. 427. 8.)

Quant le voient gesir *dedelez* .i. rochier. (Ch. d. S. II, p. 90.)

Ains se siet aussi que pasmes,
 Et ses senescaus *dedeles*. (R. d. l. M. v. 4259. 60.)
 D'autre par cort li Rones *par deleiz*. (G. d. V. v. 3229.)
 Pres de Fere *par dales* Oise. (R. d. C. d. C. v. 1827.)
 Car li bois *par dales* estoit. (Ib. v. 1833.)
 Si s'est *dencoste* l'uis assis. (R. d. C. d. C. v. 2446.)
 Ses armes ot *dencoste* lui cochie. (O. d. D. v. 9224.)

Malgre.

Malgre, formé de l'adjectif *mal* et du substantif *greit*, *gre* (gratus), prit de bonne heure la forme *maugre*, par suite du fléchissement de la lettre *l*. Amyot, Montaigne, Rabelais emploient encore *maugre*.

Malgre se joignait aux pronoms *mien*, *nostre*, *tien*, *vostre*, *sien*, *lor*, et formait ainsi une locution spéciale, qui signifiait *malgré moi*, *toi*, *vous*, *lui*, *eux*.

Malgre aus tos est en arcon saillis. (O. d. D. v. 7496.)

Mes Herupois chevauchent, li noble chevalier,

Qui lor feront le siege tot *maugre* ax laisser. (Ch. d. S. II, p. 153.)

Maugre le hontos rei de France. (Ben. v. 14098.)

Que *malgre sien* li en convient foir. (G. l. L. II, p. 138.)

Ainz me combatrai *maugre vostre*. (Romv. p. 480. v. 13.)

Mes ge t'aurai ja tost basti

Tel plet que trestot *maugre toen*

T'estoura fere tot mon boen. (Ib. p. 480. v. 18-20.)

Cfr.: Et vouloit corrompre le lit

Son pere, *maleoit gre tien*. (Dol. p. 185.)¹

Je profite de l'occasion que m'offre *malgre*, pour citer la locution *mal gre en aie je*, etc., que nous avons conservée dans notre *malgré qu'il en ait*.

J'en (de la terre) conquerrai au fer e al achier,

Si en arai *que mal gre en aies*. (O. d. D. v. 1535. 6.)

Pour lui rescoure en vienent plus de mil;

Le cheval print, *mau gre en aient il*. (G. l. L. I, p. 173.)

Oltre, ultre, outre.

Oltre, dérivé du latin *ultra*, s'employait comme adverbe et comme préposition; il signifiait *oltre*, *au-delà*.

Et quant li empereres fu *oltre*, si monta sur un sien cheval ferrant. (H. d. V. 510°.)

Empeinst le ben, tut le fer li mist *ultre*,

Pleine sa hanste, el camp mort le tresturnet. (Ch. d. R. p. 50.)

Et s'en passe *oltre* od son espie. (P. d. B. v. 3005.)

Oltre s'en passe sains fraiture. (Ib. v. 3009.)

(1) Le texte porte *rien* au lieu de *tien*, ce qui ne donne aucun sens.

Abatu l'a, si est passes

Tres parmi els, loing *oltre* es pres. (Ib. v. 8327. 8.)

Ultre Saine passa, si asist la cite. (R. d. R. v. 2150.)

Quant il fu *ultre* l'ewe, sor la rive s'estut. (Ib. v. 4589.)

La Chr. d. D. d. N. donne la forme *utre*, qui peut être une faute pour *ultre*, ou bien l'*u* provient d'une traduction de l'*ou* (*outre*) en *u* normand.

Ja cil qui *utre* Seigne iront (v. 19300.)

Per, par.

Cette préposition dérivée du latin *per*, est notre *par*. *Per* est la forme des Serments, du Fragment de Valenciennes; elle se conserva dans la Bourgogne propre et dans l'est du dialecte bourguignon (Comté de Bourgogne, Franche-Comté, Suisse) jusque bien après le XIII^e siècle. La cantilène sur S^{te} Eulalie porte *par*, qui fut prédominant dans les deux autres dialectes de la langue d'oïl et qui finit par se fixer dans le français.

Il se combat en sa conversation et *per* paroles et *per* exemples en la bataille k'il fait encontre lo pèchiet. (S. d. S. B. p. 537.)

Ensaigniez *per* homme. (Ib. 559.)

Par .i. juesdi matin, ore que prime sone,

Ezvos .i. chevalier qi à force esperone. (Ch. d. S. II, p. 105.)

Raoul parole *par* grant humeliance. (R. d. C. p. 71.)

Dont penserent en quel maniere

Le porroient arriere metre?

Ne *par* doner ne *par* prometre,

N'en pooient venir à chief. (Dol. p. 197. 8.)

Cfr. *por*.

Par moi, toi, soi, etc. signifiaient souvent *pour moi, toi*, etc.

Contr'eus furent tuit li trei rei,

Od lor granz genz chascun *par sei*. (Ben. v. 27954. 5.)

Eissi s'en sunt li trei conrei

Tuit devise, chascun *par sei*. (Ib. v. 28242. 3.)

Vole *par* toi et si t'aïe. (M. d. F. II, p. 373.)

c'est-à-dire vole *pour toi seul* et t'aide.

Tout ensi la roïne *par soi* se dementa. (Romv. p. 351.)

On a déjà eu nombre de fois l'occasion de remarquer l'emploi de *per, par* dans les contrats et dans les traités: *par moi* ne *par* autrui, etc.

Une combinaison assez remarquable est celle de *par* avec la préposition *de* postposée.

Par de treis parz les assaillirent

E *par* treis lieus les envaïrent. (Ben. v. 27956. 7.)

Karles li rois de France, qi lor vient en aïe,

S'est ambatuz an l'ost *par del* autre partie. (Ch. d. S. II, p. 126.)

Voy. *par* entre t. II, p. 124, l. 14.

De par. Cette combinaison très-ordinaire dans l'ancienne langue, ne s'est conservée que dans les formules: *de par le roi, la loi, la justice*. Les uns regardent ce *par* comme une préposition, les autres comme une altération du mot *part*. A qui donner raison?

La langue d'oïl et la langue d'oc¹ employaient, il est vrai, *de part* (de parte) où nous mettrions *de par*.

O petite Belleem, mais jai magnifieye *de part* nostre Signor, cil ki faiz est en ti, t'at magnifieit, cil qui petiz est devenuz de grant. (S. d. S. B. p. 532.)

Samuel li prophetes vint à Saul *de part* Deu, si li dist. (Q. L. d. R. I, p. 53.)

Dedenz la maisun vus serrez
Tant de bons messages aurez,
De part Deu à vus parlerunt

E si vus reconforterunt. (M. d. F. II, p. 436.)

Mais, à côté de *de part*, et même beaucoup plus souvent que ce dernier, on trouve, au XIII^e siècle, la formule *de par*.

Sire, nos somes à toi venu *de par* les hals barons de France qui ont pris le signe de la croiz por la honte Jesu Christ vengier. (Villeh. 435^a.)

Vous gardes *de par* moi la vile. (Phil. M. v. 867.)

Grigois estoit *de par* son pere

Et Troyens *de par* sa merc. (Brut. v. 191. 2.)

Par se dit entre autres de l'agent médiat, si j'ose m'exprimer ainsi, par qui l'action passe, pour ainsi dire. Cet agent peut être auteur de l'action ou bien servir d'intermédiaire passif: le peuple excité *par* Mirabeau — il est étranger *par* sa mère.

Signor, je sui emperere *par* Dieu et *par* vos. (Villeh. 455^b.)

Cfr. t. I, p. 391, l. 1.

En comparant ces significations de *par* à celles que *de par* a dans les exemples cités, on reconnaîtra sans doute l'identité des deux formes.

Il faut donc admettre que *de part*² disparut de bonne heure et qu'on lui substitua la préposition composé *de par*. L'habitude que l'on avait de préposer *de* à un grand nombre de particules, aura favorisé la composition *de par*.

Le substantif *mei, mi*, joint aux prépositions *per, par* et *en* a formé les composés: a) *parmei, parmi*: par le milieu, au milieu, à travers, par, de, moyennant, au moyen de — b) *enmei, enmi*: au milieu.

(1) Le provençal moderne se sert encore de *part*.

(2) On rencontre des exemples de la formule *de part* jusqu'au XVI^e siècle; mais relativement à *de par*, ce sont de très-rares exceptions ou plutôt des archaïsmes.

Si tu trespesses *parmei* lo feu, ju me tenrai à ti. (S. d. S. B. p. 562.)

Li saint homme, à la foiz de ce dont il soffrent amenuissement de lur deseiers, ont plus granz guains *parmei* ce ke li altre enconvirtissent. (M. s. J. p. 466.)

Mais par tant despitent li renfuseit les elliz, que li ellieut tendent à la nient veable vie *parmei* la veable mort. (Ib. 512.)

De ce est dit *parmei* Salomon: Cil ki crient Deu ne met rien en negligence. (Ib. ead.)

Ensi Moyses, el desert ensengiez del angele, aprist comandement, lo queil il ne conut pas *parmei* homme. (Dial St. Grég. I.)

Ne ne puet en nule maniere

Li cuers veoir fors *parmi* eus (yeux). (R. d. l. M. v. 1432. 3.)

Il (li Salveires) vint, si cum vos mismes saveiz bien, ne mies al encommencement del tens, ne *enmei* lo tens, mais en la fin. (S. d. S. B. p. 527.)

Mais *enmi* eus se lance e cole. (Ben. v. 18767.)

Voy. d'autres exemples de ces prépositions t. I, p. 813, l. 12; p. 825, l. 11; p. 329, l. 14 et l. 22; p. 354, l. 39; p. 356, l. 6; p. 373, l. 37; p. 391, l. 38; t. II, p. 55, l. 43, p. 76, l. 7; p. 96, l. 43; p. 130, l. 32; p. 177, l. 29 etc. etc.

Plusieurs éditeurs ont écrit *par mi*, *en mi*, et j'ai conservé quelquefois, mais à tort, cette orthographe dans mes citations.

Parmi partomes le gaaing. (Fl. et Bl. v. 1562.)

Parmi signifie ici *par moitié*, et peut-être serait-il mieux d'écrire en deux mots.

Cfr. *tres*.

Por, pour, pur.

Por dérive du latin *pro* par transposition de la lettre *r*. *Pro* est encore dans les Serments. Dans la basse latinité, on confondit *per* et *pro*, de là vient p. ex. que l'italien et le provençal ont *per* = pour. La langue d'oïl offre quelques traces de cette confusion, c'est-à-dire qu'elle emploie quelquefois *par* au lieu de *pour* et vice versâ.

O naissance plaine de sainteit, honoraule al munde, amiaule as hommes, *por* lo grant benefice qu'il receut en ont. (S. d. S. B. p. 530.)

Deus i fist grant vertut *pur* amur Carlemaigne. (Charl. v. 791.)

Por la cholor ota son mantel gris. (R. d. C. p. 64.)

Je ne sai com plus ricement

Peüst on dame recevoir,

Ne *pour* bianté, ne *pour* avoir,

Ne *pour* nule autre signorie. (Phil. M. v. 31256-9.)

Uns suls d'els *pur* le rei ne volt un mot tinter. (Th. Cantb. p. 23, v. 10.)

Pur = à cause de, en considération de (du roi, etc.).

E coment vus quereie ne mal ne deshonor?

Qui jo tienc e dei faire *pur* rei e *pur* seignur
 E de tut le reaume e rei e successeur. (Ib. p. 126, v. 6-8.)
 Quant la gent saint Thomas les oient venir,
 Cum berbiz *pur* lous s'en pristrent à fuir. (Ib. p. 144, v. 11. 12.)
 Ne les porent unques flechir
Por prametre ne *por* offrir. (Chr. A. N. I, p. 253.)
 Et *per* ce faire ele obligea. (1261. H. d. B. II, XXVI.)
Pur les oils Deu; — *par* les oils Deu. (Th. Cant. p. 14, v. 5. 10. 17.)

La préposition *par* servait surtout dans les serments, cependant *pour* la remplace quelquefois.

E li reis enveiad *pur* sa fille Thamar. (Q. L. d. R. II, p. 163.)
Pur ses aidanz a enveie. (M. d. F. II, p. 243.)
 Va *por* lo fol, si lo m'amoine. (Trist. I, p. 227.)

Le *pour* de ces derniers exemples se pourrait traduire par *chercher*, *quérir*. On le trouve fréquemment dans ce sens.

Pres.

L'ancienne langue avait deux mots différents pour exprimer l'idée de notre préposition *près*: *prop*, dérivé du latin *prope*, et *pres*, de *pressus*.

Prop avait les variantes *prof*¹, *proef*, *pruef*, *prouf*, *preuf*, *pref* (L. d. G. §. 42.) *preu*. Il s'employait aussi comme adverbe, et signifiait *proche*, *près*, *auprès*.

L'arcevesque est amiable
 En sa parole mult estable
 Et *prof* e loin. (Ben. t. 3. p. 487.)
 Normendie ert bien *prof* destruite e confundue.
 (Th. Canteb. p. 166. v. 1.)

Mes puis est la chose empeire,
 Et ben *proef* tute amenuse. (St. Nicholay. p. 303.)
 Puis si le sieut de *preu en preu*. (R. d. Ren. p. 294.)

Composés: *aprop*, *aprof*, etc., *enpruef*: après.

Que si alter veinged *apref*. (L. d. G. §. 6.)
 Gent à cheval e gent à pie
Prouf de Drewes unt chevalchie. (R. d. R. v. 6618. 9.)
 Si se merueille que il ait
 Ki *pruef* de li itant se trait. (Trist. II, 26.)
Apruef mei lungement vivrez. (Ib. II, p. 78. cfr. 79.)
 E *enpruef* li Kaherdin
 Venqui les altres par engin. (Ib. II, p. 38.)

Pres n'avait d'autre variante que *pries*, en Picardie, puis dans l'Ile-de-France. *Pres*, adverbe, signifiait *près*, *presque*.

Ne *pres* ne loin. (M. s. J. 560.)
 Dont il ot *pries* la mort reciute. (Phil. M. v. 19661.)

(1) Pour ce *f*, cfr. *chef*, *seif* de *caput*, *sepes*.

Ja soit ce ke nos *pres* en toz lius pechons en pensant, en parlant en ovrant. (M. s. J. p. 471.)

C'est de ce *près* joint à *que*, que dérive notre *presque*.

Le tref Callot volrent *de pres* gaitier. (O. d. D. v. 8904.)

Pres, préposition, s'employait ordinairement avec *de*, cependant on a des exemples où ce dernier est omis.

L'an secunt que li ber eicel issil suffri

E qu'il out *pres* dous anzeste a Punteigni. (Th. Cantb. p. 87, v. 26.7.)

E il a ja od nus *pres de* dous ans este. (Ib. p. 88, v. 27.)

Hierbergierent à une vile,

Pries d'une citet, ki là fu. (Phil. M. v. 19850. 1.)

Les composés de *pres* étaient: *apres*, après, près de; *en apres*, après, ensuite; — *enpres*, *empres*, *anpres*, auprès, près de, après.

Ado. Andui se sont d'ilec torne

Renart devant et il *apres*. (R. d. Ren. I, p. 43.)

Nequedent *en apres* lur plaist par assentement. (M. s. J. p. 452.)

Car cant la cariteiz vient (*Prép.*) *apres* lo cremor, si est la culpe, ki premiers eret relenquie par creinor, *en apres* descalchie par lo proposement de la pense. (Ib. p. 494.)

Et *en apres* son anel li commande. (G. d. V. v. 4035.)

Forment l'abaia le gaignon,

Empres se reschigne e abaie. (Ben. v. 28507. 8.)

Del eve but, *empres* enfla,

Taint et noircist, sempres fina.

Et tot cil qui del eve burent

Prép. *Empres* la mort al roi morurent. (Brut. v. 9229-32.)

Sa feme *apries* lui s'en ala. (Phil. M. v. 20375.)

Après se trouve avec le sens de *juxta* (voy. joste).

E li poples Deu vint encuntre; e *apres* la pierre de Adjutorie se alo-gierent, e lur tentes i tendirent. (... *juxta* lapidem adjutorii.) (Q. L. d. R. I, p. 14.)

Ha! ki me porterad del ewe de la cisterne *apres* la porte de Beth-leem? (... in Bethlehem *juxta* portam.) (Ib. II, p. 212.)

Là fu partot e là ala

Où Jesu Crist plus conversa

Nuz piez, la haire *enpres* sa char. (Ben. v. 31722-4.)

Enpres la mort, si cum jeo vei. (Ib. v. 27473.)

Anpres iço i est Neimes venud. (Ch. d. R. p. 31.)

Por sa proece et por ses mors

Orent li roi, *enpres* ses jors,

Marovels lonc tans à sornom

Por ramenbrance del baron.

Enpres lui ses fils Childeris

Fu fors rois et poesteis. (P. d. B. v. 437-42.)

Quant i volres, beaus fils, aler?

— Demain, fait il, *enpres* disner. (Ib. v. 3909. 10. cfr. 4145.)

Puis, pues, poiz, pois.

Puis, dérivé du latin *post* (cfr. adverbe); conserva longtemps la signification que nous donnons à son composé *depuis*.

Comme son signor *puis* cele eure

De cuer l'aimme. (R. d. M. p. 50.)

Et sy croy qu'elle va pensant .

Un petitet no convenant

Puis les joustes del autre fois. (R. d. C. d. C. v. 2227-9.)

Poiz Rollant ne *poiz* Olivier,

N'out en terre tel chevalier. (R. d. R. v. 14061. 2.)

Ras, res (rasus) — à *ras* — *ras* à *ras*.

Mes nel toucha, la Deu merci,

Mon seignor Yvain fors que tant,

C'à *res* son dos li vient glacant,

Si qu'ambedeus les esperons

Li trencha à *res* des talons. (Romv. p. 546.)

Ensi s'en alerent *res* à *res* des murs de Constantinople. (Villeh. 449^e.)

De Joieuse le fiert .i. cop tant roidement,

Res et *res* des espauls la teste o l'eame prant. (Ch. d. S. II, p. 150.)

Cfr. et conjonction.

Rier, riere.

Rier, dérivé de *retro*, est le simple de nos mots *arrière* (a - riere) *derrière* (de - riere). Par l'affaiblissement de l'a en e, la langue d'oïl avait fait *erier*, *eriere* pour *arier*, *ariere*. Le texte des S. d. S. B. emploie les formes *ayer*, *aïere*, *daïere*; il y a là syncope du r. *Ayer*, *daïere*, se retrouvent de loin à loin dans les textes bourguignons du XIII^e siècle. *En ayer* signifiait *chez, auprès*.

O cum bienaourous li cuers, chiers Sires, *en ayer* cui tu feras mansion. (S. d. S. B.)

Ancor nen ay je mies *en ayer* mi chose, que ju vos poie mettre davant. (Ib.)

Adam mismes se volt covrir contre nostre Signor, de la femme par cui il avoit pechiet, assi cum il *pur daïere* son dos se volsist eschuir de la seette. (Ib.)

Si tu quiers *en ayers* Deu lor meritte por kai il soient coroneit, dons quier assi *en ayer* Herode lo forfait por kai il furent ocis. (Ib. p. 543.)

Voy. t. I, p. 339, l. 25.

Vint as Lunbars, *rier* lui les a laissies. (O. d. D. v. 4683.)

Rier lui regarde et vit maint chevalier. (Ib. v. 5877.)

Derriere mon dos. (Dial. de St. Grég. I.)

Tu nen as nule hunte, *ariere* dos l'as mise. (Th. Cantb. p. 80, v. 30.)

Sans.

Dérivée de *sine*, cette préposition a eu pour forme primitive *sens*, *sens*, et, plus tard, dans les cantons où *e* se prononçait très-ouvert: *sans*. Ces formes se diphthonguèrent avec *i*: *seins*, *seins*, *sains*, *sains*. Le *s* final est additif.

Jhesu ne vient mies *sens* salveteit, ne Criz *sens* onction, ne li filz de Deu *sens* gloire. (S. d. S. B. p. 531.)

A Saint Quentin vinrent *sens* demorer. (R. d. C. p. 319.)

Que mort l'abat *seins* altre descunfisun. (Ch. d. R. p. 74.)

L'enor dou ciel et de la terre

Que nus ne puet *sanz* sens conquerre. (Chast. pr. v. 69. 70.)

Sains treceerie et *sains* desvoi. (Phil. M. v. 28504.)

E Rou *sainz* mescreance plusors feiz le veinqui. (R. d. R. v. 1104.)

Segont, *second* — *Selon*.

Segont, du latin *secundum*, paraît n'avoir pas été d'un fréquent emploi dans la langue d'oïl; du moins, les exemples en sont fort rares et ils appartiennent presque tous aux provinces voisines de la langue d'oc, où *segont* étoit fort en usage. On remplaça *secundum* par un dérivé de *longum*: *long*, *lone*, *lunc*, qui paraît s'être mélangé avec *secundum*, d'où *selonc*, *selunc*. Au lieu de *selonc*, on trouve *solonc*, *solunc*, *sulunc*. Ces formes représentent simplement un changement de la syllabe *se* en *so*, *su*, auquel on étoit habitué, p. ex. *sejorner*, *sojorner*, *sujorner*. M. d'Orelli prétend dériver *solonc*, *sulunc* de *sub longum*; il aurait dû avant tout expliquer la signification qu'on peut attribuer à *sub longum*, car ce n'est pas facile à découvrir. Outre *selonc*, *selunc*, *solonc*, *solunc*, *sulunc*, on trouve *solum*, *solom*, *sulon*, *selum* et même *selume*, en anglo-normand; puis les formes contractes *som*, *son*, *sun*.

Selonc signifiait *selon*, *le long*, à côté — *long* avait le sens de *le long*, *selon*.

Segont droit et *segont* la costume d'Orliens. (Roquefort s. v. *forbanier*.)

Secong raison m'avez vaincu. (Ib. s. v. *dru*.)

De ces montaignes isseit et vint il racine Jesse, *selonc* ceu ke li prophete dit. (S. d. S. B. p. 528.)

Selonc la forme et la maniere des lettres. (1288. J. v. H. p. 471.)

Cist fist ço que à Deu plout *sulunc* ço que sis peres out uvered, e li si fist. (Q. L. d. R. IV, p. 395.)

Loenges m'en convenra faire

De lui, *selonc* mon examplaire. (R. d. M. p. 49.)

Or est la Manequine à aise,

Selonc l'anui et le mesaise

Que ele avoit devant eue. (R. d. l. M. v. 1347-9.)

- Vers la mer s'en va cevauchant
 Et *selonc* la mer estabant. (Ib. v. 5009. 10.)
 François *selonc* la rive alumerent maint fu. (Ch. d. S. I, p. 207.)
Selonc la voie il s'est couchiez. (R. d. Ren. I, p. 294.)
 Mist en un bois, *solonc* un tertre
 Qui aloc estoit à senestre. (Brut. v. 12720. 1.)
Selonc la roce fu descendus Ogiers. (O. d. D. v. 5998.)
Solon Naymon avoit si pres passe. (Fierabras LVIII. c. 1.)
 Nel dient pas *sulum* Breri. (Trist. II, p. 40.)
Solum la costume e *son* les leis
 Qu'en Danemarche unt li Daneis. (Ben. v. 4157. 8.)
 Isnelement, *sulon* son poeir. (Ib. v. 4502.)
 Donna terres *selum* sun buen. (Ib. v. 6991.)
Selume les obligacions avant fetes entre le avantdit rey e le avantdit
 cunte e nus. (1278. Rym. I, 2. p. 170.)
Sum la merite le loijer. (Ben. v. 16422.)
 E dist *som* son poeir
 Ne faudreit ja jor à son eir. (Ib. v. 15676. 7.)
 Kar north e man, *som* lur usage,
 Venz est e hom en cest language. (Ib. I, v. 671. 2.)
Son vos poeirs e *son* voz sens. (Ib. II, v. 363.)
 Gent aturnez *sun* lor usage. (Ib. II, v. 1873.)
 Qu'il lor rendoit cens demorance
Lonc le pechie la penitance. (Ruteb. I, p. 52.)
 Et condampne *lonc* lor meffait. (R. de Ren. IV, p. 442.)
Lonc çou que j'orai me tenrai. (Ib. IV, p. 451.)
Lunc un alter belement l'enterrerent. (Ch. d. R. p. 144.)
Lonc ne serait-il pas quelquefois une aphérèse de *selonc*?

Sous.

Cette préposition dérive du latin *subtus*. Le Fragment de Valenciennes a *sost* (l. 14.), une traduction de la Bible *south* (Roquefort s. v. Detestabletez). Cfr. l'italien *sotto*, le provençal *sotz*. Aux XIIe et XIIIe siècles, les formes de *sous* étaient : *soz*, *sos*, *sous*, *suz*.

- Sos* une cloie s'est mucies. (L. d. M. p. 51.)
 O ton nevo *soz* cel pin fui. (Trist. I, p. 22.)
Suz la cite, en une pree
 Tendirent trefs e pavillons. (Ben. v. 9113. 4.)
Suz les chapes aiez muscees
 Les èspees e les coignes
 E les couteaus lons, *granz*, d'acer. (Ib. I, v. 1653-5.)

De *soz*, on forma *desoz*, en préposant *de*. *Desoz* avait la signification du primitif *soz*.

Et li dux de Venise... commanda la rive à aproichier qui *desoz* les murs et *desoz* les tors estoit. (Villeh. 452^e.)

Et par grant haltece de cuer sternissent et les biens et les malz del monde *desoz* lor piez. (M. s. J. p. 464.)

Et ja soit ce ke eles defors ne facent riens, nekedent si travaillent eles dedenz soi mimes *desoz* lo faihs de lassant repous. (Ib. p. 473.)

Adv. Ke cil n'oset pas estre dessovre ki n'aurat apris estre *dessuz*. (Dial. St. Grég. I.)

On trouve aussi *dedesoz*, comme on a vu *dedevant*, *dedeles*, etc.

Lur chevaux laissent *dedcsuz* un olive,

Dui Sarrazin par les resnes les pristrent. (Ch. d. R. p. 104.)

Par desoz

Tot droit *par desoz* un avant. (N. R. F. et C. I. p. 16.)

Sur.

Le latin *super* est la racine de notre préposition *sur*, qui a eu pour formes: *sovre* (Eul. v. 12), *sore*, déjà dans le *Fragm. de Valenciennes* l. 11; *sor*, en Bourgogne; *sour*, *seur*, *seure*, trois formes nées dans le dialecte picard et qui pénétrèrent de bonne heure dans l'Île-de-France; enfin *sur*, *surre*, en Normandie. Au XIII^e siècle, *sore*, *seure*, *surre*, s'employaient surtout quand *sur* était mis adverbialement. Les formes en *e* final doivent être dérivées de *supra*.

Adv. Il lor vont *seure*, ses assalent. (Fl. et Bl. v. 89.)

Il traist l'espee, *sore* li est coru. (R. d. C.)

Seure li court, s'i la feru. (Phil. M. v. 5838.)

Dans les deux derniers exemples et semblables, il faut bien se garder de considérer *sore*, *seure* comme une préposition; la construction est: Il traist l'espee, (il) li est coru *sore*, de même qu'on disait *gesir ens*, *issir fors*, etc.

Que vif maufe li corent *sore*. (P. d. B. v. 1120.)

Quant l'arcevesque veit que tuit li curent *surre*.

(Th. Canteb. p. 101, v. 1.)

Cfr. adv. *sus*.

Prép. Lo mantel mettre *sor* lo viaire est covrir la pense dele consideration de sa floibeteit. (M. s. J. p. 488.)

De celui ki *sor* ols doit comander. (S. d. S. B. p. 599.)

Del destre pie l'a tout desestrive,

Et *sor* la crupe del destrier acline. (R. d. C. p. 159.60.)

E li apellur jurra *sur* lui. (L. d. G. §. 16.)

Lor eschieles ordene ont

Et *sour* les chevaus monte sunt. (R. d. M. p. 73.)

Par nos seremains ke nous avons fait solempnement *sour* les sains ewangiles, touchies de nos mains. (1291. J. v. H. p. 540.)

Et toutes ces choses devant dites, promettons nous, *seur* no sairement, à warder et à tenir, *seur* la paine devant dite. (1283. Ib. p. 425.)

Seur nous soit ses sans espanduz,

Seur nos enfanz granz et menuz! (R. d. S. G. v. 423.4.)

Composé: *desor*, qui s'employait dans le même sens que le simple.

Adv. Maintes foiz, si com nos avons là *desor* dit. (M. s. J. p. 469.)

Là *desor* = ci-dessus.

Loquel fais *dessovre* venant. (Dial. de St. Grég. I.)

Cfr. *desoz*. Voy. t. I, p. 373, l. 1.

Prép. Es portes serat tes pechiez et *desor* toi serat ses talenz et tu aras saniorie *sor* lui. (M. s. J. p. 460.)

Raoul l'oï, *desor* ces pies sailli. (R. d. C. p. 27.)

Desour une coute vermeille

Fu li rois Loeys tous seus. (R. d. l. V. v. 719.20.)

Mais *desour* toutes, che me samble,

En a Aiglente plus parle. (Ib. v. 2721.2.)

Je vous di *deseur* ma creance. (Ruteb. II, p. 161.)

L'ewe beneite jetterent

Desur lui, apres l'amenerent. (M. d. F. II, p. 434.)

Tot *par desor* le port. (Villeh.)

A côté des formes *sor*, *sour*, *sur*, etc., on trouve, avec la même signification, *sus*, qui nous est resté dans quelques formules, comme locution prépositive: *en sus de*, et dans le composé *dessus*. *Sus*, préposition simple¹, est surtout une forme du Berry, de la Touraine, d'une partie de l'Anjou et du sud de l'Orléanais; provinces d'où elle passa dans l'Île-de-France, qui nous l'a transmise.

A la fin du XIII^e siècle, l'emploi de *sus* avait déjà acquis une grande extension; et les copistes de cette époque mirent très-souvent *sus* au lieu de *sor*, *sour*, *sur*, que portait l'original. On peut se convaincre de ce fait en comparant les divers manuscrits d'un même texte.

D'ordinaire, on regarde *sus* comme une altération de *sur*; mais *sus* et *sur* n'ont rien de commun quant à leur origine. *Sus* dérive de *susum*; on l'a déjà vu figurer parmi les adverbes. (Voy. *jai - sus*.)

Assise *sus* dous granz quarreaus. (Ben. v. 25062.)

Devant l'autel *sus* les degrez. (Ib. v. 25228.)

Qu'il estoit ja *sus* l'anuitier. (R. d. C. d. C. v. 5539.)

Par sus les morz passent li vif. (Ben. v. 5326.)

E si soefre paisiblement

Que cist aient seignorent

Dedesus tei. (Ib. v. 39515-7.)

Dedesus, comme on a vu *dedesoz*, *dedevers*, etc. Remarquez aussi la différence d'orthographe entre ce *sus* et *soz*, qui, dans

(1) Je dis préposition simple, pour la distinguer momentanément de la locution prépositive *en sus de*.

les mêmes provinces, s'écrivait ordinairement avec *u*. Le *s* de *sus* représente le *ts*: *su(b)t(u)s*.

Si ke il par entencion ne voisent mie *en sus de* perfection. (M. s. J. p. 466.)

Si avient il or en grant partie, quant noz deventrainetez sunt par deleit ravies *en sus des* noises des temporeiz desiers. (Ib. p. 468.)

Car vraiment nostre pense ne puet en nule maniere estre ravie en la force de la deventriene contemplation, se ele premiers n'est sonieusement endormie *en sus del* frinte des temporeiz desiers. (Ib. p. 481.)

E s'en fuient *en sus de* li. (M. d. F. II, p. 342.)

Ces dernières citations, que je pourrais multiplier à l'infini, sont encore une preuve de la différence d'origine de *sur* et de *sus*: *sus* y conserve bien clairement sa signification locale primitive, et puis les trois premières sont tirées d'un texte qui ne connaît d'ailleurs que *sor*.

Soventre, soentre, suentre.

M. Diez dérive *soventre* de *sequente*, et il cite à l'appui de cette opinion le provençal *seguintre* (voy. Rayn. V, 180.), le grison *suentre*. Ce dernier répond exactement à *soentre*, *suentre*, dont M. Diez paraît n'avoir pas eu connaissance¹.

Soventre s'employait comme adverbe et comme préposition; il signifiait *après, d'après, selon* — à la suite.

Adv. L'espee nue an la loge entre.

Le forestier entre *soventre*,

Grant erre apres le roi acort. (Trist. I, p. 97.)

Tant est alez qu'en lur terre entre;

Unc davant ne puis ne *suentre*

Ne fu si livree a dolur. (Ben. v. 2489-91.)

Tel li fait joie e bel semblant

Qu'el munt n'a rien sos ciel vivant

Qu'il vousist plus avoir *soentre*

Trait od ses mains le quor del ventre. (Ib. v. 14853-61.)

S'enseigne escrie, et el camp entre;

Si compaignon en vont *soentre*. (P. d. B. v. 3449. 50.)

La damoisele enpres lui entre,

Et li autre viennent *soantre*. (Ib. v. 5881. 2.)

Anascletus en la voie entre

Il va² avant et cil *soantre*. (Brut. v. 433. 4.)

Prép. *Soventre* li chevalchent e Breton e Normant. (R. d. R. v. 3989.)

Alons *soentre* cels qui fuient

Qui mon fie et les vos destruiunt.

(1) Le provençal avait aussi *soentre*. (Ray. Lex. rom. VI, 15. c. 2.)

(2) Le texte porte *ve*, qui n'est rien; il faut lire ou *vet* ou *va*. L'éditeur du R. de Brut nous apprend en outre dans une note qu'il ne comprend pas bien ce vers. Il est cependant fort clair: Il va devant et (ceux-ci) les autres à sa suite, après lui.

Quant li rois ot un pou este
 Et à ses homes ot parle
Soentre les fuitis alast,
 Ja por l'enferte nel laiast. (Brut. v. 9171-6.)
 D'une dame veve, Mabile,
 Ot en sogmentage une fille:
Soentre la mere ot à non. (Phil. M. v. 2760-2.)
 Se deviserent en la soume
 Que *soentre* la loi de Roume
 Traitast on la crestiente. (Ib. v. 3471-73.)

Tres, tries.

Cette préposition dérivée du latin *trans*, signifiait *derrière; roche, près, auprès; dès, depuis*. Aujourd'hui nous n'employons *très* que comme adverbe.

Por ensuire les granz compaignes
 Laissent *tres* eus set cenz enseignes,
 Enz entremi eus les escrient. (Ben. v. 19852-4.)
 Partonopeus fuit *tries* se gent. (P. d. B. v. 2217.)
Tries les rens les voit assamblar. (Ib. v. 8761.)
 La dame le prent, si l'enmaine
 Desor le lit à la meschine,
Tres un dossal qui por cortine
 Fu en la chambre apareilliez. (M. d. F. Gug. v. 366-9.)
 Donne li a si grant colee
 Que *tres* le chief li est coulee
 L'espee desi en la terre. (R. d. l. V. v. 1830-2.)
 Et desous son pooir le mist
Tres Mongui jusques à la mer. (Ph. M. v. 602. 3.)
Tres icele oure ke je ci vos devis
 Fuit en Viane cil Juis Joachis. (G. d. V. v. 2035. 6.)
 Le cors li trenchet *tres* l'un costet qu'al altre. (Ch. d. R. p. 59.)
Tres l'aube crevant
 Jusques à miedi sonnans. (R. d. Ren. t. IV, p. 201.)
 Cest plait nous va Karaheus bastissant,
 S'il le puet faire *tres* cest pas en avant,
 Ne nos laira de terre demi gant. (O. d. D. v. 2302-4.)
 Bataille atent, mantee l'a *tres* ier. (Ib. v. 2390.)
 On employait *tres dont* pour dire *dès lors* (cfr. adverbe *donec*).
 A Tors, el mostier saint Martin,
 Guerpi Mahom et Apolin,
 Et mescrei la fole loi
 Et pris la crestiene foi:
Tres dont me heent mi parent,
 N'aine puis n'euc d'als veir talent,
Tres dont ai vescu de soldee,
 Si l'ai sovent cier comperee. (P. d. B. v. 7821-8.)

Tres dont en avant — dès lors en avant, dorénavant.

Si se jurerent feaute

A porter *tres dont en avant*,

Et lors se vont entrebaisant. (Phil. M. v. 16215-17.)

Cfr. plus haut *tres cest pas en avant*. (O. d. D.)

Le Rom. de Renart offre la variante *trers* (II, p. 110), ce qui semble indiquer ici un mélange de *rieres*, *rere*, avec *tres*.

On préposait *tres* à diverses particules pour en renforcer la signification; mais, en bien des cas, *tres* ne s'incorporait pas tellement au mot auquel il était joint, qu'il ne conservât quelque chose de sa propre signification. Confrontez, p. ex.

Ala li dux *tres devant* l'amire. (O. d. D. v. 2559.)

Esvos Bernier e sa route qui vint.

Tres devant lui vait un païen ferir. (R. d. C. p. 308.)

Si s'en passent *tres par devant* Constantinople, si pres des murs et des tours que à maintes de lor nes traist on. (Villeh. 448^a.)

Pur ço, tu e ti cumpaignun *tres par* matin vus en alez. (Q. L. d. R. I, p. 113.)

Andui s'abatent *tres enmi* le garais. (R. d. C. p. 101.)

Mort le tresturnent *tres enmi* un guaret. (Ch d. R. p. 54.)

Dont s'arouterent *tres parmi* un larris. (O. d. D. v. 603.)

Mais morteument fu encontrez,

Kar *tres parmi* les deus costez

Li a passe li dux s'enseigne. (Ben. v. 21406-8.)

Tres avait le composé *detres* (de-tres): *derrière*.

Adv. Mal a devant, *detries* noauz. (Ben. v. 19890.)

Prép. Les mains *detres* le dos liees. (Ben. v. 27169.)

Ça *detries* vos sunt tel li brait

Que teus cinc cenz en i travaillent.

Des voz qui à la mort baaillent. (Ib. v. 16563-5.)

S'arere garde averat *detres* sei mise. (Ch. d. R. p. 23.)

Sun lit unt, veant tuz, enz el mustier porte,

Detries le grant autel e fait e aturne. (Th. Cantb. p. 31, v. 7. 8.)

Jusque.

L'idée de *jusque* s'exprimait de diverses manières dans l'ancienne langue. Je vais les passer en revue.

- 1) *Deci* (de ci), *desci* (dès ci), *desi*, *dessi*, *deschi* à, en —
deci, *desci* *que*.

Qar Karles i manda qanq'à lui fu anclin

Dès le chief de Calabre *deci an* Costantin,

Dès Espagne la grant *deci* à saint Bertin

Qi tient à Danemarche où croissent li sapin. (Ch. d. S. II, p. 65.)

Chevaliers i a mis dou miaz de son roïon

Trestoz coverz de fer *deci* à l'esperon. (Ib. II, p. 51.)

Endroit le cuer sous la mamiele
 Le trenchant coutiel apointa,
Desi au manche li bouta
 El cors, illuecques l'a mordric. (R. d. l. V. p. 192.)
Desci es dens l'a tout fendu. (Ib. v. 2889.)
 Il plore et maine grant dolor,
 Tote la nuit, *desci al* jor. (P. d. B. v. 749. 50.)
 Ains amerai toutes encore
 Si que j'ai fait *desci* à ore. (L. d'I. p. 18.)
Dessi à Rains ne se va argant. (O. d. D. v. 10273.)

Nostre consaus nous apporte que nous volons avoir toute la tierre de Duras, *deschi* à la Maigre. (H. d. V. p. 198. XVIII.)

Or n'a baron *deci que* en Ponti,
 Ne li envoit son fil ou son nourri. (R. d. C. p. 21.)
 Dès le major *desci qu'*au mendre
 N'i out en qui n'eust deshet. (Ben. v. 35544. 5.)
 E il en unt en gre servi,
 C'avum veu *deci que* ci. (Ib. v. 8570. 1.)

On trouve aussi quelquefois simplement *ci que* dans le même sens :

Ne se feist pas coroner,
 Por rien qu'em li seust loer,
Ci que sa femme fust venue. (Chr. A. N. I, 221.)

2) *Tant que*,

Et come il venissent en cele terre, Abraham s'en vaist la terre *tant que* al noble val. (Roquefort s. v.)

Je ferai remarquer en passant que *tant qu'à* se disait quelquefois pour *quant à*.

3) *Dusque, jusque*.

Les formes primitives de notre préposition *jusque* ont été *dusque, desque*, dérivées de *de usque*. On trouve encore le simple *usque* dans la passion de J.-C. str. 96. p. 19. (éd. Diez) et quelques autres anciens monuments. De *dusque, desque*, on forma *jusque* ou avec *o*, *josque*, ce qui n'implique aucune différence, et *jesque* (cfr. *jus* de *deorsum, deorsum*; *jour* de *diurnum*; et, pour l'emploi de *de* touchant la direction vers un but, la préposition *devers*). Au lieu de *que*, on trouve des orthographes en *k, c, ch*, qu'on sait s'expliquer.

Si avoient les ganbes nues
*Dusc'*as genols, et tos les bras
 Avoient desnues de dras
*Dusc'*as coutes molt laidement. (L. d. T. p. 78.)
 Si covient à Dieu reson rendre
 De quanques fist *dusqu'*à la mort. (Ruteb. I, p. 38.)

E descunfist l'ost as Philistiens dès Gabe *desque* Gazar. (Q. L. d. R. II, p. 139.)

Desqu'à cele eure qu'en iert vengemens pris. (R. d. C. p. 22.)

De la matinee *juske* à l'avespre est li pechierres fors trenchiez: quar dès lo commencement *juske* à la fin de sa vie lo navrent les oeuvres de sa felonie. (M. s. J. p. 509.)

Quant il out ço eslit, nostre Sires enveiad pestilence en Israel, dès le matin *jesque* al ure que l'un soleit faire sacrefise al vespre; si en mururent del pueple, dès Dan *jesque* Bersabee setante milie humes. (Q. L. d. R. II, p. 217.)

Gesques al rei Gormond n'areste. (Phil. M. Intr. t. II, p. XI.)

On voit ici un *s* additif, comme dans nombre d'autres particules. Cette orthographe en *s* final était très-ordinaire dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

Enz el verger l'enmeinet *josq'al* rei. (Ch. d. R. p. 20.)

Jusch'à demain enquerons terme. (R. d. S. S. v. 936.)

Au lieu de *jusque*, le texte des S. d. S. B. porte ordinairement *enjосke*, c'est-à-dire que la préposition *en* est encore préposée à la composition.

Enjosk'à ti mismes vai encontre Deu ton signor. (S. d. S. B. p. 528.)

Sire, el ciel est ta misericorde et ta veritez *enjосk'à* nues. (Ib. p. 536.)

Cist montent *enjосk'* à ciel et si dexendent *enjосk'à* en enfer. (Ib. p. 569.)

Ce dernier exemple semble prouver qu'on regardait *enjосka* comme un seul mot, puisqu'il est encore suivi de *en* (cfr. le provençal *juscas*).

A côté de ces formes, on rencontre :

4) *Trusque, trosque, tresque, entresque.*

M. Diez a dérivé *trusque, trosque, tresque*, du latin *intro usque*, et M. d'Orelli pense que la variante *entresque* justifie pleinement la dérivation du savant professeur. La forme et le sens de ces mots concordent au radical proposé, cela est vrai; néanmoins je suppose une autre origine à *tresque, trosque, trusque, entresque*.

On vient de voir *deci* = *de ci*, *desci* = *dès ci*, etc. signifiant *jusque*. On se souvient aussi que *tres* s'employait avec le sens de *dès, depuis*. De même que la préposition *de* des composés *deci, desci* sert à désigner la direction vers un but, *tres*, qui avait pris la signification de *des* (= *de ex*), s'employa de la même manière, d'où *tresci, tresci que* et enfin simplement *tresque*. Par suite de l'influence des formes en *o* et en *u* de *jusque*, on écrivit ensuite *trosque, trusque*.

Quant à *entresque*, il s'est formé, par le même procédé, de *entre ci que*.

Le *s* de *tresque* s'explique déjà par celui de *tres*; quant à celui d'*entresque*, il ne fait aucune difficulté. *S* et *c*, on l'a déjà vu nombre de fois, s'écrivaient l'un pour l'autre, de là *tres-si-que*, *entre-si-que* pour *tres-ci-que*, *entre-ci-que*, comme *des-si-que* pour *des-ci-que*, etc.

Les citations suivantes fournissent la preuve de la dérivation que je propose.

Il attendirent *tresci* quart jor que il lor ot mis. (Villeh. 435*.)

A cel message fu eslis li cuens Hues de Saint Pol et Jeffrois li mareschaus de Champaigne, et chevaucherent *tresci* à Pavie en Lombardie. (Ib. 439*.)

Ensi porprist le feu dessus le port à travers *tresci que* parmi le plus espes de la ville, *trosque* en la mer d'autre part. (Ib. 456*.)

Va ferir .i. païen sor son heaume d'acier,

Trestot l'a porfandu *antreci* ou braier. (Ch. d. S. II, p. 62.)

Voy. t. I, p. 235, l. 14.

N'ot plus bel chevalier *antreci q'à* Baudas. (Ib. I, p. 178.)

Manda ses homes de par tot son roïon,

De Saint Omer *dessi* à Carliom;

Et de Poitiers *entresi qu'à* Digon,

Ne remest il chevalier ne prodon

Qu'il ne soit prest du servise Kallon. (O. d. D. v. 9851-5.)

Toute fremist *entreci qu'au* talon. (Romv. p. 238, v. 17.)

Une circonstance encore parle en faveur de mon opinion, c'est que les formes *tresque*, *trosque*, *trusque*, *entresque*, ne sont pas des premiers temps de la langue, comme *desque*, *dessus*, qu'on pourrait également décomposer en *des ci que*, *dessus*, si *desque* n'avait précédé *des ci que* = *jusque*. *Desci*, *tresci*, etc. ne remontent pas au-delà de 1240 ou 1230. Le Roman de R. d. C. emploie encore *desci*, dans sa signification primitive, à côté de *dessus*.

En .i. batel se sont en Sainne mis;

Ains n'arestèrent *desci dessus* à Paris. (p. 253.)

Voici quelques exemples de *tresque*, *trusque*, *trosque*, *entresque*.

Icele nuit est chascuns reposeiz,

Tresc'al demain ke li jors parut cleirs. (G. d. V. v. 3213. 4.)

Que Asye prent son commencement

Dès midi *tresqu'en* Orient. (Ben. I, v. 225. 6.)

Venu en sont *trosqu'al* rivage. (Phil. M. v. 101.)

Si l'a tenu .i. an trestot antier

Trosqu'à .i. jor que vos sai devisier. (R. d. C. p. 280.)

Cfr. P. d. B. v. 414. 1446. 2254. 5238. 5803. etc.

Dont naissoit li blanke gorgete

Trusk'as espauls sans fosete. (Romv. p. 321, v. 27. 8.)

L'osberc li rumpt *entresque* à la charn. (Ch. d. R. p. 50.)
Tel saut feistes qu'il n'a home
De Costentin *entresqu'*à Rome
Se il le voit n'en ait hisdor. (Trist. I, p. 115.)
N'a chevalier en son roiaume
Ne d'Eli *d'antresqu'en* Dureaume
S'il voloit dire que... (Ib. I, p. 108.)

Ce dernier exemple, où l'on voit *de* préposé à *antresque*, est une nouvelle preuve en faveur de la composition *antre ci que*.

Cfr. la conjonction *dasque*.

CHAPITRE IX.

DE LA CONJONCTION.

En considérant le rôle important que la Conjonction joue dans la phrase, on trouvera sans doute les données suivantes bien sèches et bien mesquines. Je sens cette imperfection mieux que personne, mais je ne pouvais m'étendre davantage sans sortir des limites que je me suis prescrites. Il aurait fallu, avant tout, faire une classification des différentes espèces de phrases, vu que les distinctions établies dans nos grammaires françaises sont, à cet égard, d'une imperfection désolante. Puis j'aurais eu à expliquer les combinaisons grammaticales que chacune de nos conjonctions sert à opérer, leur synonymie, et, pour rendre le travail complet, j'aurais été forcé d'établir des comparaisons entre la langue d'oïl et la langue fixée. C'est un ouvrage entier à faire. Comme à l'ordinaire, je me suis donc restreint, en général, à la partie étymologique.

A ce que : afin que; comme, pendant que.

En ce que : pendant que — parce que.

Qu'il te garde e deffende de tous maulx, par especial de mourir en pechie mortel, *à ce que* nous puissions une fois, apres ceste mortelle vie, estre devans Dieu ensemble. (Joinville.)

A ço qu'il al pruveire parlad, merveillus tumult en l'ost levad. (Q. L. d. R. I, p. 47.)

Cfr.: Et nous n'avons mie mestier de perdre nos homes, quar trop en avons petit *à ce que* nous en avons à faire. (Villeh. p. 40. LXII.)

à ce que = *pour ce que*.

A ço qu'il siglent leement

Leve li chlaz. (Trist. II, p. 80.)

En ço que ele ensi parloit

Li rois le regarde, si voit

Les larmes des ix qui li cieent. (R. d. l. M. v. 1305-7.)

*En ce qu'*eles passoient la porte, si troverent la dame sor le pont. (R. d. S. S. d. R. p. 20.)

Il s'en partirent; et *en ce* qu'il avalerent les degrez de la sale, et il entrèrent en la rue, le cri lieve de la gent qui pitie avoient du vallet qui alloit à sa destruction. (Ib. p. 24. 5.)

Car quant nos requérons lo repaus de la permanable pais, u *en ce ke* nos n'entendons voisousement u *en ce ke* nos ne savons humblement, si somes nos alsì com el nombre del robileu. (M. s. J. p. 496.)

Ans, ains, etc. — Ançois, ainçois, etc.

(Cfr. Adverbe, Préposition.)

Cette conjonction adversative signifiait *mais, mais bien, mais bien plutôt*; elle resta en usage jusqu'au XVII^e siècle. Il est à regretter que la langue fixée l'ait rejetée. On a déjà vu quelques exemples de *ains*, conjonction, au chapitre de l'adverbe¹.

La sapience ne gist mie en la deforaineteit des choses, *anz* s'atapist es choses nient veables. (M. s. J. p. 467.)

Il ne dort pas, *ançois* somelle,

Et or se dort et dont s'evelle. (P. d. B. v. 721. 2)

Ains que, anzois que, ains comme = antequam.

Mais *ainz que* levast le soleil

Furent il es nefes par matin. (Ben. I, v. 1276. 7.)

Einz qu'il seit en l'isle venu. (Trist. II, p. 62.)

Ains que .viij. jors passes eust

Mahons à sa dame revient. (R. d. M. p. 19.)

Anzois ke li humaniteiz fust apparue, si estoit receleie li benigneitez. (S. d. S. B. p. 546.)

Gieres *anzois ke* ele manjoust sospiret ele, car premiers gemist ele es tribulations. (M. s. J. p. 470.)

Anchois k'issies de cest repaire,

Ares guerredon d'omme faus

Con trahitres et desloiaus. (L. d'I. p. 16.)

Ençois que cil assaut commençast, le samedì matin s'en vint un mes batant en Constantinople. (Villeh. 487^e.)

Un poi *uinçois que* jorz parust. (Ben. II, v. 704.)

Elas, tant ai dolour,

Ains con puis joie avoir d'amour. (Romv. p. 265.)

Al ains que signifiait aussitôt que, le plut tôt que.

Congie prist et sa veie tint

Et *al ainz que* il pout revint. (Chast. XIII, v. 35. 6.)

Com ains avait la même signification.

El chastel vint *cum* il *ains* pot. (R. d. R. v. 8476.)

Ainc que. Cfr. Adverbe p. 273.

(1) Je saisis cette occasion pour faire une remarque qui a été omise au chapitre de l'adverbe. Soit pour ménager l'espace, soit pour éviter des répétitions, j'ai souvent indiqué, hors de leur lieu, les divers emplois d'une particule. Ensuite, en ce qui concerne les adverbes et les conjonctions, un grand nombre des premiers s'employant en même temps comme conjonctions, il est souvent difficile de tirer la ligne de démarcation où une telle particule cesse d'être adverbe pour prendre le rôle d'une conjonction.

Or oies mervelles de Deu

Ki pour le roi vaillant et preu,

Faisoit miracles et vertus,

Ainc qu'il fust à se gent venus. (Phil. M. v. 3390-3.)

Alsi, ausi, aussi com et que.

Mais vos morreiz si com homme, *alsi com* se ele overtement disoit si com pecheor. (M. s. J. p. 456.)

Mais *alsi com* nos nos complaindons à nostre Sanior, quant nos cez choses avons oïes. (Ib. p. 491.)

Alsi savons nous bien que tu feroies de nos *alsi com* tu as fait des autres. (Villeh. 482^e.)

Icis, *alsi ke* nos avons dit, quant il en Aurelie ot cure de sa herde, en ses jors fut uns hom d'onorable vie del mont ki Argentiers est apeleiz. (Dial. St. Grég.)

Dunkes cil ki sunt en amertume d'anrme convoitent del tot morir al monde, ké *alsi ke* il riens ne quierent el monde, *alsi* nes ait li siecles dont tenir. (M. s. J. p. 465.)

Plus tard, *alsi com, que* prit à peu près la signification de : *presque, pour ainsi dire.*

Ainsi que, ensi que, eissi que, issi ke.

Cette conjonction signifiait *ainsi que, de façon que, de sorte que, afin que.* Plus tard on lui donna le sens de *au moment que.*

Car ainsi plaist il à ols misines, c'est k'il or poient faire franchement lor volenteit *ensi ke* nuls n'en parost. (S. d. S. B. p. 556.)

Se nos allons en Surie, l'entree del iver ert quant nos y vendrons, ne nos ne porrons ostoier; *ensi que* ert la besoigne nostre Signor perdue. (Villeh. 455^d.)

Quant Renier de Trit le sot en la ville, si dota que il ne le rendissent à Johannisse, *ensi que* s'en issi à tant de gent com il pot et s'esmut à une jornee. (Ib. 479^e.)

Par dreit besoig e par destrece

Estut Aulrez le tot gerpir

Eissi qu'il l'en covint foïr. (Ben. v. 27785-7.)

... Et la presence de ceus ke le roy de Engleterre i enverra al jor et au leu avaunt nomez, *issi k'il* pussent veer ke cestes choses seiunt en bone foy acomplies. (1289. Rym. I, 3. p. 57.)

Car.

Dérivé du latin *quare*, ce mot a eu pour formes : *quar, kar, car, quer* (cuer, Trist. I, 140). Outre l'emploi que nous faisons de *car*, l'ancienne langue s'en servait dans les phrases impératives et optatives. Nous remplaçons de *car* par une particule conclusive (*donec*).

Karles estoit à Aiz plains de duel et de rage,

Quar tuit li sont failli et prive et sauvage. (Ch. d. S. I, p. 64.)

Or n'en deit nus avoir pitie,

Quer il fu mort par malvestie. (Chast. XI, v. 111. 2.)

Quer qui sens a, si est montez

A totes les autres bontez. (Ib. prol. v. 57. 8.)

Cette forme *quer* est normande-picarde, de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Naaman li cunestables de la chevalerie al rei de Sirie esteit huen de grant afaire, e mult henurez de sun seignur; *kar* nostre Sires out fait grant salud par lui en Sirie. (Q. L. d. R. IV, p. 361.)

Ceste pulcele parlad à sa dame, si li dist: Ha! *kar* fust mis sires od le prophete ki est en Samarie, pur veir tut en serreit guariz del mal dunt il est travailliez. (Ib. ead.)

Damoisele, vos avez tort.

Car fussiez vos à lui au port

O il arriva hui matin! (Trist. I, p. 232.)

Roine nete et pure,

Quar me pren en ta cure

Et si me medecine. (Ruteb. II, p. 100.)

Cumpainz Rollant, l'olifant *car* sunez. (Ch. d. R. p. 42.)

Dunt vus vient il, kil vus dona?

Kar me dites kil vus bailla. (M. d. F. Fr. 433. 4.)

Douce dame, *car* m'otroiez pour De

Un douz regart de vous en la semaine. (C. d. C. d. C. p. 56.)

Baron, dist li ainez, et *qar* me consoilliez. (Ch. d. S. II, p. 96.)

Sires damoisiaus, *quar* chantes,

Par amors si vous confortes. (R. d. l. V. v. 3324. 5.)

Rois, *car* chevalche; pourquoi es alentis? (O. d. D. v. 305.)

Car se trouve quelquefois comme terme d'affirmation.

Quant une altre ancele l'ot veut, si dist à ceos ki lai encore esteivent: *car* cist est de ceos. (Roquefort.)

Combien que: combien que; autant que; quoique, bien que.

Et por ce ke chascuns, *combien ke* il unkes ait en ceste vie esplotiet, sent ancor l'aguillon de sa corruption. (M. s. J. p. 483.)

Ne vout covrir plus son deslei

Ne sa maute ne sa nonfei,

Cumbien que il s'en fust celez. (Ben. v. 30386-8.)

Combien que c'est chose assez accostumée. (Comines.)

Com que: quelque que, de quelque manière que (comment que);
comment que.

Car davant la fazon del onction de Crist ne porat esteir nule enfermetez de cuer, *cum* enviezee k'ele soit. (S. d. S. B. p. 532.)

Cum que li affaires seit laiz,

Ne *cum* qu'il seit vers tei mesfaiz,

Prie à genoilz de bon corage

Cum à seignor (Ben. v. 23153-6.)

Mais, *cum que* seit ne eum avienge

Gart que le chastel puis ne tienge. (Ib. v. 29331. 2.)

Quar cil ki, *comment ke* soit, esgardent l'avènement de la diviniteit,
ent ja alsì com fors del habitacle de la char. (M. s. J. p. 488.)

Je di que nus hons

Comment que tres bien die ou face

Tant soit boins, ne biaux, ne parfaits,

C'on ne sace à dire en ses fais. (R. d. l. M. Préf. VII.)

Mais nonpourquant pour moi deduire,

Comment ke il me doie nuire,

Enprendrai l'estore à rimer. (Phil. M. v. 44-6.)

Que ja tant com soie vis

N'isterai de sa baillie,

Comment que soie baillis. (Romv. p. 298.)

De ce, de ce est ke, de coi,

signifiaient *d'où vient que, voilà pourquoi.*

Et *de ce* semble à saint Paule ke . . . (M. s. J.)

Et *de ce* avient à la foiz ke il homme ki apres l'orguelh chient en
ire, ont . . . (Ib. p. 507.)

De ce dist bien li espouse ki sospiroit el desier de son espous.
p. 466.)

De ce est ke ceste visions est apeleie nocturneiz. (Ib. p. 479.)

Anzois desimes nos ke l'om devoit par lo ciel entendre l'air, *de ce*
ke nos disons li oiseal del ciel. (Ib. p. 500.)

Deci que, descì que, dessi que, deci adont que, deci atant
que: jusqu'à ce que.

Desi ke en Bretagne sont. (R. d. R. v. 427.)

Au message creantet ont

K'eles jamais ne mangeront

Desci qu'eles poront savoir

S'il est u mors u vis por voir. (L. d'I. p. 25.)

Ains ne fina d'esperoner

Dessi k'il vint as cols donner. (R. d. l. M. v. 2751. 2.)

Et si s'afiche bien et jure

C'ariere ne retournera

Deci adont que il aura

Le rossegnol que il n'avoit

Oï j. an passe estoit. (L. d. T. p. 74.)

Deci atant que prime sonne. (N. R. F. et C. I, 323.)

Ce dont à muser me donna

Que huimais aise n'en seray

Desy atant que le saray. (R. d. C. d. C. v. 3946-8; cfr. 4208.)

Des que, simplement, dans le même sens. (V. L. d. G.
184, 35.)

Dementres, dementiers que — endementres, endementiers que: tandis que.

Dementres qu'od lui sejorna,

Maint riche avoir li presenta. (Ben. v. 30748. 9; cfr. 10839.)

Dementiers que li plais dura,

Graelent pas ne s'ublia. (M. d. F. I, p. 534.)

Endementres ke là irai . . . (R. d. R. v. 12063.)

Endementiers que l'empereres Alexis fu en cele ost, si ravint une mult grant mesaventure en Constantinople. (Villeh. 456^b.)

Andementiers qu'il parolent ainsis,

Esvos la dame qui de la chambre issi. (R. d. C. p. 321.)

Dès que: dès que; aussitôt que; depuis que.

Sacies que il les vengeront

Dès que lui et aise en aront. (Brut, v. 535. 6.)

*Dès qu'*ele l'occoison saura,

S'ele puet, oblier li fera . . . (Fl. et Bl. v. 325. 6.)

Et ce fu li tiers feus en Constantinople *dès que* li Franc . . . vindrent el pais. (Villeh.)

Devant que — devant ce que — par devant ce que.

Comme on a vu *devant* pour *avant*, on trouve *devant que* pour *avant que*, et même *par devant que* dans le même sens. *Devant ce*¹ *que* et *avant ce que* signifiaient simplement *avant que*.

Ne me puis an mon cuer trover nule raison

Que pardonner li puisse ne ire ne tançon

Devant que je l'aie feru sor le blazon. (Ch. d. S. II, p. 31.)

Ja de cest camp vis ne fuirai

Devant que venqus les arai. (Brut, v. 13289. 90.)

Mais ço li mandad que devant li ne venist *devant ço que* il li menast Micol la fille Sauï ki out ested femme David. (Q. L. d. R. II, p. 130.)

Quant me fera Dieu ceste grace que veoir le puisse une fois, *avant ce que* la mort me prengne? (Roquefort.)

Honors et terres assez nos donries

Si con faisies à poures soldoiers,

Par devant ce que en prison fussies. (O. d. D. v. 10250-2.)

Dusque; jusque, josque; jesque; tresque, trosque, etc.

(Cfr. *jusque*, préposition.)

Ains nel crei li rois *dusque* l'ot esprove. (R. d'A. p. 339, v. 8.)

. . . Quant li Judeu maintenant en fuillees, en monument e remembrance que il mestrent lungen à mesaise, en loges e en fuillees, *jesque* Deu les mist en terre de promissium, en certaine statium. (Q. L. d. R. I, p. 2^a.)

(1) Cette intercalation du pronom *ce* se faisait après les prépositions *dès*, *avant*, *devant*, *jusqu'à*, *après*, *pendant*, *sans*, *pour*, *par*. Il ne nous est resté de cet ancien usage que *jusqu'à ce que*, *par ce que*.

En France dulce le voeil aler querant,
 Ne finerai en trestut mun vivant
Josqu'il seit mort u tut vif recreant. (Ch. d. R. p. 103.)
 Quant Menelax ot Troie assise
 Ainc n'en torna *tresqu'il* l'ot prise. (Brut, I, XXIII.)

Au lieu de ces formes simples, on employait encore des combinaisons semblables aux suivantes :

Dont apiela le mareschal, et li dist que il ne se meust *tresch'adont que* li castiaus fu refremes ensi comme il estoit devant. (H. d. V. p. 186. XI.)

Querons lor qu'il le nos aient à conquerre et nos lor respiterons les trente mille mars d'argent que il nos doivent, *trosque adonc que* Diex les nos laira conquerre ensemble nos et els. (Villes. 440^d.)

O cum est bienaurouse li conscience où tels maniere de lute est ades, *enjusk'atant ke* ceu ke morz est soit absorbit par la vie et *enjusk'atant ke* li crimors soit esveudiee ki en partie est et li leece encomenst ke parfaite est. (S. d. S. B. Roquefort suppl. *auros*.)

Doneies lur sunt unes blanches stoles, et dit lur est k'eles reposassent encore un poi de tens, *des atant ke* li nombres de lur peirs sers et de lur freres soit accomplis. (St. Grég. Dial. Roquefort *stole*.)

Trosque, tresque, s'employaient pour *dès que, aussitôt que*. C'est encore une preuve pour l'origine que j'attribue à ces formes.

Qui dame trice u qui li ment,
Trosqu'ele l'aime loiaument,
 Cil soit par tot le mont trecies,
 Et mal venus et mal traities. (P. d. B. v. 5475-8.)
 Mais *tresque* vus, amis, l'orrez (ma mort)
 Jo sai ben que vus en murrez. (Trist. II, p. 76; cfr. p. 84.)
Tresque premiers remirai sen viaire. (Romv. p. 299.)

L'idée de *dès que, depuis que, aussitôt que*, s'exprimait encore par *tres-dont que*.

Qui faite m'a si grant honeur
 Que par sa debonairete
 M'a jete de povrete
Tres dont k'escapai de la mer? (R. d. l. M. v. 1856-9.)
 Car *tres dont que* premiers vo vi
 Et que vostre biaute choisi. (R. d. C. d. C. v. 3515. 6.)
 Et la fu Jacop entieres
Tres dont k'il fu à fin ales. (Phil. M. v. 11036. 7.)

Remarquez enfin *tres çou que* = *dès, depuis que*.

Si comme cil ki soujourne
 I ot lonc tans
Tres çou k'il ot venu Jaumont. (Phil. M. v. 4578. 9; 82.)
Tres che que jou l'esgardai. (Romv. p. 286.)

Entrues que, entreus que: pendant que.

Et ses mençongnes li disoit,
Entrues que ses gens combatoient,
 Ki la mort prochaïne atendoient. (Phil. M. v. 9671-3.)
 Hyraus crioient ja lachies,
Entrues qu'il en la ville entroit. (R. d. C. d. C. v. 3268.9.)

Et, e: et.

Les Serments donnent à cette conjonction la forme *et*: le Fragment de Valenciennes, *et, e*: la cantilène sur S^{te} Eulalie *et* (un seul exemple et devant une voyelle). Les monuments des âges suivants offrent presque sans exception *et*, dans les dialectes bourguignon et picard; *e*, dans le dialecte normand et les provinces immédiatement soumises à son influence. La position devant une voyelle ou devant une consonne n'a aucune influence sur la forme de *et*, tandis qu'en provençal on écrivait *e* devant les mots qui commencent par une consonne, *et* devant ceux qui commencent par une voyelle.

Et bien moi ramenbret ke je droites choses ai fait. (M. s. J. p. 483.)

Et en estant raparilhat les oez. (Ib. p. 485.)

Regehons *et* aorons en la souveraine Triniteit. (S. d. S. B. p. 522.)

Et si nos eswardons la cause de nostre exil. (Ib. ead.)

E leverent un cri Saul *e* ces ki furent od lui. (Q. L. d. R. I, p. 47.)

E encuntre Deu ne pecherez. (Ib. I, p. 50.)

Et ne se place d'ordinaire que devant le dernier membre d'une énumération, cependant pour appuyer, on peut, comme en latin, le répéter devant chacun de ces membres.

Et in adjudha *et* in cadhuna cosa. (Serments.)

Cors est li cieus *et* la terre *et* la meirs, *et* totes les veables choses.... (M. s. J. p. 484.)

L'emploi de la conjonction *et* ne se restreignait pas à la liaison des phrases; elle servait souvent d'intermédiaire au passage de la compellation¹ à la demande, à l'exclamation ou à la réponse.

Sire pere, fait il, *e* vus que m'en loez? (Th. Cantb. p. 14, l. 19.)

Comment as tu en non? Ne me le celes ja;

Et tes freres ensement, où tant de biaute a.

Et Regnaut respondi: *et* on le vous dira. (Fierabras III.)

Amis, dist il, *e* jel otrei. (R. d. R. v. 7287.)

Nous disons: *tête à tête, mot à mot, seul à seul, près à près*, etc. L'ancienne langue se servait, dans ce cas, de *à* et de *et*.

Onques rien n'i laissa por nule coardie

Que ce que li rois mande *mot et mot* ne lor die. (Ch. d. S. II, p. 46.)

(1) On ne permettra d'employer le substantif *compellation*, puisqu'on se sert de l'adjectif *compellatif*.

E li dux lor conte e retrait
 La grant merveille eissi tresot
 Cum il li avint, *mot à mot*. (Ben. v. 25215-7.)
 Ben se desfent li Danois et sa gent
 Que *per à per* n'i perdist il noiant;
 Mais tant i viennent Angevin et Normant... (O. d. D. v. 7989-91.)
Bras à bras furent longuement. (R. d. l. M. v. 6510.)
Petit e petit est venuz à repentance. (Th. Cantb. p. 93, v. 12.)
 Atant une arme vint al lit,
 Pas por pas, petit *et* petit. (P. d. B. v. 1121. 2.)
 E furent il dui *sul e sul* al champ. (Q. L. d. R. III, p. 279.)
 Par *dous et dous* tant solement. (Chast. X, v. 60.)
 En ordre viengent *un et un*. (Ib. XIII, v. 173.)
 Li barunz manda un *e* un. (R. d. R. v. 11282.)
Pres à pres viennent lor conrei,
 Desoz les heaumes mu e quei. (Ben. v. 33478. 9.)
 Jamais jour ne *'serai* restans
 En .j. leu .ij. nuiz *pres à pres*;
 Ains cerquerei et lonc et pres
 Tant que jou en sarai noviele. (R. d. l. V. v. 4282-5.)

Giers, gieres.

Conjonction conclusive signifiant *ainsi, donc, c'est pourquoi*. *Giers* doit dériver de *ergo* de la manière suivante: de *erg* on fit *ierg*, puis l'*i* devint *j*, d'où *jer*, *ger*, qu'on diphthongua de nouveau en *gier*, et, avec *s* additif, *giers*. *Giers* ne se trouve du reste que dans quelques-uns des plus anciens monuments de la langue d'oïl.

Giers mult devons estre sonious ke pau ne soit de noz biens et ke il ne soient senz discussion. (M. s. J. p. 447.)

Gieres de totes parz nos vient devant la sovraïne mezine. (Ib. p. 506.)

Ja soit ce que, ja soit que.

Cette locution conjonctive est restée longtemps en usage au palais, sous la forme *jaçoit que*. La Harpe a blâmé J. B. Rousseau de s'en être encore servi. *Ja soit ce que, ja soit que* signifiaient *quoique, bien que*. Inutile de dire que le présent du subjonctif *soit* pouvait être remplacé par l'imparfait *fust*.

Car cil ki apres lo visce de lor malvoisdie repairent az plorementz, *ja soit ce ke* il pris soient, nequedent ne muerent mie. (M. s. J. p. 446.)

Ja seit iço que il nostre Seigneur cultivassent, à ces ydles servirent que les genz cultiverent dunt il furent venuz. (Q. L. d. R. IV, p. 404.)

Ja feust ce k'il ne feussent mie venuz... (Rym. I, 2. p. 320.)

Ja soit k'il li ait anoié. (R. d. M. p. 48.)

On trouve encore *ja soit ce chose que, tout soit que* et même

tout, employé seul, dans le même sens. *Tout* pour *quoique* est de la fin du XIII^e siècle.

Lues que: dès que, aussitôt que.

Mais *lues* qu'il furent fors issu
Cil del ost i sunt acoru. (Brut, v. 13575. 6.)
Tout maintenant la compaignie,
Lues que la parole a oïe,
Li proïe (R. d. M. p. 28.)
Mais ce vos prueve
Que Dex sans faille o eus n'est pas,
Lues qu'il issent de ceste esprueve,
Et rendent l'ame ou vies ou nueve
Qui tos les biens et les maus troeve,
Lues qu'ele est venue au trespas. (V. s. l. M. XLII.)

Mais, meis, mes, mex.

Ne nos covient donkes mies resteir, et molt moens nos covient ancor
rewardeir ayere, ou nous ewier as altres, *mais* mestier nos est ke nos
corriens et ke nos nos hastiens en tote humiliteit. (S. d. S. B. p. 567.)

Ensi ke tu ne quieres mies ta gloire, *mais* la seye. (Ib. p. 563.)

Sire, touz jours vous ei ame;

Meis n'en ai pas à vous palle. (R. d. S. G. v. 801. 2.)

Mex nos cuens de B(orgogne) en porriens retenir en cest cas trois
mille livres. (1291. M. s. P. I, p. 377.)

Mais formait avec *que* une locution conjonctive, dont la signi-
fication était *pourvu que*.

Et vostre volente ferons

Mais que nous partissons tout .iij.

Au gaaig. (R. d. l. M. v. 4830-2.)

Il ne lor chaut, *mes* qu'il lor plese,

Qui qu'en ait paine ne mesese. (Ruteb. I, p. 193.)

Mais or n'i ait nul contredit

Ains me prestes armes nouveïes,

Moi ne caut, ou laïdes ou bieles,

Mais que fors soient et serrees. (R. d. l. V. v. 1752-5.)

Se or le m'ofre, ja refuser nel quier,

Et pardonrai trestot, par saint Richier;

Mais que mes oncles puisse à toi apaier. (R. d. C. p. 90.)

Manes que: aussitôt que.

Manes ke il out entremelleit de la grevance dele enferteit, si
mostrat il par sormonte de discreton, par com grand songe l'om doit
enquerre les pechiez. (M. s. J. p. 511. 2.)

Mais *manes* ke la raisons repaireit al cuer, manes soi rapaisentet
la granz noise. (Ib. p. 496.)

Nes que — ne que,
signifiaient *non plus que, pas plus que.*

Ne li grevoient cop d'espee

Nes que englume fait martel. (R. d. C. d. C. v. 3306. 7.)

Je ne me fie en eulx *nes qu'en* oysel volant. (Bert. Guesclin v. 11104.)

Li hauberz ne li vaut *ne que* feist cendax. (Ch. d. S. II, p. 114.)

Voyez une orthographe *neques* (Ib. p. 140), qui est incorrecte.

Des yex dou cuer ne veons gote,

Ne que la taupe soz la mote. (Ruteb. I, p. 245.)

Il n'a ne creance ne foi

Ne que chiens qui charoingne tire. (Ib. I, p. 217.)

Mes ne valut *ne que* devant. (Ib. II, p. 113.)

Que ne durent terme n'espace,

Ne que la fleur des champs qui passe. (Th. Fr. M. A. p. 306.)

Richart, *ne que* espuchier

Puet on la mer d'un tamis,

Ne vous vauroit mais caitis

C'on ne puet musart castoier. (Romv. p. 327.)

Ces phrases comparatives où les deux membres sont également niés (ne ... ne que), se trouvent rarement renversées comme dans le dernier exemple, où *ne que* est dans le premier membre.

Cfr. le latin non...non (aliter) quam au sens de non...non magis, que la langue d'oïl rendait encore par *ne...ne (nient) plus com.*

Nekedent, nequedent. — Porquant. — Neporquant, nonporquant, namporquant. — Portant. — Nonportant.

Toutes ces formes signifiaient *pourtant, cependant, néanmoins. Nequedent* se décompose en *ne-que-dent*, et *dent* est une altération de *dont* (Cfr. le provençal *nequedonc* Lex. Rom. IV, 313, que Raynouard dérive très-faussement de *nequando*). *Porquant* = *por-quant* est le corrélatif de *portant* = *por-tant*. (Voy. l'adverbe.)

Ellevos en ta main est, mais *nequedent* l'anrme de lui garde. (M. s. J. p. 448.)

Et cant il sailhent en paroles de ramponnes, si perdent la cause de pieteit par cui il erent là venut; et *nekedent* ce ne font il mie par male entention. (Ib. p. 475.)

Nequedent par lo main puet la prosperiteiz, et par lo vespre li adversiteiz de cest munde estre signifie. (Ib. p. 509.)

S'ame et' infier grant painne a:

Nequedent la gent forsenee

Cuident que el ciel soit montee. (R. d. M. p. 78.)

Al disme an fu Hector ocis:

S'en estut mal à ses amis,

Porquant moult bien se desfendirent

Et grans estors as Grius rendirent. (P. d. B. v. 247-50.)

Mes à char nel tocha par male destinee,

Porquant si bien l'ampaint q'il l'abat an la pree. (Ch. d. S. II, p. 118.)

Purquant pur cele messe que il idunc canta

Li evesques de Lundres, qui pur le rei parla,

Par devant l'aspostolie puis l'en acusa. (Th. Cantb. p. 17, v. 26-8.)

Voy. Ben. v. 36395. R. d. M. p. 67. R. d. C. p. 87. etc.

Mais *neporquant*, se leus estoit,

Sens et memoire d'ome avoit. (L. d. M. p. 51.)

Nel puet nomer, et *neporquant*

Balbie l'a en souglotant. (P. d. B. v. 7245.6.)

Ne porent à terre venir,

Ne en Normendie revertir,

E *nepurquant* si prez se tindrent,

Que en l'isle de Gersui vindrent. (R. d. R. v. 7933-6.)

Namporquant je pris miex savoir

C'avoir. (R. d. l. V. v. 4. 5.)

Cfr. v. 1979. L. d'I. p. 19. etc.

La syllabe initiale de la forme *namporquant* représente une altération de *non*, dont le *n* final s'est permuté en *m* devant le *p*. (Cfr. *neporoc*.)

Neporoc, *neporhuec*, *nepuroc*, *namporoc*, etc.

s'employaient dans le même sens que les locutions conjonctives précédentes. (Cfr. *poroc*. adverbe.)

Nonporhuec por lo test puet l'om entendre la fragilité de nostre mortaliteit. (M. s. J. p. 449.)

Nonporhuec par les tenebres puent estre signifiét li repuns jugement. (Ib. p. 457. 8.)

Et *namporoc*, s'en ai grant paine. (Brut, v. 11823.)

La forme suivante prouve que le syllabe initiale *nam* est une altération de *nom* pour *non* (cfr. *namporquant*).

Namporoc bien les consilla. (Brut, v. 3353.)

E *neporoc* nen out haut home

Dès Alemaigne desqu'à Rome,

Qui ne desirast chèrement

Le suen sage seignement. (Ben. v. 41721-4.)

E *nepuroc* quant il voleient,

Del un liu al autre veneient. (M. d. F. II, p. 473.)

Par foi! asses le dehaignon;

Nonpruec me sanle il trop vaillans,

Peu parliers et cois et chelans,

Nc nus ne porte meilleur bouque. (Th. Fr. M. A. p. 81.)

Partant ke, *portant ke*: parce que.

C'est jor ne requieret mie Deus et nel alume mie de lumiere, quand

il en la venjance del dairien jugement ne choset mie, *partant ke* nos l'avomes vengiet par repentance. (M. s. J. p. 457.)

Dunkes *partant ke* li anrme sentet tost son pechiet, et restrendet en repentant sa tyrannie desoz sa sengnerie, soit dit à droit... (Ib. p. 461.)

Dunkes, *partant ke* des aerienes poesteiz vient la flamme d'envie encontre la netteit de noz penses, si vient li fous del ciel az berbiz. (Ib. p. 501.)

Je lui dis que bien en estoie certains, et le croi fermement, *pour-tant que* ma mere le m'avoit dit par plusieurs fois. (Joinville.)

Pues que, puis que, pois que: depuis que, dès que, puisque.

Ke poroie ju dotteir, *puez ke* li Salveires est venuiz en ma maison? (S. d. S. B. p. 548.)

Quels chose puet estre plus nondigne, et ke plus facet à haïr et plus griement à vengier, ke ceu ke li hom s'esliecet desormais sor terre, *puez k'il* voit ke Deus est devenuiz petiz. (Ib. p. 535.)

Sulunc tutes les ovres que fait unt, *poi que* jos menai hors de Egypte, desqu'à cest jur. (Q. L. d. R. I, p. 27.)

Puis ke fame enprent une chose,

Moult à enviz dort ne repose,

Tant k'ele en puist à chief venir,

Que q'apres en doie avenir. (Dol. p. 171.)

Puis que Diex eut establies les lois,

Par nule guere ne fu si grans effrois. (R. d. C. p. 97.)

C'est grant pities et grant douleur

Quant jentil femme pert s'oneur,

Puis qu'elle voelle à bien entendre. (R. d. l. M. v. 5117-9.)

Ja *puis qu'il* ertsacrez, n'ert à vos leis suzmis. (Th. Cantb. p. 14, v. 23.)

Puis que somes ansamble, s'or estoie .i. bergier

Ou gaité de chastel ou ribaut ou fornier,

Si vos covient à moi, ce m'est vis, tornoier... (Ch. d. S. II, p. 171.)

Et il jura que *puis que* Lombart ne voelent enviers lui faire pais ne accorde, que il saura se Lombart aront pooir contre lui. (H. d. V. p. 221. XXIX.)

Mais je lairai le duel ester,

Pour vous me volrai conforter,

Puis ke hebreghes estes chi. (R. d. l. V. v. 1643-5.)

On voit que *puis que* s'employait: *a*) quand on voulait indiquer dans la phrase subordonnée le moment *après* lequel le contenu de la phrase principale se réaliserait; *b*) quand on désignait la durée à partir d'un moment déterminé; enfin *c*) pour exprimer l'idée de causalité.

A poi que-ne; à petit que-ne: peu s'en faut que ne.

Li maronier l'ont escrie,

Et de lor aviron gete;

Li uns l'a d'un haston fernu:

A poi k'il ne l'ont retenu. (L. d. M. p. 52.)

Et Lorois, qui les esgarda

A poi que il ne s'en pasma. (L. d. T. p. 79.)

Salorez est cheuz, dus Naymes chancelez,

A petit que il n'est do tot desafautrez. (Ch. d. S. II, p. 174.)

On disait aussi *por* ou *par poi*, *petit que-ne*, ou avec l'article indéterminé *por un poi*, *petit que-ne*. (Cfr. Adverbe).

Por ce que ou *par ce que*: parce que.

La première de ces combinaisons est la plus fréquente dans l'ancienne langue; elle resta en usage jusqu'à la fin du XVI^e siècle. J'ai déjà parlé de la confusion de *per* et *pro*; j'ajouterai ici que la raison immédiate de l'emploi de *pour que* dans les phrases causatives se trouve déjà dans le latin.

Par ce que nous donne la cause et le motif, il répond au latin *quia* et *quod*. *Por ce que*, *par ce ke*, *por que* et *par que*, servaient aussi pour notre *afin que*, *pour que*.

Par ce ke la fumeie tuerblet l'oelh, si at nom la confusions de nostre pense fumeie. (M. s. J. p. 459.)

Et *par ce ke* nos veons ce ke fait est, nos merveilhons nos del force del faiteor. (M. s. J. p. 478.)

Mais la rainnable creature, *par ce ke* ele est faite al ymagine de son faiteor, est gardeie ke ele à nient ne tréspasset. (Ib. p. 485.)

Car li set filh ne puent parvenir à la perfection del nombre de dis, se tot ce ke il font n'est en foid et en sperance et en cariteit; et *par ce ke* cest habundance de vertuz ki devant s'en vat, siet plaintive pense de bones oeuvres, vient à droit apres. (Ib. p. 495.)

Dunkes diet l'om ù il demorat, *par ke* ses los creisset, cant il fut bons entre les malvais. (Ib. p. 441.)

Si guerroierent lor segnor:

Per ço qu'il orent bone aïe

Desdegnierent sa segnorie. (P. d. B. v. 174-6.)

Et por kai dient eles ceu? *Por ceu k'eles* en lor vaissels nen ont poent d'oïle. (S. d. S. B. p. 564.)

Pur ço que tu as oud fiance al rei de Syrie, e nient en nostre Seignur, li oz de Syrie te est eschapez. (Q. L. d. R. III, p. 304.)

Por que (Fragm. de Val. l. 12 v°).

Quar quand li bon ont mal et li mal bien, pues cel estre l'om entent ke ce soit *por ce ke* li bon se il ont alcun mal fait, en rezoivent ci la paine, *por ke* li plus plainement soient delivreit de la permanable dampnation; et li mal truisent ci lur biens cui il font por ceste vie, *por ke* il en l'autre soient plus delivrement trait az tormenz. (M. s. J. p. 463.)

Je rappellerai ici les combinaisons *par ce* et *por ce*, *por quoi* et *par quoi*, qui signifiaient (*c'est pour cela (que)*, (*c'est pour quoi*).

Par ce est dit ù li sainz hom demoroit, ke li merites de sa vertut soit expresseiz. (M. s. J. p. 441.)

Par ce siut bien apres. (Ib. p. 505.)

Por ceu voil bien, chier frere, ke vos sachiez ke tuit cil enseuent l'anemin avuertement . . . (S. d. S. B. p. 573.)

Atant entendid Jonathas que sis peres out estrussed que David oci-reit. *Pur ço* de la table à grant ire levad, e al jur de pain ne gustad. (Q. L. d. R. I, p. 81.)

Pour quoi, par quoi étaient tout aussi indépendants dans leur emploi que *por ce*, et on les trouve souvent après un point au commencement d'une phrase.

C'est aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, que *pour quoi* et *par quoi* eurent leur grande vogue.

Por quoi s'employait encore pour *pourvu que*. (Fabl. et C. II, p. 152.) Je dirai en passant que *por que* se trouve avec le même sens. (R. d. l. M. v. 5603.) Cfr. Adverbe *poroc*.

Que.

Cette conjonction doit dériver de *quid*, ainsi que le prouvent les formes *quid* des Serments, et *qued* (devant une voyelle) de la cantilène sur sainte Eulalie v. 14. 27. Le pronom *quid* serait donc devenu d'abord pronom relatif abstrait, c'est-à-dire qu'il n'aurait plus eu de genre, puis il aurait pris le rôle d'une conjonction.

Outre ce *que*, il y en a un qui sert à lier le second membre de la phrase comparative; il répond au latin *quam* (ut, ac, at-que). *Que* est-il ici le même que l'autre ou dérive-t-il de *quam*?

La conjonction *que* (quod) peut être supprimée, soit que grammaticalement les deux phrases soient séparées, c'est-à-dire que le verbe de la seconde est à l'indicatif; soit que les deux phrases soient grammaticalement unies, c'est-à-dire que le verbe de la seconde est au subjonctif. Cette dernière suppression du *que* était encore en usage au XVI^e siècle.

Quant l'arcevesque vit, tuit se tindrent al rei. (Th. Cantb. p. 102, v. 1.)

Jamais en cort ne series troves

Come traitres ne fussies demostres. (O. d. D. v. 4526. 7.)

Garde plus ne li faces mal. (Ben. v. 25655.)

Par sainte obediencie defent nes (les leis) tiengiez mie.

(Th. Cantb. p. 23, v. 30.)

Je porterai l'attention sur une ellipse semblable du *que* comparatif devant une phrase complète.

Fi, fi, plus puent ne fait fienz. (Fab. et C. I, p. 284.)

Miex vault prendre, ce m'est avis,

Ne face atendre le cuidier. (Romv. p. 381.)

On se souvient que *de* remplaçait *que* après le comparatif; ce *de* peut également être supprimé, surtout devant les noms de nombre, après *plus*.

Fiers e hardiz plus leoparz,
 Od les glaives les esboelent. (Ben. v. 22375. 6.)
 Païen d'Arabe s'en turnent plus .c. (Ch. d. R. p. 137.)

Que avait le sens exact ou approximatif de: *afin que, pour que, parce que, vu que, de manière que, de sorte que.*

Filz, esgarde com li formiz
 Porchace son vivre en este,
Que en hiver en ait plante. (Chast. prol. v. 192-4.)
 Ses homes fist Artus armer
 Et ses batailles ordoner;
 Quel hore *que* Romain venissent
Que prestement les recoillissent. (Brut, v. 12708-11.)
 Sa victoire i fist metre, escrire et seeler,
 A beles letres d'or dou meillor d'outremer:
 Ce fist il *que* li Saisne s'i poissent mirer;
 Sovantes foiz avoient telant de reveler. (Ch. d. S. II, p. 189.)

Por ce *que* sermoner me grieve,
 Le prologue briefment achieve,
Que ma matire ne destruie. (Ruteb. II, p. 158.)
 A la curt en ala sainz Thomas li bons prestre,
 Eprist les armes Deu, *que* seurs peust estre. (Th. Cantb. p. 20, v. 27. 8.)
 L'autrier .i. jor jouer aloie
 Devers l'Auçoïrois saint Germain,
 Plus matin *que* je ne soloie,
Que ne lief pas volentiers main. (Ruteb. I, p. 213.)
 Adonques traist l'espee q'il se voloit ocire. (Ch. d. S. II, p. 148.)
 E mistrent grant paine à la ville prendre; mais ne poet estre, *que*
 la ville ere mult fort et mult bien garnie. (Villeh. 479^e.)

Affuble toi *que* trop es nus. (Fab. et C. I, 378.)
 Li preudon fu viex devenu
Que vellece l'et abatu,
*Qu'*au baston l'estuet sostenir. (Ib. t. IV, p. 479.)

Que — *que*: et — et, soit — soit.

M. Diez (III, 73.) range ce *que-que* parmi les pronoms. Pour s'expliquer *que-que* de cette manière, il faut considérer *que* comme un pronom neutre, et on ne peut partir de ce point de vue sans faire violence au génie de la langue d'oïl. M. Diez s'est probablement laissé tromper par la comparaison d'un emploi assez extraordinaire de l'allemand *welches, was*. *Que-que* répond exactement, pour le sens, au latin *qua-qua*: *Qua* dominus, *qua* advocati (Cic. Att. 2, 19). La permutation de *qua* en *que* n'a en outre rien que de fort naturel; aussi regardé-je *que-que* comme une simple traduction du latin *qua-qua*.

En trente leus esteit l'occise
 Del englesche gent entreprise;

Qu'en cler sanc d'eus, *que* en boele,
 Qu'en piez, *qu'en* mainz, *que* en ceruele,
 I entroent, ce sui lisant,
 Desqu'as chevilles li Normant. (Ben. v. 27255-60.)
 An .viij. jors plains, ce saichies, sans targier,
Que d'un *que* d'autre orent .xxx. millier. (R. d. C. p. 331.)
 Bien en ont .xxx., *que* mors, *que* confondus,
 Et bien .L., *que* pris, *que* retenus. (Ib. p. 152.)
 E furent bien mil chevalier,
Que d'une part, *que* d'autre, au mains. (Romv. p. 497.)
 De pite eurent bien leur part,
Que pour leur dame, *que* pour lui,
 Qui par traison ont anui. (R. d. l. M. v. 5406-8.)

Que que, coi que: au moment *que*, pendant *que*.
Que q'ansi vont disant, vers lui sont aprochie. (Ch. d. S. I. p. 254;
 cfr. II, 78. 79.)

Et *que que* il s'esmerveilleoit
 Fors de lu forest issir voit
 Iij .xx. dames tot als. (L. d. T. p. 77.)
 Aucune foiz sa robe ardoit
Que que vers le ciel regardoit. (Ruteb. II, p. 214.)
Coi que la biele se gaimente,
 Gerars revint de pasmison. (R. d. l. V. v. 2085. 6.)
Coi que les puciesles contendent,
 Li Saisne lor chevaus destendent
 Quant voient abatu Gontart. (Ib. v. 2754-6.)

Se — Si.

Je réunis ces deux formes afin de les mieux différencier. *Se* dérive du latin *si*; c'est notre conjonction *si*. (Italien et portugais *se*; provençal et espagnol *si*.) La forme primitive de *se* paraît avoir été *si*; mais, déjà à la fin du XII^e siècle, on voit tantôt *si*, tantôt *se*; puis *se* devient général, sans doute pour le différencier de *si*, adverbe et conjonction. Cependant *si* ne disparut pas entièrement, mais les exemples qu'on en trouve au XIII^e siècle, doivent être le plus souvent considérés comme des fautes des copistes (cfr. *ne*). On trouve même *si* pour *se* et *se* pour *si*. En Normandie, *si* se maintint un peu plus longtemps que dans les autres dialectes.

Dans les conjurations et dans les serments, on se servait du subjonctif après *se*, qui reste cependant conditionnel. *Se Dieus me consaut, me saut*, etc. sont des phrases qui reviennent à chaque instant.

Si dérive du latin *sic*; il avait divers emplois que je vais chercher à expliquer.

Si avait la fonction de simple copule, comme notre *et*. On l'employait en poésie et en prose, mais surtout dans le récit. Les auteurs du XVe siècle en faisaient encore usage. *Si* s'employait d'ordinaire quand le sujet des phrases restait le même; il se plaçait au commencement de la phrase, immédiatement avant le verbe, à moins qu'il n'y eût des pronoms qu'on prépose toujours à ce dernier ou des négations.

E il en despit del rei asistrent les cieus, e les clops, e les leprus as kernels de la cited, *si* distrent al rei. (Q. L. d. R. II, p. 136.)

E l'um le nunciad al rei que il ert venuz, *si* vint devant le rei, *si* aurd à terre le rei, puis *si* li dist. (Ib. III, p. 223.)

La seconde phrase a-t-elle un nouveau sujet, on l'unit à la première par *et*.

E cil de Gadre vindrent encuntre David e il les saluad. (Ib. ead.)

Cependant, à la fin du XIIIe siècle surtout, il n'est pas rare de voir figurer *si* pour *et*, quand les sujets sont différents. C'est une extension abusive de l'emploi de *si*, occasionnée sans doute par la fréquence de ce mot.

On rencontre souvent *et* où *si* aurait pu trouver place. C'était, en certains cas, pour varier les formes; autre part, la négation semble avoir de l'influence sur l'emploi de *et*.

E David guastout tute la terre, e n'i laissad vivre home ne femme. (Q. L. d. R. I, p. 107.)

E li Philistien s'asemblerent e vindrent en terre de Israel, *si* s'alogierent en Sunam. (Ib. ead. p. 108.)

Fort souvent la conjonction *et* prenait sa place ordinaire devant le *si*.

Oiez chançon, *et si* nos faites pais. (R. d. C. p. 3.)

Jo te liverai tun enemi, e *si* li fras quanque te plarrad. (Q. L. d. R. I, p. 93.)

Si, *et si* servaient en outre de conjonctions adversatives.

Si, adverbe, remplaçait, en nombre de cas, le composé *ainsi*, et il n'est pas rare qu'on le puisse traduire par *aussi*, *pareillement*.

Bien moins souvent que les autres langues romanes, le provençal et la langue d'oïl faisaient usage de *si* (= sic, synonyme d'*ita*) comme adverbe d'affirmation. D'ordinaire, on l'employait en opposition immédiate avec *non*, et quand il s'agissait de répondre à une assertion négative ou à une demande qui exprime le doute. Cependant ce n'est pas une règle fixe, et, dans les plus anciens temps surtout, on voit souvent *oïl* où *si* pourrait figurer.

Je ne parle pas de *si* adverbe de comparaison (Voy. *tant*).

Et *se* ceu ne li est mies asseiz, *se* li donrai ancor avoc ceu lo sien cors mismes, car cil est del mien cors, *et si* est miens. (S. d. S. B. p. 549.)

Si Criz donat son propre sanc por lo rachatement des ainrmes, ne te samble il... (Ib. p. 555.)

Et por ceu ke li nons et li malice des porseuors soit lonz de nos, *si* vos prei ju... (Ib. p. 557.)

Mais nen est encore mies asseiz *se* li serjanz lait.... (Ib. ead.)

E puis, *si* te plaist, cunge me dunc que jo repaire à ma cited. (Q. L. d. R. II, p. 195.)

Se nos par lo jor entendons la joie del delit, à droit est dit le ceste nuit. (M. s. J. p. 462.)

Se uns mors et uns vis astoient en un liu, ja soit ce ke li mors ne veist lo vif, *si* verroit li vis lo mort. (Ib. p. 465.)

Pour coi vous estes revenu

Ne sai, *se* vous ne le me dites. (R. d. M. p. 55.)

Se jo ne sui fille de roi,

Si sui je fille à rice conte,

Si me covient garder de honte. (P. d. B. v. 10216-8.)

Povre sont tuit et jo *si* sui. (Ib. v. 2583.)

Li rois respont: Or soit dont *si*. (Ib. v. 2795.)

Partonopeus nel fait pas *si*. (Ib. v. 7608.)

Lez fu donques, n'out este *si*. (St. N. v. 1408.)

Hon dit: Ce que tu tiens, *si* tien;

Ci at boen mot de bone escole. (Ruteb. I, p. 126.)

Mais ele n'a pas cuer *si* droiturier

K'à moi n'afiert; *si* ne puis joi kuidier

K'en li ne soit et pites et mercis. (Romv. p. 277.)

Quer mult le redotoent *e si* l'amoent tuit. (R. d. R. v. 2294.)

Dou damage des morz est durement iriez,

Si n'est pas ancor tant de geñt afabloiez

Que il n'ait bien ancor .x.m. chevaliers. (Ch. d. S. II, p. 139.)

Biaus fiuz, jou vueil, *si* vous en pri. (R. d. S. G. v. 1740.)

Ki fuir porent, *si* fuirent. (R. d. R. v. 7655.)

Mais j'aim miex por noient servir

A li et morir en amant,

Que de toutes autres joir;

Si m'en facent amours joiant. (Romv. p. 276.)

Mais or ne puis plus soustenir

Sie grief fais, ne nus n'eust tant

Soufert nel convenist morir,

S'il n'amast esragiement. (Ib. p. 275.)

Qui riches est *s'a* parente. (Ruteb. I, p. 226.)

Dans les deux exemples précédents, on voit que l'*e* de *se* et l'*i* de *si* pouvaient être élidés, quoiqu'ils ne le fussent pas toujours, quand le mot suivant commençait par une voyelle.

Sire, dist li vallez, *non* ferons — *Si* ferons, dit li peres. (R. d. S. S. d. R. p. 31.)

Dame, je crois bien qu'il est vostre filz, mes il n'est mie filz de vostre seigneur. — Sire, *si* est, dist la roïne. — *Non* est, dame, et *se* vos ne me dites autre chose, je m'en irai. (Ib. p. 26. 7.)

Remarquez les locutions :

Gaudins esgarde son ami,

Et sus et jus *et si et si*. (P. d. B. v. 8265. 6.)

Car il n'en poroit à cief traire,

Tant fort le gardent *si* ami,

Ne s'ociroit *ne si ne si*. (Ib. v. 5464-6.)

Pour exprimer la possibilité de la manière, on se sert de *comme si*. Dans l'ancienne langue on pouvait retrancher le *se* (*si*).

Et ensi repairent à lur propres affaires *com* eles unkes ne s'en partissent. (M. s. J. p. 496.)

Remarque. Notre *comme* sert surtout à joindre à la phrase principale l'incidente qui exprime une égalité qualitative ou une ressemblance, et alors on lui donne quelquefois pour corrélatif démonstratif l'adverbe *ainsi*; mais, en général, la langue moderne n'oppose à *comme* aucun corrélatif. L'ancien français employait volontiers dans l'incidente les corrélatifs correspondants à *sic*, *ita*, *talis*, etc., et même il redoublait souvent le corrélatif démonstratif, c'est-à-dire qu'il le mettait dans la phrase principale et le répétait dans l'incidente qui était préposée à cette dernière.

Si com se traduit par *comme* et *que*.

Sire, ce dit li dus, *si comme* vos commandez. (Ch. d. S. II, p. 156.)

Sempres *si cum* fu arivez

En Engleterre, reis Alvrez

Reprist le regne senz content. (Ben. v. 27926-8.)

Si fist l'on *si cum* il le dist. (Ib. v. 22492.)

Prometons nos loiaement à tenir et faire tenir par nos aidans et nos aloies toutes choses desusdites, tout *si com* il le dira et l'ordenera. (1288. J. v. H. p. 468.)

Si ke: de manière que, tellement que.

Quant li poil sunt raseit, *si* remanent les racines en la char et *si* reçoissent *si ke* à retrenchier font. (M. s. J. p. 483.)

Dous anz estut Absalon en Jerusalem *si qu'il* ne vint devant le rei. (Q. L. d. R. II, p. 171.)

Cume li pruveire furent eissud del saintuarie, une nieule levad par cel temple, *si que* li pruveire ne pourrent ester, ne le servise faire pur la nieule e pur l'oscurted. (Ib. v. 259.)

Vers la fin du XIIIe siècle, on trouve quelques exemples où *si que* a la signification de *ainsi que*, *comme*,

Mes pour couvrir son couvenant
 Se maintint en celle vespree
Si qu'elle estoit acoustumee. (R. d. C. d. C. v. 6793-5.)

Par si que: pourvu que.

Mout desiroit, se il peust
Par si que honte n'en eust
 Qu'il peust des tournois partir
 Et vers Escose revertir. (R. d. l. M. v. 4003-6.)
 Biaux amis, vostre anel vous rent:
 Car par lui ne voel pas garir
Par si que vous voie morir. (Fl. et Bl. v. 2806-8.)
 Agoulans vit que la cite
 Ne pot tenir à sauvete,
 Si manda trives à Carlon,
Par si que tout si compaignon
 Peussent de la ville issir
 Tot sauvement, pour aus garir,
 Quar il se viout à lui combattre. (Phil. M. v. 5264-70.)

Si là que: jusqu'à ce que.

Cette locution conjonctive n'est pas très-ordinaire; elle paraît être une altération de *de ci là que*.

Regarderent le dos Moyse, *si là qu'il* fust entrez en la tentorie.
 (Exode. v. Roquefort.)

Se (si) — non.

Se (si) — non répond au latin *nisi*. On séparait d'ordinaire les deux membres de la composition.

Que entent om par lo test, *se* la vigor *non* de destrenzon, et par lo venin la male pense? (M. s. J. p. 449.)

Et là si a un flum qui fiert en la mer, que on n'y puet passer *se* par un pont de pierre *non*. (Villeh. 451^b.)

N'i remest *se* li enfes *non*,

Qui tut sul gardoit la meison. (St. N. v. 1186. 7.)

Cfr.: Nulz ne vient al Pere *se* par moi n'est. (M. s. J. p. 486.)

Tant com: tant que, aussi longtemps que.

Raoul donnastes autrui terre en baillie.

Vos li jurastes devant la baronie

Ne li fauriez *tant com* fussies en vie. (R. d. C. p. 213.)

Tot mon roïame ai ame poi

Tant come jo perdu vos oi. (P. d. B. v. 9277. 8.)

Tant que: jusqu'à ce que.

Si se tenront en nostre loi

Tant qu'il nos aient pris al broi. (P. d. B. v. 9017. 8.)

De legier laisse peire et meire,
 Et fame et enfans et sa terre,
 Et met por Dieu le cors en guerre,
Tant que Dieux de cest siecle l'oste. (Ruteb. I, p. 48.)
 Secorez la, c'or est mestiers.....
 N'atendez pas *tant que* vous emble
 La mors l'ame. (Ib. I, p. 93.)
 Maint dur estor, mainte bataille,
 Lor tindrent pris ades e mais,
Tant que la terre fu en pais. (Ben. v. 39060-2.)

Tantost (= tant tost) *com*, *tantost que* — *sitost com*, *sitost que* :
 aussitôt que.

Atant s'en turnad la dame e vint en la citet de Thersa, e *tant tost*
cume ele mist le pie en sa maisun, li enfes murut. (Q. L. d. R. III, p. 293.)

Tantost comme li empereres ot ainsint commande à ses serjanz, il fu
 faiz. (R. d. S. S. d. R. p. 12.)

Et *tantost comme* en eut mengie,
 Pourpensa soi qu'il ot pechie. (R. d. S. G. v. 117. 8.)
Tantost que venir le verray,
 A vous venray par un sentier,
 Bien le saray adevancier. (R. d. C. d. C. v. 4326-8.)
 Mais foi ke doi toz mes amis,
 Droite vanjance t'an ferai,
Tantot ke revenus serai. (Dol. p. 227.)
Sitost comme il fu repentans. (R. d. l. M. v. 5747.)

CHAPITRE X.

DE L'INTERJECTION.

Avoi, (*aoi*, *æ*, dans les refrains).

Cette interjection sert en général à exprimer l'étonnement, avec une idée de contrariété, de mécontentement, d'irritation. L'on a émis diverses opinions sur son origine. M. Diez (II, p. 413) dit: „*avoi*, d'où notre allemand du moyen-âge *avoy*, proprement *ha voi*, italien *eh via* (= voie), *ei was*, proprement *ei weg*." M. F. Michel (Chanson de Roland, Gloss. s. v. *aoi*) se demande si *aoi* (*avoi*) ne serait pas une altération du mot anglo-saxon *apeg*, maintenant *away* en anglais. M. Génin (Ch. d. Roland p. 340) traduit *avoi* par *à voie! allons! en route!* F. Wolf (Ueber die Lais p. 189) trouve dans *avoi* un refrain d'église: *evovae*¹. D'autres enfin ont pris *avoi* pour l'*evoe* classique.

Avoi me paraît tout simplement être une composition de *ha* ou *ah* interjectif et de *voi*, du verbe *voir*. L'espagnol a une interjection tout à fait identique dans *afé* = *ave*, c'est-à-dire *a-ve*: *a* interjectif et *ve* = vide. (V. Diez p. II, p. 387.)

Avoi! sire, che dist Gerars;

Puis que mesires Lisiars

Velt gagier, por moi ne remaigne. (R. d. l. V. v. 288-90.)

Copes moi la teste. — *Avoi!* biaux pere, ce ne ferai ge mie. (R. d. S. S. d. R. p. 32.)

Avoi! dist li pere, beals filz... (Chast. XXII. v. 255.)

Quant à lui vindrent si chadaine

E li meillor de sa compaigne,

Tuit plein d'esmai e de contraire

De ce que li dux voleit faire:

Avoi! funt il, sire, entent nos... (Ben. v. 21778-82.)

(1) La dérivation d'*evovae* est tout à fait impossible; ce mot n'aurait jamais pu produire qu'*evoe*, trissyllabe.

Avoi! funt il, franc duc corteis.
 Qu'est ce dunt tu nos aparoles?
 Tot apertement nos afoles. (Ib. v. 23528-30.)
Havoi! sire rois, vos pour coi
 Aves çou dit. (Ren. IV, p. 79.)
Avoi! lion, ocies Floire. (Fl. et Bl. v. 948.)
Avois! chastelains, et comment
 Quidies vous estre si secres
 Que je ne sache où vous ames? (R. d. C. d. C. v. 5095-7.)

Dehait, mal dehait.

Le simple de ce mot est *hait*, qui signifiait *plaisir, satisfaction, gré, joie, allégresse, bonne disposition de l'esprit ou du corps, courage*. De là le verbe *haïter, haïtier*, encourager, conforter, ranimer le courage, faire plaisir, réjouir, au participe, dispos, en bonne santé; *dehait*, déplaisir, chagrin, mauvaise disposition de l'esprit ou du corps, abattement, maladie; d'où *dehaïter, dehaïtier*. Il nous est resté *souhait*, désir secret; *souhaïter*. *Hait* dérive du vieux norois *heit* = votum, promissum, d'où s'est développée la signification *désir, vœu*, qu'on retrouve dans la locution à *hait*, à souhait, au gré de ses désirs, et dans *souhait*.

Neu ourent pas tel *hait* en l'ost ne hier ne avant hier. (Q. L. d. R. I, p. 15.)

[Non enim fuit tanta *exultatio* heri et nudius tertius.]

Or quit qu'à mult male aise sunt
 Cil te la tor desus d'amont:
 N'en devalent, n'à eus ne vait
 Nus qui lor dunt confort ne *hait*. (Ben. v. 32508—11.)
 Car nus hom n'ert ja tant iries
 S'auques i est ne soit *haities*. (P. d. B. v. 1104. 5.)

U Jonathas le fiz Saul vint à lui, sil cunfortad e *haitad* en Deu.
 (Q. L. d. R. I, p. 91.)

Bien sot au roi aler entor
 A guise de losangeor.
 Un jor trova le roi *haitie*
 Si l'a à conseil afaitie. (Brut. v. 7007-10.)
 Quant il ot la lettre leue,
 La coulour li est revenue,
 Et se commence à *rehaitier*. (R. d. C. d. C. v. 2889-91.)
 Por le *deshet*, por le contraire
 N'i vout longe demore faire. (Ben. v. 32594. 5.)
 Que monte cis diols et ceste ire
 Qui nos *deshuite* et vos empire? (P. d. B. v. 4953. 4.)

Remarquez encore *haïtement* = *hait*.

Haitement pernez e confort. (Ben. II, v. 1869.)

Et faisoit sovent faus bries faire

Por moi à *hatement* atraire. (P. d. B. v. 10033. 4.)

Cfr. t. I, p. 127, l. 9; p. 148, l. 35; p. 235, l. 29; brocher
ad *eit.* t. I, p. 324, l. 25, etc.

On disait aussi *mal dehait* et, par opposition, *bon hait*.

Pour qui lonc temps eut *mal dehait*

Tout celui jour fu en *bon hait*. (R. d. C. d. C. v. 2417. 8.)

Dehait ou *mal dehait* s'employait comme interjection.

Dehait qui chant mes que soies garie. (Fierabras LXVIII, c. 2.)

Souvent on prenait, en prenant *dehait* pour un substantif: *dehait ait*, *cent dehez ait*, *mal dehait ait*!

Dehe ait que puis le crendreit! (Ben. v. 9103.)

Dient Francois: *Dehet ait* ki s'en fuit! (Ch. d. R. p. 41.)

Cent dehez ait qui ja mes vous faudra! (Agol. v. 596.)

Mal dehait ait ke nos done a maingier! (G. d. V. v. 3460.)

On trouve enfin l'orthographe *dahait*, *dahe*, qui est certainement altérée. (G. l. L. I, p. 275, 283.)

Diva.

Cette interjection se montre plus tard sous la forme *dea*, et nous l'avons conservée dans *oui-da*, *nenni-da*. *Diva* exprimait une invitation pressante, une prière, et quelquefois un reproche.

Ménage dérive *diva* (*dea*) de *νῆ τὸν Δία* de ou *νῆ δῆ*. M. Fr. Michel propose *diva* i. e. *Maria* (Charl. p. 74. s. v. *diva*), comme racine de *diva*. *Diva* explique, selon M. P. Paris, par *dis valet* = *dic puer* (G. l. L. I, p. 295, II, p. 23. cfr. ib. II, p. 155.). Ces étymologies ne sont basées sur rien de solide.

M. Chabaille (Rom. du Renart Suppl. p. 16 note) écrit *di*, *va* au lieu de *diva*, et il voit dans cette locution un gallicisme qui peut se traduire par *allons*, *dis*: *parle*, *je t'en prie*. Il a eu tort d'écrire *di*, *va*, et *diva* n'est sans doute pas un gallicisme à la manière dont il l'entend; mais il a rencontré juste en décomposant *diva* en *di* et *va*.

Va est l'impératif d'*aller*, qui s'employait souvent dans le même sens que *diva*.

Lesse, *va*, tost les chiens aler. ¹ (R. d. Ren. I, p. 47. v. 1220.)

Qui es tu, *va*, qui vas par ci? (Ruteb. II, p. 101.)

Ce *va* se retrouve encore dans le provençal moderne. (Voy. Honorat, Dict. prov. franc. s. v. *vai*, *va*, *vaine*.)

On préposa ensuite à *va* l'impératif de *dire*, *di*: sans doute

(1) L'éditeur ponctue maladroitement: Lesse, *va* tost, les chiens aler.

pour renforcer la signification de *va*. C'est ce que prouve le vers suivant où *di* est répété.

Et tu, *diva di*, fax noienz,

Tu ne sai pas vaillant un pois. (Ruteb. I, p. 335.)

Voici quelques exemples de cette interjection.

Diva! fet le rois, garde se tu me porras garir. (R. d. S. S. d. R. p. 39.)

Divai, fait il, car nos viele un son. (Fierabras p. 166, c. 2.)

On voit ici *va* avec la forme bourguignonne: *vai*; nouvelle preuve en faveur de l'origine que j'attribue à *diva*.

Li hermites tost li respont:

Diva! cis Dex que fist le mont

Il vus donst voire repentance. (Trist. I, p. 70.)

Diva! fet il, où sont ale

Les ames que je te lessai. (Fabl. et C. III, p. 294.)

Diva! conte, qu'as tu trouve? (R. d. C. d. C. v. 4064.)

Dea faust il que vous austres parliez aussy de la guerre, qui ressemblent proprement aux cassérons? (Amyot. Hom. ill. Themistocles.)

Pourquoy non *deu*? (Montaigne Ess. III, 5.)

Haro, harou, hareu.

Du Cange, Ménage, Roquefort, etc. font dériver cette interjection de „*ha* et de *Raoul*, à cause de Raoul, premier duc de Normandie, qui se rendit célèbre et cher à ses sujets, par son amour pour la justice et sa sévérité à la rendre,“ M. Diez (II, 414.) semble se ranger à la même opinion, ce qui m'étonne fort de la part de cet illustre linguiste; il aurait dû voir que l'interjection *ha* n'est ici nullement à sa place. Je ne parle pas de l'in vraisemblance qu'il y a à faire passer si lestement cette interjection normande dans les autres provinces.

Haro, de même que les verbes *haroder*, *harer* ou *harier*, dérivent des idiomes germaniques. *Haro* et *haroder* ont leur racine dans le v. h.-all. *herot* = huc, en vieux saxon *herod* (Grimm III, p. 179. 174.); *harer*, *harier*, ont la leur dans la forme simple *hera* et *hara*, dont la signification est la même que celle de *herot* (Grimm, ib. p. 178.). Ainsi *haro* signifie tout simplement *ici! venez çà!* *Haroder* signifiait crier *haro*. *Harier*¹⁾ avait le sens de *agacer*, *harceler*, *défier*, *provoquer au combat*.

Haro fut plus tard employé comme substantif dans le sens de *cri*, *clameur*, *tumulte*.

Harou, harou! he aidiez moi! (M. d. F. II, p. 114.)

(1) Cfr. le verbe faible du v. h.-all. *harên*, crier, appeler. Indl suachanti truhtin in managi linteð, hwemu dellsu *harêt*, wërahman sinan, afur quidit. (Kero. version interlinéaire de la Regula St. Benedicti. Introduction.) [Et quaerens dominus in multitudo populi, cui hæc clamant, operarium suum, iterum dicit.]

Hareu, hareu! ki est deu

A mon enfant. (W. A. L. p. 80.)

La noise et le *haro* monta, et tant que plusieurs gens en furent effrayes. (Froissart. I, XCIX.)

Je mors, je poins, j'argue et puis *harie*. (Roquefort s. v. harier.)

Un sanglier ay hui tant chacie

Que j'ay toutes mes gens laissie

Et me sui ou bois esgare;

Tant ay fort le sanglier *hure*. (Th. F. M. A. p. 582.)

Passé avoit deux cents ans que ils ne se fussent guerroies et *haries*. (Froissart. IV.)

On a dit aussi *hari* (R. d. l. Rose) pour *haro*. (Cfr. Roquefort s. v. haro.)

Cfr. Du Cange s. v. *haro*.

Hélas.

Helas se compose de *hai*, *ha* et de *las*. *Las*, de *lassus*, s'emploie encore aujourd'hui comme interjection (voy. le Dict. de l'Académie s. v.); mais, dans l'ancienne langue, il était variable. *Las*, adjectif, signifiait *las*, *malheureux*, *misérable*. Quant à *hai*, *ha*, il représente certainement le latin *ai* (*ai'*) et le *h* n'est qu'un signe muet. (Voy. plus bas *hai*.)

Si fist que *las*,

Quant fu al ovre senz mester. (Ben. t. 3, p. 492.)

He lasse moy! (P. d. B. v. 5681.)

Lasse! que porrai devenir? (Ruteb. I, p. 310.)

Lasse! fait ele, com est fole

Qui home croit por sa parole. (P. d. B. v. 4689. 90.)

Hailas! chier sire Deus, ke ferons ke cil sunt li primier en ta persecution, qui en ta glise ont porpris les signeries et les honors? (S. d. S. B. p. 556.)

Alas! dist il, je sui honiz. (Chast. XXII. v. 163.)

Allas! cum fait dol d'Aquitaine! (Ben. I, v. 1071.)

Halas! fait il, dolanz, chetis.

Qui dedens mei t'esteies mis. (M. d. F. II, p. 242.)

Quand *las* n'était pas employé comme interjection, on le faisait souvent suivre de la préposition *de*.

Quant issi do cors, molt gemi

Et dolosa la *lasse* d'ame,

Et molt reclama nostre Dame. (Ben. t. 3, p. 513.)

De *las*, on forma le substantif *laste* (Berte a. g. p. p. 64), lassitude, chagrin.

Wai, guai.

Cette interjection traduit le latin *vae* (grec *oûai*), mais elle n'en dérive pas, comme le prouvent le *w* et le *gu*, qui repré-

sentent le *w* allemand. *Wai*, *guai* ont en effet leur racine dans le gothique *vai*! v. h.-all. *wē*; anglo-saxon *vea*, *vā*. (Italien, espagnol, portugais: *guai*!)

Wai à ti, ki onkes tu soies, ki vuels repairier al brau et retourner à ce ke tu as vomit! (S. d. S. B.)

Wai celui par qui vient escanles d'escumbrier! (Th. Cantb. p. 79, v. 5.)

De ce dist la Scriture des dampneiz: *Guai* à ceaz ki ont perdue la soffrance. (M. s. J. p. 448.)

Dont uns sages dist bien: *Guai* al pecheor entrant en la terre par dous voies! (Ib. p. 494.)

C'est de cette interjection que dérive notre *ouais*.

• *Hai*.

Hai, forme que nous avons vue plus haut (s. v. hélas), s'employait avec le pronom *mi*: *haimi*, *aimi*, puis *hemi*, *ainmi*. Ces interjections exprimaient la plainte.

Hai! eune as ested ui glorius. (Q. L. d. R. II, p. 141.)

Haimi! sire, por Diu mierchi... (R. d. Ren. IV, p. 79, v. 2182.)

Hemi! dist elle que m'avient. (R. d. C. d. C. v. 5669.)

Aymi! j'atendoie mercy. (Ib. v. 3443.)

Ainmi! com m'aves ahontee! (Ib. v. 5812.)

A, *ah*, *ahi* — *O*, *oh*, *ohi*.

Ces interjections, comme la précédente, servaient pour la plainte.

A! terre à pleindre, doleruse. (Ben. I, v. 1113.)

Ahi! dist ele, fel traitor. (Chast. XXII. v. 191.)

Ahi! Tristran, si grant dolors

Sera de vos (Trist. I, p. 42.)

Ohi! Jesus! *ohi*! bel sire. (R. d. S. p. 12.)

Ohi! Ysolt, *ohi*! amie,

Hòm ki ben aime tart ublie. (Trist. II, p. 123.)

Cfr. *Hahai* (R. d. Ren. t. IV, p. 239.)

Heu.

Heu, comme *hailas*, servait pour la plainte, et on le trouve même en composition avec *las*: *heulas*. *Heu* était en outre une exclamation d'horreur, d'effroi.

Grant hide en a et grant freor

Heu! fet il, frere, *heu*!

Dites moi tost, se lou savez,

Quel maladie vous avez. (N. R. F. et C. II, 23.)

Hu,

exclamation de moquerie, de mépris, de colère, ou cri pour effrayer, épouvanter. C'est la racine de *huer*, *huard*, criard,

huette, hulotte et petit duc. Il se pourrait cependant que ce dernier dérivât immédiatement du h.-all. *hūwo*, chouette.

Veez le fol! *hu! hu! hu! hu!* (Trist. II, 101.)

Hu! hu! faite ele, vilanaille,

Chien arage, pute servaille. (Ib. p. 246. c. 2.)

Hu n'a été emprunté à aucune langue, quoiqu'il se retrouve dans les idomes germaniques et dans le celtique; c'est une onomatopée.

Remarque l'expression: *lever le hu* sur quelqu'un.

On jurait par le corps, par le sang, par la chair, etc. de Dieu, par la mort de J.-C., par les clous de la croix, etc. etc.; de là les interjections: *par, por Dieu, mort Dieu, le cor Dieu, la car Dieu*, etc. qu'on changea en *par bieu, mor bieu* (aujourd'hui morbleu), *cor bieu* (corbleu), *car bieu*, etc. par respect pour le nom de Dieu.

Dame, fait il, par vo mérchi,

Por Din cor m'emportes de chi. (R. d. l. V. v. 2099. 2100.)

Le mort et les claus a jure

Que maintenant sera vengies. (Ib. p. 262.)

Par le car biu! mar i fut fait. (L. d'I. p. 13.)

Por le cuer bieu la moie cope. (R. d. Ren. II. 23.)

Par le cuer be, sire Coart. (Ib. ead. p. 62.)

On voit que les formes du mot *Dieu* se reproduisaient dans la transformation *bieu*.

Roquefort cite le mot *wacarme* comme une interjection française, et M. Diez (II, 413.) l'admet aussi. C'est une erreur; la langue d'oïl n'a jamais connu d'interjection *wacarme*. G. Guiart dit déjà que ce mot est belge (V. DC. s. v. *Wacharmen*). Les vers suivants confirment en quelque sorte cette donnée.

Flament seut, si eria *waskarme!*

Hiere Renart goude kenape. (R. d. R. IV, p. 239, v. 2882. 3.)

Wacarme est en effet l'interjection néerlandaise *wacharme*, qui répond à l'allemand *weh armer*. C'est de *wacharme* que dérive notre substantif *vacarme*, comme le fait fort justement observer M. Diez (l. c.)

